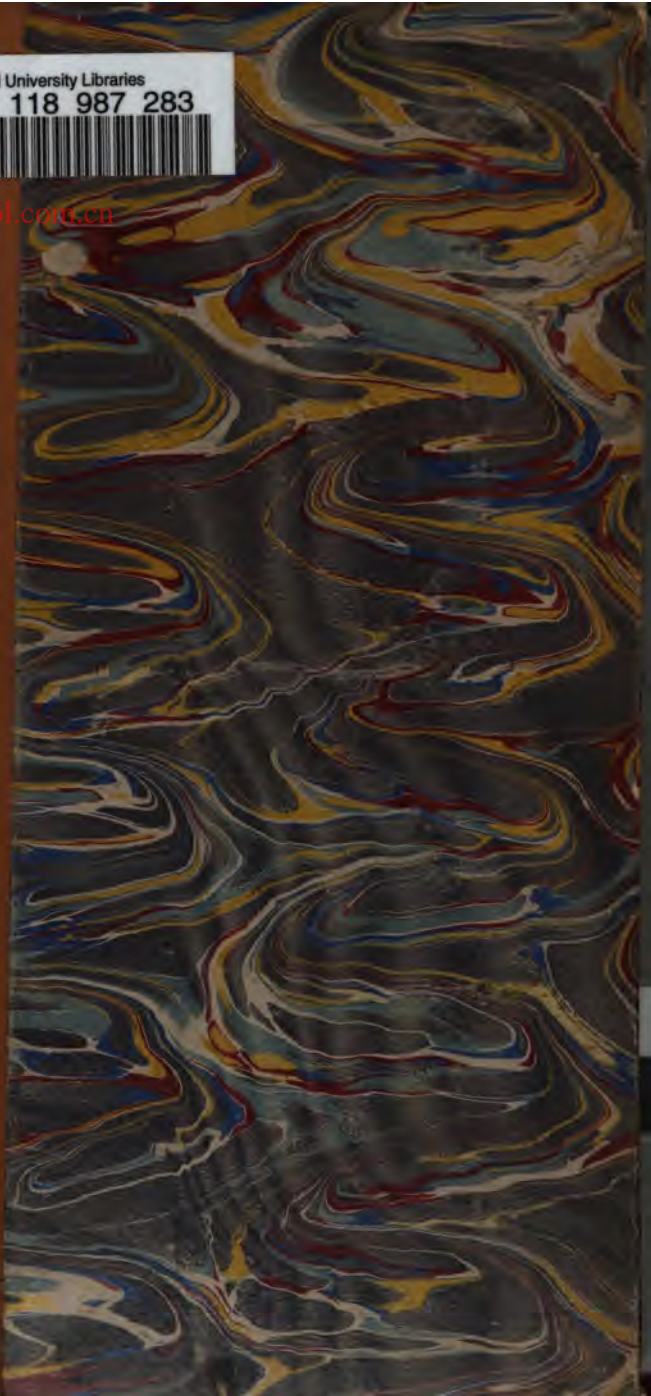


Stanford University Libraries

3 6105 118 987 283



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



Libtlibac

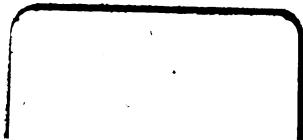
842.05

A613

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

EDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES  
DU  
THÉÂTRE

ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par JULES LEMAITRE

DIX-HUITIÈME ANNEE

— 1892 —

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1893

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

THE LIBRARY OF THE  
**DROWNS**

UNIVERSITY OF TORONTO

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

LES ANNALES

DU

THÉÂTRE

ET DE LA MUSIQUE

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

**Les Annales du Théâtre et de la Musique** forment dix huit volumes (1875-1892), avec préfaces de MM. FRANCISQUE SARCEY, VICTORIEN SARDOU, EDMOND GOT, ÉMILE ZOLA, HENRI DE LAPOMMERAYE, VICTORIN JONCIÈRES, HENRI FOUQUIER, ÉMILE PERRIN, CHARLES GARNIER, HENRI DE PÈNE, CHARLES GOUNOD, JULES BARBIER, JULES CLABETIE, HECTOR PESSARD, HENRI MEILHAC, LUDOVIC HALÉVY, GUSTAVE LARROUMET et JULES LEMAITRE.



EDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES  
DU  
THÉÂTRE  
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par Jules LEMAITRE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

— 1892 —

STANFORD LIBRARY

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, Rue de Grenelle, 11

—  
1893

H:



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

**302149**

302149

## LE MYSTICISME AU THÉÂTRE

---

Il est joli, ce mot de « mysticisme » : mais le sens en est devenu bien incertain, par l'abus même qu'on a fait du mot dans ces derniers temps. Disons simplement qu'on a pu constater peut-être, dans la littérature dramatique, un réveil récent ou, du moins, une apparence de réveil du « sentiment religieux », dont le mysticisme n'est qu'une forme.

Je rappellerai quelles ont été les manifestations de ce sentiment ; puis je chercherai quel est le sens de ces manifestations et quelle est leur portée, si toutefois elles en ont une.

D'abord, on n'a jamais mis tant de prêtres sur les planches, et cela avec la louable intention de ne leur prêter que de beaux rôles, des rôles généreux ou charmants, et qui puissent leur attirer notre sympathie et notre respect.

C'est l'abbé Constantin, si doux, si naïf et si

bon ; c'est l'abbé Mica, de *Monsieur l'Abbé*, si bon, si naïf et si doux ; c'est le curé de l'*Auberge des mariniers*, si doux, si bon et si naïf. C'est l'abbé Pierre de MM. Daudet et Hennique, si gentiment effaré de la première découverte qu'il fait de la vie ; et c'est l'abbé Pierre de M. Marcel Prévost, confesseur héroïque de sa pauvre mère et qui pousse le scrupule professionnel jusqu'à lui demander si elle a éprouvé du plaisir dans les bras du roulier son amant. Vous vous souvenez aussi du bon curé du *Maître d'armes*, et de la bénédiction de la barque et de l'absoute donnée aux naufragés. Et sûrement j'en oublie.

Nous avons, d'autre part, les drames proprement religieux joués par les marionnettes du Petit-Théâtre, ou par les ombres chinoises du Chat-noir : le *Noël* et la *Sainte-Cécile* de M. Maurice Bouchor ; la *Marche à l'Étoile*, et la *Sainte-Genève de Paris*, de M. Henri Rivière. Et il y faudrait ajouter certains poèmes ésotériques, tels que ces *Noces de Satan*, que M. Jules Bois nous donne comme l'authentique aboutissement du « mystère d'Eleusis. »

Je ne parlerai point de certaines entreprises, qui me déplaisent et que je réprouve ; de ces *Passions*, où des littérateurs ont développé en vers creux, et par les procédés de la pire rhétorique parnassienne, le texte adorable des évangiles, où nous avons eu le chagrin de voir de

« jeunes premiers », faire des effets de torse dans le rôle du Christ, et d'entendre roucouler et vibrer, selon les rites du Conservatoire, des cabotines pâmées qui représentaient sainte Marie-Madeleine ou la mère de Jésus. Je ne retiens ici que les œuvres où je sens quelque sincérité, quelque respect des choses sacrées, et qui ne me font pas trop craindre d'être dupe.

Reste à savoir ce que valent même ces œuvres-là, comme manifestations du sentiment religieux.

Or, il me paraît bien, en premier lieu, que les comédies et les drames où l'on a voulu nous montrer de bons prêtres marquent une assez grande ignorance de ce qu'un prêtre irréprochable doit être en effet, des devoirs spéciaux de son état et aussi des convenances particulières qu'il doit observer.

Qu'est-ce qu'un prêtre qui, comme l'abbé Constantin, permet à deux étrangères évaporées de l'examiner comme elles feraient une pouliche et de s'inviter elles-mêmes à dîner chez lui, et qui, son neveu ayant un duel, lui dit, ou peu s'en faut : « Va te battre » ? Qu'est-ce qu'un prêtre qui, comme l'abbé Mica, joue les « père Duval », s'en va tranquillement chez une cocotte et, cette cocotte se trouvant être la femme légitime de son élève, reste à souper en compagnie joyeuse et semble consacrer par sa présence la théorie du mariage libertin selon l'évangile de *Monsieur, Madame et Bébé* ? Qu'est-ce qu'un prêtre qui, comme l'abbé



Pierre, de la *Menteuse*, fréquente familièrement chez la concubine de son ami ? Et qu'est-ce qu'un prêtre qui, comme le curé de l'*Auberge des marinières*, voulant réconcilier une pécheresse avec sa famille, machine en pleine église et devant les saints autels, comme ferait un régisseur de l'Ambigu, une scène de mélodrame ? Le respect des auteurs pour le caractère sacerdotal est évident : mais il est évident aussi que ce n'est là qu'un respect mal informé de dilettantes négligents, ou de bourgeois conservateurs, ou de dramaturges malins.

Quelque chose de beaucoup plus approchant du sentiment religieux se rencontre, il est vrai, dans les drames en vers de M. Bouchor et dans les poèmes en figures découpées de M. Rivière. J'ai appelé cela, ailleurs, « la piété sans la foi » et j'ai essayé d'expliquer ce que c'était. J'ai dit que cette piété n'était ni un mensonge ni une hypocrisie. C'est très sincèrement qu'on vénère les grandes doctrines religieuses qui ont consolé et soutenu les hommes dans le cours des siècles. On aime les vertus et les rêves qu'elles ont suscités ; on aime les innombrables inconnus qui, dans le passé profond, ont fait ces rêves et pratiqué ces vertus. En outre, toute explication religieuse du monde étant nécessairement dramatique (ce qu'il faut expliquer, c'est pourquoi l'humanité est si misérable et comment elle sera sauvée, et c'est toujours de rédemption et de sacrifice qu'il s'agit), on

aime les représentations concrètes et populaires de ces drames surnaturels où des personnages divins éprouvent forcément des sentiments humains, car en conçoit-on d'autres? On aime, dans un mystère comme celui de la Nativité, sous le sens littéral, le sens symbolique. Il n'est certes par besoin de croire à un dogme révélé pour être sincère en appelant un Sauveur. « Venez divin Messie! » S'il est un cri que, tout le monde, croyants et incroyants, peut pousser du fond du cœur, c'est apparemment celui-là.

Mais enfin, cette piété retrouvée n'est, au fond, qu'un exercice de la sensibilité, et qui ne comporte ni la croyance à des dogmes définis, ni la reconnaissance d'une obligation morale. C'est un jeu voluptueux qui consiste à extraire des religions, pour en jouir, ce qu'elles ont de touchant, d'émouvant, de plastique et, finalement, de sensuel. Cela est si vrai que les spectateurs les plus attendris de *Noël* ou de la *Marche à l'Étoile*, sont, à peu de chose près, les mêmes que les inventeurs d'Aristide Bruant ou d'Yvette Guilbert.

Et les *Noces de Satan*? Lorsque je vous aurai dit que c'est, tout en gros, l'histoire d'une Eloa qui séduit le diable au lieu d'être entraînée par lui, et qui est crucifiée pour Satan et qui, après cela, se donne à lui, comme à un Christ supérieur, plus humain, plus tolérant et plus « éclairé », vous serez fixés sur la qualité du senti-

ment religieux dont témoigne cette aimable fantaisie.

Mais ce qui augmente encore ma défiance touchant cette récente mysticité de notre littérature dramatique, c'est qu'on n'aperçoit absolument rien de semblable dans les siècles de foi pratique. Cela est trop clair pour le moyen-âge : les mystères ne sont pas seulement des œuvres de littérateurs, mais des œuvres de croyants. Quant au dix-septième siècle...

Chose assez singulière à première vue ! La France du dix-septième siècle est encore tout entière chrétienne par la foi et par la pratique ; tout le monde prie, va à la messe, reçoit les sacrements ; ceux qui vivent mal ne perdent pas pour cela la foi, et ceux qui l'ont perdue (ils sont rares), la retrouvent régulièrement au lit de mort. La religion, les pensées et les préoccupations de la foi doivent donc être intimement mêlées aux passions et aux actes des hommes de ce temps, et cela, dans toutes les classes. D'autre part, on dit et on croit que les comédies de Molière sont une représentation exacte de cette société. Or, il n'y a pas de théâtre d'où la religion et le sentiment religieux soient plus radicalement absents ; et, n'étaient *Don Juan* et *le Tartuffe*, où la piété est tournée en ridicule, rien, absolument rien dans ce théâtre, n'indique que les mœurs qui y sont dépeintes étaient celles d'un grand pays catholique très ferme dans sa foi et très



attaché aux pratiques du culte. Ah ! on peut dire qu'elle est « naïve » l'œuvre de Molière !

Mais au reste la tragédie, au dix-septième siècle, n'est pas plus chrétienne que la comédie, bien que Corneille et Racine fussent, au rebours de Molière, des chrétiens excellents. Il y a plus de théologie que de christianisme dans *Polyeucte* ; si le héros du drame est chrétien, il l'est dans des conditions exceptionnelles, il a un fanatisme de converti, une forme d'héroïsme qui est surtout romaine ou espagnole. Et quant au christianisme de Monime, d'Iphigénie, de Junie ou même de Phèdre, c'est un paradoxe accrédité et qu'on répète depuis Châteaubriand, mais je crois fermement que c'est un paradoxe ou, si vous voulez, un malentendu fort piquant. Je vous assure que, par l'esprit, le théâtre du très chrétien xvii<sup>e</sup> siècle m'a toujours paru d'avant la Rédemption.

D'où cela vient-il ? Faut-il l'expliquer par cette grande révolution littéraire, — peut-être néfaste (on ne saura jamais), — qu'on nomme la Renaissance, et qui nous imposa les formes d'art d'une civilisation antérieure de deux mille ans à la nôtre : en sorte que, pendant deux siècles, nous n'avons pu, dans les œuvres d'imagination, exprimer notre âme qu'indirectement et comme par tricherie ? — Mais n'est-ce pas plutôt encore que les contemporains de Molière et de Racine, étant des chrétiens fort sérieux, auraient été choqués

de rencontrer au théâtre, dans un lieu de plaisir profané, l'expression trop directe de leurs sentiments les plus intimes et les plus sacrés, de la partie la plus cachée de leur vie morale ?

Les mystères du moyen-âge comportaient ensemble la piété et la foi. L'une et l'autre sont absentes de notre théâtre classique (je mets à part *Esther* et *Athalie*, écrites pour des couventines). Mais la piété sans la foi, c'est ce qui ne s'est vu, j'imagine, que de nos jours.

Nous n'avons plus la pudeur ombrageuse de nos ancêtres, n'ayant plus leurs croyances. Notre religiosité, n'étant qu'un jeu sentimental, consent à se traduire sur les planches, en vue d'un divertissement public. Ce divertissement peut, d'ailleurs, être grave et tendre. Que dis-je ? Il y a une piété plus émue et plus délicate dans le *Noël* de Bouchor que dans *Athalie* même ou *Esther*. C'est sans doute qu'on a plus de facilité à exprimer le sentiment religieux quand on ne croit pas « pour de bon » (Voyez l'œuvre de Renan). Il y a là un phénomène moral analogue à celui que Diderot explique si fortement dans son *Paradoxe sur le Comédien*.

Dans les temps de foi, les « moralités » et les « farces » raillent les moines et le clergé : mais les « mystères » de soixante mille vers se jouent aux portes des cathédrales, devant des villes entières. De nos jours, on exhibe, avec respect, des soutanes sur les planches du Gym-

nase ou du Palais-Royal : mais les nouveaux « mystères » se jouent devant cent spectateurs raffinés et corrompus. Et cependant, les simples continuent, quand ils ne croient pas, à détester naïvement les curés, ou à aller à la messe quand ils croient.

Je ne pense donc pas que ce « mouvement » mystique, dont il paraît que nous sommes témoins, puisse avoir, au théâtre non plus qu'ailleurs, une signification ni une portée bien sérieuses. Cette piété sans foi n'est qu'épicuréisme littéraire. Elle prouve simplement que nous avons des esprits comparables, par leur hospitalité, au Musée Guimet ou à cette *Villa Hadriana* où le plus spirituel des empereurs avait réuni les images de toutes les divinités adorées par les hommes. Nous aimons tous les dieux depuis que nous ne croyons plus au Christ, ou seulement à Dieu.

JULES LEMAITRE.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) LES

# ANNALES DU THÉÂTRE

ET DE LA MUSIQUE

---

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE ET DE DANSE

1<sup>er</sup> JANVIER. — M. Bertrand, installé de la veille, inaugure son nouveau règne. Dans l'après-midi, il reçoit le personnel auquel il adresse cette petite allocution :

Mesdames, messieurs, je ne vous dirai que quelques mots. Nouveau venu dans cette grande maison, je suis heureux de m'associer aux artistes éminents qui m'entourent et qui ont déjà donné tant de preuves de leur zèle, de leur goût artistique et de leur intelligence scénique. Je n'ai pas l'intention de leur montrer un chemin qu'ils connaissent bien ; je veux seulement marcher au milieu d'eux, au milieu de vous, vous apporter toute ma bonne volonté, tous mes efforts, vous demander les vôtres, et, unis ensemble, nous continuerons à conserver à notre Grand-Opéra national son renom universel. Nous nous efforcerons de le maintenir dans la voie du grand art et s'il se peut de le faire grandir encore en le popularisant. Donnez-moi votre confiance, je vous promets de la justifier.



Ces paroles sont très goûtées des pensionnaires de M. Bertrand, et l'on se sépare en faisant des vœux chaleureux pour la prospérité de l'Opéra.

Le soir, on donne *Faust*. Les artistes, sous l'œil du nouveau maître, se surpassent. M<sup>me</sup> Bosman est une brillante Marguerite et M<sup>lle</sup> Dartoy un charmant Siebel; M. Renaud chante pour la première fois le rôle de Valentin, sans l'avoir répété, ce qui ne l'empêche pas d'obtenir un très beau succès. MM. Vaguet et Plançon ont été très applaudis. La salle est bien garnie en dépit de la fête du jour. Beaucoup de monde sur la scène pour féliciter le nouveau directeur. Bonne soirée, en somme, et qui fait bien augurer de la nouvelle direction.

3 JANVIER. — Inauguration des matinées populaires du dimanche. L'épreuve n'était pas seulement intéressante à tenter, c'était une rupture manifeste avec la routine et les habitudes consacrées. Le public parisien n'était pas, en effet accoutumé à venir au théâtre de cinq heures à neuf heures du soir, et il pouvait paraître imprudent de l'y convier. L'expérience a du premier coup pleinement réussi. Une foule considérable envahit le monument de M. Garnier et, bien avant l'heure fixée pour l'ouverture des portes, il est facile de se rendre compte qu'il y aura plus d'appelés que d'élus. Contre toute attente, c'est la bourgeoisie qui domine à cette représentation qui semblait devoir être accaparée par le populaire. Du rez-de-chaussée jusqu'aux combles, l'aspect de la salle présente un

www.jdttool.com.cn  
ensemble de redingotes et de toilettes féminines fort agréables. C'est en somme la classe moyenne de la société parisienne qui apporte ainsi à M. Bertrand une clientèle nouvelle très distincte de celle des trois jours de l'abonnement et, moyennant un prix modique, cette clientèle peut à partir d'aujourd'hui s'offrir, le dimanche, un spectacle dont les richissimes parisiens avaient seuls jusqu'ici le monopole. Le spectacle se compose de la *Favorite* avec M<sup>mes</sup> Deschamps-Jehin et Marcelle Dartoy, MM. Affre, Renaud et Plançon, et *Coppélia*, avec M<sup>lles</sup> Subra et Invernizzi. Ce nouveau public se montre très enthousiaste pour les ouvrages et les artistes. La cause des représentations populaires du dimanche est manifestement gagnée. Elles devaient suivre régulièrement leur cours et la *Favorite* et *Coppélia*, d'abord, puis d'autres ouvrages du répertoire, *Robert le Diable* et *Faust* entre autres, en feront les frais, jusqu'à la fin de l'année <sup>1</sup>.

13 JANVIER. — *Aïda*, pour le second début de M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin, obtient un éclatant succès dans le rôle d'Amnérís. Ce rôle, par son caractère et sa tessiture, est remarquablement approprié au talent dramatique et à la superbe voix de la cantatrice qui s'y fait applaudir à toutes les scènes. Dans le duo du 2<sup>e</sup> acte,

1. Un nouveau jour d'abonnement à prix réduits était créé le samedi, et cette innovation avait été accueillie par un tel succès que la veille même de l'entrée en fonction du nouveau directeur, il ne restait plus une seule loge à louer ni un seul fauteuil pour toute la durée de la saison. La première représentation de l'abonnement du samedi avait eu lieu la veille 2 janvier. Le spectacle se composait de *Guillaume Tell*.

avec M<sup>me</sup> Fierens, elle dit avec une rare ampleur la belle phrase : « Toi, fille des Pharaons », et dans le 4<sup>e</sup> acte, qu'elle occupe presque tout entier, tour à tour pathétique et passionné, elle trouve des accents qui enthousiasment le public ; après la scène du jugement, elle est rappelée et a reçu une longue ovation. La représentation du magnifique ouvrage de Verdi, que dirigea M. Taffanel, beaucoup ont applaudi M<sup>me</sup> Fierens après son air du premier acte et après l'air « du Nil », au troisième ; M. Sellier chante le rôle de Rhadamès avec autant d'éclat que le jour où il l'a créé, il y a douze ans, et M. Berardi chante et joue avec autorité celui d'Amonasro.

20 JANVIER. — L'Opéra donne ce soir l'*Africaine*, pour le premier début de M<sup>lle</sup> Bréval, et la rentrée de M. Ibos. M<sup>lle</sup> Bréval qui a obtenu le premier prix d'opéra, au Conservatoire, il y a deux ans, est une grande et belle jeune fille, d'aspect on ne peut plus sympathique ; sa voix est étendue et d'un bon timbre. Fort émue dans les deux premiers actes, elle est complètement remise au quatrième, et la nouvelle Sélika peut déployer tous ses moyens dans le grand duo, qui lui vaut un succès complet. Au dernier acte, elle dit avec largeur et dans un bon style les récitatifs et les superbes phrases qui terminent le rôle. M<sup>lle</sup> Bréval est, croyons-nous, une artiste d'avenir et une excellente acquisition pour l'Opéra. M. Ibos, artiste intelligent et soigneux, manque un peu de force, mais il dit avec beaucoup de



goût et d'expression toutes les parties de charme du rôle de Vasco de Gama. Constatons le grand succès de M. Berardi dans Nelusko, et l'excellent ensemble de l'interprétation par M<sup>me</sup> Bosman, MM. Plançon, Tequi, Ballard, Bataille et Doualhier, ce dernier remplaçant à l'improviste M. Dubulle, indisposé.

22 JANVIER. — M. Edouard Colonne monte pour la première fois au pupitre et conduit la représentation de *Lohengrin*<sup>1</sup>. Chef d'orchestre habile, intelligent, dévoué à son art, aimant à se pénétrer des intentions des musiciens, il réunit tous les suffrages et son apparition sur l'estrade, où il se tient debout pendant toute la soirée, est saluée d'enthousiasme par toute la salle.

17 FÉVRIER. — Ce soir, les *Huguenots*, avec M<sup>lle</sup> Dufrane dans le rôle de Valentine et le ténor Ibos dans celui de Raoul. Excellente représentation qui est pour l'impeccable cantatrice l'occasion d'un véritable succès. Rappelée après le grand duo dramatique du quatrième, M<sup>lle</sup> Dufrane trouve des accents superbes pour traduire ce rôle long et difficile de la fille de Saint-Bris. Le ténor Ibos n'a pas l'air de se douter qu'il y a autre chose dans les *Huguenots* que le duo du quatrième acte. Il escamote sa partie dans le septuor du duel, en vue de l'effort à faire à l'acte suivant. Il se ménage trop visiblement pour y être tout simplement convenable. M<sup>lle</sup> Lowentz roucoule très agréablement la partie de Marguerite. Citons aussi M<sup>lle</sup> Marcelle Dartoy, délicieuse

1. M. Ballard chante pour la première fois le rôle du héraut.

sous le pourpoint du page Urbain, et à qui le grand air d'entrée du premier acte vaut plusieurs salves d'applaudissements M. Renaud fait un excellent Nevers, et M. Gresse un superbe Marcel. Après avoir félicité M. Delmas, qui donne de la physionomie au rôle de Saint-Bris, signalons une jeune danseuse, M<sup>lle</sup> Caroline Grangé, qui danse pour la première fois, le travesti du ballet du troisième acte, et qui y montre beaucoup de charme et de gentillesse.

Signalons dans l'intervalle quelques événements de moindre importance : M. Ballard<sup>1</sup> chante le rôle du Grand-Prêtre dans *Thamara*, qui accompagne la *Tempête*, avec M. de Soria dans le rôle de Caliban. Trois ténors, MM. Vaguet, Engel et Bos, abordent le rôle de Fernand, dans la *Favorite*, où le baryton Dufriche chante celle d'Alphonse. M<sup>lles</sup> Domenech se fait applaudir sous les traits d'Ortrude de *Lohengrin* et dans *Rigoletto*, M<sup>lles</sup> Lowentz chante Gilda et M<sup>me</sup> Vincent, la Comtesse, M. Douaillier dans l'*Africaine* joue tour à tour de rôle du Grand-Inquisiteur et celui des Brahmine. Le personnage du Grand-Prêtre d'Odin est chanté par M. Vallier et *Faust* conquiert trois nouveaux interprètes : M. Dubulle (Méphistophélès), M. Grimaud (Valentin), et M<sup>ms</sup> Vincent (Marthe)<sup>2</sup>.

1. Cet ouvrage donné dans les derniers jours de l'année précédente, sous les auspices de M. Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, n'avait atteint qu'avec peine le chiffre de cinq représentations.

2. Les bals de l'Opéra ont lieu les samedis 30 janvier, 13 et 27 février et le jeudi 24 mars (mi-carême). Dans l'après-midi

29 FÉVRIER. — Centenaire de Rossini. — *Guillaume Tell*. ~~1. 1. 1.~~ Gioacchino Rossini naquit le 29 février 1792 à Pesaro, dans la Romagne, d'une famille d'artistes nomades. En Italie, à l'époque des foires, on élève de petits théâtres de circonstance où les troupes ambulantes viennent donner cinq ou six représentations, pour replier ensuite bagage et se rendre dans une autre ville qui les appelle. Joseph Rossini, père de Gioacchino, jouait du cor à l'orchestre de ces théâtres improvisés. Sa femme, Anna Guidarini, remplissait les rôles de seconde chanteuse. Elle était, paraît-il, d'une beauté rare : Gioacchino hérita de cette beauté. Assis auprès de son père, sur un banc de l'orchestre, il faisait à l'âge de sept ans, la seconde partie du cor. Sa mère lui souriait, du haut de la rampe, en exécutant des roulades, et l'encourageait du regard... Les frimas venus, cette troupe de cigales, qui avait sagement imité la prévoyance de la fourmi, revenait à Pesaro vivre de ses gains modestes jusqu'au premier soleil. On s'aperçut que le jeune Rossini était doué de grandes dispositions musicales et d'une voix merveilleuse. Il chantait, comme chante l'oiseau, d'instinct et sans métho-

du jeudi de la mi-carême, avait lieu également un bal d'enfants.

1. DISTRIBUTION. — Arnold, M. *Duc*. — Guillaume Tell, M. *Bérardi*. — Walter, M. *Gréssé*. — Melchthal, M. *Plançon*. — Gessler, M. *Delmas*. — Leuthold, M. *Renaud*. — Ruodi, M. *Affre*. — Rodolphe, M. *Vaguet*. — Un chasseur, M. *Douailhier*. — Mathilde, M<sup>me</sup> *Bosman*. — Edwige, M<sup>me</sup> *Deschamps-Jehin*. — Jemmy, M<sup>me</sup> *Breval*.

DANSE : M<sup>me</sup> Mauri, Subra, Hirsch, Désiré, Lobstein, Ottolini, Violat, Salle et Chabot, etc.

de. Un professeur de musique de Boulogne, Angelo Tessei, offrit à ses parents de le prendre gratis dans son école, persuadé que cet élève lui ferait honneur. Il ne se trompait pas. Gioacchino sut, en quelques mois, les règles du chant et fit sur le piano des progrès rapides. A la cathédrale, où il allait parfois chanter des soli de soprano, les chanoines, émerveillés de sa gentillesse et de sa belle voix, ne manquaient jamais, à la fin de l'office lui glisser dans la main quelques *paoli*, que le petit virtuose allait croquer en friandises. Il sortit de l'école d'Angelo Tessei à l'âge de quatorze ans, ayant déjà la renommée d'un accompagnateur très habile et d'un lecteur de premier ordre. Au lieu de perfectionner ce talent précoce, on l'exploita sur le champ pour augmenter le bien-être de la famille. Gioacchino rentra dans la troupe nomade, non plus en qualité de deuxième cor, mais avec le titre pompeux de chef des choristes. Il avait des appointements très passables. On fit, pendant la saison de 1807, une tournée très lucrative en courant les foires de Sinigaglia, de Forli, de Lugo et de Ferrare. Le jeune homme devait, l'année suivante, passer premier ténor. Mais on avait compté sans la mue qui éteignit subitement jusqu'à la dernière note de sa voix. On essaya de lui confier la direction des orchestres et de lui faire tenir le piano pendant la représentation. Malheureusement il manquait de l'expérience et de la fermeté nécessaires à cet emploi. Il fut obligé de redevenir simple exécutant et de jouer de la trompette. — « Au diable le métier ! s'é-



cria-t-il un jour. *Virinunzio*, j'y renonce ! — « Et pourquoi ? lui dit son père. *Possiedi-tu delle rendite*, as-tu des rentes ? — Non ; mais je veux être compositeur. — Imbécile ! » s'écria Joseph Rossini furieux. Ce disant, il administra au pauvre jeune homme un coup de pied très rude à l'endroit où, sauf votre respect, le dos change de nom... Va donc, *disgraziato*, malheureux ! tu peux devenir le premier trompette de Naples, et tu ne seras que le dernier compositeur d'Italie. » On sait si le père de Rossini fut bon prophète... La première de *Guillaume Tell* fut donnée le 3 août 1829, et l'ouvrage arriva le 17 septembre 1834, c'est-à-dire après cinq ans et un mois, à la centième représentation. Il est joué ce soir pour la 781<sup>e</sup> fois, et la soirée est, de tout point, digne de la solennité.

L'exécution du célèbre ouvrage, que M. Colonne, debout devant son pupitre, dirigeait magistralement, est véritablement excellente, aussi bien de la part de l'orchestre et des chœurs que de celle des premiers interprètes. M. Duc se tire tout à son honneur du rôle d'Arnold. M. Bérardi est un Guillaume à la voix généreuse ; M. Gresse, comme toujours, un superbe Walter. Citons ensuite M. Plançon, fort bien placé dans Melchthal ; M. Delmas, qui donne une bien belle barbe rousse et une admirable prestance à Gessler, si souvent sacrifié. Leuthold, l'homme à la hache du premier acte, est magnifiquement personnifié par le baryton Renaud. MM. Affre et Vaguet tiennent, pour la circonstance, les bouts de rôle

de Ruodi, le pêcheur, et de l'officier Rodolphe, comme M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin, et M<sup>lle</sup> Bréval, se montrent exceptionnellement, l'une sous la coiffe d'Edwigé et l'autre sous le maillot de Jemmy, où son succès très vif et très mérité a balancé celui de Mathilde, représentée par M<sup>me</sup> Bosman. Et puis quel régal d'amateur, à l'acte du ballet, que de voir M<sup>lles</sup> Mauri et Subra danser ensemble un pas de deux et rivaliser ensuite de grâce spirituelle et de savante légèreté ! Avec cette distribution exceptionnelle, le chef-d'œuvre de Rossini fit les frais de plusieurs belles soirées à l'Opéra.

14 MARS. — L'affiche de l'Opéra offre ce soir une interprétation presque entièrement nouvelle de *Faust*. C'est d'abord, dans les traits de Méphistophélès, la rentrée de Bouhy, chez qui l'on a retrouvé les qualités de chanteur qui ont fait sa réputation. Un ténor nouveau, M. Alvarez, débute par le rôle de Faust. Il a une jolie voix ; les notes élevées ont un éclat brillant, mais le comédien et le chanteur ont besoin d'être mis au point. Une toute jeune artiste, M<sup>lle</sup> Marcy, débarquée de Marseille, aborde presque à l'improviste le rôle de Marguerite. Elle a des qualités vocales réelles et un sentiment dramatique exquis. Il faut lui tenir compte de l'émotion inséparable de cette première épreuve. Mais il y a certainement dans M<sup>lle</sup> Marcy l'étoffe d'une artiste d'avenir <sup>1</sup>.

1. Dans l'intervalle, M<sup>lle</sup> Issaurat avait chanté le rôle d'Elsa dans *Lohengrin*, et M. Vallier celui du Héraut ; M. Engel

1<sup>er</sup> AVRIL. — Très beau vendredi, ce soir à l'Opéra. Salle très élégante et très enthousiaste. M<sup>me</sup> Melba reprend, dans *Hamlet*, le rôle d'Opbélie, qui lui avait déjà valu les succès les plus flatteurs. Elle s'y montre, comme toujours, virtuose accomplie et cantatrice impeccable. Elle donne à la fille de Polonius une physionomie très touchante et très sympathique. Au quatrième acte, dans la grande scène de la folie, son succès est considérable. On la rappelle, on l'acclame, et le public lui fait une véritable ovation. M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin prête pour la première fois ses belles notes de contralto au rôle de la Reine. Elle a sa grande part du succès de la soirée. Excellente représentation, en somme, du bel ouvrage de M. Ambroise Thomas.

4 AVRIL. — Au début de la direction de M. Bertrand à l'Opéra, et alors qu'il était question des prochains débuts de plusieurs artistes, M. Campocasso nous prit un soir à part et nous dit dans le tuyau de l'oreille :

— Dans quelque temps, je vous ferai entendre un ténor dont vous me direz des nouvelles.

Il s'agissait de M. Alvarez, qui faisait, à ce moment, les délices de la Canebière. M. Alvarez vint. Il n'était pas plutôt débarqué que l'administration lui demanda, à brûle-pourpoint, de chanter le soir même, le rôle de Faust, que la mala-

avait chanté le rôle de *Faust*. M<sup>lle</sup> Marcy se fit entendre ensuite dans le rôle d'Inès de l'*Africaine* où M. Dufriche chantait Nelusko après avoir abordé le rôle d'Amonasro dans *Aïda*. Dans l'*Africaine*, le rôle de Don Alvar et du Grand-Inquisiteur sont chantés par MM. Piroña et Denoyé.

de de quatre artistes laisse sous silence. M. Alvarez, tout ému comme de ses triomphes normands, accablé et ne se trouve pas trop mal de cette aventure par laquelle il prenait possession de la scène de l'Académie de musique.

— Soyez indulgent, nous dit encore M. Coppola, dans quelques jours je vous le fera entendre dans *Roméo et Juliette*. C'est un *Roméo idéal*.

Et l'associé de M. Bertrand accompagnait cette déclaration d'un geste significatif. Nous entendons ce soir M. Alvarez dans l'œuvre délicieuse de Gounod. Il a, certes, les qualités vocales du rôle. L'organe est brillamment timbré dans le registre supérieur ; mais le médium est sourd. Mettons ce défaut de sonorité sur le compte de l'émotion. M. Alvarez est un élégant cavalier et porte crânement le pourpoint du gentilhomme Vérouais. Quand il se sera défait de certaines habitudes de province, ses réelles qualités ressortiront davantage. C'est un artiste qui a besoin de se façonner. Il a tout ce qu'il faut pour devenir avant peu un ténor parfait. M<sup>me</sup> Melba est une adorable Juliette. Son chant est délicieux et elle donne à la fille de Capulet une physionomie très touchante et très expressive. Son succès est considérable, et toute la salle, électrisée par les vives mélodies de Gounod, lui fait à plusieurs reprises de véritables ovations. M<sup>lle</sup> Agussol élégamment le travesti du page Stefano, a que des compliments à lui adresser ; de ce qu'à M. Delmas, un excellent Capulet ;



à M. Plançon, un vénérable frère Laurent <sup>1</sup>.  
 16 MAI. — Première représentation <sup>2</sup> de *Salammbô* <sup>3</sup>, opéra en cinq actes, paroles d'après le roman de Gustave Flaubert, de M. Camille du Locle, musique de M. Ernest Reyer. L'œuvre de Flaubert, qui date de 1862, était à la fois une étude d'histoire et un roman, la mise en lumière d'un temps et d'une civilisation à peu près inconnus jusque-là, le tableau de la vie et des mœurs carthaginoises et le récit de l'effroyable guerre des Mercenaires qui suivit la première guerre punique. Flaubert entreprit de mettre en action cette lutte inexpiable ; il ressuscita pour cela les institutions publiques et domestiques de la patrie d'Annibal il réunit ce qui pouvait rester de souvenirs et de renseignements dans les anciens auteurs sur Carthage ; il les féconda par toutes les découvertes les plus récentes de l'ar-

1. Le rôle de Mercutio est chanté par M. Dufriche, puis plus tard par M. Beyle ; celui de Thybalt, par M. Affre d'abord et ensuite par M. Laurent.

2. La répétition générale avait eu lieu la veille, devant une salle comble.

3. DISTRIBUTION. — *Salammbô*, M<sup>me</sup> *Rose Caron*. — *Taanach*, M<sup>me</sup> *Vincent*. — *Maihô*, M. *Saléza*. — *Schahabarim*, M. *Vergnet*. — *Hamilcar*, M. *Renaud*. — *Naar Havas*, M. *Delmas*. — *Spendius*, M. *Beyle*. — *Giscon*, M. *Dubulle*. — *Antharide*, M. *Ballard*. — Un prêtre, M. *Voulet*. — Grand-prêtre de *Khamon*, M. *Gallois*. — Grand-prêtre de *Melkarth*, *Devriès*. — Grand-prêtre d'*Eschmoun*, M. *Douaillier*. — Grand-prêtre de *Moloch*, M. *Denoye*.

Pontifes : MM. *Piroña*, *Idrac*, *Lambert*, *Ragneau*, *Euzet*, *Crépeux*, *Palianti*.

DANSE : M<sup>lle</sup> *Hirsch*, M. *Ladam*.

M<sup>me</sup> *Mercadès*, *Gallay*, *Salle*, *Stilb*, *Chabot*, *Violat*, *Blanc*, *Treluyer*, *Perrot*, *Méquignon*, *Chasles*, *Parent*, *Reige*, *Vandoni*, *Rat*, *Mestais*, *Boos* et *Mante*. MM. *Lecerf*, *Stilb*, *Marius*, *Girodier*, *Porcheron*.

chéologie ; il y jette une intrigue d'amour touchante et sauvage à la fois, et il créa ainsi une sorte de roman épique qui n'avait rien de commun avec sa précédente œuvre, la célèbre *Madame Bovary*, que la recherche de l'exactitude minutieuse dans les peintures. Le drame antique de Flaubert fut moins lu, sans doute, que son drame bourgeois, mais il arrêta longtemps la critique et marqua sa place dans notre littérature banale par la nouveauté du sujet, l'étrangeté de genre et l'incontestable supériorité de talent.

Berlioz professait une admiration particulière pour *Salammbô*, et il avait rêvé d'en faire un opéra. La mort l'empêcha seule de réaliser son projet. Et voilà qu'un jour le disciple réalisa ce que le maître eût voulu faire. A la place de Berlioz, c'est Reyer, l'un de ses plus sincères admirateurs et son digne successeur aux *Débats*, qui mit en musique la *Salammbô* de Flaubert. Et, à défaut de Théophile Gautier et de Catulle Mendès, qui s'étaient successivement récusés, c'est à M. Camille Du Locle que Reyer demanda le poème de *Salammbô*. M. du Locle ne put suivre pas à pas l'œuvre de Flaubert ; mais il respecta, autant que possible, l'idée générale et les grandes lignes du roman. Le livre est surtout descriptif ; il fallait évidemment modifier certains détails dans l'intérêt de l'action théâtrale.

La pièce commence au moment où les Mercenaires, accumulés dans Carthage, inquiètent la

population et les magistrats. Ils sont attablés à un grand festin pour célébrer l'anniversaire d'une de leurs victoires en Sicile ; on leur a livré, pour cette orgie soldatesque, les jardins mêmes d'Hamilcar, leur ancien général, alors absent de Carthage et pour le moment peu en faveur auprès de ses concitoyens. Le festin est merveilleusement décrit avec ses gradations de gaieté, d'ivresse, d'exaltation et de délire. Chaque espèce et chaque nation de soldats est dépeinte avec son air, ses gestes, ses armures. Dans un moment de fermentation, on délivre les esclaves d'Hamilcar. Spendius, qui sera un des futurs généraux des Mercenaires, est du nombre. A peine est-il introduit dans l'assemblée, qu'après avoir remercié ses libérateurs il souffle autour de lui le feu et l'esprit de rixe, en faisant remarquer qu'on n'a pas donné aux Mercenaires, pour le festin, les coupes d'or réservées à la légion sacrée. Les soldats aussitôt, se croyant méprisés, envoient demander ces coupes d'honneur qui sont conservées dans un temple, et qu'on leur refuse. Giscon, le général carthaginois, est obligé de venir en personne, à cette heure de nuit, leur donner des explications qui ne font que les irriter ; de dépit, et hors d'eux-mêmes, ils mettent au pillage les jardins d'Hamilcar.

C'est alors qu'avertie par le tumulte la fille d'Hamilcar, Salammbô, descend de l'étage supérieur qu'elle habite dans le palais. Salammbô est une vierge qui vit dans les pratiques sacrées.

Elle a été nourrie, et a vécu jusque-là dans la contemplation, dans le culte de la déesse Tanit, l'éternelle Vénus, le principe femelle, de même que Moloch est le principe mâle. Habitant à côté des prêtres eunuques consacrés à la déesse et qu'elle convoque dans sa maison, Salammbô s'est tenue isolée et s'est fait un asile tout particulier de rêverie, d'innocence et de mysticisme. Elle n'adore la déesse voluptueuse et féconde que sous la forme la plus éthérée, la plus pure, celle de la lune. C'est, écrivait Sainte-Beuve, une Elvire sentimentale, qui a un pied dans le Sacré-Cœur. Elle descend donc au milieu des Barbares, marchant à pas réglés, suivie d'un cortège de prêtres. Elle menace, si le désordre continue, d'emporter avec elle le Génie de la maison; le serpent noir qui dort là-haut sous des feuilles de lotus. Tout ce qu'elle chante est harmonieux, et dès que Salammbô se présente, on a aussitôt reconnu à sa démarche et à tout son air moins la fille d'Hamilcar qu'une sœur de la vierge gauloise, Velléda, transposée, dépaysée, mais évidemment de la même famille, sous ce déguisement.

Salammbô, qui n'est comprise dans ses psalmodies que des prêtres débiles et tremblants qui l'accompagnent, n'en séduit pas moins les Barbares, ou du moins quelques-uns. Un jeune chef numide semble surtout la dévorer des yeux : c'est Narr' Havas. Et l'on voit Matho, le robuste Lybien, se pencher involontairement vers elle. Alors, par un mouvement rapide, et entraînée elle-même vers lui, elle lui verse du vin dans



une coupe d'or pour se réconcilier avec l'armée, et lui dit : « Bois, soldat !... Sois heureux ! » Et Matho vide la coupe : « Je bois à Salammbô ! J'accepte cet augure ! Je l'aime, et pour jamais ! » A peine la phrase est-elle finie que Narr' Havas, amoureux déjà et jaloux comme un tigre, bondit, et tirant son poignard, en frappe Matho ; Spendius panse sa blessure en lui promettant de lui faire revoir Salammbô et en l'engageant à se laisser nommer chef des Mercenaires : « Accepte, et je le jure : elle t'appartiendra ! »

Le second acte nous montre Salammbô au Temple de Tanit faisant ses adorations aux étoiles et à la lune. Elle nous confie ses vagues ennuis, ses oppressions étouffées, ses langueurs. Elle cherche, elle rêve, elle appelle je ne sais quoi d'inconnu. Salammbô s'imagine que connaître les mystères de la déesse la soulagerait ; elle voudrait surtout la contempler dans son secret sanctuaire, voir de ses yeux la vieille idole couverte du manteau magnifique, du voile sacré d'où dépendent les destinées de Carthage ; il lui semble que ce voile défendu et dont le seul contact fait mourir, s'il lui était permis seulement de le considérer, lui communiquerait quelque chose de sa vertu... Il y a bien, au fond, un peu du souvenir de Matho dans les redoublements d'inquiétude et d'exaltation de la jeune fille qui se croit, comme beaucoup de ses pareilles, plus idéale et plus mystique qu'elle ne l'est : il y a pour elle, derrière le voile si ardemment invoqué, autre chose encore que la déesse. Toute cette traduc-

tion, à la carthaginoise, des signes avant-coureurs de l'amour, tout ce tatouage, un peu renouvelé d'Atala et de Chactas, est habilement traduit de Flaubert par le librettiste, M. Camille du Locle.

Cependant Spendius s'est dirigé avec Matho vers le temple de la déesse Tanit. L'idée de Spendius est de se servir de Matho, plus fort et plus hardi que lui, pour enlever du temple de la déesse le voile sacré qui est comme le palladium de Carthage ; il a de la peine, toutefois, à le décider, car Matho craint les dieux, et il est sérieusement persuadé de la vertu divine de l'objet ; il a peur de commettre un sacrilège. Spendius, qui méprise les dieux étrangers et qui ne croit qu'à l'oracle de son pays, lui persuade qu'une fois maître du mystérieux peplum, il deviendra presque immortel et invincible, et par conséquent possesseur de Salammbô... Et Matho se saisit du voile appelé *Zaimph*, qui jouera, désormais le grand rôle de la pièce. Puis, une fois revêtu du fameux manteau dont il avait tant peur, il se sent plus fort et comme transformé... Et Salammbô, l'apercevant, croit d'abord à quelque apparition céleste : ce voile si rêvé, si désiré d'elle, Matho, comme s'il avait deviné sa pensée, le lui apporte, le lui montre dans sa splendeur ; il est tout près de l'en envelopper. Mais elle revient à elle et crie au sacrilège ! Matho, revêtu du voile effrayant, passe au travers de tous, personne ne se risquant à l'approcher, ni à le toucher ; il s'avance, revêtu de l'inviolable étole, et sort du temple

sans trop se presser, majestueux et triomphant, emportant avec lui la fortune de Carthage.

Carthage effrayée s'adresse, pour la sauver dans le péril, à l'expérience d'Hamilcar, qui revient après une longue absence. Le retour du grand amiral suffète de la mer, son entrée au Conseil des Anciens, mystérieusement convoqués, forme le premier tableau du troisième acte de *Salammbô*. Après les cérémonies d'usage et l'étiquette observée, un tumulte éclate; on assiste à une séance d'objurgations et d'injures, indigne d'une grave assemblée politique. Hamilcar a pourtant accepté le commandement qu'on lui a offert, à la condition d'immoler, pour apaiser Moloch, vingt fils des Anciens. De son côté, Salammbô excité par son propre désir de revoir Matho, et cédant aux suggestions du grand prêtre Schahabarim, se résout à aller jusque dans le camp des Barbares chercher le voile. La scène de la tente est l'endroit brûlant du drame. Salammbô, succombe dans l'orage, au bruit du tonnerre... Puis, elle s'en revient, ayant reconquis, au prix de sa virginité, le voile sacré. Carthage a recouvré le Zaïmph et senti relever son espérance. Narr'Havas avec ses Numides, en tournant brusquement du côté d'Hamilcar, a décidé de la victoire. Au dénouement M. du Locle s'est totalement éloigné du roman de Flaubert. Au dernier acte, en effet, Salammbô ne meurt pas subitement, elle se tue. Son amour pour Matho est nettement défini, tandis qu'il ne l'est pas dans le roman. Quand le grand-prêtre



ordonné à Salammbô de venger Tanit en poignardant le ravisseur du Zaïmph, c'est contre elle-même que la fille d'Hamilcar tourne le couteau avec lequel s'achèvera Matho... et la toile tombe.

Le compositeur de *Salammbô* n'a emprunté au maître de Bayreuth que son procédé : la phrase typique de Salammbô, le motif du Zaïmph, le caractère donné à chaque personnage dans la musique comme dans la pièce... Quant à la suppression de la coupe des anciens morceaux, quant à l'importance du rôle assigné à l'orchestre qui, de simple accompagnateur qu'il était jadis, est devenu l'un des principaux interprètes des sentiments exprimés dans le drame musical, ce sont des innovations dues à Wagner, à la vérité, mais qui sont pour ainsi dire tombées dans le domaine public, à ce point que les compositeurs italiens les ont eux-mêmes adoptées. M. Reyer n'a pas réduit les voix à une fraction secondaire ; elles chantent dans son opéra, et l'orchestre ne fait que prêter une intensité de plus à leurs accents. Loin de prendre M. Reyer pour un imitateur, nous trouvons sa personnalité fortement accusée dans la partition de *Salammbô*. L'auteur de cette œuvre éminemment intéressante est vraiment *lui* ; c'est l'émotion de sa pensée qu'il traduit ; c'est à l'impulsion de son tempérament qu'il obéit. Très nouvelle comme allure, très moderne, très hardie même, serrant le texte d'aussi près que possible, faisant strictement corps avec la pièce, la partition de *Salammbô* est

une suite continue de thèmes musicaux enchaînés ~~les uns aux autres~~, et traduisant fidèlement l'action du drame. Nous sommes en présence d'une œuvre mélodieuse, simple et forte, remplie d'idées et qui reste d'une sincérité et d'une honnêteté absolues.

Quelle joie pour un compositeur de voir son œuvre interprétée comme il l'a rêvée, et montée par une direction prodigue avec un faste qu'il pouvait croire irréalisable ! M. Reyer a eu cette suprême satisfaction. M<sup>me</sup> Rose Caron, la Sallambô idéale, est simplement admirable ; l'attitude majestueuse, le geste ample et sobre en même temps, le masque tour à tour tendre et sévère, terrible et touchant, l'art de porter superbement le costume, la diction absolument exquise, tout est complet chez cette merveilleuse tragédienne lyrique. Il fallait un Mathô franchement amoureux. Dans ce rôle, M. Saléza est aussi énergique qu'il était mièvre à l'Opéra-Comique, où, à l'instar de Talazac, il se fût usé dans la demi-teinte. Sa voix et sa personne ont acquis un développement qui lui ont permis de créer avec un franc succès le rôle du Lybien. Celui de grand-prêtre a fort heureusement gardé, dans M. Vergnet, un ténor au timbre vibrant et séducteur, son remarquable interprète de Bruxelles. Le superbe organe de M. Renaud fait merveille, dans le suffète Hamilcar, et M. Delmas, à la diction si large, a su donner une physionomie caractéristique au rôle de Narr'Havas, le roi des Numides.

C'est ainsi que, les plus petits rôles étant confiés aux premiers artistes, nous pouvions nous croire ramenés à un temps où l'Opéra nous donnait des représentations d'une homogénéité parfaite. En fin directeur qu'il est, M. Bertrand a trouvé ainsi le moyen de rendre à miracle la nouvelle œuvre de l'auteur de *Sigurd*. M. Lapissida l'a amoureusement mise en scène, les décorateurs et le dessinateur, M. Lacoste, l'ont magnifiquement encadrée et costumée.

En apportant ses soins minutieux, son âme d'artiste et l'autorité de son bras, M. Edouard Colonne lui a donné un orchestre impeccable, qui n'a pas peu contribué à l'incontesté succès de *Salammbô*, une des œuvres les plus belles, selon nous, qu'ait produites l'école française dans ces cinquante dernières années.

Le jeudi 19 mai avait lieu, au profit de l'œuvre des Ambulances urbaines et des victimes de la disette en Russie, une représentation de gala d'où l'Opéra semblait avoir été volontairement banni. La Comédie-Française occupait au contraire le programme presque tout entier. De la rue Richelieu, elle apportait la comédie-ballet de Molière, le *Sicilien*<sup>1</sup>, avec la musique de Lulli

1. DISTRIBUTION. — Don Pèdre, M. Got. — Hali, M. Truffier. — Andrasse, M. Samary. — Un sénateur, M. Clerh. — Isidor, M<sup>lle</sup> Muller. — Climène, M<sup>lle</sup> Du Minil.

PERSONNAGES DU BALLET : Un père, M. Engel. — Tircis, M. Renaud. — Philène, M. Delmas. — Un esclave, M. Soulacroix.

DANSE : M<sup>lles</sup> Désiré, Lobstein, Ottolini I., Ottolini, Hayet, Moormans, Bossu, Bariau, Boutouyrie, Mante, Carré, Parent, Régnier, Ixart, Lainé, Hafrel, Mourét, Beauvais. — MM.



arrangée ou dérangée par M. Saint-Saëns, *Monsieur de Pourceaugnac*<sup>1</sup>, du même Molière toujours, flanqué de Lulli, mais non plus du compositeur d'*Henry VIII*. Ces deux pièces encadraient un interminable et fatigant intermède où figuraient ces noms de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt<sup>2</sup>, M. Coquelin aîné, M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin, M<sup>lle</sup> Merguiller, M. Soulacroix. Comme la fête avait été organisée par l'ambassadeur de Russie, il fallut donner au programme une teinte de couleur locale. Trois pas : cracovienne, valse et mazurka<sup>3</sup>, de *La vie pour le tzar*, de Glinka, furent dansés par le corps de ballet de l'Opéra et M. Edouard Colonne conduisit la *Marche slave* de Tchaïkowsky et l'air de ballet de l'Opéra de *Féramors*, de Rubinstein. L'impression de la représentation fut loin d'être bonne. Mais la recette s'éleva à plus de 80.000 francs<sup>4</sup>. Un ancien pensionnaire de l'Opéra, le ténor Muratet, rentre le 11 juin;

Marius, Lecerf, Girodier, Stilb et le corps de ballet de l'Opéra.

2. DISTRIBUTION. — 1<sup>er</sup> suisse, M. Mounet-Sully. — Un exempt, M. Laroche. — De Pourceaugnac, M. Coquelin cadet. — Érasie, M. Boucher. — Sbrigani, M. Truffier. — Oronte, M. Garryaud. — 2<sup>e</sup> suisse, M. J.-P. Mounet. — 2<sup>e</sup> médecin, M. Martel. — L'apothicaire, M. Clerh. — 1<sup>er</sup> médecin, M. Laugier. — Julie, M<sup>me</sup> Reichenberg. — Nérine, M<sup>me</sup> Kalb. — Lucette, M. Lynnès.

PERSONNAGES DU BALLET : Premier médecin grotesque, Belhomme; deuxième médecin grotesque, Barnolt; avocat chantant, Ballard.

3. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt dit à cette occasion la scène V du 2<sup>e</sup> acte de *Phèdre* avec pour partenaires M. Darmont (Hippolyte) et M<sup>me</sup> Grandet (Ènone).

4. Régées par M. Hansen, dansées par M<sup>lles</sup> Mauri, Subra. MM. Hansen, Vasquez, de l'Opéra; pas russe : M<sup>lles</sup> Gallay, Salle, Chabot, Violat, de l'Opéra.

par le rôle de *Lohengrin*. Il chantera ensuite *Fa* et l'*Africaine*, avant de retourner en provin où il est engagé pour la saison d'hiver. Après rôle d'Inès de l'*Africaine*, M<sup>lle</sup> Lowentz abor celui de Juliette dans *Roméo et Juliette* et M<sup>lle</sup> E Dufrane, se fait applaudir sous les traits de S lika.

17 JUIN. — *La Vie du poète*, symphonie-dran en trois actes et quatre tableaux, paroles et m sique de M. Gustave Charpentier. Reprise ( *Sylvia*, ballet en deux actes et quatre tableau de M. Jules Barbier et L. Méranthe, musique ( Léo Delibes.

Quand, au lendemain de son brillant succ au Conservatoire, où avait eu lieu une premiè audition de la *Vie du poète*, M. Bertrand fit app ler M. Charpentier et lui dit à brûle-pourpoint : - « Je vais vous jouer à l'Opéra ! » le compos teur crut d'abord à une mauvaise plaisanterie. - « Mais c'est très sérieux, ajouta le directeu vous allez passer dans trois semaines, avec reprise de *Sylvia*... » On s'imagine aisément l joie du compositeur. C'était trop de bonheur, e vérité : M. Charpentier a passé, avant d'attein

1. DISTRIBUTION. — *Sylvia*, M<sup>lle</sup> Rosita Mauri. — L'Amou M<sup>lle</sup> Invernizzi. — Diane, M<sup>lle</sup> Torri. — Une naïade, M<sup>lle</sup> D siré. — Deux esclaves, M<sup>lles</sup> Violat et Chabot. — Un berge M<sup>lle</sup> Méquignon. — Aminta, M. Vasquez. — Arion, M. Ha sen. — Un sylvain, M. Ladam. — Un satyre, M. Ajas.

5. Citons un des numéros les plus intéressants du pro gramme :

a *Aria* (Bach) ; b *Valse* (Ch. Widor), par M. Delsart et s élèves : seize violoncellistes.

dra ce résultat inespéré, par des épreuves qui l'ont trempé pour longtemps. C'est ainsi que tout allait sombrer au dernier moment : pour monter sur la scène, les musiciens de l'orchestre réclamaient l'indemnité à laquelle ils avaient droit en pareil cas, de par le règlement : une bagatelle de trois mille francs par soirée... La direction pouvait-elle s'imposer ce surcroît de dépense ? Non, vraiment. M. Charpentier, désespéré, ne perdit pas son temps à s'arracher les cheveux, qu'il porte d'ailleurs très longs... Il descendit au foyer de l'orchestre, et, parlant aux musiciens, la plupart ses camarades d'école, il les prit par les sentiments : — « Voulez-vous être cause que j'échoue au port ?... Jouez une fois, par exception, sans réclamer d'indemnité ; vous me rendrez bien heureux... » Ces messieurs se consultèrent et finalement consentirent. Voilà comment nous avons ce soir, précédant la reprise de *Sylvia*, la symphonie-drame de M. Charpentier que nous pensions retrouver seulement cet hiver aux concerts Colonne. Elle y aura sa place désignée d'avance aux applaudissements des fidèles habitués des séances dominicales du Châtelet. Et, bien que le théâtre soit fait pour les œuvres théâtrales, — nous ne pouvons que féliciter M. Bertrand. L'idée de renouveler le répertoire au moyen d'une tentative vraiment neuve était assurément originale. J'ajoute qu'elle est généreuse. On parle toujours des morts ; M. Bertrand estime qu'il est bon de faire quelque chose pour les vivants : quelle fortune c'eût



été pour George Bizet de trouver, au début de sa carrière, un directeur aussi hospitalier ! En jouant, dès maintenant, à l'Opéra, l'ouvrage du jeune compositeur, M. Bertrand lui donne une avance de quinze belles années.

On peut ne pas aimer en principe la symphonie à programme, et penser ce qu'on voudra du livret romantique et amphigourique de M. Charpentier, il n'en est pas moins vrai que la *Vie du poète* est une œuvre musicale pleine de charme et d'une rare intensité de sentiment, attestant, dans le jeune disciple de Massenet, un direct successeur de Berlioz, et dans ce débutant de vingt et quelques années, un artiste de premier ordre, n'en doutez pas. Aux qualités d'imagination que nous avons déjà louées, ajoutez une superbe richesse d'instrumentation et une admirable clarté. Cache ta vie, dit le sage ; cache ta science, disait le père Carafa à ses élèves. Là où elle est, elle paraît toujours assez, sans qu'on la montre. Il faut laisser cela à ceux qui n'ont qu'elle... Sous l'habile et intelligente direction de M. Colonne, la *Vie du poète* est fort bien interprétée, et l'on peut dire que l'orchestre et les chœurs se sont vraiment surpassés. Les solistes, dont la part est pourtant modeste, méritent également les plus vifs éloges. M. Vaguet a très joliment dit la scène délicate : « Que me réserves-tu, nuit mystérieuse et troublante ? » qui est, si je crois bien, le chef-d'œuvre de cette curieuse et intéressante partition. M. Renaud, de son côté, montre un sentiment profond dans l'au-

daciense scène de l'ivresse<sup>1</sup>. Sur le livret de M. Jules Barbier, Léo Delibes écrit une partition composée de dix-huit morceaux développés avec un art exquis et un merveilleux sentiment de la palette orchestrale. Rythmes variés et saisissants ; mélodies parlant à l'esprit et chantant à l'oreille ; harmonies pleines d'accentuations piquantes, heureuses, trouvées ; leurs poétiques et splendides sonorités ; distinction parfaite dans le choix des motifs, tendres, voluptueux, lents ou rapides, toujours vivants, le tout mis en œuvre avec l'art d'un symphoniste véritable : telle est *Sylvia*, cette œuvre abondante qui ne le cède en rien, ce nous semble, à *Coppélia* et à la *Source*, du même regretté compositeur.

Le ballet se termine par des variations *di bravura* exécutées avec une *furia* prodigieuse par Sylvia, qui n'est autre, cette fois, que M<sup>lle</sup> Rosita Mauri. Cette nouvelle création nous montre la danseuse espagnole, si aimée du public parisien, en puissance de tous ses moyens : le charme joint à la virtuosité. M<sup>lle</sup> Mauri, pirouettant avec une vertigineuse rapidité, ne nous a jamais mieux montré que toutes les difficultés de la danse n'étaient plus qu'un jeu pour elle : ses « variations » de la fin ont été applaudies comme on applaudit le bouquet d'un feu d'artifice. A côté de la principale interprète, il faut louer M<sup>lle</sup> Invernizzi qui

1. Les deux parties de femmes étaient chantées par M<sup>mes</sup> Fiérens et Héglon.

a prêté ses jambes admirables au dieu malin ; M<sup>lle</sup> Torri, superbe en Diane, M. Hansen, l'excellent chorégraphe, prenant pour lui le rôle d'Orion, comme autrefois Mérante s'était réservé celui d'Aminta. La mise en scène est vraiment très belle. On sait avec quel goût M. Eugène Lacoste dessina les costumes de *Sylvia*, ressuscitant, avec une érudition remarquable, une époque disparue. La forêt du premier acte, éclairée dans le fond par un rayon tamisé par le feuillage, reste une des plus pures merveilles de feu Chéret. Le dernier tableau, dans lequel a lieu la fête de Bacchus, est splendide <sup>1</sup>.

22 JUIN <sup>2</sup>. — Un accident survenu à M<sup>me</sup> Rose Caron interrompt la série des représentations de *Salammô* et rend la scène de l'Opéra au répertoire. M. Bertrand en profite pour faire débiter ses nouvelles recrues. Un ténor de province, M. Paulin, se présente pour la première fois, devant le public parisien, sous les traits d'Eléazar, de la *Juive*. Le débutant a une voix éclatante, mais d'une sonorité monotone. Le timbre manque de variété. M. Paulin prononce bien, il sait chanter, il possède des qualités de style, mais les moyens ne sont peut-être pas suffisants pour les grands rôles du répertoire. Il paraît s'observer beaucoup et ne se tire pas trop mal de

1. Dans *Sylvia*, le rôle d'Orion sera plus tard repris par M. Ladam.

2. Dans l'intervalle le rôle de Salammô avait été chanté par M<sup>me</sup> Bosman, remplaçant M<sup>me</sup> Rose Caron malade, et M. Bérardi avait abordé pour la première fois le rôle de Frédéric de Telramund dans *Lohengrin*.

cette dernière épreuve. C'est un artiste consciencieux, mais un peu uniforme dans son jeu. Il dit très correctement, et avec un sentiment parfait, toute la scène de la Pâque, au second acte. Il manque d'énergie dans celle de la malédiction. Dans le grand duo avec le cardinal au quatrième acte, il n'est pas assez tragique. Le point culminant du rôle d'Eléazar est la grande scène qui suit. M. Paulin détaille l'andante de l'air avec beaucoup de style ; il lance à pleine voix l'allegro et enlève les applaudissements d'un public qui se montrait satisfait du débutant et de la représentation. M<sup>me</sup> Fierens est une très dramatique Rachel, et M. Gresse a de très beaux moments et de très belles notes dans le rôle du cardinal Brogni. M<sup>lle</sup> Lowentz chante celui d'Eudoxie.

24 JUIN. — Très bonne représentation de *Faust*. M. Bertrand nous présente sa nouvelle pensionnaire, M<sup>lle</sup> Carrère, dans le rôle de Marguerite. M<sup>lle</sup> Carrère est une grande et belle personne qui nous vient de la Monnaie, de Bruxelles. Elle est intelligente et adroite comédienne. La voix est d'un joli timbre, bien exercée et bien conduite. La débutante réussit très honorablement. En dépit d'une émotion bien naturelle, elle se tire tout à son honneur de cette première épreuve. Elle détaille, en virtuose accomplie, toute la scène des Bijoux à l'acte du jardin, et se montre très dramatique dans le tableau de l'église. Le trio final eût été parfait sans un cri malencontreux qu'elle jette à pleins poumons et qu'il faudra modérer une autre fois. Somme toute, l'é-



preuve nous promet une très belle chanteuse légère et que le répertoire trouvera certainement l'occasion d'utiliser souvent. M. Delmas joue et chante en véritable artiste le rôle de Méphistophélès. M<sup>lle</sup> Marcelle Dartoy est un bien charmant Siebel, et Renaud se taille un véritable succès à l'acte du duel, qu'il enlève de sa belle et puissante voix de baryton. Tous nos compliments au jeune Vaguet, qui prête au personnage de Faust ses jolies notes de ténor <sup>1</sup>.

14 JUILLET. — A l'occasion de la Fête nationale, l'Opéra donne, en représentation populaire gratuite, le *Faust* de Gounod. M. Gresse chante la *Marseillaise*. M. Bertrand est nommé chevalier de la Légion d'honneur et cette haute distinction, saluée d'enthousiasme par toute la presse, et par l'opinion publique, est la juste récompense de toute une vie de travail consacrée, presque toujours avec bonheur, à l'art dramatique.

18 JUILLET. — Avant *Sylvia*, le délicieux ballet de Leo Delibes, on reprend l'*Henry VIII* de M. Camille de Saint-Saëns. Le grand succès de l'interprétation de cet ouvrage est pour M<sup>lles</sup> Eva Dufranc et Domenech, très remarquables l'une et l'autre; la première dans le rôle de Catherine d'Aragon, la seconde dans celui d'Anne de Boleyn. Le baryton Bérardi chante avec un réel talent le personnage d'Henry VIII, et M. Muratet a sa part du succès de la soirée dans celui de Gomez <sup>2</sup>.

1. Le rôle de Wagner est joué pour la première fois par M. Douaillier.

2. DISTRIBUTION. — Henry VIII, M. Bérardi. — Don Gomez,

20 JUILLET. — La reprise des *Huguenots*, comporte le début d'une nouvelle basse, sur laquelle la direction fonde les plus grandes espérances. M. Chambon a bien le physique de l'emploi. Il est grand, élancé et de belle allure. Il paraît jeune encore sous les cheveux blancs de Marcel. La voix est jolie, quoique manquant de timbre, ce qui est peut-être le résultat de l'émotion. Le débutant est adroit chanteur. Dans le grand duo du troisième acte, et surtout dans le trio des noces, à l'avant-dernier tableau, il mérite les applaudissements du public, qui se montre pour lui très bienveillant. Le rôle de Marguerite sert de second début à M<sup>lle</sup> Carrère. C'est une très belle princesse, emploi qui convient merveilleusement à ses qualités artistiques et à son physique. Elle a beaucoup de succès, et un succès très justifié. Le ténor Duc est en voix, et il en abuse. Il chante le rôle de Raoul à pleins poumons, et cela paraît satisfaire la salle, qui l'applaudit beaucoup. Dans le grand duo du quatrième acte, il a manqué de mémoire ; mais il se rattrape avec l'aide du coup d'archet de M. Madier de Montjau. Il nous faut complimenter tout particulièrement M. Delmas qui, dans la composition du personnage de Saint-Bris, est tout à fait remar-

M. Muratet. — Le légat, M. Dénoyé. — Norfolk, M. Ballard. — Surrey, M. Gallois. — Premier seigneur, M. Voulet. — Deuxième seigneur, M. Devries — Troisième seigneur, M. Louaillier. — Quatrième seigneur, M. Palianti. — Catherine d'Aragon, M<sup>lle</sup> Lufrane. — Anne de Boleyn, M<sup>lle</sup> Domech. — Lady Clarence, M<sup>me</sup> Nastorg.

La reprise d'*Henry VIII* n'a pas eu, cette année, de lendemain.



quable. M. Renaud fait un superbe Nevers, et comme chanteur et comme comédien, et M<sup>me</sup> Fiérens s'est très correctement tirée de la partie de Valentine, qu'elle chante avec plus de conscience que de talent véritable. Très bonne soirée, en somme, et salle comble, grâce à l'appoint que fournit en ce moment la présence à Paris de nombreux provinciaux et étrangers.

25 JUILLET. — *Salammbô*, avec M<sup>lle</sup> Bréval, dans le rôle si brillamment créé par M<sup>me</sup> Rose Caron. M<sup>lle</sup> Bréval réussit très honorablement. En dépit des souvenirs laissés par la créatrice, elle produit un très grand effet. Son physique convient parfaitement au personnage. Elle a un sentiment dramatique réel. Elle a évidemment aussi le souvenir de sa devancière. Mais, de cela, on ne saurait lui faire un crime. Elle est de taille à porter sur ses jeunes épaules ce rôle très difficile. Si on veut bien faire la part d'une émotion très naturelle, en somme, on trouve qu'elle se tire tout à son avantage d'une épreuve qui n'était pas sans présenter quelques dangers. Chez M<sup>lle</sup> Bréval, la voix de soprano est bonne et d'une agréable sonorité. Il y a de l'émotion pénétrante dans son chant. Ce rôle a été très étudié par elle. Elle est très applaudie. Nous tenons avec elle une excellente seconde édition de la *Salammbô* de la création. Toujours très grand succès pour la belle œuvre de M. Ernest Reyer, la superbe mise en scène et l'interprétation qui, avec Saléza, Renaud, Vergnet, Delmas, Dubulle et Beyle, est absolument de premier ordre.

5 AOUT. — La direction nous présente, dans *Salammbô*, un nouveau ténor, M. Dupeyron, qui vient de Bruxelles, où il a chanté tout le répertoire et s'est fait particulièrement remarquer dans l'*Esclarmonde* de Massenet. M. Dupeyron est un grand garçon, doué d'une belle et grande voix. Il chante avec goût et joue intelligemment. Et il a d'autant plus de mérite, à conduire jusqu'au bout le rôle de Matho qu'il avait accepté de débiter, quoique assez gravement souffrant et pour ne pas gêner l'administration. Il est très favorablement jugé, et l'Opéra a fait en cet artiste une très bonne acquisition pour le répertoire. M. Vaguet, qui chante pour la première fois le rôle du grand-prêtre <sup>1</sup> est très applaudi. M<sup>lle</sup> Bréval est très en progrès et elle rend d'une façon suave la délicieuse mélodie des colombes. C'est une chose à noter en passant que le bel ouvrage d'Ernest Reyer a une action réelle sur le public. La salle est bondée, et les petites places sont toutes prises, ce qui est une excellente marque au baromètre de l'Opéra, qui paraît y avoir jusqu'ici établi le beau fixe.

26 AOUT. — M<sup>lle</sup> Eva Dufrane prend possession, dans *Lohengrin*, du rôle d'Elsa, qu'elle avait déjà chanté avec le plus grand succès sur plusieurs scènes importantes de l'étranger. Ce succès, elle le retrouve à Paris, où les abonnés et le public apprécient justement les qualités vocales

1. Le rôle du grand-prêtre sera aussi chanté dans le courant de cette année, par MM. Afre et Dupeyron. Ce dernier l'avait déjà chanté à Bruxelles.

de la chanteuse et le jeu très saisissant de la comédienne. M<sup>lle</sup> Dufrane est très applaudie dans la grande scène avec Ortrude au second acte et principalement au troisième acte dans le grand duo avec Lohengrin, qu'elle détaille en virtuose accomplie.

2 SEPTEMBRE. — Reprise de *Robert le Diable*, avec M. Duc (Robert), M. Gresse (Bertrand); M. Vaguet (Raimbaut); M<sup>me</sup> Fiérens (Alice), et M<sup>lle</sup> Carrère (Isabelle). Quelques jours après, M<sup>lles</sup> Dufrane et Marcy, MM. Dupeyron et Chambon, reprennent dans ce même ouvrage, le rôle d'Alice, Isabelle, de Robert et de Bertrand. Dans *Roméo et Juliette*, M. Fournets aborde pour la première fois, le rôle de Capulet; M. Villa, celui de Tybalt, et M<sup>lle</sup> Marcelle Dartoy, celui du page Stefano qu'elle détaille tout à fait gracieuse-

1. Dans l'intervalle de ces dates, le baryton Grimaud chante pour la première fois le rôle de Marcello dans *Rigoletto*. Le 4 juillet, M. Paul Tallanel, troisième chef d'orchestre, dirige la représentation de *Salammbô*, jusqu'ici conduite par M. Colonne. Dans les *Huguenots*, les petits rôles de Boisrosé Tavarne, Cossé, de Reiz, Thoré, Maureven, sont chantés par MM. Villatte, Laurent, Gallois, Mangin, Douaillier et Euzet. Le 29 juillet, M. Chambon fait un second début par le rôle du cardinal de la *Juive*, et quelques jours après remplace M. Plançon, dans le rôle de Don Pedro, de l'*Africaine*. M. Ballard chante Narr'Havas, dans *Salammbô*, à la place de M. Delmas, et aussi de Saint-Bris des *Huguenots*, où le jeune baryton Beyle aborde pour la première fois le comte de Nevers. Ce dernier chante aussi Hamilcar, dans *Salammbô*, abandonnant son rôle de Spendius à M. Douaillier, et M. Mauzin chante celui de Giscon. Le ténor Sellier reprend dans *Salammbô* le rôle de Ma ho qu'il a créé à Bruxelles. Dans le ballet de *Salammbô*, M. Ladam est remplacé par M. Silb. Le 15 août, M. Isnardon, chante une seule fois le rôle de Méphis ophèles dans *Faust*. M. Ballard chante le rôle du Roi dans *Lohengrin*. Dans *Faust*, un baryton du nom de Castel, chante en passant le rôle de Valentin.



ment. Le 7 novembre, M<sup>lle</sup> Dufrane chante, dans *Lohengrin*, le rôle d'Ortrude, et M. Plançon, dans les *Huguenots*, fait un excellent Marcel, le 16 du même mois. Après Ophélie et Juliette, M<sup>lle</sup> Berthet chante le rôle de Gilda, dans *Rigoletto*, le 10 décembre.

12 SEPTEMBRE. — M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin, retour de Royan, fait sa rentrée par le rôle de Fidès du *Prophète*<sup>1</sup>, qu'elle chante en entier pour la première fois ce soir à l'Opéra. Elle y retrouve le même succès que lors de ses débuts. Mais l'attrait principal de cette soirée est la présence de M. Colonne au pupitre. C'est la première fois que l'éminent chef d'orchestre de l'Opéra conduit la magistrale partition de Meyerbeer, et nous pouvons affirmer que jamais, assurément, elle n'a été exécutée avec plus de soin et plus de finesse dans tous ces détails. Excellente représentation du chef-d'œuvre de Meyerbeer et qui est l'occasion d'un véritable succès pour tous ses remarquables interprètes.

23 SEPTEMBRE. — M<sup>lle</sup> Berthet, lauréate du dernier concours du Conservatoire, débute par le rôle d'Ophélie, dans l'*Hamlet*, de M. Ambroise Thomas. Elle a de la chaleur, un juste sentiment dramatique et de l'expression. La voix est belle, retentissante, et remplit très suffisamment le vaste cadre de l'Opéra. La personnalité est encore indé-

1. DISTRIBUTION. — Jean, M. Duc. — Zacharie, M. Gresse. — Oberthal, M. Plançon. — Jonas, M. Affre. — Mathensen, M. Ballard. — Fidès, M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin. — Berthe, M<sup>me</sup> Bosmann.

Deux enfants de chœur : M<sup>mes</sup> Agussol et Vincent, un bourgeois, M. Douaillier.

cise, mais la cantatrice possède incontestablement de réelles qualités. On s'accorde généralement à louer la sûreté de sa diction, l'élégance de son chant et l'heureuse variété de ses nuances. C'est en somme un excellent début. M. Lassalle fait sa rentrée par le rôle d'Hamlet. Il est très applaudi. M<sup>lle</sup> Subra, retour de congé, reparait dans le ballet de la fête du printemps au quatrième acte, où M<sup>lle</sup> Mathilde Salle lui donne la réplique avec succès. M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin interprète avec autorité le rôle de la Reine, et M. Plançon celui du Roi. Les rôles du Spectre, de Laërte et de Polonius, sont tenus par MM. Ballard, Affre et Dénoyé<sup>1</sup>.

28 SEPTEMBRE. — C'est M<sup>me</sup> Bosman qui chante, ce soir, le rôle d'Elsa, dans *Lohengrin*, à la place de M<sup>me</sup> Rose Caron, souffrante. M. Alvarez chante pour la première fois le rôle de Lohengrin. Il est très applaudi, surtout dans le duo du troisième acte et dans le grand récit du dernier acte, qu'il détaille avec beaucoup de style et d'autorité. Grand succès également pour le baryton Renaud, qui reprend possession de son rôle de Frédéric.

10 OCTOBRE. — M. Fournets, débute à l'Opéra, par le rôle de Méphistophélès de *Faust*. Le

1. Quelques jours après, M. Beyle chante pour la première fois le rôle d'Hamlet et le jeune ténor Villa, lauréat des derniers concours du Conservatoire, fait un premier début par celui de Laërte. Dans le *Prophète*, M<sup>lle</sup> Carrère aborde pour la première fois, le 15 octobre, le rôle de Berthe. M. Laurent chante celui de Jonas. Après l'Ophélie d'*Hamlet*, M<sup>lle</sup> Berthet chante pour la première fois, comme second début, le 14 octobre, le rôle de Juliette dans *Roméo et Juliette*. Elle chante ensuite Gilda, de *Rigoletto*.

Saint-Corentin du *Roi d'Ys* réussit très honorablement. La voix est belle. Le comédien est adroit et le chanteur surtout très intelligent. On lui redemande au second tableau les couplets du Veau d'Or qu'il détaille en véritable artiste. La scène de l'église et le trio du duel ne lui sont pas moins favorables. Le voilà de la maison où il rendra de grands services dans un emploi pour lequel il possède toutes les qualités désirables. M. Alvarez obtient beaucoup de succès dans le rôle de Faust, qu'il chante délicieusement, et M. Renaud prête au personnage de Valentin sa belle voix de baryton et son beau style de chanteur. Il faut louer M<sup>me</sup> Bosman pour la façon supérieure dont elle chante le rôle de Marguerite et adresser de sincères compliments à M<sup>lle</sup> Dartoy, qui est un bien agréable Siebel, et dont la jolie voix et la science du chant font valoir les couplets des aveux à l'acte du jardin.

24 OCTOBRE. — M<sup>me</sup> Tanésy fait un excellent début dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*. M<sup>me</sup> Tanésy possède une très belle voix de soprano dramatique. Elle la conduit avec une rare habileté. Son succès est très grand et très mérité. Au troisième acte, dans le grand duo avec Marcel ; au quatrième, dans la belle scène avec Raoul ; dans le trio final, la débutante se révèle chanteuse de premier ordre et comédienne très intelligente. Sa place est désormais marquée à l'Opéra, où elle prendra peu à peu possession de l'emploi des falcons, pour lequel elle a toutes les qualités désirables. Excellente



représentation des *Huguenots*, que conduisait, avec son habileté accoutumée, M. Colonne, et dans laquelle MM. Duc, Renaud, Delmas et M<sup>lle</sup> Carrière partagent le succès de la débutante.

31 OCTOBRE. — Une seule fois nous avons eu le plaisir d'entendre à Paris M<sup>lle</sup> Lola Beeth, une jeune cantatrice viennoise, que sa réputation à l'étranger avait à l'avance rendue célèbre parmi nous. C'était à l'Opéra-Comique, où le fatal incendie de la salle Favart allait l'empêcher de débiter dans la reprise annoncée du *Chevalier Jean* de M. Victorin Joncières. En une représentation de charité, dont le clou était une revue du marquis de Massa, sa voix vibrante de grand soprano se jouait avec une facilité charmante des broderies musicales d'une valse d'Arditi. D'Arditi à Wagner, il y a aussi loin que de cette extraordinaire matinée à la soirée d'aujourd'hui, où nous retrouvons M<sup>lle</sup> Lola Beeth, assumant la difficile tâche de succéder à M<sup>me</sup> Caron dans Elsa de *Lohengrin*. Constaté qu'elle y est admirablement jeune et admirablement belle n'est pas assez faire ; sa voix est délicieusement pure, d'un velouté exquis et d'une rare chaleur aux endroits pathétiques. Elle montre, dans le duo d'amour, la grâce féline d'une vraie femme, et réussit du premier coup à s'imposer comme chanteuse au public de l'Opéra, qui l'applaudit chaleureusement <sup>1</sup>. Et comme il fallait que la soirée fût bonne pour tous, elle est aussi excellente

1. M<sup>lle</sup> Eva Dufrane aborde pour la première fois le rôle d'Ortrude et y obtient beaucoup de succès.

pour M. Alvarez, qui se révèle un Lohengrin *di primo cartello*.

23 NOVEMBRE. — Première représentation de *Samson et Dalila*<sup>1</sup>, opéra en trois actes et quatre tableaux de Ferdinand Lemaire, musique de M. Camille Saint-Saëns.

Le *Samson et Dalila* de Saint-Saëns a plus de vingt ans d'existence. Le futur auteur d'*Henry VIII* et d'*Ascanio* mit plusieurs années à l'écrire; il en avait commandé le poème à son cousin, Ferdinand Lemaire, et collabora à ce livret, car il avait déjà l'intention de s'adonner à la poésie et songeait peut-être à son récent volume : *Rimes familières*. Toujours est-il que l'ouvrage fut représenté à Weimar d'abord, et... à Chatou ensuite, chez M<sup>me</sup> Viardot. C'est un opéra quasi-biblique; les directeurs parisiens ne se souciaient pas de jouer une partie à son sujet. Et cependant cet ouvrage partiellement traité sous la forme d'un oratorio, contient des pages brûlantes et éminemment dramatiques. Padeloup, MM. Colonne et Lamoureux en donnèrent dans leurs concerts d'importants fragments. D'après ces auditions, forcément incomplètes, on ne pouvait juger l'opéra au point de vue théâtral, lorsqu'au mois de mars de l'année 1890 la partition de

1. DISTRIBUTION. — Dalila, M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin. — Samson, M. Vergnet. — Le grand-prêtre de Dagon, M. Lassalle. — Abimélech, M. Fournets. — Vieillard hébreux, M. Chambon. — Messager philistin, M. Gallois. — Premier Philistin, M. Lorant. — Deuxième Philistin, M. Douaillier.

DANSE : M<sup>me</sup> Laus, Torri, Salle, Monnier, Sandrini, Vangöthen, Montchanin, Mante II.

*Samson* fut exécutée intégralement à Rouen, devant la critique parisienne assemblée, et dès lors aucun doute ne fut permis. Cette composition de jeunesse et d'ardente foi, écrite avec passion, sans esprit de parti et sans hâte, par un homme prodigieusement habile et supérieurement doué, est une magistrale et superbe œuvre d'art, la plus complète sans doute au point de vue dramatique du grand musicien qui l'a signée. L'éphémère théâtre Lyrique fut inauguré un soir, à l'Éden, par l'ouvrage de M. Saint-Saëns. Nos lecteurs nous permettront de ne pas insister sur la légende que nul n'ignore. Il sied pourtant de leur rappeler les grandes lignes de l'ouvrage. La donnée biblique a été modifiée. Dalila n'est plus cette Philistine que la majorité des commentateurs considèrent comme une courtisane, et qui, après avoir, à la suite de maints efforts inutiles, arraché enfin à Samson le secret de sa force, le livra aux princes des Philistins, moyennant onze cents pièces d'argent qu'elle reçut de chacun d'eux. Elle est devenue une prêtresse de Dagon, et, sorte de Judith, elle feint une passion ardente pour Samson, afin de l'attirer chez elle, et en le livrant aux siens, de venger « son Dieu, son peuple et sa haine ». Les Hébreux vainqueurs, ont tué Abimélech, satrape de Gaza. Dalila s'avance et vient saluer Samson, le triomphateur. Par les chants et par la danse, l'enchanteresse porte le trouble dans le cœur de celui qu'elle ne veut séduire que pour le perdre plus sûrement. Samson résiste quelque temps, soutenu par la

foi contre l'amour. Il cède enfin, et nous le retrouvons au rendez-vous donné par Dalila. Quand il a succombé, malgré les avertissements du ciel qui gronde, les Philistins accourent, sur un signe de la perfide, et s'emparent de Samson. Nous le voyons alors dans la prison, les cheveux coupés, aveugle, attelé au timon d'une meule à broyer le blé, gémissant et demandant à Dieu pitié pour Israël. Puis vient la célèbre scène du temple de Dagon. Le vainqueur d'hier est le jouet des vainqueurs d'aujourd'hui. Dalila, impitoyable, insulte à son malheur, et, suprême outrage, on va le forcer à faire des libations sur l'autel de l'idole. C'est alors qu'au milieu de l'enivrement de la fête, obéissant à une inspiration céleste, et faisant le sacrifice de sa vie, il ébranle les colonnes du temple qui s'effondre, l'écrasant, ainsi que tous les Philistins.

La partition, s'ouvre par un curieux prélude se développant en une phrase lancinante, et auquel se mêle, derrière le rideau, un cœur d'Hébreux, lamentation poignante des captifs demandant à Dieu la délivrance ; la forme fuguée du morceau, qui se continue au lever du rideau, nous indique tout de suite le caractère classique et sévère de l'ouvrage. Une phrase de Samson réveille les courages, et prépare la révolte dont l'insolence d'Abimélech hâte l'éclosion. Samson tue le satrape de Gaza, et les Hébreux poursuivent les Philistins dans la coulisse, pendant que le grand-prêtre lance contre le vainqueur les plus terribles imprécations. Le retour des Hébreux



triomphants est une des pages les plus ingénieuses de la partition. C'est un chœur de basses : « hymne de joie, hymne de délivrance », dont la couleur et le rythme liturgiques donnent à la scène une étonnante ampleur, et accusent encore par opposition l'effet du chœur, plein de fraîcheur, des Philistines : « Voici le printemps nous portant des fleurs ». Cette phrase, d'un charme exquis, reviendra dans la scène du temple, au dernier tableau, comme tout le dessin mélodique du grand duo du deuxième acte se retrouve, mais avec une sorte d'ironie, dans l'orchestre, pendant que Dalila insultera au héros vaincu. La danse des prêtresses qui suit ce chœur est une des plus gracieuses inspirations de M. Saint-Saëns, et elle fait valoir ; par sa légèreté, la grandeur du drame qui se prépare. Dalila s'avance, en effet : « Je viens, chante-t-elle, célébrer la victoire de celui qui règne en mon cœur », et le sentiment lascif de la phrase est bien fait pour troubler le cœur de Samson. Dalila continue, et l'air : « Printemps qui commence », soutenu par de délicats arpèges, achève la déroute du juge d'Israël. L'acte se termine par un vigoureux trio entre Dalila, Samson et un vieillard hébreu dont il méprise les sages conseils.

Après le prélude du second acte, au lever du rideau sur la vallée de Sorek et la riante habitation de la prêtresse, se place l'air passionné de Dalila : « Amour, viens aider ma faiblesse », une des pages les plus connues et les plus goûtées de cette partition maîtresse. Puis, vient le duo avec



le grand-prêtre qui, trompé par l'amour feint de Dalila, lui demande de lui livrer Samson. Dalila lui révèle sa haine dans un cri très dramatique. Le duo de Samson et de Dalila est, on le sait, le morceau capital de l'œuvre. Il est impossible de mieux peindre les hésitations auxquelles Samson est en proie, balancé qu'il est entre l'amour et la foi. La phrase de Dalila à Samson : « O toi, mon bien-aimé », est une magnifique expression de passion, à laquelle on ne pourrait reprocher que son apparente sincérité : il semble que quelque chose devrait indiquer, à ce moment, tout ce que l'ardeur de Dalila a de feint et de trompeur. Le récit de Samson : « Hélas ! esclave de mon Dieu », est d'une ampleur et d'une force admirables. A l'orchestre, l'orage déchaîné exprime la colère céleste et achève de troubler le malheureux. La supplication de Dalila se fait plus pressante : « Mon cœur s'ouvre à ta voix comme s'ouvrent les fleurs ». L'action se précipite dans le chant et dans l'orchestre, captivant ainsi l'attention de l'auditeur haletant. Pendant que l'orage est dans toute sa fureur, Dalila s'enfuit, Samson la suit. Le rideau baisse sur l'entrée des Philistins qui viennent s'emparer de Samson.

Le premier tableau du troisième acte est une lamentation d'une singulière intensité. A la voix de Samson pleurant sa faute et pliant sous le poids de la honte : « Vois ma misère, hélas ! vois ma détresse », se mêlent, dans la coulisse, le chœur des Hébreux invectivant le captif et

peignant leur désespérance : « Samson, qu'as-tu fait de tes frères » ? Nous retrouvons là le type de l'oratorio, tel que le concurent Bach et Hændel, et cette forme particulière, peu employée jusque-là au théâtre, produit une impression profonde. Le second tableau s'ouvre par un délicieux chœur de femmes : « L'aube qui blanchit déjà les coteaux », soutenu par de délicieux des-sins d'orchestre, rappelle le chœur des Philistins du premier acte. Puis, vient le ballet popularisé par les concerts. Dès ce moment, et jusqu'à la chute du rideau, court dans l'orchestre, aux divers instruments, un motif pressé, qui après avoir rythmé les balancements de la danse sacrée et scandé les amers reproches de Dalila et les cérémonies du sacrifice, va, toujours plus vif et plus précipité, accentuer le mouvement du grand chœur final. C'est comme une fièvre mystique dont les battements sans cesse plus rapides, donnent à la fin la sensation de la folie religieuse inspirée aux Philistins par les rites enivrants du culte de Dagon. Le ballet est coupé en deux par une grande phrase inspirée, soutenue par des arpegges de harpe, qui donne à la danse des prêtresses une solennité singulière. Après l'ironie de Dalila : « Laisse-moi prendre ta main » et la supplication de Samson : « Tu permets, ô mon Dieu ! » se place un remarquable canon à deux voix : « Dagon se révèle », chanté par Dalila et le grand-prêtre, et dans lequel le savant compositeur s'est montré l'heureux rival des maîtres du genre. Et la belle partition se termine par un

chœur ample et puissant : rarement on a atteint une telle sonorité et un tel éclat avec autant de clarté et avec des moyens aussi simples.

Comme *Sigurd*, *Lohengrin*, *Salammô*, *Samson et Dalila* nous revient de la province et de l'étranger. Sans doute, on peut exprimer le désir d'avoir enfin, ainsi que cela se passait autrefois, la primeur d'un ouvrage essentiellement écrit pour Paris. Mais, sans rendre responsable les précédents directeurs des oublis qu'ils ont pu commettre, on ne peut que féliciter M. Bertrand, l'intelligent administrateur de notre première scène lyrique, d'avoir inscrit à son répertoire une œuvre musicale de cette haute valeur et de cette imposante envergure. Samson trouve dans M. Vergnet, au point de vue artistique, sinon au point de vue physique, un interprète accompli. Il est difficile, en effet, de rencontrer une voix plus fraîche, une diction plus nette, un style plus pur. M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin prête son splendide organe au rôle de Dalila : elle en fait valoir les côtés tendres avec une douceur et un charme que nous ne lui connaissions pas. Quel dommage que l'articulation ne soit pas meilleure ! Ce serait alors parfait. Il nous semble que M. Lassalle eût pu moins pontifier le rôle du grand-prêtre et lui donner une plus saisissante allure. Le public n'a, d'ailleurs pas manqué d'applaudir le sympathique baryton, et a rendu également justice à M. Fournets qui s'est acquitté à souhait du bref personnage d'Abimélech. Un seul artiste fait tache, M. Chambon, dont la voix chevrotante et



nasillarde rend insupportable le rôle du vieillard hébreu. Quand nous aurons complimenté M<sup>lle</sup> Laus, pour le charme qu'elle donne à la danse lascive du dernier acte, sans oublier ses belles camarades M<sup>lles</sup> Torri, Monchanin, etc., et M. Lapissida, pour le soin avec lequel il a mis en scène l'ouvrage de M. Saint-Saëns, il ne nous restera plus qu'à féliciter l'orchestre qui interprète à miracle cette merveilleuse partition. La direction est heureuse d'avoir, en la personne de M. Edouard Colonne, un maître symphoniste, qui sait, en même temps, si admirablement conduire un opéra <sup>1</sup>.

9 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Stratonice* <sup>2</sup>, opéra en un acte, paroles de M. Louis Gallet, musique de M. A Fournier.

« Stratonice, princesse grecque, d'une grande beauté, fille de Démétrius Poliorcète, épousa Séleucus Nicator, roi de Syrie, vers 299. Antiochus Soter, fils de ce prince, devint amoureux de sa belle-mère au point d'en tomber malade; le médecin Erasistrate; qui avait découvert la cause de son mal, ayant déclaré que le seul moyen de le sauver était de l'unir à la princesse, Séleucus consentit à la lui céder. Ce récit, plus ou moins historique, a été fidèlement suivi par M. Louis

1. Le rôle d'Abimélech, dans *Samson et Dalila*, sera chanté par M. Ballard et celui du vieillard hébreu par M. Gresse. Un jeune ténor, M. Villatte, se fait entendre sans succès dans le petit rôle de Ruodi, de *Guillaume Tell*. Le 25 décembre, le ténor Dupeyron chante pour la première fois le rôle d'Éléazar, dans la *Juive*.

2. DISTRIBUTION. — Stratonice, M<sup>me</sup> Bosman. — Antiochus, M. Vaguet, — Cratès, M. Beyle. — Le Roi, M. Dubulle.

Gallet. Le seul changement qu'il se soit permis d'y apporter est la transformation du nom d'Erasistrate en celui de « Cratès ». Si l'on considère que la durée d'un seul acte est bien courte pour permettre à une action intéressante de s'engager et de se dénouer, on conviendra que ce livret est habilement découpé. On peut blâmer le choix du sujet en ce qu'il prêtait plutôt à des analyses de caractères et de passions qu'à des péripéties dramatiques, et qu'au point de vue théâtral le contraire eût mieux valu ; mais, une fois admis, il ne pouvait guère être mieux traité qu'il ne l'a été par M. Louis Gallet.

Au lever du rideau, Stratonice, immobile et plongée dans une profonde mélancolie, écoute le chœur lointain qui célèbre ses noces prochaines avec le roi Séleucus. En un court soliloque, elle nous dévoile l'état de son cœur. L'arrivée du roi l'interrompt : lui aussi est soucieux, la santé précaire de son fils l'inquiète, et nous devons dire à la louange de cet excellent père qu'il semble plus préoccupé de communiquer ses craintes à Stratonice que de lui parler de son amour. Déjà perce le défaut capital de l'œuvre : elle n'est en réalité qu'une longue consultation médicale, et l'amour nous y semble figurer plutôt comme médicament que comme passion. Le musicien a sans doute été gêné par cette ambiguïté. Il ne pouvait donner carrière à sa verve dramatique sans tomber dans une exagération fâcheuse. Il s'est donc tenu sur la réserve, naviguant entre le désir de faire un opéra et la crainte de déna-



turer par là des personnages d'opéra-comique. Tout ce début est timide, embarrassé; il n'en pouvait guère aller autrement. L'entrée des médecins paraît devoir nous amener franchement audit opéra-comique. Il y a là un effet qui rappelle quelque peu le duo bouffe de Bertrand et de Raimbaud dans *Robert le Diable*. Ce passage est assez heureux en soi; on sent que les auteurs, ne pouvant dramatiser la situation, ont tâché de l'égayer. Le prince Antiochus, qui se montre enfin à nos regards, provoque chez le docteur Cratès une seconde énumération des moyens propres à le sauver, à savoir : la guerre et l'amour. Ce médecin est un bavard, il danse même en chantant comme ses confrères de M. de Pourceaugnac; nous le lui pardonnons en faveur d'une jolie phrase : « Dans l'azur et dans la lumière », que M. Fournier a heureusement développée. En apercevant Stratonice, qui désire sans doute avoir des nouvelles de sa santé, le prince tombe évanoui. Le médecin a compris dès lors la nature de ce mal mystérieux. Un quatuor était inévitable; nous l'avons eu, correct, incolore, mais bref.

Jusqu'ici rien que d'honorable, sans plus. Nous attendions le compositeur au duo d'amour qui devait fatalement s'ensuivre; ce duo manque totalement de chaleur et de passion. Une phrase charmante : « Amour, brillant mirage » en a fort agréablement coupé la monotonie, et nous l'avons même entendue se répéter sans déplaisir; mais, quand le compositeur a voulu ensuite nous

montrer ses personnages au paroxysme de leur amoureuse ardeur, il n'a pu trouver qu'un unisson assez vulgaire et point du tout dramatique, malgré ou à cause de sa brutalité voulue. Tel qu'il est, ce finale suffit cependant à prouver au roi, qui en a surpris les dernières mesures, le danger de donner à son fils une telle belle-mère. Il préfère la lui octroyer en qualité d'épouse. La toile tombe, et le médecin grec est bien forcé de terminer sa consultation.

Il est malaisé de porter dès maintenant un jugement équitable sur le talent de M. Fournier. Comme nous l'avons dit, la dualité du poème l'a déconcerté, il n'a pu donner libre cours à une inspiration qui, dans d'autres circonstances, aurait probablement été plus heureuse. En tout cas, il fera bien, croyons-nous, d'éviter à l'avenir les « italianismes » trop nombreux dont il a émaillé ses ensembles, et de moins hésiter dans la conduite de ses motifs qui, trop fréquemment, tournent court, comme embarrassés d'eux-mêmes. Nous devons reconnaître à sa louange qu'il a su résister à la tentation d'enfler son instrumentation et de frapper de grands coups sur nos pauvres tympanes. Cette sobriété est une preuve de goût et de sagesse dont il convient de le féliciter. En somme, nous pensons que la direction a eu raison d'accueillir cette œuvre<sup>1</sup> d'un

1. *Stratonice* avait été couronnée au dernier concours Crescent, dont nous avons parlé déjà à plusieurs reprises. L'administration des Beaux-Arts, chargée de faire représenter cette œuvre, avait préféré s'adresser à l'Opéra plutôt qu'à

jeune, ne fût-ce que pour encourager les jeunes. M<sup>me</sup> Bosman rend fort bien le personnage de Stratouice; sa belle voix et sa pure diction sont fort goûtées. M. Dubulle est un roi fort convenable, et M. Vaguet soupire agréablement la partie d'Antiochus. Mentionnons, pour n'oublier personne, M. Beyle, qui bien qu'habillé en Chinois, joue en comédien <sup>1</sup> intelligent le rôle du médecin grec.

Et l'année était close pour l'Opéra. Quelle était la situation à la fin de ce premier exercice? Tout en entretenant la vitalité du répertoire, M. Bertrand avait monté brillamment deux ouvrages, *Salambô*, *Samson et Dalila*, de deux compositeurs français, créé le nouvel abonnement du samedi, inauguré les représentations populaires du dimanche, réalisé quelques tentatives curieuses et artistiques, comme celle de l'audition de *la Vie de poète*. Deux ouvrages étaient à l'étude : la *Maladetta*, ballet de MM. Pedro Gaillard et Paul Vidal; *Deïdamie*, opéra en deux actes, de MM. Edouard Noël et Henri Maréchal; il était sur le point de nous rendre *Faust*, complètement remis à neuf <sup>2</sup>; il préparait la *Walkyrie*, de Richard Wagner, après avoir songé un moment aux

l'Opéra-Comique où jusqu'ici les partitions issues de ce concours avaient été représentées.

1. Le 17 décembre, grande fête militaire et bal au profit de la caisse de secours des officiers de la réserve de l'armée active et de l'armée territoriale et des victimes du Dahomey.

2. Aux termes du nouveau cahier des charges, la direction devait tous les deux ans reconstituer entièrement à neuf le matériel d'un ouvrage du répertoire. M. Bertrand avait choisi *Faust* pour satisfaire à cette première obligation.

*Maîtres-Chanteurs* de ce même maître ; il tenait en réserve l'*Herodiade* de M. Massenet ; avait commandé un grand ouvrage à M. Paladilhe, l'auteur de *Patrie*, tendait la main aux jeunes musiciens jusqu'ici tenus trop en défiance. Ces efforts étaient louables. Le résultat avait-il répondu à ses efforts ? En acceptant la direction de l'Opéra, avec les lourdes charges que lui imposait l'administration, M. Bertrand ne s'était pas dissimulé les difficultés qu'il aurait à vaincre. Il n'en avait pas moins bravement assumé la responsabilité. Après une année d'expérience, il était en droit d'espérer que le ministère, éclairé par les événements et les résultats, s'offrirait spontanément à lui alléger ces charges et à lui rendre possible la bonne gestion de l'Académie nationale de musique et de danse. L'opinion publique était notoirement favorable à son administration ; la presse encourageait manifestement ses tendances — et il y avait lieu de constater hautement après une année de pouvoir, qu'entre les mains de M. Bertrand, l'Opéra avait été constamment maintenu dans les grandes traditions artistiques qui ont fait sa gloire et sa prospérité.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

	Nombre d'actes	Date de la 1 <sup>re</sup> représentation ou de la reprise pend. l'année	Nombre de représentat. pendant l'année
<i>Faust</i> , opéra.....	5 a. 6 t.	1 <sup>er</sup> janvier	37
<i>Guillaume Tell</i> , opéra.....	4 a. 5 t.	2 janvier	7
<i>La Favorite</i> , opéra.....	4 a. 5 t.	3 janvier	14
<i>Coppélia</i> , ballet.....	2 a.		13
<i>Sigurd</i> , opéra.....	4 a. 9 t.	4 janvier	3
<i>Thamara</i> , opéra.....	2 a. 4 t.	6 janvier	4
<i>La Tempête</i> , ballet.....	2 a. 5 t.		2
<i>L'Africain</i> , opéra.....	5 a. 6 t.	8 janvier	12
<i>Aïda</i> , opéra.....	4 a. 5 t.	13 janvier	8
<i>Lohengrin</i> , opéra.....	4 a.	18 janvier	38
<i>Rigoletto</i> , opéra.....	4 a.	23 janvier	8
<i>Le Réve</i> , ballet.....	2 a.	3 février	7
<i>Les Huguenots</i> , opéra.....	5 a. 6 t.	17 février	8
<i>Hamlet</i> , opéra.....	5 a. 8 t.	21 mars	9
<i>Roméo et Juliette</i> , opéra.....	5 a. t.	4 avril	7
* <i>Salambo</i> , opéra.....	4 a. 8 t.	16 mai	45
<i>La Juive</i> , opéra.....	5 a.	28 mai	5
* <i>La Vie du poète</i> , poème dram.		17 mai	1
<i>Sylvia</i> , ballet.....	2 a. 3 t.		5
<i>Henry VIII</i> , opéra.....	4 a.	18 juillet	1
<i>Robert le Diable</i> , opéra.....	5 a. 7 t.	2 septemb.	10
<i>Le Prophète</i> , opéra.....	5 a. 9 t.	12 septemb.	3
<i>Samson et Dalila</i> , opéra.....	3 a. 4 t.	23 novembre	12
* <i>Stratonice</i> , opéra.....	1 a.	9 décembre	6



## COMÉDIE-FRANÇAISE

Le mois de janvier ne nous apporte rien de nouveau à signaler à la Comédie-Française, en dehors de quelques modifications dans la distribution de la *Mégère apprivoisée*, où M. Jean Coquelin cède le tablier du cuisinier à son camarade Truffier, pour prendre à son oncle Coquelin cadet le manteau de valet Grumio. M<sup>lle</sup> Bertine remplace M<sup>lle</sup> Muller dans le rôle de Bianca, de la même pièce ; M. Coquelin aîné donne le 25 sa dernière représentation et, emportant à travers la province et l'étranger la traduction de Shakespeare, adaptée sous son inspiration à la scène française par M. Paul Delair, laisse à M. Baillet le lourd héritage du personnage de Petruccio, qu'il avait marqué du sceau de sa personnalité fantaisiste et comique. La Comédie célèbre le 15 janvier l'anniversaire de Molière, avec un spectacle composé de *l'Avare*, du *Malade imaginaire* et de stances à Molière, de M. G. Bertal, dites par

M. A. Lambert. Le 24, MM. Dupont-Vernon et Villain jouent pour la première fois, dans *Ruy Blas*, les rôles de Del Basto et de Don Guritan ; M. Laugier, le 3 février, celui de Toulonnier, dans le *Monde où l'on s'ennuie*, et M. Jean Coquelin qui ne tardera pas à s'ennuyer à son tour dans cette maison où il ne trouve pas une expansion suffisante pour son exubérante jeunesse, se consolera de ne pas s'essayer dans le Figaro du *Mariage de Figaro*, en jouant plus modestement Grippe-Soleil. la *Chance de Françoise*, la jolie comédie de M. Georges de Porto-Riche, se maintenait au répertoire avec deux nouveaux interprètes : M. Leitner (Gérim) et M. Henri Samary (Marcel).

8 FÉVRIER. — Première représentation de *Par le glaive*<sup>1</sup>, drame en vers, en cinq actes et en sept tableaux, de M. Jean Richepin. Il s'agit d'un drame de passion traversé par l'action d'une guerre sociale. Elle se passe à Ravenne, au quatorzième siècle. Ce n'est point, à proprement parler, un drame historique ; un seul des personnages a réellement existé. Il est, d'ailleurs, peu connu ; c'est un capitaine d'aventures qui s'était emparé de Ravenne et qui opprimait ses

1. DISTRIBUTION. — Pietro Strada, M. Mounet-Sully. — Rasponi, M Laroche. — Galeas, M Silvain. — Ludwig, M. Leloir. — Guido, M. A. Lambert fils. — Conrad, M. J-P. Mounet. — Manetto, M. Joliet. — Mevzler, M Dup.-Vernon. — Balbo, M. Roger. — Hermann, M. Villain. — Ventura, M. Samary. — Gherardi, M. Clerh. — Battista, M. Falconnier. — Karl, M. Hamel. — — Pasquale, M. Grivollet. — Petruccio, M. Laugier. — Max, M. Leitner. — Rinalda, M<sup>me</sup> Bartet. — Bianca, M<sup>me</sup> Dudley. — Orsola, M<sup>me</sup> Amel. — Bettina, M<sup>me</sup> R. Boyer. — Laura, M<sup>me</sup> Drunzer. — Une chanteuse, M<sup>me</sup> Léon. — Rizzo, Petite Gaudy.

habitants. Nous sommes dans une ère troublée, puisque la ville est sous la domination d'un tyran usurpateur. Mais la situation se complique encore par ce fait que le pays est en proie aux divisions intestines et à ce qu'on appelle aujourd'hui la lutte des classes ; les nobles, les bourgeois et le peuple combattent constamment les uns contre les autres. Strada, l'arbitre de l'action, le principal personnage, créé par Mounet-Sully, est le fils naturel de l'ex-duc régnant de Ravenne et d'une femme du peuple. C'est une sorte d'apôtre socialiste farouche et croyant qui rêve d'accomplir chez ses compatriotes l'union de l'aristocratie et du sang plébéien, mélange qui existe en lui : telle est l'idée de la pièce dans ses grandes lignes. Le premier décor tout ensoleillé, représente une place publique de Ravenne. Le bourgeois Galéas se lamente sur l'état de la ville opprimée, où tout va de mal en pis. « De nos espoirs, pas un ne nous resta ; l'héritier de nos ducs, Guido de Pollenta est mort. — Mais nous avons Rizzo son frère, âgé de huit ans », lui fait observer son ami Petruccio. Et Galéas de répondre :

Il vit chez Conrad, au palais,  
Pêle-mêle parmi ses ribauds, ses valets,  
Apprenant à lécher la main qui nous opprime,  
Pauvre enfant qu'on nourrit avec le pain du crime,  
Et qui ne voit partout dans sa propre maison  
Que l'exemple du vice et de la trahison !  
Qui donc lui donnerait une âme patriote ?  
Son oncle Rasponi peut-être, Iscariote  
Qui sans remords, sans honte, à Conrad nous vendit,  
Si méprisé qu'il l'est même par ce bandit !



Est-ce sur Rinalda qu'il doit prendre modèle,  
 L'infâme Rinalda, doublement infidèle,  
 Parjure à son pays, parjure à son amant,  
 Elle qui, fiancée à Guido par serment,  
 Aussitôt que la mort de Guido fut certaine,  
 Eut le cœur d'épouser Conrad, un capitaine  
 De brigands, un Souabe, un despote étranger  
 Vautré sur ce pays qu'il venait d'égorger.

Galéas n'a pas fini de déplorer la misère de son pauvre pays qu'il est lui-même outragé dans sa propre fille, Bianca, que veut enlever un officier de Conrad. Galéas tue l'officier et force un de ses soldats à lui demander pardon à genoux, quand paraît le tyran, tenant par la main sa femme Rinalda. D'abord, il condamne Galéas à être pendu et livre sa fille au soldat qu'il avait forcé à s'agenouiller; puis, sur la demande de Rinalda il accorde la grâce du père et celle de la fille. Cet acte de clémence n'endort point la rage de Galéas contre le tyran; aussi est-il tout prêt à accepter aveuglément les offres de vengeance du mystérieux personnage que nous avons vu errer tout à l'heure sous les sombres haillons d'un humble guitariste, et qui n'est autre que Strada, envoyé par Guido. — « Mais Guido est mort! » s'écrie-t-on. — « Il est vivant! » Si vivant, que nous le voyons, au tableau suivant, dans une jolie clairière de forêt écoutant le discours de Strada qui lui rappelle la perfide trahison de sa Rinalda :

Viens, d'autres te diront comment elle garda  
 La foi jurée, et qu'à ton Rizzo, le pauvre être,  
 Elle apprend dans la honte à devenir un traître.  
 Ah! si j'avais un doute (un seul doute, entends-tu ?

Pourrais-je l'inspirer cette atroce vertu  
 D'être juge et bourreau d'une amante chérie,  
 Moi, dont le rêve est fait d'espérance qui prie,  
 Moi, l'homme de pitié, dont le bras impuissant  
 Se sécherait d'horreur à répandre le sang !  
 Cette faiblesse, hélas ! quelquefois j'en ai honte.  
 C'est pour te l'épargner qu'ici je la surmonte,  
 Et que j'ose, cruel aujourd'hui sans remord,  
 Plaider contre l'infâme et demander sa mort.  
 Tu dois y consentir. Cette rouge rosée,  
 La palme qui l'attend veut en être arrosée.  
 Viens ! Et de Rinalda sachant la trahison,  
 Tu verras qu'elle est seule à boucher l'horizon  
 Entre ton noble effort et l'aube qui se lève ;  
 Tu comprendras qu'il faut en finir par le glaive ;  
 Et pour frapper ce coup saintement inhumain,  
 Le glaive fleurira de lui-même en ta main...

Rinalda mourra donc, et c'est Bianca, sauvée  
 par elle, qui, complice, sans le savoir, de l'af-  
 freux guet-apens, l'amène chez son père, où elle  
 entend prononcer sa terrible condamnation, où  
 elle se voit livrée au moine qui doit la préparer  
 à mourir. Et elle se confesse :

Voici ! Guido passait pour mort. Restait son frère,  
 Rizzo, pauvre petit enfant, espoir sacré,  
 Seul vengeur. Et Conrad disait : « Je le tuerai,  
 Si vous n'acceptez pas.. » Conrad m'aimait. J'abrège.  
 Oui, je vois, je vous fais horreur. Qu'ajouterais-je ?  
 Je dus choisir. C'est pour Rizzo, c'est pour lui seul,  
 Pour conserver ses jours, que j'ai, comme un linceul,  
 Mis sur mon traître front ce voile d'épousée.

Tu pleures, moine ! O divine rosée  
 Qui rafraîchit mon âme et qui lave mon front !  
 Oh ! ses larmes aussi, n'est-ce pas, couleront,  
 A lui, quand il saura l'effroyable martyre ?  
 Moine, moine, il le faut, il faut le lui redire,  
 Pour que, morte, à mon front souillé par ce bandeau  
 Je sente ruisseler les pleurs de mon Guido !



Le moine alors renverse sa cagoule : c'est Guido !... Doux épanchement. Mais le souvenir de l'ignoble Conrad se dresse devant elle, et elle implore maintenant la mort. Strada la lui refuse : « Vous n'avez pas le droit de désertier la vie ! » Elle doit retourner au palais du tyran, où elle servira de complice aux conjurés. Guido l'a laissé partir ; mais il veut aller la délivrer la nuit même, sans attendre les quelques jours que lui demande son frère pour que la conjuration ait une victoire assurée :

Tant pis si rien n'est prêt ! Je veux marcher quand même.  
Risquons tout ; mais sauvons d'abord celle qui m'aime  
Et que j'aime ; c'est là mon vrai, mon seul devoir.  
Périssent le pays ! mais je veux la revoir.

Strada poursuit son rêve : il veut que Guido prenne femme parmi le peuple et qu'en elle s'incarne l'union fraternelle de tous... Or, Bianca ayant laissé deviner son amour pour le maître, elle épousera Guido ; il faut que Rinalda se sacrifie et le décide elle-même à cette union. — « J'aime Guido, répond-elle. Songez à tout ce que j'ai fait. »

Mais cela, non, jamais je ne pourrai le faire.  
Mes forces sont à bout. J'ai gravi mon Calvaire.  
Me pousser jusque-là, c'est trop, c'est inhumain.

STRADA

Notre-Seigneur tomba trois fois sur le chemin  
Trois fois ! Je comprends donc que votre pas faiblisse,  
Pauvre femme tremblante, en marchant au supplice.  
Mais songez bien que si le monde fut sauvé,

C'est que Notre-Seigneur trois fois s'est relevé  
Enfin (pardonnez-moi, je vais être sévère),  
Mais, pour dire vraiment qu'on gravit son Calvaire  
Ce que vous avez fait ne suffit point, je crois :  
Il faut monter encor, monter jusqu'à la croix...

La scène est sublime... Du reste, à partir de ce moment, le drame, arrivé au point culminant de l'intérêt, n'a pas cessé de tenir le public hale-tant jusqu'au dénouement. Rinalda reçoit Guido, mais c'est en vain qu'elle veut l'amener au renoncement qu'elle a promis pour elle-même : Guido la prend en ses bras frémissant d'amour, et les voilà chantant l'épithalame, interrompu par l'arrivée de Conrad, qu'a prévenu le traître Rasponi. Rinalda n'a eu que le temps de cacher Guido en son oratoire, véritable tombeau dont elle jette la clef dans les flots qui baignent le palais, et dont la porte d'airain ne s'ouvrira plus jamais. Si, pourtant, car il y a une justice : Conrad, qui gardait jalousement la porte du caveau, a dû prendre les armes pour se défendre contre les conjurés, auxquels se sont joints ses soldats révoltés ; il est vaincu et massacré ; on ouvre enfin à coups de hache l'oratoire d'où sort Guido pour recueillir le dernier soupir de sa Rinalda. Elle a voulu mourir, tuée par Stra la qui croyait à sa trahison. « Rends grâce, dit-elle, à ce tré-pas qui me délivre...

Près de toi sur ton cœur, je ne devais plus vivre.  
Car toujours entre nous il se serait dressé  
Inoubliablement le spectre du passé.

Tel est le drame dont les situations émouvantes et fortes, les envolées magnifiques, les aspirations nobles et élevées, la poésie constamment robuste et saine, ont conquis nos plus chaleureux applaudissements et notre sincère admiration. C'est avec de pareilles œuvres d'art, absolument dignes de la scène où se jouent quelquefois encore les tragédies du grand Corneille, qu'on épure vraiment le goût du public et qu'on le régénère... Et comme les ouvrages de véritable valeur engendrent les grands artistes, les interprètes de *Par le glaive* se montrent tous à la hauteur du drame de M. Richepin : M. Mounet-Sully, simple et grand en son rôle d'apôtre : son frère, Paul Mounet, sinistrement farouche en sa figure de tyran ; Albert Lambert, plein de chaleur et de conviction dans Guido ; Silvain, absolument parfait en Galéas ; Leloir, enfin très pittoresque en soldat. Puis, le charme de la soirée, M<sup>lle</sup> Bartet, dont la merveilleuse diction fait valoir de la façon la plus exquise le touchant rôle de l'aristocratique Rinalda ; M<sup>lle</sup> Dudley, la superbe et dramatique plébéienne ; M<sup>lle</sup> Amel, qui très joliment détaille la chanson de l'Homme-Noir (musique de Richepin), et enfin, la petite Gaudy qui joue « en artiste », et non en enfant, le rôle du jeune Rizzo. Tous et toutes, y compris les décorateurs et les metteurs en scène, ont contribué au beau, au triomphal succès de ce romantique *Par le glaive*.

Dans l'intervalle de la première représentation à la répétition générale, le poète, sur l'impression de cette dernière, avait courageusement éla-

gué, dans son œuvre, tout ce qui était superflu, malgré l'extrême beauté du détail. Impitoyable pour les longueurs, sa main d'infailible ouvrier n'avait pas eu d'hésitation. Toute une scène était supprimée, d'habiles coupures étaient faites, un tableau entier disparaissait. Les admirables scènes du désistement, complètement dégagées, ressortaient en pleine lumière, grâce à ce travail de la dernière heure. Le triomphe de l'œuvre était assuré. Le drame de M. Richepin, accueilli avec enthousiasme par le public et par la presse, entrait majestueusement dans le répertoire du Théâtre-Français.

Le 12 février, M. Laugier joue pour la première fois le rôle de Massias, dans le *Testament de César Girodot*. Le 28 du même mois, M. Truffier aborde, celui du Vicomte de Joyeuse, dans *Henri III et sa cour*, et quelques jours après celui du valet Grumio, dans la *Mégère apprivoisée*<sup>1</sup>. M<sup>lle</sup> Lynnès se montre très gaie et très avenante sous les traits de Lucette, de *M. de Pourceaugnac*. Le drame de M. Richepin, *Par le glaive*, conquiert en passant de nouveaux interprètes en double : M<sup>lle</sup> Malck (Bettina), MM. Grivollet et Dehelly (Ventura et Pasquale), M. Samary (Max), M<sup>lle</sup> Moreno (Bianca d'abord, puis Orsola).

27 MARS. — Après la *Gageure imprévue*<sup>2</sup> de

1. Le 10 avril, MM. Clerh et Grivollet jouent pour la première fois le rôle de Nicolas et d'Hortensio dans la *Mégère apprivoisée*.

2. M. Laugier et M<sup>lle</sup> Nancy Martel jouent pour la première fois les rôles de M. de Clairville et de M<sup>me</sup> de Clairville.

Sedaine on donne aujourd'hui, en matinée, *Mlle de la Seiglière* qui n'avait pas été jouée depuis longtemps. Et la distribution de cette pièce nous offre l'attrait de voir le rôle du marquis de la Seiglière tenu par Frédéric Febvre, qui, à la veille de quitter le théâtre auquel il appartient depuis vingt-sept ans et où il compte de glorieux succès, avait tenu à montrer sous une nouvelle face la souplesse de son beau talent de comédien. Ce fut un rêve de Lafont de jouer le marquis de la Seiglière. Lafont était, on se le rappelle, un comédien d'une tenue parfaite, d'une correction irréprochable. Febvre possède, au plus haut point, ces éminentes qualités. Est-ce le désir de Lafont qui lui a suggéré, à son tour, cette idée? Cela peut être... et il n'y aurait à cela rien d'étonnant. Le rôle du marquis fut créé par Samson, et repris plus tard par Régnier, puis par Thiron. Pour qui a connu ces artistes, il était intéressant de retrouver sous les traits de ce vieil égoïste, meilleur au fond qu'il ne veut le laisser paraître, le comédien qui, en 1866, fit son troisième début rue Richelieu, par le rôle de Bernard Stamply, que joue Worms aujourd'hui. Frédéric Febvre, par la nature même de son talent, devait donner au personnage une physionomie tout autre que celle de ses devanciers. Il est tout à fait grand seigneur. Il a l'impertinence du marquis de l'ancien régime. Il parle en maître à Destournelles... Il est un vrai grand seigneur. Mais ce ne sont là que ses qualités habituelles, qu'il n'a fait qu'appliquer au rôle, nouveau pour



lui, qu'il abordait. Ce rôle, il en complète la physionomie par une douce bonhomie, une rondeur joviale, un abandon charmant. Il prouve qu'il était possible à tout comédien de se transformer au point non d'être méconnaissable, mais de représenter pleinement une nature toute différente de celle qu'il avait apportée jusqu'ici au théâtre. Il y a là un effort considérable de talent. Regnier et Thiron faisaient le marquis quelque peu ganache; Febvre en fait un vrai marquis. C'est là qu'est la nuance de cette nouvelle composition <sup>1</sup>. M<sup>lle</sup> du Minil, qui joue Hélène, a fait un grand pas en avant à la Comédie-Française. Elle est simple, touchante, émue. Elle est très justement applaudie. Il n'y a que des éloges à adresser à M<sup>me</sup> Pierson, à MM. Worms et de Féraudy, et aussi au jeune Berr, qui joue fort plaisamment le petit rôle de Jasmin. On a revu, en somme, avec plaisir cette jolie comédie de Jules Sandeau à laquelle collabora Regnier. Et, pendant ces quatre actes, on n'a cessé d'applaudir la pièce et ses merveilleux interprètes <sup>2</sup>.

28 AVRIL. — Le Théâtre-Français offre aujourd'hui, à ses abonnés des matinées du jeudi, une curieuse restitution de l'*Athalie* <sup>3</sup> de Racine. L'œu-

1. Le costume de chasse porté par M. Febvre, dans M<sup>lle</sup> de la Seiglière, avait été dessiné d'après un tableau de Carle Vernet.

2. Le spectacle était terminé par *Faute de s'entendre*, de Ch. Duveyrier, où jouaient pour la première fois MM. Samary, Laugier, Berr et Falconnier.

3. DISTRIBUTION. — Joad, M. Mounet-Sully. — Mathan, M. Silvain. — Abner, M. J.-P. Mounet. — Azarias, M. Dupon-Vernon. — Ismaël, M. Villain. — Nabab, M. Hamel. — Un lévite, M. Leitner. — Athalie, M<sup>me</sup> Dudley. — Agar, M<sup>me</sup> Frc-

vre magnifique vaut à ces excellents interprètes les ovations les plus chaleureuses. M. Mounet-Sully, un tragédien génial, retrouve, dans le Joad inspiré qu'il nous donne d'après Racine, le pendant de son triomphe d'*Œdipe-Roi*; on le rappelle trois fois, on l'acclame longuement et c'est justice. C'est justice aussi d'associer à l'énorme succès du grand artiste les noms de M<sup>lle</sup> Dudlay superbe en ses violences; de M. Sylvain, un Mathan absolument moderne; de M. Paul Mounet si artistiquement costumé en Abner. Citons encore, pour leur belle diction, M<sup>mes</sup> Hadamard et Moreno, sans oublier l'extraordinaire précocité du petit Joas, merveilleusement représentée par la petite Gaudy, aux lieu et place de M<sup>lle</sup> Reichenberg. Quand nous aurons dit que MM. Rubé et Chaperon ont brossé un décor tout neuf, nous n'aurons plus qu'à féliciter M. Claretie de sa très intéressante restitution.

21 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de *Froufrou*<sup>1</sup>, comédie en 5 actes, en prose, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. MM. Meilhac et Halévy n'avaient que de petits actes au répertoire de la Comédie. Leur aimable collègue de l'Académie a tenté d'y mettre cinq

*maux*. — Josabeth, M<sup>me</sup> Amel. — Jeune fille juive, M<sup>me</sup> Hadamard. — Salamith, M<sup>me</sup> Du Minil. — Jeune fille juive M<sup>me</sup> Bertigny. — Zacharie, M<sup>me</sup> Moreno. — Jeune fille juive, M<sup>me</sup> Drunzer. — Joas, *petite Gaudy*.

1. DISTRIBUTION. — Henry de Sartorys, M. Worms. — Paul de Valréas, M. Le Bargy. — Brigard, M. De Feraudy. — Baron de Cambri, M. Laugier. — Filou, M. Berr. — Louise, M<sup>me</sup> Barretta. — Gilberte, M<sup>me</sup> Marsy. — La gouvernante, M<sup>me</sup> Amel. — Baronne de Cambri, M<sup>me</sup> Ludwig. — Pauline, M<sup>me</sup> Bertiny. — Georges de Sartorys, *Petite Parfait*.

actes d'un coup. On a trouvé quelques rides et quelques longueurs à *Froufrou*, mais l'on s'est séparé, encore que la soirée fut restée indécise, remerciant M. Claretie de son excellente intention. En octroyant leur œuvre au Théâtre-Français, les auteurs de *Froufrou* n'y avaient, d'ailleurs, apporté que d'insignifiantes modifications. C'est ainsi que, sous prétexte de rajeunissement, M. Meilhac, toujours désireux de faire moderne, a introduit le mot de vélocipède qui n'existait pas dans la primitive version. C'est ainsi que, d'un commun accord, ces messieurs ont supprimé, au quatrième acte, le rôle de Zanetto. A part cela, pas une ligne de changée. Il est inutile de raconter *Froufrou*. La pièce est assez connue, tant par elle-même que par le nom que la créatrice du principal personnage, Aimée Desclée.

Le titre nous dit le sujet. Si cette comédie avait été jouée pour la première fois à l'époque où les sous-titres étaient de mode, elle aurait pu s'appeler « Froufrou, ou les inconvénients de la frivolité ». C'est, en effet, la peinture de la Parisienne riche, élégante, évaporée, qui n'a rien dans la tête, n'est occupée que de chiffons, de babioles, de sornettes, est incapable d'être épouse, d'être mère, et marche et entraîne les siens à une inévitable catastrophe... Et l'on estime aujourd'hui que Froufrou est bien sévèrement punie. MM. Meilhac et Halévy ne se sont jamais posés en moralistes austères, en stigmatisateurs des vices sociaux. Aussi se contentèrent-ils d'esquisser légèrement, sans violence, avec ce scep-

ticisme aimable qui les distingue, leur peu héroïque heroine. Tels, du moins, apparaissent les trois premiers actes. Aux deux derniers, la pièce tourne un tantinet au mélodrame. Ce qui est plus grave, c'est que dans cette seconde partie, le caractère de Froufrou semble se démentir. Les frivoles comme elle tombent très bien dans l'adultère, sans trop savoir pourquoi, par curiosité, par nervosité. Mais leur chute a généralement moins d'éclat, est moins tragique. A quoi bon insister ? Sur la pièce, chacun a dès longtemps son opinion faite. L'intérêt de cette reprise, c'était de voir une nouvelle Froufrou. M<sup>lles</sup> Reichenberg et Bartet s'étant, paraît-il, récusées, c'est M<sup>lle</sup> Marsy qui a pris à Sarah Bernhardt le rôle de Gilberte. Il n'en était guère qui lui convint aussi peu : aussi faut-il féliciter l'intelligente comédienne de n'y avoir pas complètement échoué. Si M<sup>lle</sup> Marsy n'a pas la légèreté de Froufrou, elle rend bien les passages de force : telle est la grande scène de jalousie avec sa sœur, après laquelle elle mérite un double rappel. Sa sœur, c'est M<sup>me</sup> Barretta qui, en dépit d'une voix affaiblie, se montre absolument parfaite dans un rôle qui lui sied à merveille. Aussi partage-t-elle avec M. Worms, admirable de chaleur contenue dans Sartorys, le grand succès de la soirée. La partie de Valréas est atrocement ingrate : M. Le Bargy la rend sympathique à force de talent. M. de Féraudy compose avec tact, mais sans élégance, le joli rôle de Brigard. M. Georges Berr nous donne une amusante silhouette du régisseur Pitou. M<sup>lles</sup> Ludwig et



Bertiny sont charmantes en leurs petits rôles. A *Froufrou*, en somme, il n'a guère manqué... qu'une Froufrou.

Les représentations de *Froufrou* sont dès le début entravées par une indisposition de M<sup>lle</sup> Marsy. Le 24 mai, la pièce de MM. Meilhac et Halévy est remplacée au dernier moment sur l'affiche par un spectacle composé de la *Revanche d'Iris* et du *Gendre de M. Poirier*, où MM. de Féraudy, Berr et Hamel, jouent pour la première fois les rôles de Poirier, Vatel et du domestique. Le lendemain 25, M<sup>lle</sup> Rachel Boyer aborde le rôle de Lisette, dans les *Folies amoureuses*. Après cela, ce sont MM. Clerh et Villain qui jouent pour la première fois, le 27 mai, les rôles d'Enrique et du notaire, dans l'*Ecole des femmes*, et M. Grivollet, celui de Robert, dans le *Médecin malgré lui*. Dans l'*Avare*, le 29, changement partiel de distribution : M. Clerh (Simon), M. Dehelly (Cléante) et M<sup>lle</sup> Bertiny (Elise). Le 30, *Athalie* est accompagnée du *Sicilien*, retour de l'Opéra, où il a été donné en grande pompe, à l'occasion d'une représentation extraordinaire quelques jours auparavant. Le 6 juin, célébration de l'anniversaire de Corneille. On donne *Polyeucte* et le *Menteur*. Entre la tragédie et la comédie, M. Leitner récite une poésie de circonstance de M. G. Picot. La *Coupe enchantée* reparait le 10 juin sur l'affiche avec M. Dehelly, dans le rôle de Léléo, plus ordinairement joué en travesti par une femme, et le même soir, M<sup>lle</sup> Frémaux joue pour la première fois le rôle d'Agar dans *Athalie*. Le 6 juillet,



M<sup>me</sup> Hamel, indisposée, est remplacée dans le rôle de *Madame Boynes*, du *Monde où l'on s'ennuie*, par M<sup>lle</sup> Lynnès <sup>1</sup>.

18 JUILLET. — Deux reprises : *La Métromanie* <sup>1</sup>,

1. Il nous faut relater ici un incident qui fit beaucoup de bruit à cette époque, mais fut tout de suite ramené à ses véritables proportions. A l'occasion de l'Exposition de Vienne, quelques artistes de la Comédie-Française, M. Frédéric Febvre à leur tête, avaient été officiellement autorisés par M. Claretie, à aller donner une série de représentations dans la capitale de l'Autriche. C'était là une démonstration purement artistique et qui était faite pour affirmer à l'étranger la gloire de notre répertoire français et le talent de nos comédiens. Étaient du voyage en outre de M. Febvre : M<sup>me</sup> Reichenberg, Bartet, Pierson, Du Minil, Favolle, Kalb ; MM. Got, Prudhon, Truffler, Boucher, Laloir, Albert Lambert, Joliet, Falconnier et la petite Daubray. Ces représentations eurent lieu les 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31 mai. Les ouvrages, choisis par M<sup>me</sup> la princesse de Metternich, étaient : les *Femmes savantes*, la *Nuit d'octobre*, *Il ne faut jurer de rien*, le *Bonhomme Jadis*, *M<sup>me</sup> de la Seiglière*, le *Dépit amoureux*, *M<sup>me</sup> de Belle-Isle*, *Adrienne Lecouvreur*, le *Médecin malgré lui*, le *Jeu de l'amour et du hasard*, *Denise*, *Pépa*. Nos comédiens furent l'objet d'un accueil des plus chaleureux. L'Empereur assista à la représentation de *Denise*, le 30 mai. La cour et la ville s'entendirent pour leur rendre, en dehors de leurs représentations, le plus agréable possible le séjour dans la capitale austro-hongroise. Déjeuners, dîners, garden-parties, réceptions, ils furent de toutes les fêtes et le Souverain exprima à M. Febvre, l'organisateur de ces représentations, toute sa satisfaction et tous ses compliments. Les recettes avaient été fort belles... Tout allait pour le mieux. Mais l'émotion fut grande lorsque le bruit se répandit à Paris, dans les premiers jours de juin, que nos artistes de Vienne étaient allés à Prague jouer sur un théâtre allemand, au bénéfice d'une œuvre allemande. Il s'ensuivit un échange de dépêches et d'explications, desquelles il résulta nettement que nos artistes avaient en effet failli être entraînés par un impresario dans un piège et que d'eux-mêmes ils s'étaient récusés lorsqu'ils avaient appris la vérité de la situation. M. Claretie, qui était demeuré à Paris, consulté sur le sujet de cette émotion générale, s'était hautement porté garant de la conduite de ses sociétaires et pensionnaires : c'était donc le cas de répéter le mot de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien*. Le 1<sup>er</sup> juin, nos comédiens étaient rentrés à Paris. Tout s'était, en somme, passé très correctement.

1. DISTRIBUTION. — *Damis*, M. Boucher. — *Francaletto*,

comédie en cinq actes, en vers, de Piron, et le *Mercure galant* 1, comédie en quatre actes, en vers, de Boursault. Peu de gens, assurément, même parmi les lettrés, se préoccupaient de la *Métromanie* et de son auteur, lorsque l'idée est venue au Théâtre-Français de reprendre la comédie de Piron, et si chacun devait rechercher dans ses souvenirs à quelle époque il a pensé pour la dernière fois à la *Métromanie*, il lui faudrait probablement remonter fort loin... M. Claretie a donc bien fait alors de remettre à la lumière de la scène cette pièce vieille d'un siècle et demi, et qui, sans être un chef-d'œuvre, a su résister aux outrages des années. C'est qu'elle est humaine, cette pièce de Piron ; vraie au xviii<sup>e</sup> siècle, elle reste vraie encore à la fin du xix<sup>e</sup>. — Piron a traité son sujet légèrement, comme il convenait à son époque ; mais les caractères de sa pièce sont néanmoins tracés d'une main ferme. Damis, le jeune poète, amoureux de l'art et de la gloire, est charmant dans ses enthousiasmes et dans sa naïveté : il se laisse exploiter par Dorante avec la générosité de l'artiste riche de son talent, et subit avec le courage de la conviction

M. *Garraud*. — Baliveau, M. *Dupont-Vernon*. — Dorante, M. *Samary*. — Mondor, M. *G. Berr*. — Lucile, M<sup>lle</sup> *Bertiny*. — Lisette, M<sup>lle</sup> *Lynnès*

1. DISTRIBUTION. — Boniface, M. *Coquelin cadet*. — M. de Lamothe, M. *Coquelin cadet*. — La Rissolle, M. *Coquelin cadet*. — M. Sangsue, M. *Coquelin cadet*. — Beaugéonic, M. *Coquelin cadet*. — Oronte, M. *Boucher*. — M. Boiluisant, M. *Clerh*. — Brigandeau, M. *Laugier*. — Merlin, M. *G. Berr*. — Cécile, M<sup>lle</sup> *Fremaux*. — Oriane, M<sup>lle</sup> *Kalb*. — M<sup>me</sup> de Calville, M<sup>me</sup> *Persoons*. — M<sup>me</sup> Guillemot, M<sup>me</sup> *Hadamard*. — Elise, M<sup>lle</sup> *Ludwig*. — Claire, M<sup>me</sup> *Nancy-Martel*. — Lisette, M<sup>lle</sup> *Lynnès*. — Jasmin, *Petite Gaudy*.

les cabales et les ennuis qu'on lui suscite de toutes parts.

Sans pouvoir être comparé à Delaunay qui, à la dernière reprise de la pièce, était la perfection même, M. Boucher se montre fort séduisant dans le rôle de Damis qui lui convient à merveille ; il y est plein de feu, de verve, de tendresse, de jeunesse. Le jeune Berr lui donne bien gaiement la réplique dans Mondor. M. Garraud a rendu à souhait la sincère et joyeuse bonhomie de Francaleu. M. Dupont-Vernon est fort bien placé dans le personnage de Baliveau, l'oncle à sermons. M<sup>lle</sup> Bertiny est une charmante Lucile, à qui sa grâce fait pardonner son indolence, et M<sup>lle</sup> Lynnès porte on ne peut mieux le tablier de la soubrette.

Le spectacle se termine par le *Mercure galant*, de Boursault, qu'on se donna le plaisir de remettre à la scène il y a quelques années, peut-être pour rabattre les prétentions du Théâtre-Libre. C'est qu'en effet le langage de Boursault est quelque peu émaillé de choses risquées, et il faut croire qu'au xvii<sup>e</sup> siècle on n'avait pas toutes les bégueuleries que nous affichons aujourd'hui, sans les avoir. Le bureau du « *Mercure galant* » nous offre le défilé de toute une galerie de caricatures de l'époque. Coquelin cadet fait à lui seul cinq de ces caricatures, et il les réussit à miracle. Avec le gaulois sonnet du dernier acte, il met toute la salle en belle humeur.

Le 26 juillet, M<sup>lle</sup> Bertiny joue pour la première fois le rôle de Marthe, dans *Denise*, de M. Alexan-

dre Dumas fils, et le 10 août suivant celui d'Angélique, dans le *Malade imaginaire* <sup>1</sup>. Le *Dépit amoureux* trouve dans M<sup>lle</sup> Bertiny (Lucile) et M. Dehelly (Eraste), le 8 août, deux nouveaux interprètes. M<sup>lle</sup> Renée du Minil se fait applaudir très justement, le 13 août, dans le joli rôle de Jacqueline, du *Bonhomme Jadis*, qu'elle interprète avec beaucoup de science et de talent.

11 AOÛT. — Le *Duc Job* reparait, sur l'affiche de la Comédie-Française, où, après avoir réalisé pendant quinze jours de suite, lors de la reprise, des recettes d'une moyenne de plus de quatre mille francs, il n'avait pas été joué depuis un an et demi. — On juge du travail qu'ont dû faire les artistes pour se remettre vite en mémoire des rôles qu'ils avaient eu le temps d'oublier. — Du célèbre ouvrage de Léon Laya, nous n'avons plus à parler. C'est une pièce de genre de second, pour ne pas dire de troisième ordre, sorte de grand vaudeville sans couplets, où les caractères sans relief et sans consistance se plient trop facilement pour les besoins de l'intrigue, et se trouvent même finalement mis en contradiction flagrante avec eux-mêmes, du troisième au quatrième acte, pour aider au dénouement. — Ajoutez à cela un style sans force et sans éclat, trop lâché, souvent

1. Le 12 août, MM. Leloir et Joliet jouent pour la première fois dans cette pièce, les rôles de Thouvenin et de Pontferand. Le 17 août, M<sup>lle</sup> Hadamsrd joue pour la première fois le rôle de la duègne, dans *Ruy Blas*. Le 19, M<sup>lle</sup> Fayolle et Lesbons jouent pour la première fois les rôles de M<sup>lle</sup> Brissoi et de M<sup>lle</sup> de Pontferand, dans *Denise*. Le 14 juillet, jour de Fête nationale, la comédie avait donné en spectacle populaire gratuit : *Horace* et les *Précieuses ridicules*. A cette occasion, la *Marseillaise* avait été récitée par M<sup>lle</sup> Dudlay.



très commun, et demandez-vous à quoi peut bien être attribué l'immense succès qu'obtient jadis cette pauvre, cette très pauvre comédie. Si l'on veut bien laisser absolument de côté la question de l'art, ce succès s'explique pourtant d'une façon assez naturelle. Il représente, en effet, le triomphe de la franchise et de l'honnêteté ; il est dû, en outre, à la grande action qu'exerce sur toute la pièce le personnage principal, celui de Jean de Rieux, ce duc Job qui finit par hériter de quatre millions, et que, cependant, on épouse tout bonnement parce qu'il est courageux, franc, loyal et honnête. C'est ce caractère, suffisamment soutenu jusqu'au dénouement, qui répand sur les quatre actes de cette comédie, trop souvent banale, hélas ! le charme sympathique des qualités multiples, et vraiment rares et attrayantes, que l'auteur a mises en lui. — M. de Féraudy interprète à ravir ce maître rôle qui porte à lui seul le poids de la pièce tout entière. Jean est, en effet, toujours en scène ; il se prodigue à chaque acte avec une verve sans pareille, tour à tour ému, souriant, gai ou triste, heureux ou désespéré, mais toujours bon, honnête et surtout sympathique. — M<sup>lle</sup> Reichenberg joue la jeune Emma comme tout ce qu'elle joue : délicieusement. M. Laugier reprend non sans succès, des mains de M. Got, le rôle de l'excellent marquis de Rieux,

1. DISTRIBUTION. — Soliman II, M. *Albert Lambert*. — Osmin, M. *G. Berr*. — L'écuyer, M. *Gravollet*. — Roxélane, M<sup>lle</sup> *Ludwig*. — Elmire, M<sup>me</sup> *Nancy-Martel*. — Délia, M<sup>lle</sup> *Bertiny*.

DANSE : M<sup>lle</sup> *Hayer*, *Marmond* et *Boutouryrie*.

et M<sup>me</sup> Persoons joue pour la première fois celui de M<sup>me</sup> David.

18 AOUT. Les *Trois Sultanes* font leur réapparition sur la scène du Théâtre-Français, au répertoire duquel elles appartiennent depuis l'année 1803. L'aimable comédie en trois actes, tirée par Favart d'un conte célèbre de Marmontel, avait été représentée pour la première fois le jeudi 9 avril 1761, par les comédiens italiens du Roi. Ces trois petits actes, dont les vers libres coulent faciles, et qui ne manquent ni d'entrain ni d'esprit, font encore bonne figure devant le public ; on goûte fort le plaisir de se laisser amuser par des situations simples qui ne demandent aucun effort d'imagination pour être comprises. C'est ainsi que les aventures de la Parisienne Roxelane « au nez retroussé », forte de ce principe que toute femme :

Jolie, en France, est souveraine,

en profitera pour mettre le sérail de Soliman en révolution, licenciera avec désinvolture l'inutile cohorte des eunuques, bouleversera le sultan lui-même en proclamant les droits de la femme dans l'amour, triomphera des deux autres sultanes, l'Espagnole ambitieuse et la Circassienne esclave soumise, et épousera enfin le Grand Turc au nez et à la barbe du Prophète. La comédie de Favart est montée avec beaucoup de soin et jouée avec conscience par la jeune troupe. M. Albert Lambert est un superbe Soliman, qui a su estomper les côtés un peu godiches de son rôle ; M<sup>lle</sup> Ludwig est la vraie Parisienne gaie, spirituelle, fine, et

l'on comprend facilement que rien ne lui résiste; M<sup>lle</sup> Bertiny, la jolie Circassienne, danse et chante à ravir, et enfin M. Berr, le gardien du sérail, est la joie de cette soirée. Il est impossible d'être plus habile, plus fin et plus fantaisiste.

Le 27 août, M<sup>lle</sup> Lynnès aborde pour la première fois le rôle d'Elise, dans le *Mercure galant*, qu'elle joue fort agréablement. Le surlendemain 29, rentrée de M<sup>me</sup> Lerou, qui fait un premier début dans l'emploi de reine de tragédie, par l'Agrippine de *Britannicus*, où MM. Albert Lambert, Paul Mounet et Leitner jouent pour la première fois, les rôles de Néron, Burrhus et Britannicus. Dans le court intervalle qui nous sépare de la reprise du *Juif polonais*, signalons les prises de possession, par M. Dehelly, du rôle de Léon dans le *Fruit défendu*, s'éternisant sans succès au répertoire; par M<sup>lle</sup> Hadamard, du rôle de Dona Josefa, d'*Hernani*; par M<sup>me</sup> Fayolle, du rôle de Frosine, dans l'*Avare*, et par M. Laugier, du rôle du *Bonhomme Jadis*.

19 SEPTEMBRE.— Première représentation (à ce théâtre) : le *Juif polonais*<sup>1</sup>, drame en trois actes et cinq tableaux, d'Erckmann-Chatrian.

Dans le simple but de compléter un volume prêt à paraître chez Hetzel, les auteurs de l'*Ami Fritz* improvisèrent un jour, en style dialogué, le

1. DISTRIBUTION. — Mathis, M. Got. — Christian, M<sup>me</sup> Baillet. — Walier, M. Garraud. — Le songeur, M. J.-P. Mounet. — Le docteur, M. Joliet. — Le président, M. Dupont-Vernon. — Nickel, M. Roger. — Le greffier, M. Villain. — Le no air — M. Clerh. — Le Juif, M. Hamet. — Heinrich, M. Laugier. — Annette, M<sup>lle</sup> Reichenberg. — Loïs, M<sup>lle</sup> Lynnès. — Catherine, M<sup>lle</sup> Lerou.



« conte populaire » du *Juif polonais*. C'est dans ce livre qu'alla le prendre Laroche pour le représenter, tout taillé pour la scène, sur le Théâtre-Cluny, qu'il dirigeait avec beaucoup de bonheur en l'année 1869. La pièce eut, à son origine, une vogue énorme, dont Talien, le principal et remarquable interprète, devenu, quelques années plus tard, directeur du théâtre du boulevard Saint-Germain, tira pour son compte un assez fructueux regain. A l'Ambigu, au contraire, avec Paulin Ménier, et à la Gaîté, avec Dumaine, la reprise n'obtint pas le moindre succès. D'où vient l'idée de transporter le *Juif polonais* au Théâtre-Français? De Coquelin, sans doute, qui désirait jouer le rôle et qui, en la donnant à M. l'administrateur général, prêchait un converti. M. Claretie a toujours beaucoup aimé la pièce, et n'a point démenti le mot qu'on lui prête depuis quelques semaines : « C'est du Shakespeare ! » Peut-être l'appréciation est-elle tout de même un peu exagérée. La scène à effet du drame al-cien est un rêve en action, dont le remords fait parler et se mouvoir les personnages dans la conscience d'un meurtrier et d'un voleur, le bourgmestre Mathis. Le rêve se dénoue dans l'apoplexie : c'est la peine de mort appliquée par la Providence. Pour le coupable, ce cauchemar peuplé d'apparitions vengeresses conserve, dans sa fiction terrible, les souffrances morales et corporelles de la réalité. Le cachot, le tribunal, le bourreau, tout cela est vrai pour Mathis; la corde que lui passe au cou le petit homme vêtu de rouge, c'est l'apo-



plexie qui l'étrangle et le précipite brusquement du sommeil dans la mort ; le « manteau vert doublé de lourrure » de sa victime, dont il se sent revêtir à l'audience avec un frisson d'horreur, c'est son crime sans absolution qu'il porte aux pieds du juge suprême.

Faut-il rappeler l'histoire du *Juif polonais*?... Avant de s'appeler « Monsieur le bourgmestre » d'être riche, estimé, envié et salué, chapeau bas, par les amoureux des beaux yeux et de la dot de sa fille unique, Mathis tirait le diable par la queue. Il venait d'acheter à crédit un moulin situé dans un site agreste et perdu de l'Alsace, et si, à la fin de décembre 1818, il ne se trouvait en mesure de payer mille écus, son gagne-pain passait aux mains de ses créanciers. On était arrivé au 24, veille de Noël ; l'échéance talonnait une caisse vide. L'hiver était rigoureux, la nuit noire, la maison triste. Ceci se passait il y a quinze ans. Mathis jouait aux cartes avec ses amis Walter Diederich, Omacht et Johann Rœber, le petit sabotier. Dix heures sonnaient au coucou du moulin, lorsque, vers la porte, les grelots d'un traîneau se font entendre ; un juif polonais en descend, entre dans la salle où se trouvaient les joueurs, jette sur la table une lourde ceinture chargée d'or, et dit à la compagnie : « Que la paix soit avec vous ! » Le lendemain, c'est Walter qui raconte l'apparition du juif au maréchal des logis des gendarmes, Christian, le futur gendre du richissime Mathis, le lendemain on trouva le cheval du Polonais sous le grand pont de Wéchem et cent pas plus

loin, dans le ruisseau, le manteau vert et le bonnet plein de sang. Le crime de la soirée du 24 décembre a été enterré sous les procès-verbaux amoncelés par la justice : une fantasmagorie va le ressusciter et nommer le coupable à la fin du premier acte du drame légendaire d'Erckmann-Chatrian. Nous sommes encore à la veille de Noël, l'hiver secoue sa mante blanche dans la nuit noire, le vent brise les vitres du moulin, dix heures sonnent... Un second juif polonais, comme le premier vêtu du manteau vert bordé de fourrure, coiffé du bonnet de peau de martre, chaussé de bottes larges doublées de poils de lapin, et annoncé par la sonnette d'un traîneau, vient demander l'hospitalité avec ces paroles qui tintent, avec le grelot du cheval, dans la conscience du meurtrier : « Que la paix soit avec vous ! » Le bourgmestre balbutie, chancelle et tombe foudroyé devant cette résurrection. C'est l'aveu du coupable, et le drame n'a plus de surprises en réserve pour nous jusqu'au dénouement. Le docteur Franz attribue l'évanouissement du père Mathis à l'abus d'un certain petit vin blanc, très agréable au palais, mais traître et grand pourvoyeur de gouttes et d'apoplexies. Le bourgmestre a hâte de marier sa fille au maréchal des logis Christian et de la fixer dans le pays ; dans la prévision de quelque indiscretion involontaire, il s'assure dans la famille d'un défenseur naturel et il désarme la justice. Calcul de paysan fin au J. Au moment de compter la dot à son gendre, l'or mal acquis chante dans la sacoche comme la son-

nette du traîneau du juif assassiné. Le rêve de l'apoplexie remplit le dernier acte ; c'est le dénouement et la moralité de l'œuvre.

Le drame d'Erckmann-Chatrion est vraiment un peu maigre en situations, et jamais il ne nous est apparu plus dépourvu de psychologie. Mais une mise en scène habile, la fidélité des costumes et des accessoires, une jolie valse alsacienne, la célèbre valse du *Lauterbach*, et surtout les familiarités charmantes d'une scène d'amour ont très convenablement habillé le succès de la soirée, si même ils ne l'ont fait. Telle est la puissance du vrai que ce grand sceptique de public s'est attendri à la scène du second acte, où Christian, se trouvant seul avec Annette, lui rappelle poétiquement la première fois qu'il la vit. C'est que cela est délicieux en vérité et d'un ton juste et doux : « Vous rappelez-vous, Annette, cet autre jour, à la fin des moissons, quand on rentrait les dernières gerbes et que vous étiez sur la voiture, avec le bouquet et trois ou quatre autres filles du village ? Vous chantiez de vieux airs. De loin, je vous écoutais et je pensais : Elle est là ! Aussitôt je commence à galoper sur la route. Alors, vous, en me voyant, vous ne chantiez plus. Les autres vous disaient : « Chante donc, Annette, chante ! » Mais vous ne vouliez plus chanter. Pourquoi donc est-ce que vous ne chantiez plus ? » — M. Baillet a fort joliment distillé ce couplet, et M<sup>lle</sup> Reichenberg, l'adorable Suzel de l'*Ami Fritz*, est, cette fois encore, une exquisite Alsacienne : elle chante de si parfaite



façon la valse du cru qu'on eût voulu la réentendre encore. M. Garraud donne une curieuse physionomie d'ivrogne à Walter, dont un acteur de véritable talent, M. Léon Noël, avait fait, il y a quelques années, à la Gaîté, une création de premier plan. M. Laugier a su faire applaudir les mots d'Heinrich, le garde-chasse. M<sup>lles</sup> Lynnès et Lerou jouent on ne peut mieux leurs petits rôles, et M. Paul Mounet est effrayant dans le Songeur. Quant à M. Got, il composait avec et art qui lui est familier le personnage de Mahis. Mais il avait fait fausse route, dans son désir d'interpréter un personnage qui n'était point dans ses cordes. Cette reprise n'eut que peu de lendemains, et l'artiste et l'administrateur purent se rendre compte de leur erreur à tous deux, par l'indifférence avec laquelle le public accueillit l'introduction de cette pièce au répertoire du Théâtre-Français.

Le 22 septembre, amenait le centième anniversaire de la proclamation de la République, en France. Des fêtes populaires avaient été organisées par la municipalité parisienne, d'accord avec le Gouvernement pour célébrer cette date glorieuse de notre histoire. La Comédie, s'associant à la pensée qui avait fait élaborer le programme de ces fêtes, remonta pour la circonstance une tragédie oubliée de Voltaire, la *Mort de César*<sup>1</sup>,

1. DISTRIBUTION. — Brutus, M. Alb. Lambert fils. — César, M. Paul Mounet — Décime, M. Joliet — Antoine, M. Dupont-Vernon. — Cimber, M. Villain. — Un Romain, M. Pannier. — Un Romain, M. Hamel. — Dolabella, M. Grassot. — Cassius, M. Leitner.

Dans cette même représentation, M. Albert Lambert réa



encadrée dans le *Malade imaginaire* et la *Marseillaise* déclamée par M<sup>lle</sup> Dudlay. Ce spectacle gratuit attira beaucoup de monde. Le public saisit au vol les vers qui pouvaient être des allusions aux faits du moment. Finalement l'œuvre de Voltaire, dont le dénouement avait été établi d'après le remaniement déjà opéré un siècle auparavant, par Gobier, rentra dans l'oubli où elle était digne de demeurer. Le 20 octobre, M. de Féraudy joue pour la première fois le rôle de Lebonnard, dans *Une Visite de noces*; le 24, M. Joliet remplace M. Laugier, malade, dans celui d'Hanézo de l'*Ami Fritz*. Vers cette époque, la Comédie perd presque coup sur coup ses deux lecteurs, MM. Adrien Decourcelle et Henri Lavoix, qui sont remplacés par MM. Paul Perret et Edouard Cadol. Le 27 octobre, M. Leloir reprend, dans le *Juif polonais*, le rôle d'Heinrich, et quelques jours après celui du marquis de Riverolles, dans *Francillon*. A deux jours de distance, M. Joliet aborde deux rôles nouveaux pour lui, le baron de Cambri dans *Froufrou* et Richard dans la *Fille de Roland*. Le 12 novembre, M. Leitner et M<sup>lle</sup> Hadamard jouent pour la première fois les rôles d'Henri de Sartorys et de Paulius dans *Froufrou*. Le lendemain 13, M<sup>lle</sup> Dudlay aborde, dans l'*Aventurière*, le personnage de Clorinde, qu'elle convoitait depuis longtemps et à côté d'elle M<sup>lle</sup> Muller se montre une Célie tout à fait char-

de très beaux vers de M. Claretie : *Valmy*, déjà récités quelques jours auparavant à l'occasion de la victoire célèbre du général Dumouriez et de Kellermann sur les Prussiens en 1792.

mante. M<sup>lle</sup> Ludwig, que l'on prépare au sociétariat, jouet de même soir, pour la première fois, la Marinette du *Dépil amoureux*. Le 17 octobre, M. Claretie avait remis à la scène *Arlequin poli par l'amour*<sup>1</sup>, comédie en un acte de Marivaux, fantaisie charmante, pleine de grâce et d'esprit. M. Truffier qui n'est pas seulement un excellent artiste, mais est aussi à ses heures un aimable poète, avait réduit cette pièce pour la représentation, en retranchant les scènes parasites ou les développements qui n'étaient plus de mode. Ce petit ouvrage actuellement joué, plut beaucoup et eut beaucoup de succès. Il était désormais réintégré au répertoire.

22 NOVEMBRE. — Première représentation de *Jean Darlot*<sup>2</sup> drame en trois actes de M. Louis Legendre.

Le délicat poète de *Beaucoup de bruit pour rien*, cette heureuse adaptation shakespearienne que nous fit applaudir le directeur de l'Odéon, M. Louis Legendre, nous donne, cette fois, un drame réaliste ou, du moins, qui se passe dans un milieu essentiellement réel : chez des ouvriers. Il a voulu, dit-il, faire une œuvre de simplicité et de vérité, dont les éléments lui avaient été fournis par une « histoire arrivée ». Il en a, paraît-il, connu les personnages, se contentant d'en

1. DISTRIBUTION. — Arlequin, M. Truffier. — Un berger, M. Hamel. — Le maître à danser, M. Gracollet. — Trivelin, M. Laugier. — Silvia, M<sup>lle</sup> Muller. — La cousine, M<sup>lle</sup> Frémaux. — La fée, M<sup>lle</sup> Nancy Martel.

2. DISTRIBUTION. — Jean Darlot, M. Worms. — Langlois, M. Leloir. — André Boisset, M. A. Lambert fils. — Louise, M<sup>lle</sup> Bartet. — M<sup>me</sup> Boisset, M<sup>me</sup> R. Granger.

changer les noms et les professions, et gardant le cadre, qui, d'ailleurs était nécessaire pour la péripétie finale. Le plus ardu pour l'auteur, qui avait à représenter des petites gens, était de rester simple, pour demeurer vrai, de faire sincère et en même temps de ne point tomber dans la vulgarité. Vous voyez quels soins a dû mettre M. Legendre à son « écriture », comme on dit aujourd'hui. Restée veuve avec sa fille, à qui, au temps où les affaires allaient mieux, elle avait fait donner une éducation au-dessus de sa position, M<sup>me</sup> Boisset tient à Abbeville une modeste boutique de papeterie et de journaux. Mais le commerce ne va pas fort : la pauvre femme doit deux termes à son riche propriétaire, M. Langlois, qui ne paraît plus disposé à attendre. Et le vieux gremlin fait comprendre à la mère, plus par son silence que par ses paroles, que, si Louise daignait jeter vers lui un regard moins sévère, il ne réclamerait plus rien. M<sup>me</sup> Boisset ne mange pas de ce pain-là : elle se laissera jeter sur le pavé. C'est alors que survient Jean Darlot, un brave mécanicien de la ligne du Nord, sans esprit mais plein de cœur, et qui met au service des deux femmes le total de ses petites économies. « Sans compensation ? » demande la mère. — « J'aime votre fille, répond Darlot, elle a bien dû s'en apercevoir au temps que je mettais à acheter le journal... Et si elle veut être ma femme, c'est moi qui, éternellement, serai votre obligé. » Louise refoule alors en son âme l'amour qu'elle a pour son cousin André, à la veille d'al-



ler faire son service militaire, et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de se tirer de la misère, elle accepte le mari que lui propose sa mère. Un an s'est écoulé entre le premier et le second acte, dont le décor nous représente l'intérieur d'un ménage d'ouvriers. Louise Boisset est devenue M<sup>me</sup> Jean Darlot et n'en est moralement pas plus heureuse. Elle n'aime pas son mari. M<sup>me</sup> Boisset ne l'aime pas davantage. Les choses en sont là, Jean ne s'expliquant que trop l'invincible tristesse de Louise qui, sans doute, méritait mieux qu'un ouvrier sans éducation, et qui ne parvient à s'intéresser ni à son ménage, ni à son mari, quand M<sup>me</sup> Boisset amène un beau et mélancolique sous-officier de dragons : c'est André. Le mécanicien boit au retour du cousin ; puis, forcé de remonter sur sa machine, il laisse seuls Louise et André. Celui-ci se fait d'abord plus fort qu'il n'est, prétendant qu'il a oublié celle qui ne l'a point attendu. Puis les larmes coulent malgré lui : « Je suis un lâche qui t'aime toujours... » dit-il à celle qui lui reproche de venir ainsi la troubler. C'est à elle de pleurer : — « Tu m'aimes donc encore ?... — Tu le sais bien : mais il faut nous séparer... » Et comme elle supplie de partir, et qu'il s'en va : — « Non, s'écrie-t-elle, je t'adore. » La toile tombe *rapidement* sur les deux jeunes gens enlacés. Elle se relève après la laute. Louise à tout conté à sa mère, qui, sagement, l'engage à ne point s'exposer à la colère de son mari. Mais aucun conseil ne peut la détourner de sa résolution ; elle lui avouera la vérité : — « Je



ne t'aime pas, s'écrie-t-elle, j'en aime un autre, André, que j'ai revu, et à qui je me suis donnée là tout à l'heure. » A cette foudroyante révélation, Jean a d'abord levé la main sur celle qui lui doit tout et qui l'a si indignement trompé; puis il veut la chasser; mais il se demande où elle ira, et prêt à pardonner, il se dit que plus que jamais il doit la protéger. Et puis, peut-il se passer d'elle?... « Ah! cela, jamais!... » s'écrie-t-elle. Ce « jamais » a décidé de son sort : ivre de fureur et d'eau-de-vie, Jean Darlot la pousse vers la fenêtre et la précipite dans la rivière qui coule au pied de la petite maison. — Quant à toi, qui me l'as volée, dit-il exaspéré, cherche-la maintenant, mais moi seul je sais où elle est, et je vais la rejoindre! » Et lui aussi se jette dans le trou béant... Tel était du moins, le logique dénouement de la répétition générale. Mais tout cela est changé et, le soir de la première représentation, on voit Jean Darlot, un homme fait pour tuer cependant, se précipiter tout seul du balcon, laissant, dit-il, un cadavre entre elle et son amant. Louise, épouvantée, tombe face contre terre.

Sous le titre d'*Une Femme qui se jette par la fenêtre*, le bon Scribe a jadis écrit un vaudeville qui, par le temps qui court, n'a que peu de chances d'être repris. M. Louis Legendre a donné à la Comédie « Un homme qui se jette par la fenêtre », sorte de réduction Collas de la *Bête humaine* de Zola, petit mélodrame populaire, d'un vieux jeu et d'un convenu faits pour décevoir ceux qui, la bouche enfarinée, étaient venus pour voir la cu-

rieuse introduction du Théâtre-Libre au sacré Théâtre-Français. N'y cherchez ni étude de caractères, ni peinture de mœurs : c'est une simple esquisse tout au plus, un coin d'humanité, la mise à la scène de façon très adroite, et en fort bon style du reste, de trois actes rapides et si rondement menés qu'ils ne laissent pas au spectateur le temps de s'apercevoir qu'il n'y a rien là qu'un banal fait divers. Et, puisque tout cela est si « sommaire », je demande la permission de ne pas insister davantage sur les qualités et les défauts de cette menue pièce, à laquelle la Comédie-Française a prêté ses meilleurs artistes. *Jean Dartot* vaut, du moins, par l'interprétation qui est de tout premier ordre. *M. Worms* et *M<sup>lle</sup> Bartet* sont absolument remarquables dans la composition de leurs personnages. Mais cette pièce que de hautes influences avaient, disait-on, imposé au comité de la rue Richelieu, fut sévèrement jugée et le verdict du public cassa brutalement l'arrêt du ministre des Beaux-Arts, qui s'était manifestement déclaré le protecteur de l'œuvre et de l'écrivain.

Le 6 décembre <sup>1</sup>, la Comédie faisait à *M. Edouard Pailleron*, la politesse d'inscrire à son répertoire une des plus jolies petites pièces de cet écrivain, représentée jadis au Gymnase. *Le Monde où l'on s'amuse* <sup>2</sup> faisait donc son apparition à côté du

1. Le 21 décembre. la Comédie célébrait le 253<sup>me</sup> anniversaire de la naissance de Racine, par un spectacle composé d'*Athalie*, du 3<sup>e</sup> acte des *Plaideurs* et d'une poésie de circonstance, en vers, *L'âme de Racine*, de *M. Paul Demeny* dit par *M<sup>lle</sup> Bartet* et *M. Laroche*.

2. DISTRIBUTION. — *Gaston de Véret*, *M. Le Bargy*. — Comie

*Monde où l'on s'ennuie*, dont il était le digne pendant. Il n'était, en tout cas, que le précurseur d'une pièce nouvelle de ce même auteur, que l'administration du Théâtre-Français attendait impatiemment, mais qu'il ne voulait pas faire connaître avant de l'avoir complètement achevée et pour laquelle il avait demandé l'engagement de M<sup>me</sup> Jane Hading, qu'on lui avait gracieusement accordé. Et l'année s'avancait pour la Comédie-Française, non sans avoir été prospère et glorieuse, pendant qu'on préparait la reprise du *Père prodigue*, de M. Alexandre Dumas fils, qui ne se décidait pas à livrer l'une des deux œuvres nouvelles que l'auteur du *Demi-Monde*, avait sur le chantier. M. Victorien Sardou se refusait à rentrer, avec la comédie *les Riches*, dans une maison d'où l'on avait brutalement expulsé son drame de *Thermidor*. D'autres auteurs attendaient la mise à l'étude de leurs œuvres reçues : M. Parodi avec la *Reine Juana*. M. Henri de Bornier, avec le *Fils de l'Arétin*. D'autres encore qui rentreront dans le cours de l'histoire des années qui vont suivre. L'année se résumait en somme, pour la Comédie dans le tableau récapitulatif suivant <sup>1</sup> :

de Bussac, M. *De Féraudy*. — Paul de Bussac, M. *Boucher*. — Le coiffeur, M. *Truffier*. — Baron Brunner, M. *Letoir*. — Arthur, M. *Gravollet*. — Benoît, M. *Falconnier*. — Joseph, M. *Roger*. — La baronne, M<sup>lle</sup> *Reichenberg*. — M<sup>me</sup> de Bryas, M<sup>lle</sup> *Ludwig*. — M<sup>me</sup> Nunez, M<sup>lle</sup> *Nancy-Martel*. — Mariette M<sup>lle</sup> *Drunzer*.

1. Le 10 décembre, plusieurs artistes de la Comédie-Française allaient donner, à Lille, une représentation au bénéfice des typographes. M. Coquelin cadet jouait pour la première fois le rôle d'Harpagon dans *l'Avare* et M<sup>lle</sup> Lynnès celui de Frosine.

www.libtool.com.cn  
RÉPERTOIRE MODERNE

	Nombre d'actes	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'année	
			Matin.	Soir.
<i>La Mégère apprivoisée</i> , comédie.	3	1 <sup>er</sup> janvier	5	28
<i>Éolpe roi</i> , tr. gé. lie.....	5	2 janvier	2	1
<i>La Chance de Française</i> , com....	1	2 janvier	1	26
<i>Souvent homme varie</i> , com. en v.	2	3 janvier		9
<i>L'Aventurière</i> , comédie en vers..	4	3 janvier		5
<i>L'Étincelle</i> , comédie.....	1	3 janvier		1
<i>Rosalinde</i> , comédie.....	1	4 janvier	1	7
<i>Vincenette</i> , drame en vers.....	1	8 janvier		4
<i>La Ciguë</i> , comédie en vers.....	2	10 janvier	1	
<i>Griselidis</i> , comédie en vers.....	3	10 janvier	2	4
<i>Les Honnêtes Femmes</i> , comédie..	1	10 janvier	2	11
<i>La Revanche d'Iris</i> , com. en vers	1	11 janvier	1	10
<i>Une Conversion</i> , comédie.....	1	12 janvier		3
<i>Hernani</i> , drame en vers.....	5	14 janvier	2	11
<i>Le Passant</i> , pièce en vers.....	1	17 janvier		2
<i>Le Monde où l'on s'ennuie</i> , com.	3	17 janvier	4	16
<i>François le Champi</i> , drame.....	3	19 janvier	1	6
<i>Il ne faut jurer de rien</i> , com...	3	19 janvier	1	6
<i>Ruy Blas</i> , drame.....	5	24 janvier	2	8
<i>La Cigale chez les fourmis</i> , com.	1	29 janvier		4
<i>Le Rex-de-chaussee</i> , comédie....	1	1 <sup>er</sup> février	1	3
<i>L'Ami Fritz</i> , comédie.....	3	6 février	2	5
<i>Par le glaive!</i> drame en vers... 5 7 t.	8	8 février		70
<i>Le Testament de César Girodot</i> , c.	3	12 février	1	10
<i>Mademoiselle de Belle-Isle</i> , com.	5	17 février	2	3
<i>Le Bonhomme Jadis</i> , comédie... 1	21	février	4	5
<i>Henri III et sa cour</i> , drame.... 5	28	février	1	3
<i>Le Village</i> , comédie..... 1	29	février	2	2
<i>Le Gendre de M. Poirier</i> , com... 4	29	février	1	7
<i>Le Képhé</i> , comédie..... 1	6	mars	1	6
<i>Horace et Lydie</i> , comédie en v.. 1	8	mars		2
<i>Le Fustier</i> , comédie en vers.. 3	8	mars		3
<i>Bataille de dames</i> , com..... 3	13	mars	1	4
<i>La Fille de Roland</i> , dr. en vers. 4	22	mars	2	3
<i>Faut-il s'en prendre</i> , comédie.... 1	27	mars	1	5
<i>Mademoiselle de la Seiglière</i> , c.. 4	29	mars	4	15
<i>Les Ouvriers</i> , drame en vers.... 1	2	mai		4
<i>Le Luthier de Crémone</i> , c. en v.. 1	10	mai		3
<i>On ne badine pas avec l'amour</i> , dr. me.....	3	17 mai		2
<i>Froufrou</i> , pièce.....	5	21 mai	1	39
<i>Camille</i> , comédie.....	1	5 juin	1	3
<i>Denise</i> , comédie.....	4	19 juin		9
<i>Les Demoiselles de St-Cyr</i> , com. 4	23	juin	1	8
<i>Les Petits Oiseaux</i> , comédie.... 3	7	août		3



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

	Nombre d'actes	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'année	
			Matin.	Soir
<i>Le Duc Job</i> , comédie.....	4	11 août		5
<i>Le Bourgeois</i> , comédie.....	1	23 août		5
<i>Le Fruit défendu</i> , com. en vers.	3	1 <sup>er</sup> septemb.	1	6
<i>Le Baiser</i> , comédie en vers....	1	18 septembre		4
<i>Le Juif polonais</i> , drams.....	3 6 t.	19 septembre	2	19
<i>Fracillon</i> , comédie.....	3	6 octobre	1	10
<i>Le Demi-Monde</i> , comédie.....	5	7 octobre		6
<i>Une Visite de noces</i> , comédie...	1	23 octobre		3
<i>Jean Darlot</i> , pièce.....	3	22 novembre		16
<i>Au printemps</i> , com. en vers....	1	28 novembre		4
<i>L'Eté de la Saint-Martin</i> , com.	1	24 novembre		3
<i>Le Monde où l'on s'ennuie</i> , com.	1	6 décembre		9

NOTA. — Le signe \* indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

www.libtool.com.cn

## RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> repré- sentation ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'année.	
			Matin.	Soir
<i>La Maison de campagne</i> , com..	1	1 <sup>er</sup> janvier		4
<i>L'Amour médecin</i> , comédie.....	3	2 janvier	1	
<i>Britannicus</i> , tragédie.....	5	5 janvier	1	4
<i>Le Jeu de l'amour du hasard</i> , c.	3	5 janvier	1	2
<i>le Barbier de Séville</i> , c. comie..	4	12 janvier		2
<i>L'Acare</i> comédie.....	5	15 janvier	1	8
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie.	3	15 janvier	2	6
<i>Le Legs</i> , comédie.....	1	17 janvier	2	6
<i>Le Mariage de Figaro</i> , comédie.	5	28 janvier	2	3
<i>Monsieur Pourcavaignac</i> , com..	3	28 février	2	
<i>Polyeucte</i> , tragédie.....	5	24 mars	1	4
<i>La Gageure imprévue</i> , comédie.	1	29 mars	1	5
<i>les Fausses confidences</i> , comédie.	3	7 avril	1	3
<i>Rafazet</i> , tragédie.....	5	7 avril	1	
<i>les Précieuses ridicules</i> , comédie	1	12 avril	1	3
<i>George Dandin</i> , comédie.....	3	26 avril		2
<i>Athalie</i> , tragédie.....	5	28 avril	3	13
<i>Tartuffe</i> , comédie en vers.....	5	1 <sup>er</sup> mai	1	1
<i>Le Médecin malgré lui</i> , comédie.	3	10 mai	1	4
<i>les Folies amoureuses</i> c. en vers	3	17 mai	1	4
<i>L'École des femmes</i> , com. en vers	5	27 mai		1
<i>Le Sicilien ou l'Amour peintre</i> , c.	3	30 mai		4
<i>Le menteur</i> , comédie.....	5	6 juin		1
<i>La Coupe enchantée</i> , com.....	1	10 juin		7
<i>Le Mariage forcé</i> , comédie.....	1	6 juillet	1	8
<i>Horace</i> , tragédie.....	5	14 juillet	2	
<i>La Méromanie</i> , com. en vers..	5	18 juillet		4
<i>Le Mercurie volant</i> , comédie....	3	18 juillet		8
<i>L'Flourdi</i> , comédie en vers.....	5	31 juillet		2
<i>Le Diable amoureux</i> , com. en v..	2	8 août	1	6
<i>Les Trois Sultans</i> , comédie....	3	18 août	1	17
<i>Attendez-moi sous l'orme</i> , com..	1	19 septemb.	1	3
<i>La Mort de César</i> , tragédie....	3	22 septemb.	1	1
<i>Le Cid</i> , tragédie.....	5	16 octobre		1
<i>Arlequin joli par l'amour</i> , com.	1	17 octobre	1	4
<i>Andromaque</i> , tragédie.....	5	17 novembre		1
<i>L'École des maris</i> , com. en vers	3	15 décembre	1	
<i>Les Plâtres</i> (3 <sup>me</sup> acte), c. en v.	3	21 décembre		1
<i>Zaire</i> , tragédie.....	5	29 décembre	1	

Le 30 décembre avait lieu l'assemblée générale annuelle. — M. Paul Mounet, rapporteur de la commission des comptes, lisait son rapport, qui

était approuvé à l'unanimité. M. Jules Claretie lisait ensuite le sien, contenant l'exposition de la situation de la Comédie à ce jour. — Il annonçait officiellement que la part de sociétaire serait, pour cette année 1892, de 18,000 francs. Puis il présentait un projet de budget pour 1893, qui fut unanimement ratifié. — La séance fut close sur cette lecture, que les sociétaires ont fort goûtée, car, à la suite des difficultés de l'année expirante, on n'osait pas espérer un aussi beau résultat, qu'il faut attribuer et au prestige de la Comédie-Française et aussi surtout à la bonne administration de M. Jules Claretie.

Enfin, M. Jules Claretie annonçait à l'assemblée que M. le ministre de l'Instruction publique venait de nommer M. Laroche chevalier de la Légion d'honneur après vingt-cinq ans de services.

## THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Les premiers jours de janvier sont périodiquement pour l'Opéra-Comique l'occasion d'encaisser de fructueuses recettes : *Manon*, *Mignon*, *Richard Cœur de Lion*, *Mireille*<sup>1</sup>, *Lalla-Roukh*<sup>2</sup>, *L'Amour médecin*, *Carmen*, la *Fille du régiment*, les *Dragons de Villars*<sup>3</sup>, les *Noces de Jeannette*, *Hayée*<sup>5</sup>, le *Rêve*, le *Chalet* et *Lakmé*<sup>6</sup> com-

1. Dans *Mireille*, M. Lube chante pour la première fois le 2 janvier le rôle de Vincent, et M. Boudouresque, le 7 janvier chante pour la première fois le rôle de Ramon ; le 9 janvier M. Delmas chante pour la première fois le rôle de Vincent.

2. Le 2 janvier, M. Gluch chante pour la première fois le rôle de Noureddin dans *Lalla-Roukh* ; le 17 janvier, M<sup>lle</sup> Leclerc chante pour la première fois le rôle de Myrza.

3. Dans les *Dragons de Villars*, M<sup>lle</sup> Leclerc chante pour la première fois, le 3 janvier, le rôle de Georgette.

4. Le 14 janvier M. Lubert, M<sup>lle</sup> Pierron et M<sup>lle</sup> Delorce, chantent pour la première fois dans le *Rêve* les rôles de Félicien, d'Hubertine et du petit clerc.

5. Dans *Hayée*, M<sup>lle</sup> Cécile Merguillier reprend le rôle d'Hayée.

6. Le 17 janvier dans *Lakmé*, M. Delmas et M. Marc-Nohel chantent pour la première fois les rôles de Gérard et de Frédéric.



posent les spectacles quotidiens, pendant qu'on prépare l'avènement de *Cavalleira rusticana*, un ouvrage en deux actes, d'origine italienne, et qui a fait le tour des capitales du monde artistique avant qu'il se soit trouvé, à Paris, un théâtre pour le monter.

19 JANVIER. — Première représentation de *Cavalleria rusticana*<sup>1</sup>, opéra en un acte, version française de M. Paul Milliet, musique de M. Pierre Mascagni. — L'Opéra-Comique est le deux cent quatre-vingt-onzième théâtre qui monte *Cavalleria Rusticana*. On sait que la partition de M. Mascagni remporta le prix du concours ouvert par le grand éditeur Sonzogno : M. Mascagni, qui est né à Livourne en 1863, avait alors vingt-cinq ans. Le sujet de *Cavalleria rusticana* est tiré d'un recueil de nouvelles de Verga : *Vita dei Campi*. Quand le rideau se lève, nous sommes dans un village de Sicile. C'est le matin du jour de Pâques, et la place du village est pleine de braves gens, hommes et femmes, qui, avant d'aller entendre la sainte messe échangent des propos divers. Il y a là des lavandières, des fruitières, une vieille aubergiste, dont la modeste *trattoria* est comme cachée dans un des angles de la place. La vieille aubergiste s'appelle dona Lucia. Elle a pour fils Turridu, un gaillard de vingt-cinq ans, qui, après avoir fait son temps de service aux bersaglieri, est

1. DISTRIBUTION. — Turridu, M. Gibert. — Alfio, M. Bouvet. — Santuzza, M<sup>me</sup> Calvé. — Lola, M<sup>me</sup> Villefroy. — Lucie, M<sup>me</sup> Pierron. — Une paysanne, M<sup>me</sup> Perret.

revenu au village. Il y retrouve une femme dont il était épris avant son départ. Mais aujourd'hui dame Lola est mariée. Cette circonstance n'empêche pas Turridu de l'aimer toujours. Cette jeune dame n'étant pas vertueuse, Turridu devient son amant. Il a tort, d'autant mieux qu'il est aussi l'amant d'une jolie fille de village, la tendre et sombre Santuzza. Santuzza découvre la vérité et elle fait à son séducteur les reproches amers qu'elle a certainement le droit de lui faire. Elle se lamente et supplie Turridu de ne pas l'abandonner. Celui-ci lui répète qu'il n'est pas un enfant, qu'il entend avant tout être son maître et que la pensée de se savoir épié l'exaspère. La pauvre fille, elle aussi, est exaspérée. Elle ne peut prendre son parti d'être trahie. Alfio, le mari de dame Lola, ne sait rien. Il est charretier de son état. C'est un garçon assez lourd, mais honnête, loyal, résolu et logique. Santuzza, affolée de douleur, le prend à part. En deux mots, elle lui révèle la vérité. Alfio, comme tous les maris ou les amants trompés, veut douter. Santuzza insiste. Sa dénonciation faite, elle la regrette et s'écrie : « Ah ! misérable ! C'est moi, grand Dieu ! C'est moi qui les livre au châtiement ! — En moi, répond Alfio, l'amour se change en haine ; je veux du sang pour un pareil affront ! Je veux broyer dans cette main de fer les lâches qui m'ont tout pris ici-bas ! » — Turridu, quelques instants après, offre à boire à ses camarades. Il aperçoit Alfio ; il lui demande de boire avec lui. Alfio refuse : il veut avoir une

explication avec Turridu. L'explication est brève. Les deux hommes s'embrassent, et Turridu mord l'oreille droite d'Alfio; cela signifie: il faut que l'un de nous deux meure! Les deux adversaires se retrouveront là-bas, derrière la dernière maison du village: Turridu, qui ne sait pas très bien ce qu'il veut en amour, prie sa mère de servir de mère à Santa, s'il ne revient pas. On n'a pas eu le temps de courir après lui qu'une femme entre, criant de loin: « On a tué le compère Turridu! » Et le rideau tombe rapidement sur l'acte unique de *Chevalerie rustique*.

Nous croyons que le livret, qui ne laisse pas d'être empoignant, est pour beaucoup dans l'immense succès de l'ouvrage. Car, si la musique, écrite de verve et aussi beaucoup de souvenir par le jeune compositeur, avait seule réussi à provoquer l'enthousiasme des deux mondes, cela ferait en vérité peu d'honneur au goût de nos contemporains d'au-delà des monts et des mers. A Paris, où nous sommes en ce moment dans une période de transition et d'évolution vers un art plus raffiné et plus élevé, il était à présumer que la partition de M. Mascagni, d'une mélodie banale et de forme primitive, courait à un échec certain... Il nous semble inutile de le dissimuler ici. Disons qu'on a bissé, non sans quelques protestations du reste, un intermezzo dont la phrase des violons à l'unisson ne manque pas d'élan, et que la romance de Santuzza a été fort applaudie, grâce à M<sup>lle</sup> Calvé, qui l'a très dramatiquement chantée. La soirée a été bonne, nous pouvons



même dire excellente pour la jeune artiste, que nous avons connue si froide à ses débuts dans le *Chevalier Jean*, et qui, se dégelant au soleil d'Italie, nous est revenue avec des qualités tragiques et une passion débordante d'un grand effet sur le public. Elle n'a pas joué le rôle de Santuzza, elle l'a vécu d'un bout à l'autre, en jalouse Sicilienne, prise sur le vif de l'observation. L'ensemble est, du reste, excellent ; MM. Gilbert et Bouvet, M<sup>me</sup> Villefroy et Pierron, sans oublier l'orchestre de M. Danbé, se sont montrés à la hauteur de leur tâche respective.

Les représentations de *Cavalleria rusticana* sont presque aussitôt interrompues par une maladie assez grave de M<sup>ue</sup> Calvé. Les mois de février et de mars ne voient pas sur l'affiche l'ouvrage de M. Mascagni, qui ne sera repris que le 4 avril.

22 FÉVRIER. — L'Opéra-Comique reprend ce soir le *Roi d'Ys*, pour le début de M<sup>me</sup> Renée Richard dans le rôle de Margared.

Est-il besoin de rappeler que la première représentation du *Roi d'Ys* fut, il y a quatre ans, un événement artistique de la plus haute importance, en même temps qu'un acte de réparation tardive, mais éclatante, envers un compositeur dont le nom, pour être alors ignoré de la foule, méritait d'être populaire comme son talent ? Il n'y a, du reste, dans ce renouveau d'empressement et dans cette continuité de sympathies, rien qui nous étonne. Le *Roi d'Ys* est un excellent et intéres-

1. Le 29 avril, M. Lubert chante pour la première fois le rôle de Turridu, dans *Cavalleria rusticana*.



sant poème d'opéra qui fait vraiment honneur à M. Edouard Blau. L'œuvre de M. Lalo est d'une inspiration constamment élevée. C'est une partition solide qui se tient d'un bout à l'autre et qui réunit les qualités de force et de tendresse alternant avec un rare bonheur. Quant à l'orchestre, est-il besoin d'ajouter qu'il atteste sans cesse toute l'habileté d'un maître consommé ? La reprise de ce soir, qui n'avait pas besoin d'un prétexte, en trouvait un tout naturel dans l'intéressant début de M<sup>me</sup> Renée Richard, prenant possession du rôle de Margared, créé par M<sup>me</sup> Deschamps. Si M<sup>me</sup> Richard a perdu l'éclat de ses notes élevées, elle a gardé le velouté de ses notes graves, et son jeu très pathétique met puissamment en relief toutes les parties du rôle long et difficile de Margared. La voix de M. Gibert sonne merveilleusement dans le rôle de Mylio, et jamais nous n'avions entendu si vaillamment enlever le beau trio du second acte. On lui redemande l'aubade, et l'on bisse la charmante répartie amoureuse, si joliment soupirée par M<sup>lle</sup> Simonnet, qui est toujours une tendre et délicieusement poétique Rozenn. M. Bouvet reprend avec un vif succès son rôle de Karnac, auquel il donne la physionomie farouche et sombre qui lui convient. La voix de basse chantante de M. Lorrain, jouant pour la première fois le rôle du roi d'Ys, fait valoir le récitatif du premier acte, et M. Fournets psalmodie toujours avec toute la gravité de sa basse profonde les phrases mises par le compositeur sur les lèvres de pierre de saint Corentin. Il n'y a

pas non plus à refaire l'éloge de M. Danbé, qui joue comme un virtuose de l'orchestre qu'il a si bien dans la main <sup>1</sup>.

28 MARS. — *Les Noces de Figaro*, <sup>2</sup> opéra-comique en quatre actes, de Michel Carré et M. Jules Barbier, d'après Beaumarchais, musique de Mozart.

M. Carvalho aime Mozart, ce n'est certes pas nous qui lui en ferons un crime. Les anciens vous diront comme il monta au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple les *Noces de Figaro* avec le fameux trio Vandenheuvel-Duprez, Miolan-Carvalho et Delphine Ugalde; comme il monta plus tard, au Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet, la *Flûte enchantée*, avec M<sup>me</sup> Carvalho et Christine Nilsson. Quelles distributions, et aussi quelles recettes! Les deux ouvrages furent ensuite repris à l'Opéra-Comique de la salle Favart, où nous revîmes les *Noces de Figaro* avec M<sup>me</sup> Carvalho, dans la comtesse, M<sup>lle</sup> Van Zandt, dans Chérubin, et M<sup>lle</sup> Isaac, dans Suzanne. La dernière apparition de l'œuvre de Mozart date du mois de mai 1886 : M<sup>lle</sup> Isaac avait gardé son rôle

1. Dans l'intervalle, le 29 février, M. Delmas chante pour la première fois le rôle de George Brown, dans la *Dame blanche*; une débutante, M<sup>lle</sup> Buhl aborde pour la première fois dans *Philémon et Baucis*, où M. Lorrain chante le rôle de Jupiter; le 16 mars, le rôle de Baucis et M. Bouvet joue pour la première fois, dans *Manon*, le 16 mars, le rôle du comte des Grieux.

2. DISTRIBUTION. — Le comte Almaviva, M. Tashin. — Figaro, M. Fugère. — Bartholo, M. Fiérens. — Basile, M. Barnold. — Antonio, M. Troy. — Chérubin, M<sup>me</sup> Landouzy. — La comtesse, M<sup>me</sup> Simonnet. — Suzanne, M<sup>me</sup> Isaac. — Marceline, M<sup>me</sup> Pierron. — Barberine, M<sup>me</sup> Elven.

de Suzanne; M<sup>lle</sup> Emma Calvé succédait à M<sup>me</sup> Carvalho dans la comtesse, et M<sup>lle</sup> Simonnet abordait le rôle de chérubin. Depuis lors, les *Noces de Figaro* furent laissées dans l'ombre : M. Carvalho se devait à lui-même de les rendre à la lumière de la rampe, en même temps qu'aux applaudissements de M. Gounod et de ceux qui, comme l'auteur de *Faust* et de *Polyeucte*, admirent encore le divin Mozart. La soirée présentait un double intérêt dans la reprise de l'œuvre et dans le retour de M<sup>me</sup> Isaac, qui, regrettée par tous, était partie il y a quatre ans, pour se marier et renoncer définitivement à la scène. On le disait alors : mais vous savez que, quand ce démon de théâtre vous a pris, il vous lâche difficilement, et comment n'eût-elle pas cédé aux pressantes sollicitations de son ancien directeur?... Le public s'est chargé de lui montrer qu'elle aurait eu tort de se confiner dans sa retraite familiale; il a acclamé, à sa « troisième » rentrée à l'Opéra-Comique, la chanteuse exquise dont la voix est aussi fraîche et aussi pure qu'au premier jour, et dont le style est toujours parfait. Elle a dû bisser le duo avec M. Taskin, et on lui a demandé d'enthousiasme, son grand air du quatrième acte, qu'elle a dit avec un art incomparable. Ajoutons que, si la cantatrice ne laisse rien à désirer, l'« actrice » n'a rien perdu de son entrain, elle nous joue Suzanne avec autant de verve que d'intelligente finesse. L'ensemble de l'interprétation est d'ailleurs excellent. M. Fugère en Figaro est plein de rondeur et de malice.



M<sup>me</sup> Landouzy, un séduisant Chérubin, dit délicieusement « la romance à Malame » qu'on a voulu entendre deux fois, comme aussi le duo du troisième acte avec la comtesse. La comtesse, c'était cette fois, M<sup>lle</sup> Simonnet, qui se tire aussi habilement que possible de ce rôle assez ingrat ; la douce Angélique du *Rêve* rend bien la physiologie mélancolique de Rosine, seconde manière ; mais il ne faut pas se fier aux petits airs simplets de Mozart, cent fois plus difficiles à interpréter que la musique moderne. M. Taskin est un Almaviva de belle prestance et de haut style, absolument parfait, je vous l'atteste. N'oublions pas M<sup>lle</sup> Pierron, une aimable Marceline, et la jolie M<sup>me</sup> Elven, qui nous dit fort gentiment le petit rôle de Fanchette.

Le 5 mai, M<sup>me</sup> Siegried Arnoldson qui avait déjà reparu, le 4 mars sous les traits de Lakmé, prend possession du rôle de Carmen, en vue de l'exportation. La *Manon* de Massenet tient toujours l'affiche.

9 MAI. — Première représentation d'*Enguerrande*<sup>1</sup>, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux de MM. Emile Bergerat et Victor Wilder, musique de M. Auguste Chapuis. — On a conté comment, désireux d'être pour sujet de ballet un poème de Théophile Gautier, M. Auguste Chapuis fut, un jour, présenté à Bergerat. Celui-ci

1. DISTRIBUTION. — Gaétan, M. Gibert. — Mëlibée, M. Fugère. — Un bûcheron, M. Fournets. — Orliiz, M. Bernaert. — L'archevêque, M. Fierens. — Orias, M. Juljen. — Un héraut, M. Lonati. — Enguerrande, M<sup>me</sup> Boucart. — Noëma, M<sup>me</sup> Horvitz.



apprit alors au jeune musicien que, par traité, toutes les œuvres de son illustre beau-père propres à être mises en ballet étaient réservées à son ancien maître : Massenet... Puis il termina la conversation par un : « Prenez mon ours », qui n'était point si bête, encore qu'il sortit de la sacrée bouche d'un poète. — L'« ours » en question était cette *Enguerrande* pour laquelle M. Bergerat avait rêvé d'abord le Théâtre-Français, puis Sarah Bernhardt elle-même : autant en emporte le vent !... La pièce a paru dans le *Théâtre en vers*, d'Emile Bergerat, publié à la bibliothèque Charpentier. Ouvrez le volume et lisez-la : vous la trouverez charmante en sa shakespearienne fantaisie, en sa parisienne gaminerie ; mais si, après vous être épouvantablement régalé de cet abracadabrante lecture, vous déclarez *jouable* le « poème dramatique » de Bergerat, je vous dirai que vous voulez rire... — Ainsi l'a compris, du reste, M. Wilder, qui a refait la pièce dans le but de la rendre scénique, au point que le père refusait de reconnaître son enfant, et qu'une querelle mémorable surgit entre collaborateurs, se renvoyant l'un à l'autre, ainsi qu'ils l'eussent fait d'une balle élastique, la très malheureuse *Enguerrande*. Il ne fallut, dit-on, rien moins qu'une mauvaise répétition générale pour mettre enfin d'accord les librettistes ennemis et les convaincre tous deux de la dure, mais inéluctable nécessité d'urgentes coupures. — Ces sacrifices au bon goût et à ce qu'on pourrait appeler « le style théâtral » n'ont point été en-

core assez grands, semble-t-il, puisque, prévenu déjà et voulant à tout prix s'amuser, le public de première s'est cruellement appliqué à mettre partout des doubles sens et à souligner les phrases bizarres, et même celles qui ne l'étaient pas.

L'action que Bergerat avait mise « en Chimérie », se passe en Sicile au quinzième siècle, si vous voulez. Les Palermitains exultent : Jean III, le tyran, est mort. Son successeur est tout désigné : c'est le jeune Gaëtan, prince aimé de tous ; mais, au désappointement général, il refuse énergiquement la couronne, ayant juré de n'être jamais roi. Le trône reviendra donc à sa cousine Enguerrande, reine de Corse ; mais le fin diplomate Mélibée a juré de réunir les deux îles en mariant Enguerrande à Gaëtan. Celui-ci n'a pas plus de goût pour l'hyménée que pour le diadème, et malgré les sages conseils de Mélibée, qui prétend que la morale des rois se doit d'être facile et que nul n'est forcé d'aimer sa femme en politique, voilà notre sculpteur et tourmenteur de luth écrivant effrontément à la belle Enguerrande qu'il veut rester franc bohémien et... célibataire. Vous pensez si notre reine est froissée d'un tel dédain. Un orage survient à point pour faciliter entre les deux jeunes gens l'entrevue que rêvait en dernier ressort l'ambassadeur Mélibée. Transpercée par la pluie, Enguerrande se réfugiera dans la cabane d'un bûcheron où, pour mieux se cacher, elle se dévêtira complètement : une vraie sirène. Puis, amenant Gaëtan près de ladite cabane, Mélibée l'engage à regarder à travers la

lézarde. — « Ciel ! » s'écrie-t-il, et la phrase d'orchestre de M. Chapuis nous apprend que cet amoureux de la forme est pris à tout jamais. Enguerrande accorderait volontiers sa main au jeune Gaëtan, mais elle a juré de n'appartenir qu'à un roi : — « Je n'ai qu'un mot à dire pour l'être... » fait le sculpteur, reconnaissant Enguerrande, en même temps que la reine apprend qu'elle a devant elle son dédaigneux cousin. Gaëtan ne violera pas son serment. Enguerrande est donc reine de Sicile et déclare Gaëtan son prisonnier. Mais elle a désormais le cœur pris, elle aussi, et touchée de l'amour qu'elle inspire à l'artiste qui modèle toutes ses œuvres à son image, elle abdiquera, juste au moment où le rusé diplomate croyait toucher à son but : il n'y a plus maintenant ni roi, ni reine. Et nous retrouvons nos deux amoureux enlacés l'un à l'autre, au bord de la mer bleue. Mais les bruits de la ville arriveront jusqu'à eux : les Palermittains doivent se défendre contre les Corses qui les attaquent. Et l'on voit défiler le peuple et l'armée qui tous, en passant, jettent à Gaëtan l'épithète de lâche. La passion serait plus forte que le devoir, si Enguerrande elle-même ne lui mettait l'épée à la main en lui disant le traditionnel « Va le battre ! » Gaëtan est vainqueur, mais mortellement frappé. Il vient expirer dans les bras d'Enguerrande, murmurant une dernière phrase d'amour.

Elève de M. Théodore Dubois, M. Chapuis remporta au Conservatoire les premiers prix d'or-



gue et d'harmonie. Il quitta bientôt la classe de composition de M. Massenet pour travailler avec César Franck, dont il fut un des disciples favoris. Un volume de mélodies, écrites sur des vers de J. Richepin, les *Caresse*s, et la composition des *Jardins d'Armide*, qui lui valut en 1886 le prix Rossini, formaient jusqu'ici le bagage du musicien d'Enguerrande. Débuter par quatre actes à l'Opéra-Comique pouvait passer pour une fortune inespérée : reste à savoir si ce livre, romantique au point d'être puéril, était de nature à inspirer le compositeur. M. Chapuis a essayé de suivre le poème en sa bizarrerie, et ce n'est pas tout à fait sa faute à lui s'il s'est parfois égaré dans ce labyrinthe. Sans savoir prendre nettement parti entre ce qu'on appelle le « vieux jeu » et le procédé des leitmotive à la façon de Wagner, sans pouvoir se défendre complètement des souvenirs de Massenet. M. Chapuis a composé, un peu lourdement orchestrée, une partition fort honorable, dont il restera du moins, après l'irréparable chute de l'ouvrage, quelques pages de vrai mérite, telles que les airs de Noéma, et surtout un duo d'amour interrompu par la *Marseillaise* des soldats du peuple partant en guerre. Le dernier acte, qui est heureusement le plus scénique, dénote un musicien de valeur.

Après avoir longtemps cherché une Enguerrande, on s'est décidé pour une débutante, M<sup>lle</sup> Boucart, qui s'était fait applaudir comme la meilleure Elsa départementale, au moment où *Lohengrin* en était réduit à faire la province. Au



point de vue plastique, M<sup>lle</sup> Boucart réalise l'idéal des auteurs; au point de vue artistique, sans avoir l'autorité que nécessiterait un rôle infiniment plus difficile que celui d'Elsa, l'Enguerrande d'hier, nous a, du moins fait entendre une voix d'un timbre agréable et d'une puissance suffisante. M. Gibert tient vaillamment la partie du ténor. M. Fournets fait applaudir sa belle voix de basse dans l'air du Bûcheron. M<sup>lle</sup> Horwitz dit d'une façon charmante les phrases pleines de fraîcheur du rôle épisodique de Noéma. Félicitons enfin les auteurs d'avoir confié à M. Fugère le rôle du ridicule ambassadeur Mélibée : que fût-il advenu, sans l'excellent artiste, de ce grotesque fantoche?

Au bout de six représentations, *Enguerrande* disparaissait de l'affiche<sup>1</sup>.

9 JUIN. — Première représentation : les *Troyens*<sup>2</sup> opéra en quatre actes, paroles et musique d'Hector Berlioz. — Lorsque Berlioz allait à Weimar, il rendait souvent visite à la princesse de Wittgenstein, l'amie dévouée de Liszt. Il lui exprimait

1. Un des auteurs d'*Enguerrande*, M. Victor Wilder, mourut à Paris, dans le courant de cette année 1892.

2. Le 26 mai. M. Carbonne abordait pour la première fois le rôle de Cantarelli, dans le *Pré aux Clercs* et M<sup>lle</sup> Sanderson, chantait pour la première fois, le 27 mai, le rôle de Lakmé, dans l'œuvre de Léo Delibes.

3. DISTRIBUTION. — Enée, M. Lafarge. — Iopas, M. David. — Soldat, M. Belhomme. — Soldat, M. Fournets. — Hylas, M. Clément. — Narbal, M. Lorrain. — Mercure, M. Bernaret. — Panthée, M. Boudouresque. — Un officier, M. Challet. — Didon, M<sup>me</sup> Delna. — Anna, M<sup>me</sup> De Bérèdes. — Ascagne, M<sup>me</sup> Bonnefoi. Scène des apparitions : Chorèbe, M<sup>me</sup> Fugère. — Priam, M<sup>me</sup> Taskin. — Hector, M<sup>me</sup> Bouvet. — Cassandre, M<sup>lle</sup> Chevalier.

un jour sa vive admiration pour Virgile, en ajoutant qu'on pourrait tirer des deuxième et quatrième livres de l'*Enéide* un grand opéra traité dans la manière de Shakespeare. « Assurément, lui répondit la princesse, cet opéra, ce drame lyrique, il faut le faire. Appelez-le, disposez-le comme il vous plaira, mais il faut le commencer et le finir. » Et comme il se défendait, comme il hésitait en pensant aux soucis que lui causerait une telle entreprise : « Ecoutez, reprit-elle avec une amicale insistance, si vous reculez devant la peine que cette œuvre peut et doit vous donner, si vous n'avez pas le courage de tout braver pour Cassandre et pour Didon, ne vous représentez jamais chez moi, je ne veux plus vous voir. » On pense qu'il n'en fallait pas tant pour décider Berlioz, et dès qu'il revint à Paris, il se mit à composer le poème des *Troyens*. « J'ai entrepris un opéra en cinq actes, dont je fais tout, paroles et musique, écrit-il à son ami Morel le 28 mai 1856. J'en suis au troisième acte du poème ; j'ai fini hier le deuxième. Ceci est entre nous ; je le cisèlerai à loisir après l'avoir modelé de mon mieux ; je ne demande rien à personne en France. On le jouera où je pourrai le faire jouer : à Berlin, à Dresde, à Vienne, etc., ou même à Londres ; mais on ne le jouera pas à Paris, si on en veut, que dans des conditions tout autres que celles où je me trouverais placé aujourd'hui. Je ne veux pas remettre ma tête dans la gueule des loups, ni dans celle des chiens. » Malgré ces dénégations hautaines, s'il continuait son travail, sans

même en parler à Alphonse Royer, le directeur de l'Opéra, « véritable Hottentot en musique » et qui le considérait comme un symphoniste inhabile à écrire pour les voix, c'est qu'il avait, il l'avoue, un vague espoir d'arriver plus tard « par le haut de l'édifice, autrement dit par la volonté de l'empereur ». C'est surtout avec son ami Adolphe Samuel, de Bruxelles, que Berlioz parle à cœur ouvert des *Troyens*; ce sont ces lettres-là qui éclairent le mieux le fond de sa pensée et dévoilent à quel mobile il obéissait, quel idéal il poursuivait, en réalisant une conception tellement contraire au goût de ses contemporains : « Peu importe ce que l'œuvre ensuite deviendra, qu'elle soit représentée ou non. Ma passion virgilienne et musicale aura été ainsi satisfaite, et j'aurai au moins montré ce que je conçois qu'on peut faire sur un sujet antique traité largement. » En tête des *Troyens*, Berlioz a mis cette inscription votive : *Divo Virgilio*; mais il a rédigé aussi une épître dédicatoire à la princesse de Wittgenstein, insérée dans très peu d'exemplaires, pour le remercier d'avoir relevé son courage : « Sans vous et sans Virgile, cette œuvre n'existerait pas. Vous avez parlé, en m'envoyant combattre, comme ces femmes de Sparte qui disaient à leurs fils en leur donnant un bouclier : « Reviens avec ou dessus. » Je suis revenu... saignant et affaibli... avec le bouclier. »

La critique d'il y a trente ans <sup>1</sup> ne fut pas ten-

1. Les *Troyens* furent représentés pour la première fois sur cette même scène du théâtre Lyrique, aujourd'hui l'Opéra-Comique provisoire, le 4 novembre 1853.



dre au pauvre musicien. B. Jouvin, l'« enragé » dont riait Berlioz au moment de l'*Enfance du Christ*, était toujours sur la brèche, et traita le compositeur et son opéra de la belle façon. Qu'était-ce, à ses yeux, que cette partition des *Troyens* ? « Une montagne d'impuissance auprès des chefs-d'œuvre qui rayonnent dans le ciel de la musique ». Et cependant, comme il portait, disait-il, un profond respect à l'artiste convaincu, courageux, intraitable, qu'était Berlioz, il allait le prouver en donnant un bon conseil à M. Carvalho : que ne remplaçait-il les spectres de Priam, Chorèbe, Cassandre, Hector, trop peu connus du public, par quatre autres qui tiendraient au compositeur les discours suivants : « Le premier : Je suis Gluck ; tu m'admiras, tu as parlé de mon *Alceste* avec une rare éloquence et tu déshonores aujourd'hui mon récitatif, si mâle dans sa sobriété, si grand dans sa simplicité. Le deuxième : Je suis Spontini. Tu as aimé ma *Vestale* plus que n'a fait Licinius ; tu te dis mon disciple, et tu éteins avec l'eau bourbeuse de tes mélodées traînantes le rythme enflammé : *Arrachez ces bondeaux*, que j'ai légué à mon compatriote Rossini. Le troisième : Je suis Beethoven, l'auteur de tant d'immortelles symphonies, arraché brusquement par la symphonie de la Chasse royale à ces rêves de la tombe que font les illustres morts sur le chevet de leur gloire. Le quatrième : Je suis Carl-Maria de Weber. Après avoir appris à mon école le coloris instrumental, tu me voles ma palette et mes pinçaux pour



barbouiller des images dignes d'un peintre d'auberges. » Albert Wolff arrivait à la rescousse ; il remplissait plusieurs colonnes de quolibets impitoyables contre Berlioz, digne rival de Mangin, de Champroux : « Ces hommes-là doivent tomber sous le ridicule, et si le ridicule tue encore en France, l'auteur des *Troyens* n'a plus qu'à s'occuper d'un joli petit monument. » Plus tard, le même écrivain, sans embarras, reprochait amèrement à ses contemporains d'avoir « méconnu le génie de Berlioz ». Le caricaturiste Grévin se montra beaucoup moins injuste, et au-dessous d'un dessin, où l'on voit le long et maigre Berlioz casqué, cuirassé, costumé en Troyen faisant fuir le public à coups de grosse caisse, de trombone, de violon, d'*Énéide* et de poignard, nous lisons : « Les *Troyens*, tragédie lyrique, paroles, musique, tout de Berlioz. Ça n'est pas d'une gaieté folle ; mais ça ne fait rien, il y a trois ou quatre morceaux que je ne serais pas fâché d'avoir composés. »

La Société des grandes auditions musicales, qui nous avait fait connaître *Béatrice et Benedict* récemment représenté à l'Odéon, a été bien inspirée en confiant à M. Carvalho le soin de remonter artistiquement, à trente ans de distance, l'opéra dont il donna la primeur aux dilettanti de 1863. Ceux de 1892 apprécieront-ils à sa valeur la partition autrefois méconnue ? Je doute que le grand public s'assimile jamais les essais, si intéressants soient-ils, de littérature musicale de Berlioz, aussi spontanément qu'il goûte aujourd'hui l'œuvre

scénique de Wagner. Le « concert » des *Troyens* peut paraître monotone; *Lohengrin* est un drame attachant et vivant. L'interprétation est irréprochable de tout point. Les plus petits rôles sont confiés à des artistes de valeur, témoin le duo des sentinelles chanté par MM. Belhomme et Fournets; la jolie chanson du matelot que dit fort bien M. Clément; les ombres personnifiées par MM. Fugère, Taskin, Bouvet et M<sup>lle</sup> Chevalier: c'est là un luxe tout à fait inusité et qu'il serait impossible de renouveler pendant une longue série de représentations. M<sup>lle</sup> Bonnefoi pose bien le récitatif d'entrée du jeune Ascagne. M<sup>lle</sup> de Bérizet, qui n'avait fait que passer dans *Dimitri*, où elle remplaça M<sup>me</sup> Deschamps, fait sonner de belles notes de contralto dans le duo du premier acte avec Didon. Il semble qu'une voix de stentor doit sortir du colossal Enée que représente M. Lafarge: il n'en est rien et nous n'avons affaire qu'à un ténor léger; mais, pour ne pas tenir ce qu'il promet, M. Lafarge ne se fait pas moins apprécier: il dit en excellent musicien l'air assez ingrat du troisième acte, après lequel il a été justement rappelé. Arrivons enfin à la révélation de la soirée, à l'héroïne du jour: M<sup>lle</sup> Delna, hier M<sup>lle</sup> Ledent; à dix-sept ans, douée d'une admirable voix de mezzo-soprano, qu'elle manie avec une aisance parfaite, cette jeune débutante s'est, du premier coup, imposée au public; à tel point qu'elle a soulevé, avec une simple phrase, des tonnerres d'applaudissements et que la Didon de Berlioz est, dès aujourd'hui,

*Sévillo*, un jeune baryton, qu'il a enlevé au théâtre de la Monnaie pour l'attacher à l'Opéra-Comique. M. Badiali est lauréat de notre Conservatoire. Il y a deux ans, il fut remarqué parmi les meilleurs élèves. Mais, au lieu de s'attarder, à Paris, dans ces petits rôles qu'il est tout naturel qu'on fasse jouer aux débutants; au lieu d'accepter les scènes faciles de l'opérette, il préféra sagement aller apprendre son métier à Bruxelles. Il débuta modestement à la Monnaie et, en deux années, très encouragé par M. Calabresi, qui appréciait ses jeunes qualités, il fit de réels progrès. Il débute ce soir à l'Opéra-Comique et, dès son entrée en scène, le public comprend qu'il a devant lui un adroit comédien, doublé d'un excellent chanteur. La voix de M. Badiali est d'un joli timbre. Il vocalise avec facilité, la diction est parfaite. Il a, en un mot, tout ce qu'il faut pour son emploi. Il est jeune, plein d'entrain et de gaieté. On l'a beaucoup applaudi, et c'était justice. Le voilà de la maison, où il rendra de grands services et où il prendra peu à peu de l'expérience et de l'autorité. M<sup>me</sup> Landouzy est toujours une Rosine exquise, qui a bien de la finesse dans ce rôle. Mais c'est surtout sa vocalisation qui est admirable. Dans la scène de la leçon de chant, les variations de Proth et la romance de l'Abeille, qu'elle enlève avec une dextérité remarquable, lui rapportent un véritable triomphe. De même M. Fugère à qui le rôle de Bartholo a valu des comparaisons flatteuses avec Lablache. Le rôle



du comte Almaviva est tenu par le ténor Delmas, qui le chante pour la première fois. Il s'y montre élégant comédien et soupire très agréablement la sérénade du premier acte. Au second, il joue avec beaucoup de mesure les scènes de Lindor. Le personnage de Basile ne convient pas à M. Lorrain, qui nous fait regretter, dans l'air de la Calomnie, la belle voix et le jeu très franc de M. Belhomme.

Avant le chef-d'œuvre de Rossini, on reprenait le *Nouveau Seigneur de village*<sup>1</sup>, de Boieldieu, qui n'avait pas été donné depuis plusieurs années. On l'a revu avec plaisir et on a surtout beaucoup applaudi M. Soulacroix, excellent dans le rôle de Frontin ; M<sup>me</sup> Molé, une charmante Babet, et MM. Grivot et Barnolt, qui complètent une excellente interprétation de cette œuvre de l'auteur de la *Dame blanche*.

14 DÉCEMBRE. — Applaudirons-nous M<sup>lle</sup> Calvé dans le rôle de *Carmen* ? Telle était la question qui se posait depuis plusieurs semaines. On savait que l'admirable Santuzza de *Cavalleria rusticana* était aux prises avec les études de l'héroïne de Bizet, et que soucieuse de présenter au public une physionomie originale de ce personnage, elle se montrait tour à tour pleine de confiance et s'abandonnait au plus profond découragement. Elle avait apporté aux répétitions de l'ouvrage un caractère irritable, une nature nerveuse qui donnait à tous autour d'elle et à elle-

1. Dans le *Nouveau Seigneur de village* débute, par le rôle de Colin, un jeune ténor, M. Thomas.



même de sérieuses inquiétudes. Les journaux ~~avaient raconté~~ nombre d'anecdotes sur ses excursions en Espagne pour y rencontrer des costumes et des types. Elle avait, disait-on, rapporté de la patrie du *Cid*, un pas original avec jeu d'écharpes qu'elle devait utiliser, au second acte, dans la scène de séduction avec Don José. L'opinion publique était adroitement entretenue dans la prise de possession par M<sup>lle</sup> Calvé de ce rôle redoutable. L'irritabilité de la charmante artiste était encore excitée par tous ces racontars et le bruit même avait couru que décidément elle renonçait à jouer *Carmen*. Il n'en était rien heureusement, et le 14 décembre l'affiche de l'Opéra-Comique annonçait enfin l'ouvrage de Bizet avec M<sup>lle</sup> Calvé pour la première fois dans le rôle de Carmen. M<sup>lle</sup> Calvé a-t-elle fait oublier Galli-Marié, en apportant sa façon à elle de comprendre ce personnage ? Non, certes. La physionomie de la créatrice plane sur cette représentation où la nouvelle Carmen lutte, non toujours avec avantage, contre le souvenir de sa devancière. Elle n'est pas en possession de ses moyens vocaux, et le type qu'elle nous présente en une Espagnole matinée de Parisienne. Rien, comme on voit, de l'héroïne de Mérimée. Ses partisans sont nombreux, ce qui n'empêche pas certaines critiques de se manifester. Les costumes sont superbes. La danse du second acte, avec le jeu d'écharpes tant prôné à l'avance, et sans les castagnettes traditionnelles, laisse le public indifférent. Elle trouve au troisième acte des gestes très dramatiques et

de très belles notes dans la scène des cartes où elle réunit tous les suffrages, et son costume noir, au dernier acte, est plus un cadre pour sa beauté troublante qu'une démonstration banale qui ne devait pas être du goût de tous. On l'admire, on l'applaudit, on la rappelle. Cette soirée est pour elle un long triomphe, ajouté à tant d'autres. Et déjà il est admis, qu'en dépit des critiques qui accueillent son jeu et son chant elle fera courir tout Paris, à *Carmen* <sup>1</sup>.

Pendant ce temps, on répétait le *Werther* de M. Massenet. Mais, des difficultés d'interprétation étant survenues, force fut de renvoyer l'ouvrage à l'année suivante. C'est pourquoi le 16 décembre, on reprenait la *Flûte enchantée*, de Mozart <sup>2</sup>.

La *Flûte enchantée* ne s'était point donnée depuis que l'incendie de la salle Favart avait forcé l'Opéra-Comique à transporter ses pénates en l'ancienne salle du Théâtre-Lyrique, où l'on acclamait autrefois, dans l'œuvre de Mozart,

1. DISTRIBUTION. — Don José, M. *Lubert*. — Escamillo, M. *Taskin*. — Le Remendado, M. *Barnott*. — Moralès, M. *Bernart*. — Zuniga, M. *Marc-Nohel*. — Le Dancaire, M. *Troy*. — Lillas-Paslia, M. *Lonati*. — Carmen, M<sup>me</sup> *Emma Calvé*. — Micaëla, M<sup>me</sup> *Landouzy*. — Mercédès, M<sup>me</sup> *Delorn*. — Frasquita, M<sup>me</sup> *Falise*.

2. DISTRIBUTION. — Tamino, M. *Clément*. — Papageno, M. *Fugère*. — Sarastro, M. *Nivette*. — Monostatos, M. *Perier*. — Un prêtre, M. *Bello*. — Premier prêtre d'Isis, M. *Artus*. — Deuxième prêtre d'Isis, M. *David*. — Bamboloda, M. *Barnott*. — Premier gardien du temple, M. *Carbonne*. — Deuxième gardien du temple, M. *Ragneau*. — Pamina, M<sup>me</sup> *Simmonet*. — La Reine de la Nuit, M<sup>me</sup> *Sanderson*. — Papagena, M<sup>me</sup> *Elven*. — Première fée, M<sup>me</sup> *Lecterc*. — Deuxième fée, M<sup>me</sup> *Falise*. — Troisième fée, M<sup>me</sup> *De Béridez*. — Premier génie, M<sup>me</sup> *Buhl*. — Deuxième génie, M<sup>me</sup> *Delorn*. — Troisième génie, M<sup>me</sup> *Planes*.

M<sup>mes</sup> Miolan-Carvalho et Christine Nilsson. Ne cherchez, je vous prie, dans la *Flûte enchantée*, aucune « tranche de vie »... Mais, qu'importent les enfantillages du poème et les niaiseries de l'action? Ce poème n'est-il pas un excellent prétexte à morceaux? N'est-il pas même, au point de vue strictement musical, disposé à merveille pour permettre au compositeur de développer toutes ses ressources? Il en use sans restriction; il accumule tous les genres et tous les tons. A côté de l'air du grand-prêtre, d'une majesté si sereine, vous aurez un petit chœur bouffe accompagné de triangles, qui semble écrit par un Offenbach idéal; à côté d'une romance d'amour d'une douceur suprême, vous trouverez un duo ultracomique; vous passerez d'un récitatif où semblent résonner la grandeur et la fermeté de Glück, à quelque menuet d'un divin *rococo*; d'un air de bravoure imaginé pour mettre en relief l'élévation de la voix et la virtuosité d'une cantatrice, à une fugue qui transportera d'admiration les connaisseurs en contre-point... Et, si vous me dites que tout cela n'est pas du théâtre, que ce n'est pas de la musique dramatique, que si on entend par drame lyrique le développement des passions et l'expression logique et suivie d'une action et d'un sentiment, un ouvrage de ce genre, fût-il un complet chef-d'œuvre, ne peut pas être classé parmi les ouvrages de théâtre, je vous répondrai que rien ne prouve que Mozart et ses contemporains comprissent le théâtre à la façon des Français de la fin du dix-neuvième siècle. La

distance qui sépare pour nous la musique de chambre de la musique dramatique n'était pas la même à leurs yeux. Enfin, pour juger de la *Flûte enchantée* sans prévention, j'engagerai l'auditeur moderne à s'imaginer qu'il assiste à l'exécution d'une abondante série de morceaux de musique classique qu'on a trouvé le moyen d'animer par des décors et des costumes.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, M<sup>me</sup> Carvalho disant avec son art infini le célèbre duo en mibémol : « Ton cœur m'attend, le mien t'appelle ». N'établissez, je vous prie, aucune espèce de comparaison entre l'éminente cantatrice et M<sup>lle</sup> Simonnet, qui, sans style ni autorité, lui succède aujourd'hui dans le rôle de Pamina. Vous connaissez le fameux air de la Reine de la Nuit, où se trouvent accumulés des tours de force et des traits qui montent jusqu'au contre-*fa*. Il ne fallait rien moins que le soprano aigu d'Aloysia Weber, belle-sœur de Mozart, et celui de M<sup>lle</sup> Nilsson, pour interpréter cet air singulier. M<sup>lle</sup> Sibyl Sanderson admirablement belle, du reste, en son costume égyptien, était-elle donc malade ou tout au moins fatiguée, qu'elle n'a pas produit, dans l'air célèbre, l'effet que nous attendions ? M. Clément, au contraire, le Vincent de *Mireille*, cause à tout son auditoire un plaisir extrême. Il est impossible de chanter avec plus de goût, de charme et de fraîcheur, la romance du premier acte et l'air dialogué entre la flûte et la voix. Ce rôle de Tamino fait certainement le plus grand honneur au jeune artiste. Fugère



aussi excellent chanteur que très joyeux acteur, remplit avec son aisance habituelle le rôle de Papageno, il saisit très finement le genre et le degré de bouffonnerie qu'il convient de mettre dans l'interprétation de Mozart. Sans faire oublier M<sup>lle</sup> Chevalier, qui tenait en dernier lieu le rôle de Papagana, la gentille M<sup>lle</sup> Elven y montre de la verve et de l'adresse. C'est avec plaisir que nous notons son succès, et que nous saluons les heureux débuts de M. Périer, dans le rôle de Monostator et de M. Nivette, dans celui du grand-prêtre. La *Flûte enchantée*, qui comporte un grand nombre de costumes, de décors et même de trucs, a été joliment remontée par M. Carvalho. Elle est excellemment interprétée, jusque dans les petits rôles.

Et c'était tout <sup>1</sup>!... L'année était terminée pour l'Opéra-Comique, dont l'histoire, en 1892, se résumait dans le tableau suivant :

1. Signalons pour compléter cette notice, quelques faits de moindre importance. Le 24 octobre, M<sup>lle</sup> Leclerc chante pour la première fois le rôle de Charlotte, dans la *Nuit de Saint-Jean*. Le 15 décembre M<sup>lle</sup> Euhl chante pour la première fois le rôle d'Isabelle, dans le *Pre-aux-Clercs*, où M. Artus abordera trois jours après celui de Girof. Le 27 novembre, M<sup>lle</sup> Boucard avait chanté pour la première fois le rôle de *Zampa*. Enfin, le 20 décembre, M<sup>me</sup> Landouzy remplace M<sup>lle</sup> Sanderson, dans le rôle de la Reine de la Nuit, de la *Flûte enchantée*.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE 119

www.libtool.com.cn

	Nombre d'actes.	Date de la première rep. ou de la re- prise.	Nombre de re- présentat. pend. l'année.	
			Matin.	Soir.
<i>Kanon</i> , drame lyrique.....	5 a. 6 t.	1 <sup>er</sup> janvier	2	56
<i>Lalla-Roukh</i> , opéra-comique....	2	2 janvier	10	24
<i>Mireille</i> , drame lyrique.....	3 a. 5 t.	2 janvier	3	37
<i>Richard Cœur-de-Lion</i> , op.-c..	3	2 janvier	1	13
<i>Mignon</i> , opéra-comique.....	3	2 janvier	10	16
<i>La Fille du régiment</i> , op.-c.....	2	3 janvier	11	3
<i>Les Dragons de Villars</i> , op.-c..	3	3 janvier	2	4
<i>L'Amour médecin</i> , op.-c.....	3	3 janvier	2	11
<i>Carmen</i> , opéra-comique.....	4	3 janvier	1	23
<i>Les Noces de Jeannette</i> , op.-c..	1	4 janvier	5	20
<i>Haydée</i> , opéra-comique.....	3	4 janvier	3	7
<i>Le Rêve</i> , drame lyrique.....	4 a. 7 t.	14 janvier		4
<i>Le Châlet</i> , opéra-comique.....	1	17 janvier		10
<i>Lokmé</i> , opéra-comique.....	3	17 janvier	4	16
<i>Cavalleria rusticana</i> , dr. lyr..	2	19 janvier	2	47
<i>La Nuit de Saint-Jean</i> , op.-c....	1	31 janvier	2	15
<i>Philon et Baucis</i> , op.-c.....	2	31 janvier	5	14
<i>Le Caid</i> , opéra-comique.....	2	31 janvier	4	3
<i>Zampa</i> , opéra-comique.....	3	7 février	6	5
<i>La Traviata</i> , drame lyrique....	4	11 février	4	20
<i>Le Pré-aux-Clercs</i> , op.-com....	3	14 février	6	9
<i>Le Roi d'Ys</i> , drame lyrique....	3 a. 6 t.	22 février	1	11
<i>La Dame blanche</i> , op.-c.....	3	29 février	3	1
<i>Les Noces de Figaro</i> , op.-com..	4	29 mars	1	22
<i>Enquerrande</i> , dr. lyrique....	4 a. 5 t.	9 mai		6
<i>Les Troyens</i> , drame lyrique....	4	9 juin		18
<i>Le Maître de chapelle</i> , op.-com.	1	16 septemb.		14
<i>Le Nouveau Seigneur de village</i> , opéra-comique.....	1	3 octobre	1	5
<i>Le Barbier de Séville</i> , op.-com..	4	3 octobre	1	13
<i>La Flûte enchantée</i> , op. féerie...	4 a. 9 t.	16 décembre		6

\* Ce signe placé devant le titre, indique les ouvrages nouveaux représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

Cette année, l'Odéon passe en revue, de compagnie avec M. Brunetière, les pièces qui ont fait époque dans l'histoire du théâtre, qui ont marqué une des phases de son évolution. Le jeudi, dans la matinée, M. Brunetière fait la conférence; le spectacle suit; ce même spectacle on le redonne, sans la conférence, le lundi et le vendredi suivants. — La reprise de *Rhadamiste et Zénobie*, de Crébillon, qui ouvrait la marche le 14 janvier, ne pouvait avoir qu'un intérêt archéologique. Il ne serait pas juste pourtant de ne pas louer la vaillance des artistes qui défendaient cette médiocre tragédie. M<sup>lle</sup> Dux, qui possède une voix superbe et une diction excellente, prêtait à Zénobie son talent jeune encore et faisait preuve de beaucoup d'intelligence et d'étude. M. de Max s'est beaucoup assagi depuis le jour de ses débuts tapageurs. Il était curieusement costumé; il disait avec force et donnait du



relief au personnage d'Orsame. La pièce était jouée avec ensemble, bien mise en scène, et faisait honneur à M. Marck, qui, sous la direction de M. Porel, donnait plus particulièrement ses soins au vieux répertoire.

Le 15 janvier, le théâtre célèbre, selon la coutume, l'anniversaire de Molière et donne un joli petit acte en vers, de style facile et élégant, *Armande Béjart*, dû à M. Marcel Fiorentino, le fils du célèbre critique <sup>1</sup>.

20 JANVIER. — Première représentation de *Macbeth*, drame en quinze tableaux, en vers, traduit de Shakespeare par M. Georges Clerc, <sup>2</sup> — M. Porel avait le *Macbeth* de Jules Lacroix, qui obtint jadis un long succès à l'Odéon, où il fut excellemment interprété à l'origine par Tailade et M<sup>lle</sup> Karoly, et repris ensuite, vingt ans plus tard, par Paul Mounet et M<sup>lle</sup> Tessandier, à laquelle succédèrent M<sup>mes</sup> Rousseil et Weber. Le directeur du second Théâtre-Français aime le changement, paraît-il, autant qu'il aime Shakes-

1. DISTRIBUTION. — Molière, M. Calmettes. — Chapelle, M. Matrat. — Un laquais, M. Fordyce. — Premier marquis, M. Duluard. — Deuxième marquis, M. Paumier. — Nicole Laforêt, M<sup>me</sup> Raucourt. — Armande Béjart, M<sup>lle</sup> Lherbay. — La Duclos, M<sup>lle</sup> Yves Roland.

2. DISTRIBUTION. — Macbeth, M. Guitry. — Macduff, M. Albert Lambert. — Banquo, M. Marquet. — Le Portier, M. Matrat. — Angus, M. Duparc. — Thane de Rosse, M. Maury. — Duncan, M. Marsay. — Un Sergent blessé, M. Dattour. — Lenox, M. Perny. — Un Messager, M. Leconte. — Seytom, M. De Max. — Un Médecin, M. Berthet. — Lady Macbeth, M<sup>me</sup> Lerou. — Malcomm, M<sup>lle</sup> Blanche Dufrene. — Première sorcière, M<sup>lle</sup> O. de Fehl. — Deuxième sorcière, M<sup>lle</sup> Marcy. — Troisième sorcière, M<sup>lle</sup> Arbel. — Hécate, M<sup>lle</sup> Hartmann. — Donalbain, M<sup>lle</sup> Lherbay. — Fléance, M<sup>lle</sup> Parys. — Dame de service, M<sup>lle</sup> Solesmes.

peare : il a voulu jouer un nouveau *Macbeth*. La traduction de M. Georges Clerc, en quinze tableaux (au lieu des vingt-cinq du texte original) est presque littérale : c'est la plus complète que nous connaissions. Elle contient, par exemple, la scène du portier et des sorcières *in extenso*, quelques autres bouts de scène négligés par Jules Lacroix. Mais combien meilleure, à mon avis, la version de ce dernier, infiniment plus poétique et plus vivante ! Le souci de l'exactitude semble avoir plutôt desservi M. Georges Clerc. Pour vouloir serrer de trop près la forme originale et traduire des expressions anglaises, des « idiotismes » intraduisibles en français, son texte est souvent plat et même incorrect. Il y a cependant quelque souffle dans certaines parties, où la pensée du poète, s'élevant au-dessus du niveau moyen, emprunte aussi le langage des idées générales et supérieures. Enfin, c'est ce qu'on appelle, en philologie, une « bonne » traduction : elle en a les défauts et les qualités. Il y a une chose qu'on oublie trop, à mon sens, c'est qu'au théâtre, ce qui importe, ce n'est pas de rendre seulement le texte exact du dialogue, mais le sentiment vrai et le mouvement de ce dialogue, c'est-à-dire sa « valeur » morale, dont l'expression diffère suivant la langue, mais dont l'effet doit être le même dans toutes les langues.

Mais à quoi bon vous dire tout cela, ami lecteur ? Vous le savez aussi bien que moi... Parlons plutôt de l'interprétation de ce *Macbeth*, sur laquelle la postérité désirera probablement (j'ai

dit : probablement) être renseignée. M. Guitry est un Macbeth peu distingué, la diction est pâteuse et confuse, sauf dans quelques passages de force ; son jeu est monocorde et sans ampleur, La diction est encore moins nette chez M<sup>lle</sup> Lerou, en dépit de sa grande puissance dramatique. Elle a joué d'une façon remarquable, avec trop de « temps » cependant la scène du somnambulisme qui porte bonheur à ses interprètes. Elle a été rappelée par deux fois et l'avait bien mérité. Le rôle de Malcolm, bien qu'il traverse toute la pièce et la termine, n'a guère qu'une scène, celle où Macduff propose au jeune héritier de Duncan de prendre les armes. Malcolm, devenu défiant dans l'exil, veut éprouver Macduff par une fausse confiance ; il avoue porter en lui le germe de tous les vices qui peuvent faire d'un roi le bourreau de son peuple. Macduff, en entendant cette confession singulière, gémit sur son pays et va s'éloigner de Malcolm, qui le rappelle alors plein de joie et de confiance. Malcolm s'est calomnié ; le mal qu'il a dit de lui-même était pour mieux éprouver Macduff : il a menti... Cette scène difficile était rendue avec une vive intelligence par M<sup>lle</sup> Blanche Dufrène dont — la remarque avait son prix ce soir-là — la diction était excellente. M. Albert Lambert jouait Macduff en artiste « qui sait son affaire ». M. Matrat était suffisamment comique dans le Portier. M. Marquet était bien dans Banquo. Quant au spectre — c'était, je crois, encore M. Marquet — il était d'un réalisme parfaitement effroyable. Rien de surprenant qu'il

épouvantait à ce point Macbeth, car j'en rêvai toute la nuit.

3 FÉVRIER. — *Le Jeu de l'amour et du hasard* : continuation des débuts de M<sup>lle</sup> Dorsy, agréable et élégante à souhait dans le rôle de Sylvia. Remarqué à côté de la débutante M<sup>lle</sup> Kesly, une Lisette pleine de verve et d'esprit.

24 FÉVRIER. — Première représentation de *Fan-tasio*, comédie en deux actes et huit tableaux, en prose, d'Alfred de Musset<sup>1</sup>, et reprise des *Erinnyes*, drame antique en deux parties, en vers, de M. Leconte de Lisle, musique de M. J. Massenet<sup>2</sup>. On se rappelle l'effet que produisit à l'Odéon, en 1873, la tragédie de M. Leconte de Lisle. Mais elle avait pour interprètes M<sup>me</sup> Marie Laurent, M<sup>lle</sup> Broisat et Taillade qui faisaient admirablement ressortir la vigueur sauvage des situations et la souveraine beauté des vers. M<sup>mes</sup> Lerou et Dufrene, M. Marquet remplissent aujourd'hui ces mêmes rôles de Klytaimnestra, de Cassandra et d'Orestès; ils les remplissent avec conscience, parfois même avec talent, mais les moyens physiques leur font le plus souvent défaut et leur jeu

1. DISTRIBUTION. — Spark, M. *Matrat*. — Le Roi, M. *Calmettes*. — Le prince, M. *Paul Reney*. — Hartmann, M. *Gauthier*. — Marinoni, M. *Numa*. — Facio, M. *Krauss*. — Un Officier, M. *Lecoq*. — Un Tailleur, M. *Schütz*. — Rutten, M. *Marsay*. — Un Porteur, M. *Fordyce*. — Fantasio, M<sup>lle</sup> *Réjane*. — La Gouvernante, M<sup>me</sup> *Crosnier*. — Elsbeth, M<sup>lle</sup> *S. Carliu*. — Flamel, M<sup>me</sup> *Beauprez*. — Un Page, M<sup>lle</sup> *Parys*.

2. DISTRIBUTION. — Agamemnon, M. *Albert Lambert*. — Orestès, M. *Marquet*. — Talthybios, M. *Duparc*. — Eurybales, M. *Cabel*. — Le Veilleur, M. *Lecoq*. — Le Serviteur, M. *Chataignier*. — Klytaimnestra, M<sup>me</sup> *Lerou*. — Cassandra, M<sup>me</sup> *B. Dufrene*. — Elektra, M<sup>lle</sup> *Hartmann*. — Kallirhoé, M<sup>lle</sup> *Marcya*. — Ismèna, M<sup>lle</sup> *Arbel*.



sent l'effort. C'est M<sup>lle</sup> Dufrené qui montre le plus de naturel. Il est vrai que le rôle de Cassandra, tout difficile qu'il soit, n'est rien, près de celui, écrasant, de Klitaimnestra. Quant à M<sup>lle</sup> Hartmann, chargée du personnage pourtant si sympathique, d'Elektra, elle l'a joué avec une mollesse qu'ont soulignée plusieurs fois les sourires de l'auditoire. M<sup>lle</sup> Hartmann est une charmante comédienne, mais qui n'est pas du tout à sa place dans la tragédie antique. M. Albert Lambert a toute la dignité et toute la prestance voulues pour le rôle d'Agamemnon, et MM. Duparc et Cabel, rôles de Talthybios et d'Eurybalès disent fort bien les vers de l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poésies barbares*, mais le premier ne fait, pour ainsi dire, que traverser la scène, et les deux autres ne représentent dans la pièce que le chœur des vieillards d'Argos. Le grand succès a été, en somme, pour M. Massenet et pour M. Lamoureux, et c'est surtout la partie musicale des *Erinnyes* que le public a applaudi.

Quant à *Fantasio*, la représentation de ce charmant bavardage en je ne sais plus combien de petits tableaux, a été une véritable déception pour les admirateurs de M<sup>lle</sup> Réjane, non que cette artiste, toujours si originale et dont le talent confine parfois au génie, s'y soit montrée inférieure à elle-même, mais parce que, à parler franc, il n'y avait pas là de rôle pour elle. Peut-il y avoir, d'ailleurs, au théâtre, de rôle sans action? *Fantasio* ne fait rien, absolument rien

qu'enlever au bout d'un hameçon, et cela pendant un entr'acte, la perruque de cette ganache de prince de Mantoue : tout le reste du temps il débite, sous son déguisement de bouffon de cour, comme sous son habit de jeune écervelé, de brillants paradoxes, de spirituelles saillies, de poétiques couplets. Il est vrai que les autres n'en font pas davantage. Aussi n'est-ce la faute de personne si la pièce a été écoutée par le public avec si peu de conviction qu'il s'est mis à rire, d'un rire d'enfant, toutes les fois que le prince de Mantoue appelait son ministre par son nom de Marinoni <sup>1</sup>, qu'évidemment Alfred de Musset lui a donné sans penser à mal. La vérité vraie c'est que *Fantasio* est fait pour le livre et non pour la scène. Il convient d'ajouter cependant, histoire d'être juste, que M<sup>lle</sup> S. Carlix est charmante en princesse Elsbeth, M<sup>me</sup> Crosnier amusante, comme toujours, en gouvernante stupide ; que M. P. Reney joue fort bien le prince ganache, M. Calmettes le roi bon enfant ; que les décors de *Fantasio* sont joliment brossés et que l'orchestre de M. Lamoureux agrmente d'excellente musique, exécutée dans la perfection, ce badinage insubstantiel.

12 MARS. — Reprise de *Germinie Lacerteux*, de M. Edmond de Goncourt <sup>2</sup>. — En dehors de sa

<sup>1</sup> M. Marinoni est le grand imprimeur (inventeur des machines qui portent son nom), directeur du *Petit Journal*, et par conséquent fort connu du public des premières.

<sup>2</sup> DISTRIBUTION. — Jupillon, M. Gauthier. — Le Portier, M. Montbars. — Un Individu, M. Numa. — Gautruche, M. Schütz. — Un Saint-Cvrien, M. Krauss. — Germinie Lacerteux, M<sup>lle</sup> Réjane. — De Varandeuil, M<sup>me</sup> Crosnier. —

principale interprète, M<sup>lle</sup> Réjane, qui est incomparable, la pièce est toujours fort bien jouée. Jupillon, un jeune acteur de talent, discret, alerte et fin a pris le rôle de Jupillon. L'excellente M<sup>me</sup> Crosnier dit avec son ampleur habituelle les monologues de M<sup>lle</sup> de Varandeuil. M<sup>me</sup> Raucourt fait toujours la mère Jupillon. M<sup>lle</sup> Lherbay dit avec style le couplet de Mélie dans le cabaret et M<sup>lle</sup> Dorsy sauve par son élégance ce qu'il y a d'ignoble dans les injures de la grande Adèle.

22 MARS. — M. Porel avait brusquement donné sa démission pour prendre l'Eden dont il fera le Grand Théâtre. Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Léon Bourgeois, signait l'arrêté suivant : Article 1<sup>er</sup>. M. Marck est nommé directeur de l'Odéon. Article 2. M. Desbeaux est agréé comme administrateur général (MM. Marck et Desbeaux deviendront à partir du 1<sup>er</sup> septembre directeurs du théâtre où ils remplissaient, le premier les fonctions de régisseur général, le second celles de secrétaire général) <sup>1</sup>.

2 AVRIL. — Reprise de la *Conjuration d'Am-*

M<sup>me</sup> Jupillon, M<sup>me</sup> Raucourt. — La grande Adèle, M<sup>lle</sup> Dorsy. — Glacé, M<sup>lle</sup> De Fehl. — Mélie, M<sup>lle</sup> Lherbay.

1. Voici quelques-unes des principales modifications apportées au cahier des charges :

Le cautionnement est porté de 30.000 à 60.000 francs.

En outre, on exige des nouveaux concessionnaires un fonds de roulement de 40.000 francs déposé à la Caisse des dépôts et consignations.

Aux termes de l'ancien cahier des charges on devait annuellement donner 4 grands ouvrages de 3 à 5 actes et 4 ouvrages de 1 à 2 actes, ce qui faisait au minimum 16 actes nouveaux.

Le nouveau cahier des charges exige 4 grands ouvrages

*boise*, drame en cinq actes et six tableaux, en vers, de **Louis Bouilhet** <sup>1</sup>. — Avec cette reprise assez inattendue du drame de Louis Bouilhet, nous quittons un instant la voie réaliste, ou le théâtre se lance maintenant avec la furie d'un train-éclair, pour nous retrouver dans ces grandes allées poétiques où il était doux de se promener avant l'application à la scène de la vapeur et de l'électricité. Hélas ! ils sont abattus pour la plupart, ces beaux arbres séculaires, à l'ombre desquels on aimait à regarder le passé, et pour un peu, on ne laisserait debout aucun de ces ornements inutiles ! Il y a des esprits positifs qui déclarent aujourd'hui que tout ce qui n'est pas absolument

de 3 à 5 actes et 9 ouvrages de 1 à 2 actes, ce qui fait au minimum 21 actes.

Pour les ouvrages empruntés aux littératures étrangères, ils ne seront comptés comme ouvrages nouveaux que sur autorisation spéciale du ministre.

Le privilège concédé à M. Marck l'est pour une durée de sept années.

Le concessionnaire ne peut renoncer à son privilège par voie de simple démission sans s'exposer à perdre son cautionnement.

Ajoutons qu'il est interdit au concessionnaire de l'Odéon de se livrer à toute autre entreprise théâtrale ou lyrique.

Les nouveaux directeurs maintiendront les lundis et vendredis classiques, ainsi que l'abonnement et les matinées du jeudi avec conférence.

1. DISTRIBUTION. — Condé, M. *Guitry*. — Poltrot de Méré, M. A. *Lambert*. — Gonnelin, M. *Numa*. — François II, M. *Moury*. — Duc de Guise, M. *Cabel*. — Le Chancelier, M. *Dattour*. — Antoine de Navarre, M. *Duparc*. — Castelnau, M. *Lecoq*. — Montesquieu, Lavigne, M. *Chataigner*. — Belleau, M. *Duret*. — Comte de Brisson, M. *Marsay*. — La Renaudie, M. *Perny*. — Un aventurier, un valet, M. *Pauquier*. — Un aventurier, un géolier, M. *Berthet*. — Un huisier, M. *Auguste*. — Catherine de Médicis, M<sup>me</sup> *Lerou*. — Comtesse de Brisson, M<sup>lle</sup> *Blanche Dufrené*. — Marie Stuart, M<sup>me</sup> *Duzet*. — Duchesse de Montpensier, M<sup>lle</sup> *Arbel*.



contemporain n'est plus du ressort dramatique ;  
www.secondeux.org.cn'a pas le droit de s'attacher à ce  
qui se passait l'an dernier ; il faut régler son  
âme sur l'heure pneumatique et marcher avec le  
téléphone. Allô ! Allô ! Je suis las, pour ma part,  
de cet éternel habit noir qui prétend à jamais  
chasser du théâtre le pourpoint et l'armure...  
Mon Dieu ! tous, tant que nous sommes, nous les  
gens de 1892, nous sommes très intéressants ;  
nos passions, nos ridicules, nos vices ont certes  
plus d'une étude à défrayer encore ; mais enfin,  
pourquoi avons-nous la prétention de résumer  
en nous l'humanité tout entière ? Pourquoi cet  
égoïsme d'optique qui exige que la scène ne  
reproduise que ce que nous voyons tous les jours ?  
Quelle infirmité de l'esprit ! Ne pouvoir écouter  
que des personnages mis comme nous et qui ont  
toutes nos petites habitudes. Il faut donc rayer  
l'Histoire du nombre des plaisirs intellectuels ?  
L'éternel ingénieur, le bon docteur des pièces  
modernes, serait éternellement captivant et le  
cardinal Richelieu ou Louis XIV serait éternelle-  
ment ennuyeux ! Puisqu'il nous est interdit de  
savoir nous abstraire de ce qui nous environne,  
je n'en sais que plus de gré à M. Porel de nous  
arracher, presque par contrebande, à nous-  
mêmes et de nous transporter pour quelques  
heures avec un poète comme Louis Bouilhet  
dans ces généreuses régions littéraires où il est  
si salubre de s'oublier. La *Conjuration d'Amboise*  
n'est pas une pièce dans le sens technique qu'on  
attache aujourd'hui à ce mot. Le simple livret du

*Pré-aux-Clercs* inspiré, il est vrai, de la *Chronique de Charles IX*, sait mieux trouver la couleur historique dans l'action elle-même. L'œuvre de Bouilhet n'est guère qu'un thème lyrique, mais les vers ont une tournure si élégante et si fière, qu'on ne demande à la pièce que le charme de l'expression. Louis Bouilhet n'eut jamais la main plus délicate et plus agile; il y a, ce nous semble du moins, dans cette langue poétique une sève et une fraîcheur qui raviveraient la curiosité la plus blasée. En dépit des succès de *Grisélidis* et de *Par le Glaive*, à la Comédie-Française, je sais que le vers, cette forme exquise, est traqué de toutes parts; la prose prétend, à l'avenir, chasser les poètes du théâtre et du livre. Je suis de ceux — combien peu nombreux aujourd'hui! — pour qui un alexandrin a encore plus de prestige qu'un télégramme ou qu'un message téléphoné, et je trouve assez niais qu'on laisse passer inaperçue telle belle pensée, brillante ou fine, uniquement parce qu'elle n'est pas dans l'idiome usuel. A force de vouloir être civilisés, nous finirons par redevenir un peu barbares. Pourquoi vouloir bouder contre notre oreille? l'auteur de la *Conjuration d'Amboise*, qui fut celui de *Mélanis* et de *M<sup>me</sup> de Montarcy*, nous a tenu en haleine pendant cinq actes par son vers souple, coloré, spirituel, d'une belle sonorité et d'un timbre varié; mais il nous a semblé que les artistes eux-mêmes désespéraient, à certains moments, de cette cause sacrée; ils laissaient tomber ces rimes brillantes plutôt qu'ils ne les imposaient.

Est-il donc plus émouvant d'entendre un mar nous conter son « cocuage », que d'écouter le prince de Condé répondant à ceux qui lui conseillent une heure d'inaction :

Non, dans notre famille, on a cela de beau  
De ne croiser les bras qu'au fond de son tombeau!

Il y a beaucoup de ces bonnes fortunes dans le drame de Louis Bouilhet. Je n'ai pas à analyser la *Conjuration d'Amboise*, et j'aime mieux vous dire que, s'il n'a pas l'élégance de Félix Berton, le créateur du prince de Condé, M. Guitry met au service du rôle une belle voix et une ardeur chevaleresque qui n'ont pas déplu; que, dans la comtesse de Brisson, M<sup>lle</sup> Dufrené, nous a, parfois, heureusement rappelé Sarah, le grand modèle; que M<sup>me</sup> Lerou serait une Catherine de Médicis intéressante, si on l'entendait mieux: soignez la diction, madame; que M. Maury a joliment composé la figure pâle et malade de François II, et que M<sup>lle</sup> Dux a manqué de conviction dans la jeune Marie Stuart, comme M. Cabel manque de distinction dans le duc de Guise. Quant à M. Lambert, il n'a pas mal exprimé le sombre fanatisme de Poltrot de Méré, et a dit on ne peut mieux la scène de reproches au prince de Condé. M. Numa, enfin, joue avec humour le rôle de Gonnelin, chargé de jeter un peu de gaieté à travers le sérieux du drame.

24 AVRIL. — Reprise de la *Vie de Bohême*, qui n'a, pour ainsi dire, jamais quitté le répertoire. C'est une pièce de ressource, écrivait M. Fran-



cisque Sarcey : quand on a un trou à boucher, on la remet à la scène ; on est toujours sûr de quelques représentations fructueuses. Elle a vieilli en quelques parties ; songez qu'elle a près d'un demi-siècle d'existence. Mais le théâtre des Barrière, des Dumas et des Augier se tient encore joliment dans son ensemble, et je voudrais bien savoir l'effet que ferait, dans cinquante ans, à nos fils, les pièces de nos jeunes gens d'aujourd'hui ; je parle de ceux qui affectent de mépriser ce répertoire. Elle n'en ferait aucun, sans doute, par l'excellente raison qu'on ne la jouera plus...

La représentation — c'est toujours M. Sarcey qui parle — s'est sentie de la hâte avec laquelle avait été remontée la pièce. On aurait cru assister à une répétition générale. Nous avons déjà vu Montbars dans Baptiste, Cornaglia dans Durandin et Duard dans Colline. Je ne vois à signaler que Gauthier dans Marcel, Gauthier qui donne des promesses d'un vrai talent, et Schutz, assez plaisant dans Schaunard. On avait donné le rôle de Musette à M<sup>lle</sup> Piernold ; c'était une drôle d'idée. Musette est une rouleuse qui en a vu de toutes les couleurs. M<sup>lle</sup> Piernold a toute l'apparence d'une gamine ingénue et éveillée. Les propos de la Musette de Murger sont presque chagrinants sur les lèvres de cette enfant. On a été prendre aussi M<sup>lle</sup> Yves Roland pour jouer M<sup>me</sup> de Rouvre. M<sup>lle</sup> Yves Roland est de petite taille ; il faut qu'à un moment de l'action, M<sup>me</sup> de Rouvre, qui est une grande dame, montre du doigt la porte à



Mimi ; il faut qu'elle mette, comme on dit, la petite ouvrière dans sa poche. M<sup>lle</sup> Yves Roland se trouve avoir affaire à M<sup>lle</sup> Rose Syma, qui est plus grande qu'elle et la domine. C'est le renversement de la scène, qui n'est pas, il faut l'avouer, le meilleur de l'ouvrage. M<sup>lle</sup> Guernier illumine, en passant, de son regard vif et de son gai sourire, le personnage de Phémie, cette croqueuse de pommes, qui veut bien mourir pour son amant, mais pas de faim. C'est M<sup>lle</sup> Rose Syma qui faisait Mimi. Elle a joué avec beaucoup d'émotion le dernier acte ; elle y a des gestes, des intonations et des rires de petite fille souffreteuse qui sont très touchants. C'est là qu'elle a obtenu le meilleur de son succès devant une salle comble... C'est une artiste très intéressante, et dont nous suivons les progrès avec curiosité.

12 MAL. — Première représentation de *Marion*, comédie en un acte de M. Félix Cochu, l'un des auteurs du *Club*, en collaboration avec Gondinet. Petit acte pittoresque, spirituel et bien étudié, dont l'auteur a emprunté le sujet à l'avis de la célèbre galante. Les interprètes ont brillamment contribué au succès <sup>1</sup>.

17 MARS. — Première représentation des *Vieux Amis*, comédie en trois actes, en vers, de M. Jacques Normand <sup>2</sup>. Comme on demandait à

1. DISTRIBUTION. — Mazarin, M. Calmettes. — Robert, M. Maury. — De Bassompierre, M. Cabel. — Marion, M<sup>lle</sup> O. de Fehl. — Madelon, M<sup>lle</sup> Piernold.

2. DISTRIBUTION. — Colombin, M. Cornaglia. — Mondoubleau, M. Montbars. — Baron de Tournareil, M. Duard. — Fabrice, M. Gauthier. — Falaise, M. Paumier. — Lucrèce,

M. Porel pourquoi il donnait ainsi en fin de saison — ou, pour mieux dire, en fin de gestion, — la comédie de M. Jacques Normand : « C'est, répondit-il, pour jouer une pièce de la nouvelle direction ! » Le mot est joli, mais quelque peu méchant, venant de la part de l'homme à qui le jeune et reconnaissant auteur crut devoir amicalement dédier sa brochure. Il est bien certain que les trois actes de M. Jacques Normand — Ah ! comme il eût mieux fait de les resserrer en un acte ! — n'ont rien de ce qu'il faut pour obliger les Parisiens de la rive droite à « passer les ponts » ; mais la pièce honnête et douce — oh ! si douce et si honnête ! — élégamment écrite et gentiment rimée, n'a point fait mauvaise figure devant un très bienveillant public de première. M. Jacques Normand est un « sympathique » : nous l'avons tous bien vu ce soir... En quelques mots, voici le sujet de cette gracieuse et agréable bluette — fin Louis XV — l'histoire anodine et même enfantine que nous a contée, non sans une pointe de délicatesse et de sentiment, en sa forme toute conventionnelle, l'un des auteurs, avec le pauvre Maupassant, de la vibrante et vivante étude que nous donna le Gymnase sous le titre de *Musotte*. Il y avait une fois trois amis qui s'aimaient « invraisemblablement » : Octave, un des trois, mourut en Amérique, laissant un fils, dont ont pris soin les deux survivants, Colombine et Mondoubleau, habitant paisiblement le château

M<sup>me</sup> Raucourt. — Suzanne, M<sup>lle</sup> L. Duluc. — La baronne, M<sup>lle</sup> Yves Roland. — Marinette, M<sup>lle</sup> Guernier.

de l' « Epinette » — le nom même est rococo — tout près de Rambouillet. Fabrice, le fils du défunt ami, est, à ses vingt ans, parti pour Paris où il a quelque peu fait la fête ; mais, il faut bien que jeunesse se passe, Mondoubleau et Colombin ne lui en gardent aucunement rancune, et, non contents de lui ouvrir leurs quatre bras, ils font déboucher les bonnes bouteilles, afin de le dignement recevoir.

Survient un trouble-fête : le lieutenant de louvererie Tournarel, venant annoncer à Mondoubleau que suivant le rapport qu'il est chargé de faire au roi, il pourrait bien être dépossédé de son château de l'Epinette. On pense que l'idée de déguerpir ainsi de la terre de ses pères n'est point faite pour sourire au propriétaire. Mondoubleau connaît heureusement son Tournarel enclin à la corruption, et se charge de rendre favorable à sa cause le rapport de l'intègre fonctionnaire ; il paraît que cela se passait ainsi au dix-huitième... Les choses s'arrangeraient donc, sans Fabrice, qui vient tout gâter. Ne va-t-il pas après mille sottises, jusqu'à provoquer en duel et à blesser, s'il vous plaît, le fâcheux Tournarel... On pense si celui-ci a beau jeu pour se venger. Voilà, mise à une rude épreuve, l'affection de Mondoubleau pour le fils de son ancien ami. Or, c'est à ce moment, qu'il découvre que Fabrice n'est même pas le fils d'Octave, mais le bâtard d'un grand seigneur, fort mauvais sujet de sa nature adopté par Octave. Il n'a, dès lors, plus de raison pour s'exposer à perdre son château,



en gardant avec lui celui qui ne lui est plus de rien. C'est là qu'est la scène pathétique — si toutefois « pathétique » n'est pas un bien gros mot pour une semblable berquinade. Fabrice parle si éloquemment de celui qu'il appelait son père que Mondoubleau, de concert avec Colombin, ne sent pas la force de chasser le fils adoptif de leur ancien ami. Il aimera mieux perdre son château que de chasser Fabrice... M. Jacques Normand ne veut pas, d'ailleurs, de ce sacrifice « cornélien » : il introduit, en la personne de la baronne de Tournarel, une *dea ex machina*; substituant fort habilement au rapport défavorable de son mari un rapport qui conclut au maintien de Mondoubleau dans la terre de ses pères : le roi Louis XV fondera, au détriment d'un autre de ses sujets, la succursale de son fameux Parc-aux-Cerfs. Cette piécette sans importance — mais non sans agrément — fut fort bien accueillie du public. Elle était d'ailleurs très joliment jouée par M<sup>lle</sup> Duluc et M. Gauthier, chargés de roucouler, en vers pleins de fraîcheur, le traditionnel duetto d'amour de Fabrice et de Suzon, — l'enfant prodigue épousant au dénouement, ainsi qu'il convient, la jeune fille « qui n'a jamais cessé de l'aimer ». MM. Montbars et Cornaglia (les deux amis), M. Duard (Tournarel) et M<sup>me</sup> Raucourt, en un rôle épisodique de vieille fille ridicule, s'acquittent congrument de leur tâche respective.

15 SEPTEMBRE. — Premières représentations de *M. de Réboval*, comédie en quatre actes, en prose,



de M. Brieux <sup>1</sup>, et de *Cœur volant*, comédie en un acte, en vers, de M. Lucien Glaize <sup>2</sup>. A direction nouvelle, il fallait un spectacle nouveau. MM. Marck et Desbeaux, avec qui on va travailler fort et ferme au second Théâtre-Français, ont bravement ouvert la saison odéonnesque par l'œuvre d'un jeune, M. Brieux, à qui les deux premiers actes de *Blanchette*, jouée l'hiver dernier au Théâtre-Libre ont fait une juste réputation. Le souffle de vérité cherchée au Théâtre-Libre passe aussi à travers la pièce de ce soir, et plus d'une fois nous avons reconnu les mises en scène d'Antoine (le dos carrément tourné au public) en ce *Monsieur de Réboval*, que l'auteur avait baptisé *Monsieur le Sénateur*, au temps où il l'apportait naïvement aux sacro-saints lecteurs de la Comédie-Française, et qui, dans les poudreux cartons de M. Porel s'appelait pompeusement les *Enfants Justiciers*. Nous sommes au château du Mesnil, à quelques heures de Paris, où M<sup>me</sup> de Réboval se meurt de langueur et de chagrin. De chagrin, car elle sait que son mari, — qui est un puissant personnage politique et qui passe aux yeux du monde pour un très honnête homme — entretient une maîtresse avec qui il dépense la moitié de ses revenus, soit cin-

1. DISTRIBUTION. — Georges de Réboval, M. Albert Lambert. — Paul Loindet, M. Garraud fils. — Pierre, M. Pautmier. — M. Badin, M. Berthet. — Premier ouvrier, M. Chataignier. — Jean Legrand, M. Darras. — Une domestique, M. Fournier. — Deuxième ouvrier, M. Prosper. — Louise de Réboval, M<sup>lle</sup> Grefaut. — Pauline Loindet, M<sup>lle</sup> Arbel. — Béatrice, M<sup>lle</sup> Wissocq. — Marguerite, Petite Parfait.

2. DISTRIBUTION. — Guy, M. Paul Veyret. — René, M. F. Godeau. — Jehan, M. Chataignier. — Berthe, M<sup>lle</sup> Marty.

quante-mille francs par an, et que, de cette maîtresse il a un grand fils, Paul Loindet (soi-disant le fils naturel d'un de ses défunts amis), pour lequel il vient encore de payer une dette de jeu de trente mille francs. M<sup>me</sup> de Réboval se désespère à l'idée de voir ruiner sa propre fille, Béatrice, une vaillante qui gémit tout bas de l'abandon de sa mère et jure de ne pas se marier — à moins de rencontrer un héros. On attend le retour de M. de Réboval, qui vient de prononcer au Sénat un discours-ministre, et qui, n'ayant pas de séance le lendemain, doit passer, chose rare, deux jours au château. Le voici, barbe grise au menton et rosette d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière de sa longue redingote, compassé, gourmé, guindé dans son faux-col, officiel et officiant, solennel et pontifiant. — « Bonjour, ma chère amie... Etes-vous mieux?... J'ai rencontré le docteur \*\*\* qui m'a promis de vous guérir... Ah! à propos! J'ai reçu des étoffes de Perse qui sont de toute beauté, je vous en enverrai... » Et la conversation de cet homme occupé et préoccupé continue ainsi, froide et banale, pendant qu'il dépouille son courrier et jusqu'à ce qu'il endosse son veston d'appartement dans lequel on est si bien... Il va passer à la salle à manger où l'on se réjouit de fêter en famille son succès de la veille, quant au reçu d'une dépêche, il annonce qu'un devoir impérieux le rappelle immédiatement à Paris. Paul Loindet, pour lequel il a obtenu du ministre une mission spéciale, part le soir même pour

le Gabon : il ne peut se dispenser d'aller lui dire adieu. Le second acte nous transporte à Paris chez la maîtresse de M. de Réboval, où nous voyons Paul Loindet en train de faire ses malles, et aussi ses confidences à Mademoiselle sa mère : il aurait pu mieux tourner, s'il avait été mieux aimé ; maintenant il est trop tard ; il lui faut partir pour l'ouest africain et tâcher de faire oublier le passé. On annonce M. de Réboval. Même entrée que chez sa femme. — « Bonjour, ma chère amie. » — « Comment va M<sup>me</sup> de Réboval ? » — Merci, tout doucement, mais j'ai vu le docteur \*\*\*, qui m'a promis de la guérir... Ah ! à propos ! j'ai pensé à vous : j'ai reçu des étoffes de Perse qui sont de toute beauté ; je vous en enverrai... » Puis les adieux de Paul Loindet, qui, sans rancune envers son sévère « protecteur », l'ami de feu son père, croit-il, qui l'envoie expier en Afrique ses fautes de jeunesse, promet de se conduire là-bas en homme d'honneur. M. de Réboval essuie une larme furtive — oh ! si furtive ! — et fort de sa conscience, ne transigeant pas sur les questions de morale, et ayant la satisfaction d'avoir fait deux fois son devoir, il va pour endosser tout comme chez lui, son veston d'appartement, dans lequel on est si bien, quand survient le domestique du château, annonçant que Madame est au plus mal. Et le voilà s'excusant auprès de sa maîtresse, comme il s'excusait tout à l'heure auprès de sa femme : — « Un devoir impérieux... » Deux années séparent le troisième



acte des deux premiers, où l'étude des caractères est plus que sommaire, mais qui sont remplis de traits d'une observation amusante et juste. Nous entrons maintenant dans la partie « mélodramatique » du sujet. Ce n'est plus « Monsieur le Sénateur » : ce sont les « Enfants justiciers ». M. de Réboval, ainsi que cela était à prévoir, est devenu veuf, et comme c'était également prévu, il a épousé sa maîtresse. Paul Loindet est revenu d'Afrique, où il s'est couvert de gloire ; il aime Béatrice, et Béatrice l'adore, au point que M. de Réboval est obligé de lui faire comprendre que ce mariage est impossible, parce qu'il serait monstrueux... La scène est fort bien faite : elle est incontestablement la meilleure de la pièce de M. Brieux et dénote en lui un homme véritablement doué pour le théâtre.

J'aime moins le dernier acte où notre jeune écrivain s'efforce d'éclaircir ce qui aurait dû être expliqué depuis longtemps, et tâche de dénouer une situation d'ailleurs absolument inextricable. — C'est maintenant au tour de Paul d'interroger sa mère. — « Il faut que je sache si M. de Réboval a menti en disant qu'il était mon père. S'il a menti, je puis épouser Béatrice... » — « Il a dit vrai ! » Et les enfants se retournent contre leurs parents : Paul accusant sa mère qui lui a toujours caché la vérité ; Béatrice demandant compte à son père de son bonheur perdu. M. de Réboval se défend... comme il peut. En faisant autrefois le mariage qu'exigeaient ses parents,



au lieu d'épouser la demoiselle de compagnie de sa mère, qu'il avait séduite, il a dû sacrifier son amour à son amour filial ; il a cru faire son devoir et se trouve puni de sa faiblesse, car il n'a été, en somme, qu'un demi honnête homme. Il demande pardon à sa fille qui se jette dans ses bras avant de s'aller réfugier dans un couvent. Et la toile tombe sur le quatuor de ces gens, assurément très malheureux.

Maintenant, si vous voulez connaître mon sentiment, je vous dirai que M. de Réboval se juge lui-même d'une façon beaucoup trop indulgente. Il n'a été, dit-il, qu'un demi honnête homme. Je trouve, moi, qu'il n'a pas été honnête le moins du monde. Car, si pour ne pas déplaire à ses parents il n'a pas épousé l'institutrice, rien ne le forçait du moins à contracter un autre mariage, et tout lui commandait de reconnaître l'enfant qu'il avait eu de sa maîtresse : il a donc manqué aux lois les plus élémentaires de la probité. Cet inconscient M. de Réboval (c'est là le principal défaut de la pièce), est trop odieux pour intéresser réellement.

M. Albert Lambert a, d'ailleurs, rencontré dans ce personnage, tel que l'a esquissé l'auteur, un rôle qui convient admirablement à la nature de son talent ; il y est parfait de sécheresse voulue et de solennité apprêtée. M<sup>lle</sup> Gerfaut donne une belle allure à l'épouse mourante. M<sup>lle</sup> Arbel (la maîtresse) est une intelligente actrice, genre Malou, à laquelle je reprocherai d'être un peu froide. J. Garraud fils nous a semblé bien « vieux jeu »

bien « en bois » ; les tournées n'ont pas profité à ce jeune homme qui n'a fait aucun progrès depuis douze ans. M<sup>lle</sup> Vissocq, sortant à peine de l'école où elle était, au mois de juillet dernier, une intéressante Victorine, a rendu avec une rare énergie le rôle de Béatrice ; cette jeune fille a dans les veines du sang de comédienne. Voilà un début qui nous promet une jeune première de tout premier ordre.

La soirée avait commencé, suivant le traditionnel usage, par l'acte en vers — intitulé, cette fois *Cœur volant* et signé Léon Glaize — où l'on voit la gentille Berthe (pur moyen-âge), à la recherche du parfait amant. Elle avait un jaloux qu'elle congédia. Deux amoureux se présentent : l'un toujours gai ; l'autre toujours rêveur ; c'était le cas, où jamais, de faire un joli ménage à trois. Elle fait fi du partage et préfère le poète mélancolique. — « J'attendrai, dit l'autre, prenez-moi toujours pour ami... » — M. Paul Veyret, le triomphant lauréat du dernier concours de comédie, nous a charmés par sa jolie voix et son intelligente diction : il sera fort bien dans le classique.

18 SEPTEMBRE. — *Le Barbier de Séville*, pour le début de M. Paul Veyret ; ce « jeune et brillant » lauréat du Conservatoire pourra devenir un excellent comédien ; mais il lui reste terriblement à apprendre. — « Surtout, disait M. Jean Jullien, qu'il ne se laisse point griser par ses succès de concours, ni par les applaudissements que lui distribuent si généreusement ses amis. M. Veyret

n'a pas l'air de se douter qu'une pièce est un ensemble : il joue pour son compte, presque en étoile qui voudrait mettre dans sa poche les camarades, et il ne s'aperçoit pas qu'il rompt l'unité, le mouvement, l'harmonie, que son jeu dépasse, qu'il hurle. Ses entrées ressemblent à celles d'un intrus criant à tue tête dans un salon où l'on cause et d'où l'on a hâte de le voir sortir. Des effets de tradition, mais pas ombre de composition personnelle, tout le temps, mêmes intonations, mêmes éclats de voix ; les phrases l'une après l'autre lancées sur le même crescendo aboutissant à la même chute, le même geste saccadé du bras droit les souligne, et après chaque tirade, un même geste de tête suivant une cambrure des reins a l'air de dire au public : « Hein ! est-ce assez bien envoyé ? » M. Veyret clame et déclame avec la même monotone volubilité le rôle si nuancé, si fin du Figaro, et en efface ainsi toutes les délicieuses ciselures ; c'est peut-être suffisant pour un écolier, ce n'est pas assez pour un comédien. »

22 SEPTEMBRE. — Le second Théâtre-Français célébra l'anniversaire de la fondation de la République en donnant *Horace* de Corneille, pour la rentrée de M<sup>me</sup> Segond-Weber, et un acte de circonstance, en vers, *Marianne*, de M. Alexandre Picot. M<sup>me</sup> Segond-Weber a dit avec un art savant de composition le terrible monologue du quatrième acte et a lancé d'une voix superbe les imprécations qui le suivent. On l'a longuement applaudie et rappelée. M. Eugène Damoye,

fort assagi, jouait le jeune Horace. Cabel montrait dans le rôle du vieil Horace de la dignité et de la chaleur. — L'à-propos patriotique, *Marianne*, est d'uné rare insignifiance. Interprètes : M<sup>lles</sup> Dux et Daubray ; M. Jahan.

3 OCTOBRE. — Reprise du *Lion amoureux*. — « Il y a, dans la pièce de Ponsard, deux artistes à qui, dit M. Francisque Sarcey, semble réservé un très bel avenir. Jean Sarter joue Humbert, que créa jadis Bressaut à la Comédie-Française. Ce jeune homme est encore très ignorant ; il n'a pas creusé le rôle, et la diction manque de variété. Mais il a de la prestance et de la chaleur ; il possède une des plus belles voix que je connaisse au théâtre, grave et tendre, qui donne aux passages d'émotion amoureuse un merveilleux relief. M<sup>lle</sup> Dux est un de nos meilleurs espoirs. La nature l'a douée d'un organe métallique et vibrant, d'une diction dont la netteté est irréprochable. Le visage n'est malheureusement pas tragique ; mais, lorsqu'on y sera habitué, personne n'y prendra plus garde. Elle est adroite en scène, et elle aime son art à la folie. Je serais bien étonné si elle ne faisait pas un grand chemin. Elle a été remarquable dans M<sup>me</sup> de Maupas. Amaury joue avec beaucoup de légèreté et de bonne grâce le rôle de cet écervelé marquis de Vaugris, et il dit très galamment aussi le Vive le roi ! que Delaunay avait rendu célèbre. Duard est un excellent Aristide, et M<sup>lle</sup> de Fehl une fort belle M<sup>me</sup> Talliez. »

8 OCTOBRE. — Première représentation de *Mariage d'hier*, comédie en quatre actes, en prose,



M. Victor Jannet <sup>1</sup>, et du *Roi Midas*, comédie en un acte, en vers, de M. Ernest D'Hervilly <sup>2</sup>. — Le *Bel Armand* fut, il y a neuf ans, sous la direction de La Rounat, le très heureux début à l'Odéon de M. Victor Jannet. Caractères bien posés, scènes bien conduites, situations franchement abordées, des traits heureux dans le dialogue, de l'esprit, du sentiment, de l'instinct dramatique : nous n'avions guère que des éloges à adresser au jeune auteur, — en qui nous retrouvons aujourd'hui la plupart des qualités déjà appréciées une première fois. Au dire d'un de nos plus « indiscrets » confrères, *Mariage d'hier* est né d'un petit fait mondain, un de ces petits faits comme il s'en produit tant dans les salons aristocratiques, dont les gens du « gratin » parlent deux heures, se souviennent huit jours et que, seuls, retiennent les observateurs, pour en tirer parfois les plus graves et les plus saisissantes déductions. Voici, rapporté par M. Théodore Massiac, le trait en question. M. Jannet se trouvait en soirée. Une des dames invitées s'était assise pour prendre quelque repos, auprès d'elle était un siège vide. Une autre dame arriva,

1. DISTRIBUTION. — Mauclerc, M. Brémont (rentrée). — Marquis de Trèves, M. Albert Lambert — Paul de Trèves, M. Laroche (rentrée). — Savigny, M. Rameau (rentrée). — Le général, M. Jahan — Un domestique, M. Fournier. — Louise Mauclerc, M<sup>lle</sup> Jeanne Brindeau (début). — Marthe, M<sup>lle</sup> Rose-Syma. — Princesse de Sauves, M<sup>lle</sup> Dux. — Marquise de Trèves, M<sup>lle</sup> Arbel. — M<sup>me</sup> d'Albiac, M<sup>lle</sup> Roybet (début). — Baronne de Cambes, M<sup>lle</sup> Fège (début). — Mariette, M<sup>lle</sup> Noémie.

2. DISTRIBUTION. — Midas, M. Duard. — Mœon, M. Paumier. — Lydia, M<sup>lle</sup> Marcya.

aperçut la chaise vide et s'y plaça simplement. Alors sa voisine, d'une manière très ostensible, se leva promptement, s'écarta vite et alla se rasseoir à quelque distance. Vous jugez de l'effet produit ? Pourquoi, dans une société absolument fermée, où ne pouvait se glisser aucune personne de situation douteuse, une telle action était-elle possible ? C'est que la dame insultée avait divorcé, et de plus — cas blâmable s'il en fût ! — avait eu l'effronterie, ou plutôt le courage de se remarier. Notez que tous les torts étaient du côté du premier mari, notez que la personne avait tenu, et avant le divorce, et après, une conduite au-dessus de tout soupçon, que le tribunal lui avait confié la garde de l'enfant né de ces premières noces... Tout cela est bel et bon, mais dans le noble faubourg, on a, paraît-il, bien de la peine à accepter le divorce... M. Jannet avait remarqué ce fait. Il en avait été frappé, et plusieurs fois, dans la soirée même, il se prit à y réfléchir. Il y revint souvent par la suite jusqu'au jour où il se dit : « Mais il y a une pièce là-dedans ! » A partir de ce jour, ce ne fut plus au mince événement de salon qu'il pensa, mais à la pièce qu'il avait résolu d'en tirer. Ce qu'est cette pièce, je vais essayer de vous le dire aussi brièvement que possible. Paul de Trèves s'est profondément épris d'une douce jeune fille, Marthe de Savigny, dont le père, incorrigible libertin, promène de par le monde une dame sans mari, M<sup>me</sup> d'Albiac (sa maîtresse reçue par tous) et dont la mère, une sainte femme, a épousé, après

que le divorce eût été prononcé en sa faveur, le brave commandant Mauclerc. En vertu de la loi qui, ne lui donnant pas la garde de sa fille, lui a laissé toute autorité sur elle, Savigny offre la main de Marthe à celui qui l'aime et qu'elle aime. Et ce n'est certes pas M<sup>me</sup> Mauclerc qui refusera son consentement au mariage. Pour faire le bonheur de Marthe, elle acceptera même les plus dures conditions de la marquise de Trèves, aux yeux de qui le divorce est une tare : elle ne reverra sa fille que de loin en loin. C'est horrible, mais ainsi le veut la marquise, qui ne transige pas avec ses sévères principes : une femme qui a eu deux maris est une pestiférée, indigne d'être reçue dans ce monde. Telles sont les idées de la noble marquise : telles ne sont pas, fort heureusement, celles d'une aimable et jeune veuve, la princesse de Sauves, qui donnant, à son hôtel, une fête de charité, invite M. et M<sup>me</sup> Mauclerc. Mais, si la mère pourra ainsi embrasser sa chère fille, elle subira, de la part de la maîtresse de son premier mari, l'affront dont aurait été témoin, dans une soirée mondaine, M. Jannet lui-même. L'injure faite à sa femme par cette M<sup>me</sup> d'Albiac est grave et touche au cœur le brave commandant ; il la laisse tomber pourtant dans le but d'éviter un éclat qui empêcherait le mariage de Marthe ; mais il ne se contient plus quand Savigny le nargue en lui apprenant qu'il vient d'avoir un entretien avec sa femme. Mauclerc lui enverra ses témoins. Comment empêcher cette rencontre cruelle pour tous ? La prin-



cesse ne voit qu'un moyen : avertir la jeune fille. Celle-ci n'adressera pas de reproches à son père, elle ne s'en reconnaît pas le droit ; en quelques mots mouillés de larmes, elle lui fera juger lui-même sa propre conduite, et voir la différence qui existe entre Mauclerc, qui l'a élevée et aimée, et lui, qui ne daigne s'en occuper que pour faire son malheur. Mais toutes ces émotions le brisent, et la voyant tomber inanimée, le libérin sent se réveiller en lui les fibres paternelles : il renoncera à ce duel fatal. Nous avons dit que Marthe succombait sous le poids de ses émotions. En effet, c'est en vain que son fiancé est venu lui dire qu'il n'avait qu'une parole et que majeur, il était résolu à l'épouser quand même ; la jeune fille n'a pas accepté et déclaré qu'elle n'entrerait dans sa famille que la tête haute et au bras de sa mère. La nouvelle de ce refus a touché enfin le cœur de la marquise, qui vient lui ouvrir ses bras et signer le traité de paix. Il y a divorcées et divorcées : une honnête femme comme M<sup>me</sup> Mauclerc est de celles qu'on doit admettre partout et partout respecter. C'est ce qu'a fort bien expliqué la petite princesse au sens assez droit pour s'asseoir sur les stupides préjugés du grand monde, en un sympathique « couplet » admirablement dit par M<sup>lle</sup> Dux et fort applaudi par le public. Cette scène de « détente » n'est d'ailleurs pas le seul succès de cette intéressante soirée. Si le premier acte, tout en conversations, avait paru quelque peu long et même laborieux, — dans la manière d'un maître comme Dumas, — on fut sin-



cèrement touché, au second acte, par la scène entre [www.lainmereetlafilie.com](http://www.lainmereetlafilie.com) la mère et la fille, qui est d'un fort joli sentiment, et la salle, la salle entière, a été véritablement empoignée par la scène de provocation, vigoureusement et supérieurement traitée. L'acte a été suivi de trois rappels, qui s'adressaient non-seulement à l'auteur de talent, mais à ses vaillants interprètes. M. Brémont, dans le sympathique personnage du commandant Mauclerc, et M. Paul Rameau, dans le rôle très difficile de M. de Savigny, ont fait tous deux une brillante rentrée à l'Odéon ; ils ont joué la scène des deux hommes dans un ton de chaleur et de vérité qui nous a beaucoup plu. M<sup>lle</sup> Jeanne Brindeau a trouvé dans le rôle de la mère une note émue que nous ne lui connaissons pas. M<sup>lle</sup> Rose Syma, qui joue Marthe, manque de force et de naturel : aucune communication entre elle et le public. M<sup>lle</sup> Dux, au contraire, a une voix superbe, une justesse et une netteté de diction absolument merveilleuses. Je ne vous donne pas encore cette toute jeune fille comme une princesse de race, mais je vous prie de voir en elle une comédienne pur sang. M<sup>lle</sup> Arbel a la distinction qui convient au rôle de la trop sévère marquise. Et je noterai pour finir une débutante, une inconnue même, M<sup>lle</sup> Fège, qui a fort adroitement lancé les quelques mots de son rôle de petite vipère mondaine.

Avec *Mariage d'hier*, on nous avait offert, en guise de prologue, une comédie en un acte, intitulée : *Le Roi Midas*, où, en vers exquis, Ernest d'Hervilly fait spirituellement le pro-

cès de la musique nouvelle. Nous avons d'autant plus applaudi le poète que nous ne sommes pas — oh ! mais pas du tout ! — de son avis.

7 DÉCEMBRE. — En l'honneur du 253<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Racine, on donne, avec l'à-propos traditionnel : *Une soirée de Racine*, écrit en jolis vers par MM. Charles Fuster et Noël Bazan et fort bien interprétée par M<sup>lle</sup> Dorsy et par M. Laroche, *Phèdre*, que M<sup>me</sup> Segond-Weber abordait pour la première fois. « Il faudra, dit M. Sarcey, qu'elle se garde d'un je ne sais quel penchant à la mièvrerie. Au premier acte, elle se pelotonne sur un lit de repos avec des mouvements de petite pensionnaire à qui l'on a refusé de la conduire au bal et qui en a un gros chagrin. Il semble qu'elle ait surtout cherché à faire de Phèdre un névrosée j'allais dire une hystérique. Il y a bien un peu de cela dans le personnage de Racine ; mais Phèdre est aussi une magnifique et déplorable victime de la fatalité. Il ne messierait pas de lui donner plus de grandeur. Quoiqu'il en soit de cette impression première, qui pourra se modifier aux représentations suivantes, la tentative de M<sup>me</sup> Segond-Weber a été des plus intéressantes. — La soirée s'est terminée, selon l'usage, par les *Plaideurs*, qu'Amaury, Veyret et Duard ont joués avec une gaieté gamine de collégiens en humeur de rire. Il ne m'est pas dit, du reste, que cette façon d'interpréter la bouffonnerie de Racine ne soit pas celle qu'il eût préférée lui-même. M<sup>me</sup> Crosnier déploie dans le rôle de la comtesse les plus pures traditions de l'art classique. »

www.libtool.com.cn

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- présenta- tions pen- dant l'année
<i>Phèdre</i> , tragédie.....	5		5
<i>L'Écrl de Racine</i> , à-propos.....	1		1
<i>Les Plaideurs</i> , comédie en vers.	3		3
<i>Amoureuse</i> , pièce.....	3		12
<i>Les Folies amoureuses</i> , comédie en vers.....	3		3
<i>L'École des femmes</i> , com. en v.	5		5
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie	3		8
<i>Crispin rival de son maître</i> , co- médie en vers.....	1		9
* <i>Armande Bèlard</i> , à-propos....	1	15 janvier	2
<i>Kean ou Désordre et Génie</i> , p....	5 a. 6 t.		9
* <i>Rhadamiste et Zénobie</i> , trag.	5	14 janvier	5
<i>Les Fourberies de Scapin</i> , com.	3		1
<i>Ma bet h</i> , drame en vers.....	15 t.	20 janvier	24
<i>Tartuffe</i> , comédie en vers.....	5		2
<i>Le jeu de l'amour et du hasard</i> , comédie.....	3		4
<i>Le Philosophe sans le savoir</i> ....	3		14
<i>Le Barbier de Séville</i> , comédie..	4		1
<i>Le Roi et le meunier</i> , comédie..	5		1
<i>Les Faux bonshommes</i> , comédie.	4	6 février	10
* <i>Fantasto</i> , comédie.....	2 a. 8 t.	24 février	17
<i>Les Erinnyes</i> , dr. antique en v.	2 p.	24 février	16
<i>La demoiselle à marier</i> , comédie	1		1
<i>Germnie Lavertueux</i> , pièce.....	10 t.	12 mars	18
<i>L'Indiscret</i> , comédie.....	1		28
<i>Zaire</i> , tragédie.....	5		2
<i>Le Dépit amoureux</i> , c. en vers.	2		5
<i>Le mariage de Figaro</i> , comédie.	5		8
<i>La Conjuratiou d'Amboise</i> , dr.	5 a. 6 t.	2 avril	26
<i>Britannicus</i> , tragédie.....	5		1
<i>Le Voyage à Dieppe</i> , comédie..	3		2
<i>La vie de Bohème</i> , comédie.....	5	24 avril	18
<i>Athalie</i> , tragédie.....	5		9
* <i>Marion</i> , comédie.....	1	12 mai	5
<i>Les Précieuses ridicules</i> , com...	1		6
* <i>Les vieux amis</i> , com. en vers	3	17 mai	14
<i>Le Misanthrope</i> , com. en vers..	5		3
* <i>Monsieur de Réboval</i> , comédie	4	15 septemb.	22
* <i>Cœur volant</i> , comédie en vers.	1	15 septemb.	21
<i>L'Étourdi</i> , comédie en vers.....	5		3
<i>Le Médecin malgré lui</i> , comédie.	3		4
<i>Horace</i> , tragédie.....	5		5
* <i>Marianne</i> , pièce en vers.....	1	22 septemb.	5
<i>Le Lion amoureux</i> , drame en v.	5		7
* <i>Mariage d'hier</i> , comédie.....	4	8 octobre	72
* <i>Le roi Midas</i> , comédie en vers.	1	8 octobre	72
<i>Le Mariage forcé</i> , comédie.....	1		1
<i>L'École des maris</i> , comédie....	3		5
<i>Le Cid</i> , tragédie.....	5		1
<i>Le Chevalier à la mode</i> , comédie	1		4

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- resentat. pend. l'an- née.
<i>Le Sourd ou l'Auberge pleine,</i> opéra-comique .....	3		3
<i>Don Juan,</i> comédie.....	5		1
<i>L'Impromptu de Versailles,</i> à propos.....	1		1
<i>L'Épreuve,</i> comédie.....	1		1
<i>Marton et Frontin,</i> comédie....	1		1
<i>Une soirée de Racine,</i> à-propos	1	21 décembre	1
<i>La Critique de l'École des femmes</i>	1		1



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## THÉÂTRE DU GYMNASÉ

Nous retrouvons le 1<sup>er</sup> janvier, sur l'affiche du Gymnase, le même spectacle, *Mon oncle Barbassou et Laquelle ?* que celui qui avait clos l'année précédente. Le 7 janvier, première représentation : le *Monde où l'on stirte*<sup>1</sup>, comédie en trois actes de MM. Ernest Blum et Raoul Toché. Cherchez la pièce : vous ne la trouverez pas... Après les *Voyages dans Paris*, hélas ! dit la critique sévère, mais juste ; après le *Monde où l'on stirte*, holà ! Cette esquisse prétendue de la vie parisienne ne devait pas même être sauvée par les décors, qui

1. DISTRIBUTION. — Valbonnette, M. *Noblet*. — Pierre de Langis, M. *Louis Delaunay*. — Blackson, M. *Numès*. — Margeval, M. *P. Plan*. — D'Almería, M. *Richemond*. — Labroquère, M. *Renoux*. — Châteauneuf, M. *F. Franck*. — Ottocar, M. *Bérac*. — Courtois, M. *Libert*. — Truffaut, M. *Torin*. — Gaëtan, M. *Girard*. — Philippe, M. *P. Brébant*. — Marguerite, M<sup>me</sup> *Raphaële Sisos*. — Ernestine de la Ville Coutance, M<sup>lle</sup> *Desclauzas*. Lucette, M<sup>lle</sup> *Darlaud*. — M<sup>me</sup> de Margeval, M<sup>lle</sup> *Demarsy*. — M<sup>me</sup> d'Almería, M<sup>lle</sup> *Lécuyer*. — Jules, M<sup>ll</sup> *Préjal*. — Nini, M<sup>lle</sup> *Bertine*. — M<sup>me</sup> de Mésanges, M<sup>lle</sup> *Werner*. — Une bouquetière, M<sup>lle</sup> *Collin*.

sont charmants, par les toilettes, qui sont exquises, par les costumes qui sont luxueux. M. Koning a fait de grands frais de mise en scène pour le *Monde où l'on s'urtie*. Tout cela devait lui rester pour compte. Disons, si vous voulez, puisqu'il faut bien dire quelque chose, que M. Noblet en vieux beau brun, qui ramène, fait sensation, mais c'est tout : quel dommage qu'un artiste comme lui ait un aussi pauvre rôle que celui de cet enragé flirteur pour femmes mûres. Il est en tiers dans le ménage de M<sup>me</sup> de La Ville-Coutance ; il sera encore un tiers dans celui de M<sup>me</sup> Blackson. M<sup>me</sup> de La Ville-Coutance, c'est M<sup>lle</sup> Desclauzas, qui met à nous dérider un zèle digne d'un meilleur sort ; Lionel Blackson, c'est M. Numès, qui dit d'une façon fort amusante, en Anglais pur sang, son : « Cooomique ». Ajoutons que les honneurs de la soirée sont pour M<sup>lle</sup> Darlaud, en petite pêcheuse de crevettes cherchant sa vocation et la trouvant dans la connaissance d'un protecteur riche de trois cents mille livres de rente. Le rôle est connu, mais l'actrice est charmante. Plaignons M<sup>me</sup> Raphaële Sisós, de tomber, pour sa rentrée, sur un personnage aussi insignifiant que celui de Marguerite de Charmantré, laissant prendre son cœur au jeu du flirtage avec un capitaine de chasseurs assez godiche, représenté par M. Louis Delaunay. M. Delaunay n'est autre que le fils du regretté sociétaire du Théâtre-Français, se décidant sur le tard à abandonner la peinture pour le théâtre. M. Paul Plan n'a pas son pareil pour porter l'habit de chasse : quant à son rôle,

inutile de dire qu'il n'existe pas plus qu'aucun des rôles de la pièce. La pièce : cherchez-la tous les jours... Mais les délicieuses toilettes et les charmants décors que celui des Planches de Trouville au bas de la rue des Bains, et de la fameuse mare de Franchard, où doit s'abattre le cerf couru par les invités de M. de Margeval. N'empêche qu'il fut un temps, pas si éloigné, ce nous semble, où l'on allait au théâtre du Gymnase pour autre chose que pour les décors et les toilettes. Quelques représentations eurent raison du *Monde où l'on flirte* et le Gymnase revient pour quelques soirées à *Mon oncle Barbassou*, avant de risquer une œuvre inédite. — Entre temps apparaissait sur l'affiche un petit acte. *A côté de la question*, qui devait se borner au modeste rôle de lever de rideau <sup>1</sup>.

4 FÉVRIER. — Première représentation de la *Menteuse* <sup>2</sup>, pièce en trois actes, en prose de MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique. — La comtesse Nattier est une femme bien imprudente, en dépit de ses cheveux blancs. Elle a reçu comme cela, tout de suite, en son château une inconnue rencon-

1. Le 21 janvier, le Gymnase donnait au bénéfice de la caisse de secours des auteurs dramatiques, une représentation extraordinaire composée de *Mon oncle Barbassou* et du deuxième acte (tableau de la chasse) du *Monde où l'on flirte*.

2. DISTRIBUTION. — Georges Nattier, M. *Raphaël Duflos*. — L'abbé Pierre, M. *Burquet*. — De Brives, M. *Leon Noël*. — Jacques Olivier, M. *Montigny*. — Un médecin, M. *Bérac*. — Un domestique, M. *Boudier*. — Comtesse Nattier, M<sup>lle</sup> *Pasca*. — Marie Deloche, M<sup>me</sup> *Raphaëlle Sisos*. — Lucile de Brives, M<sup>lle</sup> *Varlaud*. — Mère André, M<sup>lle</sup> *Paul Deshayes*.

Dans la *Menteuse*, les rôles de Georges Nattier, Marie Deloche et Lucile de Brives, sont aussi joués en double par M. Renoux, M<sup>lle</sup> Angé et Préjal.



trée dans une vente de charité et, sous prétexte que cette charmante personne jouait agréablement du piano et lisait joliment, elle lui a laissé prendre chez elle un pied tel qu'elle se voit maintenant obligée de la chasser comme une voleuse. Pensez donc ! elle lui a volé l'amour de son fils Georges qu'elle désirait marier à sa nièce Lucile. Georges se déclare aujourd'hui si éperdument épris de l'inconnue, qu'il ne veut d'autre femme que celle que sa mère a chassée. Mais quelle est cette preneuse de cœur, qui se fait appeler Marie Deloclie, s'est dite veuve, puis divorcée ? — « Où donc ai-je vu cette femme ? » n'a pu s'empêcher de murmurer M. de Brives, le frère de la comtesse, qui avait cru tout d'abord reconnaître en elle, sauf la couleur des cheveux, Marguerite, l'ex-maîtresse de son ami Montcroix. Patience ! Vous le saurez définitivement à la fin de la pièce, et la pièce est très courte. Au second acte, Georges, déshérité par sa mère, n'en paraît pas beaucoup plus malheureux pour cela. Il habite un très confortable appartement, au cinquième étage, il est vrai, et sa femme porte des toilettes d'un goût extrême et des bracelets de perles fines : c'est qu'elle donne des leçons de piano et que ses élèves sont très bonnes pour elle. La rigide comtesse a pardonné ; ramenée par un jeune abbé, ami d'enfance de son fils, elle embrasse celle qu'elle a chassée, et l'appelle « ma fille ». Tout se passerait à merveille sans les mensonges tombant dru comme grêle, plus bêtes les uns que les autres, de M<sup>me</sup> Marie Nattier, qui s'enferme à

plaisir dans ses inventions ridicules. C'est ainsi que, si elle a pu expliquer tant bien que mal la provenance d'un bracelet que son mari ne lui connaissait pas, elle se trouble à propos de fleur qu'elle dit avoir rapportées de Saint-Germain, où habite sa sœur, la femme du garde général, alors que l'abbé l'a vue le jour même sortir d'un magnifique hôtel de la rue de Varenne. Rue de Varenne, c'est justement là qu'habite le Montcroix de M. de Brives et de Marguerite. Mais ce n'est pas tout, elle apprend de Georges que son ami Olivier va venir dîner le lendemain. Qui ça, Olivier ? Un peintre qui fut trompé par sa femme, une effrontée menteuse, pour ne pas dire une coquine fieffée : c'est elle ! Vainement elle a voulu se retremper dans l'amour sincère qu'elle a pour Georges ; harcelée par la nécessité, la dure nécessité, et relancée par son ancien amant, M. de Montcroix, elle se voit maintenant acculée. L'arrivée d'Olivier lui porte le dernier coup : elle n'a d'autre ressource que de mourir en s'empoisonnant. Mais au moment où, après s'être confessée à l'abbé, véritable confident de tragédie, elle se roule dans les affres de l'agonie, elle boira le calice jusqu'à la lie. Ses derniers mensonges se dressent devant elle : son mari apprend qu'elle n'a pas plus de sœur à Fontainebleau qu'à Saint-Germain, pas plus d'amie que d'élève riche, et, comprenant enfin — d'où vient l'argent, — il rudoie la moribonde, qui n'est bientôt plus qu'un cadavre. « Mais quelle est-elle ? demande-t-il angoissé. — Ça, dit Olivier entrant à l'improviste, c'est ma femme ! »

Et le rideau tombe sur ce coup de théâtre qui est un peu en défaut, celui d'être prévu dès le début de la pièce. Pièce étrange et banale en même temps, mélodrame agaçant et pénible, où, seul, le rôle du jeune abbé, intelligemment composé et délicieusement joué du reste, par M. Burguet, est d'une nouveauté et d'une justesse d'observation absolument exquises. J'ai nommé M. Burguet, avant M<sup>me</sup> Raphaële Sisos, qui a pourtant su mettre adroitement en relief tous les côtés de cette femme compliquée qu'est la Menteuse; elle a très simplement et très dramatiquement rendu la scène finale de l'agonie. M. Duflos est un mari très sincère en son amour et en sa douleur, M<sup>me</sup> Pasca a de l'autorité et M<sup>lle</sup> Darlaud de la gentillesse. En dessinant très finement la silhouette de l'oncle de Brives, le frère de la comtesse et le président du cercle des Hanneçons, M. Léon Noël nous prouve qu'il est un artiste du talent le plus sérieux et le plus souple.

26 FÉVRIER. — Le Gymnase désespérant de rencontrer un succès avec les pièces inédites, reprend ce soir le *Maître de forges*<sup>1</sup>, drame en cinq actes, de M. Georges Ohnet, donc c'est la

1. DISTRIBUTION. — Philippe Derblay, M. *Raphaël Duflos*. — Moulinet, M. *Noblet*. — Duc de Baligny, M. *Montigny*. — Bachelin, M. *Léon Noël*. — Octave, M. *Burguet*. — Baron de Préfont, M. *Paul Plan*. — Le général, M. *Seiglet*. — Gobert, M. *Torin*. — Docteur Servan, M. *Libert*. — Le préfet, M. *Renoux*. — De Pontac, M. *Bérac*. — Claire de Beaulieu, M<sup>me</sup> *Raphaële Sisos*. — La Marquise, M<sup>me</sup> *Pasca*. — A. hénais, M<sup>lle</sup> *Darlaud*. — Baronne de Préfont, M<sup>lle</sup> *Demarsy*. — Su-

zanne, M<sup>lle</sup> *Préjal*. — Brigitte, M<sup>lle</sup> *Gennetier*.  
 Sous des représentations du *Maître de forges*, les rôles de l'oncle de Brives et de la baronne de Préfont, sont joués en double par M<sup>lle</sup> Werner et Alice Comte.



469<sup>e</sup> représentation. La pièce, tirée par M. Ohnet de son célèbre roman, n'est ni d'un dessin très original, ni d'une contexture bien curieuse : mais elle réussit brillamment il y a tantôt neuf ans. Elle contient des types chers au public, elle est écrite dans un ton de bonne compagnie, avec quelques traits heureux, elle a de la mesure et du tact. Les qualités dominantes de M. Ohnet s'y retrouvaient toutes, habilement exploitées par l'auteur. Puis, le livre avait été lu par les femmes avec émotion et plaisir, et ce sont les femmes encore qui firent la clientèle et le succès de la pièce. Elle appartient évidemment au genre de théâtre conventionnel, et l'on a pu dire avec raison que M. Ohnet procédait d'Octave Feuillet. *Le Maître de forges* se passe dans un milieu fort peu naturaliste où les gens qui ne descendent pas des croisés sont au moins millionnaires. Les personnages, vertueux jusqu'à l'invraisemblance, sont animés de sentiments outrés, extra-humains, autant dire faux. Ajouterons-nous qu'il règne, en la célèbre comédie, un esprit médiocrement démocratique ? Tout le monde y tourne en ridicule le père Moulinet, le traite de parvenu, même le duc de Bligny qui n'en a vraiment pas le droit, puisqu'il a vendu son nom contre la dot de M<sup>lle</sup> Moulinet. Nous n'aimons guère le dénouement, sacrifice à ce goût absurde d'une portion du public qui aime que ça finisse bien. Claire, peu intéressante, d'ailleurs, devrait mourir de la balle qu'elle reçoit. Cela dit, nous ne faisons, du reste, aucune difficulté d'avouer que la pièce est habile-



ment faite. Il y a même, au troisième acte, un coup de théâtre qui fait bien rebondir la pièce et prépare heureusement le scandale sur lequel finit cet acte. Bref, tout cela est fort bien charpenté.

Le succès fut immense à l'origine, et le *Maitre de forges* ne quitta pas de plusieurs mois l'affiche du Gymnase. Cela prouve que le public, qui ne se compose pas de gens précisément vertueux, aime les personnages honnêtes, les étalages de beaux sentiments, et ne hait point le faux. D'ailleurs, une grosse part de ce grand succès revint — M. Georges Ohnet en conviendra lui-même tout le premier — aux interprètes d'alors. Jacques Damala, que ses défauts servirent autant que ses qualités, se montra tout à fait remarquable dans le rôle de Philippe Derblay. Jane Hading, aussi, joua supérieurement Claire de Beaulieu. Tour à tour aristocratique, hautaine, tendre, irritée, elle y avait des effets contenus d'une irrésistible portée. Lina Munte fut une Athénaïs, des plus séduisantes. Saint-Germain, enfin, dessina avec beaucoup de finesse et de naturel la silhouette du père Moulinet.

Sans vouloir établir de comparaison entre les créateurs d'il y a neuf ans et les interprètes d'aujourd'hui, nous dirons en quelques mots notre opinion sur les artistes de talent auxquels MM. Ohnet et Koning ont confié les rôles du *Maitre de forges*. Il manque à M<sup>me</sup> Raphaële Sisos l'aspect fier et hautain de grande dame que doit avoir Claire de Beaulieu. Mélancolique elle est par tempérament, et mélancolique elle reste en ce rôle,

qu'elle a appris et composé en fort peu de jours, et qu'en somme elle joue avec beaucoup de charme et d'incontestable talent. M. Raphaël Duflos n'a pas la mâle carrure du « Maître de forges » ; mais il est servi dans ce rôle par sa nature un peu sèche, et s'il n'a pas, comme Damala, versé de vraies larmes, il s'y montre simple et émouvant. M. Noblet se force le plus qu'il peut pour jouer Moulinet, qui n'est certainement pas de son emploi, et ses efforts sont couronnés de succès : il amuse le public. M<sup>lle</sup> Darlaud non plus n'est pas habituée à jouer les traîtresses, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle y ait manqué de perfidie.

Le bon notaire Bachelin, l'ami de la famille de Beaulieu, est représenté d'une façon absolument parfaite par M. Léon Noël, et M. Paul Plan joue avec beaucoup de légèreté le rôle du baron de Préfond, dont la femme est la jolie M<sup>lle</sup> Demarsy. M<sup>me</sup> Pasca, M. Burguet et M<sup>lle</sup> Préjal, une nouvelle venue qui dit bien, tiennent avec agrément les figures accessoires de la marquise, d'Octave et de Suzanne. Seul, M. Montigny fait tache dans le personnage du duc de Bligny, qui demande avant tout de l'élégance et de la distinction.

12 AVRIL. — Première représentation : le *Bon Docteur*<sup>1</sup>, comédie en trois actes, de MM. Paul

1. DISTRIBUTION. — Docteur Lancelot, M. Noblet. — Antony, M. Numès. — Gaston de Lantenac, M. Cocheris. — Léon Barillet, M. Burguet. — De Puyforé, M. Paul Plan. — Jonas, M. Boudier. — M<sup>me</sup> Loriol, M<sup>lle</sup> Desclausas. — Frédérique, M<sup>lle</sup> Darlaud. — Lucy, M<sup>lle</sup> Demarsy.

Au cours des représentations du *Bon Docteur*, les rôles d'Antony, de M<sup>me</sup> Loriol et de Frédérique sont joués en double par M. Torin, M<sup>les</sup> Alice Comte et Préjal.

Ferrier et Ernest Depré. — Le comte Gaston de Lantenac et sa charmante femme Frédérique sont mariés depuis six semaines; retirés dans leur propriété des Eclusettes, ils y passent amoureusement leur douce lune de miel, quand survient la belle-mère, l'aimable M<sup>me</sup> Loriol, présentant son protégé, le « bon docteur », jeune savant à lunettes et à cheveux longs, dont elle espère bien faire quelque chose, quand, profitant de ses utiles leçons, il se sera dépouillé d'un peu de sa conscience et aura acquis un peu de « roublardise » : n'est-ce donc point une belle carrière, pour qui sait s'y prendre, que celle de médecin des dames? — A la jolie M<sup>me</sup> Barillet, désirant aller où va le général Chambard, et surtout son bel aide de camp, le capitaine de Puyforé, il faut donc conseiller, pour sa santé, non pas les eaux de Pougues, mais celles de Barèges, ordonnées au général... A Frédérique, que sa mère, déjà jalouse de son gendre, a juré de ramener avec elle, il devra prescrire un peu de repos et beaucoup de distraction : c'est-à-dire Paris. Gaston, retenu pour affaires aux Eclusettes, les rejoindra plus tard, le plus tard possible, pense M<sup>me</sup> Loriol. — C'est à Paris, en effet, que nous retrouvons, au second acte, l'exquise comtesse de Lantenac, un peu surmenée par sa mère, qui la fait voler de fête en fête, et soignée, pour une prétendue névrose, par le docteur Lancelot, élégamment transformé: il ne s'est pas contenté de changer de tailleur et de coiffeur, il s'est mis tout à fait au ton du

jour. Jaloux des amoureux qui tournent autour de la comtesse, dont il s'est épris lui-même, il rappellerait volontiers le mari, quand celui-ci revient trop tôt, à son gré, et se fâche, pour une visite qu'elle refuse de rendre, avec sa jeune femme, excitée par sa mère... — Gaston, vexé, a cédé la place : il est allé dîner au restaurant ; le docteur croit l'instant venu de se déclarer, glissant des vers au lieu d'ordonnance, et tombant à genoux devant la comtesse, justement effarée... C'est aux pieds de sa fille que le découvre M<sup>me</sup> Loriol : décidément, son protégé est allé un peu loin. Elle le renvoie, lui et le dracéna géant qu'on vient d'apporter de sa part et qu'elle lui ordonne de remporter lui-même... — Comment notre grotesque rentre-t-il en grâce en abjurant son erreur et en raccommoquant, sans grand'peine, du reste, le jeune ménage un instant désuni ? Comment M<sup>me</sup> Loriol donne-t-elle, non seulement son pardon, mais sa main au bon docteur, dont elle fait son légitime époux ? Comment tout le monde, y compris Barillet, qui n'aimait point la campagne, et sa jeune femme, désormais reconquise sur le beau capitaine de chasseurs, rentre-t-il, sous prétexte de changer d'air et sur l'avis du médecin, aux Eclusettes, où l'on va se trouver si bien le mois prochain, sous les grands arbres : c'est ce que nous apprendra le troisième acte... — Il y avait une idée de comédie, jadis indiquée par Scribe dans le type du médecin pour dames dont MM. Paul Ferrier et E. Depré ont fait un fantoche par trop invrai-



semblable. Il y a de la gaieté et même de l'esprit, un esprit de bonne compagnie et une gaieté de bon aloi, mais il y a aussi bien de l'embrouillamini et trop peu de solidité dans l'établissement des caractères de leurs personnages et dans le développement d'une intrigue communément trouvée un peu puérile. Les auteurs ne doivent que des remerciements à leurs interprètes, qui ont fait leur devoir, mieux que leur devoir. M. Noblet est un bon, que dis-je, un excellent docteur; M<sup>lle</sup> Desclauzas, une amusante belle-mère; M<sup>lles</sup> Darlaud et Demarsy jouent, non pas en jolies femmes, mais en comédiennes; MM. Burguet et Paul Plan tirent tout ce qu'ils peuvent tirer de leurs rôles insignifiants; M. Numès est heureusement rentré au Gymnase; M. Cocheris n'y a fait qu'un début peu notable.

Le *Bon Docteur* ne tint pas longtemps l'affiche. C'est tout au plus s'il finit le mois déjà au tiers lors de son apparition. Le 4 mai, le Gymnase reprenait le *Fils de Coralie*<sup>1</sup>, pièce en quatre actes de M. Albert Delpit<sup>2</sup>. La pièce datait de douze ans. C'est, en effet, le 16 janvier 1880 que M. Albert Delpit fut sacré auteur dramatique par le public qui fait les réputations européennes et qui les

1. DISTRIBUTION. — Daniel, M. *Raphaël Duflos*. — Bonchamp, M. *Nertann*. — Godefroy, M. *Leon Noël*. — Montjole, M. *Paul Plan*. — Morisseau, M. *Richemond*. — Coralie, M<sup>lle</sup> *Antonia Laurent*. — Césarine, M<sup>lle</sup> *Deschamps*. — Edith, M<sup>lle</sup> *Darlaud*. — Lydie, M<sup>lle</sup> *Alice Comte*.

Au cours des représentations du *Fils de Coralie*, les rôles de Daniel et d'Edith sont joués en double par M. Cocheris et M<sup>lle</sup> Berline.

2. Mor. à Paris dans le courant du mois de janvier de l'année suivante.

défait avec la même facilité... Le capitaine Daniel, en garnison à Montauban, va épouser M<sup>lle</sup> Edith Godefroy, fille d'un archéologue méridional. On attend la tante du futur. Elle débarque du train d'Auvergne, et Montauban tressaille. Cette tante, M<sup>me</sup> Dubois, doit léguer à son neveu une immense fortune placée en terres, en immeubles, en valeur de tout repos. Jusque-là, le drame ne se dessine pas. Voilà tout à coup qu'un ancien boulevardier, M. de Montjoie, reconnaît en M<sup>me</sup> Dubois une hétaire qu'il a fréquentée jadis : M<sup>me</sup> Dubois n'est pas la tante du capitaine Daniel ; elle est bel et bien la mère de cet artilleur. Cela se corse. Le notaire de la famille Godefroy flaire quelque chose de louche ; il interroge l'Auvergnate, qui lui répond d'une manière peu satisfaisante : « — D'où vient cette richesse ? — De ma sœur. — Vous avez un testament ? — Non. » Les notaires auxquels on ne donne pas de papiers deviennent défiants. M. Bonchamp, en tabellion qui connaît le répertoire de Scribe, use d'un subterfuge de comédie. Il a surpris entre M<sup>me</sup> Dubois et M. de Montjoie des regards suspects ; il va droit à la cocotte retraitée et il lui dit d'un ton bref : « — Inutile de feindre ; M. de Montjoie a parlé. — Ah ! le misérable ! » s'écrie celle qui portait autrefois le doux nom de Coralie. — Le mouvement est très imprévu et bien naturel ; il décida le premier soir du sort de la pièce de M. Delpit, qui à partir de ce moment alla aux étoiles. C'est qu'aussi le troisième acte est d'une exécution supérieure et d'une irrésistible émotion. Daniel,

pourvu d'une mère pareille, ne peut plus entrer dans une famille honnête; il abandonne aux pauvres les biens mal acquis, il renonce à Edith; seulement Edith ne renonce pas à lui. Les parents d'Edith sont obligés de battre en retraite et d'annuler leur refus d'autorisation. Coralie s'est retirée dans un couvent; M<sup>lle</sup> Godefroy épouse l'artilleur de ses pensées; elle l'a bien mérité.

Quelques personnes critiquèrent autrefois et critiquent aujourd'hui encore ce dénouement, qui nous semble pourtant le seul acceptable, sinon au point de vue de la morale, du moins au point de vue des exigences du théâtre. En tant que spectateur, je veux que la question ne demeure pas en suspens, et à tout prendre, je préfère une conclusion heureuse, parce que je m'intéresse au capitaine et à M<sup>lle</sup> Edith. Le cœur humain est ainsi fait; les plus beaux raisonnements ne le changeront pas. On a dit: Il faudrait envoyer Edith dans un couvent. Avec le couvent de Coralie, cela ferait trop de couvents, en vérité. Non, ne cherchons pas midi à quatorze heures; M. Albert Delpit nous a émus, passionnés, conquis; si, comme on le lui conseillait, il avait arrêté sa pièce au troisième acte, il aurait renvoyé mécontents ses auditeurs, qui ne demandaient qu'à s'aller coucher rassurés sur le sort d'un aimable couple. Un public séduit par une action dramatique veut énergiquement que cela finisse bien; il ne supporte la tragédie et les catastrophes que lorsqu'il se moque, au fond, des gens qu'on lui a montrés. M. Albert Delpit se distingue

par une tendance vers les sentiments nobles et élevés : il a la conviction qui s'impose et la chaleur qui se communique. C'est un Pierre l'Ermite, entraînant de frivoles Parisiens vers la Terre-Sainte de l'idéalisme. Comprenez-vous pourquoi M. Delpit a, jadis, si grandement réussi ? Il a réussi parce qu'il croit à ces personnages fictifs, parce qu'il leur donne un peu de son âme et de sa flamme. Le capitaine Daniel et la jeune Edith sont deux jeunes gens également chers à notre cœur parce qu'ils symbolisent l'honnêteté, la vertu, le courage et l'amour, et si M. Delpit a prêté à ces enfants de son imagination un semblable caractère, croyez qu'il a agi en connaissance de cause... Dans le *Fils de Coralie*, drame inégal, mais plein de qualités ardentes et vivantes, nous saluâmes ici même, il y a douze ans, l'aurore d'un talent rempli de promesses. Pourquoi l'auteur des *Maucroix* et de *Passionnement* a-t-il trompé toutes les espérances qu'avait fait naître cet éclatant début ? Le *Fils de Coralie* est bien joué. M. Raphaël Duflos rend le rôle de Daniel avec des élans de passion, une simplicité chaleureuse, un accent de loyauté mâle et forté qui ont soulevé les bravos. M<sup>lle</sup> Antonia Laurent est une très belle Coralie, mais infiniment trop jeune pour nous représenter la mère de M. Duflos. On se souvient encore du succès de M<sup>lle</sup> Tessandier, créatrice du rôle. Je n'aurai point la témérité de la comparer à sa devancière. Il serait injuste de dire qu'elle l'a fait oublier, mais il est certain qu'elle interprète le rôle, dont elle n'a pas l'âge, en actrice



de talent et d'étude ; qu'elle y pousse de superbes cris et traduit mieux encore de l'attitude que de la voix les angoisses de la Coralie repentie et mère. M. Léon Noël nous plaît infiniment : gai, quand il le faut ; sérieux, et même dramatique au troisième acte, où il vient rendre sa parole au capitaine Daniel et où son prédécesseur trouvait, je ne sais comment, le moyen d'être comique... M. Nertann mène supérieurement la scène du contrat. M. Paul Plan prête à Montjoie une très galante figure d'homme du monde faisant à mauvais jeu bonne mine. M<sup>lle</sup> Desclauzas met de l'amabilité et de la finesse dans les ridicules de la vieille tante. M<sup>lle</sup> Darlaud, enfin, est une Montalbanaise bien résolue. La reprise du *Fils de Coralie* termina la saison, au Gymnase, qui demeura fermé du 1<sup>er</sup> juin au 1<sup>er</sup> septembre inclus.

2 SEPTEMBRE. — Réouverture avec un spectacle composé de deux anciennes pièces : *Je dîne chez ma mère*<sup>1</sup>, comédie en un acte, d'Adrien Decourcelle et Lambert Thiboust ; et *Aux crochets d'un gendre*<sup>2</sup>, comédie en trois actes, de Théodore Barrière et Lambert Thiboust. Pour rendre hommage à la mémoire d'Adrien Decourcelle<sup>3</sup>,

1. DISTRIBUTION. — Le prince d'Hennin, M. *Cocheris*. — Didier, M. *Burguet*. — Le chevalier, M. *Renoux*. — Germain, M. *Bréban*. — Sophie Arnould, M<sup>lle</sup> *Vernières*. — Marion, M<sup>lle</sup> *Prejal*.

2. DISTRIBUTION. — Paul Fontelais, M. *Noblet*. — Honoré Beljames, M. *Nertann*. — Moutonnet, M. *Numès*. — René de Norguet, M. *Burguet*. — Onésyme, M. *Hirsch*. — Julien, M. *Richemond*. — Jean, M. *Boudier*. — Sophie Beljames, M<sup>lle</sup> *Desclauzas*. — Marihe, M<sup>lle</sup> *Demarsy*. — Blanche, M<sup>lle</sup> *Bertine*. — Suzanne, M<sup>lle</sup> *Seinty*.

3. Mort à Etretat dans le courant du mois de juillet de cette année.

Koning a repris la célèbre comédie qu'il écrivit avec Lambert Thiboust, *Je dîne chez ma mère*, et qui fit pendant vingt ans les beaux jours du Gymnase. C'est un petit chef-d'œuvre dans le genre naïf et sentimental, et la reprise de ce vaudeville au succès légendaire est au moins curieuse. Il est facile de voir que le rôle de Sophie Arnoult soit tombé aux mains d'une débutante un peu trop écolière. M. Cocheris a une bien jolie voix, et M. Burguet dans Didier, est gai, sémillant, avec une petite pointe d'émotion, juste au moment marqué. *Je dîne chez ma mère* date de 1855. *Aux crochets d'un grand* fut représenté neuf ans après, au Vaudeville de la place de la Bourse ; la pièce, alors en deux actes, avait pour excellents interprètes : M. Cocheris, Félix, puis Delannoy, Parade, M<sup>mes</sup> Lambert, Francine Cellier et Angèle Brémond ; tous ces acteurs sont morts aujourd'hui !... Saint-Germain se distinguait dans la création du petit rôle de Mésire Moutonnet, issu du Thomas Diafoirus de Molière. Le titre de la comédie de Barrière est Thiboust en dit le sujet. Après s'être ruinés par le spéculant sur les cotons, M. et M<sup>me</sup> Beljames sont arrivés un beau matin du Havre sans argent à Paris, chez leur gendre Fongon, le meilleur et le plus accommodant garçon du monde, fort amoureux de sa charmante femme, et de plus, agent de change. On les a reçus à bras ouverts, on a soigné leur détresse avec une bonhomie pleine de grâce, et là-dessus commence la comédie de l'ingratitude. M. Beljames se drape dans son malheur ; il ne sait

qu'imaginer pour reprocher à son gendre ses propres bienfaits. Ah ! nous sommes malheureux, nous sommes « à vos crochets », vous nous le faites bien sentir !... On devine ce reproche par chacun des grognements du vieux ménage : le malheureux gendre ne sait plus à quel saint se vouer...

Le premier acte est charmant, d'un esprit, d'un entraînement, d'une saillie incomparable : il a un défaut pourtant, c'est de pousser dès le début la situation à son comble ; or, il n'y a, à vrai dire, qu'une situation dans toute la pièce. Si, dès l'abord, le beau-père et sa moitié sont à ce point insupportables, que seront-ils au dernier acte ? Et on se demande par quel prodige de patience Fontelais peut les tolérer aussi longtemps. Après avoir ri, et franchement, on est tenté de se fâcher ; on trouve que la bonté du gendre touche à la bêtise ; ses persécuteurs vont décidément trop loin ; il n'est personne qui, à sa place, ne les eût jetés à la porte ou flanqués par les fenêtres. Afin d'éviter la monotonie les auteurs ont poussé la chose au grotesque. L'ami Moutonnet, qui arrive du Havre, escorté de son fils Onésime, vient compliquer les infortunes du gendre bien-faisant ; peu s'en faut qu'on ne brouille son ménage et qu'on ne persuade à sa femme qu'il la trompe et qu'il a une intrigue en ville ; finalement, tout s'arrange ; les deux gendres, car la petite Blanche finit par épouser René de Norguet qu'elle aime, s'entendent pour faire des rentes aux faux bonhommes qu'ils envoient vivre à Marseille...

Il y a de la verve et de l'esprit en cette comé-



die ; mais il est impossible de ne pas en sentir à chaque instant le trait caricatural ; tous les ridicules qui y figurent sont plus gros que nature ; il y a partout dans ce comique une exagération calculée ; quant à la misanthropie, voyez avec quelle âpreté l'égoïsme du beau-père et de la belle-mère sont accusés ; examinez la figure du vieil ami Moutonnet et de son crétin de fils, et vous sentirez combien ce peintre, en apparence jovial et railleur, qui fut Théodore Barrière, mêlait de mordantes amertumes à ses peintures bouffonnes. C'est de vrai comique, mais c'est du comique agaçant ; je ne sais pas si l'on peut mettre plus de vérité dans une charge ; mais il est difficile de faire la vérité plus désagréable... De loin en loin, un mot plus souriant, un éclat de franc rire et de bonne humeur naïve se font jour ; pariez hardiment qu'ils proviennent de Lambert Thiboust, et que voilà la marque de sa collaboration.

Noblet représente bien un jeune Parisien, bon enfant et spirituel, martyrisé par d'égoïstes imbéciles. Nertann est un amusant beau-père : il a une conviction, une solennité, un majestueux dans sa mauvaise humeur qui ne laissent pas d'être fort réussis. Glissons sur les charges de MM. Numès et Hirsch, et sur les grimaces de M<sup>me</sup> Desclauzas. Mais constatant encore cette fois la bonne grâce et l'élégance de M<sup>lle</sup> Demarsy. Cette très jolie personne déploie pour son art un zèle passionné qui lui réussit. Aujourd'hui, elle a mieux que des dispositions heureuses, elle a presque du talent. Elle se montre pleine de mesure dans ce rôle de



jeune femme hésitant entre ses parents et son mari, elle rend avec un naturel délicat les quelques mouvements de sensibilité qui relèvent parfois ce personnage un peu passif ; joignez à cela l'attrait de son aimable figure et des toilettes d'un goût charmant <sup>1</sup>.

27 SEPTEMBRE. — Première représentation d'*Un Drame parisien* <sup>2</sup>, pièce en quatre actes, de M. Ernest Daudet. Nous avons aujourd'hui, toutes proportions gardées, les Deux Daudet comme, au grand siècle, il y eut les Deux Corneille : Pierre et Thomas. Je n'ai pas besoin de vous dire lequel est Thomas. Est-ce parce que M. Alphonse Daudet, son habituel fournisseur, n'avait encore rien de prêt que, pour ne pas sortir de la famille, M. Koning s'est empressé d'accueillir les quatre actes d'Ernest? Aucune étude de caractère, aucune peinture de mœurs ; un pur mélodrame à la Gaboriau, dont la place était plutôt à l'Ambigu qu'au Gymnase, mais quatre tableaux qui,

1. Au cours des représentations d'*Aux crochets d'un genre*, les rôles de Norquet, Julien et de Marthe, sont joués en double par M. Richemond et Brébant et M<sup>lle</sup> Werner.

2. DISTRIBUTION. — Jacques Vignal, M. Raphaël Duflos. — Gérard, M. Nertann. — Moronis, M. Cocheris. — Le président, M. Montigny. — Ceriset, M. Hirsch. — Paul Mauret, M. Emile Albert. — Fonal, M. Richemont. — Farget, M. Simon. — Janrod, M. Libert. — D'Albert, M. Bérac. — La Gardie, M. Renoux. — Premier juré, M. Marcel. — L'avocat général, M. Ricquier. — Le greffier, M. Seiglet. — Chef du jury, M. Boudier. — Garçon de bureau, M. Torin. — Comtesse de Vérán, M<sup>lle</sup> Julia Depoix. — Rose Morgan, M<sup>lle</sup> Darlaud. — Baronne Charlin, M<sup>lle</sup> Demarsy. — Marquise de Révignac, M<sup>lle</sup> Lucy Gérard. — Gisèle, M<sup>lle</sup> Vernières. — Olga, M<sup>lle</sup> Sinty.

Le rôle de la comtesse de Vérán est joué en double par M<sup>lle</sup> Damaury.

en somme, se laissent voir avec un certain plaisir dans le cadre, très soigné, comme toujours, que leur a donné M. Koning. Voici, en quelques lignes, la romanesque histoire que nous conte le dramaturge. Le révérend Père Vignal vient, à je ne sais quelle église de Paris, de prêcher le Carême avec une telle éloquence, qu'à l'issue de son dernier sermon, l'oratoire où se repose le jeune et beau moine est trop petit pour contenir la foule des admiratrices. Au nombre de ses meilleures clientes est M<sup>lle</sup> Rose Margan, se disant si touchée de la grâce qu'elle renoncerait presque, si elle le pouvait à sa vie de demi-mondaine, plus à la mode que jamais depuis sa dernière aventure. Le comte de Véran, son amant, n'a-t-il pas été assassiné la nuit où il venait de fêter l'anniversaire de sa liaison en un superbe souper, et au pied de l'escalier conduisant à la chambre de la comtesse de Véran, rentrée à Paris ce soir-là même, Notre dominicain vient à peine de faire reconduire sa Madeleine repentante qu'une dame toute vêtue de noir demande à lui parler : c'est la comtesse de Véran, en deuil de son mari, qui le supplie de l'entendre en confession. Que va-t-elle lui révéler ? Je gage que vous avez deviné... J'ajoute que vous seriez bien naïf de n'avoir point trouvé que le secret de la dame en noir est l'aveu, au tribunal de Dieu, du meurtre qu'elle a commis sur la personne de son infidèle mari. Que nous veut alors la scène de la confrontation judiciaire, organisée dans le hall de l'hôtel de Véran par un juge d'instruction réunissant tous les convives du

souper à la suite duquel s'est perpétré le mystérieux assassinat. D'inductions en déductions, aussi absurdes les unes que les autres, le magistrat, se basant sur une somme de cinquante mille francs extorquée cette nuit-là même par la maîtresse à son amant, et ne sachant rien tirer de la comparution de la dame noire, se déclare sûr de tenir la coupable. — « Vous coucherez ce soir au Dépôt ! » dit-il à Rose Morgan, protestant, mais en vain, de sa complète innocence.

Nous la retrouvons, au troisième acte, entre deux gendarmes, en pleine Cour d'assises où, au dernier moment, le Père Vignal, accouru de son lointain couvent et entendu pour une déposition importante, grâce au pouvoir discrétionnaire du président, vient jurer devant Dieu qu'elle est innocente... Il connaît le nom du coupable ; mais le secret de la confession l'empêche de le révéler.. Les jurés, abasourdis, se retirent pour délibérer. C'est dans le cabinet du président des assises et pendant qu'on attend la fin des débats, que, sortant enfin de sa retraite et de son mutisme, la dame noire, communiquant très invraisemblablement avec l'accusée, lui avoue que c'est elle qui, dans un moment de fureur et de dégoût, a abattu d'un coup de pistolet son indigne mari. Rose Morgan estime que la comtesse aurait pu parler plus tôt, et s'emporte tout d'abord en un flot d'injures à l'égard de celle qui l'a laissée jeter en prison et traîner à sa place devant les tribunaux. Mais comme elle est, nous l'avons dit, touchée de la grâce et que le Révérend Père lui

a recommandé la compassion, elle borne là ses appréciations, sévères mais justes, et se résignera pour racheter son passé... C'est en vain que la comtesse, qui a enfin pris son parti, propose de tout avouer. — « Attendons, dit le moine, un acquittement peut tout arranger... » Et l'acquittement arrange tout en effet, voire le remariage de la comtesse avec son amoureux, le capitaine Moronis !

La pièce du Gymnase est ainsi le triomphe de la religion : vous avez vu comme le Révérend y sauve, devant un jury de bonne composition, la tête d'une innocente. Il est juste de remarquer qu'avec sa restriction de dire la vérité, rien que la vérité, mais pas toute la vérité, ce dominicain en dit d'ailleurs beaucoup plus que ne l'y autorise le secret de la confession. Il faut reconnaître que, si l'auteur n'a pas tiré de son idée dramatique le parti qu'il en pouvait tirer, la pièce, telle qu'elle est, n'a point ennuyé le sceptique public de la première. Ce public s'est même amusé à l'idée de voir « coucher au Dépôt », dans une éblouissante robe de bal style Empire, M<sup>lle</sup> Darlaud, très remarquée encore, à l'acte suivant, dans sa sensationnelle toilette de cour d'assises : on comprend qu'avec un pareil souci d'élégance les cinquante mille francs du comte de Véran ne soient pas de trop. Toutes les sympathies sont, d'ailleurs, pour la maîtresse aux dépens de la femme légitime qui, malgré ses larmes et ses tardives explications, n'en conserve pas moins, aux yeux du public, un caractère un peu odieux. M<sup>lle</sup> Depaix



en porte la peine, et ce n'est point assurément la faute de l'adorable ingénue si sa mignonne personne ne convient pas à ce rôle. M. Duflos a su s'assimiler très adroitement la diction pontifiante et légèrement prétentieuse que gardent dans la vie privée nos grands hommes de la chaire.

La pièce n'avait point été représentée telle que l'auteur l'avait apportée. M. König avait demandé des modifications que M. Ernest Daudet avait acceptées et qu'il eut le tort de regretter publiquement. Il en appela du jugement du public au Gymnase, en faisant imprimer la pièce telle qu'il l'avait écrite et en conviant les directeurs de province à la monter telle quelle. Cela excita un peu la curiosité, fit verser quelques flots d'encre aux reporters. Mais, finalement, *Un Drame parisien* se traîna péniblement durant quelques représentations et finit par disparaître.

26 OCTOBRE. — Première représentation de *Celles qu'on respecte*<sup>1</sup>, comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff. Le ménage Demareuil, qui date de quatre ans, ne bat que d'une aile. La femme, Gabrielle, jeune, blonde et jolie, aime les bals, les soirées, le théâtre... Le mari, René, les déteste ; c'est un pur serin qui n'a qu'une passion : la bicyclette, et le soir, éreinté de sa journée passée au grand air, il dort au nez de sa

1. DISTRIBUTION. — Henri de Bressac, M. *Noblet*. — René Demareuil, M. *Colombey*. — Jean, M. *Boudier*. — Baptiste, M. *Brebant*. — Gabrielle, M<sup>me</sup> *B. Cerny*. — Suzanne, M<sup>me</sup> *Julia Depoix*. — Margot, M. *Darlaud*. — Sophie, M<sup>me</sup> *Maurice*.

Au cours des représentations de *Celles qu'on respecte*, le rôle de Suzanne est joué en double par M<sup>lle</sup> *Lucy Gérard*.

femme. On sent que la mesure est comble, que le moment psychologique est arrivé, et que, s'il ne l'est pas encore, il le sera avant peu... Justement il va présenter à sa femme un ami de collège, Henri de Bressac, qu'il a rencontré sur le boulevard, après l'avoir perdu de vue depuis des années, et qu'il s'est hâté d'inviter à dîner le soir même. — « Tu verras, dit-il, comme il est amusant, et spirituel donc ! » Pendant que Gabrielle est allée passer une robe, les deux anciens camarades, heureux de se retrouver, causent en toute franchise, René écoutant Henri en remuant ses jambes avec un mouvement qui agace son interlocuteur. — « As-tu des maîtresses ? demande Bressac. — Ah ! non ! je suis marié !... Et toi ? — Moi, depuis bientôt trois ans, j'en ai une, Margot, une gentille fille, bien désintéressée et fort aimante ; dernièrement, dans une maladie que j'ai faite, elle m'a soigné avec un tel dévouement que je ne sais comment la lâcher : cependant, il le faut, trois ans !... » Les deux amis en sont là de leur conversation quand survient Madame, qui a fait toilette. — « Fichtre ! elle est jolie ! » pense Bressac. Et comme on vient chercher le mari pour... sa bicyclette, Gabrielle et Henri se trouvent seuls. — « Vous êtes... un grand coureur ? » demande-t-elle timidement. — « Pas le moins du monde, mais j'aime les fêtes, les soirées, et vous ? — Moi aussi, mais mon mari ne m'y mène jamais. — Comment, avec une personne aussi jolie que vous ! » Henri pousse sa pointe, et n'y a pas, du reste, la moindre

peine : M<sup>me</sup> Demareuil ne demande que ça. Elle lui a fait observer que ça serait mal de faire la cour à la femme d'un de ses amis. — « Oh ! répond Henri, j'ai des idées tellement larges ! » Gabrielle avoue qu'elle ne connaît rien, pas même le musée du Louvre. Henri offre de l'y conduire. Gabrielle accepte, à condition que son mari permette. Le mari rentre, et permet... Puis, comme Suzanne, une brune délicieuse, jeune veuve amie de Gabrielle, est arrivée pour dîner, on passe à la salle à manger. — « Comment trouvez-vous mon amie, dit Gabrielle en prenant le bras d'Henri, charmante, n'est-ce pas ? — Oui, mais je n'aime que les blondes ! » Et le rideau tombe sur un premier acte étincelant de vivacité, de gaieté, de bonne humeur et d'esprit, d'un dialogue vivant, naturel, exquis, à mon sens. Pas ou peu de pièce, on le devine ; mais un tableau bien amusant de modernité, sinon d'absolue vérité. Deux mois se sont écoulés, au bout desquels Henri a déjà assez de la jeune femme. C'est ce qu'il explique, bien délicatement, à son amie Suzanne qui, s'étant proposée comme ambassadrice de Gabrielle, est en réalité venue s'offrir elle-même. — « Je trouve ma conduite honteuse, a dit Henri, et pourtant d'habitude, je ne me juge pas très sévèrement. — Si encore Gabrielle était libre, répond Suzanne, si elle était veuve, par exemple ; mais elle ne l'est pas ! » Henri a compris. La scène est ravissante, admirablement vraie, l'une des mieux réussies de ces trois actes tout remplis de talent. Après la sortie de la jeune

veuve, nouveau coup de sonnette à la garçonnière de Bressac, qui aurait pourtant bien voulu aller aux courses... C'est sous un triple voile, comme toujours, M<sup>me</sup> Demareuil, plus amoureuse que jamais. Bressac aurait, cette fois, bien de la peine à se dérober, quand on entend des voix dans l'antichambre. Paraît Margot qui, sous prétexte de venir rapporter ses clefs, a voulu voir celle qui lui avait pris son amant. Gabrielle va pour sortir, Margot lui barre le chemin. — « Voilà donc celles qu'on respecté ! » s'est écriée Margot. — « Chassez cette fille ! » fait Gabrielle indignée. — « Une fille, répond Margot, et vous, qu'est-ce que vous êtes ? La dernière des... » Henri l'empêche d'achever, mais non de continuer. « Nous nous valons, madame, ou plutôt je vaudrais mieux que vous : vous n'auriez peut-être pas fait pour votre mari ce que j'ai fait pour mon amant. » Et Margot tombe dans le sentiment. L'effarement de la sortie de la grisette étant un peu passé, M<sup>me</sup> Demareuil et Bressac se retrouvent seuls, en présence l'un de l'autre, celle-là pardonnant à celui-ci et lui contant le rêve qu'elle a fait : « — J'ai rêvé, dit-elle, que je divorçais et que je vous épousais... Puis, j'ai pris mes mesures et tout combiné : je serai libre dans quatre mois. » Vous voyez la tête du jeune homme. Il est tellement abasourdi qu'il ne trouve à faire aucune objection. « A l'avenir, se contente-t-il de se dire à lui-même, quand je dînerai chez un ami, c'est qu'il sera célibataire. » Au troisième acte, Gabrielle se rend tellement insupportable, c'est



son plan, qu'elle exaspère son mari, pourtant peu facile à exaspérer. — « Je vais divorcer ! » annonce Demareuil à Bressac. — « Mon vieil ami, tu ne vas pas faire ça ! » répond Henri, de plus en plus effrayé. Il le ferait pourtant comme il dit, si, fort heureusement, Gabrielle ne surprenait son amant donnant à la jeune veuve rendez-vous, tout comme à elle, au musée du Louvre. Alors elle fait amende honorable à son mari, et lui revient. Dénouement vaudevillesque.

Dans *Celles qu'on respecte*, il y a assurément plus de verve, de léger agrément et d'imagination joviale que d'observation et de vérité. C'est un badinage réjouissant et savoureux, où l'on sent un peu trop le parti-pris dont les auteurs de la jeune école nous ont donné tant de marques. N'y cherchez pas une ombre de sincérité, et rappelez-vous qu'il y a autant de conventions dans cette façon cruelle de rendre la vie que dans les inoffensives romances des plus modestes tenant de l'idéalisme. Peu importe, d'ailleurs, et à quoi bon insister ? M. Pierre Wolff ne nous a-t-il pas prouvé, une fois de plus, qu'il avait certains des dons les plus précieux pour réussir au théâtre ? Son dialogue est excellent, tout pétillant de malice incisive. Passons à l'interprétation. M. Noblet est parfait. Je ne vois pas en quel théâtre, pas même à la Comédie-Française, M. Wolff eût pu trouver un comédien aussi sûr et aussi adroit. M<sup>lle</sup> Cerny, qui débute sur la scène du Gymnase, y rencontre, tout comme au Palais-Royal, dans *Monsieur chasse*, un rôle qui convient merveilleu-

sement à sa nature nerveuse. M. Colombey lui fait plaisamment contraste dans le rôle du mari patient et bête à souhait. M<sup>lle</sup> Depoix est l'amie la plus séduisante et la plus perfide en même temps que mérite M<sup>me</sup> Demareuil. M<sup>lle</sup> Darlaud, qui semble vouée aux « bonnes filles », a crânement lancé le couplet à « celles qu'on respecte ».

A partir du 19 novembre, la comédie de *Celles qu'on respecte*, est accompagnée sur l'affiche du Gymnase, par une autre pièce du même auteur, *Leurs filles*<sup>1</sup> jouée déjà avec succès au Théâtre libre, et dont la donnée très osée faillit soulever des protestations de la part des habitués du théâtre de Madame. Il n'en fut rien. L'esprit de l'auteur racheta la crudité de l'œuvre très observée, et les deux pièces continuèrent ensemble à fournir au théâtre qui les avait accueillies une très honorable carrière.

19 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Charles Demailly*<sup>2</sup>, pièce en quatre actes et cinq tableaux, tirée du roman d'Edmond et Jules de

1. DISTRIBUTION. — Georges, M. *Emile Albert*. — M<sup>me</sup> Maurice, M<sup>lle</sup> *Desclausas*. — Louise, M. *J. Depoix*. — Valentine, M<sup>lle</sup> *Henriot*. — Julie, M<sup>lle</sup> *Sinty*.

2. DISTRIBUTION. — Charles Demailly, M. *Raphaël Duflos*. — Nachette, M. *Colombey*. — Chavannes, M. *Nertann*. — Montbaillard, M. *Montigny*. — Lodesky, M. *Numes*. — De Rémonville, M. *Emile Albert*. — Couturat, M. *Burquet*. — Bibi, M. *Hirsch*. — Mollandeux, M. *Simon*. — Des Arnois, M. *Marcel*. — Pommageot, M. *Renoux*. — Bajoulas, M. *Torin*. — Malgras, M. *Boudier*. — Marthe, M<sup>me</sup> *Raphaële Sisos*. — La Crécy, M<sup>lle</sup> *Demarsy*. — Ninette, M<sup>lle</sup> *Alker*. — Adriana, M<sup>lle</sup> *Demauray*. — Hortense, M<sup>lle</sup> *Debien*.

Au cours des représentations de *Charles Demailly*, les rôles de Ch. Demailly, Nachette, Chavannes, Montbaillard, Mollandeux, Pommageot, Marthe et de la Crécy, sont joués en double par MM. Montigny, Simon, Ricquier, Libert, Renoux, Esquier, M<sup>lle</sup> Augé et Lucy Gérard.

Goncourt, par MM. Paul Alexis et Oscar Méténier. Jules de Goncourt mourut à trente-neuf ans vaincu par ses nerfs surmenés : la névrose se vengeait. Que si nous voulons recueillir d'exactes confidences sur le moral des deux exquis romanciers, adressons-nous à leurs œuvres : partout ils y ont mis le meilleur d'eux-mêmes. Le portrait de leur Demailly, par exemple, les peint au vif : Nature délicate et nerveuse, sorti d'une famille où s'étaient croisées les délicatesses malades des deux races dont il était le dernier rejeton et la pleine expansion. Charles possédait au degré suprême le tact sensitif et l'impressionnabilité. Où qu'il allât, il était affecté par une atmosphère de sentiments... Il sentait une scène, un déchirement dans une maison où il ne trouvait que des sourires. Il sentait la pensée de sa maîtresse dans son silence ; il sentait dans l'air des hostilités d'amis... Toutes les perceptions intérieures étaient si bien en lui sentiments et pressentiments qu'elles précédaient les impressions de sa vie... et les remarques. Les choses étaient pour lui frappantes et parlantes comme les personnes. Elles lui semblaient avoir cette particularité mystérieuse, qui fait les sympathies et les antipathies. Un mobilier lui était ami ou ennemi. Un vilain verre le dégoûtait d'un bon vin... Aussi le plaisir ne durait-il pas pour lui : il lui demandait un ensemble trop complet, un accord trop parfait des créatures et des choses... Cette sensibilité nerveuse, cette ivresse continue des impressions, avaient fait de Charles un mélancolique, mais un

mélancolique doué de savoir vivre. A peine s'il semblait triste. L'ironie était sa façon de rire et de se consoler, une ironie fine et toute intérieure. Charles n'avait qu'un amour, qu'un dévouement, qu'une foi : les lettres ; il s'y était voué tout entier. » Tel est le portrait, plus que reconnaissable, de Charles Demailly. Comment vouliez-vous transporter à la scène cette poignante psychologie ? Paul Alexis et Oscar Méténier ont échoué dans cette tâche : ils ne pouvaient point réussir.

Voici du moins leur scénario. La pièce s'ouvre par une brillante soirée de journalistes et de demi-mondaines chez une femme à la mode : la Crécy. C'est là que notre héros, Charles Demailly, rencontre la délicieuse artiste du Gymnase qu'il est allé voir vingt et une fois dans sa dernière création. Charmante, cette première entrevue qui décide du sort de notre homme de lettres : il épousera Marthe pour son malheur.

Quand la toile se relève sur le second acte, ils sont mariés depuis six semaines, et aucun sérieux nuage ne semble avoir troublé la pureté de leur lune de miel. Demailly a écrit une pièce que sa femme trouve admirable et dont elle réclame l'honneur de créer le principal rôle. Comment, au tableau suivant, la jeune femme, qui nous avait paru tout d'abord un peu coquette, se révèle-t-elle brusquement à nous comme une femme de la plus vulgaire origine : demandant s'il y a des montagnes dans la Beauce ; faisant de *l'Homme aux trois calottes*, de Paul de Kock,



son livre de chevet ; se vantant de connaître son histoire de France sur le bout du doigt, puis qu'elle a lu tout Alexandre Dumas, et rendant à son mari le rôle de la pièce qu'elle déclare maintenant injouable, parce qu'il n'a pas voulu suivre le conseil qu'elle lui donnait de prendre un collaborateur ? Si Demailly manque de sang en cette circonstance, sa femme manque de sens moral. Sous prétexte qu'une camarade de théâtre est capable de se tailler un succès dans le rôle qu'elle a refusé et que d'ailleurs elle pourrait jouer, si cela lui convenait, Marthe commet cette infamie de montrer à Nachette, qu'elle sait dévoré par une basse jalousie, les lettres que lui adressait Demailly, alors qu'elle jouait à Bruxelles, et dans lesquelles il accommodait à sa façon tous ses meilleurs amis. L'acte suivant nous introduit dans la salle de rédaction du *Scandale*, le journal le mieux renseigné et le plus sincère de Paris. La copie de Demailly est arrivée un peu tard ; Nachette en a profité pour glisser juste à la place qu'eût occupée l'article de son brillant collaborateur, les lettres, les fameuses lettres volées à sa femme. Le fait de cette publication est une mauvaise action, dit le rédacteur en chef du *Scandale*, mais ce n'est pas mauvais pour le journal. Dans notre monde, pense cet honnête personnage, on n'est impie que pour les vilaines choses... mal fait. Les lettres ont donc paru, suivies de l'annonce du renvoi immédiat de Nachette. Demailly est venu au journal, désespéré et furieux. Sa

femme l'y a suivi, demandant pardon... Et comme celui-ci la traite de misérable : — « C'est comme ça que tu le prends ? s'écrie l'horrible créature ; j'étais donc bien bête de m'humilier... Je ne t'avais pas encore vu pleurer, tu es drôle... Eh bien ! veux-tu que je te dise : je ne t'ai jamais aimé ; j'ai voulu ton nom ; je vais le porter à Nachette. Demailly, exaspéré, l'empoigne alors et l'emporte ; la fenêtre est ouverte et il va l'y précipiter... Mais il sent un corps mort dans ses bras : Marthe s'est évanouie devant le regard de son mari. Elle est sauvée. Demailly la laisse rouler à terre, elle se relève pour l'insulter encore et gagner la rue. Notre pauvre héros demeure hébété, guetté par le ramollissement. Le dernier acte, mis en scène avec autant d'exactitude que de goût, nous représente un café-concert des Champs-Élysées, où triomphe tous les soirs, dans des chansons à la Naya, où elle montre sa jambe au refrain, la célèbre Poudre-de-Riz : c'est Marthe, la triste maîtresse de Nachette, qui, lâché par le journalisme, exploite désormais la divette. Poudre-de-Riz a un superbe public : tous les gommeux, toutes les gommeuses que nous avons vus au premier acte en soirée chez la Crécy. C'est alors qu'apparaît, au bras de son vieil ami Chavannes qui l'a fait dîner aux Ambassadeurs, Charles Demailly relevant tout juste de la maladie cérébrale qui a failli l'emporter. Demailly peut à peine rassembler ses idées et trouver les mots pour les exprimer : il est encore bien bas. Aussi, quand il reconnaîtra la

www.libriool.com.cn  
voix de sa femme, évolutionnant sur le tremplin, tombera-t-il, expirant dans une suprême crise.

Dans *Charles Demailly*, il n'y a guère d'agitation dramatique qu'aux approches du dénouement, et ce dénouement est navrant.

Si l'impression laissée par l'œuvre est infiniment pénible et douloureusement angoissante, nous devons dire que le public rend justice à l'interprétation, de tout premier ordre. Jamais M. Raphaël Duflos, que nous n'avons pas pour habitude de gâter, ne nous a semblé plus beau comédien ; jamais, en dépit d'une voix que couvrirait un léger voile, il ne nous a plus profondément émus par la sincérité de son jeu. Les ovations qu'on a faites à M. Duflos, M<sup>lle</sup> Sisos a mérité de les partager. Elle compose avec beaucoup d'art le rôle de l'actrice de genre devenant une vile cabotine en même temps qu'une femme méchante par plaisir. M<sup>lle</sup> Sisos a fait là une rentrée triomphale. Nous devons aussi vivement complimenter M. Colombey qui, à force de talent, réussit à faire passer le rôle de Nachette, le « vilain singe » en vieux et jaloux de tout ce qui réussit. Notons enfin la très amusante silhouette de médecin de théâtre dessinée par M. Numès, et la joyeuse caricature du jeune Brésilien Bibi, rôle muet, que nous donne M. Hirsch. La Crécy, c'est la charmante Demarsy ; Ninette, c'est une nouvelle venue, M<sup>lle</sup> Alker, qui a la beauté voulue pour venir renforcer la troupe féminine du Gymnase. Enfin, s'il y a eu erreur de la part des

dramaturges, il n'y a pas de reproches à adresser au directeur qui, vraiment, avait tout mis en œuvre pour faire de *Charles Demailly* un succès.

Hélas ! il n'en fut rien, *Charles Demailly*, condamné par la presse et par l'opinion publique, ne devait pas tarder à disparaître, laissant encore une fois le Théâtre en désarroi. Pauvre Gymnase ! où sont tes splendeurs d'antan ?

Signalons enfin trois petites pièces en un acte, écloses au cours de cette année et qui serviront indifféremment de lever de rideau aux grandes pièces : *A côté de la question* <sup>1</sup> de MM. Brémontier et Gaudrey, le 11 janvier ; la *Sonate en mi* <sup>2</sup> de M. Léon Sazie, le 2 octobre ; la *Partie gagnée* <sup>3</sup>, de M. Georges Frost, le 30 octobre. Après quoi, il ne nous reste plus qu'à résumer l'histoire du Gymnase, en cette année 1892 dans le tableau de la page suivante :

1. DISTRIBUTION. — Robert, M. *Renoux*. — Pierre, M. *Boudier*. — Suzanne, Mlle *Werner*. — Le rôle de Robert est joué en double par M. *Birac* ; celui de Suzanne en double par M<sup>lle</sup> *Collin* et en triple par M<sup>lle</sup> *Alker*.

2. DISTRIBUTION. — De Trémeur, M. *Tony Seiglet*. — Roger, M. *Ch. Esquier*. — Auguste, M. *Ricquier*. — La Marquise, M<sup>me</sup> *Marie Briot*. — M<sup>me</sup> *Denis*, M<sup>lle</sup> *Alice Comte*, doublés par M<sup>lle</sup> *Werner*.

3. DISTRIBUTION. — Harry Dickson, M. *Burguet*. — Achille de Plabas, M. *Marcel*. — De Marembout, M. *Boudier*. — Dominique, M. *Torin*. — M<sup>lle</sup> de Parantour, M<sup>lle</sup> *Marie Briot*. — Lucy, M<sup>lle</sup> *Debien*. — Le rôle d'Harry Dickson est joué en double par M. *Ch. Esquier*.



www.libtool.com.cn

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de prés. l'année Matin.
<i>Laquelle ?</i> comédie.....	1	1 <sup>er</sup> janvier	3
<i>Mon oncle Barbassou</i> , comédie..	4	1 <sup>er</sup> janvier	4
* <i>Le Monde où l'on s'écrit</i> , com..	3	7 janvier	2
* <i>A côté de la question</i> , comédie.	1	11 janvier	4
* <i>La Menteuse</i> , pièce.....	3	4 février	3
<i>Le Maître de forges</i> , pièce.....	5	26 février	2
* <i>Le Bon Docteur</i> , comédie.....	3	12 avril	2
<i>Le Fils de Coralie</i> , pièce.....	4	4 mai	
<i>Je dîne chez ma mère</i> , comédie.	1	2 septemb.	
<i>Aux crochets d'un gendre</i> , c... .	3	2 septemb.	
* <i>Un Drame parisien</i> , pièce... .	4	27 septemb.	
* <i>La Sonate en mi</i> , comédie... .	1	20 octobre	4
* <i>Celles qu'on respecte</i> , rom... .	3	26 octobre	7
* <i>Partie gagnée</i> , comédie... .	1	30 octobre	8
<i>Leurs filles</i> , comédie... .	2	19 novembre	4
* <i>Charles Demaitly</i> , pièce... .	5	19 décembre	1

NOTA. — \* Ce signe indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

## THÉÂTRE DU VAUDEVILLE

L'année s'ouvre, pour le Vaudeville, par la 82<sup>e</sup> représentation de la reprise de *Nos Intimes!* Le premier spectacle nouveau ne tarde pas à apparaître. Il est donné en matinée, dans ces matinées de jeudi que M. Carré a si heureusement inaugurées et qui lui servent à exercer sa jeune troupe à côté de vétérans et en même temps à essayer des pièces nouvelles et de jeunes auteurs. Le 4 janvier donc, avec la septième représentation des *Jobards*, deux premières représentations : le *Paysan*,<sup>1</sup> drame en un acte et prose de M. Jean Sigaux ; et *Karita*<sup>2</sup> comédie en un acte, en vers, de M. Sonniès.

Le *Paysan* nous reporte à l'Année terrible.

1. DISTRIBUTION. — Chassignol, M. *Lacressonnière*. — Simon. M. *Laroche*. — Jacqueline, M<sup>lle</sup> *Samary*. — Toinette, M<sup>lle</sup> *Fériel*. — Etienne, *la petite Vallette*.

2. DISTRIBUTION. — Roger de Biron, M. *Berny*. — Lucile, M<sup>lle</sup> *Déa Dieudonné*.

Chassignol a étranglé de ses fortes mains un sergent prussien, qu'il a surpris au moment où il venait de violer sa bru Toinette. Son fils Jacques, le mari de Toinette, a été tué à Belfort. Un enfant posthume est né à la veuve, est-ce l'enfant de Jacques? est-ce celui du soldat prussien? Dans le doute Chassignol a défendu à Toinette de se remarier. Puis, comme elle est demandée par un brave garçon qui l'aime, il revient sur sa détermination. C'est alors Toinette qui refuse. Pourquoi? Quand la toile tombe, nous voyons Chassignol apprendre l'exercice à son petit-fils... sur le terrain où il a enfoui le sergent prussien. Sans être très clair, le petit drame de M. Jules Sigaux a du souffle et de la puissance. Il est fort bien joué par M. Lacressonnière dont la rentrée au théâtre est justement fêtée par M. Laroche et la jolie M<sup>lle</sup> Fériel.

Nous voici maintenant, avec *Karita*, en pleine bluette Louis XV, très joliment rimée par un nouveau venu, M. Paul Sonniès. Le sujet est un peu banal. Le jeune neveu du duc de Richelieu sort du Séminaire pour prendre femme, et comme il a de qui tenir, tout novice qu'il est encore, il a résolu, pour se faire la main, de tromper sa fiancée, qu'il ne connaît même pas, avec une danseuse de l'Opéra qui l'initiera au culte de l'amour. Or, c'est justement Lucile, sa future femme, qui prend la place de Karita, la danseuse, et reçoit les grivoises propositions du jeune apprenti libertin. Lucile défend sa vertu du mieux qu'elle peut et finit par avouer la ruse. Roger ne se tient pas

alors pour battu et réclame un acompte. Il était temps qu'on vint chercher nos amoureux prêts à devancer la noce... Charmante sous la poudre, M<sup>lle</sup> Déa Dieudonné <sup>1</sup>.

12 JANVIER. — Première représentation de la *Famille Pont-Biquet* <sup>2</sup>, comédie en trois actes, de M. Alexandre Bisson.

La salle est en pleine gaieté, dès avant le lever du rideau. On savait, d'après l'énorme effet de la répétition générale, qu'on allait beaucoup s'amuser, et le fait est qu'on s'est amusé plus encore peut-être qu'on ne s'y attendait, je veux dire que le succès de la répétition a été doublé, triplé, quadruplé. M. Alexandre Bisson a, sans doute, trouvé le pendant de ses *Surprises du divorce*, et M. Albert Carré n'aura pas besoin, d'ici bien longtemps, de renouveler son affiche.

La *Famille Pont-Biquet* appartient au genre bouffon, et si ce vaudeville, car c'est bien plutôt là un vaudeville qu'une comédie, ne fournit aucun document nouveau à l'étude de l'âme humaine, du moins contient-il assez de fantaisie, de belle humeur, de verve abondante et de gaieté naturelle pour mettre en joie, pendant des cen-

1. Cette toute jeune et toute charmante artiste mourait subitement dans le courant du mois d'août de cette année à Luchon, où elle était à cette époque en représentation avec son père.

2. DISTRIBUTION. — La Raynette, M. J. Dupuis — Pont-Biquet, M. Boisselot. — Bouzu, M. A. Michel. — Jacques Dubois, M. Mayer. — Toupance, M. Lagrange. — Dagobert, M. Galipaux. — Un garçon d'hôtel, M. Coquet. — Trumeau, M. Godefroy. — M<sup>me</sup> Pont-Biquet, M<sup>me</sup> D. Grassot. — Mathilde, M<sup>me</sup> Caron. — Gabrielle, M<sup>lle</sup> Déa Dieudonné. — M<sup>me</sup> Godard, M<sup>lle</sup> Fériel. — M<sup>me</sup> Dumesnil, M<sup>lle</sup> Nory. — Julie, M<sup>me</sup> Maire.



taines de représentations, le public auquel il s'adresse. Remercions l'auteur qui nous fait rire du meilleur des rires, et félicitons-le pour son habileté de main et la fertilité de ses inventions comiques. Voyons maintenant ce qu'est cette *Famille Pont-Biquet*. M. Pont-Biquet, le chef, est un rigide juge d'instruction, qui vit en province avec sa femme, M<sup>me</sup> Pont-Biquet, si revêche que dans la ville on l'a communément surnommée M<sup>me</sup> Pincebec; son gendre et suppléant La Raynette, le très fidèle mari de Mathilde, et sa seconde fille, Gabrielle, qui, dans quinze jours, doit épouser le fiancé qu'elle aime, M. Jacques Dubois, professeur au lycée de l'endroit. La Raynette est un enragé phrénologiste. En inspectant le crâne de son beau-père, il a découvert qu'il devait aimer les femmes. Pont-Biquet avoue son faible, mais il confesse sa timidité à cet égard. Quand le samedi — c'est ordinairement le samedi — il rend ses hommages à M<sup>me</sup> Pont-Biquet, ça le rend sourd pendant plusieurs heures. On comprend qu'affligé d'un pareil défaut il ne doive pas se montrer très hardi hors du domaine conjugal. A sa belle-mère, un jour qu'elle ronflait dans son fauteuil, il a découvert la bosse des aventures galantes et des amours illicites. Et ce gendre, qui aime à plaisanter, se met en tête de profiter de sa découverte. N'a-t-il pas écrit, sous le pseudonyme de Robert, force lettres d'amour à M<sup>me</sup> Pont-Biquet, et n'a-t-il pas dans la poche les réponses de plus en plus hardies de M<sup>me</sup> Pont-Biquet audit Robert ! Vous pensez si les deux

amis s'amusent à voir la dame se montrer le soir au balcon, envoyant, dans l'obscurité, une rose, accompagnée de baisers, à l'amoureux imaginaire. Sur ces entrefaites, Jacques est informé qu'une certaine Carmen, qui fut sa maîtresse, est accourue à l'annonce de son prochain mariage et descendue à l'hôtel d'Angleterre où elle l'attend. Il supplie La Raynette d'aller à sa place lui faire entendre raison et l'en délivrer à tout jamais. La Raynette accepte la mission : il ira sensément voir le nouveau substitut, qui habite provisoirement le second étage de l'hôtel, et nul, dans la ville, ne saura que M. le juge suppléant a passé la soirée chez la demoiselle du premier. C'est alors que survient, demandant à parler à M. le juge d'instruction pour l'entretenir d'une affaire personnelle, excessivement délicate, un personnage très correct, très cérémonieux, très important, qui se donne comme un grand artiste, familier de S. A. le prince de Galles et de S. M. le roi des Belges, et annonce qu'il est le mari de miss Carmen, la célèbre acrobate des Folies-Bergère. Carmen l'a déjà trompé avec le géant de la rue Richer. Elle le trompe encore et c'est dans le but de faire constater le flagrant délit qu'il vient requérir la justice. Quel est ce mystérieux personnage ? C'est l'Homme-Poisson ! Le premier acte est déjà très rempli ; il est même touffu, sans être obscur, et sans cesser d'être gai jusqu'à la fin. Ce personnage de l'Homme-Poisson n'a rien d'exagéré. Ce Dagobert vit, tel que l'a dessiné M. Bisson, très

observateur de la réalité, et tel que l'a représenté, moins chargé qu'on ne le croit, le très divertissant Galipaux.

Très rapide et très fou, le second acte a triomphalement réussi et emporté les spectateurs dans un rire échevelé. La Raynette s'est donc rendu à l'hôtel. Reçu à bras ouverts par Carmen qui le prenait d'abord pour son ami Jacques, il a déchainé une scène terrible, quand il a décliné sa mission, et Carmen venait de tout casser dans la chambre, lorsque trois coups frappés à la porte ont annoncé l'arrivée du commissaire de police. La Raynette a pu se sauver dans une chambre vide ; Carmen s'est introduite dans celle d'un voyageur dormant à poings fermés. C'est le paysan Blaise Bouzu, convaincu de complicité d'adultère. Comment ledit Bouzu s'en tirera-t-il ? Comment surtout La Raynette prouvera-t-il, aux yeux de sa femme qui revient de voyage, sa parfaite innocence ? Comment la belle-mère, qui veut parler, sera-t-elle empêchée par le nom de « Robert » que lui chante son gendre sur l'air célèbre de *Robert le Diable* ? C'est ce que l'on voit au second acte. Que dire des interrogatoires insensés qui remplissent le troisième acte, se terminant par une trouvaille des plus désopilantes. Pont-Biquet est allé à l'hôtel d'Angleterre se rendre compte par lui-même de la situation. Il en est revenu « plus sourd qu'il n'a jamais été » et rapportant, avec une ordonnance de non-lieu, le dénouement inattendu et vraiment drolatique de cette bouffonnerie construite par un merveilleux architecte. Et quel

admirable ouvrier que Dupuis, ce comédien de premier ordre entrant au Vaudeville par la maîtresse création de *La Raynette* ; que Boisselot, si solennel et si ahuri, si fin et si vrai, dans *Pont-Biquet* ; que Galipaux, plein de fantaisie ; que Michel, le rusé paysan réaliste ; que M<sup>me</sup> Grassot, belle-mère née, se dandinant si drôlement en sa passion mal contenue, sans oublier M. Mayer et M<sup>lle</sup> Déa Dieudonné, M<sup>lle</sup> Marguerite Caron et M<sup>lle</sup> Maire, qui tous contribuent à l'éclat de cette mémorable soirée <sup>1</sup>.

25 JANVIER <sup>2</sup>. — Centenaire du Vaudeville. — Représentation extraordinaire au bénéfice de la souscription du monument de Raimond Deslandes et de l'association des artistes dramatiques. — Cette soirée du centenaire du Vaudeville a tout l'éclat que voulait lui donner M. Albert Carré. A l'entrée, une haie de gardes municipaux ; la salle ornée de guirlandes de feuillage ; des fleurs dès le vestibule et sur le devant de la scène ; de la musique au foyer, pendant les entr'actes, et surtout un grand empressement du public. Quant au spectacle, il est ce qu'il pouvait être en semblable circonstance, commençant par un vaudeville de Duvert et Lauzanne, *Monsieur et Madame Galochard*, représenté pour la première fois sur le

1. Le jour même de la première représentation de la *Famille Pont-Biquet* était inauguré au cimetière Montmartre, le monument élevé à la mémoire de Raimond Deslandes, ancien directeur du Vaudeville. En même temps, le buste de Deslandes, par le sculpteur Guilbert, prenait place au foyer du public.

2. Le 22 janvier, matinée exceptionnelle, dans laquelle on exécute l'*Oratorio de Noël* de Sébastien Bach.



théâtre de la rue de Chartres le 6 février 1836 et aujourd'hui bien démodé, malgré la verve qu'y déploient M<sup>lle</sup> Cécile Caron et M. Peutat ; continuant par la causerie familière, à bâtons rompus, de M. Francisque Sarcey... M. Sarcey parle de tout un peu : de la fondation du Vaudeville au Petit Panthéon ; de la direction d'Etienne Arago, succédant à Désaugiers ; du transfert du théâtre à la place de la Bourse, puis, de la place de la Bourse à la Chaussée-d'Antin. Il passe en revue les auteurs du théâtre, dépeint le petit père Duvert et son gendre Lauzanne ; vante l'incomparable Arnal ; rend justice à Scribe et à Sardou, à Dumas et à Augier ; oublie Labiche et bien d'autres choses... Mais il sait donner quelques bons coups de patte à ses contemporains et franchement divertit son public. Puis il est fort applaudi quand il parle de Raimond Deslandes « dont la parole valait une signature », et de son habile successeur, M. Albert Carré, qui, en quelques mois, a su maintenir ce théâtre à sa place d'honneur : la première de nos scènes de genre.

En dépit du talent de M<sup>lle</sup> Brandès, une élégante Marguerite, et de M. Candé, un Armand plein de chaleur, le troisième acte de la *Dame aux Camélias* paraît singulièrement vieilli. Qu'advient-il dans quarante ans des grands succès d'aujourd'hui ? Le gros effet de la soirée est pour le troisième acte de *Fédora*, merveilleusement joué, à la Sarah Bernhardt, par M<sup>me</sup> Jane Hading, en compagnie de Pierre Berton, le créateur de Loris Ipanoff : triple rappel pour ces deux excel-

lents artistes. Rien à dire du troisième acte de *Pont-Biquet*, qui amuse tout autant qu'il amuse tous les soirs. Quant au *Souper de centième*, par lequel M. Paul Ferrier a si adroitement renouvelé l'éternel à-propos, il est trouvé charmant... Il est bien près d'une heure du matin lorsque la toile se lève sur la scène du Vaudeville, où sont assis à de petites tables, sablant le champagne, les anciens et les actuels artistes des deux sexes du théâtre fêté, auxquels M. Ferrier a distribué un toast, un couplet très joliment ciselé. M. Candé lit un télégramme des amis de Pétersbourg ; M<sup>lle</sup> Tessandier célèbre l'alliance russe ; M<sup>lle</sup> Brandès chante les gloires disparues : en dernier lieu, Jolly et Adolphe Dupuis ; puis, c'est le tour de Grivot, de Saint-Germain, de Boisselot, de Ber-ton, de José Dupuis, des sœurs Caron, pleines d'entrain, de Léonide Leblanc et de Jane Hading (la Muse du Vaudeville) adorablement belle en Hébé, sa coupe de champagne à la main... On regrette l'absence de M<sup>lle</sup> Bartet et de bien d'autres, et on se sépare, en songeant mélancoliquement que pas un de ceux qui assistaient à l'intéressante soirée d'hier ne sera là pour fêter le second centenaire de l'heureux théâtre...

Le lendemain, la *Famille Pont-Biquet* reprend sa place sur l'affiche qu'elle ne doit pas abandonner avant plusieurs mois. Elle est accompagnée par la *Veuve Durosel*, un petit acte de MM. Bisson et Mars, qui depuis longtemps déjà sert de lever de rideau aux grandes pièces.

25 FÉVRIER. — M. Albert Carré est un homme

heureux, en ce sens qu'il est récompensé par le succès de son intelligente activité. Non content d'encaisser les grosses recettes avec la *Famille Pont-Biquet*, il accueille les jeunes et nous révèle des auteurs dramatiques. Après les *Jobards*, de MM. Guinon et Denier, voici, toujours aux matinées du jeudi, l'*Heureuse Date*<sup>1</sup>, de MM. Xanrof et Dupont, la *Paix du foyer*<sup>2</sup>, de M. Auguste Germain, qui toutes deux dans la note amère du jour, méritent d'être applaudies par un public suffisamment préparé par les essais du Théâtre-Libre.

L'*Heureuse Date* est le très intéressant début au théâtre de M. Xanrof, le spirituel chansonnier d'Yvette Guilbert. Jeanne est abandonnée le jour même de l'heureux anniversaire de leur liaison, par son amant, Henri, attiré par un riche mariage. Henri, veut devenir député, porter à la tribune les revendications des humbles et renverser les dernières bastilles... M. Candé n'a pas moins de succès dans sa petite esquisse d'orateur politique qu'il n'en avait eu dans son inoubliable création du député Leveau.

La *Paix du foyer* avait été écrite à l'intention du Théâtre-Libre. La pièce fut retirée par M. Auguste Germain, las d'attendre son tour, des

1. DISTRIBUTION. — Henri, M. Camié. — Léon, M. Camis. — Jeanne, M<sup>lle</sup> Aimée Martial. — Une bonne, M<sup>lle</sup> Maire.

2. DISTRIBUTION. — Delmas, M. A. Michel. — Marcel, M. Mayer. — De Molaisnes, M. Achard. — Prosper, M. Debellocq. — Louis, M. Bétulle. — Valentine Darcel, M<sup>lle</sup> M. Caron. — M<sup>me</sup> Rivière, M<sup>lle</sup> Samary. — Paule d'Argillès, M<sup>lle</sup> Chartier. — De Brasigny, M<sup>lle</sup> Tarride. — Georgette Delmas, M<sup>lle</sup> Marcel. — Villot, M<sup>lle</sup> Darmond. — Des Clos, M<sup>lle</sup> Etyane. — Mistress Simpson, M<sup>lle</sup> Marzac. — De Kergort, M<sup>lle</sup> Bodin. — Une servante, M<sup>lle</sup> Lucy André.

ains de M. Antoine, pour être portée chez M. Albert Carré, qui la reçut immédiatement. L'incident n'alla pas sans quelque fracas et consacra la brouille du directeur du Théâtre-Libre avec le journal *l'Echo de Paris* qui l'avait, tout d'abord, le plus vigoureusement soutenu.

Il faudrait bien peu de choses pour faire une comédie excellente des trois actes que nous donne notre très aimable et très sceptique confrère sous le titre de la *Paix du foyer*, et sur ce thème de deux époux désunis et socialement raccommodés par ce fait que le mari a pris une maîtresse et la femme un amant. « Elle aurait pu mieux choisir... » se contente de dire, en se grattant le front, le Darcel de M. Germain.

C'est M. Mayer qui joue le rôle du mari et M<sup>lle</sup> Marguerite Caron celui de la femme : ils sont tous deux pleins de naturel. M. Michel est excellent, lui aussi, dans l'amant un peu mûr de madame. Quant à la maîtresse que monsieur a prise dans un monde un peu bien bizarre, elle est jouée avec beaucoup de tact par M<sup>lle</sup> Chartier. N'oublions pas M<sup>me</sup> Samary, parfaite en son personnage, fort bien trouvé du reste, de belle-mère amie du plaisir et de la petite partie de baccara 1.

Le 7 avril le Vaudeville célébrait la centième

1. Le 25 mars, en matinée, représentation extraordinaire au bénéfice de la veuve du baryton Lauwers, mort récemment. La Comédie-Française joue *Faute de s'entendre*; le Vaudeville, le troisième acte de *Fédora*; le Cercle funambulesque, le premier acte de sa dernière pantomime, *l'Ierrot confesseur*. Et en outre d'un intermède, on donne *l'Habit vert*, joué par MM. Tarride, Burguet, Numa et M<sup>lle</sup> Bernier.



représentation de la *Famille Pont-Biquet* <sup>1</sup>, qui avait encore devant elle de longues et fructueuses soirées, et dans la journée, une des premières journées de printemps, le directeur et l'auteur avaient réuni au pavillon Henri IV, à Saint-Germain, leurs pensionnaires, les représentants de la presse et les amis de la maison, dans un joyeux déjeuner où l'on but à la prospérité du théâtre.

21 AVRIL. — Deux premières représentations, en matinée. *Le Nid d'autrui* <sup>2</sup>, comédie en trois actes, de M. Maurice le Corbeiller et la *part du mari* <sup>3</sup>, comédie en un acte, de MM. Grisel et Soulaïne. Après les rires de la *Famille Pont-Biquet*, les larmes avec le *Nid d'autrui*. Apprenant, mais un peu tard, qu'il était trompé, le général Darnay a demandé le divorce que, par délicatesse envers sa fille, Blanche, dont il faut respecter la chaste ignorance, il a fait prononcer au profit de Cécile, sa femme. Cellè-ci a la garde de Blanche qui, tous les huit jours, va voir son père qu'elle aime d'autant plus qu'elle le sait très malheureux. Malheureux aussi, M. Jacques de Naresse, l'amant de M<sup>me</sup> Darnay, obligé de cacher à tout le monde que

1. Au cours des représentations de la *Famille Pont-Biquet*, surviennent des changements passagers dans la distribution des rôles : M<sup>lle</sup> M. Caron est remplacée pour quelques soirs par M<sup>lle</sup> Goby ; M Fériel par M<sup>me</sup> Tarride et M<sup>lle</sup> Darmond ; M. Mayer est remplacé par M. Claude Berton et par M. Berny ; M. Dupuis par M. Mangin.

2. DISTRIBUTION. — Darnay, M. Dieudonné. — Jacques de Naresse, M. Candé. — Georges de Naresse, M. Achard. — Deux domestiques, MM. Godefroy et Bétille. — Cécile, M<sup>lle</sup> Antonine. — Blanche, M<sup>lle</sup> Thomsen.

3. DISTRIBUTION. — Popelot, M. Lagrange. — Ravenet, M. P. Mangin. — Lévy, M. Achard. — Un domestique, M. Bernard. — Madeleine, M<sup>lle</sup> Goby.

Blanche est sa fille à lui et non celle de Darnay... Aussi avec quelle impatience attend-il le jour où il pourra se constituer enfin une famille en épousant Cécile et en donnant Blanche à Georges de Naresse, son neveu ! Les deux jeunes gens s'adorent depuis l'enfance, et l'on pense que leur mariage ira tout seul, quand survient le mari, s'opposant formellement à une union qui permettrait à sa fille de porter un nom qu'il exècre, menaçant, si on le brave, de reprendre Blanche et de dire devant les tribunaux les vraies causes du divorce. Après avoir juré à Georges de n'être jamais, quoi qu'il arrive, à un autre qu'à lui, Blanche vient implorer son père, qui résiste à ses pleurs... Alors vient M. Jacques de Naresse, et nous avons la scène des deux hommes : « Je puis en faire ce que je veux : elle est ma fille ! » s'écrie Darnay. — « Qu'en savez-vous ? — Misérable ! » Darnay tient sa vengeance, la loi est pour lui, et, comme son rival se prétend autorisé à faire le bonheur de Blanche : — « Choisis entre nous deux ! » dit-il à la jeune fille, et Blanche se précipite dans ses bras... Jacques de Naresse se sacrifie : il jure de s'éloigner pour toujours, de ne revoir ni Blanche, ni Cécile ; à ce prix, Darnay pardonne : les deux jeunes gens s'épouseront...

*Le Nid d'autrui*, pour ne pas apporter au théâtre un sujet absolument neuf, n'en est pas moins une œuvre intéressante : les deux derniers actes surtout ont ému le public du Vaudeville. Il est vrai de dire qu'ils sont remarquablement joués

par M. Candé, plein de chaleur dans le rôle, pourtant fort ingrat, de Jacques de Naresse, et par M<sup>lle</sup> Thomsen, dont nous aimons la grâce voilée.

L'après-midi avait commencé par une agréable bluette la *Part du mari*. M. Lagrange y représente avec agrément un ministre *in extremis*, sur le testament duquel sa nièce a l'idée de faire coucher le nom de son mari au lieu du nom de son amant. C'est à celui-ci qu'elle avait promis de faire obtenir la croix ; c'est à celui-là que, réflexion faite, elle la fera donner. Après tout, ils la méritent bien autant, c'est-à-dire aussi peu, l'un que l'autre. « Pauvre chéri : comme je vais l'aimer ! » dit la jeune femme en parlant de son amant : ne le plaignons donc pas trop...

20 MAI. — Au bénéfice de l'œuvre de la Société maternelle parisienne, dont l'active présidente est la toute charmante M<sup>me</sup> Georges Charpentier, représentation unique 1, en matinée, du célèbre drame d'Emile Zola, *Thérèse Raquin* 2. Nous nous bornerons à envisager l'effet produit par l'œuvre, tirée d'un roman qui fit à son origine grande sensation. Il est, à notre avis, moins intense que celui qui se dégage du roman. L'action est trop restreinte et les développements de l'analyse trop considérables pour les planches. Dans la préface

1. La veille 19 mai, avait eu lieu la répétition générale devant une salle d'invités.

2. DISTRIBUTION. — Laurent, M. *Antoine*. — Camille, M. *Grivot*. — Grivet, M. *Saint-Germain*. — Michaud, M. *Michel*. — M<sup>me</sup> Raquin, M<sup>me</sup> *Marie Laurent*. — Thérèse Raquin, M<sup>me</sup> *Jane Hading*. — Suzanne, M<sup>me</sup> *Clem*.

de son livre, M. Zola se déclare hautement un analyste. D'accord ; toutefois, au théâtre, il ne faut pas abuser de l'analyse. Or, il y a dans ces quatre actes, surtout dans le second, le troisième et le quatrième, une certaine monotonie qui fatigue, attriste et alourdit l'esprit. Toujours devant l'œil cette chambre où l'on respire une si écœurante atmosphère ; toujours ce lit, toujours ce mobilier bourgeois, toujours ces bonshommes étriqués ou ces criminels repoussants ; on étouffe là-dedans, on aurait besoin d'une bouffée d'air vif et pur. Les artistes qui, pour une représentation sans lendemain, avaient bien voulu se charger de l'interprétation du drame de M. Zola avaient, en même temps qu'un rare dévouement, une lourde responsabilité. M<sup>me</sup> Jane Hading est remarquable par éclairs, mais inégale dans l'ensemble. Il est équitable toutefois de déclarer qu'elle montre des qualités de force et d'énergie farouche qui semblent incompatibles avec son talent gracieux et sa nature blonde. M. Antoine est aussi quelque peu hésitant. Ce comédien, si intelligent rêve au-delà de ce qu'il exécute, et cette pensée le paralyse parfois... C'est ce qui est arrivé pour le rôle de Laurent, dont il n'a d'ailleurs pas les qualités physiques. Le grand succès est allé à Saint-Germain, qui fait du rôle du vieil employé Grivet, dessiné par l'auteur avec l'habileté d'un Barrière ou d'un Sardou, un type incomparable de vérité comique, cela avec une mesure, un tact, une finesse s'arrêtant juste à la limite de la caricature, qui sont le propre d'un vrai comédien.



M. Grivot, M. Michel et la jolie M<sup>lle</sup> Clem tirent tout le parti possible de leurs rôles : c'est parfait. Quant à M<sup>me</sup> Marie Laurent, elle est, comme à la création, admirable. On ne saurait pousser plus loin l'art d'exprimer les sentiments par le regard. Et comme elle indique les nuances ! Dans le premier acte, comme elle est bien la représentation exacte de la petite commerçante et la mère simple et dévouée ; au second acte, ses traits prennent l'empreinte de la plus profonde douleur ; comme elle rend avec cœur la lutte qui s'établit dans l'âme de cette femme, qui, un peu par sacrifice, un peu par égoïsme, va elle-même proposer à Thérèse de remplacer Camille, et enfin qu'elle est vraie lorsqu'elle simule les effets de la paralysie et qu'elle est effrayante en furie vengeresse !

1<sup>er</sup> JUIN. — Première représentation : le *Prince d'Aurec*<sup>1</sup>, comédie en trois actes de M. Henri Lavedan. De l'esprit, toujours de l'esprit et encore de l'esprit, étincelant, pétillant, abondant, cinglant ; mais nous comprenons que la Comédie-Française ait décliné l'honneur de jouer la seconde comé-

1. DISTRIBUTION. — Marquis de Chambersac, M. Dieu-donné. — Baron de Horn, M. Candé. — Sorbier, M. Michel. — Le prince d'Aurec, M. H. Mayer. — Dutailis, M. Poutat. — Vicomte de Montrejeau, M. Galipaux. — Paul Montade, M. Grand. — Baron de Vertamont, M. Coquet. — Comte de Gançay, M. Berton fils. — Bertin, M. Godefroy. — Marquis de Frayssières, M. Rambert. — Louis, M. Debellocq. — Stubach, M. Dorval. — Joseph, M. Prevost. — Un valet, M. Lebéginsky. — La princesse d'Aurec, M<sup>me</sup> Jane Hading. — Duchesse de Talais, M<sup>me</sup> M. Samary. — Comtesse de Gançay, M<sup>me</sup> J. Goby. — M<sup>me</sup> de Serquigny, M<sup>me</sup> de Géraudon. — M<sup>lle</sup> de Serquigny, M<sup>me</sup> B. Marcel. — Vicomtesse de Saint-Patrice, M<sup>me</sup> Darmond. — Baronne de Vertamont, M<sup>me</sup> Orcelle.

die du jeune auteur d'*Une Famille*. Les mardistes et les jeu listes, impitoyablement bafoués par M. Henri Lavedan, se fussent du coup mis en grève. Mais au Vaudeville, où M. Albert Carré s'adresse au public en général, et non à une aristocratique minorité, la pièce, une spirituelle chronique plus qu'une pièce, devait plaire et elle a plu infiniment. Nous avons passé avec ce « petit fils de Beaumarchais » une gaie, une amusante, une délicieuse soirée.

Les *Descendants*, tel devait être, primitivement, le titre de la nouvelle et mordante comédie de M. Lavedan. « Représentants d'une race craquelée, tombant en poussière, ne sachant rien encourager, sauf la race chevaline, ces imbéciles titrés, au dire du baron de Horn, qui les connaît et les méprise, n'ont qu'un seul mérite : ils sont nés depuis sept cents ans. N'existons-nous pas depuis plus longtemps ? dit le juif, très fier de la montée de sa secte, jadis à l'index, en face de la rapi le descente de la fameuse noblesse. Ils se sont fait tuer à Crécy... la belle affaire !... Nous aussi, peut-être ; mais nous n'avons pas nos petits papiers... » Habile à conduire un mail, joueur enragé et paresseux fieffé, au point de n'avoir pu même, autrefois, se faire recevoir bachelier, le prince d'Aurec, descendant d'un connétable célèbre et filleul du comte de Chambord, n'est bon qu'à perdre son argent sur le champ de courses ou sur le tapis vert. Il a déjà étranglé plusieurs morts de sa famille et une vivante, sa femme, dont il a lestement gaspillé la

dot ; si on le laissait faire, il aurait bientôt ruiné sa mère, la duchesse de Talais née Piédoux, qui, grâce à Dieu, possède encore trois millions sur les dix qu'elle avait en épousant son duc. Si encore ce prince était tant soit peu sérieux ! Mais celui que sa mère appelle paradoxal est un sceptique parisien, un boulevardier blagueur, traitant les mots historiques : « Pends-toi, brave Crillon !... Il n'y a plus de Pyrénées ! » etc., de gasconnades du passé. — « Et la Poule au pot » ? lui dit la duchesse. — « C'est un canard ! » répond-il. — « Et quand le roi, rentrant dans sa bonne ville, fera son entrée à cheval... — On le mettra à pied ! » dit le railleur. Mais c'est fini de rire : il vient de prendre, au Jockey, une culotte de quatre cents mille francs, qu'il doit payer dans les vingt-quatre heures au prince de Souabe, Il donne même, en l'honneur de la reine du même pays, une grande fête travestie pour laquelle quinze cents invitations ont été lancées sur la place de Paris. Il est, de plus, harcelé par ses créanciers qui ne veulent plus attendre, et ne peut satisfaire le désir de sa femme qui, pour payer ses toilettes, fait appel à la forte somme. La princesse s'en tire avec une désinvolture qui touche au cynisme : elle s'inscrit crânement pour deux cents mille francs sur le carnet de chèques du galant et pratique baron de Horn, dont vous devinez le but amoureux intéressé... Mais où trouver les quatre cents mille francs perdus au jeu ? Le prince a encore une fois compté sur sa mère ; mais lasse de payer pour ce triste sire,

la duchesse se borne à faire à son fils une morale bien sentie et d'oblige à avoir lui-même recours au baron sauveur. Le prince a tout bazardé, il a vendu jusqu'à l'épée du connétable, le rasoir historique, comme il l'appelle gouailleusement, et tenant la promesse qu'elle lui avait faite, sa mère l'a pourvu d'un bel et bon conseil judiciaire. Nous le retrouvons, après la fête, crevant d'ennui, c'est encore son habituel langage, à Rassigny (Maine-et-Loire), dans le domaine de la duchesse où sa plus intéressante occupation est d'aller voir mûrir les melons du potager.. Les leçons de l'adversité ne lui ont donné ni cœur au ventre ni plomb dans la tête, et il en tient plus que jamais pour l'oisiveté. C'est en vain que sa mère lui conseille la politique : il vaut mieux faire la République avec des monarchistes que la Monarchie avec des républicains... et l'on voit des gens qui n'entendent rien à leurs affaires gérer fort bien celles du pays... Le prince parle de quitter Rassigny pour aller tuer le temps en Hongrie. C'est alors que, las d'attendre la princesse qui emprunte toujours et ne se rend jamais, le baron de Horn finira par lui déclarer nettement ce qu'il veut d'elle. Madame se révolte pudiquement, le traite de juif insolent, et appelle son mari qui, lui, veut le chasser comme un domestique. — « Soit, dit-il avec un flegme admirable, mais, puisque vous le prenez sur ce ton, je ne m'en irai que quand je serai payé : vous me devez sept cents mille francs. Vraiment, il vous sied bien de prendre aujourd'hui ces grands airs de



portrait. Vous n'étiez pas si fier quand je vous donnais mon argent... Fallait voir comme vous sautiez dessus... » Le prince d'Aurec reste légèrement penaud devant l'algarade inattendue, mais bien juste tout de même, du baron de la finance. Comment se tirerait-il de cette noire impasse, si, encore une fois, sa mère ne le sorait d'un aussi cruel embarras en annonçant au baron qu'il sera intégralement et immédiatement remboursé. De Horn se retire en lui lâchant la flèche du Parthé : — « Vous savez, l'épée du connétable, c'est moi qui l'ai achetée ! »

Admirablement jouée par M. Candé, qui rend avec la maestria d'un grand comédien les divers aspects, humbles et superbes, cauteleux et méprisants, du vivant personnage du baron de Horn, cette dernière scène reste incontestablement la meilleure de la pièce ; elle nous prouve que, lorsque M. Lavedan voudra faire métier de dramaturge, il nous donnera une œuvre de premier ordre. Sachons, pour aujourd'hui, nous contenter de la verve primesautière et de l'esprit original qu'il a répandus à profusion dans les trois actes du *Prince d'Aurec*. M. Mayer compose avec beaucoup de justesse et de finesse le rôle du prince décadent : un pouce de taille et une pointe d'élégance en plus, et ce serait parfait. M<sup>me</sup> Hading, radieuse de beauté, est, au contraire, princesse des pieds à la tête : ce n'est pas sa faute si son personnage est assurément le moins sympathique de la pièce. Les applaudissements sont allés à la touchante scène de souvenirs où la duchesse de

Talais, délicieusement personnifiée par M<sup>me</sup> Samary, regrette d'avoir autrefois, en dédaignant l'honnête magistrat Sorbier, préféré l'ambition des titres à un amour bourgeois. Ce magistrat n'est autre que M. Michel, irréprochable comme son rôle. M. Dieudonné n'a qu'une silhouette et la rend à souhait : celle du marquis de Chambersac, régent de la mode et brocanteur de bijoux de famille. M. Grand rend avec tact le bout de rôle du romancier. Celui du comte de Montrejeaut<sup>1</sup> permet à M. Galipaux de faire montre une fois de plus de son étourdissante fantaisie.

La première représentation du *Prince d'Aurec*, avait été précédée de quelques indiscretions qui, découvrant le sujet de la pièce, avaient éveillé des susceptibilités. Certaines personnes craignirent d'avoir à se reconnaître dans les personnages esquissés à la scène par la plume mordante de l'auteur. Des démarches furent faites auprès de la direction du Vaudeville pour que des atténuations fussent apportées dans les peintures redoutées. On prétendit même empêcher au Vaudeville la représentation de la pièce que la Comédie-Française avait craint de jouer tout en

1. Le *Prince d'Aurec*, d'abord accompagné en lever de rideau par le petit acte habituel, *Veuve Duroset*, qui comptait déjà près de 500 représentations, le fut ensuite par le *Fluide*, comédie en un acte de M. Guillon jouée par M. Berny (Henri Ratisbonne) ; M. Debellocq (Baptiste) et M<sup>lle</sup> Avril (Juliette), dont la première représentation eut lieu le 3 juin. Dans le *Prince d'Aurec*, plusieurs rôles sont joués en double : Bertamont, par M. Berny ; Bertin, par M. Dorval ; Sorbier, par M. Béjuy ; comte de Grancey, par M. Dulnard ; Du-taillis par M. Grisez ; vicomtesse de Saint-Patrice, par M<sup>lle</sup> Elyane.

rendant hommage à ses hautes qualités. La direction et l'auteur protestaient contre des allusions imaginaires et nullement fondées, et passèrent outre. On avait annoncé que l'apparition de l'œuvre soulèverait des protestations publiques. n'en fut rien. La pièce fut très goûtée au contraire, et ces petites manœuvres contribuèrent au lieu de nuire, à son succès consacré cette année par cent représentations <sup>1</sup>.

Le théâtre du Vaudeville demeura fermé pendant les mois d'été. Le 16 septembre, il rouvrit ses portes avec *le Prince d'Aurec*, le premier spectacle nouveau était donné, en matinée, le jeudi 10 novembre.

Ce spectacle se composait de *Tel* <sup>2</sup>, comédie en trois actes, de M. Le Lorrain et de *la Félure* <sup>3</sup>, drame en un acte, de M. Martin Laya. Primitivement destinés aux jeunes artistes, ces spectacles diurnes du jeudi sont devenus peu à peu la propriété des jeunes auteurs, ou tout au moins des auteurs encore inconnus. Tel est aujourd'hui le cas de MM. Martin Laya et Le Lorrain. Le premier a de qui tenir, étant le neveu de l'auteur

1. Le succès du *Prince d'Aurec* valut à l'auteur et au directeur, le 1<sup>er</sup> janvier suivant, la croix de la Légion d'honneur, double distinction qui fut saluée d'enthousiasme par l'opinion publique et par la presse.

2. DISTRIBUTION ?

3. DISTRIBUTION ?

du *Duc Job*. Le second s'était, dit-on, présenté sous les auspices de M. Alexandre Dumas, qui avait chaleureusement recommandé sa pièce au directeur du Vaudeville : ce n'est pourtant pas celle-là qui a le succès de la matinée. Avez-vous remarqué comme les hommes de lettres étaient insupportables à la scène ? Celui de M. Le Lorrain est plus qu'insupportable ; il est odieux. Comment Valjeon, le poète des *Rimes fières* et d'*Ame brisée*, fait-il impression sur l'esprit d'un bourgeois imbécile, M. Verlède, et traîne-t-il après lui le cœur de son aimable fille, M<sup>lle</sup> Geneviève, c'est ce que vous ne pourrez expliquer que par la renommée qui s'attache au « monsieur qui écrit ». Je ne sais si Valjeon écrit de jolies choses, mais tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il se conduit, dans la vie, comme un parfait polisson. Nous le voyons au premier acte faire recevoir par son domestique les gens qui viennent le voir, et ces scènes renouvelées des *Précieuses ridicules* sont peut-être, après tout, les plus amusantes de l'ouvrage. Nous voyons, au second le « psychologue », débiter à M<sup>lle</sup> Geneviève, en laquelle il flaire un million de dot, un tas de sornettes qu'il a l'extrême bonté de trouver infiniment spirituelles : c'est qu'en vérité il n'est pas très difficile pour lui-même... Enfin, quand on lui apprend que M. Verdèle est ruiné, Valjeon se montre tel qu'il est (*Tel* est le titre, jusqu'alors énigmatique, de la pièce de M. Le Lorrain), et prend congé de la demoiselle si nigaude pourtant qu'elle ne se dégoûte pas encore



de son vil amoureux. La nouvelle de la ruine de papa beau-père était une ruse, vieille comme le monde, employée par une tante qui déteste le poète et protège un candidat infiniment plus désintéressé. Valjeon prouve alors à Geneviève, qu'en refusant de l'épouser sans dot il était dans le vrai : pour elle comme pour lui, vingt mille francs par an, c'était la misère ; elle est habituée au luxe, et la grosse fortune doit être l'objectif d'un homme comme lui. Geneviève se laisse convaincre, et tout porte à croire qu'elle épousera le parfait goujat. Tant pis pour elle !

La *Fêlure*, de M. Martin Laya, est un petit drame angoissant, qui nous fait songer aux *Revenants* d'Ibsen. C'est l'histoire d'un jeune homme qui, à la veille d'épouser la jeune fille qu'il aime et dont il est aimé, doit être examiné par un médecin : c'est la volonté du père de Marie, rêvant un gendre solide et bien constitué, qui lui donnera beaucoup de petits-enfants. Georges subit avec succès cet examen, et le médecin, un ami, du reste, va le déclarer « bon pour le service », quand, à certains symptômes d'irritation nerveuse, il reconnaît que son candidat est épileptique. Une pareille révélation devrait provoquer une crise du malade : nous l'avons redoutée un instant... L'auteur a très adroitement esquivé la difficulté, et la façon dont le docteur apprend à son jeune ami la cruelle vérité, les révoltes de celui-ci, obligé de renoncer à épouser celle qu'il aime, son honnête abnégation et ses adieux touchants à la jeune fille qui tente,

mais en vain, de se dévouer : tout cela est traité par M. Martin Laya avec infiniment de talent ; il en fallait beaucoup pour faire accepter par le public un sujet aussi repoussant. M. Grand rend dramatiquement les épouvantes du malheureux épileptique. C'est M. Dieudonné qui fait le bon docteur, et M<sup>lle</sup> Thomsen la jeune fille qui l'échappe belle. Ils sont ce qu'ils devaient être. C'est à M. Candé qu'était dévolue la tâche plus qu'ingrate de représenter le père maniaque, mais heureusement prévoyant. M. Candé est un « grand premier rôle » qui pourrait, ce nous semble, être occupé à de meilleures besognes que de jouer, en matinée, des rôles aussi peu dignes de son talent.

17 NOVEMBRE. — Première représentation : *Les paroles restent* <sup>1</sup>, comédie en trois actes de M. Paul Hervieu. Pourquoi : « comédie », puisque la toile tombe, au dernier acte, sur un cadavre ? Peu importe, d'ailleurs, le nom qu'on voudra bien lui donner : la pièce de M. Paul Hervieu est la première bataille dramatique livrée par le « jeune et brillant » romancier. Bataille honorablement gagnée, devant une salle de première où, nous pouvons le dire, le subtil et délicat au-

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Nohan, M. Pierre Berton. — Le comte de Ligueuil, M. Candé. — Le baron Missen, M. Valbel. — Le docteur Dubois du Cher, M. Lagrange. — Herrmann, M. P. Acharé. — Saint-Chef, M. Berny. — L'ordonnance du commandant, M. Godefroy. — Un domestique, M. Debellocq. — Régine de Vesles, M<sup>me</sup> Brandès. — M<sup>me</sup> de Mandre, M<sup>me</sup> Verneuil. — Comtesse de Ligueuil, M<sup>me</sup> Sanlaville. — M<sup>me</sup> de Sabécourt, M<sup>me</sup> Nory. — Lady Bristol, M<sup>me</sup> Avril.

teur de *Flirt* et de *l'Inconnu* n'avait guère que des amis. Que si, devant le vrai public, les représentations suivantes ne donnent pas tout ce qu'on peut en attendre après cette heureuse soirée, la direction du Vaudeville, satisfaite d'avoir obtenu, en un temps de crise théâtrale où les vrais succès se font si rares, deux centièmes en un an, en sera quitte pour faire passer plus tôt les trois actes que MM. Blum et Toché destinent à la rentrée du comique Hittemans, et que, dans la crainte de se trouver fâcheusement pris au dépourvu, le prévoyant M. Carré a fait répéter concurremment avec *Les paroles restent*. Le marquis de Nohan potina un beau soir, à moins que ce ne fût un beau matin, avec sa maîtresse, M<sup>me</sup> de Maudre. Il lui raconta ce qu'il savait des entrevues nocturnes d'une belle jeune fille de vingt-cinq ans, M<sup>lle</sup> Régine de Vesles, et du baron Missen, diplomate hollandais alors en mission à Andrinople. Or, il s'agissait d'informations secrètes données la nuit, pour ne pas éveiller les soupçons, par le secrétaire de la légation de Hollande à l'ambassadeur de France, en une villa écartée de la ville. Vous voyez donc à quel point le marquis de Nohan eut tort de parler sans savoir; M<sup>me</sup> de Maudre fit battre son dard de petite vipère, et en avant la calomnie! Comment de cette charmante jeune fille, dont il a si maladroitement médité, alors qu'il ne la connaissait pas, devient-il profondément épris, maintenant qu'il la connaît mieux? Comment trouve-t-il en elle une délicieuse réciprocité de sentiments qui

l'enchanté ? Comment tous deux se déclarent-ils leur amour en termes contournés et alambiqués, que d'aucuns regardent comme le fin du fin ? C'est ce que vous apprendra le second acte, modèle de style cherché et tourmenté. Au moment où Régine a sur le bout des lèvres les trois mots sacramentels : « Je vous aime... » le marquis tombe à genoux en demandant son pardon. — « J'ai dit du mal de vous à propos du baron Missen. — Vous avez prétendu qu'il me faisait la cour ? Que je l'avais encouragé ? Ce n'est pas bien... — J'ai dit que le baron Missen était votre amant ! » A cette monstrueuse révélation, M<sup>lle</sup> de Vesles demeure suffoquée, se demandant quelle souffrance elle pourrait rendre à celui qui, de si haut qu'il était pour elle, vient subitement de tomber si bas... Sa vengeance sera cruelle : « Vous avez deviné juste ! » dit-elle au marquis de Nohan, qu'elle met immédiatement en présence du baron ébahi. Les deux hommes se provoquent. Le duel a pour le marquis une issue des plus fatales : il a reçu une blessure profonde à la base de la gorge. La ligature de la carotide a été pratiquée et le médecin veut bien répondre de la vie du blessé, tout en avertissant ceux qui l'entourent qu'une forte émotion lui serait mortelle. Régine accourt repentante et justement éplorée, elle le console avec des mots d'amour : pour ne laisser aucune pâture à la médisance en devenant sa femme, elle a renoncé à l'héritage de deux millions que lui léguait un ancien prétendant. De Nohan boit ces paroles, qui sont pour lui le breu-



vage guérisseur. Il vivra... l'espace d'un matin. Du bosquet où il reçoit les douces confidences de sa bien-aimée, il a entendu résonner à ses oreilles l'infâme calomnie répétée encore et toujours par cette jolie perruche de M<sup>me</sup> de Maudre et par ses amis du monde. Il en meurt : les paroles restent.

Sujet banal, si banal même qu'il peut sembler enfantin, traité en un dialogue si compliqué qu'il devient obscur, si précieux qu'il nous paraît horriblement prétentieux. M<sup>lle</sup> Brandès, qui fait tout ensemble sa rentrée au Vaudeville et sa sortie, puisqu'elle est de nouveau retenue par le Théâtre-Français, nous apparaît plus mince, plus svelte et plus jeune que jamais. Elle était jadis un peu sèche, et tout d'une pièce ; elle est maintenant pleine de grâce et d'émotion sincère ; elle nuance avec délicatesse : en un mot son talent s'est heureusement assoupli. M. Pierre Berton prête au rôle du marquis de Nohan la chaleur qu'on lui connaît. M. Valbel veut être un diplomate trop distingué : c'est sans doute pour cela qu'il alourdit le rôle du baron Missen. M. Candé, au contraire, éclaire et égaie avec infiniment de tact et de désinvolture le personnage épisodique du commandant de Ligueuil. M. Lagrange débute avec bonhomie les turlupinades que l'auteur a jugé à propos de mettre dans la bouche du docteur Dubois du Cher dont il a fait un vrai Pasquin <sup>1</sup>.

1. Le 4 décembre, M. Valbel est remplacé, dans *Les paroles restent*, par M. Rambert.

Le spectacle commençait par la *Petite Sœur*, une **sentimentale et douce** comédie fort joliment écrite par M<sup>me</sup> Barbier, la femme de M. Jules Barbier, le célèbre poète dramatique, auquel nous devons presque tous les libretti des opéras modernes, et la mère d'un jeune auteur de talent, M. Pierre Barbier, applaudi à la Comédie-Française et encore ailleurs. La *Petite Sœur* est agréablement jouée par les élèves de M. Boisselot, l'excellent régisseur du Vaudeville.

8 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Monsieur Coulisset*<sup>1</sup>, comédie en trois actes de MM. Ernest Blum et Raoul Toché. M. Coulisset, percepteur retraité, est le type du pique-assiette parisien. Vieux garçon, sans autre domicile qu'un modeste appartement rue Soufflot, au cinquième étage, où la concierge fait son ménage et lui sert son petit déjeuner du matin, ce roi des parasites a su arranger sa vie de façon à être régulièrement invité chaque jour de la semaine. Il s'acquiesce par une foule de petits services, tel que celui d'aller dénicher pour la première du Vaudeville la bonne loge qu'on désire. C'est lui qui fait les courses et rédige les menus ; c'est lui qui dans une soirée, s'occupe du vestiaire, prépare les accessoires du cotillon, et fait valser, au besoin, la grosse dame ou la petite fille, qui,

1. DISTRIBUTION. — Jules Coulisset, M. *Hitemans*. — Général de Saint-Castel, M. *Boisselot*. — Comte Gaston de Brionne, M. *Mayer*. — Lucien de Veulettes, M. *Grand*. — Capiste, M. *Prévoist*. — Benoît, M. *Grisez*. — Rosine de Brionne, M<sup>me</sup> *Cécile Caron*. — Louise de Veulettes, M<sup>me</sup> *Marguerite Caron*. — Annette, M<sup>me</sup> *Luce Colas*. — M<sup>me</sup> d'Esparville, M<sup>me</sup> *Goby*. — M<sup>me</sup> Alfred, M<sup>me</sup> *Virginie Rolland*.

sans lui, courraient le risque de faire éternellement tapissier. Bref, il se rend utile de mille et mille manières. En homme prudent qui doit se garder de faire des impairs dans les maisons où il fréquente, M. Coulisset, se défiant un peu de sa mémoire, prend note de ce qu'il ne faut pas dire. — « Le comte de Brionne, écrit-il sur son carnet, a une intrigue avec M<sup>me</sup> de Veulettes; M<sup>me</sup> de Veulettes a M. de Brionne pour amant. » Documenté de la sorte, M. Coulisset est sûr de ne jamais commettre d'impairs et n'a plus qu'à poursuivre tout droit son chemin de malin parasite. Mais qu'advient-il, bon Dieu ! si par malheur, notre bonhomme égarait, fût-ce un instant, le précieux carnet ?

Il arrivera ce qui suit. Emporté par la fièvre du jeu, Coulisset demandé par ces dames qui ont besoin de lui pour organiser le cotillon, jette imprudemment son portefeuille sur la table d'écarté, en s'écriant : « Je fais cinquante francs ! » Il croyait les gagner : il les perd. Et quand, délivré de sa corvée, il revient au salon, il n'y a plus de joueurs, plus de portefeuille : le gagnant, M. de Brionne, l'a mis dans sa poche en disant : « Je le garde comme gage. » Puis il est parti, emportant ainsi, sans qu'il s'en doute, le carnet où est notée la liaison de sa femme avec M. de Veulettes. Vous jugez du désespoir de ce dernier, de sa colère contre M. Coulisset, qu'il embarquera dans un fiacre, et qu'il forcera à reconquérir le soir même le précieux carnet. C'est dans cette incessante course au portefeuille que consiste toute la



pièce, dont le second acte représente le hall du très confortable hôtel de Brionne. Le comte vient de rentrer, ramenant sa femme assez nerveuse, et la suppliant de l'admettre à souper, à côté d'elle, d'une aile de perdreau : après quoi, les deux époux se retireront chacun dans leur chambre à coucher respective. Déjà M. de Brionne a endossé son veston d'appartement, chargeant son domestique de mettre dans sa malle l'habit qu'il vient de quitter, car on part le lendemain matin pour Nice... C'est sur ces entrefaites qu'apparaît M. Coulisset, venant, dit-il s'acquitter immédiatement de sa dette de jeu, et tâchant, mais en vain, de rattraper le portefeuille. M. de Brionne s'engage à le lui renvoyer le lendemain matin, et passe dans la pièce voisine où l'attend la comtesse. Mais Coulisset, renvoyé à la charge par l'impatient M. de Veulettes, rentre dans l'hôtel et, au risque de passer pour un cambrioleur, le parcourt en tous sens, dans l'espoir de saisir l'habit dans la poche duquel se trouve le fatal carnet... M. de Brionne le surprend au milieu d'une de ces courses folles et le congédie définitivement. Alors il rentre de nouveau, effrayé d'abord et rassure ensuite la femme de chambre, puis obtient d'elle, à coups de billets de banque dont M. de Veulettes a fort heureusement bourré ses poches, qu'elle lui apporte l'habit de son maître. Et c'est après avoir mis la main sur le fameux portefeuille en cuir de Russie, qu'il le voit, quand enfin il croyait le tenir, enporté par l'ascenseur, dans la propre chambre de M. de Brionne, tandis qu'il



est surpris lui-même se cachant chez la femme de chambre. Fi ! M. Coulisset ? Si M. Coulisset est bien forcé, afin de sauver l'honneur de la comtesse, de passer pour le séducteur de la femme de chambre, M<sup>me</sup> de Brionne se voit elle-même obligée de monter... chez son mari, où à la faveur d'une nuit de réconciliation conjugale elle n'aura pas de peine à reprendre le compromettant carnet, qu'elle rapportera, le lendemain matin, à son imprudent propriétaire. Le troisième acte nous représente le cabinet de toilette du vieux garçon se débarbouillant et changeant de linge, après une nuit qui fera époque dans son existence. Et la course recommence. M. de Brionne et M<sup>me</sup> de Veulettes, M<sup>me</sup> de Brionne et Lucien de Veulettes apparaissent tour à tour, se poursuivant et se cachant : les maris retrouvant leurs femmes, et les femmes leurs amants. Tout, jusqu'aux annotations du carnet incriminé, tout s'y explique tant bien que mal, sur le dos de M. Coulisset, et si l'on veut bien croire que ses fameuses notes étaient l'esquisse du scénario d'une pièce de cercle, il ne pourra guère se faire pardonner ses incartades qu'en invitant les deux ménages en un dîner pantagruélique. — « En voilà des pique-assiettes ! » s'écrie-t-il.

Au seul récit de cette action vaudevillesque, vous avez vu qu'il ne s'agissait ni de vérité, ni d'observation ; la pièce truquée des auteurs de *Madame Mongodin* tient, il est vrai, plus de la pantomime que de la comédie : c'est le vieux jeu dans toute l'horreur de ses petits, petits moyens.

Mais, quoi ! dans le procédé des *Pattes de mouche* et des *Trois chapeaux*, cela est très adroitement et très ingénieusement fait. Peu vous importe, n'est-ce pas, qu'on ait ri moins d'un mot de comédie que d'un truc de mise en scène par lequel Coullisset, tournant un bouton par hasard dans l'obscurité, fait jaillir l'électricité qui l'expose en pleine lumière aux yeux du comte de Brionne. On n'en a pas moins beaucoup ri. On aurait ri plus encore, ce me semble, si la pièce avait été jouée dans le mouvement de vaudeville qui lui convient. Pris au dépourvu par la mort de Jolly, M. Albert Carré s'était hâté d'engager M. Hittemans. Rentrant à Paris, après une quinzaine d'années passées à Saint-Pétersbourg, celui qui fut l'abbé Bridaine des *Mousquetaires au couvent* et Laurent XVII de la *Mascotte*, paraît quelque peu lourd en cette création de « M. Coullisset » primitivement destinée par les auteurs au regretté Jolly. Trop lent, M. Coullisset, je veux dire M. Hittemans. Trop lent aussi, M. le comte de Brionne, c'est-à-dire M. Mayer, qui n'a pas la légèreté voulue par un rôle qui doit être brûlé, comme le reste. M<sup>me</sup> Cécile Caron a bien l'effronterie qui convient à M<sup>me</sup> de Brionne, aussi prompte à tromper son amant que son mari ; M<sup>lle</sup> Marguerite Caron le semblant de vertu qui sied à M<sup>me</sup> de Veulettes fidèle jusqu'à nouvel ordre. M. Boisselot s'est chargé de divertir la salle sous les traits bien connus d'un vieux général occupé à perdre et à retrouver son chapeau ; M. Grand et M<sup>lle</sup> Luce Colas sont de bonnes acquisitions faites au Théâ-

tre Libre. Le premier a de la désinvolture et M. de Veulettes ; la seconde rend joyeusement le personnage de la femme de chambre vexée qu'on la suppose la maîtresse d'un vieux <sup>1</sup>.

La pièce nouvelle fut fort maltraitée par la presse. Le début de M. Hittemans fut également critiqué. *Monsieur Coulisset* n'avait donc que quelques soirées devant lui, avec lesquelles il allait entrer dans l'année nouvelle, sans laisser au répertoire du théâtre, les traces lumineuses qu'on en attendait. Le jeudi 22 décembre, le Vaudeville donnait, en matinée, la première représentation de *Gens de bien* <sup>2</sup>, comédie en trois actes, de M. Maurice Denier.

Il s'agit de braves bourgeois, M. et M<sup>me</sup> Dubreuil, la bonté et l'honnêteté mêmes, qui se trouvent acculés à une situation d'où ils ne sortiront qu'en transigeant avec les principes auxquels ils obéissent depuis quarante ans. A la veille de marier leur fils Adrien, avec une jeune

1. En même temps que *Monsieur Coulisset*, le Vaudeville donnait la première représentation (à ce théâ tre) de la *Noce d'Ambroise*, vaudeville en un acte de MM. Blum et Toché, dont voici la distribution : Flingot, M. *Peutat*. — Lampadoux, M. *Lejuy*. — Fauvette, M. *Berny*. — Ambroise, M. *Chautard*. — César, M. *Duluard*. — Etienne, M. *Moisson*. — Cléopâtre, M. *Buteaux*. — Auguste, M. *Debellocq*. — Caboche, M. *Dorval*. — Un invité, M. *Betille*. — Eugène, M. *Bloch*. — M<sup>me</sup> Vitelotte, M<sup>me</sup> *de Gérardon*. — Louise, M<sup>me</sup> *Avril*. — Victoire, M<sup>me</sup> *Pastelot*.

2. DISTRIBUTION. — Surot, M. *Michel*. — Dubreuil, M. *La-grange*. — Adrien Dubreuil, M. *Achard*. — Le docteur, M. *Chautard*. — Joseph, M. *Bernard*. — Eugène Surot, *Le petit Bloch*. — M<sup>me</sup> Dubreuil, M<sup>me</sup> *Grassot*. — M<sup>me</sup> Herbelot, M<sup>me</sup> *Samary*. — M<sup>me</sup> Surot, M<sup>me</sup> *Gérardon*. — Léontine Surot, M<sup>me</sup> *Luce Colas*. — Suzanne Herbelot, M<sup>me</sup> *Blanche Marcel*.

filles du monde, M<sup>lle</sup> Suzanne Herbelot, ils apprennent coup sur coup que celui qu'ils regardaient comme un petit saint a une maîtresse, qu'il a séduite, une ouvrière, Léontine Surot, et que d'elle il a un enfant. Mais comme ils sont d'honnêtes gens, ils décident qu'Adrien fera son devoir en épousant la fille pauvre qu'il a rendue mère. Mais, avant de connaître ce qu'Adrien regarde comme la pire des sottises, c'est-à-dire de demander aux Surot la main de leur fille pour leur fils, ils ont eu l'idée de conter l'aventure à M<sup>me</sup> Herbelot. Celle-ci, en femme pratique qu'elle est, déclare que des parents qui agiraient de la sorte seraient de purs toqués, et comme elle comprend qu'il s'agit d'eux, elle déclare bien nettement qu'il n'y a pas autre chose à faire que de proposer la forte somme à la mère de l'enfant. Les Surot sont appelés ; très calmes et très humbles, en contant la faute de leur fille qu'ils ont déjà pardonnée, ils s'emporent, en une colère de gens mal élevés, quand ils apprennent le nom du séducteur. Cette scène est d'une absolue vérité, et l'effet dramatique n'a pas été, en somme, trop affaibli par le dernier acte qui nous montre, après bien des hésitations, nos honnêtes gens, bien déroutés, se rangeant définitivement à l'avis de M<sup>me</sup> Herbelot. Adrien épousera M<sup>lle</sup> Suzanne qui n'en sera pas plus malheureuse. Quant à Léontine, si elle ne se contente pas des cinquante mille francs que M. Dubreuil placera sur la tête du petit, c'est qu'en vérité elle sera bien difficile : combien de filles-mères ne trouverait-on pas à



ce prix-là ! La pièce est fort bien jouée, dans le ton de la simplicité qui lui convenait, par M.M. Lagrange, Achard, Michel, Chautard ; M<sup>mes</sup> Grassot, Marie Sarnary et Luce Colas. Elle atteste en la personne de M. Maurice Denier, un auteur dramatique.

C'était la dernière nouveauté de l'année, au Vaudeville, dont l'histoire, en 1892, se résume dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nomb. de re- prés. pend. l'année.	
			Matin.	Soir.
<i>Nos Intimes !</i> comédie.....	4	1 <sup>er</sup> janvier	2	3
* <i>Le Paysan</i> , drame.....	1	4 janvier		8
* <i>Karyta</i> , comédie en vers.....	1	4 janvier		8
<i>Les J. bards</i> , comédie.....	3	4 janvier		8
<i>Veuve Uurosel</i> , comédie.....	1	12 janvier	19	142
* <i>La Famille Pont-Biquet</i> , com.	3	12 janvier	19	140
* <i>L'heureuse Date</i> , comédie.....	1	25 février	4	
* <i>La Paix du foyer</i> , comédie...	1	25 février	4	
* <i>Le Nid d'autrui</i> , pièce.....	3	24 avril	3	
* <i>La Peur du mari</i> , comédie...	1	24 avril	3	
* <i>Le Prince d'Aurec</i> , comédie...	3	1 <sup>er</sup> juin	6	94
* <i>Le Fluide</i> , comédie.....	1	3 juin	6	92
<i>Un Bon Ami</i> , comédie.....	1	10 novembre	1	
* <i>La Fleur</i> , pièce.....	1	10 novemb.	2	
* <i>Tel !</i> pièce.....	3	10 »	1	
* <i>La Petite Sœur</i> , comédie.....	1	17 »	3	20
* <i>Les paroles restent</i> , pièce.....	3	17 »	3	20
* <i>Les Noces d'Ambroise</i> , comédie	1	8 décembre	3	24
* <i>Monsieur Coulisset</i> , vaudev...	3	8 »	3	24
* <i>Gens de bien</i> , comédie.....	3	22 »	1	

NOTA. — Ce signe \* indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

## THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL

Nous retrouvons, le 1<sup>er</sup> janvier, sur l'affiche du Palais-Royal, le même spectacle que nous avons laissé : *Le dentiste, s. v. p.* ! et *Monsieur l'Abbé*. *La Cagnotte* fait aussi quelques apparitions intermittentes, dans le seul but de ne pas perdre ses droits d'origine. Enfin, la direction se décide à reprendre une des plus jolies comédies de Labiche, que celle qui l'avait précédée avait laissé émigrer au petit théâtre de Cluny. C'est pourquoi, le 27 janvier, l'affiche annonce la réintégration au théâtre du Palais-Royal de *Doit-on le dire ?*<sup>1</sup> comédie en trois actes, d'Eugène Labiche et Alfred Duru. Le sujet de cette agréable comédie est connu. On surprend le secret d'une intrigue :

1. DISTRIBUTION. — Muserolle, M. *Calvin*. — Papaguanos, M. *Milher*. — Gargaret, M. *Raimond*. — Lebarrois, M. *Pellevin*. — Albert, M. *Hurteaux*. — Dupailon, M. *Maudru*. — Jean, M. *Garnier*. — Dominique, M. *Ferdinand*. — Louis, M. *Fillette*. — Blanche, M<sup>me</sup> *Bonnet*. — Lucie, M<sup>me</sup> *A. Clem*. — Juliette, M<sup>me</sup> *Renaud*.

doit-on le révéler au mari? Eugène Labiche et Alfred Duru jetèrent sur ce point d'interrogation mille folies qui sont d'une gaieté et d'une verve étourdissantes. Doit-on le dire? et réveiller et sursaut un époux ronflant dans sa félicité conjugale, pour lui montrer à son chevet, le Minotaure de Balzac?

Son front jaune est armé de cornes menaçantes.

— « Non, répondra tout homme de bon sens; les infortunes de cette sorte n'existent pas quand on les ignore; un coup de canif au contrat ne vaut pas un coup d'épée qui tuera un homme. Il y a cent, d'ailleurs, à parier contre un que la femme prouvera sa vertu sans tache au mari qui vous en voudra mal de mort. » — « Et si je veux être *trompé*, moi! » pourra même vous répondre quelque Sganarelle de bonne volonté. Il y a dans ces trois actes, remplis de fine observation, un tel feu d'invention comique, une si prodigieuse fertilité d'incidents, tous imprévus et tous drôles, un si merveilleux pétilllement de dialogues, une fantaisie si amusante de détails, que c'est, d'un bout à l'autre de la pièce, un invincible fou rire. Et des mots! Il y en a partout à foison. C'est Gil Pérès, Brasseur et Hyacinthe, un trio grotesque des plus étonnants, qui jouaient à l'origine, les principaux rôles de cette folie. Ils y étaient aussi fantasques qu'elle l'exigeait, et ce fut un grand succès pour le Palais-Royal. MM. Mussay et Boyer ont sagement fait de la reprendre à leur

confère de la rive gauche et de la réintégrer au répertoire du Palais-Royal, où elle occupe une des meilleures places. Milher, après Brasseur, fait un fantoche fantastique de diplomate décrépit, chamarré de quincalleries, idiot, ahuri, affligé d'une voix de ventriloque asthmatique et qui a l'air de se gargariser quand il parle. Calvin, qui joue correctement le rôle de Muserolle, n'a pas la fantaisie et la verve insensée de Gil Pères. Mais Raimond est bien amusant dans Gargaret et M<sup>lle</sup> Clem jolie et bien disante; M<sup>lle</sup> Bonnet enfin est devenue rondelette, au gré de Muserolle. Le Palais-Royal reviendra à *Doit-on le dire ?* Quand le *Commandant Laripète*, qui lui succédera aura été odieusement dégradé par le verdict de la presse et de l'opinion publique.

3 MARS. — Première représentation : le *Commandant Laripète*<sup>1</sup>, opérette-bouffe en trois actes et quatre tableaux, de MM. Armand Silvestre et Albin Valabrègue, musique de M. Léon Vasseur. « Mieux est de ris que de larmes écrire : vivez joyeux et... soyez indulgents... » nous dit très finement M<sup>lle</sup> Cheirel en costume de Folie, rappelant et commentant la phrase de Rabelais, devenue la devise du Palais-Royal, en un charmant prologue en vers où se reconnaissait la

1. DISTRIBUTION. — Cadet Bitard, M. *Daubray*. — Lekeladubec, M. *Calvin*. — Laripète, M. *Milher*. — Jacques, M. *Heurteaux*. — Louffard, M. *Chameroy*. — Alfred, M. *Garrandet*. — Paul, M. *Garon*. — Un agent, M. *Legrain*. — Robinet, M. *Greffier*. — Olympe, M<sup>me</sup> *Lavigne*. — Hermance, M<sup>me</sup> *Juliette Darcourt*. — La Folie, M<sup>me</sup> *Cheirel*. — La Panthère, M<sup>me</sup> *Diony*. — Amélie, M<sup>me</sup> *Burthy*. — Sidonie, M<sup>me</sup> *Marley*. — Henriette, M<sup>me</sup> *Favart*. — Rose, M<sup>me</sup> *Thérésine*.



griffe d'Armand Silvestre. Quant au reste... il appartient, peu m'en chaut, soit à Burani, qui n'a point signé, soit à Valabrègue, qui a signé, et c'est de très médiocre farce de tréteaux. Bien que les quatre tableaux aient été mis en musique par M. Vasseur, la sauce n'a pas fait passer le poisson. Et je ne pouvais m'empêcher de songer que j'avais vu jouer sur cette même scène, au temps de ma verte jeunesse, certaine opérette-bouffe de MM. Meilhac, Halévy et Offenbach, intitulée la *Vie parisienne*, où il y avait de la gaieté, de l'esprit et de la fantaisie : trois qualités qui manquent totalement à la grosse et basse charge représentée ce soir. Au contraire du livre, où Laripète est le plus parfait « cocu » qui se puisse rencontrer sous la calotte des cieux, le commandant en fait porter à sa légitime, Olympe, qui se plaint fort d'être délaissée : tout au dehors et rien au dedans... Que sera-ce, le jour où elle apprendra par le plus grand des hasards que le commandant est l'amant d'une dégrafée qui s'appelle la Panthère ? Et qu'advient-il, quand elle saura qu'une autre amie, très intime, de son volage époux, se donne comme la commandante, et se vante d'avoir « en matinée » ledit Laripète qui, le soir, rentre exténué au foyer conjugal ?

Tenez-vous beaucoup à savoir que l'amiral Lekeladubec se cacha sous le lit d'Hermance, qui avait cédé la place à Olympe ; que Cadet-Bitard, devenu fakir en expiation de ses péchés, y fut pris pour un pouf, et Laripète pour un imbécile.

Faut-il vous dire, enfin, que le dernier acte débute par une scène de pantomime et se termine par le pardon du commandant, promettant à sa femme un service plus actif, et par la reprise par Hermance du Cadet-Bitarde de ses rêves? Daubray<sup>1</sup> en fakir, portant sa pierre sous son bras; Milher, en commandant Laripète, inventeur d'une poudre que le gouvernement lui achète, à condition qu'il la fasse accepter par l'armée ennemie; Calvin, en amiral myope, au point de prendre, le soir, les lanternes d'un omnibus pour les bocaux d'une pharmacie; M<sup>mes</sup> Lavigne et Darcourt, donnant le plus d'accent qu'elles ont pu aux rengaines de M. Léon Vasseur; tous et toutes, y compris M. Hurteaux et M<sup>lle</sup> Burty, qui ont épisodiquement la meilleure scène de la pièce, ont tâché de faire vivre les fan- toches qui leur étaient distribués.

Quelques soirées eurent raison de ce vaudeville sans fantaisie et sans gaieté.

26 MARS. — Première représentation: les *Marris d'une divorcée*<sup>2</sup>, comédie en trois actes de MM. Hippolyte Raymond et Jules de Gastyne. — Un jour, à propos d'un motif des plus futiles, un bifteck trop saignant que Claire, en un moment d'emportement, lui jeta à la tête, Durosier a giflé M<sup>me</sup> Durosier... Celle-ci demanda et obtint le di-

1. Mort à Paris dans le courant du mois d'août.

2. DISTRIBUTION. — Durosier, M. Daubray. — Brémont, M. Calvin. — Pommereau, M. Milher. — Chamouille, M. Luquet. — Alfred, M. Hurteaux. — Juvisy, M. Maudru. — Léon, M. Worms. — Claire, M<sup>me</sup> Sylviac. — Périne, M<sup>me</sup> Bonnet. — Adrienne, M<sup>me</sup> Cheirel. — Virginie, M<sup>me</sup> Franck-Mel. — Germaine, M<sup>me</sup> Clem. — Yvonne, M<sup>me</sup> Miramon.

force ; puis, elle se retira à Chartres, où elle rencontra un homme très épris de ses charmes, le docteur Brémont, qui sollicita sa main. Pourquoi pas?... Le prétendant a été agréé, et le mariage a eu lieu le matin même. Nos deux époux viennent d'arriver à Paris pour dîner... Mais voici le tête-à-tête troublé par l'arrivée des amis de Durosier, plus insupportables les uns que les autres, qui, tous, rappellent à la table de son successeur. — « Ce Durosier, quelle gaieté, quel cœur, quelle cave ! » Et tous de célébrer les mérites de Durosier et d'entonner les chansons qu'on chantait au dessert, du temps de Durosier, le bon temps ! C'en est trop... Brémont, exaspéré, déclare à sa femme qu'il ne veut plus recevoir ces amis indiscrets et importuns. Claire prend fort mal la chose, et se retire dans sa chambre, tout comme la Claire de Beaulieu du *Maître de forges*. Et voilà notre mari, s'apercevant un peu tard qu'il a peut-être commis une bêtise, forcé d'aller passer à l'hôtel sa première nuit de noces. N'épousez jamais une femme divorcée... — Une veuve, à la bonne heure ! Si seulement Brémont avait appris que M<sup>me</sup> Chauveau était libre, il se serait sûrement présenté : Adrienne est la femme qui lui eût convenu. Mais Adrienne est fiancée. A qui?... A Durosier, et voilà nos deux maris en présence... Voilà les amis de Durosier, les insupportables gêneurs de tout à l'heure, agaçant Adrienne, autant qu'ils agacèrent le mari de Claire. Voici Claire elle-même retrouvant avec plaisir son ex-mari, Durosier, qui efface la gifle

en l'embrassant... — La pièce est finie, on peut le croire du moins, après le second acte, car rien n'empêchera Claire de redivorcer pour épouser Durosier. Elle dure un acte encore, et c'est tant pis pour les auteurs qui ont perdu, dans cette inutile rallonge, le bénéfice de quelques drôleries qui avaient emporté les spectateurs en un courant de grosse gaieté. Sachez donc qu'au moyen d'une nouvelle gille, convenue d'avance avec son époux n° 2, Claire reprend son n° 1 : à lui le grog au rhum et le gant de crin destiné à frictionner monsieur, apporté chaque soir par la soigneuse femme de chambre. — D'une situation qui n'est, certes, pas neuve et qui reste singulièrement monotone, les auteurs des *Petites Voisines* ont tiré, je viens de le dire, quelques fusées de rire : rire forcé et feu d'artifice trop souvent mouillé... MM. Daubray et Calvin (les maris Durosier et Brémont); M<sup>lles</sup> Sylviac et Cheirel; M. Milher, d'une part, M. Luguët et M<sup>me</sup> Franck-Mel d'autre part, dans les silhouettes des amis raseurs, plaident du mieux qu'ils peuvent une cause perdue d'avance... Après un premier acte qui avait assez franchement amusé, le succès, hélas ! s'en est allé *decrecendo* <sup>1</sup>.

23 AVRIL. — Première représentation de *Mon-*

1. Le Palais-Royal donne, le 27 mars, la première représentation d'*Un Terre neuve*, vaudeville en un acte et le 9 avril, la première représentation d'une autre petite comédie en un acte : la *Sainte Ligue*, de MM. de Caillavet et Grunbaum, avec la distribution suivante :

Triumvir, M. *Saint-Germain*. — Dyvette, M<sup>me</sup> *Lavigne*. — Hippolyte, M<sup>me</sup> *Marley*.



*sieur chasse!* <sup>1</sup> comédie en trois actes, de M. Georges Feydeau. — Cette fois le Palais-Royal tien un succès, un vrai succès, incontesté et mérité. Oui, mérité, car il y a dans les trois actes du jeune auteur de *Tailleur pour dames*, en grand progrès depuis ce gentil début, une bonne humeur si constante, une si franche et si naturelle gaieté de dialogue, une telle abondance de mots plaisants, tant de fertilité, de fantaisie et d'ingéniosité dans la drôlerie, tant d'imprévu dans la folie, qu'ont été emportés les rires des spectateurs et enlevés les bravos de toute une salle énormément amusée et absolument conquise. Un charmant vaudevilliste nous est né, que ne saurait revendiquer la moderne école du théâtre vivant et cruel. Et de même que la *Famille Pont-Biquet* a fait, cet hiver, les beaux soirs du Vaudeville, nous verrons le Palais-Royal tirer de *Monsieur chasse!* les plus fructueuses recettes de son arrière-saison. Sujet cent fois rebattu, je le veux bien : le tout était de l'exploiter, de nouveau, adroitement et spirituellement. M. Georges Feydeau y a magistralement réussi. Le jeune docteur Moricet tourmente la femme de son ami Ducholet, qui un soir d'expansion et dans un moment de deuil (elle pleurait sa perruche), lui avoua qu'elle l'aimait. C'est quand une femme ne songe pas à ce

1. DISTRIBUTION. — Ducholet, M. *Saint-Germain*. — Moricet, M. *Raimond*. — Cassagne, M. *R. Luguet*. — Bridois, M. *H. Deschamps*. — Gontran, M. *A. Simon*. — Fêru, M. *Ferdinand*. — Un agent, M. *Greffier*. — Léontine, M<sup>me</sup> *Berthe Cerny*. — M<sup>me</sup> Latour, M<sup>me</sup> *Franck-Mel*. — Babet, M<sup>me</sup> *A. Renaud*.

qu'elle dit qu'on peut être sûr qu'elle dit ce qu'elle pense... Moricet à loué exprès pour elle une garçonnière dans les environs : « Nous serons tout près, » avait-elle dit, et il la supplie de venir y passer la soirée (son mari part pour la chasse) jusqu'au lendemain matin seulement, car il faut qu'il soit à huit heures à ses affaires. Léontine résiste : elle aime son mari et ne voudrait le tromper pour tout au monde, un homme si bon et si fidèle. Mais le jour où elle apprendrait qu'il a commis une incartade à la foi conjugale, ah ! alors, elle permettrait à Moricet de la venger. Ce jour est-il venu ? C'est en vain que, lui donnant une leçon de zoologie, Moricet a tenté de lui inspirer des doutes sur la provenance des bourriches de gibier, lièvres et lapins tout ensemble, que lui rapporte ponctuellement Ducholet, en revenant de chasser chez son ami Cassagne. Il n'y a qu'un endroit, selon lui, où ces deux rongeurs sont réunis : c'est chez le marchand de comestibles. Duchotel a facilement triomphé de cette objection ; malheureusement pour lui, l'ami Cassagne arrive inopinément : il avoue ingénument qu'il n'a pas vu Ducholet depuis six mois, et qu'il n'a, du reste, jamais chassé de sa vie. Léontine est désormais fixée : elle écrit à Moricet : « Je n'ai qu'une parole ; comptez sur moi ! » Et nous la voyons pénétrer, tout effarouchée, mais pourtant résolue, dans la garçonnière du jeune docteur. Ce qui se passe en cette garçonnière est inénarrable, et nous n'essaierons pas de vous raconter cette suite d'incidents, plus amu-

sants les uns que les autres. Qu'il vous suffise de savoir que le tête-à-tête de nos deux amants est troublé ; d'abord, par le remords de Léontine, à qui la concierge raconte que, lorsque les maris vont à la chasse, c'est qu'ils ont des doutes sur la vertu de leurs femmes et qu'ils veulent les surprendre ; puis, par l'arrivée de Ducholet lui-même qui, sous le nom de Monsieur Zizi, se trouve dans la même maison chez sa maîtresse, M<sup>me</sup> Cassagne, se trompe de porte, reconnaît Moricet, qu'il félicite, tout naturellement, d'être en bonne fortune, revient ensuite le chercher pour soigner M<sup>me</sup> Cassagne, prise d'une attaque de nerfs, et reparaît une dernière fois en caleçon, fuyant devant une descente du commissaire de police, requis par Cassagne. Nous avons dit : « en caleçon » : c'est dans la même tenue qu'est surpris, à sa place, par le magistrat, Moricet lui-même qui, devant les résistances de Léontine, a fait chambre à part et s'est tranquillement couché, jusqu'au moment où il a été éveillé en sur-saut par les baisers... d'un homme. C'est Gontran, le jeune neveu de Ducholet, qui a gardé une clef de l'appartement, précédemment occupé par sa maîtresse M<sup>me</sup> Urbaine des Voitures, et n'a que le temps de se réfugier dans le placard au camphre. Comment Ducholet a-t-il pris le pantalon de Moricet, et Moricet celui de Ducholet ? Comment le mari trouve-t-il, de ce fait, la lettre de sa femme, qu'il lit comme une vieille lettre, à lui adressée ? Comment Léontine pardonne-t-elle à son mari, dont les ruses de chasse sont main-

tenant éventées pour toujours, et comment Moricet remporte-t-il définitivement son pantalon ? C'est ce que vous saurez, au troisième acte. La pièce est adorablement interprétée. Vous sentez d'ici ce que des acteurs comme Saint-Germain et Raimond peuvent tirer des rôles de Ducholet et de Moricet : ils y sont excellents. M<sup>lle</sup> Cerny, débutant au Palais-Royal et y débutant dans un rôle gai, joue avec un entrain mêlé de finesse, qui nous montre, une fois de plus, qu'il y a en elle un vrai tempérament de comédienne. En des rôles secondaires, M. René Luguët, dans Cassagne, M<sup>me</sup> Franck-Mel, la concierge, qu'on appelle comtesse; M. Deschamps, le commissaire de police homme du monde; M. Marcel Simon, contribuent tous au très vif succès de cette joyeuse farce...

*Monsieur chasse!* tint l'affiche jusqu'à la fin de la saison et fit encore les frais des premières semaines de la réouverture le 1<sup>er</sup> septembre.

12 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Bébé*<sup>1</sup>, comédie en trois actes d'Emile de Najac et Alfred Hennequin. — On sait que *Bébé*, primitivement représenté au Gymnase il y a quinze ans, fut revu, depuis lors, au Vaudeville, avec le regretté Jolly, et même au théâtre Cluny, avec l'honnête Lureau. On se rappelle cette pièce qui, sous des allures fantaisistes, ne

1. DISTRIBUTION. — Petillon, M. *Saint-Germain*. — Kernigous, M. *Calvin*. — Le baron, M. *Milher*. — Gaston, M. *Dubosc*. — Alexis, M. *Garon*. — Arthur, M. *Garandet*. — Dominique, M. *Garnier*. — Toinette, M<sup>me</sup> *Lavigne*. — Diane, M<sup>me</sup> *Cheirel*. — La baronne, M<sup>me</sup> *Franck-Mel*. — Aurélie, M<sup>me</sup> *Diony*. — Rosita, M<sup>me</sup> *Miramon*.



laisse pas d'être une véritable comédie en ce qu'elle louche certains points des mœurs actuelles, certains côtés de l'éducation des jeunes gens aujourd'hui. Elle met parfaitement en lumière la naïve tendresse de ces mères bourgeoises qui élèvent leurs fils dans du coton, les considèrent indéfiniment comme des « bébés », et dans un désir imbécile d'éviter l'inévitable, espèrent les amener au mariage cocquebins. Il y avait là un vrai sujet offrant ceci de particulier qu'il pouvait se traiter de façons très diverses. On eût pu le pousser au sombre et à l'amer. Les auteurs le tournèrent, au contraire, du côté comique; on sait combien éclatante fut leur réussite. Je ne crains pas de dire que Saint-Germain, en répétiteur de droit, est admirable : il a fait du rôle de Pétillon une composition hors ligne, un type incomparable et qui vaut à lui seul un long poème... Il faut le voir étriqué dans sa redingote limée au collet et râpée aux coudes, avec son chapeau de forme hétéroclite et de teinte neutre, sa perruque posée en bonnet de police sur des cheveux gris sale, le maigre collier de barbe qui encadre son visage flasque et spongieux, les lunettes de travers, derrière lesquelles il embusque un regard oblique, ses pantalons noirs qui flageolent et ses souliers à dormir debout. Le type extrait des pavés du vieux quartier-Latin, fut transporté sur les planches intact et complet, pas un détail n'y manque. C'est la caricature la plus drôle ajustée dans l'observation la plus minutieuse et la plus exacte. Milher est excellent dans

le personnage du père. Calvin est un amusant Kernanigous. M<sup>lle</sup> Cheirel fait valoir, par sa gentillesse spirituelle, la figure effacée de la cousine Diane. M<sup>lle</sup> Lavigne est infiniment drôle sous le cotillon de la bonne amoureuse. M<sup>lle</sup> Diony est une cocotte des plus agréables. Enfin, pour jouer Bébé, les directeurs du Palais-Royal ont mis la main sur un jeune acteur, ramené de Bruxelles, M. Dubosc, qui se tire assez adroitement du rôle joliment établi autrefois par Frédéric Achard. Quant à la pièce, elle n'a pas vieilli, elle est restée aussi gaie, aussi alerte qu'en 1877; la scène de la leçon de droit, l'histoire du Code mis en musique, n'est-elle une des inventions les plus désopilantes qui se puissent voir? On s'est encore une fois, fort diverti, et c'est le cas, pour résumer les impressions de cette excellente représentation, de répéter, suivant un cliché bien connu que la pièce désormais acquise au répertoire du Palais-Royal, y obtenait un vif regain de succès <sup>1</sup>.

30 NOVEMBRE. — Première représentation : *le Système Ribadier* <sup>2</sup>, comédie en trois actes de MM. Georges Feydeau et Maurice Hennequin. — Une jolie veuve, M<sup>me</sup> Angèle Robineau, a épousé en secondes noces Eugène Ribadier (cet R. lui permettra de ne pas démarquer son linge); elle

1. Le 14 novembre, le Palais-Royal donnait la première représentation d'une petite pièce en un acte, intitulée : *Une Enquête*.

2. DISTRIBUTION. — Ribadier, M. *Calvin*. — Savinet, M. *Milher*. — Thomereux, M. *Raimond*. — Gusman, M. *Hurteaux*. — Angèle, M<sup>me</sup> *Marie Magnier*. — Sophie, M<sup>me</sup> *Delphine Renot*.

surveille d'autant plus son nouveau mari qu'elle des frasques du premier. N'a-t-elle pas trouvé dans les papiers du défunt un petit livre, luxueusement relié, intitulé « *Mes bateaux* » ! C'est le recueil des trois cent soixante-cinq prétextes qu'il employait dans le but de tromper sa femme. Une de ses inventions favorites était celle du « conseil d'administration ». Angèle l'a retenue, et la voilà tombant au beau milieu d'une séance du conseil du chemin de fer du Nord dont fait partie Ribadier. Tête du président : M. de Rothschild ! — Aussi infidèle que l'était son honorable prédécesseur, Ribadier, lui, a un système infailible, qu'il appelle le système Ribadier. Toutes les fois qu'il a envie d'aller courir la prétentaine, il endort sa femme au moyen de passes magnétiques, et la réveille à son retour en soufflant dessus : ni vu, ni connu... C'est ce qu'il explique et démontre même à son ami Thomereux, venu de Batavia dans l'espoir d'épouser M<sup>me</sup> veuve Robineau qu'il ne savait pas déjà remariée. — Thomereux se le tient pour dit, et le voilà escaladant la fenêtre pour pénétrer dans la chambre où M<sup>me</sup> Ribadier dort tranquillement dans un fauteuil, aussi immobile qu'une figure du musée Grévin : un vrai Greuze... par Chaplin, suivant son amusante expression. Il souffle sur son idole et lui déclare son amour de la façon la plus significative. Angèle se défend du mieux qu'elle peut : — « N'avez-vous pas honte de tromper ainsi votre ami ? — Si fait, je me suis dit vingt fois que c'était très mal ; à



la vingtième, j'y étais habitué. » Les choses iraient aussi bien qu'elles peuvent aller, si Ribadier ne rentrait à l'improviste, poursuivi par Savinet qui l'a surpris aux pieds de sa femme... Thomereux a juste le temps de s'enfuir comme il était venu. — Angèle fait celle qui dort toujours, et acquiert ainsi la preuve de la trahison de son mari. Savinet ne demande qu'une chose, c'est que personne ne le sache, car cela ferait le plus mauvais effet à Bercy, dans sa corporation : il est marchand de vins et spiritueux, et ne perdant pas la carte, il en profite pour vendre à Ribadier un fût de fine champagne... Réveil d'Angèle, à qui son mari tente de faire croire qu'il répétait, avec un de ses amis du Cercle, une pièce en vers, et le voilà versifiant de son mieux pour donner le change à sa femme. Puis, lorsqu'elle veut aller au Cercle s'assurer de l'exactitude du racontar, Ribadier emploie le grand moyen et la fige à son fauteuil endormie par le fluide, tandis qu'avec Thomereux il se livrera à une innérrable partie d'écarté. Angèle croira qu'elle a rêvé... Mais, palatras, tout s'écroule : Savinet revient, demandant la manière de réveiller sa propre femme, qu'à son retour chez lui il a trouvé invinciblement endormie, sans doute pour avoir regardé de trop près le magnétisant Ribadier. Crise d'Angèle qui parle de divorce, et menaces de Savinet qui s'écrie : « On sait tout : je vous tuerai ! » — Le second acte est d'une verve franche et abondante, d'une drôlerie spirituelle et d'une fantaisie charmante. — Dans le troisième,



les auteurs ont su piquer des scènes vraiment comiques, comme celle de Savinet, le mari philosophe qui trouve qu'en somme tout va aussi bien, peut-être même mieux, depuis qu'il est... ce que vous savez, et qui se fâche carrément quand il croit s'être trompé sur le compte de Ribadier : « Ma femme m'a tout expliqué, vous n'avez jamais été son amant ; c'est du propre ! Je ne vous connais plus... » — Ai-je besoin de dire : que d'abord il n'y aura pas de duel, et qu'ensuite, voyant qu'il n'y a rien à faire avec la vertueuse Angèle, Thomereux repartira pour Batavia ? Ribadier, remis d'une alarme assez chaude, promet de lâcher désormais les affaires étrangères et de rester ministre de l'intérieur. — Cette bouffonnerie est fort bien jouée par M<sup>lle</sup> Magnier et par M. Raimond ; l'un et l'autre lui donnent la vive allure et le mouvement à l'emporte-pièce qu'elle réclame de ses interprètes. J'aime ces deux artistes, j'aime aussi l'excellent Milher si divertissant dans le rôle du mari, commerçant avant tout. J'aime moins M. Calvin, qui a le tort de prendre tout au souffleur, et je souhaite la bienvenue à M<sup>me</sup> Delphine Renot, une jolie bruné qui nous arrive de Saint-Pétersbourg, où elle accompagnait son mari, l'un des meilleurs pensionnaires du théâtre Michel, et qui déjà a l'œil et l'accent d'une fine soubrette parisienne.

L'histoire du Palais-Royal, en 1892, se terminait par un franc succès. Elle était résumée dans le tableau suivant :

www.libtool.com

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de repr. pen- dant l'année	
			Matin.	Soir.
<i>Le Dentiste, S. V. P.</i> , comédie..	4	1 <sup>er</sup> janvier	9	86
<i>Moni-ur l'abbé</i> , comédie.. .....	3	1 <sup>er</sup> janvier	4	26
<i>La Pagnotte</i> , comédie-vaud.....	5	24 janvier	2	1
<i>Doit-on le dire?</i> comédie.....	3	27 janvier	4	45
<i>Le Commandant Laripète</i> , op-b.	3 a4t.	3 mars		12
<i>Les Maris d'une divorcée</i> , com.	3	26 mars	2	25
<i>Un Terre-neuve</i> , comédie.....	1	27 mars	11	158
<i>La Sainte Ligue</i> , comédie.....	1	9 avril		11
<i>Monsieur chasse!</i> comédie....	3	28 avril	6	108
<i>Bébé</i> , comédie.....	3	12 octobre	7	49
<i>Une Enquête</i> , comédie.....	1	14 octobre	7	48
<i>Le Système Ribadier</i> , comédie.	3	30 novembre	4	32

NOTA. — Ce signe \* indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



## THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Le 1<sup>er</sup> janvier, M. Bertrand faisait ses adieux au personnel de ce théâtre, et présentait son successeur, M. Fernand Samuel, dans les termes suivants :

« Mes chers amis,

« C'est avec une grande émotion et un vif regret que je viens aujourd'hui prendre congé de vous, que je quitte ce théâtre où, pendant vingt-trois ans, j'ai vécu avec vous et vous avec moi, goûtant les mêmes joies, partageant les mêmes peines, confondus dans une vie commune, pleine de charme et d'amitié. Je n'étais pas un maître, vous n'étiez pas mes pensionnaires, j'étais votre camarade et maintenant je ne serai plus que votre ami. Mais non, si éloigné, si absent que je vais être, je laisse ici le meilleur de mon cœur, le plus doux de mes souvenirs, et je sens que quand même je ne vous perdrai pas de vue, et ces jours-là seront heureux où je viendrai de temps en temps causer avec vous, où vous viendrez me voir, me parler du passé, du présent. Je ne veux pas vous attrister en prolongeant cet adieu, me souvenant qu'ici nous sommes sur la scène de la gaieté



et du rire. Je vous laisse en me séparant de vous, un ~~successeur que je~~ connais, que j'aime et que j'ai pu apprécier. Je ne veux pas faire son éloge, c'est vous qui le ferez bientôt. C'est un administrateur intelligent et bon, et si j'ai une crainte, c'est que l'ami nouveau ne vous fasse oublier l'ancien. »

Les spectacles des premiers jours de cette année se composaient de *Mam'zelle Nitouche*, d'abord accompagnée sur l'affiche par le *Serment de Pierrette* et ensuite par *Mal aux cheveux*, épaves de l'année précédente.

Le 31 janvier, première représentation des *Variétés de l'année*, revue <sup>1</sup> en 3 actes et 10 tableaux de MM. Blondeau et Mauriac, qui n'était pas appelée à fournir une longue et fructueuse carrière <sup>2</sup>.

20 FÉVRIER. — Première représentation de la *Bonne à tout faire* <sup>3</sup>, comédie en trois actes de MM. Oscar Méténier et Dubut de Laforest. — Que nous parlait-on de « bataille littéraire », de l'incursion définitive du nouveau théâtre avec son souci de l'exactitude dans les détails et de

1. Jouée par MM. Baron, A. Brasseur, Lassouche, Cooper, A. Guyon, Raiter, Emile Petit, Duplay, Marcelin, Brunais, Roche, Florent, Dumesnil, Hérissier Darras, Thierry. M<sup>mes</sup> Mathilde, Lender, Auguez (Frigette) Saulier, Guitty, Joissant, Folleville, Lavallière, Deville. Martha, Bertrand, Nantier, R. Maupin, Rhénée, Véron, De Gournay.

2. Cette revue est accompagnée au lever du rideau, d'un vaudeville en un acte intitulé : *3, rue de la Pompe*.

3. DISTRIBUTION. — M. Vaussanges, M. Baron — Victor, M. Brasseur. — M. Bagois, M. Lassouche. — Le baron Luzard, M. Cooper. — Barba, M. Petit. — Léonce, M. Arnould. — Mullot, M. E. Grand. — Raphaël, M. Lagrave. — M<sup>me</sup> Bagois, M<sup>me</sup> Mathilde. — Félicie, M<sup>me</sup> Lender. — M<sup>me</sup> Vaussanger, Antonine. — M<sup>me</sup> Mercœur, M<sup>me</sup> Fleury. — Juliette, M<sup>me</sup> Lavallière.

l'observation directe de la vie, même dans ses côtés cruels, de sa prise de possession des Variétés où il devait détrôner la gaieté légère et l'aimable fantaisie, qui, jusqu'à ce jour, firent le succès de cette salle boulevardière ? N'étaient-ce point là de pompeuses et ronflantes phrases de réclame ? La soirée de la *Bonne à tout faire* ne rappelle en rien la célèbre soirée d'*Hernani*, il n'y a qu'un vaudeville de plus. Comment vouliez-vous que, pour si peu, on se jetât les petits bancs à la tête ? Le sujet est pris dans le roman de M. Dubut de Laforest, le meilleur, incontestablement, de tous ceux qu'il ait écrits. Les personnages appartiennent à un milieu des plus bourgeois et, en apparence des plus honnêtes. L'héroïne principale n'est qu'une servante ambitieuse et rouée qui devient la maîtresse de son patron, du fils de son patron, des amis de Monsieur et de l'amant de Madame, corruptrice en tablier qui ruine et désole une famille pour épouser un garçon coiffeur, proche parent, a-t-on dit avec raison, du Jupillon de *Germinie Lacerteux*, dont la suffisance bellâtre, le cynique aplomb et la vénalité sans scrupules promettent de venger d'une façon éclatante les vices, un moment impunis, de la bonne à tout faire. Voyons maintenant comment nos auteurs, en évitant toute expression grossière et tout dialogue risqué, ont eu l'habileté de sauver ce qu'une situation pareille peut avoir de scabreux. Le ménage Vausanges est un ménage ordinaire en ce sens que M<sup>me</sup> Vausanges est ou va devenir la maîtresse du

baron Luzard, le protecteur du mari : celui-ci vient de passer chef de bureau. Si seulement il pouvait décrocher la décoration !... Les Vaussanges sont sans bonne pour le moment. Une jolie fille leur est envoyée par le bureau de placement, munie de bons certificats. Elle s'appelle Félicie, native de Piégu, arrondissement de Nontron (Dordogne), elle a servi à Bordeaux. Paris l'a tentée, elle devine qu'elle y fera son chemin. Nous le sentons aussi. Tandis que son fils Léonce, le jeune patache, la trouve crânement gentille, Vaussanges est tout de suite allumé par la belle Périgourdine, et Victor l'artiste capillaire à la mode venu pour coiffer madame, lui demande la permission de la coiffer à la parisienne : un baiser le paiera suffisamment... Félicie a, du premier coup d'œil, jeté son dévolu sur ce garçon, qui a de l'entregent et de l'ambition ; qu'elle amasse seulement une quinzaine de mille francs, de quoi l'établir, et elle en fera son mari. Aussi adroite femme de chambre qu'habile cuisinière, Félicie, depuis un an qu'elle est dans la maison, a tourné toutes les têtes, excepté pourtant celle de la jalouse cousine Mercœur, qui lui en veut beaucoup, on ne sait trop pourquoi... Il y a bien d'autres choses qu'on ignore dans cette ombre de pièce. Vaussanges a fait descendre Félicie de sa chambre du sixième étage ; il a de la sorte, sous la main la séduisante bonne dont il a fait sa maîtresse. Se déclarant satisfait de ses services, il lui donne en cachette des poignées de louis d'or, qu'elle remet, pour acheter des « Ville de Paris »

à Victor, son amant de cœur et futur mari ; puis il lui promet une augmentation de gages. Comment M<sup>me</sup> Vaussanges se refuserait-elle à la lui accorder ? Félicie ne tient-elle pas, en fine mouche qu'elle est, le secret de ses amours avec le baron Luzard ? Les affaires de Félicie ont si vite et si bien prospéré que nous la retrouvons au troisième acte dans sa cuisine, confectionnant pour la dernière fois le succulent dîner de ses bons maîtres. Elle quitte le lendemain ces braves gens pour se marier avec Victor ; M. Vaussanges a promis de parfaire la somme nécessaire à l'établissement des honnêtes époux, en apportant à la fidèle domestique, qui est pour ainsi dire de la famille, une dot de quatre mille francs, et, puisqu'elle s'est engagée, de son côté à le revoir, comme par le passé, ne doit-il pas se faire une raison et retenir ses larmes prêtes à couler. C'est dans la cuisine qu'on fait salon ; n'est-ce pas toujours ainsi que cela se passe ? Le baron Luzard, qui y entre comme tout le monde, est singulièrement émoustillé, à l'idée que Félicie se mariera le lendemain ; il lui demande un rendez-vous pour le soir même. « Non, répond-elle, madame n'est pas contente de vous ; vous aviez promis de faire décorer monsieur, et vous n'avez pas tenu votre promesse... — Viens ce soir, dit-il de plus en plus excité, et la chose est faite... » Félicie est trop bonne pour refuser. Le malheur est que la méchante cousine Mercœur a tout entendu, et prévient Vaussanges. Celui-ci chasse l'indigne fille qui l'a trompé, au point de



se donner, la veille même de son mariage, à un **nouvel amant**. — « Je l'ai mise à la porte, dit-il à sa femme. Ainsi le voulait l'honneur de la maison ! »

Dans un quatrième tableau, supprimé à l'issue de la répétition générale, Vaussanges, décoré, pardonnait à Félicie ; et remettait au ménage les quatre mille francs promis. On a trouvé « plus morale » la fin que nous venons d'indiquer... En somme, pauvre, très pauvre pièce, où la crudité du sujet n'est pas, comme dans le roman, rachetée par le charme de quelques détails. Bonne, très bonne interprétation en ce qui concerne M. Baron, un Vaussanges idéal, et M<sup>lle</sup> Lender, qui, en grand progrès comme comédienne, est bien assez jolie pour allumer tous ces hommes... M<sup>lle</sup> Antonine a du tact ; M. Cooper a de l'adresse et, de plus, une bien belle barbe. M. Albert Brasseur a composé très gentiment le rôle du coiffeur. M<sup>me</sup> Mathilde, MM. Lassouche et Petit sont amusants en leurs bouts de rôle. Enfin, il y a de vraie eau chaude dans la cuisine de la belle Félicie... Ah ! comme nous aimerions mieux une vraie pièce !

13 AVRIL. — Première représentation de *Brevet supérieur*, comédie en trois actes, de M. Henri Meilhac 1. Nous la tenions, cette vraie pièce, avec

1. DISTRIBUTION. — Moncrampin, M. *Baron*. — Frangipan, M. *Lassouche*. — Albert, M. *Cooper*. — Théodore, M. *Petit*. — Leguerrouic, M. *Brunais*. — Ernest, garçon de magasin, M. *Hérissier*. — Un valet de pied, M. *Lagrave*. — Cécile Leguerrouic M<sup>me</sup> *Réjane*. — M<sup>me</sup> Bourgarel, M<sup>me</sup> *Mathilde*. — Esther de Nucingen, M<sup>me</sup> *Carlita*. — Nini Casségrain, M<sup>me</sup> *Lavallière*. — Charlotte, M<sup>me</sup> *Guitty*.

*Brevet supérieur*, dont voici le sujet : Nous sommes dans une tranquille maison du quartier du Jardin des Plantes. M<sup>me</sup> Bourgarel y tient un hôtel meublé, et, comme elle est l'auteur d'un *Traité de couture* réputé, la préfecture de la Seine, faisant appel à ses connaissances, l'appelle entre temps pour la prier d'interroger sur cette partie les candidates au brevet supérieur. Cécile Leguerrouic, la fille de son voisin le relieur, qui pioche l'examen à la mode, est aussi ferrée sur cette faculté que sur toutes les autres : elle sera reçue haut la main, et alors... peut-être alors le brave Albert, qui s'est fait par amour apprenti chez son père, depuis le jour où il l'a rencontrée, se décidera-t-il à demander officiellement sa main. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait plus tôt ? Je vais vous le dire tout de suite, c'est que, s'il a pour prénom Albert, il s'appelle, de son vrai nom, le comte de la Rochebardière ; or son idée est d'offrir à Cécile, qu'il aime, non pas tout à fait le mariage, que repousserait sa noble famille, mais une position intermédiaire, ayant pour base un délicieux petit hôtel entre cour et jardin. Sur le point d'être dénoncé par Moncrampin, son ancien professeur venu de province à Paris pour présider le jury d'examen, et justement débarqué chez M<sup>me</sup> Bourgarel, Albert est découvert par une amie de Cécile, M<sup>lle</sup> Esther de Nucingen, la fille du richissime banquier, qui reconnaît en lui un de ses valseurs mondains... Il est alors bien forcé d'avouer ses quatre cents mille francs de rente. — « Misérable ! » s'écrie Cécile, irritée,

chassant le gentilhomme qui l'a indignement  
de l'ouvrage : chassé par une porte, Albert est  
retré par une autre et fait, coûte que coûte, à  
l'honnête jeune fille, sa proposition déshonnête.  
Le luxe, les diamants ; Cécile aime tout cela, par-  
bleu ! c'est une femme de son temps. Elle verse  
dans la charge au dernier acte, celui de l'invrai-  
semblable examen de l'Hôtel de Ville, où le  
tableau noir, sur lequel M<sup>lle</sup> Réjane démontre le  
célèbre théorème du carré de l'hypoténuse, est  
un moyen de pantomime analogue au pas de  
Grille d'Égout qui fit tant pour le succès de *Ma  
Cousine*. Cécile sera récompensée de sa vertu :  
elle n'épousera point Montcrampin, qui l'appelait  
déjà sa fiancée ; elle deviendra la légitime épouse  
de M. Albert de la Rochebardière, qui a franchi,  
tout exprès pour lui offrir le titre de comtesse,  
les portes de la salle des examens. C'est en vain  
que vous chercheriez dans la pièce une vivante  
étude de la moderne lauréate du « Brevet supé-  
rieur », puissamment esquissée dans *Blanchette*  
par un jeune auteur du Théâtre-Libre, M. Eugène  
Brioux. Vous ne trouverez aux Variétés qu'un  
vaudeville, mais un vaudeville signé Meilhac, et  
interprété à la perfection par l'exquise Réjane ; par  
M<sup>me</sup> Mathilde, une M<sup>me</sup> Bourgarel pleine de fan-  
tasiaie ; par Baron et Lassouche, un Montcrampin  
et un Frangipan extraordinairement bouffons ;  
par Cooper, qui remplit avec infiniment de tact  
le rôle peu commode du gentilhomme très peu  
du siècle épousant l'honnête religieuse ; par

M<sup>lles</sup> Carlix et Lavallière qui s'acquittent fort bien des ~~petits rôles de la jeu~~ne millionnaire et d'une aimable cocotte se présentant par erreur à l'examen de la caserne Lobau.

Quelques scènes très joliment esquissées, le talent de M<sup>lle</sup> Réjane, ne sauvèrent pas cette pièce qui ne devait pas tarder à disparaître pour être remplacée, le 24 mai, par *Un Lycée de jeunes filles*<sup>1</sup>, vaudeville-opérette en quatre actes, de M. Alexandre Bisson, musique de M. Louis Gregh.

De Cluny à la Renaissance<sup>2</sup>, et de la Renaissance aux Variétés, cet ambitieux *Lycée de jeunes filles* montera-t-il donc jusqu'à la Comédie-Française? Il n'y avait pas de raison pour qu'il s'arrêtât en si beau chemin... — Pourtant à en juger par le piteux effet qu'elle produit au boulevard Montmartre, je crois que la pièce de M. Bisson a terminé sa carrière... D'où vient que cet innocent vaudeville, qui a obtenu, sur d'autres scènes, des succès de cent cinquante représentations, nous a paru si terne, si dénué d'esprit et de gaieté? C'est d'abord qu'on est un peu plus exigeant aux Variétés qu'on ne l'était à la Renaissance et à Cluny... C'est ensuite qu'*Un*

1. DISTRIBUTION. — Simplicie, M. Baron. — Cavenécadas, M. Gobin. — Barbignac, M. Lassouche. — Raoul, M. Cooper. — Flaupin, M. Duplay. — Gateclou, M. Brunais. — Le vieux gardien, M. Thiery. — Victor, M. Hérisier. — Polymnie, M<sup>lle</sup> Mathilde. — Tambourine, M<sup>me</sup> Lender. — Valentine, M<sup>me</sup> Joissant. — Suzette, M<sup>me</sup> Lavallière. — Riquette, M<sup>me</sup> Folterville. — Cora, M<sup>me</sup> Bertrand.

2. *Un Lycée de jeunes filles* avait été représenté pour la première fois au théâtre Cluny et repris plus tard au théâtre de la Renaissance sous la direction de M. Samuel.



*Lycée de jeunes filles* est joué sans entrain par d'excellents acteurs. Quand je vous aurai dit que Baron fait rire en chantant : « J'ai perdu mon Eurydice » avec la voix que vous savez ; que M<sup>lle</sup> Lender a fait bisser, au dernier acte, la romance de l'Amour ; que M<sup>lle</sup> Lavallière a gentiment levé la jambe au quadrille du Participe passé, je n'aurai plus qu'à constater l'insuccès de cette reprise. Quant à Gobin, ses débuts au boulevard Montmartre ne furent pas heureux. Il avait sa revanche à prendre. Le 30 janvier, le théâtre des Variétés fermait ses portes pour les rouvrir seulement le 12 septembre, par une reprise de la *Vie parisienne*<sup>1</sup>. Excellente idée qu'avait eue là M. Samuel<sup>2</sup> ; ce nous a été l'occasion d'applaudir encore une fois la musique du maître que beaucoup de gens ont longtemps affecté de traiter avec mépris. N'est-ce donc rien que d'avoir égayé toute une génération, d'avoir fourni des mélodies aimables et faciles à tous les théâtres de genre, des polkas, des valse et des quadrilles à

1. DISTRIBUTION. — Baron de Gondremarek, M. José Dupuis. — Bobinet, M. Baron. — Un Brésilien, M. Albert Brasseur. — Frick, M. Albert Brasseur. — Prosper, M. Albert Brasseur. — Urbain, M. Lassouche. — Raoul de Gardesou, M. Cooper. — Joseph, M. Duplay. — Alphonse, M. Brunais. — Gontran, M. Leitner jeune. — Pauline, M<sup>me</sup> Marcelle Lender. — Gabrielle, M<sup>me</sup> Méaly. — Métella, M<sup>me</sup> Germaine Gallois. — La baronne, M<sup>me</sup> Lavallière. — Clara, M<sup>me</sup> Martha F... — Louise, M<sup>me</sup> Diéterle. — Léonie, M<sup>me</sup> Crozet. — Charlotte, M<sup>me</sup> D. Rhenée. — Albertine, M<sup>me</sup> Gratia. — Augustine, M<sup>me</sup> Maria. — Caroline, M<sup>me</sup> Olga. — Julie, M<sup>me</sup> Nadia.

2. La *Vie parisienne* fut accompagnée en lever du rideau par *Deux contre un*, comédie en un acte, de M. Debilly, jouée par MM. Duplay, Brunais, Stéphane, M<sup>me</sup>s Fugère et Diéterle.

tous les bals de l'univers ? Musiquette tant qu'on voudra, cette musiquette est charmante : la *Vie parisienne* est populaire depuis vingt-six ans. — Vingt-six ans ! Et la pièce n'a point vieilli. Elle est encore et toujours amusante, cette fantaisie signée par MM. Meilhac et Halévy, au temps où les deux auteurs ne songeaient guère à l'Académie, écrite d'un bout à l'autre dans la langue des honnêtes gens, sans un mot d'argot, semée de couplets aimables, et qui, même dépouillés du charme de la musique, sont agréables à la lecture. Ajoutons qu'il y a là de l'esprit, et du plus fin. Que veut-on de plus dans une bouffonnerie ? — On a souvent raconté que le théâtre qui joua primitivement la *Vie parisienne* ne comptait pas du tout sur cet ouvrage. Directeurs et auteurs du Palais-Royal en avaient une peur horrible et déclaraient que la pièce ne passerait pas le troisième acte : elle en avait cinq alors. Ces erreurs sont communes au théâtre, et elles se comprennent mieux encore dans ces sortes de folies qui échappent aux lois de la logique ordinaire et n'ont d'autre règle que le succès. — Or, vous savez quel a été celui de la *Vie parisienne* ! Il est vrai de dire qu'elle était merveilleusement interprétée, à l'origine, par M<sup>mes</sup> Zulma Bouffar, Honorine, Paurelle, Montaland et Massin, sans oublier M<sup>me</sup> Thierret, et par Gil Pérès, Brasseur, Hyacinthe, Piston et Lassouche. M<sup>me</sup> Thierret dont le rôle a d'ailleurs disparu, la pauvre Céline Montaland, dont on supprime également le joli rondeau retour des Italiens : « Je suis encore tout

éblouie, toute ravie », Gil Pères, Brasseur, Hyacinthe et Piston sont morts; M<sup>me</sup> Zulma Bouffar est aujourd'hui la sérieuse directrice de l'Ambigu, M<sup>mes</sup> Paurelle et Massin sont définitivement retirées du théâtre. Honorine, la charmante Metella d'autrefois, fut dernièrement la Chouette des *Mystères de Paris* et la Frochard des *Deux Orphelines* !...

Albert Brasseur, si habile à se fairé des têtes, rend fort heureusement, suivant les traditions paternelles, les quatre rôles du Brésilien, du bottier Frick, du major de table d'hôte et du diplomate Manchabal, où il amuse encore énormément les spectateurs d'aujourd'hui... M<sup>lle</sup> Méaly, sautant de l'Eldorado aux Variétés, en passant par les Menus-Plaisirs, fait un gentil début dans le rôle de la gantière. Si elle n'a pas toute la malice et toute la verve de Jeanne Granier la Gabrielle de 1889, elle dit avec grâce toutes les jolies choses qu'Offenbach a mises dans le rôle. M<sup>lle</sup> Germaine Gallois est une belle Métella, et M<sup>lle</sup> Lender, la Métella d'il y a trois ans, une adorable Pauline. M<sup>lle</sup> Lavallière, enfin, se tire adroitement, presque au pied levé, du rôle de la baronne, réduit, d'ailleurs, à sa plus simple expression. — Lassouche reparait, non sans succès, sous l'uniforme de l'étonnant général de Porto-

1. Le 14 octobre, première représentation de : *le Remords de Gédéon*, comédie en un acte, de MM. Marc Sonal et Victor Gréhon avec la distribution suivante :

Marius, M. Duplay. — Gargamel, M. Brunais. — Adrien, M. Leitner jeune. — Criquet, M. Arnould. — M<sup>me</sup> Gargamel, M<sup>me</sup> Mériany. — Hermance, M<sup>me</sup> Dieterle.

Rico que, de vingt-six ans plus jeune, il endossa pour la première fois. Baron est un Bobinet épique; Cooper, le plus élégant des Gardes-feu!... Mais le héros de cette nouvelle reprise est encore Dupuis, réellement incomparable dans le rôle du baron de Gondremarck, qu'il joue en artiste absolument supérieur dans le ton et le genre de comique exigé par la pièce: un délicieux Suédois d'opérette. Cette reprise de la *Vie parisienne* reproduisit d'assez bonnes recettes et permit à la direction de préparer tout à son aise une nouveauté.

27 OCTOBRE. — Première représentation de *Premier-Paris*, revue<sup>1</sup> en trois actes et huit tableaux d'Albert Millaud<sup>2</sup> et M. Charles Clairville. — De l'excellente collaboration du regretté Albert Millaud, qui nous laissera le souvenir de tant d'ingénieuses fantaisies au jour le jour, et de M. Charles Clairville, qui donna au théâtre de la Renaissance, alors qu'y régnait M. Fernand Samuel, d'aimables revues annuelles, est né *Premier-Paris*, adroitement mis en scène par ses propres interprètes, les vaillants artistes des Variétés. — Et nous assistons décidés à nous amuser quand même au traditionnel

1. Jouée par MM. Baron, Albert Brasseur, Lassouche, Cooper, E. Petit, Duplax, Marcelin, Monval, Brunais, Leitner jeune, Depas, Thierry, Arnould.

M<sup>mes</sup> Mathilde, Marcelle, Lender, Auguez, Mèaly, Joissant, Lavallière, Martha F., Bertrand, Diéterle, Jeandick, Crozet, Gracia, Carmen, Maria, Nadia, D'jally, Olga Orloff, Reymonde, Graziella, Robert, Marion, Dermette, etc.

2. Mort à Paris quelques jours avant la première représentation de *Premier-Paris*.



défilé des actualités. Voici le retour triomphal aux marquis de la Corse du vieux bandit « Belacacia », solennellement reçu et chaleureusement congratulé par les autorités de son pays : le maire, le garde-champêtre, les juges et le barreau en robes, la gendarmerie en grande tenue, sans oublier les députations des jeunes vierges lui apportant d'énormes bouquets et lui adressant force compliments ; la critique est spirituelle et très finement touchée. Puis, c'était ce défilé des événements de l'année, aimablement critiqués par les plumes alertes de nos deux écrivains, chansonniers sur les airs à la mode, et où le plaisir des yeux était émoustillé par l'exhibition de jolies femmes et de décors somptueux. Autant d'attractions qu'emporte le vent et dont il ne reste rien que ce souvenir d'une agréable soirée. Spectacle divertissant, mais sans lendemain.

15 DÉCEMBRE. — Première représentation de *la Souricière*<sup>1</sup>, comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Albert Carré. On se rappelle cette aventure d'un colonel anglais qui, s'étant livré en chemin de fer à des démonstrations amoureuses vis-à-vis d'une jeune miss, se trouva dans l'obligation de l'épouser, ou de lui verser une forte amende qu'auraient suivie quelques mois de prison... En Angleterre, on n'est point tendre aux séducteurs... « Si vous avez poussé le flirtage un

1. DISTRIBUTION. — Boulistin, M. *Dupuis*. — Arthur Poker, M. *Cooper*. — Robinet, M. *E. Petit*. — Dominique, M. *Duplay*. — Mistress Stokson, M<sup>me</sup> *Mathilde*. — Nelly, M<sup>me</sup> *Alice Lavigne*. — Henriette, M<sup>me</sup> *Marcelle Lender*. — Charlotte, M<sup>me</sup> *Dieterle*.

peu trop loin, et que la jolie personne courtisée soit une fine mouche, peu scrupuleuse, il vous en cuira. Ou vous paierez l'amende, ou vous serez tenu d'épouser, alternative souvent encore plus cruelle que la précédente ». Tel est le point de départ de la comédie de MM. Bisson et Carré. Providence-Hotel est la *souricière* où se laisse prendre l'honnête dentiste Boulistin, venu à Londres où doit se plaider un procès dont il espère trois cents mille francs. Sur ces trois cents mille francs, il en donnera le tiers à son ami et associé Arthur Poker, amoureux d'une jeune Anglaise, miss Stockson, dont la mère le trouve trop pauvre. Il pourra lui-même épouser une délicate veuve, M<sup>me</sup> Henriette Bochart, qui lui a donné son cœur et lui donnera sa main, dès qu'il aura gagné son procès. Il le gagne, en effet ; mais il a le tort de fêter en trop joyeuse compagnie cette heureuse issue, et gris de champagne, il croit entrer dans sa chambre et entre dans celle où repose chastement une jeune Anglaise... qu'il est condamné à épouser. Or, quelle est cette jeune Anglaise ? Miss Stockson, la fiancée de son ami Poker, qu'il ne connaît pas et qu'il est forcé d'installer, flanquée de son insupportable mère, chez lui, à Auteuil, où elle se trouvera nez à nez avec M<sup>me</sup> Henriette Bochart, puis avec le pauvre Arthur Poker lui-même. Les auteurs avaient beaucoup compté sur l'effet de ces rencontres qui n'avaient ni la nouveauté ni la gaieté nécessaires pour enlever le succès de leur farce. Elle se termine lourdement, quand on s'aperçoit de la super-

cherie de l'hôtelier de Prov  
 grisé Boulistin, et ne l'ava  
 s'en doutât, dans la cham  
 que pour toucher sa petite  
 riage est donc annulé : Bou  
 reusement enrichis, pourron  
 de leur côté, s'unir selon leu  
 Pauvre pièce<sup>1</sup>, condamnée  
 dut céder la place quelques j  
 parisienne... Et l'année finie p  
 résumait dans le tableau suivai

	Nombre d'actes.	Date repre sentat ion
<i>Le Serment de Pierrette</i> , pant..	2	1 <sup>er</sup> jan.
<i>Mam'zelle Nilouche</i> , vaudeville..	3 s. 4 t.	1 <sup>er</sup> jan.
<i>Mal aux cheveux</i> , vaudeville....	1	10 jan.
* <i>Les Variétés de l'année</i> , revue.	3 a. 10 t.	14 jan.
<i>5. rue de la Pompe</i> , vaudeville..	1	31 janv.
* <i>La bonne à tout faire</i> , com... 3	3	20 fevri.
* <i>Brevet supérieur</i> , comédie... 3	3	13 mai
<i>Un Lycée de jeunes filles</i> , vaud.. 4	4	24 mai
<i>Deux contre un</i> , vaud..... 1	1	12 septem.
<i>La Vie parisienne</i> , opérette.... 4	4	14 octobra
* <i>Les Remords de Gédéon</i> , com. 1	1	27 octobra
* <i>Premier-Paris</i> , revue..... 3 s. 8 t.	3 s. 8 t.	15 décembre
<i>Un Diplomate</i> , coméd.e..... 1	1	15 décembre
* <i>La Souricière</i> , comédie..... 3	3	

NOTA. — Ce signe \* indique les ouvrages inédits repré  
 sentés pour la première fois pendant l'année.

1. *La Souricière* fut accompagnée au lever du  
 un petit acte intitulé : *Un Diplomate*.

## THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS

La *Demoiselle du téléphone*, précédée de la *Petite Correspondance*, font au Théâtre des Nouveautés, les frais des premiers jours de l'année.

16 JANVIER. — Première représentation de *Nini Fauvette* <sup>1</sup>, vaudeville en trois actes, de M. Charles Clairville. — Qui donc a dit que le quiproquo était mort ? Deux fois en une semaine, avec la *Famille Pont-Biquet* tout d'abord, puis avec *Nini Fauvette*, il vient de nous prouver sa vitalité et sa santé robuste. Nul ne saurait prévoir quelle sera la fin du succès de la pièce de M. Alexan-

1. DISTRIBUTION. — Boudin de La Tronchère, M. *Colombey*. — Galinois, M. *Germain*. — Ludovic, M. *Guy*. — Coquillard, M. *Tarride*. — Le Commissaire, M. *Lauret*. — Binoche, M. *Albouy*. — Jérôme, M. *Boniface*. — Le secrétaire, M. *G. Cavé*. — Lambert, M. *Léopold*. — Michel, M. *Brunet*. — Fleury, M. *Danvers*. — Nini Fauvette, M<sup>me</sup> *Jane Pierny*. — Colombe, M<sup>me</sup> *Irma Aubrys*. — Marcelle, M<sup>me</sup> *Narlay*. — Suzanne, M<sup>me</sup> *Aumont*. — Pompon, M<sup>me</sup> *Nancy Bertin*. — Lucette, M<sup>me</sup> *Murany*. — Valérie, M<sup>me</sup> *Marcigny*. — Marthe, M<sup>me</sup> *Du Ferret*. — Agathe, M<sup>me</sup> *Hellen*. — Claire, M<sup>me</sup> *Dela-haye*. — Fanny, M<sup>me</sup> *Bertine*.



dre Bisson. Celle de M. Charles Clairville nous semble très capable de désenguiser le Théâtre des Nouveautés. — Sachons gré, du moins, au jeune auteur, de ne s'être pas contenté de bâtir solidement la charpente d'un gai vaudeville, et d'y avoir mêlé, de ci de là, un grain d'observation fantaisiste et de bonne comédie. — Le plus grand tort de la pièce est l'analogie de son point de départ avec la *Famille Pont-Biquet*. Ludovic Boudin de la Tronchère est sur le point d'épouser M<sup>lle</sup> Marcelle Galinois : il est donc temps de rompre avec Nini Fauvette, la chanteuse à la mode, dont il est l'amant en titre. — « Je suis bien décidé à m'en aller, dit-il à son oncle, mais quand je suis avec elle, je ne m'en vais pas. — Et quand tu n'y es pas ? — J'y vais. C'est la Bête humaine : nous ne pouvons résister à nos instincts naturels. » Et l'oncle ajoute avec orgueil. — « Je me reconnais : c'est le sang des Boudin ! » Donc, il ne peut aller rompre à la place de son neveu, certain de succomber lui-même. Qui se dévouera ? Ce sera M<sup>e</sup> Galinois, l'austère avoué que ses collègues ont surnommé « rosière du Palais. »

Nini Fauvette ayant, comme la miss Carmen du Vaudeville, un mari Coquillard, qui cherche un cas de flagrant délit pour faire prononcer le divorce, le second acte sera, pour ainsi dire, la mise en action du récit de Dupuis dans la *Famille Pont-Biquet*. Nous y voyons Galinois plaisamment pris pour un certain Alfred, qui joint à sa profession d'employé dans une agence desti-

née à faire pincer les femmes mariées, un amour de ~~longue date pour~~ Nini Fauvette. — Puis, lorsque tout s'éclaircit au moyen d'un chèque de dix mille francs que lui a remis l'oncle Boudin pour obtenir la rupture désirée, entre le commissaire de police, suivi du mari, Galinois n'a que le temps de se cacher dans le lit de la belle artiste. — Ici se place une fort jolie scène entre Coquillard et sa femme. — « Je vous assure qu'il n'y a pas d'homme chez moi. — J'attendrai qu'il en vienne. » Et comme il s'attarde. — « Vous n'allez pas coucher ici ? — Peut-être ! Et quand je raconterai cela au cercle, on ne se fichera plus de moi, à Châteauroux. » N'empêche que Galinois est découvert, et que le commissaire de police, forcé d'interrompre la partie de billard qu'il faisait dans la pièce à côté, dresse le procès-verbal de constat... Galinois a donné le nom de l'oncle Boudin de la Tronchère ; rien ne s'opposera au mariage de Ludovic et de la jeune Marcelle. L'oncle prendra auprès de Nini la succession du neveu...

Tel est ce joyeux vaudeville qui, en somme, méritait de plaire, et qui a plu. Le soin que l'auteur a apporté à la confection de son œuvre légère nous paraît un sûr garant de sa réussite devant le public. L'esprit ne manque pas, et les situations, bien d'aplomb, sont mises en relief par un excellent ensemble d'interprétation. Germain pourra compter le personnage de l'avoué Galinois pour un de ses meilleurs rôles. Il a, au cours de son entreprise dans le monde des hori-

zontales, des ahurissements extraordinaires. Tar-  
 ride compose fort intelligemment l'allure tran-  
 quille et myope de « Monsieur Fauvette ». Guy,  
 en Ludovic, est naïf à souhait ; Colombey, très  
 gai en Boudin de la Tronchère. N'oublions pas  
 M. Lauret qui, dans son petit rôle épisodique de  
 commissaire amateur de billard, provoque une  
 explosion de rires. Mmes Irma Aubry et Narlay  
 ne méritent que des éloges. Enfin, nous avons  
 gardé pour la bonne bouche la très jolie  
 M<sup>lle</sup> Pierny, qui est tout simplement en passe de  
 devenir étoile. Elle se taille un gentil succès dans  
 les deux aimables chansons de M. Missa : le *Per-  
 roquet de Madame* et le *Bel Oiseau*.

7 MARS. — Sous la très active présidence de  
 M. Michel Carré, l'heureux auteur de *l'Enfant  
 prodigue*, et par les soins officieux, mais non  
 moins empressés, de MM. Félix et Eugène Lar-  
 cher, toujours amoureux de cet art charmant de  
 la pantomime, le Cercle funambulesque, avait  
 offert quelques jours auparavant à ses habitués  
 la primeur d'une bien amusante comédie mimée,  
 retrouvée dans les papiers de Champfleury.  
 Cette fantaisie avait obtenu un véritable succès.  
 L'écho en était venu jusque dans le calendrier di-  
 rectorial de M. Henri Micheau, qui, à cause du spec-  
 tacle proposa aux auteurs de la monter sans plus  
 attendre sur la petite scène des Nouveautés. C'est  
 pourquoi l'affiche du Boulevard des Italiens an-  
 nonça ce soir deux premières représentations :  
 la *Statue du Commandeur* <sup>1</sup>, pantomime en trois

1. DISTRIBUTION. — Rosaura, M<sup>lle</sup> Fériel. — Sylvia, M<sup>lle</sup> Li-

tableaux, musique de M. Adolphe David et *Paris-Nouveautés* 1, revue en 2 actes et 3 tableaux, de M. Xanrof. Voyons d'abord la première de ces pièces.

Au lever du rideau, le Commandeur occupe, sur une place publique de Séville, la fonction honorable, sans doute, mais diantrement monotone, de statue, sous le costume traditionnel d'empereur romain. Du haut de son piédestal, il assiste, impassible, aux fredaines de son ex-adversaire qui, sous tous les balcons, donne à la blonde et à la brune de galantes sérénades. Ces beautés peu farouches répondent de leur mieux aux appels de l'irrésistible vainqueur. Sganarelle aura, aujourd'hui encore, de nouveaux noms à inscrire sur la fameuse liste. Vous attendez sans aucun doute la classique invitation à souper qu'adresse insolemment le meurtrier à l'image de sa victime. Elle est faite, et dans les meilleurs termes. L'homme de pierre baisse la tête en signe d'acceptation, et ainsi finit le premier acte. Le public est déjà fort bien disposé, car tout ce qui précède a été exprimé avec beaucoup de justesse et de variété par la mimique des acteurs. Mais ce n'est rien encore, et vous connaissez trop Champfleury pour supposer qu'il va se borner à vous

*tini*. — Le Commandeur, M. Paul Clerget. — Don Juan, M. Pierre Achard. — Sganarelle, M. Désire. — Comte Prospero, M. Kari. — Don Louis, M. Leopold.

1. Jouée par M<sup>mes</sup> Yvette Guilbert, Jane Pierny, J. Prellv, Billy, Narlay, Nancy-Berthin, Moreau, Alice Croza, Aumont, de Monget, du Perret, Cernay et Belval : MM. Germain, Colombey, Guy, Tarride, Lauret, Monteavrel, Calvin fils, Malarmé, Albouy, Carré, Boniface, Corelli et Ragot.



mettre sous les yeux, par des moyens différents, le Don Juan Tenorio de Molière ou le Don Juan de Marana de Dumas père. Voyez, écoutez et jugez. Nous sommes au second acte chez notre héros. Au moment de se mettre à table avec ses amis et amies, il attend le funèbre convive qu'il a invité au premier acte. En monument bien élevé, celui-ci ne manque point d'arriver à l'heure dite, s'assied à la place qui lui a été réservée, mais refuse tout d'abord de prendre part au festin. Alors, séduit par les agaceries de ses voisines, l'excellent Commandeur se départit peu à peu de sa gravité officielle, consent à vider une, puis deux, puis dix coupes, invite les dames à chanter et à danser; enfin, complètement déridé, applaudit si fort qu'il se casse un doigt. En statue qui en a vu bien d'autres, il ne s'arrête pas à cet incident et recolle de son mieux la phalange brisée. Que vous dirai-je? Cédant aux instances de ceux qui l'entourent, ce vieux militaire, perdant le sentiment des plus élémentaires convenances, jette son casque par-dessus les moulins, prie à danser une des charmantes senoras, et, complètement gris, sert de vis-à-vis à son amphitryon, dans un cancan échevelé qui a provoqué parmi l'auditoire une folle hilarité. Au dernier acte, le décor du premier tableau reparaît mais sans la statue qui en faisait le principal ornement. Le peuple, effaré, commente cette étrange disparition. Le Commandeur revient cependant, mais dans quel état, vous le devinez. Titubant, ahuri, la mémoire brouillée, il se diri-

ge vers son socle, et en tente à plusieurs reprises ~~mais sans succès l'escalade~~. C'est alors que Don Juan et sa joyeuse escorte viennent à leur aise se gausser de cet infortuné. On lui remet, par commisération, son casque sur la tête. Cette opération qui a sans doute sur le cerveau des statues une salutaire influence, semble graduellement lui rendre la raison. Il se lève, pose sa main pesante sur Don Juan, le précipite à terre et remonte gravement sur le bloc de pierre, d'où il contemple, sans rechute désormais, le pavé raboteux des rues espagnoles. Sur cette trame fantaisiste, M. Adolphe David a brodé une musique fine et gracieuse où l'on applaudit deux chansons mimées la première par M<sup>lle</sup> Litiri, la seconde par M<sup>lle</sup> Fériel. Cette pantomime fut très bien accueillie et avec la revue qui suivait elle formait un très agréable spectacle.

Cette revue était signée Xanrof, et grâce à la présence de la diva populaire, Yvette Guilbert, qui s'échappait tous les soirs du Concert parisien, où elle était engagée, pour venir chanter quelques chansonnettes de son répertoire, elle permettait au Théâtre des Nouveautés de terminer honorablement sa saison. Avant de fermer ses portes, pour la clôture annuelle, M. Henri Micheau devait donner, le 2 mai, la première représentation de *Me-na-ka*<sup>1</sup>, fantaisie japonaise en un acte, paroles de M. Paul Ferrier, musique de M. Gaston Serpette.

1. DISTRIBUTION. — Madi-Schana, M. *Colombey*. — Zi-pangou, M. *Germain*. — Kiou-flou, M. *Lauret*. — Me-na-ka,

Zi-pan-gou est un sage, tellement... sage qu'il ne songe à rien moins qu'à s'ouvrir le ventre, afin d'entrer sûrement au paradis de Bouddha. « Mais, avant de t'ouvrir le ventre, lui dit le bon bonze Madi-Schana, il faut t'assurer qu'un bienheureux dudit paradis est prêt à te donner sa place. » Et Zi-pan-gou apporte le livre sacré où Madi-Schana piquera, au hasard de l'épingle, le nom du saint. C'est Kiou-fiou qui, se trouvant très bien au quatrième ciel, ainsi que sa compagne Me-na-ka, n'a aucune envie de changer de situation. Il s'agit donc de rendre Zi-pan-gou indigne à tout jamais de la céleste béatitude. Me-na-ka revêt, dans ce but, la forme d'une troublante Japonaise : il lui suffit, pour cela, de boire quelques gouttes de la précieuse liqueur qui rend à tous la jeunesse. Zi-pan-gou, lui aussi, veut redevenir jeune pour plaire à Me-na-ka : il prend le flacon et boit tant et tant de liqueur qu'il redevient à l'état d'enfance. Me-na-ka repousse ce vilain nain, et se donne à son gentil neveu, Ko-si-ko. Ainsi finit la légende. Si ce petit acte a paru quelque peu long, a été mis en scène de la façon la plus charmante, et la musique composée sur le livret de M. Paul Ferrier, est une des plus jolies choses qu'ait écrites M. Serpette. Les couplets du Bonze et le duetto des deux amoureux sont de simples petits bijoux, finement instrumentés. MM. Colombey et Germain sont fort amusants. Mais quelle adorable Japonaise que M<sup>lle</sup> Pierny !

*M<sup>lle</sup> Pierny. — Ko-si-ko, M<sup>me</sup> Aumont. — Ten-sjoo-d*  
*M<sup>me</sup> Andree Genel.*

Le Théâtre demeurera fermé du 1<sup>er</sup> juin au 7 septembre. Le 8, réouverture par *Cendrillonnette*<sup>1</sup>, empruntée au répertoire des Bouffes-Parisiens, où elle avait atteint près de cent cinquante représentations. On sait comment M. Paul Ferrier tira la pièce de la même veine que *Joséphine vendue par ses sœurs* en mélangeant la fable à la vie moderne, et ce petit roman féerique et capillaire amusa par sa gaieté légère, touchant parfois à l'émotion et s'arrêtant au moment de tomber dans la sensiblerie. MM. Gaston Serpette et Victor Roger avaient écrit sur ce livret une musique très parisienne, alerte et vive. Nous avons réentendu avec un vrai plaisir l'exquise gavotte qui sépare les deux derniers actes et le dernier terzetto : « Embrassons-nous et qu'ça finisse ! » où l'on n'avait pas oublié le succès de Dieudonné, l'élégant baron de Pont-Saluces. C'est M. Tarride, lequel se fait aujourd'hui apprécier comme chanteur, qui a succédé à l'adroit comédien du Vaudeville. Zizi, c'est toujours M<sup>lle</sup> Mily Meyer ; faut-il rappeler qu'en dépit d'un léger embonpoint, elle y est très amusante, très gaie, avec toujours ce je ne sais quoi d'inattendu, de piquant qui force le rire ? Elle s'est même, cette

1. DISTRIBUTION. — Guy, M. Germain. — Pont-Saluce, M. Tarride. — Paul Leprince, M. Larbaudière. — Auguste, M. Lauret. — Gontran, M. A. Sanson. — Gaston, M. Saarbours. — Le sénateur, M. Cavé. — Montélimar, M. Loir. — Ventadour, M. Ragot. — Baptiste, M. Prosper. — Un garçon de l'ivoir, M. Chevillat. — Théodule, M. Dumastre. — Zizi, M<sup>lle</sup> Mily-Meyer. — Cornaline, M. Thery. — M<sup>me</sup> Pingouin, M<sup>me</sup> Billy. — Ida, M<sup>me</sup> de Mongy. — Mariette, M<sup>me</sup> Murany. — Justine, M<sup>me</sup> Daguin. — Léonie, M<sup>me</sup> Laurent. — Georgette, M<sup>me</sup> Duperré. — Viviane, M<sup>me</sup> Lucile Doria. — Alice, M<sup>me</sup> Moïna. — Zoé, M<sup>me</sup> Rix. — Adrienne, M<sup>me</sup> Dastie. — Ernestine, M<sup>me</sup> Lucas. — Un télégraphiste, M<sup>me</sup> Doria.



fois, découvert la note sentimentale, et elle en joua très discrètement. Si la voix ne la sert pas toujours à souhait, le geste le supplée. Les auteurs de *Cendrillonnette* avaient pour la circonstance heureusement rajeuni leur ouvrage en substituant au nom de Vasistas celui de Rueil qui fait gagner aux courses de Longchamps les 10,000 francs de Zizi, et en remplaçant la Tour Eiffel, « déjà démodée! » par l'entrevue de Cronstadt entre deux cuirassés russe et français, représentés par le beau Germain et la gentille Mily Meyer. Mais quel service la Censure, cette Censure qu'on plaisante volontiers, n'avait-elle pas rendu aux auteurs, en les obligeant à écrire un autre duo qu'une julienne de la *Marseillaise* et de l'*Hymne russe* déjà tant exploitée par les revues, et d'assez mauvais goût, on en conviendra, dans une opérette légère!

*Cendrillonnette* ne fit que paraître et disparaître. Le 21 septembre, elle était remplacée sur l'affiche par la *Demoiselle du téléphone*, en attendant une nouveauté. Elle ne se fit pas attendre.

6 OCTOBRE. — Première représentation de la *Bonne de chez Duval* <sup>1</sup>, vaudeville-opérette en trois

1. DISTRIBUTION. — Casimir, M. *Germain*. — Bigarel, M. *Tarride*. — De Montgiscard, M. *Clerget*. — Fricot, M. *Polin*. — M. Martin, M. *Poudrier*. — Thomasset, M. *Lau-*  
*rent*. — Un brigadier, M. *Cavé*. — Gaspard, M. *Prosper*. —  
 Le contrôleur, M. *G. Ragot*. — Un gardien de la paix,  
 M. *Dedouker*. — Zoé, M<sup>me</sup> *Mily Meyer*. — M<sup>me</sup> de Montgiscard,  
 M<sup>me</sup> *Billy*. — Micheline, M<sup>me</sup> *Luceville*. — M<sup>me</sup> *Bian-*  
*chard*, M<sup>me</sup> *Marcelle*. — Sophie, M<sup>me</sup> *Murany*. — Ursule,  
 M<sup>me</sup> *Du Perret*. — Agathe, M<sup>me</sup> *Daguin*. — Madeleine,  
 M<sup>me</sup> *Laurent*. — Rosette, M<sup>me</sup> *Véron*. — Mariette, M<sup>me</sup> *Ric*.

actes, de MM. Hippolyte Raymond et Antony Mars, musique de M. Gaston Serpette. — Comme l'héroïne de *Brevet supérieur*, Zoé est une fille honnête qui ne se donnera jamais qu'en bon et légitime mariage. Un jour pourtant, son cœur a battu : c'était l'été dernier, à Montmorency, où elle faisait une innocente partie d'ânes ; un jeune homme, au sourire gracieux, l'a reçue dans ses bras, lui évitant ainsi une terrible chute. Elle ne l'a pas revu depuis : c'est dommage... Mais vous pensez que, gentille comme elle est, la petite bonne de Duval ne manque pas d'adorateurs : c'est d'abord Friquet, le plongeur de l'établissement, qui la mange des yeux, mais dont elle fait, en somme, peu de cas ; c'est surtout l'un de ses plus assidus clients, le beau Casimir, qui se dit valet de chambre chez M. de Montgiscard, où il lui donne rendez-vous, ce soir même, après la fermeture du restaurant. — Ah ! si elle savait que cet amoureux, soi-disant pour le bon motif, n'est autre que M. de Montgiscard lui-même, marié à une femme plus vieille que lui qu'il trompe à la journée, et que le vrai Casimir est précisément son sauveur de Montmorency !... Mais, si elle savait tout cela, il n'y aurait plus de quiproquo, partant plus de pièce... Comment les deux Casimir, le faux et le véritable, se trouvent-ils en l'élégante garçonnière du second acte, où, profitant d'une absence de son maître, le valet de chambre avait invité à souper Micheline, la belle, mais infidèle maîtresse de Bigarel ; comment le dit Bigarel surprend-il Micheline, et

M<sup>m</sup> de Montgiscard pince-t-elle son mari ; comment le vrai Casimir y ramasse-t-il un duel, et le faux Casimir s'y laisse-t-il acculer, au risque de tomber dans la bigamie, à une formelle promesse de mariage avec Zoé ? Comment tout cela finit-il par une drolatique série de gifles... à la vraisemblance et au bon sens ? C'est ce que je me garderai bien de vous expliquer. — Il faudrait alors vous dire qu'à la salle des mariages de la mairie de Fontenay-sous-Bois, où se passe le dernier acte, qui n'est pas le moins amusant des trois, le vrai Casimir prend enfin la place du faux, et épouse, par devant le magistrat ceint de la tricolore écharpe municipale, la vertueuse et aimable Zoé. De désespoir, le plongeur en fait presque un plongeon dans la Marne... M. de Montgiscard se consolera plus facilement en cherchant désormais, autre part qu'au Bouillon Duval, de nouvelles bonnes fortunes. Il n'est pas jusqu'à l'avare Bigarel qui ne continuera à être trompé comme il le mérite.

Il est bien entendu que je ne vous donne point cette pièce comme un chef-d'œuvre d'originalité, et je crois que vous auriez tort de regarder comme des hommes de génie les auteurs qui se sont bornés à couler leurs trois actes en des moules usés à force d'avoir servi. Mais enfin, la pièce se laissait entendre. Le premier acte est la très exacte et très fidèle restitution du bouillon Frascati du boulevard Montmartre. Rien de mieux réglé que ce mouvement des petites Bonnes et des clients. Mais, dans cette amusante

photographie d'un restaurant Duval, les spectateurs ont vu passer l'ombre de la réclame et ne se sont pas autant amusés qu'on aurait pu le croire de cette tranche de vie contemporaine. Le grand effet a été pour le second acte, celui des insensés qui proquo. — Il est juste de reconnaître que le beau Germain réussit à animer ces tur-lupinades de son irrésistible entrain, et l'on peut dire qu'il enlève le succès du second acte comme Tarride enlève ensuite celui du troisième. M. Tarride dit avec une telle fantaisie les couplets en imitation du célèbre *Tararaboum-di-hé*, merveilleusement parodié par M. Serpette, qu'on les lui redemande trois fois. Ce *ter* joint au *bis* obtenu par M. Polin, le spirituel musicien peut se déclarer satisfait de la soirée. Quant à M. Polin, que nous avons remarqué à l'Eden-Concert et signalé à l'attention des directeurs de théâtre bien avant ses créations de troupiers aux cafés-concerts des Champs-Élysées, nous croyons à son avenir de comédien ; mais quel piteux rôle, pour débiter, que celui du plongeur ! Vous dirai-je que M. Paul Clerget a fait regretter le temps où il mimait avec tant de finesse le rôle du Commandeur, et que si M<sup>lle</sup> Mily-Meyer est toujours la même, c'est que, son rôle est aussi toujours le même ! la *Bonne de chez Duval* ne fit pas long feu sur l'affiche. Elle allait bientôt céder la place au plus franc, au plus légitime succès théâtral de l'année.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de *Champignol malgré lui*, pièce en trois actes de



MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières <sup>1</sup>. Je suppose qu'au seul titre de la pièce des Nouveautés, vous vous doutez que le Vaudeville de MM. Feydeau et Desvallières roule sur un qui-pro-quo. Un qui-pro-quo formidable, en effet, d'où en découlent une foule d'autres, qui, chose étonnante, sont d'une clarté lumineuse et ne sont pas tous absolument invraisemblables. Comment Saint-Florimond, qui depuis longtemps faisait, sans résultat du reste, à la femme du peintre Champignol, une cour des plus pressantes, fut-il rencontré seul avec elle à Fontainebleau, au *Cadran bleu*, par des parents de province : Chamel, son gendre et sa fille en voyage de noces ? Comment la belle M<sup>me</sup> Champignol se crut-elle alors obligée de sauver les apparences en leur présentant Saint-Florimond comme son mari?... Comment ces honnêtes provinciaux, le retrouvant un beau matin à Paris, chez M<sup>me</sup> Champignol dont, à la veille de se marier, il est venu prendre définitivement congé, continuent-ils à le prendre à l'instar de la nouvelle bonne pour notre Champignol ? Comment, surtout, les gendarmes, à la recherche du territorial Champignol, l'arrêtent-

1. DISTRIBUTION. — Champignol, M. *Germain*. — Saint-Florimond, M. *Guy*. — Camaret, M. *Tarride*. — Célestin, M. *Clerget*. — Chamel, M. *Toin*. — Ledoux, M. *Poudrier*. — Fourrageot, M. *Tauzet*. — Singleton, M. *Samson*. — Grosbond, M. *Girou* fils. — Le prince de Valence, M. *Rablet*. — La Fauchette, M. *Carré*. — Belouette, M. *Sarborg*. — Badin, M. *Bourgeois*. — Lavalanche, M. *Girault*. — Jérôme, M. *Prosper*. — Un brigadier, M. *Petit*. — Un perruquier, M. *Ragot*. — Joseph, M. *Lemo*. — Pinçon, M. *Auoble*. — Rouche, M. *Dessy*. — Un espéral, M. *Barbot*. — Bloquet, M. *Hippolyte*. — Angèle, M<sup>me</sup> *Marie Perron*. — Charlotte, M<sup>me</sup> *Netty*. — Maurice, M<sup>me</sup> *Nancy*. — Adrienne, M<sup>me</sup> *Aumont*.

ils comme insoumis, et l'incorporent-ils de force, toujours sous le nom de Champignol, au 175<sup>e</sup> de ligne en garnison à Clermont de l'Oise, où il va faire ses treize jours à la place du mari? Comment, rentrant enfin de voyage, le vrai Champignol se hâte-t-il d'aller rejoindre son corps? Et comment les deux Champignol, le vrai et le faux, seront-ils alternativement pris l'un pour l'autre à tel point que, sur l'ordre du capitaine qui le transmet au lieutenant, qui le transmet à l'adjudant, l'adjudant au caporal, et le caporal au perquiquier, le vrai Champignol aura trois fois les cheveux coupés, à la place du faux, et apparaîtra finalement la tête rasée comme votre genou...

Voilà, en quelques mots, le sujet de ce vaudeville plein de verve, d'invention et d'habileté, étonnamment gai et admirablement bâti. Essayer de le raconter ce serait, ce me semble, lui faire tort. En un temps où nous sommes tous soldats, où tous doivent à la patrie leurs treize jours ou leurs trois ans, ces scènes de la vie militaire, si joliment contées dans les livres de Georges Courteline, ne peuvent manquer d'obtenir le gros succès qu'elles ont eu déjà au théâtre, dans les *Vingt-huit jours de Clairette* et dans le *Régiment*. J'ajoute et c'est là un merveilleux argument pour les apôtres de la vérité dramatique, que ces scènes sont d'autant plus amusantes qu'elles sont le plus souvent observées d'après nature. Les lignards de MM. Feydeau et Desvallières existent réellement, et beaucoup, parmi nous ont vu ces types d'officiers, de sous-officiers, de simples résér-

vistes. C'est naturellement aux hommes qu'appartient le triomphe de l'interprétation. Le vrai Champignol est le toujours très divertissant Germain, et le fou rire vous prend quand apparaît, en simiesque pioupiou, celui qui représente « un de nos premiers peintres de l'époque », comme dit sa femme. « Champignol malgré lui », c'est M. Guy, qui se taille une telle gloire dans les réservistes que les auteurs ne pouvaient mieux faire que de lui donner une création où il devait obtenir le même succès. M. Tarride fait, lui, du capitaine Camaret une composition de tout premier ordre, c'est la nature même ! A noter encore, M. Polin, le beau-père à l'accent de Suisse allemand d'un comique un peu suranné, et son gendre, M. Samson, un très gentil réserviste, lui aussi, qui nous rappelle le jeune et regretté Numa, du Palais-Royal. Enfin n'oublions pas MM. Poudrier, Calvin fils, Rablet, Saarbours, qui, tous, dans des grades différents, s'acquittent à souhait de leur tâche respective. M<sup>lle</sup> Pierny, qui, par malheur, n'a rien à chanter, prête son charme habituel au rôle de M<sup>me</sup> Champignol, et M<sup>lle</sup> Netty joue avec beaucoup de drôlerie et même de fantaisie celui d'une petite bonne qui arrive de son pays, mais qui ira loin, lorsqu'elle aura trouvé le banquier rêvé par sa tante. La pièce aussi devait aller loin. Les quelques semaines qui restaient de l'année 1892 ne devaient pas épuiser son succès, succès d'hilarité dont les échos se retrouvaient dans les quelques vers suivants :

C'est un cri général, immense,  
 Qu'au théâtre des Nouveautés,  
 Un public, en pleine démente,  
 Chaque soir se répand en accès de gaités.  
 Deux auteurs ont fait ce miracle :  
 Desvallière et Georges Feydeau  
 Emplissent tous les soirs la salle de spectacle,  
 Où règne aimablement Micheau.  
 Et Champignol, un gai compère,  
 Sous les traits de l'exquis Germain,  
 Fait chaque soir de plus en plus prospère,  
 En assurant celui du lendemain.  
 On rit, on se tord, on jubile,  
 On les applaudit tous en bloc ;  
 Pour se faire là de la bile,  
 Il faudrait vraiment être un roc.  
 Etourdissante, éblouissante,  
 Pierny ravit les yeux, les sens...  
 Elle est, je vous jure, innocente,  
 Et l'accuser serait un contre-sens.  
 Sous les galons du capitaine,  
 Tarride est, ma foi, bien placé,  
 Le ton est sec, l'humeur hautaine,  
 C'est un type très prononcé.  
 Nommons-les tous, d'abord les dames :  
 La brune Aumont, Netty, Narlay,  
 Il faudrait trois épithalames  
 Pour faire de chacune, en vers, un portrait vrai ;  
 Puis les hommes à tour de rôle,  
 Guy, passé maître séducteur,  
 Polin, enfin, tout aussi drôle  
 Qu'il soit acteur, qu'il soit chanteur,  
 Samson, le doux mari qu'on aime,  
 Clerget, fiancé conquérant,  
 Rablet, Cavé, Poudrier même,  
 Lauret, un joyeux commandant,  
 Bref, un succès de rire énorme,  
 Encadré dans quatre beautés...  
 Voulez-vous rire en bonne forme,  
 Allez, public, aux Nouveautés.



Et le public allait tous les soirs en foule aux Nouveautés, dont l'histoire, en cette année 1892, se résumait dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pendant l'année	
			Matin.	Soir
<i>La Petite Correspondance</i> , vaud.	1	1 <sup>er</sup> janvier	6	86
<i>La Demoiselle du téléphone</i> , v.-o.	3	1 <sup>er</sup> janvier	6	25
* <i>Nini Fauvette</i> , vaud ville, . . . .	3	16 janvier	7	47
<i>La Statue du Commandeur</i> , pant.	3	7 mars	8	79
* <i>Paris-Nouveautés</i> , revue, . . . . .	2 a. 3 t.	7 mars	6	56
* <i>Mé-Na-Ka</i> , opérette, . . . . .	1	2 mai	2	23
<i>Cendrillonnette</i> , vaud.-op. . . . .	4	8 septembr.		12
<i>Le Scrupule</i> , vaudeville, . . . . .	1	16 septembr.	2	127
* <i>La Bonne de chez Duval</i> , v.-o.	3	6 octobre	3	30
* <i>Champignol malgré lui</i> , vaud.	3	5 novembre	8	57

NOTA. — Ce signe \* indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

## ÉDEN-THÉÂTRE

Le 1<sup>er</sup> janvier, ce théâtre est fermé. C'est en vain que dans l'exposition de ses projets, au ministre des Beaux-Arts, M. Bertrand, un des principaux intéressés dans l'affaire de l'Éden, avait voulu en faire une succursale-école de l'Opéra. Cette proposition n'avait reçu de M. Bourgeois, ni l'accueil, ni l'attention qu'elle méritait. Le nouveau directeur de l'Opéra aurait voulu essayer sur cette vaste scène les jeunes compositeurs, et faire en quelque sorte un théâtre lyrique annexe, où il aurait fourni en même temps des recrues pour l'Académie de musique. Ce projet dut être abandonné. Dans ses conditions d'organisation, l'Éden était un embarras pour ses propriétaires. Aussi sa transformation en une véritable salle de spectacle était-elle d'ores et déjà résolue et les mois d'été devaient être employés à ces travaux. En attendant preneur, M. Edouard Colonne y

donnait pendant la semaine sainte ses concerts de l'Association artistique! Plus tard, un marchand de vin de champagne, ayant loué la salle, pour y faire une exposition de ses produits, organisa, pour attirer la foule, des spectacles de la journée et du soir qui n'attirèrent que peu de monde. Il poussa même la témérité jusqu'à y faire représenter un grand ballet-pantomime, *Roknedin*<sup>1</sup>, de MM. Michel Carré et Fourcade Prunet, musique de M. Albert Renaud, conçu dans le mode d'*Excelsior* et qui n'eut que peu de soirées heureuses à la suite de celle du 7 avril qui marqua la première représentation de cette pièce.

En attendant, les architectes avaient élaboré tout un plan de transformation de la salle et de la scène, et le théâtre était offert par M. Cantin, président de la Société de l'Eden, à qui voudrait le prendre. Les charges étaient lourdes, ce qui n'empêcha pas de nombreux amateurs de se mettre sur les rangs. On citait : M. Porel, directeur de l'Odéon, M. Edouard Noël, M. Duquesnel, M. Grau amenant avec lui M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt et M. Coquelin, d'autres encore. Après bien des pourparlers, ce fut M. Porel qui l'emporta, acceptant les responsabilités d'une entreprise difficile peut-être, mais qui présentait, après tout, bien des attraits. Dans ce quartier central de

1. DISTRIBUTION. — Djamy, fiancé d'Haphsa, M. *Romain*. — Roknedin, vieux de la montagne, grand maître de l'ordre des Haschinchins, M. *Bouyer*. — Houlagou, chef mongol, M. *Prad*. — Chef des eunuques, M. *Martin*. — Haphsa, fiancée de Djamy, M<sup>me</sup> *C. Brianza*. — Zainab, favorite de Roknedin, M<sup>me</sup> *Zimmermann*. — Medje, suivante de Zainab, M<sup>me</sup> *Loveday*.

Paris, à proximité de l'Opéra, un nouveau théâtre avait des chances de réussite. Le directeur de l'Odéon n'hésita pas à renoncer aux séductions de la subvention gouvernementale, et dès le mois de juin il avait signé le bail qui le faisait locataire définitif de l'Eden pour une période de quinze années. Il amenait avec lui toute une troupe formée, sur la rive gauche, à son école, et avec elle des auteurs en renom qui plaçaient en lui leur entière confiance. Les conditions étaient pour lui excellentes. Il effaça du fronton le mot d'Eden qui rappelait trop les origines de l'immeuble et lui substitua pompeusement celui de : GRAND THÉÂTRE. L'été fut employé aux travaux convenus. L'unique galerie disparaissait pour faire place à trois étages de loges et de galeries et bien que l'inauguration ait été fixée au 15 septembre, il fallait encore deux mois pour que la transformation fût un fait accompli.

GRAND THÉÂTRE <sup>1</sup>

Le 12 novembre, l'ancien Eden avait cessé d'exister et le Grand Théâtre ouvrait ses portes : M. Porel avait compté inaugurer son nouveau règne par une pièce nouvelle de M. Georges de Porto-Riche. L'auteur n'étant pas prêt, il dut jeter ses vues sur la *Sapho* <sup>2</sup>, de MM. Alphonse Dau-

1. Secrétaire général, M. Stany Orbier.

2. DISTRIBUTION. — Déchelette, M. *Guity*. — Jean Gaussin, *Marquet*. — Césaire, M. *Montbars*. — Caoudal, M. *Calmettes*. — De Potter, M. *Reney*. — M. Heltema, M. *Montcavret*. —



det et Adolphe Belot, déjà représentée au Gymnase. En reprenant une pièce qui semblait avoir donné, quelques années auparavant, tout le succès dont elle était capable, M. Porel avait pensé que *Sapho*, avec M<sup>lle</sup> Réjane, était une chose assez nouvelle pour piquer la curiosité de tout Paris, et en cela il ne s'est point trompé : M<sup>lle</sup> Réjane est la Sapho idéale, telle qu'a dû la rêver Daudet : point jolie, mais adorable, empoignante et passionnée, vivante et vibrante des pieds à la tête, si vraie, en un mot, que c'est la nature même.

*Sapho*, n'est point une pièce au sens où ces mots sont ordinairement entendus; n'y cherchez pas une action compliquée et mouvementée, où l'imagination joue un rôle, invente des péripéties et combine les événements. N'y voyez qu'une étude contemporaine, que la peinture d'un coin de la société, que la monographie d'un de ses vices, ou, pour mieux dire, d'une de ses plaies. Cette plaie, pour l'appeler d'un nom vulgaire, mais expressif, c'est le « collage ». Vous vous rappelez le sujet. Un jeune homme, Jean Gaussin, quitte sa province, arrive à Paris. Il doit passer ses examens et embrasser la carrière des consulats, qui est de tradition dans sa famille. Le hasard le conduit un soir dans un bal costumé, chez un ingénieur, homme aimable qui donne tous les ans une

Le père Legrand, M. Schutz. — Fanny Legrand, M<sup>me</sup> Réjane. — Divonne, M<sup>me</sup> Tessandier. — M<sup>me</sup> Hettema, M<sup>me</sup> Leriche. — Alice Doré, M<sup>me</sup> A. Martial. — Francine, M<sup>me</sup> Kesly. — Rosario Sanchez, M<sup>me</sup> Claudia. — Irène Vitalis, M<sup>me</sup> Parize. — Joseph, M<sup>me</sup> Georgette.

grande fête mondaine. Jean y fait la connaissance d'une troublante fille, costumée en femme fellah, qui de son vrai nom s'appelle Fanny Legrand, mais qui, en galanterie, porte le surnom célèbre de Sapho, depuis qu'elle a posé pour la statue du sculpteur Caoudal. Sapho s'amourache follement de Jean. Le jeune homme attache d'abord peu d'importance à cette liaison, qu'il considère comme un caprice. Au bout de quelques jours, il renvoie Sapho. Elle revient encore plus éprise. Peut-on fermer sa porte obstinément à une femme qui vous témoigne un si grand amour ? Jean se laisse aller peu à peu. Et puis, il est seul, sans famille, dans ce vaste Paris. Il éprouve comme une grande douceur de sentir quelqu'un là à côté de lui. L'habitude l'enserme dans son fatal engrenage. Bientôt, ils se fatiguent tous deux du petit appartement où la bonne tante Divonne a pourtant pris soin d'installer son cher Jean. Ils cherchent un nid plus intime et trouvent à Chaville une maisonnette où ils seront bien chez eux. C'en est fait : c'est le terrible, c'est l'implacable « collage ». Jean sent bien le danger, voudrait le fuir, se dégager d'une liaison sans issue. Mais il manque d'énergie, s'abandonne lâchement, il est vaincu. Sapho n'a que des hontes dans son passé de fille ; mais ce passé, qui devait emplir Jean de dégoût, ne lui inspire qu'une abominable jalousie. Enfin, après une scène plus terrible que les autres, il rompt avec elle en s'apercevant que l'enfant qu'il a adopté est le fils du graveur Flammant, l'un des anciens amants de sa maîtresse,

qui a fait des faux pour elle et a été condamné à dix ans de prison. Jean est retourné dans sa Provence et croit voir dans un mariage le salut. Vainement Sapho vient le relancer : il résiste à ses supplications et la laisse repartir seule. On le croit sauvé : il est plus pris que jamais. C'est lui maintenant qui veut la reprendre. Celle-ci, plus forte que lui, profite de ce qu'il dort sur un canapé, éreinté par le voyage, pour lui écrire une touchante lettre d'adieu. Elle en a assez, dit-elle, l'amour est mort, et elle va rejoindre Flamant le graveur, qui, ayant obtenu sa grâce, est sorti de prison et lui a repris son enfant.

Telle est la pièce, d'une observation si implacable et si sincère. Cet amour la remplit, on peut le dire, tout entière. Point d'épisodes étrangers, point de digressions, point de tableaux longuement décrits. M. Daudet voulut que tout l'intérêt, toute la lumière se rencontrassent sur ce groupe étrangement réel de Jean et de Sapho. Cette préoccupation nuisit au drame proprement dit, rempli d'amertume, de tristesse et de monotonie. Si la silhouette des personnages qui gravitent autour des deux amants, celle de la fiancée, par exemple, sorte de Micaëla faisant contraste avec Carmen, avait été tracée moins sommairement, nous nous serions intéressés davantage à la lutte qu'elle soutient contre la passion de ce Don José. L'auteur voulut que cette passion ressortit seule, bien en relief, sur un fond plus pâle. Il y réussit admirablement. On reste saisi et comme tremblant au contact de cette poi-



gnante réalité, qui vous donne l'illusion et la sensation de la vie. Ce serait en tous cas une erreur que de vouloir déduire de la pièce une leçon quelconque.

Nous avons rendu justice à M<sup>lle</sup> Réjane. Il nous faut louer également M. Marquet, qui a bien la jeunesse et la naïveté de l'être faible englué par une maîtresse aussi captivante ; M. Guitry, dont le rôle consiste en un court récit au quatrième acte : il est parvenu à tirer les larmes de tous les yeux en racontant d'une façon simple, mais émouvante, la mort si dramatique de la pauvre petite Alice Doré qui, se voyant abandonnée, s'est jetée par la fenêtre, comme elle l'avait dit. De même, M<sup>lle</sup> Tessandier mérite de grands compliments pour son exquise composition de la tante Divonne. — En de très petits rôles encore, deux autres artistes trouvent le moyen de se faire remarquer et applaudir : M. Calmettes, par la supérieure netteté de sa diction dans l'unique scène du sculpteur Caoudal ; M<sup>lle</sup> Leriche, par l'amusante fantaisie avec laquelle elle dessine la silhouette de M<sup>me</sup> Hettema, ex-Pellicule. — La mise en scène est très soignée, on sait ce que peut faire en ce genre l'ancien directeur de l'Odéon. Ce sont de charmants décors que la tonnelle de Ville-d'Avray, avec vue sur les étangs, et surtout le paysage de Châteauneuf des Papes, ruisselant et éblouissant de soleil. — Enfin, pour tromper la longueur des entr'actes, un orchestre, magistralement dirigé par M. Gabriel Marie, nous joue pendant les entr'actes, du Mendelssohn, du Léo Delibes et du



Massenet. C'est dire qu'il mérite d'être écouté. Mais en prenant possession de l'Eden, M. Perel avait créé le lundi et vendredi de chaque semaine des soirées d'abonnement qui avaient tout de suite été très recherchées. Il ne pouvait donc songer à offrir à ses abonnés tous les soirs la même pièce. Il pensait que dans un nouveau théâtre, l'affiche renouvelée apportait une variété attractive. Imbu encore de son fructueux passage à l'Odéon, le répertoire classique avait pour lui des charmes. C'est pourquoi il monta le *Malade imaginaire*<sup>1</sup>, de Molière, qu'il donna pour la première fois le 28 novembre, accompagné de *Lolotte*<sup>2</sup>, comédie en un acte de MM. Henry Meilhac et Ludovic Halévy. Puis, la Ville de Paris lui concédait l'ouvrage couronné au dernier concours musical organisé par elle. *Merowig*<sup>3</sup>, drame lyri-

1. *Le Malade imaginaire* fut représenté à l'Eden, mêlé de chants et de danse, avec la musique de Charpentier, restaurée par M. Camille Saint-Saëns.

DISTRIBUTION. — Angélique, M<sup>me</sup> Montcharmout. — Belline, M<sup>me</sup> Claudia. — Toinette, M<sup>me</sup> Thomsen (début). — Louison, *La petite Fernande*. — Argan, M. Montbars. — Cléante, M. Gauthier. — Purgon, M. Matrat. — Bérulde, M. Numa. — M. Diafoirus, M. Montcavrel. — Thomas Diafoirus, M. Gildes. — M. de Bonnefoi, M. Lugné-Poë. — M. Fleurant, M. Courcelles. — Le Præses, M. Calmettes.

DOCTEURS : M<sup>me</sup> Réjane, Tessandier, Kesly, Duluc, Suzanne Carlix, Montcharmout, Blanche Dufresne, Aimée Martial, Yves Rolland, Parys, Thomsen, Suger.

MM. Guiry, Marquet, Gauthier, Numa, Maury, Paul Rency, Gildes, Montcavrel, Matrat, Schutz, Courcelles, Lugné-Poë.

2. DISTRIBUTION. — Lolotte, M<sup>me</sup> Réjane. — La baronne, M<sup>me</sup> Aimée Martial. — De Croisilles, M. Paul Rency. — Un domestique, M. Gildes.

3. DISTRIBUTION. — Brunehild, M<sup>me</sup> Prégi. — Merowig, M. Gogny. — Hilpèrik et l'Evêque prétextatus, M. Auguez. — Un envoyé de Hilpèrik, M. Bernard. — Un héraut, M. Deville. — Un messenger, M. Camulier. — Orchestre et chœurs sous la direction de M. Gabriel Marie.

que en 3 actes et 5 tableaux, paroles de M. Georges Montorgueil, musique de M. Samuel Rousseau, fut exécuté pour la première fois dans la journée le 9 décembre, en présence des invités de la municipalité parisienne et des représentants de la presse, et offert plus tard, le soir, au public et aux abonnés. Cet ouvrage, proprement écrit, ne devait pas dépasser les bornes de ces auditions officielles d'où il ne ressortait absolument rien pour le renom des auteurs et les bonnes intentions de la Ville de Paris.

Le 22 DÉCEMBRE, avait lieu la première représentation de *Lysistrata*<sup>1</sup>, comédie en quatre actes et un prologue, par M. Maurice Donnay. Aristophane en grec brave l'honnêteté. Mais le lecteur français veut être respecté... S'il en est ainsi, qu'on ne nous demande pas de raconter la pièce du vieux railleur athénien, car je ne sache pas au monde de plus difficile besogne. Il s'agit, vous le savez, de la plus scabreuse des comédies d'Aris-

1. DISTRIBUTION. — *Lysistrata*, M<sup>me</sup> Réjane. — *Salabacca*, M<sup>me</sup> Aimée Tessandier. — *Lampito*, M<sup>me</sup> A. Leriche. — *Philinna*, M<sup>me</sup> Montcharmont. — *Glycère*, M<sup>me</sup> Aimée Martial. — *Myrtale*, M<sup>me</sup> Blanche Dufrene. — *Callyce*, M<sup>me</sup> S. Carlix. — *Rhodippe*, M<sup>me</sup> Claudia. — *Rosée*, M<sup>me</sup> Parys. — *Myrrhine*, M<sup>me</sup> Guertet. — *Nicodice*, M<sup>me</sup> Yves Rolan. — *Cléonice*, M<sup>me</sup> Suger. — *Calonice*, M<sup>me</sup> A. Dufrene. — *Cynnah*, M<sup>me</sup> S. Munte. — *Hirondelle*, M<sup>me</sup> Vernon. — *Doris*, M<sup>me</sup> J. Bernys. — *Agathos*, M. Guitry. — *Eironès*, M. Calmettes. — *Lycôn*, M. Montbars. — *Clystène*, M. Gauthier. — *Cynésias*, M. Ma-trat. — *Nicostrate*, M. Numa. — *Taraxion*, M. Schutz. — *Sacas*, M. Montcavrel. — *Dercyle*, M. Gildes. — *Strymodore*, M. Lacroix. — *Dracès*, M. Lugné-Poë. — *Théorus*, M. Flers. — *Orsilochas*, M. Courcelles. — *Acestor*, M. Pujol. — *Socias*, M. Parizot.

Pendant une indisposition de M<sup>me</sup> Réjane le rôle de *Lysistrata* fut joué par M<sup>lle</sup> Suger.

tophane, et la plus chaste est déjà peu aisée à traduire sans circonlocutions. Néanmoins, *Lysistrata*, fort effrontée assurément par le sujet et les détails qui l'agrémentent, est, au fond, une des plus saines, des plus humaines et conséquemment des plus morales du théâtre antique, puisqu'elle plaide la cause de la paix publique et de la paix domestique tout à la fois. Il faut pourtant que j'en résume l'affabulation pour vous épargner la peine de relire le texte aristophanesque.

Les femmes athéniennes et lacédémoniennes, lasses des guerres continuelles qu'entretiennent leurs patries respectives, d'ailleurs épuisées d'hommes et d'argent par ces interminables luttes, ont résolu d'amener la paix à tout prix. La belle et sage Lysistrata prend l'initiative d'une conspiration dont tout le plan consiste à fermer la porte du gynécée aux maris belliqueux, tant que ceux-ci n'auront pas accroché définitivement au râtelier la lance et l'épée. Les jeunes femmes hellènes ne goûtent pas d'abord une proposition qui semble devoir leur coûter autant qu'à leurs époux. Toutefois l'éloquence de leur chef finit par vaincre de si honorables scrupules. La grève est décidée. Pour la commencer par un coup d'éclat, le bataillon féminin se barricade dans l'Acropole, où est renfermé le trésor de la cité, nerf de la guerre. Comme bien on pense, les hommes s'émeuvent, la police s'interpose, en vain. Les plus sérieux obstacles à la poursuite de l'entreprise en sont les meneurs qui cherchent mille prétextes à réintégrer le foyer conjugal. Toutefois Lysistrata

ranime les courages faiblissants, et c'est, en fin de compte, le sexe laid qui, à bout de patience, cesse la résistance. Un traité de paix, équitable et judicieux, dans la conclusion duquel l'auteur fait preuve d'un patriotisme juste et sensé, est signé à la satisfaction des Athéniens et des Spartiates. Festins, chants et danses, puis la pièce se termine... dans la coulisse. Heureusement, par Jupiter !

Une telle donnée, on le conçoit aisément, ne pouvait être transportée sur notre théâtre qu'à deux conditions : voiler la crudité des mots en les traduisant en *parisien*, et remplacer nombre de scènes épisodiques ultra-réalistes par une ou plusieurs actions secondaires greffées sur le thème principal. Une part d'arrangement, une part très large d'invention incombait à l'adaptateur.

M. Maurice Donnay a fort habilement réalisé la première de ces exigences. Après nous avoir charitablement avertis, dans un spirituel prologue que nos oreilles allaient entendre de mal-séants propos, il nous a mis à la sauce piquante les plaisanteries que la nature même du sujet ne permettait guère d'esquiver. Tout le premier acte a marché à ravir, en côtoyant de près le texte original. — Quant au second acte, il appartenait tout entier à notre compatriote. C'est proprement un duo d'amour entre Lysistrata et son amant, le valeureux Agathos, général des Athéniens. Cet amour constitue l'action auxiliaire dont je parlais plus haut ; mais il a le tort de transformer complètement le rôle de Lysistrata,



sur l'honnêteté de laquelle le poète grec ne nous avait laissé aucun doute. Je crains bien que l'auteur n'ait cédé à l'attrayante tentation de nous faire entendre le plus longtemps possible M<sup>lle</sup> Réjane, dont la jolie harangue du premier acte était déjà plutôt prolix. Enfin Lysistrata, après un élan de poésie élégiaque auquel nous n'étions guère préparés, s'abandonne au beau guerrier. C'est le temple même d'Artémis qui abritera leurs coupables amours et deviendra le témoin d'un parjure, en même temps que d'un adultère. Quel sera le dénouement de tout ceci ? — Hélas ! le dénouement n'est ni intéressant, ni clair, bien que deux actes soient consacrés à l'amener. L'intérieur d'une maison où... l'hospitalité est considérée comme le plus sacré des devoirs, les danses, conversations équivoques, dont quelques-unes sont assez amusantes, toutes ces choses défilent devant nos yeux, sans que la pièce avance d'un seul pas. Le dernier acte nous ramène sur la place publique. — Nous voyons les Grecs au mieux avec leurs femmes, sans que rien ait motivé la reprise du travail par les grévistes. Une scène très froide entre Lysistrata et la courtisane Salabocca, sa rivale auprès d'Agathos, allonge le débat sans nous l'expliquer. Du diable si nous nous intéressons à cette profanation du temple et à l'histoire que forge la jeune Callyce pour l'interpréter mythologiquement ! Quelques plaisanteries déjà entendues au premier acte n'ont pas relevé cette conclusion qui ne conclut rien. Il est impossible de le nier, la pièce a déraillé à

partir du troisième acte. — Il eût été préférable, selon nous, de resserrer le tout en deux actes. Un tel sujet ne peut servir pour une grande pièce. Outre que la répétition de certaines plaisanteries devient agaçante, une fois le premier effet produit, le procédé de transposition des mois antiques dans les locutions modernes ne laisse pas de paraître insuffisant, quand il arrive à former l'unique intérêt du dialogue. M. Maurice Donnay a l'esprit trop fin pour n'en pas convenir.

Quoiqu'il en soit, *Lysistrata* se laisse entendre sans trop d'ennui. L'interprétation est excellente. M<sup>lle</sup> Réjane est la plus parisienne des athéniennes; elle détaille avec un charme exquis et une spirituelle finesse les mots à triple entente qui émaillent ses répliques. M. Guitry joue en comédien très sûr le rôle d'Agathos. Enfin MM. Montbard, Gauthier, Maïrat et Schutz; M<sup>lle</sup> Tessandier une superbe Salabacca, qui trouve le moyen de tirer parti d'un rôle où il lui suffisait d'être belle M<sup>lles</sup> Leriche, Carlix, Blanche Dufrêne et Montcharmont ont droit en bloc à tous nos éloges. La mise en scène fait grand honneur à M. Porel : décors et costumes sont d'un goût irréprochable. Il ne serait pas juste d'oublier la fine et charmante musique dont M. Dutacq a discrètement accompagné *Lysistrata*. Très joli, mais très dangereux spectacle en somme et qui devait finir l'année au Grand-Théâtre.

En résumé, le Grand-Théâtre avait donné, tant en matinée qu'en soirée, 35 représentations

de *Sapho*, 3 de *Lolotte* et du *Malade imaginaire*,  
et 9 de *Lysistrata*. Il faut ajouter à cela cinq audi-  
tions de *Merowig*. Tel était le bilan des premiers  
jours d'existence au Grand-Théâtre.

## THÉÂTRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ

Deux pièces se partagent cette année les soirées et les matinées de la Gaité. *Le voyage de Suzette*, liquidée l'année précédente, ne compte pas dans cette nomenclature. Il n'occupe que les dix premiers jours de l'année et cède aussitôt l'affiche à la Nouveauté, que l'on rejette depuis longtemps déjà.

26 JANVIER. — Première représentation : *Le Pays de l'Or*<sup>1</sup>, pièce à grand spectacle en trois

1. DISTRIBUTION. — Prosper, M. *Alexandre*. — Edgard Jolicok, M. *Fugère*. — John Truck, M. *Bartel*. — Jack Truck, M. *Dacheux*. — Tom Truck, M. *Liesse*. — Le Gros-Léopard, M. *Riga*. — Osteborn, M. *Landrin*. — Cerf-Agile, M. *Bienfait*. — Blondin, M. *Bouland*. — Un coiffeur, M. *Ogereau*. — Le Constable, M. *Bernard*. — Sir Roberts, M. *Durieu*. — Un Clerc, M. *Durand*. — Un Saltimbanque, M. *Jaltier*. — Jeffery, M. *Parisot*. — Un Cocher, M. *Lechaudé*. — Un Monsieur, M. *Germain*. — Un Pilote, M. *Clément*. — Un Cireur, M. *Schmidt*. — Ketty, Mme *Cassive*. — Flora Michon, Mme *Gelabert*. — Mistress Crockett, Mme *Moïna-Clément*. — Maud Palmer, Mme *Ducouret*. — Fraïse-des-Bois, Mme *Rolla*. — Florence, Mme *Tierrhoff*. — Clara, Mme *Aline*.



actes et quatorze tableaux de MM. Henri Chivot et Albert Vanloo, musique de M. Léon Vasseur. — *Le Pays de l'Or* est directement issu du *Voyage de Suzette*. M. Henri Chivot ayant facilement réussi à démontrer à son collaborateur, Albert Vanloo, que le succès actuel était dans ce genre de « pièce à spectacle », ces messieurs se mirent bravement à la besogne et taillèrent aux décorateurs et à la maîtresse de ballet, l'inventive Mariquita, le scénario d'une amusante fantaisie mêlée de pantomime, qui méritait d'avoir une vogue égale à celle de sa devancière. — En deux mots, voici l'affabulation. Gibson partant pour la Californie, où il a cru découvrir une mine d'or, a laissé sa nièce, Kitty, en pension à Liverpool, chez l'honorable mistress Crockett. Kitty s'y adonne surtout à la gymnastique et n'a pas de plus grande joie que de faire enrager sa maîtresse de pension. Celle-ci se fâche et met en pénitence la petite indisciplinée. Plus souvent que Kitty gardera les arrêts : la voici escaladant le balcon de sa chambre et sautant d'un arbre sur le mur du pensionnat, d'où elle s'échappera, ayant pris soin de mettre dans sa poche une lettre de recommandation, dérobée à la bonne, auprès d'une chanteuse à la mode, Flora Michon, à la veille de s'embarquer pour l'Amérique. — Flora Michon prend donc Kitty comme femme de chambre, et nous les retrouverons sur le pont du *Washington*, rejointes, en vue de New-York, par John et Tom Truck, de la célèbre Agence. Que veulent ces Truck ? Garder pour

eux, en s'associant adroitement à un héritier indirect, Edgard Jolicok, la mine d'or prématurément abandonnée par Gibson et actuellement très florissante, qui devrait être en réalité la propriété de Ketty. Il s'agit d'arriver premier à San-Francisco, avant le jour où le placer en desherence doit tomber dans le domaine de l'Etat. — Les Truck ont bien eu l'idée de marier Jolicok à Ketty ; mais Ketty n'aime point Jolicok, et le rend à son ancienne maîtresse Flora Michon, car son petit cœur appartient à un brave garçon, Prosper Giraud, ex-professeur de musique à la pension Crockett et aujourd'hui chef de cuisine à l'Electric-Hôtel de New-York. Il faut vivre, et pour se procurer l'argent nécessaire à son voyage, Ketty, réduite à la profession de petit marchand d'allumettes, acceptera toutes les tâches. Elle en assumera même une des plus périlleuses : traverser sur la corde raide, à cheval sur une bicyclette la célèbre chute du Niagara. — En route donc pour la Californie ! Vous la croyez au bout de ses peines... Quand John Truck arrive en gare de Folsom, et se substitue au cocher qui doit la conduire au placer... Elle tombe en pleine tribu des Chiens-Rouges, où pour ne pas être brûlée vive par les sauvages, elle est forcée d'épouser le Gros Léopard, chef de la Tribu. Quel n'est pas son étonnement quand, dans le Gros Léopard, elle retrouve son oncle Gibson. John Truck n'est pas moins surpris qu'elle en reconnaissant en Gibson celui qui, jadis, l'a sauvé dans les rues de Londres où il allait être assassiné. D'ennemi qu'il

était. Truck devient ami, et Gibson arrivant à temps pour reprendre possession de son bien, rien ne s'opposera plus au mariage de Kitty avec Prosper Giraud, à celui de Jolicok avec Flora Michon.

Prétexte à décors, nous l'avons dit : l'arrivée en rade de New-York, où s'élève triomphante la statue de la Liberté de Bartholdi, est une jolie toile de M. Larpezat. La traversée du Niagara, de MM. Amable et Gardy, est un bel effet. La baie de San-Francisco, illuminée, ne manque pas non plus d'un certain caractère. Prétexte à ballets : celui des courses est tout-à-fait réussi ; ces ballerines costumées en jockeys, imitant le pas de leurs chevaux, et formant des quadrilles variés sont d'un aspect original et vraiment neuf.

1. Le 4 février, représentation extraordinaire, en matinée, dont voici le programme :

*Le Petit Hôtel*, joué par MM. Baillet, de Féraudy, Joliet, Berr et Mlle Kalb, de la Comédie-Française. 1<sup>er</sup> INTERMEDE : *La Tarentelle*, par Mlle Weismann-Bassarobo ; *la Visite de noces*, par M. Garay ; *le Roi des Aulnes*. *Samson et Dalila*, par Mme Vera Seroff ; *Suite de danses*, par Mlle Renée Dérigny ; *Nu!* par M. Georges Berr ; deux morceaux chantés par Mme de Grandsagne ; *Louison et Coquin de Printemps*, par Mlle Duluc ; *la Jolie Fille de Perth* et *le Mort Maudé*, chantés par M. Jean Belen ; *l'Hôtel de Dieu* et *Un Evangile*, par Mlle Bari ; M. Kain-Hill, dans son répertoire, etc. *Noël d'Alsace*, joué par M. Got et Mlle Rachel Boyer, de la Comédie-Française, et Mme Molé-Truffier, de l'Opéra-Comique. 2<sup>e</sup> INTERMEDE : *Berceuse* et *Gastagnette*, par Mlle Juliette Dantin ; *Steeple-Chase*, par Mlle J. Bertiny ; *Idylle auvergnate* et *le Trèfle à quatre feuilles*, par Mlle Irma Perrot ; deux morceaux chantés par Mlle Marcelle Dartoy, de l'Opéra ; M. Tarride, dans son répertoire ; *le Barbier* et *Roméo*, par Mlle Horwitz, de l'Opéra-Comique ; Yvette Guilbert dans son répertoire, etc. *La Statue du Commandeur*, pantomime en trois actes, par MM. Laugier, de la Comédie-Française ; Pierre Achard, Chameroy, Gautier, Garbagny, Mlles Litini et Del.

Citons encore pour son entrée pittoresque et endiablé le divertissement des sauvages, et hâtons-nous de rendre justice à l'interprétation qui, non moins que la mise en scène, a contribué au succès général. M. Fugère a du comique à revendre et n'a plus maintenant qu'à paraître pour faire épanouir le rire sur le visage des spectateurs. M. Bartel a de la rondeur et de l'entrain. M. Alexandre est toujours bon comédien depuis longtemps apprécié à la Gaité. M. Liesse habille très drôlement le plus petit des Truck. Le prix de beauté plastique peut être attribué sans conteste à M<sup>lle</sup> Cassive : quel dommage qu'elle ait à chanter et à parler !... Toujours adroite et sémi-lante, M<sup>lle</sup> Gélabert. Nous l'avons applaudie dans le piquant duetto de la Réconciliation, qui est avec le drôlatique quatuor de l'électricité et la chanson des allumettes, l'une des meilleures pages de la partition un peu quelconque, de M. Léon Vasseur.

Jusqu'au 31 mai, époque fixée pour la clôture du théâtre, *Le pays de l'or*, occupa heureusement l'affiche du théâtre de la Gaité. Le 1<sup>er</sup> juin, représentation extraordinaire au profit de la caisse de secours mutuels du théâtre, en relâche jusqu'au 19 septembre inclus <sup>1</sup>.

20 SEPTEMBRE.— Première représentation (à ce théâtre) : *Les Cloches de Corneville*, opéra-comi-

1. Le 1<sup>er</sup> juin, représentation extraordinaire au profit de la caisse de secours mutuels du théâtre.

1. DISTRIBUTION. — Gaspard, M. *Paulin Ménier*. — Le barquis, M. *Mortet*. — Grenicheux, M. *P. Fugere*. — Le ailli, M. *Bartel*. — Le tabellion, M. *Bienfait*. — Grippardin,



que en trois actes et quatre tableaux, de Clairville et M. Gabet, musique de M. Robert Planquette.

Je ne sais si, comme le croit M. Debruyère, les *Cloches de Corneville* tinteront toute l'année à la Gaité ; mais je dois constater que l'opérette agrandie suivant le procédé employé pour *Orphée aux Enfers* et la *Fille du Tambour-Major*, n'a pas paru trop danser dans son nouveau cadre, et qu'on a goûté de nouveau, comme si on ne la connaissait pas par cœur, l'aimable et joyeuse musique composée par M. Planquette pour cette nouvelle *Dame blanche* au pays des pommes. La pièce et la partition, consacrées par plus de mille représentations, sont trop connues pour analyser ici l'une et l'autre. Le rôle du père Gaspard qui est, toute la pièce, révéla, il y a quinze ans, chez Milher, le talent le plus fin, le plus souple, et dans la scène de la folie du vieil avare, l'art le plus émouvant et le plus consommé dans l'étude d'un caractère et la reproduction d'un type. Le Milher du gendarme Géromé, du sergent Valentin, du *Petit Faust*, et du chanoine Fulbert était un farceur des plus amusants : le Milher du père Gaspard fut un comédien. A défaut de Milher, que gardait le Palais-Royal, M. Debruyère a fait un coup de maître en décidant Paulin Ménier à reprendre le rôle. L'inimitable Chopard du *Courrier de Lyon*

M. Bouland. — Cachalot, M. Raoul. — Boudard, M. Jaltier. — Serpolette, Mme Rose Delaunay. — Germaine, Mme Gelabert. — Nanette, Mme Durallon. — Jeanne, Mme Morineau. — Gertrude, Mme Irma Etienne. — Suzanne, Mme Richmond. — Catherine, Mme d'Arcyville. — Marguerite, Mme Fournier.

s'y est taillé un succès énorme, aussi bien dans le couplet, qu'il a dit admirablement, que dans les scènes dramatiques qu'il rend en artiste de la vieille et grande école. La soirée compta pour M. Fugère un Grenicheux d'une fantaisie et d'une originalité réellement impayables. Le rôle du marquis, qui n'a jamais été un des meilleurs de la pièce, appartient à M. Morlet qui s'en tire, comme toujours, avec aisance. Germaine, c'est comme à la création aux Folies-Dramatiques, M<sup>lle</sup> Gélabert, plus jeune et plus gentille que jamais. En somme, il ne manque à l'interprétation des nouvelles *Cloches de Corneville* que la Serpolette d'autrefois, M<sup>me</sup> Simon Girard : celle d'aujourd'hui, M<sup>me</sup> Rose Delaunay, que nous applaudimes à l'Opéra-Comique, n'a ni la verve ni la légèreté qu'exige le rôle. N'oublions pas le très gracieux divertissement où M<sup>lle</sup> Litini, faite au moule, ainsi que nous le permet de le constater son travesti des plus collants, invite si finement sa partenaire à croquer la pomme. Spectacle grandiose et que M. Debruyère avait heureusement évoqué pour la plus grande satisfaction de sa clientèle et les intérêts de sa caisse. Toute l'année 1892 est résumée, à la Gaité, dans le tableau suivant <sup>1</sup> :

1. Le 24 novembre le théâtre de la Gaité donnait, en matinée, au bénéfice de l'Association de secours mutuels des artistes dramatiques, une représentation extraordinaire appelée *Fête de la fable et de la chanson*, dont voici le très intéressant et très curieux programme : M<sup>me</sup> Rose Caron : *L'Amour est un enfant trompeur* (Marini). — M. Lassale : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans* (Béranger) et le *Cosaque* (Moniuszko). — M<sup>me</sup> Deschamps-Jehin : *Invocation*

à l'amour (Henri IV. — Léon Jehin) et les Sapins (Pierre Dupont. — M. Saléza : *Le Roussignoulet. Ceou de Paou* (chansons béarnaises). — M. Delmas : *Les Bœufs* (Pierre Dupont). — M. Mounet-Sully : *Une Fable* (\*\*\*) . — M. Coquelin cadet : *La Mère Michel* (paroles de M. Truffler). — M. de Féraudy : *J'suis contrariant* (Paul Henrion). — M. Paul Mounet : *Le Parricide* (Florian). — M. Leloir : *Le Savetier et le Financier* (Béranger). — M. Truffler : *La Besace* (Béranger). — M. Jean Coquelin : *Fable*. — M. Coquelin aîné : *Une Fable par un Anglais*. — Mlle Reichemberg : *Vieille Chanson*. — Mlle Muller : *La Mouche et la Fourmi* (La Fontaine). — Mlle Pierson : *La Mère Bontemps*. — Mlles Ludwig et Lymnès : *Les Compliments de Normandie* (Loïsa Puget-Lemoine). — Mme Amel : *Chanson*. — Mlle Sibyl Sanderson : *Mon petit cœur soupire* (Martini). — Mlle Delna : *Les Paysannes* (Pierre Dupont). — Mlle Merguillier : *Ah ! vous dirai-je, maman*, (Adam). — Mme Molé-Truffler : *En passant par la Lorraine* (accompagnée par l'auteur). — M. Mouliérat : *Air des Deux Nuits* (Boieldieu). — M. Fugère : *L'Ami Soleil* (Plouvier-Darcier). — M. Bouvet : *Comme à vingt ans* (Emile Durand). — MM. Soulacroix et Barnolt : *Duo du Déserteur* (Sédaine-Monsigny). — M. Grivot : *Le Vieil Habit* (Béranger). — Mme Jané Hading : *Vieille Chanson*. — M. Saint-Germain : *Le Père la Treille* (J. Moinaux-Parisot). — Mlle Samé : *Le Noël* (Augusta Holmès). — M. Milher et Mme Lavigne : *Monsieur et Madame Denis* (Désaugiers) — Mme Simon-Girard, accompagnée par M. Louis Varney, compositeur : *La Fille à ma Tante* (Désaugiers). — Mme Théo : *Chanson*. — M. Morlet : *Suzon* (Darcier). — Mlle Juliette Darcourt : *Le Temps des Cerises* (Renard). — M. Hirsch : *La Pêche à la ligne* (Naudaud). — M. P. Fugère : *L'Invalide à la Tête de Bois* (Tréfeu-Graziani). — Mlle Milly-Meyer et M. Tarride : *Les Deux Tambours-Majors*, duo comique (M. Antony-Mars). — Mme Jane May : *Une Noce sur les Chevaux de bois et la Petite Nounou*. — Mlle Lender : *Stances à Manon* (P. Delmet). — Mlle Méaly : *Vieille Chanson* — M. Simon-Max : *La Marmotte en vie*. — M. Tarride : *Le Souffleur* (Georges Berr). — Mlle Biana-Duhamel et M. Piccaluga : *Duo de Sainte-Freya* (Audran). — La matinée était terminée par des fragments du troisième acte des *Cloches de Corneville*.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pen- dant l'année.	
			<u>Matin.</u>	<u>Soir.</u>
* <i>Suzette</i> , pièce à gr. .....	3 a. 12 t.	1 <sup>er</sup> janvier	3	10
* <i>L'or</i> , pièce à grand .....	3 a. 14 t.	26 janvier	17	126
* <i>Corneville</i> , opér.. .....	3 a. 4 t.	20 septemb.	13	103

\* ce signe indique les ouvrages inédits représentés pour la  
durant l'année.



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## THÉÂTRE DU CHATELET

C'est avec *Michel Strogoff* que s'était terminée l'année 1891. C'est avec *Michel Strogoff*, dont le centième aura lieu le 17 février, que commence l'année 1892. Et le 16 avril, MM. d'Ennery et Verne succèdent à MM. Verne et d'Ennery, on reprend à ce théâtre les *Enfants du Capitaine Grant*, drame en cinq actes et un prologue (13 tableaux) primitivement joué à la Porte Saint-Martin <sup>1</sup>. Vous vous rappelez le sujet : Paganel a reçu une mission de la Société de Géographie pour découvrir les sources du Bramahpoutre ; mais, comme il est excessivement distrait et qu'il

1. DISTRIBUTION. — Burck, M. *Taillade*. — Paganel, M. *François*. — Ayrton, M. *Montal*. — Harry Grant, M. *Bouyer*. — Bob, M. *Gardel*. — Lord Glenarvan, M. *Rosny*. — Thalcave, M. *Ossart*. — Wilson, M. *Deneubourg*. — Mulray, M. *Montel*. — Forster, M. *Jourdan*. — Dick, M. *Doubleau*. — Le guide, M. *Adam*. — Un hôtelier, M. *Prévost*. — Miss Arabelle, Mlle *A. Leriche*. — Mary Grant, Mlle *Hausmann*. — James Grant, Mlle *Leconte*. — Robert Grant, Mlle *Avocat*. — Elmina, Mlle *Miroir*.

ne sait pas se diriger dans le brouillard, il pris passage sur le *Duncan*, au lieu de monter sur le paquebot transatlantique qui doit se diriger vers Calcutta. La méprise est forte. Pagane trouve sur le *Duncan* une société charmante, composée de Miss Arabelle, vieille fille « qui redoute les émotions », de lord Glenarvan et de deux enfants qui vont à la recherche de leur père, naufragé sur un îlot, au milieu des glaces de l'Océan austral. Où est le Capitaine Grant ? Dans quelle partie du monde a-t-il été abandonné, lui et son fils aîné James ? Les retrouvera-t-on vivants ? Les reverra-t-on même jamais ? Tel est l'intérêt du drame, et l'on conviendra sans peine qu'il y avait là un sujet émouvant, terrible, que nos écrivains de théâtre, partis en chasse, ne pouvaient manquer d'aviser. Or, un sujet de pièce, mes amis, c'est un oiseau de paradis aux plumes éclatantes dont il faut s'emparer, coûte que coûte, dès qu'on l'a aperçu. — Les libérateurs du Capitaine Grant, dans la course immense qu'ils entreprennent, risquent plus d'une fois d'y laisser leurs os. Ils sont secoués par des tremblements de terre, ils sont enlevés dans la région des nuages par des condors audacieux, ils roulent dans des précipices, ils sont trahis par des guides, ils sont entraînés, eux et leur arbre gigantesque, par une terrible inondation, ils échangent des coups de fusil avec les *convicts* de l'Australie. Mais la réussite est au bout de ces travaux d'Hercule ; le Capitaine Grant et son fils seront arrachés aux horreurs de la mort. Ceux qui ont eu le bonheur

de sauver un de leurs semblables jugeront que la récompense finale n'a pas été trop chèrement achetée. Les décors se succèdent avec une honnête magnificence : les banquises du détroit de Magellan donnent une belle sensation de froid ; les forêts des environs de Melbourne font vraiment honte à nos petits arbres séculaires du parc de Saint-Cloud, et enfin le ballet mérite une mention spéciale. Une chose me ravit dans les drames de Jules Verne, qui nous promènent généralement aux quatre coins de l'univers. En quelque lieu que l'auteur nous emmène, il nous montre des personnages qui parlent le français tel qu'on le prononce dans les séances des cinq Académies. Ainsi, le seul Patagon qui apparaisse dans les solitudes de la Terre-de-Feu est un homme parfaitement élevé, de manières distinguées et d'une tenue irréprochable au point de vue de la fashion indienne. Il s'exprime avec élégance ; il a la sensibilité d'un philosophe du xviii<sup>e</sup> siècle, à ce point qu'il refuse l'or qu'on lui offre et dont il ne saurait que faire (car il n'y a pas de boutiques dans ce pays-là). On le supplie d'accepter ; il prend la physionomie d'Artaxercès dédaignant les présents d'Alexandre-le-Grand. Ce modèle des Patagons a laissé dans mon cœur une impression qui ne s'effacera jamais, je suis heureux de constater que la vertu n'est pas l'apanage de la civilisation européenne, et qu'on a beau dire, il y a de braves gens partout. Les *Enfants du Capitaine Grant* sont interprétés par une troupe d'élite, trop nombreuse



pour que je cède à la tentation d'énumérer un par un les divers éléments qui la composent. Tout ce que je puis dire, c'est que, si Taillade ne joue guère qu'une scène importante, il y déploie une science, une discrétion de moyens, une énergie sobre qui, actuellement, se rencontrent peu dans les théâtres. M. Bouyer est fort bien dans le rôle du Capitaine. MM. Montal et Rosny sont bien, eux aussi, dans Ayrton et dans lord Glenarvan. Les femmes, selon l'emploi qu'elles occupent, sont touchantes, comme M<sup>lle</sup> Leconte, justement applaudie dans James Grant, et M<sup>lle</sup> Berthe Hausmann, qui fait Mary Grant, ou gaies, comme M<sup>lle</sup> Augustine Leriche. L'élément comique, au surplus, est ici très appréciable. Sans parler de Gardel, toujours très amusant et qui est chez lui au Châtelet, il y a Francès, dont les grimaces ont été engagées spécialement. Il commet des distractions qui sont des poèmes ; il embarque les bagages de miss Arabelle à la place des siens, il verse des salières dans des tasses de thé, il met des manchons dans les cages où l'on renferme d'ordinaire des perruches ; que vous dirai-je ? il se suspend aux tresses de M<sup>lle</sup> Leriche, croyant tirer un cordon de sonnette... Après ce dernier exploit, il faut cesser d'écrire, comme Boileau quand il s'adressait au Roi Soleil...

19 MAI. — Nouvelle reprise de *Michel Strogoff* interprété de la manière suivante : Michel Strogoff, M. Montal ; Jollivet, M. Rosny ; Harry Blount, M. Mondet ; Ivan Ogareff, M. Ossart ; Marfa Strogoff, M<sup>me</sup> Dorlia ; Nadia, M<sup>lle</sup> Blanche

Miroir; Sangarra, M<sup>me</sup> Andral. Point de comparaison, n'est-ce pas ? avec la précédente distribution qui comprenait les noms de M<sup>mes</sup> Marie Laurent, Renée de Pontry, Angèle Moreau ; de Saint-Germain et de Philippe Garnier. Le théâtre fermera ses portes le 28 juin, et ne les rouvrira que le 17 septembre.

17 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Madame l'Amirale*, pièce à grand spectacle en cinq actes et dix-sept tableaux de MM. Ernest Blum et Raoul Toché. <sup>1</sup> Ceci est une pièce pour enfants, dont l'intrigue est aussi simple que banale... La jeune Lucienne a écrit, aux Iles Marquises, à son amoureux Roger, que son père veut marier contre son gré, de toujours compter sur elle. En même temps, elle envoyait son congé définitif à un jeune soupirant, neveu de la supérieure du couvent de Marseille où elle termine ses études. Or, le père du jeune Roger a promis cinquante mille livres à son valet de chambre, Dubois, au cas où il déciderait la petite à renoncer d'elle-même à l'union qui lui déplaît. Dubois ne perd pas une si belle occasion. Comme il

1. DISTRIBUTION. — Guirlandier, M. *Gobin*. — Le roi de Siam, M. *Alexandre*. — Dubois, M. *Scipion*. — Marius, M. *Prévost*. — Nirvada, M. *Gauley*. — Georges, M. *Gillio*. — Comte de Châteauneuf, M. *Jourdan*. — Sigo, M. *Villa*. — Le courrier, M. *Doubleau*. — Le chevalier de la Brocattelle, M. *Vallière*. — Roger, M. *Malavier*. — Diane, M<sup>me</sup> *Judic*. — Lucienne, M<sup>lle</sup> *Delainville*. — Madjova, M<sup>lle</sup> *B. Miroir*. — La Brigadière, M<sup>lle</sup> *L. Dauville*. — La Supérieure, M<sup>lle</sup> *Canti*. — Première servante, M<sup>lle</sup> *Dumont*. — Deuxième servante, M<sup>lle</sup> *Novyal*. — Troisième servante, M<sup>lle</sup> *Dujac*. — Quatrième servante, M<sup>lle</sup> *Leroy*.

vient d'assister à la confection des deux missives, il les change d'enveloppe, et voilà la lettre de congé partie pour les Iles Marquises ! Heureusement que Madame l'Amirale est là... « Qu'est-ce que Madame l'Amirale ? » me demanderez-vous. C'est la seule et unique parente de Lucienne : riche à millions, et fille d'un marin de haute lignée, née sur mer, elle préfère, à la mort de son père, continuer à naviguer, au lieu de prendre sa place à la cour du roi Louis XV, et elle s'est parié de faire le tour du monde sur le brick paternel, mille sabords ! sans qu'aucun homme lui ait fait une déclaration. Vous voyez d'ici la veine de Lucienne d'avoir une telle cousine qui n'a pas froid aux yeux, et qui, pleine d'énergie et de décision, s'embarque illico pour se mettre à la poursuite de la malencontreuse lettre de congé adressée à Roger. Et l'on part, non sans avoir emmené à bord un notaire et son clerc qui, par suite d'une grotesque aventure, se sont trouvés enfermés dans les caisses de Madame l'Amirale. Et voilà la série de tableaux qui se déroule comme dans toutes les pièces géographiques que vous connaissez : le *Tour du monde* en fut le modèle ; le *Voyage de Suzette* et le *Pays de l'Or*, en étaient les derniers spécimens. Nous voici en Grèce, où nos voyageurs se font brigands — des brigands comme on en voit peu, puisqu'ils remettent de l'argent au lieu d'en prendre — et où ils attaquent une diligence porteur du courrier, sans pouvoir mettre la main sur la lettre qui a pris une autre voie. Nous

voilà ensuite à l'île de Ceylan, sur la grande place de Colombo, où le traître, qui cherche toujours à mettre des bâtons dans les roues, provoque, en cueillant le fruit du Figuiér sacré, un incendie superbe. Puis, à l'Ajoupa, où le notaire croit avoir mangé son clerc : la scène est drôle, et là du moins l'on a ri. Voici maintenant l'Évasion (nos gens ont été arrêtés par un négrier), où l'on s'est amusé de voir M<sup>me</sup> Judic et M. Godin se livrer à une gymnastique en règle en escaladant les murs de leur prison : le décor tournant qui permet de voir la montée et la descente est d'ailleurs très réussi. A partir de ce moment, les honneurs de la représentation appartiennent à M. Floury, et ce sont des clous de première grandeur que les Rapides, cascades d'eau naturelle, à travers lesquelles évolue le bateau sauveur ; la Cour du Roi de Siam, ses éblouissants cortèges d'amazones manœuvrant au doigt et à l'œil, et son ravissant ballet, où se marient si heureusement la richesse et le bon goût ; enfin le Brick de Madame l'Amirale virant de bord et filant rapidement jusqu'à l'avant-scène, comme ne l'a jamais fait, avant lui, aucune embarcation théâtrale. L'exquise diseuse n'a pas retrouvé, sous le vaste vaisseau du Châtelet, le succès qu'elle a si longtemps connu aux Variétés ; elle s'est pourtant fait bisser dans plusieurs de ses couplets empruntés de ci de là aux opérettes ou refrains en vogue : témoin le « Ça fait toujours plaisir ! » de la *Femme de Narcisse* ; le récit de Théràmène sur l'air « d'En revenant de la revue »,



et le célèbre duo de *Miss Hélyett*, transformé en trio, où *Gobin* était vraiment désopilant; n'oublions pas M<sup>lle</sup> *Blanche Miroir*, qui joue gentiment son rôle d'exotique crampon, et qui a détaillé les couplets de « Si les hommes savaient! » de manière à se les faire redemander.

Le 30 octobre (déjà!), on revenait à *Michel Strogoff*, interprété comme il l'était au mois de mai précédent.

Le 18 décembre, on reprenait la *Prise de Pékin*, pièce militaire historique à grand spectacle en cinq actes et douze tableaux, de M. Adolphe d'Ennery <sup>1</sup>. La *Prise de Pékin* fut primitivement donnée, il y a trente et un ans (elle était alors d'actualité), au « Théâtre impérial du Cirque ». On se souvint longtemps au boulevard du fameux décor des glaces, de ce rêve fantastique du fumeur d'opium que des metteurs en scène de théâtres rivaux voulurent bien vite faire oublier. Ce fut, à partir de la *Prise de Pékin*, une lutte de somptuosités entre les directeurs et les décorateurs, et comme une série de « duels aux décors ». En revenant de l'Ambigu, où elle fut revue en dernier lieu, au Châtelet, où elle avait d'ailleurs paru une première fois, la pièce n'a rien perdu, comme on pense, au point de vue

1. DISTRIBUTION. — Dominique M. *Montal*. — Brownly, M. L. *Noël*. — L'amoureux, M. *Bouyer*. — Jean-Marie, M. L. *Deval*. — Koussiliang, M. *Riva*. — Kikouli, M. *Alexandre*. — Outang, M. *Scipion*. — Tacsing, M. *Ganicy*. — Médard, M. *Prévo*t. — Andoche, M. *Calvin*. — Général français, M. *Doubleau*. — Général anglais, M. *Adam*. — Madeleine, Mme *De Pontry*. — Claudine, Mlle *B. Miroir*. — Yang-Po, Mlle *J. Avocat*. — Jeanne, Mlle *S. Stanley*.

de la décoration. Elle demeure un excellent drame : le comique et le pathétique y sont agréablement mêlés, en doses égales, par l'habile d'Ennery. On est bien forcé de rire aux aventures de ces tourlourous qui partent, furieux l'un contre l'autre, pour la Chine, et qui en reviennent unis comme Oreste et Pylade, après s'être mutuellement sauvé la vie dans les rizières. C'est encore dans la *Prise de Pékin*, qu'est ce fort beau rôle d'Anglais, où Clément Just trouva autrefois l'occasion de se mettre en lumière. Les auteurs de la pièce (d'Ennery et Mocquard, qui fut dit-on son collaborateur anonyme) tirèrent un excellent parti de la mort du correspondant du *Times* que les Chinois supplicièrent, et qui supporta, comme on sait, toutes les tortures avec un héroïsme froid. Le « décor des glaces », a obtenu son succès accoutumé et le gracieux pas de M<sup>lles</sup> L. Mireveau et S. Duval, au joli ballet du Palais d'Été, a été unanimement bissé. On a beaucoup applaudi le tableau des rizières, où les soldats font le coup de feu avec les Tartares. Intéressante d'un bout à l'autre, la pièce est d'ailleurs bien jouée. Un comédien de vrai talent, M. Léon Noël, donne au correspondant du *Times* une physionomie d'une bonhomie héroïque et très touchante. MM. Montal, Bouyer, Deval sont fort bien placés dans les rôles légendaires de Dominique, de l'Amoureux et de Jean-Marie ; MM. Prévost et Calvin ont hérité de ceux de Médard et d'Andoche, créés jadis par Colbrun et Vollet : M<sup>mes</sup> Renée de Pontry et Blanche Miroir

sont parfaites dans Madeleine et dans Claudine. Que si vous me demandez comment le tableau, la *Conquête du Dahomey*, peut être lié à la *Prise de Pékin*, je vous répondrai qu'il suit la pièce comme une rallonge qu'on peut mettre ou ôter à volonté. M. Floury ne s'est même pas donné la peine de trouver une transition. — Ça, nous dira-t-il, ce n'est pas fait pour la critique...

C'est avec la *Prise de Pékin*, que se terminait l'année 1892, dont voici le résumé :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de représ. pen- dant l'an- née.
<i>Nièhel Strogoff</i> .....			186
<i>Les Enfants du capitaine Grant</i> , drame.....	5 a. 13 t.	16 avril	36
<i>Madame l'Amiral</i> , pièce.....	5 a. 17 t.	9 septemb.	52
<i>La Prise de Pékin</i> , pièce militai- re historique.....	5 a. 22 t.	18 décembre	15

## THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

Pris de court par l'insuccès de *Voyage dans Paris*, M. Émile Rochard remonta en toute hâte les *Deux Orphelines*<sup>1</sup>, drame en 5 actes et 8 tableaux, de MM. Ad. d'Ennery et Cormon. — « C'est un succès gros de larmes comme une nuée d'orage l'est de pluie, écrivait Paul de Saint-

1. DISTRIBUTION. — Pierre, M. Raphaël Dufos. — Picard, M. Dailly. — Jacques, M. Romain. — Comte de Linières, M. Nertann. — Le docteur, M. Bertall. — Roger de Vaudrey, M. Fontane. — De Presles, M. Dubos. — De Mailly, M. Christian. — D'Estrées, M. P. Montel. — Marest, M. Teste. — Lafleur, M. Cerize. — Martin, M. Mallet. — Un conducteur, M. A. Lévy. — Un chanteur, M. Darles. — Un sergent, M. Delisle. — Un huissier, M. Samson. — Un valet, M. Edmond. — Un boutiquier, M. Bouttenot. — Un voyageur, M. Maurice. — Comtesse de Linières, Mme Antonia Laurent. — Henriette, Mme B. Haussmann. — Louise, Mme Lecomte. — Sœur Geneviève, Mme Montcharmout. — La Frochard, Mme Louise France. — Marianne, Mme Marcelle Josset. — Florette, Mme Lamart. — Julie, Mme Lacroix Pougaud. — Première marchande, Mme Marie. — Deuxième marchande, Mme Henriette. — Troisième marchande, Mme Vaillant.

Au troisième tableau, *O ma tendre musette!* ballet réglé par M. Egidio Rossi, dansé par Mlle José Laurent, Henry, Després, Rosino, Mainardi, Brocart et le corps de ballet.



Victor, en 1873, au lendemain de la première représentation de cette pièce sur cette même scène de la Porte Saint-Martin. M. d'Ennery et M. Cormon, son très habile collaborateur, viennent de nous donner avec les *Deux Orphelines*, le drame le mieux fait et le plus touchant qu'ils aient produit peut-être dans toute leur carrière. Ce n'est pas que les situations en soient neuves, mais elles sont remaniées et rajustées de main d'ouvrier. L'intrigue, terriblement compliquée, se déroule avec une clarté parfaite; ses péripéties se tiennent et s'enchaînent, il y a de l'ordre dans son mouvement et de la liaison dans les mille fils entremêlés de sa trame. L'intérêt monte de scène en scène, sans jamais faillir jusqu'à son point culminant. Ce sont-là des qualités qui font singulièrement ressortir les pièces écourtées, heurtées, avortées de l'école nouvelle des jeunes dramaturges. Ajoutez à ce métier consommé une action poignante qui vise au cœur et qui le frappe à tout coup. Les auteurs jouent des cordes sensibles du public, comme un virtuose des touches d'un clavier. Ils savent quelle note d'angoisse ou de pitié, d'attendrissement ou d'effroi sortira de ce sentiment plus ou moins pressé. Nous avons rarement vu ce qu'il faudrait appeler *la pompe aux larmes* fonctionner, au théâtre, avec tant de vigueur et d'adresse.

Vive le mélodrame où Margot a pleuré!

s'écriait Alfred de Musset. Vive donc ce drame où Marguerite pleurera autant que Margot et qui

intéressera ceux-là mêmes qui, par la nature de leur éducation littéraire, sont, comme nous, spécialement rebelles à ce genre de grosses émotions... »

Le temps a passé, et nous ne pouvons que répéter aujourd'hui ce que disait si bien, au lendemain de la première représentation, un des maîtres de la critique d'alors. Le drame de MM. d'Ennery et Cormon est bien, dans son genre, comme *Edipe-Roi*, par exemple, dans le sien, la pièce la plus saisissante que l'on puisse voir. Tout y est conduit, enchaîné, ménagé avec une telle certitude de l'effet, avec une telle expérience des moyens d'action sur le public, que l'on est irrésistiblement captivé, haletant d'émotion jusqu'à la fin des poignantes aventures des *Deux Orphéennes*. C'est le dernier mot de l'engrenage dramatique. Les situations se succèdent sans monotonie, plus attachantes les unes que les autres, à mesure que le drame se développe, implacable dans son étreinte, dans l'entraînement de ses péripéties, de ses épouvantes, de ses attendrissements ; dans l'habileté de ses surprises, de ses ressources inépuisables pour suspendre l'intérêt sans l'affaiblir. Par gradations calculées avec une étonnante sûreté de touche, il va jusqu'à l'angoisse dans le terrifiant tableau qui précède le dénouement.

Taillade faisait de « l'Avorton » une figure saisissante : humble et craintif d'abord, la tête et même l'âme un peu basse, blotti, comme dans une cachette, sous son humilité souffreteuse, il se

redressait dans sa dernière lutte, avec un **cou-  
roux tragique** qui soulevait la salle en sursaut...  
Un type étonnant, et d'une réalité si intense qu'il  
faisait violence au dégoût, était celui de Sophie  
Hamel jouant le rôle de la vieille Frochard. Elle  
y était à la fois triviale et spectrale. L'art de la  
scène accentuant l'ignoble ne pouvait aller au-  
delà... M. Raphaël Duflos nous a fait regretter  
Taillade <sup>1</sup> et M<sup>me</sup> France ne nous a, certes, per-  
mis d'oublier ni Sophie Hamel, qui créa la Fro-  
chard, ni M<sup>me</sup> Honorine, qui la reprit plus tard.  
M<sup>lle</sup> Antonia Laurent est invraisemblablement  
jeune, mais divinement belle sous la poudre !  
Elle joue le rôle de la comtesse avec une simpli-  
cité, une distinction, une douleur vraie et tou-  
chante. Point de cris, mais des accents émus,  
d'adorables regards levés vers le ciel, des mots  
qui coulent comme des larmes, la note juste qui  
va droit au cœur. On applaudit très justement  
M<sup>lle</sup> Lecomte, délicieusement plaintive et brisée,  
poétique comme un fantôme d'élégie, sous les  
traits de la jeune aveugle. Quand elle gémit sa  
frêle complainte, on se rappelle ces oiseaux en  
cage auxquels les cruelles bourgeoises de la Flan-  
dre crèvent les yeux pour les faire chanter.  
M<sup>lle</sup> Berthe Haussmann a des élans et des défail-  
lances : les scènes dramatiques la soulèvent ; c'est  
aux passages tranquilles qu'elle languit et qu'elle  
s'affaiblit. Mentionnons enfin la lumineuse appa-  
rition de M<sup>lle</sup> Montcharmont sous la robe de sœur

1. Au cours des représentations des *Deux Orphelines*, le rôle de Pierre sera repris par Taillade.

Geneviève, répétant dans le drame, le saint mensonge de sœur Simplice des *Misérables*. M. Romain taille en bloc et à beau relief la brutalité cynique du grand Jacques qui pourtant, avouons-le, n'est guère son affaire. Dans le bout de rôle du valet Picard, Dailly a franchement amusé l'assistance. Oserai-je dire que je préfère ses bonnes grosses jambes, infiniment gaies, à celle des ballerines, fort bien vêtues du reste, qui, dès le troisième tableau, viennent inutilement ralentir l'action. Un ballet dans les *Deux Orphelines*, c'était vraiment un luxe qui frisait le ridicule... Mais ce directeur croyait avoir rajeuni la pièce en la dotant pour cette reprise d'un divertissement dont le besoin ne se faisait pas sentir<sup>1</sup>.

Le drame des *Deux Orphelines* n'était qu'un acheminement à un spectacle d'un tout autre ordre. Le 21 mars, le *Voyage dans la Lune*<sup>2</sup>, opéra-féerie en quatre actes et vingt-deux tableaux de MM. Albert Vanloo, Eugène Leterrier et Arnold Mortier, musique de Jacques Offenbach, fit son apparition sur la scène de la Porte Saint-Martin.

1. Le 23 mars, bal des Incohérents.

2. DISTRIBUTION. — Caprice, Mlle Jeanne Granier. — Vlan, M. Dailly. — Cosmos, M. Pericaud. — Microscope, M. Pougny. — Quipassepara, M. Marcelin. — Cacus, M. Vivier. — Phiehipti, M. Colleuille. — Cosinus, M. Cerisé. — Rectangie, M. Duhamel. — Parabase, M. Mallet. — Coefficient, M. Albert Levy. — Fantasia, Mme Germaine Gallois. — Flamma, Mme Dubos. — Popotte, Mme Jane Evans. — Nébuleuse, Mme Humeurs. — Adja, Mme Lamart. — Stella, Mme Becker. — Ita, Mme Lacroix. — Phœbé, Mme Boulanger. — Azurine, Mme Delaval. — Asphodèle, Mme Emilie Mede. — Iyperba, Mme Coralie. — Microma, Mme Edmée.



L'espèce humaine justifie de plus en plus cette jolie légende de Gavarni au bas d'un dessin représentant un individu qui fait voir la lanterne magique : « L'homme est un grand enfant, la réalité l'embête, montrons-lui des images. » Après le *Tour du monde*, les *Enfants du Capitaine Grant*, nous avons le *Voyage dans la Lune*, dont le livre de Jules Verne fut certainement à l'origine l'inspirateur direct. Nous disons l'inspirateur, et nous ne voulons pas en dire davantage; car, et ceci est tout à l'honneur du spirituel auteur, la pièce de la Porte-Saint-Martin, n'a de commun que le point de départ avec le livre de la *Terre à la Lune*, comme avec le *Voyage au centre de la Terre*, qu'un épisode qui a pour théâtre le centre de notre satellite. Et puis, si l'on entrait dans la voie des revendications, nous croyons que Cyrano de Bergerac, qui a fréquenté, avant ces messieurs, la Lune et même le Soleil, pourrait élever la voix et réclamer aussi une petite part de collaboration. Le *Voyage dans la Lune* n'est, d'ailleurs, pas un voyage comme était le *Tour du Monde*, c'est une espèce de revue, comme qui dirait une féerie sans fées, qui s'intitule, en effet, opéra-féerie et qui eût été mieux nommée : grande opérette fantastique. Le moyen employé par Jules Verne pour envoyer ses explorateurs dans la région lunaire fut également mis en usage par les auteurs du *Voyage dans la Lune*. A vrai dire, il n'y en avait pas d'autre, et l'emploi du canon-monstre, chargé d'un projectile aménagé en *sleeping car*, était infiniment plus en

rapport avec la science actuelle que les ingénieurs mais naïves bouteilles de rosée employées par Cyrano. Voilà donc le prince Caprice parti avec le roi Vlan, son père, et l'ingénieur royal Microscope pour la pâle et froide Sélénè. La force de projection dont leur projectile est animé les fait sortir de la sphère d'attraction terrestre pour les faire entrer dans celle de la Lune, où ils sont précipités avec une rapidité vertigineuse, dont ils n'ont, d'ailleurs, aucun sentiment, bien et dûment clos, comme ils le sont, dans leur obus capitonné. La pièce procède à la façon des revues : le monarque terrien et son fils ont pour compère l'ingénieur Microscope, et le monarque sélénien Cosmos ne marche guère sans le fidèle Cactus, confident à tout faire. Cosmos a une femme et une fille. Fantasia, c'est le nom de la princesse, trouve le prince Caprice d'un fort joli échantillon ; mais les choses en resteraient là, l'amour étant un phénomène absolument inconnu dans la Lune, si le prince, trouvant dans une de ses poches une perfide pomme de rainette, reste de ses provisions de voyage, ne s'avisait de la manger de compte à demi avec la jeune personne. Or, le fruit paradisiaque ayant conservé toutes ses vertus terrestres, voilà Fantasia naturalisée fille d'Eve et les baisers d'aller leur train. Cosmos survient et se fâche tout rouge : il ne veut pas que l'horrible maladie nommée amour se répande dans ses Etats. Il fait coffrer les terriens et prend à l'égard de sa fille une mesure assez bizarre et pas du tout préservatrice : il la fait

www.sansentrailles.com  
vendre au marché. Ne vous étonnez point s'ils sont considérés comme une maladie, la population proprement dite de la Lune ne produit d'enfants. Une colonie reléguée dans une île éloignée est exclusivement chargée de procéder à cette fabrication. Ce sont des malheureux condamnés à l'amour forcé à perpétuité et à une production incessante. Tous les ans des navires se rendent dans ces parages et prennent des chargements d'enfants, qu'on vient vendre à bas prix aux sujets du roi Cosmos. Le cas de la princesse Fantasia nous fait connaître un autre usage assez singulier : les médecins ne jouissent pas du droit d'aller et de venir, dans la Constitution de la Lune. Craignant, si on les laissait circuler librement, qu'ils ne répandent toute sorte de maladies, on les tient enfermés, et ce n'est que dans ces cas exceptionnels qu'on a recours à leur ministère, en prenant toutefois une infinité de précautions minutieuses : les plus grands malheurs seraient à redouter si on lâchait les médecins ! Pour triompher de la sévérité de Cosmos, on prend un moyen bien simple : on réunit un vieux stock de pommes épars dans tous les coins de l'obus abandonné, on les pile, et le suc qu'on en retire constitue un véritable philtre amoureux. Cosmos en boit, sa femme aussi, Cactus finit la fiole, et la contagion compte un nombre suffisant de foyers d'infection pour assurer le règne du fléau. On sème tous les pépins de pommes, et comme la végétation, au printemps, es

d'une puissance miraculeuse sur la Lune, les pommiers liburgissent, fleurissent, se couvrent de fruits qui mûrissent, le tout avec une rapidité dont la terre n'a aucune idée. Tout le monde croque à belles dents le fruit initiateur : la Lune n'a plus rien à envier à la Terre et se couvre de péchés originels. Voilà comment il se fait que le prince Caprice épouse la princesse Fantasia et qu'on se met en mesure d'organiser un service régulier d'obus entre la Lune et la Terre... Ce n'est peut-être pas tout à fait cela ; mais je vous assure, sans vanité, que l'ouvrage ne perd rien à mon récit. Tout ce que j'ai dit y est, et bien d'autres choses encore ! Dans un spectacle aussi long, il n'est pas possible qu'il n'y ait point quelques moments de fatigue où l'on tombe dans une sorte de *cóma vigil* ; mais à chaque instant l'attention se trouve ravivée par quelque chose d'éclatant, par un choc inattendu, comme ces coups dont parle Swift dans le Voyage de Gulliver à Laputa, qu'on frappe avec une vessie gonflée, pendue au bout d'un bâton sur la tête des gens dans les assemblées pour les tirer de leurs distractions.

Tout cela, mis en musique par Offenbach, est brillant, bruyant, trémoussant. Se souvenant de leurs devanciers, M<sup>l</sup> Granier en tête, héritant du rôle excellemment créé par M<sup>me</sup> Zulma Bouffar, les artistes jouent leur rôle avec un brio et un entrain endiablés. Chargée du rôle du prince Caprice, qui n'a rien de commun avec le prince Charmant des féeries, M<sup>lle</sup> Granier pé-



tille à travers ce brouhaha comme une pièce d'artifice. Elle joue et chante avec verve, esprit et gaieté : que pourrait-on lui demander de plus ? Sans pouvoir être comparé à Christian, Dailly, le roi Vlan, se montre le digne père de son fils, et n'a jamais été plus comique et plus fantaisiste. MM. Péricaud, dans *Cosmos*, et Pougaud, dans *Microscope*, font ce qu'il faut pour être amusants. Il n'est que juste de citer aussi M<sup>lle</sup> Germaine Gallois <sup>1</sup> charmante dans le rôle de *Fantasia*, et M<sup>lle</sup> Jane Evans, qui tire tout ce qu'elle peut tirer du rôle de la reine Popote. N'oublions pas les deux ballets du *Voyage dans la Lune* : celui des fleurs, qui est ravissant, et celui de la neige, qui vaut à lui seul toute la soirée.

Après le *Voyage dans la Lune*, le théâtre revient pour quelques soirées, aux *Deux Orphelines*, et ferma ses portes le 31 mai, sur le drame de MM. d'Ennery et Cormon <sup>2</sup>.

Le 9 septembre, réouverture avec *Martyre* ! <sup>3</sup> drame en cinq actes de MM. Adolphe d'Ennery et Edmond Tarbé, triomphe du drame « vieux

1. M<sup>lle</sup> Germaine Gallois joua aussi le rôle du Prince Caprice.

2. A l'occasion de la fête nationale du 14 juillet, M. Emile Rochard, officier dans l'armée territoriale, était nommé chevalier de la Légion d'honneur, pour services rendus pendant la guerre de 1870-1871.

3. DISTRIBUTION. — L'amiral, M. *Lacressonnière*. — Sir Elie Drack, M. *Dailly*. — Roger de Moray, M. *Romain*. — Palmieri, M. *Gravier*. — Robert, M. *Rosny*. — François, M. *Pougaud*. — Maltar, M. *Teste*. — Muller, M. *Vivier*. — Roquevaire, M. *Dubos*. — Maurevel, M. *Fontanes*. — D'Arli, M. *Cerizé*. — Un domestique, M. *Edmond*. — Mme de la Marche, M<sup>me</sup> *Marie Laurent*. — Laurence de Moray, M<sup>me</sup> *Tessandier*. — Paulette, M<sup>me</sup> *Leconte*. — La Gorgone, M<sup>me</sup> *Nau*.

jeu », dont les ficelles, grosses comme des câbles, ne sont, paraît-il, pas près d'être usées, et dont les situations pathétiques, toujours les mêmes depuis cinquante ans, produisent encore leur effet irrésistible sur la masse du public. Je doute que mes confrères de la nouvelle école y trouvent la « note d'art » qu'ils demandent aux œuvres contemporaines ; mais c'est encore le bon théâtre pour les natures honnêtes qui ne cherchent pas midi à quatorze heures, et pour ceux qui vont au spectacle sans autre but que de s'y laisser émouvoir par n'importe quel moyen.

Très dramatique, à coup sûr, est la donnée de la pièce : une honnête femme, aussi bonne épouse que bonne mère, qui, par dévouement filial, se laisse injustement accuser d'adultère, et divorcer, par suite, d'avec son mari, afin d'innocenter sa propre mère, qui est la vraie coupable. M<sup>me</sup> Laurence de Moray apprend donc, un beau jour, qu'elle a un frère naturel, et comme elle est bonne sœur, en même temps que fille dévouée, sans en rien dire à M<sup>me</sup> Firmin de la Marche, sa mère, dont le mari ne badinerait pas sur l'article, elle veut tirer de ses embarras d'argent ce frère, que M. de Moray prend pour un amant et qu'il tue. M<sup>me</sup> de Moray a tout avoué ; elle n'a commis aucune faute ! M. de Moray divorce pour épouser certaine duchesse de San-Lucca, qui n'est qu'une vile aventurière, la Gorgone, flanquée d'un chenapan de son espèce, répondant au nom de Palmieri. L'injustice et la canaillerie sont

bien près de triompher ; mais il est tout de même un Dieu pour les honnêtes gens et un d'Ennery pour les naïfs spectateurs de la Porte-Saint-Martin. M. et M<sup>me</sup> de Moray ont une fille, Paulette, qui revient de Pondichéry accompagnée d'un brave terre-neuve du nom de sir Elie Drack, juste à temps pour remettre son père avec sa mère en lui dessillant les yeux. L'ex-duchesse de San-Lucca et son frère Palmieri ne sont que des misérables voleurs d'héritages ; M<sup>me</sup> de Moray n'a jamais trompé son mari : son martyre est fini, et la petite Paulette pourra épouser celui qu'elle aime.

Rappelé ainsi en quelques lignes, ce drame où MM. d'Ennery et Edmond Tarbé ont évidemment voulu nous montrer les inconvénients du divorce, est insignifiant et banal. Interprété par des artistes de la valeur de M<sup>mes</sup> Marie Laurent, Aimée Tessandier, Leconte, de MM. Lacressonnière, Romain, Gravier et Dailly, il devait, à cette reprise, produire un effet que n'ont point affaibli les cent soixante représentations qu'il avait obtenues, il y a six ans, à l'Ambigu. La situation primordiale est invraisemblable au premier chef : M<sup>me</sup> de Moray n'aurait qu'un mot à dire pour se justifier, et l'on ne comprend point qu'elle ne le dise pas tout de suite et se laisse ainsi injustement condamner par son mari. La scène n'en est pas moins belle et extrêmement bien faite ; jamais d'Ennery, ce maître en l'art du drame, ne s'est montré plus adroit et plus habile. Ce n'est pas assez de dire que M<sup>lle</sup> Tessandier rend merveilleu-

sement les angoisses de M<sup>me</sup> de Moray ; elle y est tout simplement admirable. Aussi, quels applaudissements, la vengeant enfin des déboires que lui ont valus tant de rôles indignes de son beau talent ! C'est une merveille de sentiment que le retour de Paulette, cherchant sa mère dans la maison transformée, et répondant à son père qui lui annonce sa séparation : « De quoi vous accusait-elle donc ? » Et plus loin : « Elle n'est plus votre femme ; elle est toujours ma mère ! » M<sup>lle</sup> Leconte rend très joliment cette délicate partie, et elle enlève tous les cœurs quand elle s'écrie : « Ma mère... qui est ma mère enfin ! » Succédant à Saint-Germain qui créa le rôle, M. Dailly s'est chargé de donner la note comique avec le personnage de sir Elie Drack, l'égoïste bienfaisant malgré lui, que le maître nous avait déjà servi autrefois dans le *Médecin des enfants*, et l'excellent comique n'a qu'à ouvrir la bouche pour exciter l'hilarité. M. Romain interprète le rôle de M. de Moray avec infiniment de tact et d'adresse. Lacressonnière personnifie l'amiral avec la dignité qu'on lui connaît, et M<sup>me</sup> Marie Laurent tient avec une rare distinction le rôle de M<sup>me</sup> Firmin de la Marche. On voit quelle est la superbe tête de distribution que M. Rochard a su donner à cette reprise de *Martyre*. M<sup>lle</sup> Nau nous paraît, non pas faire exception à cet ensemble remarquable, mais quelque peu déparcée sous les toilettes de la duchesse de San-Lucca.

13 OCTOBRE. — Première représentation de



*Maître d'armes*<sup>1</sup>, pièce en cinq actes et neuf tableaux de MM. Jules Mary et Georges Grisier. Au contraire de *Roger la Honte* et du *Régiment*, *Maître d'armes* n'a pas été le moins du monde tiré d'un roman. Ce fut dans sa forme primitive une pièce que M. Jules Mary avait apportée à l'Odéon, et l'on raconte que M. Porel donna lui-même à son auteur le conseil d'en faire un drame pour un théâtre du boulevard. Comme M. Mary retrouva-t-il, à la Porte Saint-Martin son habituel collaborateur, M. Georges Grisier, le fils du célèbre escrimeur; comment le manuscrit original devint-il entre les mains de M. Rochard, la pièce qu'en nous présente : ce sont là des mystères d'enfement qu'il nous paraît bien inutile de vouloir pénétrer. L'enfant est-il né viable? C'est là seulement ce qui nous intéresse.

Disons, d'abord, que l'action se déroule dans un cadre mi-parti maritime et parisien, et que nous en voyons les personnages, tantôt à Dieppe ou au Polet, tantôt à Paris, sur la côte normande

1. DISTRIBUTION. — Vibrac, M. *Taillade*. — Chantourel, M. *Dailly*. — Jean Holgan, M. *Romain*. — Docteur Majorcy, M. *Gravier*. — Chalopin, M. *Péricaud*. — Biscotin, M. *Pougaud*. — Le conseiller Melvil, M. *Rosny*. — H. de Rochefort, M. *Fontanes*. — Leverdier, M. *Dubos*. — Marescot, M. *Christian*. — San-Mélio, M. *Duhamel*. — Dutilloy, M. *Avelot*. — Carniol, M. *Cerizé*. — Premier pêcheur, M. *Vivier*. — Deuxième pêcheur, M. *Mallet*. — L'abbé Roland, M. *Teste*. — Lancelot, M. *Mantel*. — Bourras, M. *Colleuille*. — Un prévôt, M. *Samson*. — Le président de l'assaut, M. *Bouttenot*. — Catherine Vibrac, M<sup>me</sup> *Leconte*. — Thérèse, M<sup>me</sup> *B. Hausmann*. — Mère Chalopin, M<sup>me</sup> *Lacressonnière*. — Tiennette, M<sup>me</sup> *Louise France*. — Marie-Anne, M<sup>me</sup> *Lamart*. — Emilienne, M<sup>me</sup> *Mayran*. — Femme Fresnoy, M<sup>me</sup> *Brémens*. — Femme Lebrosy, M<sup>me</sup> *Delaval*.

ou dans les salles d'escrime les plus achalandées de la capitale. Avant de partir pour une longue tournée à l'étranger, le renommé maître d'armes Vibrac a confié Catherine, sa chère fille, aux soins de la mère d'un de ses meilleurs élèves, H. de Rochefière. Celui-ci a abusé de l'innocence de la jeune fille, dont il a vainement promis de faire sa femme, et quand le père revient de voyage, Catherine est lâchement abandonnée par son noble séducteur, et mère d'un enfant dont Rochefière ignore même l'existence. Vibrac apprend l'horrible nouvelle au moment où, sans rien soupçonner, il va faire un assaut public avec son élève favori. Du coup il tombe subitement paralysé. Cloué à son fauteuil, il condamne Catherine, et l'oblige à avouer sa faute et à dire le nom de son misérable séducteur en présence d'un brave marin qui la croit toujours pure et l'aime depuis l'enfance de l'amour le plus sincère et le plus respectueusement touchant : c'est Jean le pilote, le dévouement, la bonté et l'honneur mêmes : Jean, dont l'ami le plus cher vient d'être tué en duel par ce Rochefière, qui s'était permis quelques mots légers à l'adresse de Catherine.

Celle-ci pense que c'est assez qu'un homme soit mort pour elle, et dans le but d'empêcher la vengeance paternelle en tentant un dernier effort auprès de Rochefière pour qu'il lui restitue l'honneur, elle se rend à bord de l'*Eclair*, yacht de plaisance sur lequel il fait le tour des côtes. Mais l'*Eclair* a levé l'ancre, malgré la mer dé-

montée, et le yacht est sur le point de sombrer. Comme le nautonnier de *Guillaume Tell*, un seul homme est capable de le tirer de ce grave péril : c'est Jean le pilote, qu'on supplie de se mettre à la barre du bateau de sauvetage récemment baptisé de l'*Espère-en-Dieu*. Jean est ainsi placé entre son légitime désir de vengeance et l'obligation de faire quand même son devoir de marin. On comprend qu'il hésite ; mais il hésite peut-être un peu trop longtemps, laissant ainsi à la mer en furie le temps de perpétrer son œuvre de mort. Rassurez-vous pourtant : les laborieux dramaturges font qu'il se décide enfin. Il les sauve tous les deux : la jeune fille qu'il adore et l'homme qu'il déteste. Catherine, désespérée de n'avoir pas obtenu le pardon de son père, veut s'empoisonner : Jean arrive à temps encore une fois, pour l'empêcher de mourir, après qu'elle lui a fait l'aveu de son tendre amour. Rochefière n'échappe aux flots qui ont failli l'engloutir que pour aller répondre devant la Cour d'assises du coup qui a transpercé son adversaire. C'est alors qu'on assiste à un véritable miracle : à force d'énergie, le paralytique se relève et se tient debout. Vibrac se rendra à l'audience, sous prétexte de défendre son ancien élève, injustement accusé de meurtre. Il demande en effet à être entendu comme expert, et obtient du président l'autorisation de répéter devant le jury le coup incriminé. Il prend une épée ; on en met une autre entre les mains de Rochefière. — « Défends-toi, lui a dit tout bas le maître d'armes, je vais venger l'hon-

neur de ma fille. » Les deux adversaires sont en face l'un de l'autre ; le duel a lieu pour de bon ; Rochefière, désarmé tombe frappé en plein cœur. — « Le coup a été loyal ! » s'écrie-t-il, en expirant au pied du tribunal. — « Greffier, dit le président, écrivez : *accident*. » Point n'est besoin d'ajouter, je pense, que Jean épousera Catherine. — « Vous pardonnez tout, même l'enfant ? » lui a-t-elle demandé. — « Il se confondra avec les autres : on ne saura plus lequel... » répond le généreux pilote.

En dépit d'un dénouement trop prévu, que les uns proclamaient d'avance une merveille d'originalité, et que nous regardons, nous, comme un chef-d'œuvre d'in vraisemblance, ce mélodrame est ordinaire ; on peut même dire qu'il est plat. Il se relève, du moins, par de pittoresques épisodes, plus ou moins habilement empruntés à la vie réelle. Je passe sur le baptême de l'*Espère-en-Dieu* et sa procession naturaliste, mais le public trouva beaucoup trop longues les scènes d'escrime dont, en digne fils de son père, a quelque peu abusé M. Griser, appelant depuis un mois, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, tous les maîtres d'armes plus ou moins réputés et tous les amateurs de la lame, vrais ou faux. Laissons la salle d'armes aux professionnels, et contentons-nous de la scène du duel sérieux qui, bien réglée, est certainement émouvante. C'est, dans un décor de Jambon, qui rappelle celui de la *Mer* de M. Jean Jullien à l'Odéon, un spectacle empoignant que celui de la tempête, vue de la côte du



Poet, avec les sinistres mugissements de la sirène et le sifflement du vent déchaîné. Mais, au point de vue critique, je garde mes préférences pour le dramatique tableau où le vieux maître d'armes, mû par une sorte d'énergie surhumaine, se relève sur ses jambes naguère paralysées, et décroche d'une panoplie l'épée qu'il brandit en s'écriant : « Je suis debout ! »

Taillade joue cette belle scène en véritable tragédien : impossible d'être plus puissant en étant plus simple : c'est là du grand art. M<sup>lle</sup> Lecomte, compose et rend le rôle de Catherine de manière à obtenir, aux côtés de cet artiste supérieur, la réunion de tous les suffrages. M. Romain, à peine reconnaissable sous le collier de barbe de Jean Holgan, le doux terre-neuve, aussi bon qu'il est fort, réalise de la plus parfaite façon le type rêvé par les auteurs. M<sup>lle</sup> Berthe Haussmann se montre très touchante sous les traits de la dévouée Thérèse que nous avons déjà rencontrée, si nous nous en souvenons bien, dans la *Closerie des Genêts*. En prenant leur bien partout où ils le trouvaient, nos dramaturges ont compté, pour la partie comique, sur la grâce et l'élégance de Dailly. Vous pensez qu'il n'a pas trompé de si belles espérances et que, par les moyens physiques qu'on lui connaît, il a soulevé des rires faciles du plus bienveillant des publics. Citons, dans des rôles plus ou moins épisodiques MM. Gravier, Péricaud, Pougaud, Fontanes, M<sup>mes</sup> Lacressonnière et Louise France; qui, tous et toutes, concouraient à un ensemble excellent.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation : *Au Dahomey* <sup>1</sup>, pièce à grand spectacle en cinq actes et dix tableaux, de MM. F. Oswald, E. Gugenheim et G. Le Faure. C'est la bonne pièce patriotique de circonstance toujours la même, mais toujours pleine d'action sur le public, qui ne demande en somme, qu'à se laisser émouvoir. Le sujet est connu, archi-connu, le cadre seul varie ; celui de la guerre au Dahomey a l'énorme avantage de l'actualité ; elle suffit à donner au drame la nouveauté qu'il ne possède pas par lui-même. Faut-il vous conter l'histoire de Jacques Debreuil, lequel a commencé par faire des bêtises, des bêtises qui l'ont porté à désertier ; mais il s'est repenti, au point de s'engager sous un faux nom dans la légion étrangère, et sur les rives de l'Ouémé il se trouvera servir sous les ordres de son père, le colonel Debreuil. La mère a depuis long-

1. DISTRIBUTION. — Behanzin, M. *Taillade*. — Paturot, M. *Dailly*. — Le colonel Debreuil, M. *Gravier*. — Jacques, M. *Camis*. — Pascal, M. *Pericaud*. — Jacobsen, M. *Rosny*. — Bernier, M. *Fontanes*. — Zogl, M. *Teste*. — Lorin, M. *Avelot*. — Larue, M. *Lougaud*. — Friquet, M. *Cerisé*. — D'Etrillac, M. *Dubos*. — Un officier de quart, M. *Mallet*. — Un caporal, M. *Duhamel*. — Un commandant de la légion étrangère, M. *Samson*. — Le commandant du Céara, M. *Vivier*. — Un passager, M. *Colleuille*. — Un commandant, M. *Montel*. — Un officier de douane, M. *Danequin*. — Un clairon, M. *Marius Renaud*. — Marcelle, Mme *Leconte*. — Mme Debreuil, Mme *Lacressonnière*. — Sœur Rosalie, Mme *Bremens*.

TABLEAUX : 1. A bord du *Thibet* (prologue). — 2. Les rives de l'Ouémé. — 3. L'Anniversaire. — 4. La Factorerie. — 5. La surprise de Dogba. — 6. Le Cabécère. — 7. L'assaut de Kana. — 8. L'ambulance. — 9. Behanzin. — 10. L'incendie d'Abomey.

Au septième tableau (Kana), parades et danses guerrières des Amazones par Mlle José Laurent, première danseuse, huit secondes danseuses et le corps de ballet.

temps pardonné au fils qu'elle avait cru mort : mais de père en fils... Chargé d'apporter au sergent Jacques Vernois la croix de la légion d'honneur qu'il a méritée par sa bravoure à l'assaut de Kana, le colonel peut-il refuser définitivement l'accolade à celui qu'il arme chevalier ! Non, certes, vous ne le voudriez pas, et vous ne souffririez pas d'avantage que le traître Jacobsen qui a vendu des armes à l'ennemi de la France échappât au châtement qu'il mérite. Aussi, sur le coup de minuit, sera-t-il, à l'approbation de tous, justement fusillé. Dailly fait la joie de la salle et obtient le grand et légitime succès de la soirée. Jamais ce gros homme n'a été plus fin, presque touchant dans le rôle de l'ex-cantonnier Paturot, qui voulait bien frauder l'octroi, mais qui se révolte à l'idée de passer pour complice d'un crime de haute trahison.

Ajouterai-je que les auteurs n'ont pas manqué de mettre en leur pièce les deux traditionnels comiques, le caporal Larue et le fantassin Friquet, qui se couvrent de gloire, eux aussi et qui ont le suprême honneur de pincer le traître et de le livrer pieds et poings liés à la justice militaire. Le caporal, c'est Désiré Pougaud ; son compère, un nouveau venu, Cerizé, qui lui donne convenablement la réplique. Et Taillade !... Pauvre Taillade ! Forcé de se noircir le visage, il remplit le piètre personnage de Béhanzin, se déguisant en parlementaire, pour aller, après la dernière défaite, proposer la paix au commandant

de l'armée française qui, sous les traits du brave Gravier, fait à ses propositions déshonnêtes l'accueil qu'elles méritent. Et M<sup>lle</sup> Leconte ? Pourvue cette fois d'un très petit rôle, elle est la jeune fille que convoite le traître, et qui, au dénouement épouse Jacques Debreuil. L'intérêt de la pièce réside non pas, nous l'avons dit, dans l'intrigue, assurément banale, mais dans le milieu où elle se passe. En quelques semaines, elle a été montée à peu de frais, assurément, mais avec beaucoup de soin et de goût. Il ne suffisait pas de faire défilier au son du clairon nos petits troupiers en expédition dans l'Afrique centrale, de donner la parole à la poudre et de battre aux champs en saluant le drapeau français, il fallait grouper habilement nos vaillants soldats aux prises avec les sujets dahoméens et avec les amazones de Béhanzin ; à ce point de vue, la surprise de Dogba et la prise de Kana sont de fort heureux tableaux, vraiment artistiques. Bref, je ne vous donne point cette pièce comme un spécimen de haute littérature ; mais je dois à la vérité de déclarer que, variée et mouvementée comme elle l'est, elle a remporté, un succès trop franc pour n'être pas durable. C'était en 1892, le dernier effort du théâtre de la Porte-Saint-Martin, en proie en ce moment à toute sorte de difficultés créées par le faux départ de la direction de M. Rochard, au *Voyage dans Paris*. L'année pouvait se résumer dans le tableau suivant :



www.libtool.com.cn

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- présentat l'année.	
			Matin.	Soir.
<i>Voyage dans Paris</i> , p. à gr. sp.	5 a. 15 t.	1 <sup>er</sup> janvier	2	5
<i>Les Deux orphelines</i> , drame...	5 a. 8 t.	8 janvier	11	76
<i>Le Voyage dans la Lune</i> , op. f.	4 a. 22t.	21 mars	6	49
<i>Martyre</i> , drame.....	5	9 septemb.	2	22
* <i>Maître d'armes</i> , pièce.....	5 a. 9 t.	13 octob e	8	53
* <i>Au Dahomey</i> , p. à gr. spect..	5 a. 10t.	10 décembre	3	22

NOTA. — Ce signe \* indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

## THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

*L'Auberge des Mariniers* n'a plus que quelques jours d'existence. Ce drame accueilli avec faveur par la presse n'a pas rencontré celle du public, et la direction de M<sup>me</sup> Zulma Bouffard ne tarde pas à lui donner un successeur.

14 JANVIER. — Première représentation : *le Boucher de Montmartre*<sup>1</sup>, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Henri Pagat. — Naïve his-

1. DISTRIBUTION. — Pierre Gaborit, M. *Pouctal*. — Jules Gaborit, M. *Lérand*. — Jean Poirson, M. *Gravier*. — Firmin Kermarec, M. *Desjardins*. — Robert Dubois, M. *Avelot*. — De Valjouffrit, M. *Francisque*. — L'intrépide Vide-Bouteilles, M. *Favasseur*. — Croquefer, M. *Gilbert Dalleu*. — Robustel, M. *Gaudy*. — Bruant, M. *Lebour*. — Un apprenti, M. *Henri Martin*. — Un pianiste, M. *Arthur*. — Un docteur, M. *Chevalier*. — Un commissaire de police, M. *Th. Lédard*. — Pulois, M. *Dervet*. — Un monsieur, M. *Danequin*. — Un étalier M. *Drapier*. — Chion du Cornet, M. *Noblet*. — Maxime, M. *Blanchard*. — Un concierge, M. *Paulin*. — Un garçon de chez Bruant, M. *Digard*. — Olympe Gaborit, M<sup>me</sup> A. *Tessandier*. — Rose Poirson, M<sup>me</sup> Bl. *Iruau*. — Armandine, M<sup>me</sup> *Descorval*. — M<sup>me</sup> Poivrot, M<sup>me</sup> *Morin*. — Julie, M<sup>me</sup> *Palmyre*. — Une bonne, M<sup>me</sup> *Charlier*. — M<sup>me</sup> Pulois, M<sup>me</sup> *Henriette*. — La petite Rose Poirson, la petite *Valette*.

toire que celle que veut bien nous conter M. Pargat et à laquelle le public ne prend pas un plaisir extrême... C'est tout d'abord un ex-capitaine au long cours qui a l'insigne imprudence de raconter aux Gaborit, son beau-frère et sa sœur, qu'il tient pour d'affreuses canailles et qu'il déteste cordialement, comme quoi il les déshérite au profit de son domestique. Gaborit n'hésite pas à commettre un crime ; poussé par sa femme, il étrangle le bonhomme, et c'est le domestique, Jean Poirson, qui sera arrêté, accusé et convaincu d'assassinat, condamné malgré ses protestations d'innocence, aux travaux forcés à perpétuité. Quinze ans après, les Gaborit sont devenus de riches bouchers à Montmartre. Leur fils Pierre, un bon et beau jeune homme, aime la fille adoptive d'un voisin, Rose, qui n'est autre chose que la propre fille de Jean Poirson. Il l'épouse sans fortune et sans nom. Puis, il croit à tout ce que lui raconte sa mère, qui a juré la perte de sa bru, s' imagine qu'elle est la maîtresse de son médecin, et va pour la frapper de son couperet de boucher, quand il apprend coup sur coup qu'elle n'est allée chez son médecin que pour y rencontrer son père, évadé du bagne, et que l'assassin du capitaine au long cours est son propre père, à lui Pierre ! Gaborit, devenu alcoolique par remords, étrangle sa mauvaise gale de femme et devient fou... Mais comme il a pris soin de narrer lui-même son crime, en plein cabaret de Bruant, nul doute que Jean Poirson, l'évadé de la Nouvelle, ne soit prochainement réhabilité,

et que Pierre Gaborit, le fils des assassins, ne coule enfin des jours plus heureux avec Rose, la fille de l'innocent condamné comme coupable.

Tel est, en peu de mots, ce gros drame, accueilli d'une façon assez gouailleuse par le septique public de première, moins accessible que les suivants aux grosses émotions... Il s'y trouve deux tableaux pittoresques et soigneusement mis en scène : celui de la boucherie et celui du fameux cabaret d'Aristide Bruant. Et puisque nous n'avons pas à discuter littérature, contentons-nous de rendre justice à la troupe de l'Ambigu. M. Lérand, en tête, qui compose magistralement le rôle du « boucher de Montmartre » ; grâce à lui, la scène de l'assassinat produit un effet saisissant. Après avoir félicité comme il convient MM. Gravier et Desjardins, M<sup>lle</sup> Descorval, il ne nous reste plus qu'à regretter que l'auteur ait si mal partagé ces deux excellents artistes qui ont nom Pouctal et surtout Aimée Tessandier.

13 FÉVRIER. — Première représentation : *les Gueux*<sup>1</sup>, drame en cinq actes et six tableaux, dont

1. DISTRIBUTION. — Pierre Noël, M. *Pouctal*. — Paul Guérin, M. *Desjardins*. — Le Père Diogène, M. *Lérand*. — Adolphe, M. *Francisque*. — Clair-de-Lune, M. *Maurice Dupuis*. — M. Emile, M. *Gilbert Dalleu*. — Jacques, M. *Bacqué*. — Burlot, M. *Th. Lédard*. — Félicien, M. *Dervet*. — Premier ouvrier, M. *Avelot*. — Le Déglingué, M. *Vavasseur*. — Un vieillard, M. *Gaudy*. — Fifrelin, M. *Danequin*. — Un Cul-de-Jatte, M. *Lelong*. — François, M. *Chevalier*. — Frise-à-Plat, M. *Martin*. — Le Feu ier, M. *Noblet*. — Gueule-d'Amour, M. *Drapier*. — Deuxième ouvrier, M. *Richart*. — L'Aristo, M. *Dulac*. — Louise Perrot, M<sup>me</sup> *Augusta Vallée*. — Marguerite, M<sup>me</sup> *Tréville*. — M<sup>me</sup> Camart, M<sup>me</sup> *A. Guinet*. — La Ban-Ban, M<sup>me</sup> *Descorval*. — Aurélie, M<sup>me</sup> *Lévi Lecterc*. — M<sup>me</sup> Mi-



un prologue, de MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson. — Louise est une brave ouvrière qui, comme tant d'autres de son espèce, s'est laissé séduire; comme tant d'autres aussi, elle est lâchement abandonnée par son séducteur, Paul Guérin, qui la quitte pour se marier richement. La voilà sur le pavé de Paris, elle et sa fille Marguerite, par le rude hiver de 1879, où, vous vous le rappelez, la Seine est restée prise huit jours durant. Gueuse, elle est recueillie par des gueux au bon cœur, parmi lesquels elle retrouve un ami d'enfance, Pierre Noël, qui, de son côté, a eu un enfant naturel, le petit Jacques; et a fait son devoir en le reconnaissant. Les deux ménages associent leur noire misère et traversent les dures années. Douze ans après, le Paul Guérin, qui a non seulement enterré sa femme, mais encore tous ses parents à héritage, est député. Il a, sous le nom de Durand, une petite maison, où, comme au bon temps de la Régence, il fait ses farces. C'est là qu'une procureuse de ses amies lui conduit une petite bouquetière, dont l'innocence le tente à point qu'il en perd le sommeil. La petite bouquetière, vous l'avez deviné, n'est autre que Marguerite. Heureusement, Louise a été prévenue à temps; elle court à la petite maison. — « Seule ? » lui dit-on. — « Non, répond-elle, Dieu m'accompagne ! » Et la voilà apparaissant au moment où Marguerite se débat entre les bras

chu, Mme Morin. — Une vieille femme, Mme Palmyre. — Nonotte, Mme Charlier. — La dame en robe verte, Mme Simonne. — La petite Marguerite, la petite Valette. — Le petit Jacques, le petit Bédou.

du satire. — « Paul ! — Louise ! » — Tableau. Après, le *Père et la Fille*, vient la *Vengeance de Noël*. Car Pierre Noël, l'apôtre socialiste, prêchant la pitié et prédisant l'heure bénie où il n'y aura plus de malheureux sur la terre, Pierre a deux haines au cœur : celle du misérable qui a mis à mal l'infortunée Louise et celle du coquin qui, par un faux témoignage, l'a fait jadis condamner à quatre mois de prison pour un vol dont il était innocent. Dans Paul Guérin repentant et pris, sur le tard, d'un subit amour paternel, il reconnaît celui qu'il cherche depuis si longtemps ; il le condamne à mort de sa propre autorité, et va le tuer comme un chien, quand Louise demande sa grâce. — « Laissons là le passé, voici l'avenir ! » Et il bénit Jacques et Marguerite.

Le drame est généralement sombre : trop de sermons et trop de déclamations. Ces gueux ne sont vraiment pas assez simples, et vous n'avez pas idée de ce qu'on parle bien dans la Cité du Diable, où Pierre Noël est fêté comme un prophète et comme l'apôtre de la revendication. Trop littéraire pour la clientèle habituelle de l'Ambigu, la pièce de MM. Samson et Cressonnois sembla trop mélodramatique à ceux qui tiennent pour la vérité, ou tout au moins pour la vraisemblance au théâtre. Elle est, d'ailleurs, fort bien jouée par MM. Pouctal, Desjardins, M<sup>mes</sup> Augusta Vallée et Tréville, qui débute dans le rôle de Marguerite. Citons encore M<sup>mes</sup> Cuinet et Descorval, dans leurs silhouettes réussies de M<sup>me</sup> Camard

et de la Banban. Puis, M. Maurice Dupuis, qui a débuté dans Clair-de-Lune, M. Lérand n'a pour ainsi dire pas de rôle, et c'est dommage. Un amusant tableau, celui du restaurant du bois de Boulogne. Sinistre, l'épisode du brasero de la place Clichy, où un gueux meurt de faim... Touchant, l'épisode de la fête de Pierre Noël à la Cité du Diable. MM. Samson et Cressonnois sont deux jeunes auteurs de talent qui cherchent leur voie : nul doute qu'ils ne la trouvent un jour ou l'autre.

Les *Gueux* n'ayant point réussi, M<sup>me</sup> Zulma Bouffar reprit pour leur succéder, le 11 mars, le *Médecin des enfants*<sup>1</sup>, drame en cinq actes d'Anicet Bourgeois et M. Adolphe d'Ennery, qui ne fit lui-même que passer sur l'affiche, et céda bientôt la place à une reprise de la *Porteuse de pain*<sup>2</sup>, le 26 mars. Ni l'une ni l'autre de ces pièces ne devait ramener la fortune à l'Ambigu.

1. DISTRIBUTION. — Jérôme, M. Paulin Ménier. — Lucien Lémonier, M. Pouctal. — Delormel, M. Desjardins. — Frédéric, M. Bacquié. — François, M. Th. Lédard. — Jérôme, M. Chevalier. — René, M. Henri Martin. — Joseph, M. Drapier. — Lucile, M<sup>me</sup> Léonie Yahne. — Louise, M<sup>me</sup> Lévi-Leclerc. — Toïnette, M<sup>me</sup> Descorval. — Jeanne, M<sup>me</sup> Chartier. — Marianne, M<sup>me</sup> Rosalie. — Le petit Pierre, le petit Bêdo.

2. DISTRIBUTION. — Abbé Sintély, M. Pouctal. — Richard Clavières, M. Desjardins. — Philistin Régune, M. Lérand. — Arbanat, M. Francisque. — Horace de Cypières, M. Raymond. — Juge d'instruction, M. Linières. — Raymond Sintély, M. Bacquié. — Archevêque de Paris, M. Gaudy. — Président d'assises, M. Castelli. — Nicole, M. Lévy. — Avocat général, M. Lédard. — Clément Gaube, M. Jeandrieu. — Pitou, M. L. Prad. — De Roquebrune, M. Dartès. — Chef du jury, M. Y. Martel. — Segonzac, M. Dervet. — Langoiran, M. Martin. — Me Lupin, M. Chevalier. — Courtois, M. Stébler. — Jules Arbanat, M. Hodin. — Breton, M. Lérand. — Un domestique, M. Paulin. — Donatien, M. Souvary. — Un buveur.

27 AVRIL. — Première représentation : le *Justicier*<sup>1</sup>, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Stanislas Rzewuski. On se souvient des premiers pas parmi nous du jeune auteur slave. Il y avait des scènes de tout premier ordre dans le *Comte Witold*, présenté au Théâtre-Libre il y a bientôt trois ans. Attestant chez le comte Stanislas Rzewuski d'étonnantes qualités d'analyste et d'écrivain, cette première pièce, on peut le dire, naturalisait « Français » le petit neveu de Balzac. Le *Justicier* tient en partie les promesses de ce début éclatant. C'est ainsi que du bizarre fatras, un peu long et parfois monotone, des événements romanesques qui remplissent ces cinq actes et sept tableaux, se dégage assez nettement la pensée philosophique de l'auteur : à savoir que personne de nous n'a le droit de se faire justice soi-même, et que, tôt ou tard, doit venir l'expiation morale. Après s'être marié par

M. *Drapier*. — Garçon de bureau, M. *Bouvet*. — Lombard, M. *Guetard*. — Madeleine, Mme *Lina Munte*. — Jeanne Sévèrac, M<sup>me</sup> *Marie-Laure*. — Claire de Mondragon, M<sup>me</sup> *R. Marital* — Ouaddy, M<sup>me</sup> *Descorval*. — Reine Penhoët, M<sup>me</sup> *Lévi-Leclerc* — Gertrude Arbanat, M<sup>me</sup> *Palmyre*. — Léone de Cypieres, *Petite Leschamps*.

<sup>1</sup> DISTRIBUTION. — André de Mora, M. *Pouctal*. — Philippe de Mora, M. *Desjardins*. — Evrard, M. *Lérand*. — Emile Lousteau, M. *Gravier*. — De Grandchamps, M. *Rohé*. — Rodolphe, M. *Francisque*. — Montmorac, M. *Maurice Dupuis*. — Nicolaiew, M. *Th. Lédard* — Vernier, M. *Avelot*. — Godichard, M. *Vavasseur*. — Lord Pendennis, M. *Chevalier*. — Hoffmann, M. *Gaudy*. — Premier gommeux, M. *Danequin*. — Deuxième gommeux, M. *Bacquié*. — La princesse Louise, M<sup>me</sup> *Aimé Tessandier*. — Escher Vandergold, M<sup>me</sup> *Alice Lody*. — Olympe Rival, M<sup>me</sup> *Alice Lody*. — M<sup>me</sup> Gerard, M<sup>me</sup> *Descorval*. — Première joueuse, M<sup>me</sup> *Lévi-Leclerc*. — Deuxième joueuse, M<sup>me</sup> *Charlier*. — La petite Cécile, *La petite Parfait*.



amour, le prince Philippe de Mora est la proie d'une drôlesse, Esther Vandergold, pour laquelle il a déjà mangé presque toute la fortune de sa noble femme, la princesse Louise, et le voilà aujourd'hui acculé, ne pouvant payer les 60,000 fr. qu'il vient de perdre sur le tapis vert. Dette de jeu, dette d'honneur. Il en est alors réduit à implorer le secours de sa femme, qui, l'aimant quand même et par-dessus tout, se résoudrait à vendre, pour le tirer encore une fois de ce mauvais pas, la terre familiale, si déjà elle n'était fortement hypothéquée... Le second acte qui, hâtons-nous de le dire, est, par son ton d'amusante et de vive observation, le mieux fait et le plus vivant de l'ouvrage, nous transporte chez M. Rodolphe, l'usurier, tenancier d'un tripot : le Cercle des arts helléniques, où se rendent successivement le prince, essayant vainement d'attendrir l'homme d'affaires, qui ne peut concevoir qu'on se fasse de la bile quand on est l'amant d'Esther, et la princesse, qui s'adresse non à ce Rodolphe, mais à son père, aussi honnête que son fils est canaille... Je vous donne comme une maîtresse scène, magistralement jouée du reste par M. Lérand, celle où le père, dont la vie n'a été que dévouement, réclame à son fils, pour le donner à ses maîtres, l'argent qu'il lui a confié. Ce prêt est désormais inutile, le prince Philippe ayant accepté l'offre d'Esther, qu'il ira rejoindre en Russie, et qu'il épousera définitivement; car il impose à la princesse cette honte suprême : le divorce ! Mais il a compté sans son fils André ;

celui-ci jure d'épargner pareil outrage à sa mère qu'il adore autant qu'il déteste son père, ce père débauché auquel il n'a jamais pardonné son enfance triste et désolée, et qui a mis le comble à sa haine en lui prenant sa maîtresse : la dangereuse Esther !... Jolie famille, n'est-ce pas ? Nous les retrouvons tous deux en présence à Peterhof, dans la villa d'Esther : le fils venant une dernière fois supplier son père d'abandonner son projet de divorce, et sur son refus, condamnant à mort la femme qu'il a aimée lui-même et qu'il aime peut-être encore : il ne le sait pas bien au juste. C'est en vain qu'elle tâche de l'apitoyer et l'enlace de ses embrassements : au moment où elle se croit sauvée, il lui brûle la cervelle d'un coup de révolver tiré à bout portant. Il s'enfuit à temps, ayant eu soin d'ailleurs de se créer un alibi à la frontière, et c'est le père qui, rentrant par une porte dérobée, est arrêté comme le meurtrier et condamné pour tel à la Sibérie à perpétuité. Quand, pris de remords, André aura tenté de se livrer à la justice, il sera trop tard : le prince Philippe part pour l'exil, accompagné par sa femme et imposant à André, qui a parlé de se tuer, le devoir sacré de s'occuper plus tard de la fille de sa victime. C'est plus tard, en effet, douze ans après, qu'après avoir fait fortune en Amérique, d'où il rapporte pour le moins une cinquantaine de millions, il retrouvera la fille d'Esther continuant le joli métier de sa regrettable maman. Olympe Rival, fille d'Esther Vandergold est la maîtresse d'un honnête journaliste qui

n'admettra pas l'amitié platonique du nabab André de Mora, et le provoquera en duel, non sans avoir charitablement averti Olympe qu'André fut l'assassin de sa mère... C'est seulement à l'instant où il tombera mortellement frappé par la balle de son adversaire, que la fille d'Esther lui apportera, dans une parole d'amour, le maternel pardon. Dénouement mystique et légèrement incompréhensible.

Quelles que soient les critiques que l'on puisse adresser à cette pièce, le *Justicier* n'est point un drame banal ; il est de plus, et cela aurait lieu de nous surprendre si nous n'avions pas lu le roman d'*Alfredine*, écrit par cet auteur slave en la plus correcte langue française et dans le style le plus pur. Nous ajouterons que, quand le jeune dramaturge voudra bien ne pas se laisser entraîner trop avant par la dissertation, il nous donnera une pièce excellente, allant plus que le *Justicier*, droit au public. Nous avons déjà, au cours du récit, rendu justice au talent de M. Lérard, fait de justesse et de sobriété. La sobriété, et en plus, la distinction, sont les qualités de M. Desjardins dans le prince Philippe de Mora. Son fils André, le nihiliste justicier, est représenté d'une façon aussi intéressante que possible par M. Pouctal. M<sup>lle</sup> Tessandier donne une superbe allure au noble personnage de la princesse : il lui a suffi d'une phrase dite avec ampleur pour enlever les applaudissements de toute la salle. Esther et Olympe, c'est M<sup>lle</sup> Alice Lody, gracieusement enjôleuse ainsi qu'il le faut. M. Gravier défend

avec énergie le rôle du journaliste de notre temps; M. Francisque dessine avec une bonhomie cynique le portrait du teneur de tripot. L'Ambigu ferma ses portes le 31 mai sur cette pièce, pour les rouvrir seulement le 14 septembre, par une reprise du *Régiment*<sup>1</sup> sur laquelle il n'y a pas lieu de s'étendre.

31 OCTOBRE. — Première représentation : *les Cadets de la Reine*<sup>2</sup>, drame en 5 actes et 8 tableaux de M. Jules Dornay. — Oh ! la loi des contrastes ! Est-ce que, par ce temps de réalisme à outrance, le drame de cape et d'épée, ressuscitant à l'im-

1. DISTRIBUTION. — Jacques, M. Pouchal. — Pierre Gironde, M. Desjardins. — Patoche, M. Lérand. — Le colonel de Chevigny, M. Emile Raymond. — Foureau, M. Francisque. — Bernard, M. Marnier. — Le commandant Larue, M. Gaudy. — Belhomme, M. Lucien Prad. — Poplard, M. Th. Lédard. — Martin, dit Fiche-la-Guigne, M. Darès (début). — Benjamin, M. Henri Martin. — Simon, M. Dervet. — Le greffier du conseil, M. Chevalier. — Pastouret, M. Lelong. — Grandot, M. Drapier. — Nicaise, M. Albert Lévy. — Pichard, M. Bouvet. — Un vieux retraité, M. Paulin. — Guettard, M. Grégoire. — Marguerite de Chevigny, M<sup>me</sup> Marie-Laure. — Marjolaine M<sup>me</sup> Lévi-Leclerc. — Catherine, M<sup>me</sup> Descorval.

2. DISTRIBUTION. — Fernand de Grançay, M. Pouchal. — Louis XIII, M. Desjardins. — Spadacarpa, M. Lérand. — Robert de Renville, M. Emile Raymond. — Sylvestre Brazier, M. Francisque. — Mazarin, M. Garay. — Raoul de Nointel, M. Liniers. — Richelieu, M. Monti. — Le chevalier d'Aubéry, M. Th. Lédard. — Pimendre, M. Albert Lévy. — Le chancelier Séguier, M. Gaudy. — Georges de Beaulieu, M. Yves Martel. — De Jarzé, M. Marmier. — De Croizilles, M. Bacqué. — De Kernoëc, M. Prad. — Le duc de Beaufort, M. Darès. — Gervais, M. Martin. — Un mousquetaire, M. Dervet. — Le prince de Condé, M. Wittel. — Chavigny, M. Castelli. — De Gondy, M. Rinald. — De Cramaille, M. Hodin. — Anne d'Autriche, M<sup>me</sup> Marie-Laure. — Blanche de Beville, M<sup>me</sup> Tréville. — Jeanne de Chabert, M<sup>me</sup> Regine de Martal. — Suzanne Brazier, M<sup>me</sup> Descorval. — La duchesse de Chevreuse, M<sup>me</sup> Lévi-Leclerc. — Nanette, M<sup>me</sup> Roussel. — Urbain, page, M<sup>me</sup> Jane Dixel. — M. de Brienne, page, M<sup>me</sup> Deschamps.



proviste, reviendrait brusquement en honneur ? Tout arrive, et les *Capets de la Reine* remportent à l'Ambigu un succès au moins égal à celui qu'obtint il y a quelques années, sous la direction Rochard, le *Fils de Porthos*, de MM. Blavet et Mahalin ? Que d'événements de toute sorte en ces huit tableaux touffus qui, de la mort de Richelieu, nous mènent, à travers le complot de la ligue des Importants, à celle de Louis XIII, c'est-à-dire à l'avènement de Mazarin et à la régence d'Anne d'Autriche ! Et comment nous reconnaître en cette foule de faits si invraisemblables et si précipités qu'ils dépassent parfois notre pauvre entendement ? Essayons pourtant de vous donner le plus brièvement possible le scénario de la pièce que M<sup>me</sup> Zulma Bouffar a montée avec un luxe de décors, de costumes et de mise en scène au-dessus de tout éloge. Sous le nom du marquis d'Allevard, ambassadeur d'Espagne, Fernand de Grancey se présente à la cour de France. Son but politique est d'apporter un traité de paix à la signature de Louis XIII et de Richelieu, son premier ministre *in extremis*. Son but privé est de retrouver sa sœur Louise, dont il n'a plus de nouvelles depuis que son père, accusé de conspiration, est mort assassiné sur l'ordre du cardinal. Quel est le ravisseur ? Quel est l'assassin ? « C'est Robert Favel », a avoué le cardinal. Quel est ce Robert Favel ? Le ministre, à l'article de la mort, n'a pu en dire davantage. Mais, déjà, nous savons que Robert Favel est devenu, pour ses méfaits, le baron de Reuille,

qui remplit à la cour les fonctions de grand veneur. Ces fonctions ne suffisent pas, à l'ambition du traître. N'a-t-il pas rêvé de faire de sa fille Blanche la maîtresse du roi, en la donnant en mariage au triste chevalier d'Aubéry. Blanche résiste à la volonté paternelle, car elle aime Raoul de Nointel, et dans sa lutte contre le baron de Reuille, Raoul sera soutenu par Fernand de Grancey, qui, sous le nom de Gaston de Beaulieu, frère de l'ambassadeur d'Espagne, a été fait d'emblée capitaine des cadets de la reine. Celui-ci flaire déjà dans le grand veneur l'homme qu'il cherche. Ce pressentiment devient bientôt une certitude, et dès lors, voilà l'action crânement engagée.

C'est en vain que Reuille cherche à compromettre Nointel comme complice de Gaston d'Orléans ; c'est en vain qu'ordonnant tout exprès une chasse au loup dans la forêt de Saint-Germain, il s'efforce de livrer Blanche à l'amour du roi : Fernand de Grancey ou Robert de Beaulieu, qui vient de sortir indemne du guet-apens organisé contre lui, reparait alors sous les traits de son frère l'ambassadeur d'Espagne et sauve fort à propos l'honneur de la jeune fille. Reuille ne se tient pas pour battu : il cherche d'abord à prouver que le marquis d'Allevard et M. de Beaulieu ne sont qu'une seule et même personne ; puis, à faire accuser de haute trahison la reine elle-même, dont il a surpris la correspondance secrète avec Gaston d'Orléans. Le roi a obligé Anne d'Autriche à écrire à son frère ; de la

réponse de Gaston sortira la condamnation ou l'entière justification de la future régente. Il s'agit de trouver un homme sûr et dévoué qui, galopant à franc-étrier, arrivera à Tours avant l'envoyé du roi ; le capitaine des cadets sera ce sauveur ; ne l'avons-nous pas déjà vu, dans les *Mousquetaires*, rapporter en temps opportun les ferrets de la Reine ? De Beaulieu a pris la place du chevalier d'Aubéry, et c'est comme tel qu'il entrera au Moulin de Saint-Maur où, convoqués par la duchesse de Chevreuse, se réunissent les conspirateurs de la Ligue des Importants. Ce moulin de Saint-Maur est un cadeau du feu cardinal à Reuville ou Favel, son âme damnée. Il est machiné de telle sorte qu'il suffit de presser un bouton pour que le plancher se replie sur lui-même et précipite votre homme dans le torrent, sous la roue même du moulin. La fatale oubliette est destinée à de Beaulieu ; mais la Providence veille sur le dernier des Grancey, car là même où son père a trouvé une fin tragique, il sera, lui, miraculeusement sauvé et arrivera au Parlement juste à temps pour confondre le traître et convaincre le souverain expirant de la parfaite innocence d'Anne d'Autriche. Celle-ci est déclarée régente, et le premier acte de son règne sera de prouver sa reconnaissance à son dévoué capitaine des cadets en mariant sa sœur, Louise de Grancey, à Raoul de Nointel, qu'elle aime et qui a su l'arracher fort à propos aux flammes de l'incendie du fameux moulin.

Tout cela est très compliqué sans doute, mais

point ennuyeux une minute. M. Dornay est vraiment un habile homme, et connaît comme pas un l'art de piquer, dans les pièces les plus réputées du genre drame de cape et d'épée inventé par le grand Dumas, les rôles légendaires, héroïques ou comiques, et les scènes à effet qu'on a plaisir à retrouver dans sa pièce. Elle est d'ailleurs fort bien jouée par tout le monde, et en particulier par M. Desjardins, qui nous a composé un mélancolique Louis XIII de tout premier ordre ; par M. Pouctal, supportant sans trop faiblir le poids écrasant d'un d'Artagnan, qui convient sans doute moins à sa nature que le sergent Hasparreu du *Drapeau* ; par M. Lérand qui, dans un rôle fort au-dessous de son véritable talent, s'est assimilé l'accent italien avec une telle exactitude, qu'il n'avait qu'à ouvrir la bouche pour exciter l'hilarité de toute l'assistance ; par M<sup>me</sup> Marie Laure, qui est une Anne d'Autriche imposante et intéressante ; par M<sup>lle</sup> Descorval, enfin, qui a très gaiement et très spirituellement joué son rôle d'amoureuse du beau capitaine des cadets.

J'ai dit et je répète que M<sup>me</sup> Zulma Bouffar a fait des folies de mise en scène, et que cette mise en scène est une merveille. Le décor de la forêt d'hiver, brossée par Jambon, où se fera pittoresquement la curée ; celui du torrent du Moulin de Saint-Maur sont de purs chefs-d'œuvre. Quant aux costumes de mousquetaires et autres, ils sont d'une richesse et d'un goût absolument exquis. Les derniers jours de l'année, à l'Ambigu, étaient assurés avec cette pièce. L'histoire du théâ-



tre se résumait, en 1892, dans le tableau  
 suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de prés.   dans l'an	
			Matin.	Soir.
<i>L'Auberge des marinière</i> , drame	5 a. 9 t.	1 <sup>re</sup> janvier	3	
<i>Le Boucher de Montmartre</i> , dr.	5 a. 6 t.	14 janvier	4	
<i>Les Gueux</i> , dram. ....	5 a. 6 t.	13 février	4	
<i>Le Médecin des enfants</i> , drame.	5	11 mars	2	
<i>La Portua de pain</i> , drame....	5 a. t.	26 mars	4	
<i>Le Justicier</i> , drame.....	5 a. 7 t.	27 avril	2	
<i>Le Régiment</i> , drame.....	5 a. 8 t.	14 septemb.	8	
<i>Les Cadets de la reine</i> , drame.	5 a. 8 t.	31 octobre	5	

NOTA. — Ce signe ' indique les ouvrages inédits représentés  
 première fois durant le cours de l'année.

## THÉÂTRE DES BOUFFES-PARIISIENS

Les quatre premiers mois de l'année appartiennent presque tous entiers aux Bouffes-Parisiens, à cette heureuse *Miss Hélyett*, dont le succès n'a pas de précédent dans l'histoire des Théâtres parisiens. Et si cette opérette cède le 22 avril la place à une nouveauté, ce n'est que pour quelques jours. Cette place qu'elle a si légitimement conquise, elle la reprend victorieusement dès le 5 mai, la conserve pendant tous les mois d'été et ne l'abandonne non sans esprit de retour, que le 5 novembre, pour permettre à ses deux heureux auteurs, MM. Boucheron et Audran, de donner au théâtre qui leur doit ce succès, une pièce nouvelle signée de leurs deux noms <sup>1</sup>.

1. Le 27 avril, première représentation d'*Une poire pour la soif*, vaudeville en un acte de MM. Marc Sonal et Victor Gréhon avec la distribution suivante : Choufarcy, M. Dupré. — Malaupoint, M. Valery. — Papirel, M. Danvers. — Angéline, Mme Derieu. — Célestine, Mme Ollin.

22 AVRIL. — Première représentation d'*Eros*<sup>1</sup>, fantaisie-lyrique en trois actes et cinq tableaux, de Jules Noriac et M. Adolphe Jaime, musique de M. Paul Vidal.

La toile se lève sur un décor assez original, qui nous montre la ville de\*\*\*, vue à vol d'oiseau, des amoureux à tous les balcons, et sur les toits, les maris qui les guettent... Ceux-ci ont organisé des rondes pour surprendre les amants de leurs femmes; mais toujours rusées, les femmes ont inventé de leur côté, un délicieux petit signal rouge, au moyen duquel mesdames de la Ville-Haute préviennent charitablement leurs collègues de la Basse-Ville qu'elles peuvent se consacrer, tranquilles et insouciantes, à leurs amours illégitimes. Or, pour une fois l'ingéniosité de nos dames est en défaut, car les maris ont rebroussé chemin, et les voilà sur le faite de leur maison, en pleine observation du moment psychologique. C'est ainsi que le vieux savant Bobinus, qui s'est sottement épris de sa jeune nièce Fidélia surprend Eros qui, comme un simple mortel percé par ses flèches, s'est laissé pincer par les charmes de la blonde enfant. Mais, voyant dans le prince Fortuny un sérieux concurrent, le petit dieu malin comprend qu'il va faire une bêtise, que ne lui

1. DISTRIBUTION. — Bobinus, M. *Maugé*. — Fortuny, M. *Ch. Lamy*. — Palmajor, M. *Scipion*. — Labriche, M. *Jannin*. — Malaquoi, M. *Bérard*. — Marindol, M. *Perrier*. — Léo, M. *Wolff*. — Valère, M. *Fétis*. — Premier militaire, M. *Desire*. — Deuxième militaire, M. *Dupre*. — Fidélia, Mme *Blanche Marie*. — Eros, Mme *Barvyl*. — Gertrude, Mme *Théry*. — Zéline, Mme *Jane Marie*. — Sidonie, Mme *D'Estrées*. — Bruguère, Mme *Ollin*. — Une bouquetière, Mme *Clément*. — Une nourrice, Mme *Nella*.

pardonnait pas sa mère, et passe intelligemment la main : au lieu d'être le rival du Prince, il sera son protecteur. Pendant que Bobinus est allé chercher le Commissaire, l'Amour a le temps de s'enfuir, mais il perd son carquois... Bobinus le ramasse et tient ainsi sa vengeance. Eros sera, en effet, appréhendé au corps au moment où il vient chez le vieux savant pour y reprendre ses flèches, il passera en jugement, et sera condamné à être précipité dans la mer qui baigne la ville de\*\*\*. Bobinus exulte ; mais son triomphe est de peu de durée : la ville sans Amour (vous voyez le symbole) est une ville morte où rien ne va plus : les roses ne fleurissent pas, le commerce est détruit, les jeunes sont plus vieux que leurs anciens, Fortuny lui-même passe froid et indifférent auprès de son adorée qui elle, fort heureusement seule dans la ville, est restée fidèle à l'amour et le fera revivre. Car il n'est pas mort tout-à-fait, et il attend, échoué sur le sable, la délivrance que lui apporte la jeune fille. Avec lui tout renaît comme par enchantement, et nous voyons les Vierges délaissées, les Femmes abandonnées, les Amants bafoués, les Maris trompés, les orphelins de l'Amour, qui tout à l'heure défilaient tristes et mornes, reparaître gais et contents, puisque chacun a retrouvé sa chacune : Vive l'Amour !

Vous voyez, d'après ce court récit, qu'il y avait une charmante idée de pièce ; pourquoi faut-il qu'en voulant égayer cette fantaisie les auteurs n'aient réussi qu'à l'alourdir et qu'à la



dépouiller de son initiale poésie ? A l'Opéra Comique, où livret et musique eussent été mieux à leur place, *Eros* eût peut-être ravi son auditoire ; aux Bouffes, où l'on ne demande qu'à rire, la pièce paraît trop sérieuse, et la jolie partition de M. Paul Vidal n'est point comprise, et c'est dommage, car elle est l'œuvre délicatement inspirée et finement instrumentée, d'un jeune compositeur sur lequel nous avons raison de compter.

M<sup>lle</sup> Blanche Marie est une aimable Fidélia qui, de plus, sait chanter ; M<sup>lle</sup> Barvyl ne sait encore que fort peu de chose, mais elle est gentille à voir en *Eros* et point tant maladroite pour une vraie débutante. M<sup>lle</sup> Théry est une Gertrude remplie de bonne humeur ; M. Charles Lamy a retrouvé, dans le prince Fortuny, une partie de ses succès d'antan sur cette même scène des Bouffes, et dans Bobinus, M. Maugé se bat les flancs pour déridier l'assistance : ce n'est vraiment pas la faute de l'excellent comique s'il n'y parvient qu'à moitié. *Eros* ne fait que passer, et *Miss-Helyett* lui succède encore une fois <sup>1</sup>.

4 NOVEMBRE. — Première représentation de *Sainte-Freya* <sup>2</sup>, opéra-comique en trois actes, de

1. Dans l'intervalle, M. Félix Larcher abandonnait la direction des Bouffes et était remplacé par M. Charles Massel.

2. DISTRIBUTION. — Van Beck, M. *Mauge*. — Capitaine Ludwig, M. *Piccatuga*. — Krabbe, M. *Minart*. — Prince Lolo, M. *Jannin*. — Docteur Peters Born, M. *Désiré*. — Professeur Van Bergen, M. *Perrier*. — Docteur Wynand, M. *Valery*. — Michel Grégor, M. *Lemaître*. — Narciz Fraser, M. *Pontalais*. — Docteur Graaf, M. *Dutilloy*. — Adrien Jacobsen, M. *Durand*. — Freya, Mme *Biana Duhamel*. — La Frisonne, Mme *N. Maurel*. — Hortensia, M<sup>me</sup> *Guitty*. — Gudule, M<sup>me</sup> *Burty*.

M. Maxime Boucheron, musique de M. Edmond Audran. — L'action se passe en Hollande. Héritiers de deux vieilles cousines, Pétronille et Génovéva mortes il y a trois cents ans, les Van Beck ne garderont cette immense fortune qu'à la condition qu'une fille par siècle se fera religieuse à l'âge de seize ans ; il faut bien que quelqu'un rachète les péchés de tous ces godaillieurs... Condition *sine qua non*, car autrement le magot reviendrait à la ville de Harlem, et les Van Beck seraient ruinés du coup. Or, voici qu'au moment où, un siècle étant révolu, Cornélius Van Beck croit sauver l'héritage en sacrifiant sa fille, Hortensia, ne se sentant pas la vocation religieuse, s'enfuit de la maison paternelle à la veille de ses seize ans. Vous jugez du désespoir de notre homme. Tout n'est pas perdu pourtant Van Beck croyait n'avoir qu'une fille : il lui en tombe une autre, qui lui vient du Nord, de la Frise, née de ses amours de passage avec la belle Nadjé, à laquelle il a promis le mariage et qui l'attend en vain depuis seize ans... La raison d'intérêt, plus forte que la voix du sang, lui fait ouvrir les bras à la petite Freya, qui l'appelle papa, et qui, de plus, a justement la vocation que n'avait pas sa sœur Hortensia. Dès sa plus tendre enfance, son rêve est d'être canonisée « Sainte Freya », vierge sinon martyre, d'être inscrite, avec les changements de la lune, au milieu du calendrier, et de laisser son nom à de braves gens qui se souhaiteront leur fête avec... Dans huit jours, la petite Freya aura atteint ses seize ans, l'âge où d'après

le testament, elle devra prononcer ses vœux. Il faut que d'ici-là elle se gare du diable, qui au dire de Cornélius, peut changer d'aspect à son gré et se présenter à elle sous la forme d'un charmant jeune homme. Il lui apparaît, en effet, sous les traits d'un beau marin, retour des pays exotiques, le capitaine Ludwig, envoyé par le bourgmestre de la ville et muni d'un billet de logement à l'adresse de Van Beck. Le capitaine reçoit le coup de foudre, et la petite Freya, bientôt remise de sa peur, tombe en extase devant le prétendu « diable », qu'elle ne trouve pas si méchant que l'a dit son père. Mais le départ du capitaine l'a laissée évanouie, et papa Van Beck, croyant à une crise nerveuse, appelle en consultation les plus savants docteurs de la cité qui, naturellement, y perdent leur latin... Heureusement que, sorti par la porte, le beau marin rentre par la fenêtre : c'est dans ses bras, où la petite sainte le supplie de la laisser mourir, que la surprennent ses parents. Van Beck se croit définitivement ruiné, quand le bourgmestre vient lui annoncer que le vœu des pieuses cousines a été rempli : une Van Beck s'est déjà faite religieuse il y a cinquante ans ; l'héritage lui est donc acquis, et rien n'empêche Freya d'épouser le « diable ».

Vous avez pu voir, par ce simple récit, que nous n'avons, cette fois, pas affaire à l'aventure scabreuse et joyeuse de *Miss Hélyett*. Creusant sa cervelle imaginative pour trouver du nouveau et fouillant même les plus vénérables bouquins



pour y découvrir des noms inconnus, M. Bouche-ron nous a donné un très honnête « conte de la mère l'Oie », original et délicat, trop délicat même au gré de ceux qui ne viennent au théâtre des Bouffes que pour s'amuser franchement de gaudrioles. Agrandissant sa manière en vue de l'Opéra-Comique, que depuis longtemps il vise et où il arrivera certainement un jour ou l'autre, M. Audran a écrit une partition qu'il a soignée avec amour et dont les meilleurs morceaux ne sont pas ceux qui ont été bissés par une claque imbécile. Il est, par exemple, tel ensemble, habilement instrumenté, que nous préférons à la romance, au moule si banal, que messieurs les romains ont cru devoir redemander au baryton Piccaluga. Nous louerons surtout le musicien pour la couleur poétique et mystique qu'il a su donner au rôle de la petite Freya, dont la sainte vocation se révèle à l'oreille des auditeurs par d'adroits « leitmotives ». La petite Freya, c'est M<sup>lle</sup> Biana Duhamel, l'enfant gâtée par l'énorme succès de *Miss Helyett* à qui convient merveilleusement ce rôle de jeune dévote atteinte de crise d'hystérie érotique. M. Maugé aurait eu bien tort de lâcher pour un coup de mauvaise tête le rôle de Cornélius Van Beck, où il nous donne un Hollandais d'autant plus parfait qu'il y arbore l'accent belge le plus pur. M. Piccaluga est toujours un séduisant baryton, et sous les traits du prince Loto dont le capitaine Ludwig a fait son ordonnance, M. Jeannin a tenté l'impossible pour rendre divertissant un rôle qui l'est



si peu par lui-même. M<sup>lle</sup> Guitty, que d'aucuns s'entêtaient à prendre pour M. Lamy déguisé, a par malheur moins de simplicité que son sosie masculin. Sans faire de grimaces, M<sup>lle</sup> Burly, au contraire, nous a donné l'aspect d'une franche luronne des Pays-Bas, bien en chair et bien en voix : elle est charmante en son petit rôle de servante. M. Thiebaut, ne mérite que des éloges, encore et toujours pour la vaillante maëstria qu'il met à diriger son orchestre, et nous offrons à M. Charles Masset, le directeur nouvellement élu par la société du théâtre des Bouffes, nos plus sincères compliments pour le bon goût et le tact intelligent avec lesquels il a mis en scène l'ouvrage que lui a laissé la précédente administration. Le lever du rideau sur le premier acte est un superbe Van Ostade.

Si le succès de *Sainte Freya* fut loin d'égalier celui de *Miss Hélyett*, la nouvelle pièce de MM. Boucheron et Audran n'en tint pas moins très honorablement l'affiche durant ces derniers mois. Les Bouffes Parisiens en somme avaient bien mérité de l'opinion publique, en l'année 1892, résumée dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pendant l'année.	
			Matin.	Soir.
<i>Maldonne</i> , vaudeville.....	1	1 <sup>er</sup> janvier	29	281
<i>Miss Hélyett</i> , opéra-comique.....	3	1 <sup>er</sup> janvier	21	289
* <i>Eros</i> , fantaisie lyrique.....	3 a. 51.	22 avril		14
* <i>Une poire pour la soif</i> , vaud..	1	27 avril	4	73
* <i>Sainte-Freya</i> , opéra-comique..	3	4 novembr.	8	58

NOTA. — Ce signe \* indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

## THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

Trois ouvrages nouveaux : la *Femme de Narcisse*, les *Commis voyageurs* et le *Brillant Achille* constitueront avec les reprises de la *Jolie parfumeuse* et des *Boussigneul* tout le bagage de la dernière année du théâtre de la Renaissance, dont la salle est guettée par M. Détrouyat, tentant une fois encore, d'y restaurer le malheureux Théâtre-Lyrique.

11 FÉVRIER. — Reprise de la *Jolie parfumeuse*, opéra-comique en trois actes de MM. Hector Crémieux et Ernest Blum, musique de Jacques Offenbach <sup>1</sup>. — De tout temps, et plus encore il y a dix-huit ans qu'aujourd'hui, nos auteurs d'opérettes ont tenté de faire prendre au public « des

1. DISTRIBUTION. — La Cocardière, M. Numès. — Poirot, M. Simon-Max. — Germain, M. Gorby. — Rose Michon, Mme Simon-Girard. — Bavolet, Mlle Jeanne Sautier. — Clorinde, Mlle Lafontaine. — La Julienne, Mlle Vialda.

On commençait par la *Méthode Lavidor*, comédie en un acte de MM. A. Petit-Mangin et Georges Peutat.

vessies pour des lanternes ». Prenez, sans y chercher malice, le fond de l'histoire de la *Jolie parfumeuse*, et dites-moi si la fable qui lui sert de pivot peut être acceptée — je ne dirai pas par un roué ou par une bachelière ès-sciences d'amour — mais par de bons bourgeois et bourgeoises s'aimant bourgeoisement et simplement, et à seule fin de ne point laisser leur fortune à des collatéraux. Le jeune marié qu'on nous présente, en cette *Jolie parfumeuse*, est tellement... simple que, le jour même de ses noces, il s'endort avec sa légitime, une jeune fille pure et sans tache — croyant s'endormir avec une danseuse de l'Opéra, un sac à aventures — et qu'il ne s'aperçoit même pas de la différence qu'il peut y avoir entre elles! — Voyons, là, sérieusement, entre nous, est-ce que vous vous sentez de force à croire à tant d'innocence? Je sais bien que, dans la *Jolie parfumeuse* en question, le marié est représenté par M<sup>lle</sup> Jeanne Saulier, et que cela ne tire pas à conséquence, mais nous n'avons pas à entrer là-dedans, que diable! et plus que jamais l'auditeur français exige qu'on ne se moque pas trop de lui. Tâchons donc s'il vous plait, ô mes auteurs, de mêler aux fables dont vit le théâtre quelques grains de la vie réelle, si vous voulez que votre succès grandisse en vieillissant, et que cette opinion publique, qui voltige insaisissable dans les salles de spectacle ne s'en aille pas susurrer aux oreilles des spectateurs les remarques malicieuses accumulées sur votre pièce. Au premier acte — vous vous le rappelez — Rose Michon épouse

son fiancé Bavolet et s'en va, pour sa première nuit de noces, chez le financier La Cocardière. Au second acte, se passe la scène tirée de *Mlle de Belle-Isle* et de vingt autres demoiselles. Le financier croit s'endormir dans les bras de Rose, et s'endort dans ceux de sa maîtresse, une impure quelconque ; — Bavolet, bien précocé en fait de coups de canif, croit s'endormir dans le sein d'une danseuse et s'endort réellement dans celui de sa femme. — Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire remarquer plus haut, ni la Cocardière, ni Bavolet ne s'aperçoivent de leur erreur : le premier en prenant un bouquet de fleurs artificielles pour un bouton de rose ; le mari en ne s'étonnant pas le moins du monde de rencontrer chez une danseuse de l'Opéra des difficultés absolument inconnues dans le corps de ballet. Au troisième et dernier acte, chacun, bien entendu, reconnaît sa méprise. La Cocardière découvre, sans trop d'amertume, qu'il est entré chez sa maîtresse sans forcer aucune serrure, et tout bêtement avec sa clef de propriétaire, tandis que Bavolet, honteux et confus demande pardon à sa femme de n'avoir pas apprécié tout son bonheur. La musique de la *Jolie parfumeuse* est du bon Offenbach ; le maestro se prodigua dans cette partition : solos, duos, trios, quatuors, quintettes, sextuors, ensembles, il nous en fourra jusque là... Et tout cela est resté gai, facile, aimable, pimpant et pétillant comme du Champagne. On a, de nouveau, fort applaudi, au premier acte, les deux chansons dites par Rose Michon, et l'on a bissé le final



chanté et dansé : « Les uns vont en carrosse, et les autres à pied » ; au second, le duo de Bavolet et de son ami Poirot : « Qu'avez-vous fait de ma femme ? » et l'on a trissé les couplets de Bruscombille, dont le rythme endiablé ferait danser un cul-de-jatte. — N'oublions pas enfin, dans le troisième acte, le joli duo d'explication entre les jeunes mariés : « Où donc as-tu passé la nuit ? » la demande en mariage de Poirot et sa drolatique réponse. La « Jolie Parfumeuse » d'autrefois, c'était M<sup>me</sup> Théo. Elle était vraiment charmante et gracieuse et bonne à regarder... sinon à entendre. Elle vous avait — il y a de cela déjà dix-huit ans — de petites mines à elle, de jolis petits yeux à elle, une petite bouche à elle, enfin une foule de petites recettes à elle, qui ne manquaient jamais leur effet. — Ajoutez à cela une petite voix de chatte amoureuse qui a couru les toits, et vous aurez à peu près le profil de l'ex-diva de la Renaissance et des Bouffes. Elle était fort aimée du public et le méritait certainement par le soin qu'elle prenait de lui plaire — chose plus rare qu'on ne le croit chez une jolie femme de théâtre. M<sup>me</sup> Simon-Girard, qui lui succède aujourd'hui, est une véritable artiste et une parfaite chanteuse. Elle a de la finesse et de l'esprit, de l'entrain et de la verve à en revendre. Je viens de dire qu'on lui avait redemandé trois fois la chanson de Bruscombille :

A Toulouse en Toulousain  
Tout le monde connaît bien  
La famille Bruscombille.

dont elle souligne le refrain avec un mouvement des reins en arrière, à la Paulus, des plus amusants. M<sup>lle</sup> Jeanne Saulier, que nous n'avions fait qu'apercevoir aux Variétés, est un gentil, et même un fort joli Bavolet. Le jeu est peut-être encore un peu inexpérimenté, mais il est convaincu, la voix est agréable et la façon dont elle a dit son : « Où donc as-tu passé la nuit ? » prouve qu'il y a là une bonne petite nature de théâtre. M. Simon Max est, dans Poirot, le digne successeur de Bonnet, qui y fut très drôle. Mais comment M. Numès, qui a fait, au Gymnase, de si pittoresques créations de rôles épisodiques, est-il allé se heurter, dans La Coccardière, à l'inoubliable souvenir de Daubray ?

14 AVRIL. — Première représentation de *La Femme de Narcisse*, opérette en trois actes de M. Fabrice Carré, musique de M. Louis Varney<sup>1</sup>. — Voici, cette fois, un succès dont l'honneur revient tout d'abord à M<sup>me</sup> Simon-Girard, qui n'a jamais été plus verveuse comédienne et chanteuse plus parfaite, et ensuite aux auteurs qui, sans précisément renouveler le genre de l'opérette, nous ont donné une pièce « scénique » où, sous un dialogue et un jeu moins banal que de coutume, il y a du mouvement et de la vie. Sous le Consulat, dont les costumes,

1. DISTRIBUTION. — Narcisse, M. *Félix Huguenet*. — Saint-Phar, M. *Simon-Max*. — Renardel, M. *Barral*. — Hippolyte, M. *Regnard*. — Estelle, M<sup>me</sup> *Simon-Girard*. — Palmyre, M<sup>lle</sup> *Diony*. — Eglantine, M<sup>lle</sup> *Virginie Rolland*. — Hermance, M<sup>lle</sup> *Musset*. — M<sup>me</sup> Renardel, M<sup>lle</sup> *Berthelot*. — Elodie, M<sup>lle</sup> *de Braine*.

joliment restitués par le dessinateur, ne manquent pas d'un piquant attrait, le beau Narcisse, fabricant de fleurs en la rue Saint-Denis, est sottement épris d'une de ses ouvrières, M<sup>lle</sup> Palmyre, prête à se faire enlever par le premier Saint-Phar venu. Aveugle, qui ne voit pas l'amour de la petite Estelle, la plus gentille et la plus sérieuse de toutes ces demoiselles, et qui ne l'épouse que par dépit, au moment où elle vient d'hériter d'une quarantaine de mille francs. Comment, le soir même de ses noces, est-il troublé par le souvenir de son ancienne maîtresse, au point d'oublier, en l'instant psychologique, le plus sacré des devoirs : celui de devenir l'heureux époux de la plus charmante des petites femmes ! Justement outragée par une telle indifférence, — ce sont, retournés, les personnages du *Maître de Forges*, — Estelle ferme le verrou de la chambre conjugale : c'est l'infailible moyen de se rendre follement désirable, et de mettre « au point » l'ingrat Narcisse, oubliant enfin l'indigne Palmyre et ne rêvant plus qu'au moyen de rattraper le temps perdu. Le vieux savant Renardel, oncle d'Estelle et ancien professeur de mathématiques de Narcisse, pâlit sur des calculs qui doivent lui donner la date précise de la fin du monde. Légèrement éméché par l'orgie du dîner de noces, il annonce que ce jour est enfin venu, et que c'est le lendemain... Estelle feint d'y croire, et voulant « savoir ce que c'est » avant de mourir, elle pardonne à son mari en l'honneur de la fin du monde.

M. Varney a écrit, très vite (cela se sent, du reste) une vingtaine de morceaux, la plupart en forme de valse qui ne sont pas tous également inspirés. Mais il en est deux ou trois qui valent qu'on les écoute et même qu'on les réentende : tels le joli quatuor du premier acte et la chanson populaire « C'est la fille à ma tante », un vrai bijou. Il est, du reste, impossible de l'interpréter avec plus d'esprit et de la chanter avec une voix plus fraîche et plus délicieusement timbrée que ne l'a fait l'incontestée triomphatrice de la soirée : l'adorable M<sup>me</sup> Simon-Girard. Et nous avons vu, chose rare, toutes les divettes d'opérette qui se trouvaient dans la salle se joindre au public pour applaudir franchement et sincèrement leur éminente camarade. Le beau Narcisse, c'est M. Huguenet, toujours expert, mais qui serait sans doute mieux à sa place en la vraie comédie que dans l'opérette. Nous en dirons autant de M<sup>lle</sup> Diony, jolie femme, à laquelle il ne manque que la voix. M. Barral a fait du savant Renardel une caricature à la Hoffmann des plus réussies. M. Regnard a un rôle qui se compose de quelques mots ; il les dit de façon à amuser ses auditeurs. M. Simon-Max, enfin, a tiré tout le parti possible du personnage effacé de Saint-Phar.

4 JUIN. — Première représentation des *Commis voyageurs*, vaudeville en trois actes de MM. William Busnach, Gardel et Michel Anézo <sup>1</sup>. — Sai-

1. DISTRIBUTION. — Bourdichon, M. Barral. — Castel Flan-  
drin, M. Regnard. — Montcassis, M. Victorin. — Joseph,



son d'été, pièce d'été, troupe d'été, critique d'été : les auteurs ont réclamé notre indulgence ; elle leur était acquise d'avance. Une bonne affabulation de vaudeville qui a maintes fois traîné... Bourdichon, honnête fabricant de chocolat — le meilleur chocolat n'est-il pas le chocolat Bourdichon ! — a promis la main de sa nièce Sidonie, et aussi son fonds de commerce à celui de ses commis-voyageurs qui fera le plus d'affaires. N'est-ce que cela ! Le vicomte de Castel-Flandrin qui a rencontré Sidonie au bal de l'Hôtel-de-Ville et s'est épris de ses yeux noirs, se fera commis-voyageur par amour. Rage des « professionnels » qui, dans le but de faire manquer toutes les affaires de ce commis-amateur, ont résolu d'exploiter la ligne avant lui, et poursuite de Nina qui, pour empêcher le mariage de son bon ami Castel-Flandrin, ne trouve rien de plus simple que de se dire mariée avec lui, — alors qu'elle est seulement la légitime et cascadeuse épouse de Montcassis, négociant en vins et liqueurs, proche parent de certain capitaine des *Vingt-huit jours de Clairette*, que jouait le même Victorin. Tout le monde, y compris Bourdichon, d'un côté, M<sup>me</sup> Bourdichon et sa nièce, de l'autre, courant sus au faux bigame, tout le monde se retrouve à Dijon. Et voilà, pris pour Castel-Flandrin, Bourdichon empêtré d'une fanfare qui ne le laisse pas faire un pas dans la ville sans l'assour-

M. *Gildès*. — Le gendarme, M. *Moriès*. — Timothée, M. *Gorby*. — Malinjou, M. *Hardouin*. — Pierre, M. *Fleury*. — Nina, M<sup>lle</sup> *Marie Durand*. — Aurélia, M<sup>me</sup> *Berthe Legrand*. — Sidonie, M<sup>lle</sup> *Isaac*. — Julie, M<sup>lle</sup> *Musset*.

dir de la polka des *Volontaires*, puis Montcassis faisant la cour à M<sup>me</sup> Bourdichon, tandis que Bourdichon s'emballa sur Nina. Voilà, brochant sur le tout, la fête du café des Mille-Colonnes, où le négociant en vins et liqueurs y va des deux ou trois couplets de la ronde des commis-voyageurs. Pièce d'été, je vous dis... Est-il besoin d'ajouter que, pour le plus grand plaisir d'un public d'été, les choses s'arrangent au troisième acte; Bourdichon y attribue la main de sa nièce au vicomte de Castel-Flandrin, et lâchée par son amant, Nina reconquiert le cœur de son mari — Montcassis — au moyen d'un pas du Moulin-Rouge, où M<sup>lle</sup> Marie Durand se rappelle fort à propos qu'elle doubla un instant Réjane dans *Ma Cousine*. Troupe d'été, dont MM. Barral et Regnard (pilier de la Renaissance) sont les excellents protagonistes.

1<sup>er</sup> SEPTEMBRE. — Reprise des *Boussigneul*, vaudeville en trois actes de MM. Gaston Marot, Alfred Pouillon et Edouard Philippe<sup>1</sup>, et du *Mariage aux lanternes*, opérette en un acte de Michel Carré et Léon Battu, musique de Jacques Offenbach<sup>2</sup>. Dans les *Boussigneul*, nous voyons

1. DISTRIBUTION. — Boussigneul, M. Edouard Georges. — Arsène, M. Regnard. — De Vieille-Mazure, M. Victorin. — Joseph, M. Gildès. — Nestor, M. Gorby. — Gros-Pierre, M. Declercq. — Le Facteur, M. Soubrat. — Timoléon, M. Lubin. — Madeleine, M<sup>lle</sup> Marie Durand. — Constance, M<sup>lle</sup> Berthe Legrand. — Exaltine, M<sup>lle</sup> Mary Chalont. — Catherine, M<sup>lle</sup> Mary Gillet. — Clémentine, M<sup>lle</sup> Musset. — Olympe, M<sup>lle</sup> B. Richard. — Lydie, M<sup>lle</sup> Sannaire. — Gardénia, M<sup>lle</sup> Suzanne.

2. DISTRIBUTION. — Guillot, M. Dastrez. — Catherine, M<sup>lle</sup> Dyliane (début). — Denise, M<sup>lle</sup> Jeanne Sautier. — Fanchette, M<sup>lle</sup> Cernay (début).

un jeune homme très désolé de se marier sans avoir « vécu », et qui n'a qu'un rêve, c'est de connaître les « voluptés » parisiennes. Sur quoi, sa fiancée, une gaillarde comme vous en pouvez juger, se hâte, par une lettre supposée, de lui en fournir les moyens, bien sûre que, l'épreuve faite, il ne manquera pas de lui revenir. Et voilà toute la noce, et le fiancé, et la jeune fille, et son père, et la servante, et le maire de la localité, le gentilhomme Jehan, baron de la Vieille-Masure, qui s'embarquent pour Paris, où ils se trouvent d'abord dans un magasin de costumes, un soir de bal masqué à l'Opéra, puis, après le bal dans les salons d'un restaurant à la mode. J'oubliais de vous dire que Boussigneul, père de la jeune fille, a vu s'enfuir, il y a tout juste vingt ans son épouse, un soir qu'il avait eu par mégarde la main trop leste, et que cette épouse vagabonde, mais toujours fidèle, est aujourd'hui la directrice du magasin de costumes : si bien que M<sup>lle</sup> Madeleine, au dénouement, et en même temps qu'elle reconquiert son époux, retrouve une mère et quatre cent mille francs de dot... Vous me direz que tout cela n'est guère vraisemblable : aussi n'est-ce point de vraisemblance qu'il s'agit. Au début de tout vaudeville se trouve comme un contrat tacite passé entre l'auteur et le spectateur. L'auteur dit : « Accordez-moi ceci et je m'engage à vous divertir ». Et le spectateur répond : « Divertissez-moi, et je vous accorde tout ce que vous voudrez ». Toute la question est de savoir, à la fin de la soirée, si le marché

a été tenu. Pour moi, je me suis diverti à cette reprise des *Boussigneul*, et je n'en demande pas davantage. Le comique est gros, très gros, et ni les caractères ni l'intrigue ne brillent par la nouveauté ; mais l'ensemble est gai et vivant. La pièce est bien faite : les explications indispensables pour faire accepter les quiproquos les plus extraordinaires arrivent tout juste au moment où elles sont nécessaires ; le spectateur n'est pas un instant dérouté au milieu des complications qui s'enchevêtrent. Il y a, au second acte, une scène fort comique : c'est celle où l'épouse, vagabonde mais fidèle toujours, nous l'avons dit, prend un deuxième Turc pour son mari, qu'elle n'a pas vu depuis vingt ans, et qu'elle sait déguisé en Turc, et où le second Turc, de son côté, la prend pour une ancienne maîtresse qu'il n'a pas vue non plus depuis vingt ans et qui l'adore toujours. Puis, au troisième acte, c'est un troisième Turc, un garçon de restaurant un peu trop entreprenant, qu'elle prend pour son mari. Elle finit par tomber dans les bras de son époux, et tout finit bien. C'est M<sup>me</sup> Berthe Legrand, une actrice chevronnée, qui joue, en le poussant un peu à la charge dans la manière de M<sup>lle</sup> Desclauzes, mais non sans gaieté, le rôle de cette épouse si justement nommée Constance, et dont les cent cinquante certificats, dûment légalisés, attestent la vertu. *Boussigneul* est très drôlement représenté par M. Edouard Georges : on lui a redemandé la chanson populaire des Sardines. M<sup>lle</sup> Marie Durand, qui joue Madeleine Boussigneul, a tout



à fait bien tenu son rôle. Elle est très agréable en son déshabillé du premier acte ; puis dans son costume de mariée, ensuite dans l'habit rouge qui la travestit au second et au premier acte. M<sup>lle</sup> Mary Gillet mérite aussi d'être complimentée pour le comique exubérant, mais amusant, qu'elle donne au rôle de Catherine. M. Victorin est un excellent de Vieille-Masure. Quant à M. Regnard il est vraiment très plaisant en jeune fiancé, et sait mettre justement à profit son déguisement de bébé. — C'est sans doute pour nous rendre la transition facile entre les casinos de villes d'eaux et de bains de mer, que nous avons tous plus ou moins fréquentés en ces dernières semaines, que le directeur de la Renaissance a repris et monté, assez piteusement, disons-le, le *Mariage aux lanternes* d'Offenbach. Nous avons vu mieux que ça aux Sables-d'Olonne, n'est-il pas vrai, mon cher Sarcey ?... Il est juste de mettre hors pair M<sup>lle</sup> Saulier, qui a un agréable filet de voix et de jolis bas noirs. Mais les Sablaises en ont aussi et rien ne vaut la pure brise d'Océan qu'on respire là-bas sur le remblai. Enfin !...

21. OCTOBRE. — Première représentation du *Brillant Achille*, opérette-vaudeville en trois actes de MM. Charles Clairville et Fernand Beissier, musique de M. Louis Varney <sup>1</sup>. La scène se passe de nos jours, dit le programme. Achille Toupart,

1. DISTRIBUTION. — Achille Toupart, M. F. Huguenet. — Bonami, M. Regnard. — Ledouillet, M. Edouard-Georges. — Un Anglais, M. Moriès. — Gontran, M. Gorby. — Maxime, M. Hardouin. — Un client, M. Paulet. — L'adjoint, M. Declercq. — Godin, M. Lubin. — Rose, Mme Théo. — Bertine,

le brillant Achille, est un grand vainqueur, un bourreau des cœurs, le coq de la plage d'Étretat, qui a fait sur l'esprit de M<sup>lle</sup> Rose Ledouillet une telle impression que la blonde enfant — c'est Théo ! — ne rêve plus que du beau nageur, de l'entraînant valseur, du séduisant gommeux qui pourtant n'a jamais parlé de demander sa main. Aussi papa Ledouillet, qui est un homme tranquille mais pratique, n'a-t-il pas abandonné le projet de donner sa fille en même temps que sa pharmacie — la pharmacie lyrique, dont les meilleurs clients sont les élèves du cours de chant de M<sup>me</sup> Pélican — à son premier commis, le naïf Bonami. Les choses étaient même si avancées que notre honnête pharmacien avait déjà fait prématurément imprimer les lettres de faire part du mariage de sa fille et dudit Bonami. Sur les instances de Rose, il dut les brûler toutes, — sauf une pourtant, — qu'afin de lui ôter toute idée de revenir, il a pris soin d'adresser en cachette à M. Achille Toupart. Achille a reçu le billet : c'est le coup de foudre ! Après avoir laissé passer les deux mois de rigueur, il accourt aujourd'hui, plus vainqueur que jamais, car, homme du monde avant tout, il ne s'en prend qu'aux fem-

M<sup>lle</sup> J. Saulier. — M<sup>me</sup> Pélican, M<sup>lle</sup> Virginie Rolland. — Noémie, M<sup>lle</sup> Berthelot. — Mariette, M<sup>lle</sup> Isaac. — Germaine, M<sup>lle</sup> P. Richard. — M<sup>lle</sup> Beaucanard, M<sup>lle</sup> Sannaire. — Blanche, M<sup>lle</sup> Louise. — Jeanne, M<sup>lle</sup> Suzanne.

On commençait par la première représentation de *Jannard et Vertillon*, vaudeville en un acte, de MM. Georges Mathieu et Albert Riondel, dont telle était la distribution :

Jannard, M. Hardouin. — Vertillon, M. Paulet. — Raoul, M. Gorby. — Dorothée, M<sup>me</sup> Berthelot. — Suzanne, M<sup>me</sup> Decker.

mes mariées, et croit venu le moment psychologique de pousser sérieusement sa pointe : Rose, qui l'adore, est déjà dans ses bras ! Le papa Ledouillet les a surpris tendrement enlacés : le voilà forcé de se donner le gendre dont il ne voulait pas ; voici le brillant Achille obligé d'épouser. — Que dira son cercle ?... Mais Rose est si gentille ! Très gentille sans doute, mais très disposée à se venger — comme se vengeait M<sup>me</sup> Hadding dans le *Maître de Forges*, ou M<sup>me</sup> Chaumont dans le *Cadenas* — de l'homme chic, copurchic, trop chic, qui voulait bien en faire sa maîtresse et n'avait jamais eu l'idée d'en faire sa femme. En dépit qu'elle en ait — car elle l'aime et n'agit que par orgueil — Rose ferme hermétiquement sa porte au nez de son mari, à Etretat, où on est allé pour passer, hélas ! la lune de miel, comme à Paris où a eu lieu la platonique nuit de noces. Rose pousse même la cruauté jusqu'à montrer à Achille, afin qu'il n'ignore pas le prix de ce qu'il perd, une partie des charmes qu'elle lui dérobe, et la voilà s'offrant et se reprenant — vous voyez la scène avec M<sup>me</sup> Théo en affriolant costume de bain à demi-recouvert d'un élégant et discret peignoir — « se détaillant », en un mot, jusqu'à ce qu'Achille perde tout à fait la tête et qu'elle-même, à bout de forces, se laisse entraîner, pâmée, dans la chambre d'hôtel qui va devenir la chambre nuptiale. Comment Bonami, le grotesque Bonami surgit-il alors de l'alcôve, en costume de bain, lui aussi ! — laissant croire au pauvre mari que, si sa femme se refusait à

lui depuis dix jours, c'est qu'elle avait un amant et quel amant. Un duel au poison — un poison proposé par le pharmacien Ledouillet — peut seul « arranger » les choses. Achille et Bonami font ensemble une simple partie d'écarté ; celui des deux qui perdra, en cinq-sept, avalera le verre fatal. Achille perd ; mais le verre est gobé en courant, sans qu'il s'en soit même aperçu, par la brave M<sup>me</sup> Pélican, qui passait par là, assoiffée par la valse : c'est elle qui ressentira les effets de la potion reconstituante préparée, chaque semaine, pour un sénateur âgé ayant à rendre une visite de politesse. — Est-il besoin d'ajouter que Rose ouvre ses bras au « bouillant » Achille, pardonnant et pardonné. Bonami, au costume si succinct, voulait simplement prouver à M<sup>me</sup> Pélican que, n'ayant ni jambe de bois ni rien en nickel, il pouvait épouser sa nièce Bertine. Il y aura donc deux noces au lieu d'une. Tel est le canevas, pas bien original, mais suffisamment polisson — j'en connais qui ne s'en plaindront pas — sur lequel MM. Charles Clairville et Fernand Beissier ont brodé un spirituel vaudeville que M. Louis Varney, le compositeur de la *Femme de Narcisse*. — Ça fait toujours plaisir ! — a agrémenté d'une fort aimable musique. Le duo grivois de « Saprístil » et l'originale chanson des Mirlitons me paraissent être les clous de cette gracieuse partitionnette. Et nous avons eu la rentrée de M<sup>me</sup> Théo sur la scène où elle fit son premier début — je ne vous dirai pas quand, na ! — dans *Pomme d'Api* d'Offenbach et dans la *Jolie*



*Parfumeuse* où — nous le rappelions plus haut — elle eut jadis tant de succès. Ce succès, elle l'a retrouvé tout entier dans le *Brillant Achille*, lançant avec la gentillesse que vous lui savez le « Ah ! qu'il est chic ! » du premier acte, et disant avec une finesse que d'aucuns ne lui connaissent pas encore le « Ah ! sapristi ! » du second. On l'a applaudie, bissée, rappelée conjointement avec M. Huguenet, en qui, depuis bien longtemps nous avons prédit un Dupuis, et M. Regnard, ce roi des ahuris.

Le *Brillant Achille* terminait l'année résumée dans le tableau qui suit. Place maintenant au Théâtre-Lyrique...

	Nombre d'actes.	Date de la 1 <sup>re</sup> représenta- tion ou de la reprise.	Nombre de re- prés. pen- dant l'an- née.
<i>Mademoiselle Asmodée</i> , op.-com.	3 a. 5 t.		45
<i>Ma femme est espagnole</i> , vaud.	1		49
<i>La jolie Parfumeuse</i> , op.-com..	3	11 février	70
<i>La Méthode Lavoïdor</i> , vaud....	1		81
* <i>La femme de Narquoise</i> , opérette	3	14 avril	78
<i>Un lièvre au gîte</i> , vaudeville....	1	20 avril	39
* <i>Les Commis voyageurs</i> , vaud.	3	4 juin	18
<i>Perrochard</i> , vaudeville.....	1		12
<i>Les Bousigneul</i> , vaudeville.....	3	1 septembre	29
<i>Le Mariage aux lanternes</i> , op...	1	1 septembre	29
<i>L'essayeur</i> , vaudeville.....	1		52
* <i>Le brillant Achille</i> , op.-vaud..	3	21 octobre	48
<i>Jaunard et Vertillon</i> , vaud.....	1		48

## THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

A la *Fille de Fanchon la Vielleuse* qui date de l'année précédente, succède le 12 février, la *Cocarde Tricolore*, opéra-comique en trois actes, d'après les frères Cogniard, paroles de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Robert Planquette<sup>1</sup>. D'un vaudeville de Théodore et Hippolyte Cogniard, intitulé la *Cocarde Tricolore*, « épisode de la guerre d'Alger » joué, il y a soixante ans, sur le théâtre des Folies-Dramatiques d'alors, M. Maurice Ordonneau a tiré l'opéra-comique en question. Il va sans dire que notre librettiste a dû apporter de notables chan-

1. DISTRIBUTION. — Chauvin, M. *Gobin*. — La Cocarde, M. *Vauthier*. — Dumanet, M. *Guyon fils*. — Le Lieutenant, M. *Larbaudière*. — L'Aga, M. *Victorin*. — Laforet, M. *Berville*. — Ali, M. *Lacroix*. — M. Bosthonn, M. *M. Lamy*. — M. Isaac, M. *Mesmaecker*. — Bazoum, M. *Larroque*. — Nana-Sahib, M. *Rocher*. — L'hôtelier, M. *Jourdan*. — Thérèse, Mme *Thuillier-Leloir*. — Clara, Mlle *Zelo-Duran*. — Zelmire, Mlle *R. Van Lier*. — Mistress Bosthonn, Mlle *L. Tusini*. — Néara, Mlle *A. Genel*. — Zuleika, Mlle *Berny*. — Gulnare, Mlle *Germaine*. — Fathma, Mlle *Seguin*.

gements à la pièce d'antan. S'il a gardé les types légendaires des deux troupiers Chauvin et Dumagnet, il a coupé, sans hésiter, les personnages politiques de Prends-Donc (il faut toujours qu'il prenne quelque chose) et de « Qu'as-Tu et son parapluie », qui n'avaient plus aujourd'hui de raison d'être. Quant à la vieille « connaissance » du père La Cocarde, elle est devenue la gentille

Vivandière de la garnison,  
C'est Catin qu'on me nomme.  
Et je vends, comme de raison,  
A nos soldats l'rogomme...

Thérèse, recueillie comme le jeune Pierrot, par le vieux chevronné et épousant au dénouement son frère adoptif, devenu lieutenant. Nous sommes en 1830, devant Alger, qu'on parle d'attaquer cette nuit-là même; sur l'ordre du général de Bourmont, informé qu'un convoi portant des vivres, des bagages et des femmes au dey d'Alger va passer, escorté de Bédouins, nos soldats vont attaquer la caravane. Ils l'attaquent, en effet, et font la capture qu'ils se promettaient. Mais, grisé par la poudre en même temps que par l'eau-de-vie, le vieux La Cocarde a la langue trop longue; il se croit à la bataille des Pyramides, et parlant de la grande époque, il arbore la cocarde tricolore qu'il a pieusement gardée sur son cœur; le sergent Laforêt la saisit entre ses mains comme un signe de révolte, et voilà le vieux brave en un fort mauvais cas... Comment notre avant-garde, Chauvin et Duma-

net en tête, pénètre-t-elle par la ruse en la ville qu'assiège l'armée française, et tombe-t-elle en plein sérail de l'Aga, fertile en épisodes comiques : autant d'incidents de l'invraisemblance la plus parfaite et de la fantaisie la plus folle. Comment, au moment précis où, condamné à mort par le conseil de guerre, La Cocarde est couché en joue par le peloton d'exécution, les fusils s'abaissent-ils à la nouvelle du renversement du gouvernement de Charles X et des Trois Glorieuses : c'est ce que nous voyons à la dernière scène de la *Cocarde Tricolore*, assez heureux mélange de dramatique et de bouffonnerie, de militarisme et de gaudriole. Si Vauthier a composé avec infiniment de vérité et de talent sa figure de vieux grognard, Gobin n'a jamais eu peut-être plus de naturel et d'invention dans la farce, et je crois qu'il était difficile de tirer meilleur parti de ce type de Chauvin, tombé dans « l'abdomen » public, comme il dit, en estropiant tous les mots de façon si cocasse. Guyon, dans Dumanet, lui donne dignement la réplique et leur déguisement en « Jannissaires » comme leur pas de la Baleine amoureuse sont faits pour dérider tous les fronts. De concert avec M. Larbaudière, le gentil lieutenant a la voix joliment timbrée, M<sup>me</sup> Thuillier-Lenoir, en honnête cantinière, et M<sup>lle</sup> Zélo-Duran, en troublante odalisque, venue en ligne droite de la rue Vivienne, nous ont fait aussi agréablement que possible (il y a eu de nombreux bis) traverser tous les *ponts neufs* de la partition de M. Planquette. Mentionnons encore, pour ne rien



oublier, l'aimable minois de M<sup>lle</sup> Tusini en Anglaises d'opéra-comique. Charmants enfin, les décors de l'intérieur de palais arabe du second acte; les vues d'Alger et de ses environs du premier et du dernier. Très réussis, les costumes militaires de Job : de vrais Raffet... Néanmoins, en dépit de tous ces éléments de succès, la *Cocarde Tricolore* ne dépassera pas la trente-septième représentation.

15 MARS. — Reprise de *Joséphine vendue par ses sœurs*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré, musique de M. Victor Roger <sup>1</sup>. La pièce fut jouée pour la première fois aux Bouffes-Parisiens il y a juste six ans, et devint, avant *Miss Hélyett*, l'un des plus grands succès de ce théâtre... et du théâtre contemporain. Succès amplement justifié, d'ailleurs. L'idée première était drôle. L'esprit et la gaieté ne manquèrent, dans l'exécution, ni aux deux écrivains du libretto, ni au musicien. Ceux-là trouvèrent des mots vraiment amusants (ils sont restés tels ou à peu près); celui-ci, notre ami Victor Roger, a reçu du ciel en partage la bonne humeur et l'aimable facilité. Outre qu'il manie très ingénieusement la parodie et s'entend à jouer du pot-pourri comme du pastiche en adroit prestidigitateur, sa musique est toujours bien en scène, très gaillarde et très juste. Nous avons réentendu avec un véritable plaisir sa charmante partitionnelle.

1. DISTRIBUTION. — Alfred Pharaon, M. Guyon. — Montrose, M. Larbaudière. — Putiphar, M. Maurice Lamy. — Basquine, M<sup>lle</sup> Mily Meyer. — Mère Jacob, M<sup>me</sup> Macé-Moreau. — Joséphine, M<sup>lle</sup> Zélo-Duran.

Si *Joséphine* a gardé l'irrésistible gaminerie de Mily-Meyer en Benjamine (le meilleur rôle de toute sa carrière) et la verve de bon aloi de M<sup>me</sup> Macé-Montrouge en M<sup>me</sup> Cardinal-Pipelet, elle a fait de Montosol un ténor au lieu d'un baryton, ce qui nous a permis d'applaudir M. Larbaudière, chanteur plein de goût, et a changé de Lamy : le cadet ne vaut malheureusement pas l'aîné... Puis, elle a trouvé en M<sup>lle</sup> Zélo-Duran, une fort adroite interprète et en M. Guyon un plaisant Pharaon. Comment dans ces conditions n'eût-elle pas été favorablement accueillie aux Folies ?

3 MAI. — Première représentation des *Vingt-huit jours de Clairette*, vaudeville opérette en quatre actes de MM. Hippolyte Raymond et Antony Mars, musique de M. Victor Roger <sup>1</sup>. — L'action se passe « de nos jours » ; elle n'en est pas plus vraisemblable pour cela ; mais en matière de vaudeville et d'opérette, il faut être indulgent. Soyons indulgent.

Clairette Pastoureau, la nièce d'un maître d'armes d'Angoulême, — nous ne savions pas cette ville si belliqueuse, — épousa il y a un mois, dans des conditions aussi bizarres que romanesques,

1. DISTRIBUTION. — Gibard, M. *Vauthier*. — Vivarel, M. *Guyon fils*. — Michonnet, M. *Guy*. — Le Capitaine, M. *Victorin*. — Benoît, M. *G. Mesmaecker*. — Pépin, M. *Vavasseur*. — Le Vicomte, M. *Rocher*. — Poireau, M. *Jourdan*. — Le Gardien, M. *Fournier*. — Clairette, Mlle *Marg. Ugalde*. — Bérénice, Mlle *Mary Stelly*. — Michotte, Mlle *L. Tusini*. — Octavie, Mlle *Léa Demoulin*. — Charlotte, Mlle *Germaine*. — Claire, Mlle *Suzannah*. — Estelle, Mlle *Leloire*. — Virginie, Mlle *Lefaucheux*. — Mariette, Mlle *Flor*. — Première Cliente, Mlle *Larginy*.

Emile Vivarel, avocat consultant à Paris. La jeune fille se promenait dans la campagne; un bœuf allait se jeter sur elle; le jeune homme se trouva là juste à point pour l'arracher au danger. Que pouvait-elle bien faire pour son sauveur? Lui proposer sa main. Celui-ci eut l'audace de refuser. Elle le gifla. Et comme le giflé se déclarait mécontent, elle lui offrit une réparation par les armes : une, deux, touché! Boutonné, Emile Vivarel se déclara vaincu; il accepta. Vous voyez comme c'est simple... Partant pour Montargis, où, maréchal-des-logis au 33<sup>e</sup> hussards, il doit faire ses vingt-huit jours, Vivarel à expédié sa femme chez sa tante d'Angoulême... La bonne dame est justement absente. Que fait Clairette? Elle rapplique immédiatement à Montargis, ravie de surprendre son mari et de passer près de lui son temps de réserviste. La voilà bien surprise à son tour! Elle apprend qu'Emile n'est pas seul: une femme, se faisant appeler M<sup>me</sup> Vivarel, est descendue à l'hôtel de Paris. C'est Bérénice, la jolie modiste, son ex-maîtresse, à qui Vivarel n'a pas eu le temps d'annoncer son mariage et qui n'a rien trouvé de mieux que de le suivre en sa garnison. Tout le monde, au quartier, à commencer par cet entêté de Gibard, le «*chef*» la prendra pour la femme légitime de Vivarel; tout le monde, au contraire, prendra Clairette pour la maîtresse crampon dont il faut débarrasser le malheureux mari. Et pour commencer on l'enferme dans le bureau du major, où elle trouve les effets d'un réserviste retardataire. Elle

les endosse et répond à l'appel de Benoît... De plus en plus simple, n'est-ce pas ? Dès lors que Benoît n'est autre que Clairette, vous devinez les drôlatiques effets qui peuvent découler d'une pareille situation. Vous les devinez d'autant mieux que déjà vous avez vu, dans *Mam'selle Nitouche*, la même caserne de cavalerie : hussards ou chasseurs, c'est kif-kif. Très amusant, le duel de Clairette et du timide Michonnet, le réserviste gazier. Plus amusant encore le troisième acte. Les hussards ont été envoyés en grandes manœuvres. Le théâtre, partagé en deux, nous montre les deux chambres contiguës d'un château aux environs de Montargis. Dans l'une, le maréchal-des-logis Gibart, de concert avec son collègue et ami Vivarel, se prémunit comme il peut contre la fraîcheur d'une nuit d'automne. Dans l'autre Michonnet a vainement essayé de faire partager son lit à Benoît (Benoît, c'est Clairette, vous le savez), qui est passé, emportant toutes les couvertures dans le cabinet voisin.

C'est alors que, resté seul en son lit, Michonnet est pris par le mari pour M<sup>me</sup> Vivarel elle-même. — « Mais, allez-vous dire, nous avons déjà vu cela, au Palais-Royal, dans *Monsieur chasse!* » — Peu importe : ne l'aviez-vous pas vu auparavant, au même théâtre, dans le *Commandant Laripète*, et le troisième acte de la pièce de MM. Raymond et Mars n'a-t-il pas un honorable et vieil ancêtre dans le *Sourd ou l'auberge pleine* ? L'essentiel est qu'on ait ri, et je vous certifie qu'on s'en est donné à cœur joie, depuis le fond



de l'orchestre jusqu'aux galeries supérieures... de résister — résiste-t-on au fou rire de toute une salle ? — quand Benoît, le vrai Benoît revenant prendre sa place au régiment, on lui prouve — le capitaine s'y connaît — qu'il est une femme : la maîtresse de Vivarel, et que sur ses protestations on le colle au bloc, pour lui apprendre à répliquer, — et voilà notre Benoît accumulant les jours de salle de police sans y comprendre un traître mot. N'essayez pas davantage « d'expliquer » cette excellente folie, dénuée de prétention, et si heureusement agrémentée de la musique aimable et pimpante de M. Victor Roger. On a redemandé trois fois les couplets « Trotte, trotte » ! qui, joliment dits par M<sup>lle</sup> Ugalde, et repris en chœur par le 33<sup>e</sup> hussards, constituent le final du second acte ; trois fois aussi, on a voulu entendre la chanson de caserne (populaire dans l'armée, paraît-il) qu'enlèvent de verve MM. Guy et Vauthier. On a fait de même un succès aux gentils couplets du troisième acte : « Pourquoi donc que j'accepterai de l'argent » dits d'une voix fraîche par M<sup>lle</sup> Tusini. M<sup>lle</sup> Marguerite Ugalde porte crânement, en comédienne de race, le dolman de hussard, qui lui sied délicieusement. Impossible de jouer avec plus de bonne humeur et d'entrain le rôle de Clairette, qui comptera, certes, au nombre de ses plus brillantes créations. M. Guy est un Michonnet étonnamment gai ; M. Mesmacker un Benoît extraordinairement ahuri ; M. Guyon fils met du naturel en son rôle de Vivarel ; M. Vauthier une

exubérance de bon aloi dans celui du maréchal-des-logis Gibard, s'entêtant à tout embrouiller ; M. Victorin enfin tient fort adroitement le rôle du capitaine de réserve faisant à l'occasion son honnête commerce de marchand de vins en gros. Si, avec de pareils moyens d'action sur le public, la gentille Clairette ne mène pas vaillamment à la victoire le brave régiment de hussards où elle fait si plaisamment ses 28 jours, c'est à désespérer à tout jamais de l'armée française et de la joyeuse bouffonnerie, sur la scène des Folies-Dramatiques. Réponse : Deux cent-cinquante représentations.

17 JUILLET. — Première représentation de *Miss Robinson*, pièce en trois parties de M. Paul Ferrier, musique de M. Louis Varney <sup>1</sup>. A propos de cette *Miss Robinson*, il ne m'a pas semblé utile de me livrer à de minutieuses recherches au moyen desquelles j'aurais pu donner la liste des ouvrages dramatiques empruntés au roman célèbre de Daniel de Foë. A l'exception du drame du Pixérécourt qui fut joué plus de trois cent fois en l'an 1816, aucun, d'ailleurs, n'a complètement réussi. Et je ne crois pas qu'avant Offenbach les aventures de Robinson aient séduit l'imagination d'aucun musicien en renom. Cormon, le père

1. DISTRIBUTION. — Robinson Crusôé, M. Vauthier. — Capédiou, M. Simon-Max. — Bounderby, M. Guyon fils. — Le Mikado, M. Riga. — Atkins, M. Bellucci. — Vendredi, M. Dacheux. — Tokoido, M. Lacroix. — Samedi, M. Mesmaecker. — Kavasasaki, M. Vacasseur. — M. Locksmitt, M. Rocher. — Eva, Mme Simon-Girard. — Asaksa, Mlle J. Sautier. — Lily, Mlle Tusini. — Mouskotima, Mlle Clément. — Ellen, Sakaidja, Mlle Aline Vauthier. — Jousima, Mlle Flor. — Elisabeth, Mlle Delannay. — Lucy, Mlle Gorins.

loutours jeune du maître peintre Fernand Cormon, et Hector Crémieux, qui, dernièrement, mettait fin à ses jours, étaient les auteurs d'un *Robinson Crusoë* représenté, il y a vingt ans, à l'Opéra-Comique et interprété par Montaubry, Ponchard, Sainte-Foy, Crosti ; Mmes Galli-Marié et Cico, sans oublier M<sup>lle</sup> Girard, la mère de M<sup>me</sup> Simon-Girard, qui y obtenait un véritable et très grand succès d'actrice et de cantatrice. Voyons ce que nous conte M. Paul Ferrier. — Miss Eva Boucherby, la charmante fille d'un riche négociant de Plymouth, s'est éprise d'une belle passion pour Robinson Crusoë, dont elle dévore les abracadrantes aventures, publiées par la *Gazette de Leyde*. Aussi vous pouvez juger de la joie qu'éprouve la blonde enfant, quand son père lui annonce l'arrivée, sur l'*Etoile Polaire*, d'un de ses clients les plus considérables... qui n'est autre que l'illustre Robinson. En fille gâtée quelle est, Eva obtient sur l'heure de Boucherby qu'il offre lui-même sa petite main au célèbre voyageur dont elle a fait son idéal. Un si bon père n'a, comme vous pensez, absolument rien à refuser à sa fille, et à peine Robinson est-il apparu, portant au menton une superbe barbe blonde et coiffé de son bonnet de poil de chèvre qu'il est requis comme mari de la romanesque petite Anglaise. Robinson se déclare aussi surpris que flatté d'une telle proposition qui demande pourtant quelques instants de réflexion. Puis, il s'en va faire un brin de toilette, et rentre, bientôt après, très correctement rasé et fort élé-

gamment costumé en marquis à la mode du dix-septième siècle. Eva avait rêvé d'un homme qui mangerait avec ses doigts, boirait dans le creux de sa main et coucherait sur un lit de feuilles sèches. Elle est promptement désillusionnée en voyant son héros, mis comme un petit maître, saluer en grand seigneur, debiter des fadaïses aux femmes, boire et manger comme tout le monde et faire de l'œil à un confortable lit de plume. Ce n'est pas ça du tout !... Et, lorsqu'elle apprend que l'intention de Robinson, une fois marié, est de renoncer désormais à toute expédition et de finir tranquillement ses jours comme un bon bourgeois de la libre Angleterre, elle oblige son père à reprendre sa parole. Redevenu libre, Robinson reconnaît en effet qu'il n'était pas fait pour le mariage, et annonce son embarquement immédiat sur le *Roi Richard*, en partance pour les Indes. C'est alors — oh ! les femmes — que, retrouvant le héros de ses rêves, Eva veut à tout prix le suivre et force son bonhomme de père à laisser là toutes ses affaires pour accomplir avec elle le lointain voyage. Et ils partent tous trois, accompagnés du fidèle marin Capédiou et de la gentille Lily, la non moins dévouée camériste d'Eva.

Sillonant les mers, le *Roi Richard* est assailli par la plus effroyable des tempêtes, qui ne fait qu'une bouchée du navire et de son capitaine, Robinson, restant le dernier à bord, comme c'est son devoir. Au milieu de la tourmente, Bunderby, sa fille et ses deux domestiques sont



jetés, comme par hasard, dans l'île, la fameuse île de Robinson, où justement ils devaient faire escale, en allant aux Indes. Il y trouve Vendredi, que son maître a laissé roi, et dont le « peuple » se compose d'un seul et unique sujet, Samedi. Renouvelant les originales inventions de Robinson, ils s'installent dans l'arbre fameux, s'habillant de peaux de bêtes et de feuilles vertes. Alors, nous voyons Eva imiter aussi exactement que possible le modèle qu'elle adore, se travestir ingénieusement, y compris la traditionnelle culotte, en Robinson Crusoe tel que nous nous le rappelons portraicturé dans nos livres d'enfants, et nous l'entendons, se rappelant le moyen qu'il employait pour attirer les oiseaux, chanter si délicieusement que les ramiers charmés viennent d'eux-mêmes se poser sur son bras et la coiffer de leurs ailes.

Mais, voilà qu'au moment où nos naufragés rassérénés souhaitent gaiement la fête à Bunderby, ils sont attaqués par une troupe de sauvages anthropophages... Heureusement, et malheureusement, le bruit du combat attire à leur secours le commandant du navire stoppant dans les eaux voisines de l'île : c'est Atkins, un ex-marin de Robinson qui, puni pour son indiscipline, s'est fait corsaire, et a recueilli à fond de cale son ancien maître, miraculeusement sauvé des flots qui allaient l'engloutir à tout jamais.

Atkins se vengera en les vendant comme esclaves, eux et Robinson, au premier port où on atterrira. Mais Vendredi est là pour les sau-

ver : il a aperçu le canot du capitaine, et maîtres de la barque ils échapperont au sort que leur réservait le corsaire. Nous les retrouvons à Yeddo — ô le délicieux Japon à ravir M. Guimet lui-même ! — où, déguisés en baladins, ils font tout ce qui concerne leur métier de forains. Robinson y est aussi, embauché par le Mikado comme « conteur d'histoires » de sa fille Asaksa. Le souverain découvre la ruse de nos faux baladins, et les condamne tous à être enfermés dans des potiches scellées du sceau royal, et jetés par-dessus le pont dans le fleuve aux eaux profondes.

Le Mikado a compté sans sa fille qui, profitant de la Matsouri, — grande fête où l'on promène à travers le Japon les idoles du pays — peut ainsi faire passer à la ville prochaine nos prisonniers tirés de leurs potiches et enfermés, cette fois pour leur salut, dans les statues des dieux. Ils s'embarquent alors pour Plymouth, où nous les voyons joyeusement arriver par un beau soir d'été.

Tel est le doux canevas sur lequel M. Louis Varney a brodé une partition infiniment gracieuse et vraiment distinguée. Ce sont de véritables pages musicales que la scène de la lecture de la *Gazette de Leyde* ; les couplets d'Eva : « Qu'il est beau, M. Robinson ! » et le final du premier acte : « Vogue la caravelle » ; la valse des Ramiers, au second, la chanson de Tokio « Aux temps d'autrefois » et la pittoresque cérémonie bouddhique du troisième. Je ne crois pas non plus que le

joyeux compositeur des *Mousquetaires au couvent* ait jamais rien écrit de plus spirituellement discret que le menuet : « Quand ces nobles demoiselles » et surtout que le quatuor : « Enfin nous avons fait naufrage »... Qu'elle soit travestie en vrai Robinson Crusoë, ou costumée en pure Japonaise, M<sup>me</sup> Simon-Girard est aussi charmante à regarder qu'agréable à entendre, la plus solide, et de beaucoup, de nos divas d'opérette, avec une fraîcheur de voix, une sûreté dans le chant et une autorité dans le jeu qui lui donnent sans conteste la première place au rang des étoiles du genre. Bien secondée d'ailleurs, en la circonstance, par MM. Guyon fils, Vauthier, Simon-Max et par M<sup>lles</sup> Saulier et Tusini. Quant à la somptueuse façon dont M. Albert Vizontini a monté *Miss Robinson* sur la scène des Folies-Dramatiques, ainsi qu'il l'eut fait magnifiquement sur celle de la Gaité, c'est une pure merveille de luxe véritable, de parfait bon goût et d'ingéniosité toute raffinée. Voilà bien la pièce à spectacle — les nombreux changements à vue s'y font de la manière la plus prompte et la plus originale du monde, la salle étant subitement plongée dans une complète obscurité — voilà bien, dis-je, la pièce attendue par les familles, qui n'y trouveront pas le plus petit mot à reprendre : aussi les verrons-nous se ruier à *Miss Robinson* du jour de l'an jusqu'à Pâques... ou à la Trinité de l'année 1893. Celle-ci se résume dans le tableau suivant :

www.libtool.com.cn

	Nombre d'actes	Date de la 1 <sup>re</sup> représent. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
<i>La Fille de Fanchon la vielleuse,</i> opéra-comique.....	4 a. 5 t.		43
<i>Serment d'Huissier,</i> vaudeville.	1		61
<i>L'Entr'acte,</i> vaudeville.....	1	6 février	73
<i>La Cocarde tricolore.</i> op.-com.	3	12 février	37
<i>Joséphine vendue par ses sœurs,</i> opéra-bouffe .....	3	15 mars	34
<i>Les Mousquetaires au Couvent,</i> opéra-comique.....		16 avril	21
<i>Les Vingt-huit-jours de Clai- rette,</i> vaudeville-opérette.....	4	3 mai	236
<i>Dans le train,</i> vaudeville.....	1	3 mai	33
<i>Le Mari d'Hortense,</i> vaudeville.	1	1 <sup>er</sup> juin	199
<i>Bien élevée,</i> vaudeville.....	1	8 décembre	19
<i>Miss Robinson,</i> pièce.....	3 part.	17 décembre	15



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## THÉÂTRE CLUNY

Après le premier spectacle de l'année qui est le même que le dernier spectacle de l'année précédente, le théâtre Cluny, donne le 25 janvier, la première représentation de *Popote*, vaudeville en 3 actes <sup>1</sup>, de MM. Gugenheim et de Jassaud, auquel on adjoint bientôt, le 2 mars, un spectacle d'un nouveau genre, *Un Rêve au pays du bleu*, féerie lumineuse en 3 parties, de MM. E. Depré et H. de Calliac, musique de M. de la Tombelle. Spectacle sans grand attrait <sup>2</sup> auquel succèdent d'abord le 10 mars la reprise de *Trois femmes pour*

1. DISTRIBUTION. — Persinard, M. *Dorgat*. — Isidore, M. *Allart*. — Dagonet, M. *Numas*. — Jules, M. *Leroux*. — Antoinette, Mme *Aciana*. — Mme Dupont, Mme *Bilhaut*. — Alice, Mme *Doriel*. — Régina, Mme *Luceuille*. — Mariette, M<sup>me</sup> *Selmer*.

2. Le 25 janvier avait eu lieu la première représentation d'une comédie en un acte, de M. Hérault, *le Mariage de César*, joué par MM. Muffat, Lefèvre, Cousin, Mmes Deley, Arlette.

un mari <sup>1</sup> et le 29 mars celle des *Chemins de fer* <sup>2</sup>.

Le 6 mai, première représentation de la *Mission de Prosper* <sup>3</sup>, vaudeville en trois actes de M. Albert Barré.— Pour plaire à sa future belle-mère, M<sup>me</sup> Brusquet, qui s'est mise en tête d'entrer, grâce à son gendre, dans le monde officiel, Prosper Cabissol se fait donner « une mission ». Le malheur est que celui qui la lui donne est, non point le ministre de l'intérieur, faiseur de préfets et de sous-préfets, mais un simple attaché, bon fumiste de son état, son ami Castignac en l'adressant à Bourges, à la coquette M<sup>me</sup> Gérardot, devant décider son mari à se présenter à la députation, il le remet dans les gif-

1. DISTRIBUTION. — Carindol, M. *Dorgat*. — Dubochard, M. *Véret*. — Dardenbois, M. *Lureau*. — Raoul, M. *Numas*. — Boxoon, M. *Leroux*. — Baptiste, M. *Muffat*. — André, M. *Le Gallo*. — L'adjoint, M. *Legrenay*. — M<sup>me</sup> Bassinet, M<sup>me</sup> *Cuinet*. — M<sup>me</sup> Carindol, M<sup>me</sup> *Bilhaut*. — Pigeonnette, M<sup>me</sup> *Luceuille*. — Juliette, M<sup>me</sup> *Doriel*. — Françoise, M<sup>me</sup> *Lurmont*. — Euphémie, M<sup>me</sup> *Daubray*. — Miss Victoria, M<sup>me</sup> *Bérette*.

2. DISTRIBUTION. — Ginginet, M. *Véret*. — Courtevoit, M. *Dorgat*. — Tapiou, M. *Lureau*. — Bernardon, M. *Allart*. — Jules, M. *Numas*. — Lucien, M. *Le Gallo*. — Premier chef de gare, M. *Muffat*. — Troisième chef de gare, M. *Leroux*. — Deuxième chef de gare, M. *Legrenay*. — Chef du buffet, M. *Lefèvre*. — Ernest, M. *Cousin*. — Legosillard, M. *Morain*. — Clément, M<sup>me</sup> *Aciana*. — Colombe, M<sup>me</sup> *Monset*. — Miss Jenny, M<sup>me</sup> *Doriel*. — Pauline, M<sup>me</sup> *Berthay*. — Gudule, M<sup>me</sup> *Lurmont*. — Lisette, M<sup>me</sup> *Sellier*. — Demoiselle du buffet, M<sup>me</sup> *Blancheta*. — Hortense, M<sup>me</sup> *Martine*.

3. DISTRIBUTION. — Prosper, M. *Numas*. — Gérardot, M. *Véret*. — Vincent, M. *Dorgat*. — Fabignan, M. *Allart*. — Cabissol, — M. *Leroux*. — Castignac, M. *Le Gallo*. — Simon, M. *Muffat*. — Le Commissaire, M. *Lefèvre*. — Jean, M. *Hamelin*. — Edgard, M. *Cousin*. — Un garde, M. *Morain*. — Pauline, M<sup>me</sup> *Aciana*. — Léontine, M<sup>me</sup> *Luceuille*. — M<sup>me</sup> Brusquet, M<sup>me</sup> *Doriel*. — Julie, M<sup>me</sup> *Daubray*. — Gertrude, M<sup>me</sup> *Bérette*. — Marguerite, M<sup>me</sup> *Nitss*.

fes de son ancienne maîtresse Paulette, qui vit actuellement avec Gérardot, mais qui regrette son petit Prosper et se cramponne. La situation se complique par ce fait que la villa de Bourges est déjà habitée. Par qui?... Par l'oncle de Prosper, Cabissol, aussi Prosper que son neveu et filant le parfait amour avec la vraie M<sup>me</sup> Gérardot. Elle se complique encore par l'arrivée de M<sup>me</sup> Brusquet, prévenue par une lettre anonyme, œuvre de la jalouse Paulette, et par l'entrée du commissaire, venant dresser procès-verbal d'un délit d'adultère. *Procès-verbal* était justement le titre d'un vaudeville signé Albert Barré et déjà indigne de l'auteur d'*Antonio père et fils*. Prosper ayant manqué son mariage, en est réduit à signer un nouveau bail avec Paulette, et M. Barré a laissé échapper, cette fois encore, l'occasion de nous divertir. Le premier acte avait paru long, laborieux, presque lugubre. Le second secoua les rires de quelques amateurs du vieux qui-proquo. Quant au troisième, je vous défie de compter le nombre des entrées et des sorties oiseuses et inutiles : Bref, ce vaudeville ne réussit point et ne méritait pas de réussir. Quelques jours après, le 13 mai, nouveau spectacle composé de la *Partie d'échecs*<sup>1</sup> comédie en un acte de M. Paul Ferrier, et du *Docteur Jojo*<sup>2</sup>, vaudeville en

1. Jouée par MM. Muffat, Lefèvre, Cousin, Hamilton, M<sup>mes</sup> Berthay, Guéret.

2. DISTRIBUTION. — Joséphin-Bichard, M. Numas. — Courtelin, M. Véret. — Cocherel, M. Allart. — Oscar, M. Le Gallo. — Adrien, M. Leroux. — Hermance, M<sup>me</sup> Aciana. — M<sup>me</sup> Courtelin, M<sup>me</sup> Bilhaut. — Eugénie, M<sup>me</sup> Doriel. — Ida, M<sup>me</sup> Lu-



trois actes de M. Albert Carré. Deux reprises auxquelles succéderent le 9 juin deux reprises encore : celle de *Brelan de troupiers* <sup>1</sup>, vaudeville en un acte de Dumanoir et Etienne Aragon et *Monsieur de Baubijon* <sup>2</sup>, comédie en trois actes de MM. Hypolyte Raymond et Georges Petit, emprunts faits au répertoire du Théâtre du Palais-Royal <sup>3</sup>.

Puis vient, le 9 juillet, la première représentation du *Bijou de Stéphana* <sup>4</sup>, folie-vaudeville en trois actes de MM. Bernède et Dubarry. Le *Bijou de Stéphana* c'est un petit instrument, soi-disant inventé par sir Gaveston, qui, sous la forme d'une humble boîte de sardines, indiqué, placé sur le cœur de l'amoureux, à quel point il est sincère... Si oui, il sonne énergiquement ; si

*ceuille*. — Blanche, Mme Daubray. — Virginie, Mme Lurmon.  
— Lise, Mme Berney.

1. DISTRIBUTION. — Eléonore, M. Lureau. — Valentin, M. Lureau. — Père Gargousse, M. Lureau. — Gato-Cabr, M. Muffat. — Mme Portugal, Mme Cuinet. — Césarino, Mme Gallayx.

2. DISTRIBUTION. — Pélussin, M. Vêret. — Molincharl, M. Allart. — Cavaillon, M. Numas. — Veaucontour, M. Le Gallo. — Vipérac, M. Leroux. — Armande, Mme Berthay. — Delphine, Mme Giverny. — Balbine, Mme Berney. — Agathe, Mme Bernay.

3. En même temps que ces deux dernières pièces on donna au lever du rideau, *Mademoiselle Tata*, vaudeville en un acte de M. Gugenheim joué par MM. Hamilton, Cousin et Mlle Berthay.

4. DISTRIBUTION. — Rubineau, M. P. Vêret. — Sir Gaveston, M. Lureau. — De Longuefuge, M. Allart. — Oscar, M. Numas. — Briscart, M. Muffat. — Jules, M. Leroux. — Auguste, M. Hamilton. — De Ligny, M. Lefèvre. — Justin, M. Morain. — Mme Rubineau, Mme Cuinet. — Stéphana, Mme Gallayx. — Flora, Mme Bi'haut. — Corpulencia, Mme Canti. — Charlotte, Mme Delaval. — Jeannette, Mme Lurmon. — La Marquise, Mme Berthay. — Nelly, Mme Giverny. — La Comtesse, Mme Cerney. — Baby, Mme Berney. — Betty, Mme Dastie. — Lucy, Mme Chanos. — Jenny, Mme Frédorf. — Gretty, Mme Marzac.

non, il demeure muet comme une carpe. Stéphanina l'appelle cyniquement le « dépisteur de lapins ». Quelle est cette Stéphanina ? Une aimable cocotte à la recherche de la forte somme qui lui permettra de vivre honnêtement et bourgeoisement. Abandonnée par Oscar, à la veille d'épouser M<sup>lle</sup> Charlotte Rubineau, elle vient, à Honfleur, relancer M. Rubineau et s'ingère dans la famille, où elle se fait passer pour une nièce venue d'Amérique, et où elle fait la conquête du fils. L'idée de cette pièce a traîné un peu partout, et la folie se dessine en un second acte, où l'on voit sir Gaveston, le Mormon, sa sixième femme et ses six filles accompagnant joyeusement, le bas noir en l'air, le « pas du Moulin-Rouge », imité de *Ma Cousine* par M<sup>lle</sup> Gallayx. Dispensez-nous, je vous en prie, de porter un jugement sur « l'œuvre » de ces jeunes gens... Vous avez deviné que M<sup>me</sup> Rubineau surprend les seize jambes en l'air, tout comme elle a surpris son mari aux pieds de Stéphanina ; mais vous pensez que tout s'arrangera, d'autant mieux que Stéphanina repartira pour l'Amérique. Stéphanina, c'est M<sup>lle</sup> Gallayx, qui a la voix de M<sup>me</sup> Chaumont et l'allure suffisamment canaille ; Rubineau, c'est l'excellent Vêret, qui amuse toujours ; M<sup>me</sup> Rubineau, c'est M<sup>me</sup> Cuinet, et sir Gaveston, l'infatigable Lureau. Un joli décor d'Honfleur, avec vue du Havre, au premier acte, était le clou attractif de cette pièce folle ; il n'y manque qu'un souffle de brise marine.

Le 26 août, deux premières représentations :

La *Femme du Commissaire* <sup>1</sup>, comédie en trois actes, de M. Maurice Hennequin; *On ne badine pas avec l'honneur* <sup>2</sup>, comédie en un acte de MM. Paul Ginisty et Jules Guérin. Par la façon amusante dont M. Maurice Hennequin emmêle et déraèle les imbroglios, on reconnaît tout de suite qu'il est le digne fils de son père. Il est impossible de raconter dans tous ses détails, la *Femme du Commissaire* qui abonde en situations drôles, en mots amusants, et dont le dernier acte, généralement mauvais en ce genre de pièces, est, au contraire, fin, désopilant, et touche à la vraie et bonne comédie. En un mot, vous saurez donc que, grâce à l'influence de l'amant de M<sup>me</sup> Montbrisard, le mari de celle-ci sera nommé commissaire de police. Pour sa première affaire, il sera chargé de pincer en flagrant délit d'adultère M<sup>me</sup> Boismorand, demeurant à l'étage au-dessous. Nécessairement, il se trompera; l'amant de M<sup>me</sup> Montbrisard sera pris pour celui de M<sup>me</sup> Boismorand, et de là découlera une foule de quiproquos que vous voyez d'ici. La donnée n'est peut-être pas très neuve, mais cette bouffonnerie est menée rondement, et l'arrivée du second commissaire est une véritable trouvaille;

1. DISTRIBUTION. — Montbrisard, M. *Veret*. — Boismorand, M. *Lureau*. — Chamoiseau, M. *Allart*. — Duvernet, M. *Numas*. — Périnel, M. *Legallo*. — Langlois, M. *Muffat*. — Jean, M. *Leroux*. — Gaston, M. *Hamilton*. — Un agent, M. *Morain*. — Aurélie, M<sup>lle</sup> *Luceville*. — Clotilde, M<sup>lle</sup> *Giverny*. — Sophie, M<sup>lle</sup> *Cernay*.

2. DISTRIBUTION. — Chevarrenc, M. *Muffat*. — Le baron, M. *Leroux*. — Etiennette, M<sup>lle</sup> *Azimont*. — Marguerite, M<sup>lle</sup> *Marcilly*.

ce rôle est composé à ravir par M. Legallo, un jeune artiste appelé certainement à devenir une personnalité : il le joue avec originalité, entrain. D'ailleurs, l'ensemble de la troupe de Cluny est excellent : M. Allart est absolument parfait en vieille ganache involontairement mêlée aux aventures de Montbrisard et de Boismorand ; MM. Véret, Lureau, Numas et Leroux sont bons comme toujours ; M<sup>me</sup> Luceuille est une artiste consciencieuse et M<sup>lles</sup> Giverny et Cernay sont agréables à voir.

Le nouvel acte des auteurs de *Deux tourtereaux ! On ne badine pas avec l'honneur*, est ironique et amer, mais il est spirituellement traité et les situations sont bien observées. Dans l'espace de quinze jours la pièce a été lue, acceptée, et nous ne croyons pas que M. Marx, qui l'a prise presque de force, ait lieu de s'en repentir, car le public lui fait un véritable succès. Un vieux campagnard ne badinant pas avec l'honneur vient voir sa fille soi-disant en service à Paris. Celle-ci, connaissant les principes sévères de son père et sachant qu'il la tuerait s'il apprenait jamais qu'elle n'est qu'une femme galante, endosse les vêtements de sa bonne et prend sa place pour un jour. Inutile sacrifice dont elle se repend vite, car son père, après l'avoir félicitée de sa bonne conduite, arrive à regretter qu'elle n'ait pas légèrement badiné avec l'amour et l'accable de reproches en lui disant qu'elle n'est qu'une sotte de ne pas avoir fait comme sa maîtresse. Elle pourrait au moins aider son pauvre vieux père et lui



acheter le lopin de terre qu'il convoitait si ardemment. Tel est le sujet de cette pièce, prise presque de force, par M. Marx, aux auteurs, puis lue et apprise en quinze jours. L'habile directeur n'eut pas lieu de se repentir de son audace, car son affiche ainsi composée fournit de longs jours de prospérité à son théâtre.

Les premiers jours d'octobre furent consacrés par M. Léon Marx à l'installation de la lumière électrique dans son petit théâtre du Boulevard Saint-Germain, et il profitait de l'occasion pour nettoyer sa salle de fond en comble. Après quelques soirées de relâche, il donnait, le 15 octobre, la première représentation de *la Tournée Ernestin*<sup>1</sup>, vaudeville en quatre actes et six tableaux, de M. Léon Gandillot. — L'auteur des *Femmes collantes* et de *Ferdinand le Noceur* n'avait pas été précisément heureux une première fois, sur la rive gauche, avec une comédie-bouffe intitulée *l'Enlèvement de Sabine*. Aujourd'hui, mûri par l'expérience, il nous donne un grand vaudeville à couplets et à spectacle, dont l'allure bon enfant

1. DISTRIBUTION. — Ernestin, M. Lureau. — Chapuzot, M. Dorgat. — Breschmoll, M. Vêret. — Abricotarès, M. Allart. — Léonard, M. Numa. — Gaston, M. Le Gallo. — Merlampin, M. Muffat. — Saint-Adolphe, M. Leroux. — Manoël, M. Hamilton. — Faucigneul, M. Lefèvre. — Gontrano, M. Boutière. — Frascatelli, M. Cousin. — Bassinet, M. Lagrange. — Le Docteur, M. Picard. — Baluchon, M. Fouet. — Nelly-Rosier, Mme Aciana. — Lucette, Mme Doriel. — Mme Francheville, Mme Cuinet. — Mme Baluchon, Mme Bilhaut. — Mme Faucigneul, Mme Lurmont. — Philomène, Mme Azimont. — Mèa, Mme Giverny. — Georgina, Mme Cernay. — Jeanne, Mme Marcilly. — Pâquerette, Mme Cl. Andrée. — Cécile, Mme Cernay. — Mary Stuart, Mme Delorme. — Stéphanie, Mme Berthay. — Mireille, Mme Gabrielle, — Francheville, Mme M. Masquillier.

et la gaieté débridée, la verve joyeuse et la fantaisie désopilante sont faites, non seulement pour retenir l'habituelle clientèle de Cluny, mais pour attirer au boulevard Saint-Germain le tout Paris de l'autre rive.

Les tournées dramatiques de nos étoiles des deux sexes devaient naturellement prêter à la satire. De la part d'un aussi fin observateur que M. Gandillot, on était en droit d'en attendre une plus mordante. L'auteur s'est contenté de la fable vaudevillesque que voici : Le rideau se lève par une soirée de contrat à l'hôtel Continental, où, avant de partir pour l'Amérique, se font entendre, moyennant les jolis cachets que vous devinez, le chanteur en vogue et la diva d'opérette à la mode. Ernestin, singeant Paulus ou Kam-Hill, dit, de sa voix la plus fausse du reste, une chanson, le *Maître d'armes* Nelly Rosier fait applaudir les gentils couplets de la *Femme du bicycliste*. Il n'en faut pas plus pour désunir des fiancés, qui ne paraissent pas, d'ailleurs, fort épris l'un de l'autre. Gaston s'amourache de la séduisante divette ; Lucette se toque du bel Ernestin. Et tous deux s'accordent pour planter là le notaire et son contrat, et pour filer en Amérique sur le paquebot qui emporte leurs respectives idoles. — « Je déteste mon fiancé, écrit Lucette à ses parents, c'est pourquoi je pars avec lui. » — « Je ne puis sentir la jeune fille que vous voulez me faire épouser, écrit Gaston à son père, c'est pour cela que je m'enfuis avec elle ! »

Nous voici à Bordeaux, sur le quai des Transa-

tlantiques, où l'impresario Breschmoll fait faire l'appel de ses pensionnaires, et consent à engager avec dédit nos deux jeunes gens aux appointements mensuels de 600 francs *payés par eux*. « Un dédit de vingt-cinq mille francs, s'écrie Lucette : nous sommes de vrais acteurs ! » Et le paquebot les emporte, en même temps qu'Ernestin, en même temps que Nelly, d'ailleurs accompagnée par son amant, le brave bourgeois Chapuzot qui, n'aimant au monde que « Nelly, sa femme et ses enfants », n'hésite pas un instant à planter là sa famille et ses affaires pour suivre par de là les mers la séduisante diva. Un fort ingénieux décor nous permet d'embrasser d'un seul coup d'œil, à l'acte suivant, la salle, la scène, les coulisses et le foyer des artistes du théâtre exotique où se donnent, avec le plus vif succès, les représentations de la troupe française. Non content d'apporter à Ernestin les insignes de la croix de commandeur du Mérite civil et militaire, Son Excellence le ministre de la République de Santa-Baccara fait à la belle Nelly une cour des plus pressantes : « Appelez-moi Antonio tout simplement, je vous dirai pour-quoi. » Si Chapuzot le gêne, il se déclare prêt à le faire arrêter. Mais Nelly a prévu le cas : elle charge Gaston, qui n'a rien obtenu d'elle et n'obtiendra rien, de retenir son crampon, et c'est ainsi que, pour souper avec le puissant ministre, elle saura se débarrasser à la fois des deux gêneurs. Puis c'est en vain qu'elle parle de départ : afin de garder plus longtemps la troublante créa-

ture, le ministre provoque une révolution : à Santa-Baccara n'y en a-t-il pas une, régulièrement, tous les deux mois ? Cette fois, le parti civil s'unit par miracle à son habituel ennemi, le parti militaire, pour offrir la présidence... à qui ? Au plus digne, à Ernestin... qui accepte, aux acclamations enthousiastes de la population, et, promet, pour faire contraste avec son prédécesseur, d'être un président plutôt gai.

Mais la fortune change : Ernestin en a pour vingt-quatre heures, au bout desquelles le voilà, précipité du pouvoir et chassé du pays, errant dans la dèche la plus noire, avec ses camarades qu'a lâchés l'impresario emportant la caisse à travers une ville d'Amérique qui n'a même pas de théâtre. Les uns se sont faits marchands de journaux, enrôlés dans la ligue contre l'abus des femmes et du tabac, et débitant sur un couplet des mieux réussis : « Vous perdrez vos cheveux, vous perdrez vos dents », l'*Anti-Cocotte* et le *Martyrologe de la Nicotine*. Les autres, sur le conseil d'un tavernier belge, qui, lui aussi, a été président de la République... huit jours, à Santa-Baccara, se griment et se noircissent en ministres, les troupes de minstrels ayant toujours beaucoup de succès en ce pays. Il faut voir encore nos comédiens retrouver leur impresario, que, devenus à bon droit défiant, ils ne lâcheront plus qu'il ne les ait rapatriés. Il faut applaudir, sur l'air de « Mon camarade fait la même chose que lui », le charmant duetto des deux fiancés, qui savent désormais à quoi s'en tenir sur les



fantoches où ils avaient mis leur idéal, et s'aperçoivent enfin qu'ils sont bien trop gentils l'un et l'autre pour ne pas s'aimer. Ce couple de jeunes gens bien élevés projette à travers la pièce un délicieux parfum d'innocence et de candeur qui contraste très heureusement avec les mœurs plus ou moins lâchées de nos cabotins en tournée. M<sup>lle</sup> Doriel, aussi intelligente que mignonne et M. Le Gallo, toujours plein de fantaisie, réalisent à merveille ces deux types de frais amoureux.

Renforcée pour la circonstance, puisque la pièce ne comporte pas moins d'une quarantaine de rôles, la vaillante et excellente troupe de Cluny donne avec un ensemble parfait. M. Lureau un Ernestin convaincu de son mérite, est fort amusant quand il indique à M<sup>lle</sup> Doriel la façon de dire avec finesse le « Ça fait toujours plaisir » de la *Femme de Narcisse*. M<sup>me</sup> Aciana, l'étoile féminine de la troupe, joue très adroitement le rôle de Nelly, où l'auteur lui a fourni l'occasion de nous prouver qu'elle était et est encore une chanteuse fort agréable. M. Allart, si habile à se grimer, paraît plus jeune que jamais dans le personnage d'Antonio Abricotarès, le ministre de Santa-Baccara ; M. Véret, dans Breschmoll, nous donne le vivant portrait de Pradeau, et nous n'aurions garde d'oublier M. Numas, un régisseur très naturel ; M. Dorgat, fort plaisant dans le protecteur ; puis M. Leroux, qui réussit la silhouette de l'ex-premier rôle de la Porte Saint-Martin, tombé dans les utilités d'opérette, et ne

pouvant articuler une phrase sans « vibrer » quelque souvenir du répertoire qu'il a joué aux côtés de Paulin Ménier.

Pour monter la *Tournée Ernestin* avec de véritables orgies de mise en scène et de décors, M. Marx a fait des folies. Ne le plaignons pas, car, s'il a largement ouvert son coffre-fort, il devait le remplir jusqu'aux bords avec les recettes que lui rapportait l'éclatant succès de cette pittoresque bouffonnerie.

L'année était close<sup>1</sup> au théâtre Cluny sur ce joyeux vaudeville et l'histoire de 1892 se résumait dès lors dans le tableau suivant :

1. Le 18 décembre, première représentation de *Niniche*, saynète de MM. Gugenheim et Le Faure, musique de M. Cressonnois, jouée par MM. Hamilton, Boulière et M<sup>lle</sup> Melzer.

www.libtool.com.cn

	Nombre d'actes	Date de la 1 <sup>re</sup> représ. ou de la re- prise.	Nombre de représent. pendant l'année.	
			mat.	soir
<i>Fleur de soufre</i> , vaudeville....	1	1 <sup>er</sup> janvier	6	24
<i>L'Année franco-russe</i> , revue...	3 a. 7 t.	1 <sup>er</sup> janvier	6	24
<i>Le Mariage de César</i> , vaud....	1	25 janvier	12	64
* <i>Popote</i> , vaudeville.....	3	25 janvier	8	45
* <i>Un Rêve au pays bleu</i> , féerie luminieuse.....	3 part.	2 mars	1	8
<i>Trois femmes pour un mari</i> , vaudeville.....	1	10 mars	4	19
<i>L'Esprit d'Ernest</i> , vaudeville..	1	29 mars	1	3
<i>Le Chemin de fer</i> , vaudeville..	5	29 mars	6	37
<i>Disparu!</i> comédie.....	1	5 avril	15	102
* <i>La Mission de Prosper</i> , vaud..	3	6 mai	1	7
<i>La Partie d'échecs</i> , comédie....	1	13 mai	6	27
<i>Le Docteur Jojo</i> , vaudeville....	3	13 mai	6	27
* <i>Mademoiselle Toto</i> , vaudeville..	1	9 juin	8	78
<i>Brelan de troupiers</i> , vaudeville.	1	9 juin	4	39
<i>Monsieur de Barbizon</i> , comédie.	3	9 juin	4	30
* <i>Le Rifou de Stéphana</i> , vaud..	3	9 juillet	4	27
<i>On ne badine pas avec l'hon- neur</i> , comédie.....	1	26 août	7	36
* <i>La Femme du commissaire</i> , c.	3	26 août	7	45
* <i>La Tournée Ernestin</i> , vaud....	4 a. 6 t.	15 octobre	11	78
* <i>Ninotché</i> , vaudeville.....	1	18 décemb.	4	14

NOTA. Ce signe \* indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

## THÉÂTRE DES MENUS-PLAISIRS

Soyons franc — à quoi servirait-il, bon Dieu, de tromper rétrospectivement le lecteur et les auteurs eux-mêmes ? — la pièce qu'on nous donna le 15 février avec le titre de *Graciosa*, opéra-comique en trois actes, de M. Théodore Massiac, musique de M. Laurent Grillet <sup>1</sup>, était purement « idiote », disons le mot. C'était, d'ailleurs, ce soir-là le cri général, et notre aimable confrère Théodore Massiac l'aurait lui-même poussé le premier, si, au lieu d'être, par hasard, à l'avant-scène, où l'on juge si mal, il eût comme

1. DISTRIBUTION. — Raphaël, M. *Hérault*. — Badini, M. *Vandenne*. — Quinola, M. *Verneuil*. — Pulani, M. *André Simon*. — Torticoli, M. *Saint-Léon*. — Cocasso, M. *Modot*. — Le Syndic, M. *Jacquier*. — *Graciosa*, Mlle *Gilberte André*. — Popoia, Mlle *Berthe Legrand*. — Carline, Mlle *Neva Carhoux*. — Anita, Mlle *Bordo*. — Rosine, Mlle *Devilliers*. — Thérèse, Mlle *Devins*. — Zerline, Mlle *Landoza*.

Notons au commencement de février, la première représentation du *Casque*, opérette en un acte de MM. André Degrave et Léon Schleisinger, ayant comme interprètes, Mlle Montval, MM. Dastrez et Modot.



nous, occupé son fauteuil de critique. Quant à la musique, signée de M. Laurent Grillet, l'excellent chef d'orchestre du Nouveau Cirque, que voulez-vous que je vous dise ? Elle n'existait pas davantage. M. Grillet n'avait fait toute sa vie qu'arranger la musique des autres : il n'avait pas une idée à lui. Mettons hors pair parmi les interprètes (quels interprètes, hélas !) M. Hérault, qui était doué d'une jolie voix de baryton-Martin, et passons... *Graciosa* était remplacée par une reprise de l'*Oncle Célestin*, l'amusante opérette de MM. Ordonneau et Audran, gaiement interprétée par la charmante M<sup>lle</sup> Méaly et le joyeux Vandenne.

17 MARS. — Première représentation d'*Article de Paris*, opérette en trois actes de M. Maxime Boucheron, musique de M. Edmond Audran <sup>1</sup>. En plein milieu commerçant, dans la cour d'une des plus importantes maisons de commission de la rue de l'Echiquier, nous voyons défiler tous les « articles de Paris », tels que joujoux, bimbelerie, bijouterie en vrai et en toc, etc., mais vous avez deviné tout de suite que le plus recherché et le plus apprécié de ces articles de vente et d'exportation n'est autre que la Parisienne. — Voyez, messieurs, elle est charmante, ainsi s'exprime

1. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Hérault*. — Lebadois, M. *Vandenne*. — Séraphin, M. *Dastrez*. — Ducostel, M. *Saint-Léon*. — Nicolas, M. *André Simon*. — Potasson, M. *Modot*. — Un Brigadier, M. *Jacquier*. — Jeanne, M<sup>lle</sup> *Méaly*. — Rose, M<sup>lle</sup> *Marguerite Deval*. — Estelle Lebadois, M<sup>lle</sup> *Netty*. — Une Surveillante, M<sup>me</sup> *Lurocher*. — Sophie, M<sup>lle</sup> *S. Duhamel*. — M<sup>me</sup> d'Orgival, M<sup>lle</sup> *C. Lemonnier*. — La Parisienne, M<sup>lle</sup> *Marcelle Bordo*.

M<sup>lle</sup> Méaly, en nous faisant d'elle-même un séduisant portrait chanté. — C'est, du reste, l'avis de l'honorable patron, Lebadois dans le Bottin, Caribert pour les femmes, qui ne songe qu'à faire la situation de la jolie placière en fleurs. Mais Jeanne ne se laisse pas éblouir par la fortune, et reste fidèle à son Pierre, le comptable de la maison, qu'elle doit épouser le jour où ils auront tous deux amassé de quoi se mettre en ménage. Aussi ne faut-il pas plaisanter avec elle : une gifle formidable retentit dans l'air, tellement sonore que tout le monde accourt, croyant à un nouvel explosif... Cependant Pierre déplaît à Séraphin le porteur de boîtes — ces boîtes noires que vous voyez en monticules sur le dos des hommes de peine bousculant le passant — et n'inspire point confiance à l'amie Rose qui ne comprend pas qu'un homme ne s'emballe pas davantage en présence d'une si aguichante fiancée. La petite avait le flair, car M<sup>lle</sup> Estelle Lebadois vient de se faire renvoyer de son lycée de jeunes filles et force son père à demander pour elle — c'est, en cette fin de siècle, le monde renversé — la main de son caissier. Celui-ci, justement interloqué, ne laisse pas échapper une pareille aubaine, et voilà Jeanne plantée là... Elle se vengera — car elle est femme — en ruinant de fond en comble l'ardent Lebadois à qui elle promet toujours... sans rien tenir. Nous nous retrouvons donc dans le plus splendide hôtel du Parc-Monceau, où, pour la pendaison de la crémaillère, M<sup>lle</sup> Jeanne donne une fête dont Lebadois paiera naturellement la

est un jeune lycéen turbulent et indiscipliné, dont le seul plaisir est de faire enrager le pion Cabestan — le neveu du proviseur — qui a jeté les yeux sur sa sœur Tata, et a réussi à se faire agréer par le papa Bernard. Toto a juré que sa sœur n'appartiendrait point à Cabestan, mais à Gaston, son ami, et quand Toto a dit quelque chose, c'est comme si le notaire y avait passé. Dût-il faire licencier le collège au moyen d'une révolte en forme, Toto arrivera à ses fins. Mais il faut pour cela bien des choses : d'abord, que vous fermiez les yeux — fermez-les bien vite! — sur les grosses invraisemblances du « poème » de MM. Bilhaud et Barré; que vous accordiez ensuite que Toto ait une sœur, Tata qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, à tel point que, lorsque Gaston, qui n'y va pas par quatre chemins, propose à Tata de l'enlever, Toto puisse prendre la place de Tata et prouver à son père — lui-même! que c'est Cabestan qui s'est permis l'audacieux enlèvement. Or, savez-vous quelle est la femme avec qui, dans un hôtel de Château-Thierry (où tout le monde se retrouve comme par hasard, Cabestan a passé prématurément sa nuit de noces, c'est avec sa propre maîtresse,

Cabestan, M. *André Simon*. — Bernard, M. *Vandenne*. — Dupalet, M. *Saint-Léon*. — Gaston, M. *Philippon*. — Un Gardarme, M. *Modot*. — Le Portier, M. *Berthier*. — Un Grand Élève, M. *Vidal*. — Un Instructeur, M. *De Laborie*. — Toto, M<sup>lle</sup> *Rosalia Lambrecht*. — Tata, M<sup>lle</sup> *Rosalia Lambrecht*. — Césarine, M<sup>lle</sup> *Derly*. — Aurély, M<sup>lle</sup> *Fanny Génat*. — Premier élève, M<sup>lle</sup> *M. Bordo*. — Un grand élève, M<sup>lle</sup> *Debary*. — Deuxième élève, M<sup>lle</sup> *Eva Duperret*. — Troisième élève, M<sup>lle</sup> *Mithoir*. — Quatrième élève, M<sup>lle</sup> *Charmignié*. — Cinquième élève, M<sup>lle</sup> *Marie-Louise*.

Césarine, qu'il n'a pas reconnue — l'ingrat ! — et qu'il a prise pour une primeur, je veux dire pour Tata : c'est la situation de *Mademoiselle de Belle-Isle*, ni plus ni moins...

Convaincu d'immorale conduite, Cabestan est naturellement repoussé, et comme Toto l'a voulu, Tata épouse Gaston. Tout cela, je vous assure, n'est pas ennuyeux le moins du monde. Et encore ne vous ai-je point parlé du personnage de M. l'inspecteur d'Académie, amoureux de Césarine, qui apparaît au dernier acte en caleçon, mais portant religieusement les palmes violettes sur le plastron empesé de sa chemise... Et encore ne vous ai-je pas dit à quel point M<sup>lle</sup> Lambrecht était vive et agile pour apparaître prestement, en une seconde, d'une chambre d'hôtel à l'autre, soit en Toto, soit en Tata. Rien de plus ingénieux, rien de plus amusant. A défaut de M<sup>lle</sup> Deval, qui tomba malade au moment où elle avait justement besoin de toutes ses forces et de toute sa vaillance, au refus de la petite Netty, d'une fantaisie si charmante dans *Article de Paris*, c'est une jeune débutante à peine connue des amateurs de théâtre, qui l'avaient vue dans un petit rôle de *Manon* à l'Opéra-Comique, M<sup>lle</sup> Rosalia Lambrecht, qui s'est chargée de jouer le double rôle de Toto et de Tata. Elle s'est acquittée de cette tâche, plus lourde qu'on ne pense, avec l'aplomb et l'adresse d'une petite comédienne de province qui aurait des planches et du métier. Bref elle a charmé les uns et surpris les autres. Je suis de ces « autres », et sans m'occuper des corbeilles



de fleurs que quelques maladroits amis lui ont fait porter sur la scène — la province, je vous dis ! — je n'ai que des compliments à adresser à l'aimable interprète des chansons très réussies de M. Antoine Banès. C'est un petit bijou que la romance du second acte, dans le style de Loïsa Puget, et il y a bien de l'entrain dans les couplets allegro du voyage de Toto, qu'on a bel et bien trissés. J'avais distingué M. Antoine Banès, lorsqu'il fit représenter la *Vocation de Marius* aux Nouveautés ; je suis ravi qu'il n'ait pas fait mentir les espérances que j'avais mises alors en son talent de musicien. M. Charpentier avait joliment composé le type de l'inspecteur d'Académie, et M<sup>lle</sup> Fanny Genat était on ne peut plus amusante dans le bout de rôle de la sœur du proviseur, compositrice de romances à dormir debout. *Toto* méritait un succès égal à celui de l'*Oncle Célestin* de bienheureuse mémoire aux Menus-Plaisirs. La centième représentation se donnait le 14 septembre. La pièce était alors précédée d'une comédie-vaudeville en un acte de M. Armand Véry, *Monsieur le Moraliste*, interprétée par M<sup>lle</sup> Netty, MM. Modot, Verneuil et Jacquier.

22 OCTOBRE. — Première représentation de *Bacchanale*, opérette en trois actes de MM. Georges Bertal et Lecoq, musique de M. Hervé<sup>1</sup>.

1. DISTRIBUTION. — Montsoleil, M. Charpentier. — Milanor, M. Théry (début). — Alfred Legray, M. Jourdan. — Sulpice, M. Derville. — Frivolin, M. Modot. — Achille, M. Verneuil. — Angélique, M<sup>lle</sup> Glionnette, M<sup>lle</sup> Lambrecht. — Gilberte, M<sup>lle</sup> Lambrecht. — Pépa, M<sup>lle</sup> Aussourd. — Sidonie, M<sup>lle</sup> Derty. — Angèle, M<sup>lle</sup> Derval (début).

*Nihil novi sub sole.* Quand je vous dis que, pour changer, c'est toujours la même rengaine qu'on nous joue par delà la rampe électrique... Sans *Toto*, nous n'eussions jamais eu très probablement *Bacchanale*, car il est trop évident que la pièce de MM. Bertal et Lecoq procède en ligne aussi directe que possible de celle de MM. Bilhaud et Barré. Dans *Toto*, où, par une chaude soirée d'été, M<sup>lle</sup> Lambrecht, parfaitement inconnue la veille, se révélait non certes au Tout Paris des premières, depuis longtemps déjà envolé vers les plages, mais à quelques bons provinciaux attardés aux Menus-Plaisirs, dans *Toto*, il s'agissait d'un jeune collégien en rupture de bancs, que sa frappante ressemblance faisait prendre pour Tata, sa sœur jumelle, et *vice-versa*. L'action de *Bacchanale*, de nouveau « commanditée » je veux dire « recommandée » par le talent de M<sup>lle</sup> Lambrecht, roule sur une même ressemblance. Au moment où Aiglourette, la maîtresse du peintre Milanor, sous prétexte d'un héritage qui lui tombe comme mars en carême, saisissait l'occasion de « se ranger », M<sup>me</sup> Gilberte Montsoleil, qui ressemble à Aiglourette comme deux gouttes d'eau, faisait mine de « se déranger ». Aiglourette est partie pour la province dans le but de recueillir son héritage; Gilberte arrive de province tout exprès pour relancer à Paris son mari, venu pour faire la fête en compagnie du cousin Milanor. Et en avant la « Bacchanale », en costumes athéniens, s'il vous plaît! Avez-vous vu souvent nos peintres contemporains se chausser de sandales

et revêtir des chlamydes grecques pour se livrer à une orgie en règle, comme au temps de Périclès?... Non, n'est-ce pas? C'est pourtant ce que fait, au second acte, dont le lever du rideau nous donne l'impression du célèbre tableau de Couture, la bande joyeuse — joyeuse, si vous voulez. Gilberte, déguisée en bacchante, a beau s'y faire passer pour Aiglourette; Montsoleil trouve qu'elle ressemble décidément trop à sa femme et, résistant à ses tentatives les plus provocantes, il se déclare sans *moyens* de les accueillir, et se laisse bêtement pincer en flagrant délit de flirtage — flirtage est le mot le plus *propre* — avec une certaine Sidonie, qui ne demande qu'à mal faire. Furieuse, — on le serait à moins, — d'être ainsi dédaignée, Gilberte n'a rien trouvé de mieux que de saisir un fusil, heureusement chargé à blanc, et de tirer sur son mari. Montsoleil en conclut que sa femme le trompait avec Milanor et demande le divorce. Gilberte en fait autant: c'est pourquoi ils ne divorcent pas et se remettent ensemble au troisième acte, à l'auberge du Hanneton-d'Or, tenue par Aiglourette en personne. Nous apprenons alors que Milanor a épousé (déjà) la petite cousine Pepa, à laquelle il a fait, en pleine orgie antique, une respectueuse déclaration d'amour, et nous y pressentons qu'un ami de Milanor, le nommé Marcel, dont nous n'avons pas encore parlé (à quoi bon)? épousera Aiglourette, décidément rentrée dans l'honnêteté en devenant la patronne du Hanneton-d'Or. — « Je ne sais ce que sera notre pièce nous disait, quelque temps

auparavant, l'un des auteurs de *Bacchanale*, M. Georges Bertal, notre nouveau et sympathique confrère du *Rappel* ; mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'Hervé a écrit là une vraie partition »... M. Bertal disait juste : la partition existe, mais tellement sérieuse, tellement compacte, en restant banale, qu'elle a alourdi le livret, au point que le public s'en est allé, non pas ennuyé, mais assommé du coup. Que nous veulent ces cocottes à l'usage de M<sup>mes</sup> Lambrecht et Aussourd, et où sont les joyeux refrains du compositeur toqué ? Que signifiait ce tardif point d'orgue de M. Jourdan, qui a failli prolonger la représentation au-delà des limites permises d'une soirée manquée ? Et puis, quelle médiocre troupe départementale, et comme, au boulevard de Strasbourg, on semblait loin, bien loin de Paris ! Jamais ce théâtre n'a mieux répondu à son titre : nos plaisirs ont été menus, très menus.

3 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Mariage galant*, opéra-comique en trois actes de MM. François Oswald et Maxime Boucheron, musique de MM. Edmond Missa et Pietrapertosa<sup>1</sup>. — Notons une trouvaille charmante : la façon dont les huit interprètes de la pièce nommèrent — en chantant le dernier couplet — les quatre auteurs de *Mariage galant* : M. François Oswald,

1. DISTRIBUTION. — Gisèle, M<sup>lle</sup> Rosalia Lambrecht. — La Chanoinesse, M<sup>lle</sup> Jeanne Evans. — Aurélie, M<sup>lle</sup> Alice Bonheur. — Le gouverneur, M. Charpentier — D'Anisy, M. Théry. — René, M. Jourdan. — Paolissimo, M<sup>lle</sup> Newa Cartoux. — Camouche, M<sup>lle</sup> Elza Vogel. — Laridon, M. Jacquier.



l'excellent critique dramatique du *Matin* ; M. Maxime Boucheron, le glorieux père de *Miss Hélyett* (ce titre seul me dispense...) ; M. Edmond Missa, le musicien plein de gaieté et d'entrain de *Juge et partie* ; M. Pietrapertosa, enfin, le virtuose justement apprécié des salons mondains. Est-ce à dire que l'originalité de l'ouvrage se borne à cette proclamation chantée ?... Peut-être bien... Ajoutons que M. Boucheron se déclare tout prêt à renier cet enfant conçu il y a une dizaine d'années, et nous jure ses grands dieux qu'aujourd'hui il ne ferait plus ça... Je crois entre nous, qu'il aurait raison. L'opérette Louis XV n'est plus de mode, et le succès est dans le vaudeville moderne dont *Joséphine vendue par ses sœurs* fut le prototype. J'ai vraiment quelque honte à vous raconter la pauvre intrigue de cette pièce retardataire... Sachez donc, si tant est que cela puisse vous intéresser, que M. le Gouverneur a une déléguée pupille, Gisèle, qu'il a tort de vouloir marier contre son gré. Gisèle aime le jeune René, et pour ne pas épouser le prétendant élu par son tuteur, elle ne trouve rien de mieux que de se dire mariée *in petto*. Comment le marquis d'Anizy, qui la rencontra en voyage et lui fit la cour par simple politesse, passe-t-il pour son mari, au grand désespoir de la petite Aurélie qu'il l'aime ? Comment M. le Gouverneur et M<sup>me</sup> la Chanoinesse (de Clignancourt s'il vous plaît !) c'est-à-dire le tuteur de Gisèle et la tante d'Aurélie se reconnaissent-ils pour avoir « flirté » ensemble dans la nuit de carnaval du 28 février 1723 ? Comment

Gisèle (je vous ai dit qu'elle n'avait pas froid aux yeux) se donne-t-elle au jeune René (ce qui avance la noce d'autant); comment le marquis d'Anizy finit-il par épouser Aurélie, et comment la Chanoinesse convole-t-elle avec le Gouverneur? C'est ce que démêlaient très bien que mal les spectateurs des Menus-Plaisirs. Belle première, du reste : Sarcey dans une avant-scène; Emile Pessard, à l'orchestre, en habit noir; le compositeur Missa dans une baignoire, applaudissant fort et ferme les interprètes de sa partition, très soignée sans doute au point de vue musical, mais absolument dénuée de personnalité. Des bis, d'ailleurs, en veux-tu, en voilà ! Bon public... Mais M. Lagoauère ne pourrait-il changer d'étoile? Elle commence à nous fort agacer, M<sup>lle</sup> Lambrecht, avec son accent, son assurance et sa prétention. Se parisianisera-t-elle jamais? Nous en doutons... Une mention honorable à MM. Charpentier et Théry; un encouragement à M<sup>lle</sup> Alice Bonheur, jeune et timide débutante; un bon souvenir à M<sup>lle</sup> Jane Evans (la Chanoinesse), et un mauvais point à M. Jourdan, qui a fait du piètre rôle de René un nigaud d'une espèce rare.

30 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Tararaboum-Revue*, revue en quatre actes, dont un prologue, de MM. Paul Ferrier et Alfred Delilia<sup>1</sup>. La « revue » est un genre plus que léger ;

1. DISTRIBUTION. — M. Montrouge, Jadis. — M. Charpentier, Saint-Estèphe, Le Magistrat, Peüllonnet, Cody. — M. Vandenne, Pigeonneau, Diderot, Cambrioleur, Robinet,

il n'exige pas un grand étalage de littérature ; mais encore faut-il y déployer de la verve, de la gaieté, et y jeter quelques grains d'imagination. MM. Paul Ferrier et Alfred Delilia ont, à dire vrai, négligé ces détails essentiels : ils ont, hélas ! trouvé le moyen d'écrire une « revue triste ». C'est, sans doute, un horrible contre-sens ; mais avec cela que l'année a été gaie !... *Tararaboum-Revue* est du moins fort agréablement montée, et il y a, quand même, bien des chances pour qu'elle obtienne auprès du public spécial du quartier — le public des cafés-concerts — très friand de ce genre de spectacles, un succès durable. Elle est conduite par l'excellent Montrouge, qui fut jadis (Jadis est justement son nom) à l'Athénée, comme aux Folies-Marigny, le roi des compères. M<sup>lle</sup> Derly lui donne conve-

Jacobsen. — M. *Théry*, Bellacosa, Garde municipal, L'Abonné. — M. *Jourdan*, Colomb, Van de Cythère, Behanzin. — M. *Berville*, Le vicomte Trompetteoman, Garde municipal, Jacques. — M. *Modot*, Eloï, Voltaire, Cambrioleur, Pèlerin, Tardiveau, Paturot. — M. *Philippon*, Ignace, J.-J. Rousseau, Le Cocher, Gaston. — M. *Jacquier*, Sylvestre, L'Invalide, L'Ouvreuse. — M<sup>lle</sup> *Lambrecht*, M<sup>me</sup> Van de Cythère, La Seine, Exposition des Arts de la Femme, Toto, Tata, L'Abonnée. — M<sup>lle</sup> *Derly*, La Commère. — M<sup>lle</sup> *Balthy*, Tararaboum, Gigoletto, Estelle, Bruant. — M<sup>lle</sup> *E. D'Atençon*, Cordon de sonnette, Pôle Nord, Loïe Fuller, Le Théâtrophone. — M<sup>lle</sup> *Aussourd*, Miss Robinson. — M<sup>lle</sup> *S. Derval*, Le Messenger, Une Dame, Fontaine d'eau chaude, Rosa. — M<sup>lle</sup> *Elyes*, Aménaïde, M<sup>me</sup> Midoux. — M<sup>lle</sup> *Leonetti*, Paille de Riz, Fête du 10 Août, Exposition des Timbres, Reine des Confetti. — M<sup>lle</sup> *Elsa Vogel*, Pomponnette, S'nabou, Miss Cody. — M<sup>lle</sup> *F. Hervil*, La Cycliste, Fred. — M<sup>lle</sup> *Cartouw*, Prise de la Bastille, César, Marcelle. — M<sup>lle</sup> *Bordó*, Carmosine, Fête du 22 Septembre, Pelura y orangea, Patineuse, Trilby. — M<sup>lle</sup> *B. Laurent*, Agathe, M<sup>lle</sup> de Ste-Esplagnade. — M<sup>lle</sup> *Joly*, Mimosa, La Maréchale. — M<sup>lle</sup> *L. de Ricke*, Réverbère, Une Dame. — *Petite Suzanne*, Sainte-Freya.



nablement la réplique ; pourquoi faut-il qu'en lui dépendant de montrer ses jambes, les auteurs ou la censure lui enlèvent, ainsi qu'elle en convient elle-même, la moitié de son talent ? Le directeur des Menus-Plaisirs n'a pas craint de « mettre, comme on dit, tous ses œufs dans le même panier », c'est-à-dire qu'il n'a pas manqué de produire, pour la circonstance, le meilleur de sa troupe. C'est d'abord son étoile favorite, M<sup>lle</sup> Lambrecht, toujours pleine de zèle et de conviction, et que n'effraient certes pas cinq transformations dans une seule et même soirée. M<sup>lle</sup> Lambrecht s'est donc fait bisser dans le tameux : « Oh ! là là ! je ne vous dis que ça » de *Toto*, et applaudir dans l'entraînant finale : « Ah ! que c'est bon ! » et dans la jolie valse de M<sup>me</sup> La Seine, qui pourrait bien être signée de M. de Lagoanère lui-même. Renouvelant sa tentative « artistique » de l'an dernier, l'impresario du boulevard de Strasbourg avait tout spécialement engagé M<sup>lle</sup> Emilienne d'Alençon, et lui avait distribué plusieurs rôles, où elle a daigné nous montrer son fin visage de blonde, ses jambes qui sont divines et ses costumes dont l'éclat féérique a illuminé la salle. Il faut lui rendre justice qu'elle les a gentiment joués, sans ombre de prétention, avec une modestie qui a fait plaisir. Cette jeune femme est exquise, surtout quand elle ne chante ni ne parle (voyez-la dans la *Loïe Fuller*). D'ailleurs à quoi bon la faire parler ou chanter ? Il lui suffit de sourire pour enlever tous les cœurs.

On a donc revu avec le plus vif plaisir



M<sup>lle</sup> Emilienne d'Alençon, et l'on a fêté comme elle le méritait M<sup>lle</sup> Aussourd en ses vocalises de *Miss Robinson*. Mais le plus gros succès de la soirée — une révélation — a été pour M<sup>lle</sup> Balthy, interprétant avec une originalité, un esprit et une fantaisie au-dessus de tout éloge le répertoire naturaliste, dans lequel elle a trouvé des effets extrêmement curieux et essentiellement artistiques. Elle s'était, l'an dernier, contentée d'une imitation, très réussie du reste, des étoiles de cafés-concerts ; elle nous a donné, cette fois, une gigolette qui est une véritable « création ». M<sup>lle</sup> Balthy sera-t-elle comédienne ou chanteuse d'opérette ? Je ne sais, mais elle fera sans nul doute son chemin au théâtre. Quand j'aurai cité d'agréables chanteurs, comme MM. Théry et Jourdan (celui-ci imitant fort bien Taillade en Béhanzin) et de bons comiques, comme MM. Vandenne et Modot (l'amusant Voltaire de la fête du Centenaire) qui tous deux sont vraiment très drôles en leur duo (bissé) des Cambrioleurs j'aurai tout dit sur un ouvrage dont les acteurs ont fait les trois quarts d'un très légitime succès qui se prolongera pendant les premiers mois de l'année suivante.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

	Nombre d'actes	Date de la 1 <sup>re</sup> repr. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
<i>Que d'Eau! Que d'Eau</i> , revue..	3 a. 5 t.		48
<i>Un gas Normand</i> , comédie.....	1		38
• <i>Le Casque</i> , opérette.....	1	4 février	196
• <i>Graciosa</i> , opéra-comique.....	3	15 février	5
<i>L'Oncle Célestin</i> , op.-bouffe.....	3		23
• <i>Article de Paris</i> , opérette.....	3	17 mars	63
• <i>Toto</i> , opérette.....	3	10 juin	129
• <i>Monsieur le Moraliste</i> , com.-v.	1	15 septemb.	87
<i>L'Œil crevé</i> , opéra-bouffe.....	3	21 septemb.	30
• <i>Bacchanale</i> , opérette.....	3	22 octobre	17
• <i>Mariage galant</i> , opéra-com....	3	3 décembre	12
• <i>Tarasboum</i> , revue.....	4	30 décembre	2

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## THÉÂTRE DÉJAZET

Le 9 février, M. Boscher offre à la critique la première représentation de *Ma Femme*, comédie-bouffe en quatre actes de MM. Marcel Guillemaud et Henri Duharnois <sup>1</sup>. Vaudeville à qui-proquo sans aucune espèce de nouveauté : inutile d'insister.

6 AVRIL. — Reprise de la *Mariée récalcitrante*, comédie-bouffe en trois actes de M. Léon Gandillot. — *La Mariée récalcitrante* fut le second succès de M. Gandillot, moins grand, sans doute, que celui des *Femmes collantes*, mais fort joli quand même : environ deux cents représentations. Est-

1. DISTRIBUTION. — Pichambard, M. Stéphane. — Rideveiu, M. Narball. — Mata san, M. Loberty. — Urbain, M. Rablet. — Mascarin, M. Lecœur. — Joseph, M. Kerny. — Premier Député, M. Clot. — Deuxième Député, M. Chotard. — Le Commissaire, M. Clément. — Gradien, M. Jahlin. — Julien, M. Brandert. — Mme Pichambart, Mme Régnier. — Mercédès, Mlle Eva Martens. — Emma Printemps, Mlle Rolly. — Luce te, Mlle Rueff. — Rosine, Mlle Ety. — Marchande de tabac, Mlle Bréval.



il besoin de vous dire qu'il s'agit d'une jeune personne qui refuse de consommer son mariage pour cette raison qu'elle ne peut ouvrir une porte sans voir son mari (nominal) en train d'embrasser une modiste ou une servante d'auberge ? Cette petite imitatrice de Claire du *Maître de Forges* est encouragée dans sa révolte par sa mère — naturellement — et par son parrain — vieux ratapoil répondant au nom de Bosquillard. Il va sans dire que tout finit par le raccommodement des époux. Il n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'un mariage, — et un vaudeville de plus, reparaissant, non sans succès sur la scène où a toujours triomphé M. Gandillot. La pièce est jouée avec ensemble. M<sup>lle</sup> Eva Martens interprète intelligemment le personnage de la modiste. M<sup>me</sup> Regnier est aussi insupportable que l'exige son rôle de belle-mère. Citons encore MM. Stéphane, un Ramollot bien nature, Lecœur, un amusant Chalumeau, Goujet, qui joue avec aisance le mari sans l'être, et M. Loberty un Portugais exhalant.

Le 23 avril avait lieu la deux-centième représentation de la *Mariée récalcitrante*. Le 21 mai, la première représentation du *Ciment*, comédie en un acte de M. Joseph Gayda ; le 24 mai, celle du *Béguin de Nini*, comédie-bouffe en trois actes de MM. G. Sauger et Maurice Varet <sup>1</sup>. Nini, c'est

1. DISTRIBUTION. — Valentin, M. Narball. — Cornebas, M. Hurbain. — Domergue, M. P. Ginet. — Oscar, M. Goujet. — Benjoin, M. Gaussins. — Barbizon, M. Kerny. — Derancé, M. Clot. — Saint-Eperon, M. Gautier. — Tarascon, M. Davéda. — Olympia, M<sup>me</sup> Regnier. — Virginie, M<sup>lle</sup> Delaunay.

M<sup>me</sup> Cornebuse, la trop ardente femme du directeur des téléphones sous-marins. Le « Béguin de Nini », c'est un jeune gommeux, Oscar pour les dames, secrétaire de son mari, à qui elle adresse, aux bons soins de M. Domergue, sous-chef à la même administration, une lettre qui lui donne rendez-vous à Bougival, en France... Naturellement, l'amoureuse missive tombe entre les mains de la jalouse M<sup>me</sup> Domergue, qui croit le poulet destiné à son mari... De dépit, ladite dame prendra comme cavalier servant un autre commis de ladite administration, qu'elle emmènera à Bougival. Et c'est à la fête de ce village suburbain qu'on retrouvera « tout le bureau », y compris le zélé Barbizon, chargé de faire signer la feuille de présence et courant après certain rapport réclamé d'urgence par le ministre. Ajoutez à cela qu'à la fête de Bougival est installée la baraque de la femme torpille qui a relancé Cornebuse, son ancien d'il y a vingt ans, et imaginez ce que deux vaudevillistes de bonne école ont pu faire de tous ces gens se déguisant en musiciens, en anthropophages, en diseuses de bonne aventure, pour se dérober à la vue de Cornebuse, qui n'y verra rien. Est-il besoin de dire que le rapport qu'on croyait perdu, est parfaitement arrivé à son adresse et vaudra à Cornebuse une décoration bien gagnée ? Tout s'arrange (parbleu !) au troisième acte où notre directeur des téléphones sous-marins réunit chez lui tout son

— Mme Domergue, Mlle Legat. — Juliette, Mlle Ety. — La Nourrice, Mlle Albany.

monde en un grand dîner, suivi d'une scène de [www.magnétisme-improvisé.com](http://www.magnétisme-improvisé.com) improvisée dans le but d'éclaircir les points restés obscurs dans l'équipée de Bougival. Le public a ri au *Béguin de Nini*, et la critique y a distingué un nouveau venu, M. Chelou, qui a composé avec beaucoup de justesse et même de finesse un type de vieil employé bambocheur.

29 SEPTEMBRE. — Première représentation de *La Petite Salammbô*, parodie en un acte de MM. Adrien Vély et Alévy<sup>1</sup>. — Devançant les revues de fin d'année, où le dernier succès de M. Reyer devait être naturellement exploité, MM. Adrien Vély et Alévy, — déjà fort experts tous deux dans le métier de parodistes — ont écrit à la bonne franquette la *Petite Salammbô* et l'ont portée à M. Boscher, qui s'est empressé de la monter pour corser l'aimable, mais un peu court *Béguin de Nini*, de M. Maurice Varet. C'est, dans toute la force du terme, une folie, mais une bonne folie, que la *Petite Salammbô*, où l'on voit, — accompagné, sur la scène même, par un orchestre de musiciens couronnés de lauriers d'or, — le grand-prêtre Tararaboum-Azim effectuer son entrée sur l'air du général Boum, et la fille d'Emile Quart nous conter, en faisant les grands bras de M<sup>me</sup> Caron, son aventure avec Mathô : « Si tu savais, ma chère !... » Le rôle semblait destiné à Yvette Guilbert. Il a été

1. DISTRIBUTION. — Salammbô, M<sup>lle</sup> Laporte. — Annah, M<sup>lle</sup> Ety. — Emile Quart, M. Gaussins. — Tararaboum-Azim, M. Kerny. — Ver-à-vase, M. Clot. — Moloch, M. Caselle. — Matho, M. Tressy.

joué avec beaucoup de fantaisie par M<sup>lle</sup> Laporte « en représentations à Déjazet ». Il faut l'entendre chanter sur l'air célèbre de *Ma Gigolette* :

J'm'suis fait choper comme un'grue-u-e !

Nous ne savons pas ce qu'eût pensé Flaubert d'une telle farce, plus charentonnaise que carthaginoise, et nous ne voulons pas songer à l'opinion de notre ami Reyer, toujours grincheux ; mais tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous avons franchement ri — pour une fois.

7 OCTOBRE. — Première représentation de *l'Instantané*, comédie en trois actes, de MM. Maurens et Charles Rousseau <sup>1</sup>. M. Landrinard est un riche négociant en cuirs, qu'à l'âge de quarante-cinq ans les auteurs qualifient de vieillard : il faut être bien jeune pour penser ainsi... Marié à une jolie femme qui aime à galoper... au Bois le matin, et que courtise un certain petit vicomte Gaëtan des Bas-Fourneaux, Landrinard est jaloux, au point de confier à un ami, l'américain Brown, les délicates fonctions de garde du corps de sa femme, et de charger ses deux nièces, Berthe et Nancy, qui ont la passion de la photographie, d'accompagner, munies de leur « instantané », M<sup>me</sup> Landrinard sur la plage méditerranéenne,

1. DISTRIBUTION. — Brown, M. *Narball*. — Landrinard, M. *Hurbain*. — Gaëtan, M. *Gouget*. — Sacacopo, M. *Gausins*. — Bonneau, M. *Kerny*. — Isidore, M. *Clot*. — Le maître d'armes, M. *Dasvéda*. — Un domestique, M. *Riquin*. — M<sup>me</sup> Bonneau, M<sup>me</sup> *Régnier*. — M<sup>me</sup> Landrinard, M<sup>lle</sup> *Legat*. — Nancy, M<sup>lle</sup> *Laporte*. — Berthe, M<sup>lle</sup> *Ety*. — Héloïse, M<sup>lle</sup> *Brecourt*. — Félicie, M<sup>lle</sup> *Teste*.



où il l'envoie, et de « prendre » leur tante en toutes les poses imaginables. Or, l'appareil de ces demoiselles (pas de double entente, n'est-ce pas ?) est tellement perfectionné que, grâce à un ingénieux mouvement d'horlogerie, il se déclenche tout seul, à l'instant précis où l'on veut qu'il fonctionne. Aussi Gaëtan (le petit vicomte « à suivi » bien entendu) se trouvant en possession de l'instantané, que ces demoiselles ont eu l'imprudence de lui confier, s'avise-t-il de le placer, fort indiscretement, dans la cabine où la belle M<sup>me</sup> Landrinard doit prendre son bain. Pourrait-il se douter que M<sup>me</sup> Landrinard, ne prenant pas de bain ce jour-là, serait remplacée par une plantureuse duègue, et que le mari arrivant à l'improviste, et croyant rentrer chez sa femme, serait photographié se rencontrant avec « une croupe » qui n'est pas celle de sa légitime. Naturellement, le cliché révélateur sera mis sous les yeux de M<sup>me</sup> Landrinard, qui, furieuse de l'infidélité de son mari, se laisse enlever par son propre surveillant, l'américain Brown, très épris d'elle depuis le jour où il l'a aperçue au Bois en costume d'amazone. Le mari, naturellement aussi, poursuit sa femme, le mari de la duègue en fait autant, et nous retrouvons tous les personnages de la pièce — tous ! — en Corse, chez Sacacopo, ex-bandit retiré des affaires, devenu, sur ses vieux jours, professeur de vendettas. C'est là que tout s'arrange, — vous ne voudriez pas qu'il en fût autrement, — si bien que les maris reconnaissent l'innocence de leurs femmes, que celles-ci ne dou-

tent plus de leurs maris et que l'américain Brown et le vicomte Gaëtan épousent les deux nièces. Il faut tenir compte aux auteurs d'avoir eu une idée — et même plusieurs — celles de l' « Instantané », tout d'abord, celle du professeur de vendettas ensuite ; on doit aussi leur savoir gré d'une « écriture » très supérieure au style employé d'ordinaire dans les bouffonneries de l'endroit et d'une recherche de mots qui n'ont pas tous fait long feu ; mais si leur œuvre a paru quelque peu compliquée et diantrement laborieuse, — le coup de pistolet du troisième acte a même fort à propos réveillé quelques endormis, — la faute en est à la troupe de Déjazet, qui a cru devoir jouer ces farces avec une lenteur digne de la Comédie-Française. Il y a surtout un nommé Hurbain (Landrinard), que je crois devoir signaler à la vindicte des auteurs : il n'aurait pas mieux manœuvré s'il avait juré de porter en terre leur aimable comédie. Exceptons M. Narball, qui nous a donné une amusante silhouette d'américain ; M<sup>lle</sup> Legat, que nous connaissons depuis longtemps comme une des meilleures élèves de M. Guillemot (l'obligé et l'obligeant professeur de toutes ces dames) et M<sup>lle</sup> Laporte, la fantaisiste « Petite Salammbô ».

29 DÉCEMBRE, en matinée. — Première représentation de l'*Histoire d'un Pierrot*, délicieuse pantomime de M. Fernand Brissier, musique nouvelle de M. Mario Costa, mise en scène par M. Guyon (des Variétés). — L'*Histoire d'un Pierrot* est accompagnée sur l'affiche de *Croque-Poule*,

en un acte avec couplets de Rosier, et de *Riches d'amour*, le célèbre vaudeville de Duvert et Lauzanne.

	Nombre d'actes	Date de la 1 <sup>re</sup> repr. ou de la reprise.	Nombre de represent. pendant l'année.
<i>Ferdinand la Nacour</i> , comédie..	4		101
<i>Un Monsieur qui suit la mode</i> , vaudeville.....	1	25 janvier	53
* <i>Ma Femme</i> , comédie-bouffe...	4	9 février	66
<i>Une Vive émotion</i> , comédi.....	1	21 mars	41
<i>La Mariée récalcitrante</i> , coméd.- bouffe.....	3	6 avril	54
<i>Blanc et Noir</i> , vaudeville.....	1	2 mai	21
* <i>Le Ciment</i> , comédie.....	1	21 mai	39
<i>La Béguine de Niné</i> , comédie...	3	24 mai	38
<i>La Petite Salumbrô</i> , parodie..	1	29 septemb.	53
<i>La 15<sup>e</sup> Chambre</i> , vaudeville.....	1	5 octobre	24
* <i>L'Instantané</i> , comédie.....	3	7 octobre	45
<i>Le Souper d'un réserviste</i> , com.	1	31 octobre	49
<i>Croque Poule</i> , vaudeville.....	1	29 décembre	1
* <i>Histoire d'un Pierrot</i> , pant...	3 t.	29 »	1
<i>Riches d'amour</i> , vaudeville.....	1	29 »	1

## THÉÂTRE DU CHATEAU D'EAU

MM. Jules Mary et Georges Grisier n'étant point tombés d'accord avec M<sup>me</sup> Zulma Bouffar, *Roger la Honte* est passé de l'Ambigu au Château-d'Eau, où il a été repris le 3 février avec un vif succès. Il y avait longtemps, n'est-ce pas ? que nous n'avions assisté à un drame dont le héros, homme vertueux, est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, convaincu par suite de circonstances diaboliques, d'être le coupable, et condamné, comme tel, à une peine non moins afflictive qu'infamante. *Roger la Honte* vient à propos de nous rendre cette situation chère aux mélodrames. En transformant pour la scène le roman-feuilleton de *Roger la Honte*, MM. Mary et Grisier eurent peut-être le tort de vouloir conserver trop de choses. On eût pu resserrer leurs dix tableaux en cinq — et je crois que la pièce y aurait gagné. Telle qu'elle, elle a plu et elle plaît encore au public. L'acte le plus émouvant est toujours celui



de la Cour d'assises. Il est, comme vous le savez, rendu tel par la présence de la petite fille de Roger, qui a, d'une fenêtre, assisté au meurtre et dont on invoque le témoignage contre son père. Au théâtre, un enfant placé dans une situation tragique est sûr d'arracher les larmes, au moins à la partie féminine de l'auditoire. La fille de Roger, que représentait au Château-d'Eau, la petite Prad, n'y a pas manqué. M. Garay s'est fait chaleureusement applaudir dans le rôle de Lucien de Noirville que devait reprendre Taillade. Nous n'avions encore que des éloges à adresser à M. Maurice Simon, pour qui le rôle de Roger Laroque fut un de ses plus grands succès au Théâtre Français de Rouen, à M. Prad et M. Dupuis, un amusant Pivolo. — Bonne et fructueuse reprise.

12 MARS. — Reprise de *Devant l'ennemi*, drame en cinq actes et six tableaux de M. Paul Charton. — Des Bouffes-du-Nord, où il fut monté avec infiniment de goût par le directeur Abel Ballet, et de l'Ambigu, où il obtint soixante représentations, le drame de M. Paul Charton est passé au Château-d'Eau, où nous le revîmes avec un vif plaisir. Plaisir absolument partagé, d'ailleurs, par le public tenu jusqu'à la fin en haleine par une pièce attachante et supérieure-ment faite. M. Paul Charton a véritablement le sens du théâtre. Il n'y a pas que le *Combat sur une voie ferrée*, fort habilement reproduit sur la scène de la rue de Malte d'après la célèbre toile d'Alphonse de Neuville, il y a l'émouvant duel

au sabre, devant l'ennemi, interrompu par les obus qui éclatent entre les jambes des deux adversaires ; il y a les caractères si bien pris sur le vif de la mère adorant son fils en dépit de ses canailleries et le préférant à son mari, type d'honneur et de loyauté ; il y a l'attachante scène de l'interrogatoire au cinquième tableau, et en dernier lieu l'émouvante lutte des deux traîtres, qui a produit sur son nouvel auditoire une énorme impression. Sans avoir la jeunesse et la chaleur des deux créateurs des Bouffes-du-Nord, ni l'autorité de MM. Walter et Desjardins, qui furent à l'Ambigu les deux lieutenants rivaux en amour, MM. Garay et Dherbilly tiennent très intelligemment, au Château-d'Eau, les rôles de Georges Nello et de Jacques Marsay. M. Maurice Simon montre beaucoup de vaillance et d'émotion dans celui du père Bernard. M<sup>lle</sup> Renée Desclos rend avec justesse la physionomie si intéressante de la mère excusant les fautes de son chenapan de fils. Deux artistes ont repris les rôles qu'ils avaient créés au boulevard de La Chapelle : M. Prad, absolument remarquable dans le général, et le jeune Dublay, qui, dans Henri Bernard, a justement égayé le public du Château-d'Eau.

1<sup>er</sup> AVRIL. — Reprise de *Madame le Maréchale*, la pièce en trois actes de M. Alphonse Lemonnier, qui avait, l'été précédent, obtenu un si vif succès à l'Ambigu. À l'exception de M. Dherbilly, et à commencer par M<sup>me</sup> R. Lemonnier, les interprètes étaient ceux de la création sur cette dernière scène.

7 AVRIL. — Reprise des *Abandonnés*, drame en cinq actes et six tableaux de Louis Davyl<sup>1</sup>. — Ce drame eût pu s'appeler (avant MM. Montépia et Dornay) la *Porteuse de pain*, et peut-être ce titre eut-il mieux valu que celui, plus ambitieux, des *Abandonnés*. On est obligé de faire un effort d'imagination pour comprendre la pensée morale de l'auteur, pensée grande et généreuse, après tout, qui était d'attirer notre attention sur de pauvres créatures que la société ne connaît guère et que la loi ne reconnaît pas, si ce n'est pour les condamner quand elles ont failli. Paris (c'est honteux à dire) est plein de ces misérables échantillons de l'espèce humaine : enfants trouvés, bâtards laissés pour compte à une nourrice philanthropique, individus qui n'ont pas d'actes de naissance, qui se souviennent à peine des faux parents que le hasard leur a octroyés : « J'étais chez des gens qui me battaient, dit Ursule à un endroit du drame; puis, de là, on m'a emmenée à la campagne... bien loin... on m'a donné des moutons à garder et j'avais peur de mes bêtes... Voilà tout ce que j'ai retenu de mes premières années... » Il faut convenir que c'est peu et que, si Ursule se conduit bien plus tard, elle ne devra pas cette conduite vertueuse aux avantages de l'éducation. Justement, au moment où la toile se

1. DISTRIBUTION. — Guillaume, M. Maurice Simon. — Lord Clifton, M. Garay. — Margane, M. Dherbilly. — Prince, M. Berton. — Antonin, M. Gravier fils. — Trodos, M. Pontalais. — Mouillebec, M. Léonce. — Ursule, Mlle Renée Desclous. — Nanine, Mlle Deauville. — Phasie, Mlle Lavainne. — Mme Prince, Mlle Bremens. — La Marraine, Mlle Bruneval. — Mme Gérard, Mlle Keller.

lève, nous retrouvons l'ancienne gardeuse de moutons dans une situation sociale très fautive (cela va sans dire), mais dans d'excellents sentiments d'honnêteté. Sa destinée est unie à celle d'un brave ouvrier, nommé Guillaume ; si on n'a pas passé par la mairie, ce n'est pas faute d'en avoir envie. Malheureusement la chose présente de grandes difficultés. Guillaume est légitimement marié à une coquine qui l'a planté là, un beau soir, sans tambour ni trompette ; premier « abandonné » que nous rencontrons chemin faisant. Il a été consolé dans son chemin par Ursule, seconde « abandonnée » venue on ne sait d'où. A eux deux, ils ont recueilli un enfant, troisième « abandonné », confié à des Thénardiens, aussi répugnants que ceux des *Misérables*. Ce gamin, tombé des nues à son tour, est le fils d'un très riche Anglais, milord Clifton, qui a eu des relations autrefois avec une aventurière, Nanine Perkins ; or, savez-vous qui est cette Nanine ?... La première femme de l'ouvrier Guillaume, tout simplement... Je suppose que vous devinez le cours de l'intrigue...

Par ce pathétique drame des *Abandonnés*, Louis Davyl eût pu prendre place parmi les meilleurs élèves des Dennery et des Anicet Bourgeois. Ces maîtres du genre n'ont jamais mieux embrouillé une action, utilisé des personnages, noué des intrigues, vengé l'innocence et puni le vice... J'ajouterai que Davyl avait sur ses prédécesseurs un incontestable avantage : son style n'était pas grotesque, on sentait que l'au-



teur des *Abandonnés*, qui fut celui de la *Maitresse légitime*, avait dû écrire des comédies de caractères pour le Théâtre-Français, et, bien qu'elles n'aient point été représentées, l'esprit de Davyl avait gardé quelque chose de ce rêve de jeunesse qui ne s'était pas changé en réalité. Le langage des *Abandonnés* évite l'emphase et la trivialité, deux écueils terribles ; ces serruriers et ces blanchisseuses ne s'expriment pas comme MM. Alfred Mézières et Pierre Loti, mais il ont des expressions pittoresques que Davyl avait recueillies sans doute dans quelques promenades excentriques du côté des faubourgs. Ursule voulant expliquer sa pâleur, causée par une émotion soudaine : — « J'étais comme *une jugée* », dit-elle. Les *Abandonnés* furent bien joués par MM. Maurice Simon, Garay, et Dherbilly, M<sup>mes</sup> René Desclos, Lavainne et Bremens.

27 JUILLET. — Première représentation de *l'Héritage de Jean Gommier*, pièce en cinq actes de M. Alphonse Lemonnier <sup>1</sup>. — L'auteur avait donné, l'été précédent à l'Ambigu, une pièce populaire, intitulée *Madame la Maréchale*, dont le succès s'était plongé par delà l'estivale saison. Il voulut en 1892 renouveler une tentative qui lui avait si bien réussi une première fois, et rouvrant tout exprès le théâtre du Château d'Eau,

1. DISTRIBUTION. — Gontran Gommier, M. *Desjardins*. — Chenevay, M. *Jaeger*. — Bardou, M. *Angely*. — Ruffin, M. *Grégoire*. — Madard, M. *Macquie*. — Gertrude Favreau, M<sup>me</sup> R. *Lemonnier*. — Henriette Jobin, M<sup>lle</sup> J. *Montcharmont*. — Lucienne de Bourg-l'Abbé, M<sup>lle</sup> *Descorval*. — Charlotte, M<sup>lle</sup> *Marley*. — René, *Petite Marguerite*.

fermé depuis de longs mois déjà, il y faisait représenter, en collaboration avec M. Louis Péricaud, l'héritage de Jean Gommier. La pièce n'est pas ennuyeuse, encore qu'elle demeure assez invraisemblable et fort compliquée ; mais elle ne dépasse pas l'honnête moyenne des ouvrages joués sur cette scène excentrique. Elle a été fort applaudie par le public très nombreux qui remplissait la vaste salle. M<sup>me</sup> Riquet-Lemonnier y rendait avec beaucoup de gaieté, et même d'émotion, le rôle d'une brave servante qui se dévoue jusqu'à épouser platoniquement, afin de lui rendre son héritage, le fils de son ancien maître dépouillé par testament, et jusqu'à divorcer ensuite pour qu'il puisse « restituer l'honneur » à la fille qu'il avait séduite et rendue mère. Si Gertrude Favreau n'obtient pas le prix Montyon, c'est qu'il n'y a plus de justice sur cette basse terre... M. Desjardins, toujours bien disant, M<sup>lle</sup> Moncharmont, toujours nerveuse. M<sup>lle</sup> Descorval, toujours gaie. MM Angély, Grégoire et Bacquié secondaient vaillamment la fidèle Gertrude.

Notons à la date du 23 septembre : une nouvelle reprise de *Madame la Maréchale*, avec M<sup>me</sup> R. Lemonnier, bien entendu, précédée de *Paille d'avoine*, opéra-comique en un acte de M. Robert Planquette, interprété par M<sup>mes</sup> Jeanne Achard et Barnoll et par M. Grégoire ; à la date du 8 octobre, la première représentation à ce théâtre de la *Fille des Chiffonniers*, drame en cinq actes et huit tableaux d'Anicet Bourgeois et M. Ferdi-

mand Dugue <sup>1</sup> ; à la date du 8 novembre enfin, la [www.reprise-des-crochets.com](http://www.reprise-des-crochets.com) Crochets du Père Martin. drame en trois actes de Grangé et M. Cormon .

29 NOVEMBRE. — Première représentation de *Madame Nicolet*, opérette en trois actes et quatre tableaux de M. Eugène Hugot, musique de M. Alfred Fock <sup>3</sup>. Faisons observer pour la rareté du fait que cette opérette ne s'intitule pas « opéracomique », ainsi que font la plupart de ses congénères. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à regarder la première page — pas les suivantes surtout ! — de chacune de ces fugitives productions. Celle-ci, bien que ne s'élevant pas au-dessus de la moyenne du genre, a fait rire : la musique en a paru facile et agréable. Que demander de plus ? — L'originalité : Ah ! ça, c'est autre chose. L'action se déroule au début

1. DISTRIBUTION. — Dartès, M. Dalmy. — Bamboche, M. Angely. — Paul Vern er, M. Denerty. — Lepailleur, M. Grégoire. — Henri Duval, M. Daurelly. — Mas, M. Livry. — Don Sandoval, M. Villie s. — Lussen, M. Léo. — La mère Moscou, Mme R. Lemonnier. — Thérèse, Mlle Vallia. — Mariette, Mlle Lucie Delporte. — L'arlequine, Mlle Anna Stella.

2. DISTRIBUTION. — Le père Martin, M. Julien Deschamps. — Armand, M. Denerty. — Laroche, M. Villiers. — Laurent, M. Lafeuillade. — Dubourg, M. Livry. — Charançon, M. Chalande. — Geneviève, Mme Albanie. — Aurélie, Mlle Delporte. — Olympia, Mlle Loys. — Georgina, Mlle Anna Stella.

On commençait par *Paul Méran*, pièce en trois actes de M. Edmond Duesberg, jouée par MM. Denerty, Villiers, Livry, Daurelly, Lafeuillade, Louis ; Mme Delporte, Mirelli, Albanie et Marguerite.

3. DISTRIBUTION. — Nicolet, M. Maréchal. — Taconot, M. Livry. — Baron de la Roche-Trompette, M. Julien Deschamps. — Beausoleil, M. Grégoire. — Finot, M. Lafeuillade. — Le géôlier, M. Villiers. — Le marquis, M. Martin. — Mme Nicolet, Mme R. Lemonnier. — Nicette, Mme Piccoluga. — Floridor, Mlle H. Finck. — Malaga, Mlle L. Maury. — Florine, Mlle Deperle. — Le vicomte, Mlle Andrée.



du règne de Louis XVI. La troupe foraine du célèbre Nicolet, populaire par le talent du célèbre savetier-auteur Taconnet, qui ne dédaignait pas d'incarner à l'occasion un de ses joyeux personnages, se trouve dans une situation critique : le lieutenant de police ayant vu, dans les représentations de la *Belle Bourbonnaise* dont se gaudit le bon peuple, une raillerie à l'adresse du feu roi et de sa favorite, a intimé au directeur l'ordre de la retirer de son affiche. Rendre la recette devant une salle comble était dur ; la défense a donc été enfreinte, et le malheureux directeur, pour prix de sa désobéissance, est immédiatement appréhendé au corps et conduit en prison. Et je crois véritablement qu'il y serait encore, tant le séjour de Fort-l'Évêque est agréable, si M<sup>me</sup> Lemonnier n'était chargée de personnifier l'épouse habile et décidée du pauvre Nicolet. Tandis que celui-ci, entouré dans sa prison de nombreux gentilshommes redevables de cet abri à leurs créanciers, sable le Champagne qu'un geôlier serviable et facétieux leur procure charitablement. M<sup>me</sup> Nicolet, déguisée en pâtissier et suivie d'une escorte de marmitons, pénètre dans le cachot, tire d'un pâté monumental, l'échelle de soie traditionnelle, et délivre à la fois son mari et l'ami Taconnet, également compromis dans l'affaire. Le tableau suivant — qu'égaye une idée ingénieuse : les fugitifs revenus au théâtre et cachés sous des habits de marionnettes dans le magasin des costumes — pourrait être, sans inconvénient, le dernier de la pièce, puisque



l'ordre royal accordant aux coupables leur grâce plénière en est la conclusion logique. Les auteurs n'en ont pas jugé ainsi, et le troisième acte, un peu long, a été ajouté pour permettre aux deux amoureux de se marier. Car il y a deux amoureux comme bien vous le pensez : la filleule de M<sup>me</sup> Nicolet aime un jeune homme, qui, pour l'amour d'elle, s'est engagé incognito dans la troupe des Porcherons. Et précisément — le hasard fait de ces miracles — un vieux baron, ridicule comme doivent l'être les vieux seigneurs d'opérette, et qu'on avait vu pendant toute l'action poursuivre de ses déclarations la belle directrice, se trouve être le père de la jeune fille. C'est le dénouement de *l'Avare*, et aussi celui des *Fourberies de Scapin*, et peut-être n'est-ce pas là qu'il eût été bon de s'inspirer de Molière ! Je ne vous ai pas parlé des deux comiques obligatoires qui courtisent une même femme. Dans l'espèce ils se nomment Finot et Beausoleil, l'un garde-française et l'autre queue-rouge, et l'objet de leurs vœux se nomme Malaga, danseuse de corde. Tout ce monde va, vient, se trémousse, remue de bon cœur avec une conviction qui s'est communiquée à la salle et devait obtenir les suffrages des habitués de ce théâtre. Quant à la musique, dont j'ai déjà dit deux mots, je dois reconnaître qu'elle a plu comme vieille connaissance. L'instrumentation est particulièrement aimable, en ce que le compositeur a su éviter les assourdissants flonflons dont souvent nos oreilles ont eu à souffrir dans des œuvres analogues. Je citerai

rapidement le duetto et le finale du premier acte, chanté avec beaucoup d'entrain par M<sup>me</sup> Lemonnier et repris par le chœur. Au deuxième acte, le duo de Malaga et du beau sergent contient une jolie phrase à trois temps qu'on a redemandée. Mais les deux meilleurs numéros de la partition me semblent être le chœur rythmique des gardes-françaises, d'une coupe très heureuse et d'un effet réellement scénique, et les roucoulements du jeune couple au troisième acte. L'interprétation méritait des éloges. On connaît la gaieté un peu grosse et la verve entraînée de M<sup>me</sup> Riquet-Lemonnier. M<sup>me</sup> Piccaluga était une charmante petite amoureuse à la voix pure et juste. M. Maréchal, dont l'organe était malheureusement voilé, a chanté avec goût le rôle de Nicolet. Il serait injuste de ne pas mentionner en outre M. Livry (Taconnet), Grégoire (le garde-français Beausoleil) et Julien Deschamps (le baron de la Roche-Trompette).

L'année 1892 se résumait de la manière suivante :

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

	Nombre d'actes	Date de la 1re repr. ou de la reprise.	Nombre de repriseni. pendant l'année.
<i>Les Marins de Jean Bart</i> , dr...	5 a. 8 t.		37
<i>Roger la Honte</i> , drame.....	5 a. 8 t.	3 février	45
<i>Devant l'ennemi</i> , ».....	5 a. 6 t.	12 mars	23
<i>Madame la Maréchale</i> , p.èce...	3	1 avril	21
<i>Les Abandonnés</i> , drame.....	5 a. 6 t.	7 avril	14
* <i>L'Honneur d'un ouvrier</i> .....		23 avril	5
* <i>L'Héritage de Jean Gommier</i> , pièce.....	5	27 juillet	63
<i>Paille d'Avoine</i> , pièce.....	1	23 septemb.	47
<i>Un Divorce à l'amiable</i> , pièce...	1		55
<i>La Fille des Chiffonniers</i> , drame.	5 a. 8 t.	8 octobre	34
<i>Les Crochets du père Martin</i> , d.	3	8 novembre	25
* <i>Paul Méran</i> , pièce.....	3	» »	22
<i>Madame Nicolet</i> , opérette.....	3 a. 5 t.	29 novembre	33

## THÉÂTRE MODERNE

Le 28 janvier, M. Chelles nous donne (dans l'ancienne salle de l'Alcazar transformée en un très confortable théâtre) la première représentation du *Pardon*, comédie en trois actes de M. Léon Gandillot<sup>1</sup>. — Morisset est trompé, et ne le sait pas : il est même à cent lieues de le savoir. Après une série de petits jeunes gens qui ont fini par se marier, Clotilde est, depuis six semaines, la maîtresse d'un homme de quarante ans, Philippe d'Apoignac, officier démissionnaire, que son mari — c'est toujours comme

1. DISTRIBUTION. — Morisset, M. Chelles. — Gélineau, M. Bellot. — Philippe d'Apoignac, M. Chautard. — Le cordonnois, M. Fraizier. — Gaston Blanodin, M. Riche. — Célestin, M. H. Legrand. — Henriette Gélineau, Mlle Sanlaville. — Clotilde Morisset, Mlle Lise Fleurie. — Suzanne, Mlle Verlain. — Mariette, Mlle Berthias. — Joséphine, Mlle Deschamps.

On commençait par *Collaborateurs*, comédie en un acte, tirée d'une nouvelle de Jules Claretie, par Georges Richard. Maudit, M. Decori. — Dornoy, M. H. Legrand. — Jeanne, M<sup>me</sup> Ginesty.



ça — a voulu absolument attirer chez lui... Philippe a déjà assez de M<sup>me</sup> Morisset, et, surtout de Morisset, dont l'imperturbable confiance l'irrite et qu'il déteste **cordialement** : « Je le trompe, c'est une saleté que je lui fais ; je lui en veux, c'est tout naturel. » Philippe aurait, d'ailleurs, bon envie d'accepter la proposition qui lui vient de Morisset — toujours lui ! — d'épouser une jeune fille un peu délurée, mais charmante quand même, M<sup>lle</sup> Suzanne Lecordonnois, qui fréquente chez les Morisset. Morisset charge sa femme d'arranger l'affaire, et vous vous doutez que Clotilde met, au contraire, tout en œuvre pour la faire échouer. C'est ainsi qu'elle raconte à Suzanne que Philippe l'a traitée de « petite grue ». Suzanne ne digère pas « petite grue » et fera son possible pour abhorrer le bel officier, qui pourtant lui plaisait beaucoup comme cavalier et même comme futur mari. Fraîchement accueilli, tout d'abord, par la jeune fille, Philippe trouve un appui dans une amie de Clotilde, M<sup>me</sup> Gélineau, qui lui répond des sentiments sympathiques de Suzanne. Philippe est si content d'apprendre cette nouvelle qu'il embrasse la dame... Morisset arrive sur ces entrefaites : plus de doute, Philippe est l'amant de M<sup>me</sup> Gélineau. Voilà pourquoi il résistait encore au mariage : c'est qu'il avait un crampon, c'est-à-dire une liaison avec une femme mariée. Pauvre Gélineau ! Mais Morisset a des principes : il n'entend pas que Clotilde continue à être l'amie d'une femme de mœurs aussi légères que M<sup>me</sup> Géli-

neau, et il s'en vient prier Gélineau de prévenir sa femme. ~~qu'elle ait à~~ cesser toutes relations avec la sienne. Gélineau — on le comprend du reste — demande des explications, et comme elles ne lui semblent pas très claires, il se fâche, à un point que Morisset se croit forcé de lâcher le mot qui lui brûle les lèvres : « Ta femme te trompe ! » Gélineau, aussi ennuyé qu'étonné, se résignerait presque, si Morisset ne lui prouvait qu'il faut absolument qu'il se batte. Il se battra donc avec Gaston — c'est le nom d'un petit gommeux qu'il a vu, assez ouvertement, — d'ailleurs, faisant la cour à sa femme. — « Mais ce n'est pas avec Gaston qu'elle te trompe, s'écrie Morisset, c'est avec Philippe ! — « Comment lui aussi ! » Et Gélineau est de plus en plus étonné, de plus en plus ennuyé. Comment Morisset, devenu le témoin de Gélineau, apprendra-t-il de la bouche même de Philippe que ce n'est pas de M<sup>me</sup> Gélineau, mais bien de Clotilde qu'il est l'amant. C'est ce que nous apprendra une des plus jolies scènes du second acte — un chef-d'œuvre d'esprit — et comment, par égoïsme et par lâcheté d'amour, Morisset, qui a d'abord parlé de divorcer, pardonnera-t-il à sa femme comme Gélineau eût pardonné à la sienne, c'est à quoi aboutira le troisième acte, le moins heureux des trois qui composent l'amère et cinglante comédie de M. Gandillot, pleine de verve et de talent, vivante étude des caractères cruellement observés d'après nature. M. Chelles est excellent dans le rôle de Morisset qui, au premier abord, semblait

fort peu lui convenir, M. Bellot lui donne très drôlement la réplique dans celui de Gelineau. M. Chautard prête à Philippe la brusque allure qui sied à ce grossier personnage. M. Riche, déjà remarqué dans *Mon nom*, est un jeune comique plein de naturel. M<sup>lle</sup> Santaville a de la grâce en l'emploi des coquettes un peu nouveau pour elle; M<sup>lle</sup> Lise Fleurie joue avec tact le rôle de Clotilde Morisset, et M<sup>lle</sup> Verlain avec beaucoup d'intelligence et de finesse celui de Suzanne.

15 MARS. — Première représentation (en matinée) du *Christ*, drame sacré en cinq parties, en vers, de M. Charles Grandmougin, musique de M. Clément Lippacher<sup>1</sup>, qui obtint devant une brillante assistance un succès des plus mérités. Le *Christ*, dont le titre indique suffisamment le caractère mystique, n'est autre que la Passion décrite en vers élégants; il a permis au poète de donner libre essor à son inspiration; l'élévation des pensées, l'élégance du style et la richesse des rimes, sont les principales qualités de cette belle œuvre. Le premier tableau nous montre Jésus venant avec la Vierge dans son pays natal, pour

1. DISTRIBUTION. — Le Christ, M. Delaunay fils. — Judas, M. Decari. — Zénon, M. E. Chautard. — Le Centurion, M. Fraizier. — Pilate, M. Dupont. — Nathaniel, M. Valcour. — Zacharie, M. Jhann. — Saïd, M. Fredal. — Jacques, M. Godeau. — Jean, M. Schultz. — Pierre, M. Castill. — Premier soldat, M. Henrion. — Deuxième soldat, M. Le-grand. — Premier Larron, M. Stebler. — Deuxième Larron, M. Dulaure. — Marie-Madeleine, M<sup>lle</sup> Santaville. — La Vierge, M<sup>lle</sup> Orcelle. — Aïssa, M<sup>lle</sup> Verlain.

Premier tableau : Le retour à Nazareth. — Deuxième tableau : Marie-Madeleine. — Troisième tableau : Le Jardin des Oliviers. — Quatrième tableau : Le Christ devant Pilate. — Cinquième tableau : Le Golgotha.



revivre ses premières années et retrouver pendant quelques instants le calme et la fraîcheur de ses impressions d'enfant. Il ne rencontre, hélas ! que haine et jalousie chez ses anciens amis qui le traitent d'orgueilleux et réclament de lui un miracle ; mais son caractère divin s'impose malgré eux et leur fait bientôt courber le front. Ce tableau est d'une simplicité touchante et imposante tout à la fois ; il a obtenu de chauds applaudissements. Il serait trop long de citer ici toutes les belles scènes de ce drame sacré. Le « Jugement de Jésus » est d'une réalité poignante, et la mise en croix au Golgotha émeut et impose le recueillement. Tout, du reste, concourt à la réussite de l'ouvrage : M. Chelles est un metteur en scène de premier ordre. M. Assola a brossé pour cette petite scène des décors ravissants, bien couleur locale, et d'un effet très poétique. La musique de M. Lippacher, mystérieusement discrète, encadre bien ces scènes religieuses. Enfin l'interprétation est digne d'éloges. M. Delaunay fils nous a montré une vivante image du Christ, dont il a joué supérieurement le rôle ; tour à tour touchant et digne, il a été absolument remarquable dans Jésus mourant sur la croix. M. Dupont s'est révélé dans le personnage de Pilate. Une belle voix, une excellente diction et beaucoup d'autorité lui ont mérité tous les suffrages. M<sup>mes</sup> Sanlaville (Marie-Madeleine), Orcelle (la Vierge), Verlain (Aïssa) ; MM. Decori, Chautard et Valmont ont dignement contribué au succès de cette pièce de carême.



7 MAI. — Première représentation de *Marie Lafond*, pièce en trois actes de MM. Jean La Rode et Georges Rolle <sup>1</sup>. « Une fille tombée ne peut se relever » : tel est l'aphorisme contenu dans les trois tableaux, nous n'osons dire : les trois actes de MM. Jean La Rode et Georges Rolle. Premier tableau. — Gaston Langlois, contraint par sa famille qui veut le « bien marier », lâche sa maîtresse, Marie Lafond : c'est la scène tant de fois faite qu'elle peut passer pour classique, celle du *Fils naturel* est le chef-d'œuvre du genre. Quant à l'étudiant et à sa fleuriste, nous les avons vus, il y a déjà bien longtemps, dans la *Vie de Bohème* de Murger : ils s'appelaient alors Rodolphe et Mimi. Deuxième tableau. — Trop fière pour accepter l'argent que Gaston a voulu lui faire remettre par un ami commun, Marie Lafond « crève la faim »... Car elle a été chassée de chez son patron, et ne trouve aucune place où elle puisse gagner sa vie honnêtement. Apprenant que le mariage de son ancien amant est chose accomplie, elle accepte — il faut bien vivre — la place qu'on lui offre dans une brasserie de femmes, où elle pourra se faire — cela dépend de sa gentil-

1. DISTRIBUTION. — René Bouchon, M. *Chautard*. — Flambarb, M. *Dupont*. — Gaston Langlois, M. *Schultz*. — Maxime, M. *Riche*. — Troussard, M. *Legrand*. — M<sup>e</sup> Louis, M. *Hurbain*. — Prumence, M. *Stébler*. — Marie Lafond, M<sup>lle</sup> *Nau*. — M<sup>me</sup> Louis, M<sup>lle</sup> *Chandora*. — Gatry, M<sup>lle</sup> *Deschamps*. — M<sup>me</sup> Dorvin, M<sup>lle</sup> *Stainville*. — Louison, M<sup>lle</sup> *Ginesty*.

On commençait par *Azor*, pièce en un acte de M. Jean Gascogne avec la distribution suivante :

R paria, M. *Hurbain* — Bordereau, M. *Dupont*. — Neufchâtel, M. *Riche*. — M<sup>me</sup> Bordereau, M<sup>me</sup> *Chandora*. — Emilie, M<sup>lle</sup> *Verlain*.

lesse avec les clients, de six à vingt francs par jour. Nous avons vu ça dans *Mam'zelle Quinquina*, tout dernièrement, à l'Ambigu. Troisième et dernier tableau. — Après avoir roulé dans les brasseries de femmes et... même ailleurs, Marie Lafond, phthisique au deuxième degré, vient mourir à l'hôpital. « Il y aurait moins de chasseurs de filles, — dit le Desgenais de l'affaire, philosophe du *Chat noir*, s'il vous plaît, — si l'on voyait ce qu'il advient du gibier... » M<sup>lle</sup> Nau — que nous applaudîmes au Théâtre-Libre d'abord dans la *Fille Elisa*, puis dans *Nell Horn* — joue avec son réel talent le rôle de Marie Lafond. Elle y est très sobre et très vraie. — « Mais, demanderez-vous, c'est tout ce qu'il y a dans la pièce? — Oui, monsieur, c'est tout. — C'est peu. — Très peu, en effet, moins que rien... » Comment veut-on que ce « rien » attire le public au Théâtre-Moderne? M. Chelles y a déjà tenté bien des genres : le vaudeville avec *Mon nom*, la comédie avec le *Pardon* de Gandillot, le mystère sacré avec le *Christ* de Grandmougin... Il a voulu, avec *Marie Lafond*, essayer du Théâtre-Libre. L'essai ne lui a pas réussi.

23 MAI. — Première représentation de *Monsieur Célimène*, comédie en trois actes de Frédéric Grésac (Fred) <sup>1</sup>. L'auteur de cette incohérente

1. DISTRIBUTION. — M. Célimène, M. Décori. — Lucien Desfrènes, M. Chautard. — Hubert Lesage, M. Dupont. — Emile, M. Legrand. — Méliem, M<sup>lle</sup> Santaville. — La duchesse d'Elbe, M<sup>lle</sup> Derville. — Mirville, M<sup>le</sup> Verlain. — Henriette Marny, M<sup>lle</sup> Ginesty. — La comtesse de Sanges, M<sup>lle</sup> Stainville. — M<sup>me</sup> Lesage (Renée), M<sup>lle</sup> Eliane. — Liliane

comédie a pris pour héros un journaliste aimé de toutes les femmes... Des duchesses et des cocottes, de grandes artistes et de petites bourgeoises, de naïves provinciales et de pschutteuses parisiennes, des vierges et des femmes mariées : ce M. Don Juan les a *toutes* pour lui, et il faut voir avec quelle désinvolture il les reçoit dédaigneusement, leur donnant, par grâce, non pas un jour par semaine (il n'a plus de jour), mais un numéro, au petit bonheur... Même, il en est une dont il n'a pas voulu du tout, par principes ou par paresse, quand il a appris que (c'est l'auteur qui parle) elle était encore d'Orléans. Que voulez-vous ? Il aime les fruits, mais il les aime mieux mûrs que verts... Et Mériem ne se console pas d'avoir été dédaignée par celui à qui elles s'offraient toutes. C'est en vain que son vieux maître — M<sup>lle</sup> Mériem fait de la peinture — l'engage à reprendre sérieusement ses pinceaux et à renoncer à ce roman. Mériem attend toujours... Elle attend même si longtemps, qu'elle finit par se lasser (tiens ! on n'est pas de bois !) et par accepter les respectueux hommages d'un ami de M. Célimène, qui en fera sa femme légitime. Et au dernier acte, contre-partie du premier, nous voyons Don Juan lâché par toutes les femmes qu'il a voulu lâcher : c'est bien fait pour lui !... Il se conduit, d'ailleurs, avec une « muflerie » insigne — *Fred*, mon ami, ici vous nous calomniez — à l'égard d'une M<sup>me</sup> Lesage, la femme du

Tolla, M<sup>lle</sup> Roy. — Jeanne Palk, M<sup>lle</sup> Verteuil. — Régina, M<sup>lle</sup> Marguerite Neblia.

vieux maître, à qui, fort heureusement, son mari pardonne noblement, affirmant, contrairement à l'opinion de M. Deacon, que le « Tue-le ! » n'a pas plus de raison d'être, aujourd'hui, que la « Tue-la ! » Par galanterie, nous n'insisterons pas sur l'erreur de notre spirituelle « confrère », nous bornant à enregistrer les vains efforts de MM. Décori, Chautard et Dupont, de M<sup>mes</sup> Sanlaville, Derville et Éliane. Une mention toute spéciale à M<sup>lle</sup> Verlain, qui a très adroitement joué la scène — l'une des plus amusantes de la pièce — de la jeune lauréate à l'Académie des Jeux de Toulouse venant demander au journaliste parisien de la lancer. — « Prenez un amant ! » lui dit-il. — « Un *ament*, pourquoi faire ? » — « Pour avoir du talent. » — « Et vous, vous ne pourriez pas ? » Citons encore, pour être complet, le début attendu d'une très jolie petite personne, M<sup>lle</sup> Marguerite Nebbia, qui, après avoir dit, au premier acte, avec une exquise inexpérience, le couplet de « la fille de la concierge », a perdu la tête, au troisième, au point de ne pouvoir terminer sa scène... Pourquoi cette folle terreur, ô Margot, puisque nous étions tous pour vous ?

18 JUIN. — Représentation donnée par les « Escholiers ». Jamais cette brillante société de jeunes gens sérieusement amoureux de théâtre n'a été plus vivante et plus prospère, depuis huit ans qu'elle existe. Après nous avoir donné récemment l'intéressante pièce de M. Gaston Salandri, intitulée les *Vieux*, les « Escholiers » nous offraient, cette fois, un spectacle des plus



critique : un petit acte, délicieusement spirituel, un acte comique Paul Ginisty, et trois actes d'un débutant, M. Thalasso, qui fera parler de lui un jour ou l'autre. *Flagrant délit*<sup>1</sup> est le savoureux pendant des *Deux Tourtereaux*, et nous y retrouvons l'excellente M<sup>me</sup> France ironiquement surprise par le commissaire de police chargé de dresser procès-verbal à la requête du mari (si l'on veut le vilain mari) chez l'amant qu'elle a choisi il y a quelque trente ans, et avec qui elle vit aujourd'hui. — en lui confectionnant de la tisane, — comme Phédon et Baucis, comme M. et M<sup>me</sup> Demoulin. — On a ri du gracieux badinage, et beaucoup applaudissant le nom de l'auteur, Paul Ginisty, qu'est venu proclamer M. Ligné-Poë, chaussant avec aisance les souliers de M. Antoine. La place me manque pour parler comme je le voudrais de la pièce suivante, *La Famille*<sup>2</sup> qui vaut mieux, ce me semble, qu'un bout d'analyse. Ou je me trompe fort, ou il y a, en M. Thalasso, un véritable homme de théâtre : la preuve en est dans la mâle puissance avec laquelle il a traité ses principales scènes, dans l'exacte observation qu'il a mise aux rôles très étudiés et très amusants des deux médecins consultants... Quel dommage que

1. DISTRIBUTION. — L'homme, M. Ligné-Poë. — Un commissaire de police, M. Pénard. — Un agent, M. X... — La femme, M<sup>me</sup> France.

2. DISTRIBUTION. — Maurice Laurent, M. Ligné-Poë. — André Kerdel, M. Pénard. — Le docteur Luzeau, M. Dupont. — Le docteur Mottier, M. A. Franck. — Auguste, M. Margency. — Rémince, M. Duvelleroy. — Blondelle, M. Cambal. — Sylvane, M<sup>me</sup> Archainbaud. — Fleuriotte, M<sup>lle</sup> Mellot. — M<sup>me</sup> de Clairé, M<sup>lle</sup> Roy. — Annaïck, Petite Suzanne. — Yose, Petite Prad.

l'auteur, qui avait une idée, et qui l'a, tout d'abord, supérieurement traitée, n'ait pas osé logiquement conclure, ainsi qu'il eût fait au Théâtre-Libre, par le « ménage à quatre » qu'eût représenté *La Famille* ! C'est ainsi qu'il a perdu, par un ridicule dénouement, le bénéfice de deux actes excellents. Remercions, quand même, les « Escholiers » de nous avoir révélé un écrivain qui s'était, dit-on, inutilement présenté chez plusieurs directeurs syndiqués, et mettons nos espérances en ce M. Thalasso. Italien né en Orient, il apprendra son métier avec la même passion qu'il a mise à l'étude de la langue française, et nous donnera, j'en ai la conviction, un dramaturge de valeur. Nous retrouverons peut-être aussi sur une grande et vraie scène M<sup>me</sup> Paul Archainbaud (M<sup>lle</sup> Alice de Méric) qui, après avoir quitté le Conservatoire, il y trois ans, en emportant, dans la classe de M. Delaunay, un prix de comédie, se présente aujourd'hui à nous comme une artiste digne de prendre au théâtre une des meilleures places et d'attirer sur elle la vive attention de la critique et des auteurs : la manière énergique avec laquelle cette jeune femme nous a joué, Sylvane, dans la *Famille*, nous est un sûr garant de son réel talent.

Le 1<sup>er</sup> novembre, M. Chelles rouvrait — pas pour bien longtemps, hélas ! — le confortable, mais malheureux Théâtre Moderne, par une reprise de cette *Marie Stuart*, de MM. Samson et Cressonnois, qui fut, il y a deux ans, l'un des meilleurs succès d'une brave Société d'artistes

dramatiques réunis au Château-d'Eau. Nous louâmes alors les qualités de l'œuvre, qui atteste, quant au fond, un grand souci de la vérité historique; quant à la forme, un grand souci de l'art. Nous louâmes les jeunes auteurs de la tenue de leur style. Il y a bien, dans le dialogue, quelques échappées de romantisme, mais où est le mal? Il est encore un mérite qu'on ne saurait refuser à l'ouvrage : celui d'une parfaite clarté. L'action se déroule sans complications, sans trop de lenteurs, elle est intéressante et mouvementée. Je ne vous en conterai pas, de nouveau, les péripéties. Les auteurs n'ont pas voulu altérer l'histoire; ils ont conservé à Marie Stuart son vrai caractère; ils ne l'ont, ni trop idéalisée ni trop avilie. Ils l'ont dépeinte telle qu'elle était. Ils en ont fait une femme passionnée, inconséquente, imprudente, malheureuse par sa faute, mais, malgré tout sympathique. Ils ont glissé rapidement sur la captivité de Marie Stuart, dont les épisodes sont légendaires; ils ont surtout insisté sur les premiers événements de sa vie, sur son mariage avec Darnley, sur le meurtre de Rizzio, sur l'assassinat de Darnley, sur le second mariage de la reine avec Bothwell. Ce dernier personnage est le véritable héros de leur drame. Ce Bothwell est un aventurier ambitieux et tenace qui, abusant de l'inclination qu'il a fait naître au cœur de Marie, l'associe à ses ténébreux desseins. — Marie Stuart a-t-elle trempé dans le meurtre de Darnley? C'est un point que l'histoire a imparfaitement élucidé. Si l'on en croit



MM. Cressonnois et Samson, elle serait innocente de ce crime ; mais vous n'ignorez pas que les auteurs dramatiques, ainsi que les poètes, regardent leurs héroïnes avec des yeux paternels... Si l'espace restreint, dont dispose le Théâtre Moderne, est moins apte que la vaste scène du Château-d'Eau à un drame qui comporte, comme *Marie Stuart*, un grand nombre de personnages et une nombreuse figuration, l'interprétation nouvelle est satisfaisante, au moins en ses principaux protagonistes. M. Chelles a magistralement composé la figure de Bothwell, un vrai bandit. Il faut louer la belle diction de M. Dupont, qui fait Darnley, et la bonne volonté de M<sup>lle</sup> Laurent Ruault, qui représente Marie Stuart au sortir du Conservatoire, où elle se faisait dernièrement apprécier dans le difficile personnage de M<sup>me</sup> de Morancé de la *Visite de noces*. M<sup>lle</sup> Laurent Ruault ne sait encore ni marcher ni tenir ses bras ; mais s'il y a quelque lourdeur et quelque embarras dans son allure, quelque rudesse dans sa voix, si la grâce lui fait encore défaut, on la sent capable d'énergie, d'expression forte et passionnée : elle l'a prouvé en plus d'un passage de son rôle de Marie Stuart, qui n'a, en somme, pas trop pesé à ses épaules de comédienne de vingt ans.

Le Théâtre Moderne continue à chercher sa voie. Le 26 novembre, il nous donne un vaudeville d'il y a trente ans passés. Les *Domestiques* d'Eugène Grangé et Raimond Deslandes <sup>1</sup> furent pri-

1. DISTRIBUTION. — François, M. Dekernel. — Durosel, M. Fersimont. — Joseph, M. H. Légrand. — Oscar, M. Ba-



mitivement joués aux Variétés par Charles Potier, Kopp, Grenier, M<sup>mes</sup> Dupuis et Aline Duval. On a eu le tort d'en rajeunir le dialogue. Ces modifications sont superflues, et font paraître plus démodées les parties auxquelles on n'a rien changé. Lorsqu'on remonte une ancienne pièce, le plus sage, voyez-vous, c'est de la jouer telle que les auteurs l'ont écrite. En écoutant ces vaudevilles antiques qu'une main maladroite a remaniés, nous songeons malgré nous aux vieilles coquettes qui se mettent du blanc dans le vain espoir d'effacer leurs rides... A part ces disparates inutiles, le fond de la pièce est encore amusant, les situations sont drôles : il y a beaucoup de gaieté, et même d'observation dans ce vaudeville qui conclut par un aphorisme absolument vrai : « Nos domestiques seront toujours nos maîtres ! »

M<sup>lle</sup> Berthe Legrand a de la verve et de la rondeur dans le rôle de la cuisinière Julie. M. Dekernel qui joua, il y a quelques années, aux Bouffes-Parisiens, un certain Ulysse de MM. Fabrice Carré et Raoul Pugno, avait le tort de ne pas savoir un mot de son rôle. Un M. Bazille, long comme un jour sans pain, a rendu d'une façon assez comique le personnage d'Oscar, le pianiste amoureux. Cécile Durosé, c'était la gentille petite-fille du célèbre comédien Bouffé. Avec les *Deux*

*sille*. — Victor, M. Ferrat. — Baptiste, M. Grange. — Julie, M<sup>me</sup> Berthe Legrand. — Virginie, M<sup>lle</sup> Deschamps. — Mélanie, M<sup>lle</sup> Gilbert. — Cécile, M<sup>lle</sup> Bouffé. — Rosalie, M<sup>lle</sup> Laboisière. — Adèle, M<sup>lle</sup> Fonty.

*Sourds* <sup>1</sup>, comme lever du rideau, le spectacle a tout ce qu'il faut pour divertir le public à condition qu'il vienne. Il s'agit de le faire venir : tout est là !

7 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Madame Pygmalion*, pantomime en quatre actes de MM. Xanrof et Tarride, musique de M. Bonnamy <sup>2</sup>. — Le livret offre des situations amusantes et parfois poétiques. Ce ménage de l'antiquité, aux prises avec la vie matérielle, ne manque pas de piquant, et la scène est fort bien rendue par les interprètes. L'animation de la statue dont les sens s'éveillent graduellement — vous avez vu *Galathée* à l'Opéra-Comique — est le clou de la pièce : M<sup>lle</sup> Marty y est charmante de vérité. M. Hirsch a joué avec une rare intelligence le rôle de Pygmalion, où il a su se montrer tour à tour tendre, furieux et comique ; il a été très applaudi. M<sup>me</sup> Marianne Chassin est une délicieuse Euréka. Quant à la musique de M. Bonnamy, elle nous a semblé singulièrement banale. A-t-elle du moins le mérite d'être « explicative » en s'appropriant bien à l'action ? On a goûté l'originale façon de nommer les auteurs : M. Hirsch mimant son annonce et montrant sur une pan-

1. On commençait par les *Deux Sourds*, avec la distribution suivante :

Pamoiseau, M. Guimier. — Placide, M. Darville. — Boniface, M. Bazille. — Eglantine, M<sup>lle</sup> de Givry. — Garde champêtre, M. Grange. — Jardinier, M. Aubry.

2. DISTRIBUTION. — *Pygmalion*, M. Hirsch (du Gymnase). — Onkelabonn, M. Torin (du Gymnase). — Ploutos, M. H. Legrand. — Galathée, M<sup>lle</sup> Marty (de l'Odéon). — Euréka, M<sup>me</sup> Marianne Chassin. — Vénus, M<sup>lle</sup> Stella Gallinetti.

carte les noms de MM. Xanrof et Tarride pour lesquels il réclamait les bravos.

31 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Tout à la scène !* revue en trois actes et sept tableaux de MM. Victor de Cottens et Paul Gavault, airs nouveaux de M. Alder. Notons ici avec plaisir l'effort de deux débutants, souvent récompensé par de très sincères applaudissements. Je n'assurerai point que ces jeunes auteurs nous aient dit des choses nouvelles sur le syndicat des directeurs, sur les courses à pied ou sur les cambrioleurs, qui ont pourtant une façon bien ingénieuse d'opérer les changements à vue en emportant eux-mêmes les meubles de la scène précédente ; mais je constaterai l'effet, dans la salle, du « Tue-le », « Tue-la » et « Tue-toi », successif de Dumas, et celui de l'apparition de M. Guimier en Francisque Sarcey. Si seulement ces messieurs avaient voulu mettre dans la bouche de notre illustre confrère un discours un peu moins banal, c'eût été parfait, parfait ! Je n'oserai soutenir que toutes ces dames — toutes ces dames au salon, y compris la traditionnelle négresse garantie bon teint — aient été jolies, bien faites et heureusement costumées, et j'ai le souvenir d'une Allumette chimique et d'un Pôle Nord, qui produisirent parmi les spectateurs une vive sensation d'étonnement ; je ne prétendrai point que M. Paulet eut bien la gaieté qui convient à un compère, et M<sup>lle</sup> Marie Chalons l'élégance qui caractérise la Parisienne ; mais vous me trouverez encore prêt à rendre justice aux

les formes de M<sup>lle</sup> Lantelme, la grande chance de l'endroit, et à la verve de M<sup>mes</sup> Berthe grand et Franzi, qui faisaient vraiment une charmante paire de gendarmes.



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## THÉÂTRE LIBRE

Le 2 février 1892, le Théâtre Libre nous offrait les premières représentations de *l'Envers d'une sainte*, pièce en trois actes, en prose, de M. François de Curel <sup>1</sup> et de *Blanchette*, pièce en trois actes également, et en prose, de M. Eugène Brieux <sup>2</sup>. *L'Envers d'une Sainte* contient un curieux cas de psychologie — oh ! la psychologie au théâtre ! — dont un Mérimée ou un Maupassant eût fait une nouvelle merveilleuse, d'une quinzaine de pages. M. de Curel a délayé cette

1. DISTRIBUTION. — Georges Pierrard, M. *Grand*. — Julie Raudin, Mme *Nancy Vernet* — Jeanne Laval, M<sup>lle</sup> *Irma Perrot* — Christine Laval, M<sup>lle</sup> *Meuris*. — Noémie Dulac, M<sup>lle</sup> *Barny* — Veuve Renaudin, M<sup>lle</sup> *Garnieri*. — Barbe, M<sup>lle</sup> *Suzanne Gay*

2. DISTRIBUTION. — Bonenfant, M. *Gémier*. — Rousset, M. *Antoine* — M. Galoux, M. *Renard* — Morillon, M. *Pin-sard*. — Auguste Morillon, M. *Laudner*. — Georges Galoux, M. *Tinbot*. — Un voiturier, M. *Verse*. — Un huissier, M. *Pons-Arles*. — Mme Rousset, Mme *Barny*. — Elise Rousset, M<sup>lle</sup> *Jeanne Dulac*. — Lucie Galoux, M<sup>lle</sup> *Meuris*. — Mme Jules, M<sup>lle</sup> *Garnieri*.

[www.libriol.com.cn](http://www.libriol.com.cn) mixture en trois actes admirablement écrits, j'en conviens — lisez la pièce : elle a paru chez Tresse — mais fort longs et fort ennuyeux à la scène, ayons donc le courage de l'avouer. Il est, d'ailleurs, à remarquer que, chez M. Antoine, on donne rarement des pièces de théâtre au sens strict du mot : ce sont trop souvent des nouvelles dialoguées. Le théâtre vit de mouvement, non pas physique, mais moral : le public y veut voir des caractères « en fonction ». Ces messieurs ne nous offrent que des analyses, des « états d'âme », comme ils disent, et le Théâtre-Libre, n'est la plupart du temps, que le roman parlé. Julie Renaudin, étant jeune fille, aimait son cousin ; elle était aimée de lui. Celui-ci à la suite d'un voyage d'un an à Paris, — hein ! ce Paris — est revenu... marié. Julie conçut alors une haine farouche contre celle qui lui avait pris l'amour de son cousin et voulut attenter à la vie de sa rivale. Le coup ne réussit point ; mais, bourrelée de remords, la criminelle se fit religieuse. Entrée alors au Sacré-Cœur, elle y resta dix-huit ans. Seule, la mort de son cousin lui permit de rentrer dans le monde, relevée de ses vœux. Elle revient donc dans son milieu provincial et bigot, avec les mêmes passions que dix-huit années de solitude n'ont fait qu'exaspérer. Son amour ne s'est pas éteint, ne s'est pas diminué : telle une horloge qui s'est arrêtée, marquant éternellement la même heure. Sa haine contre la veuve de son cousin seveille plus vivace que jamais. Ne pouvant lui nuire directement, elle l'atteindra

dans son enfant, la jeune Christine, que son parfum de sainteté a séduite et charmée. Elle éloigne méchamment l'innocente fillette de son fiancé, convaincu d'avoir eu des maîtresses avant son mariage (!!!) et tente de la vouer à la religion. Heureusement, la mère se montre à temps pour découvrir ce que ce caractère de sainte a de vindicatif et de jaloux, ce qu'il contient de sécheresse et de mesquinerie. Elle reprend sa fille. Sœur Julie retournera au cloître qu'elle n'aurait pas dû quitter : on ne badine pas avec l'amour. M<sup>lle</sup> Nancy Vernet, qui a tort de parler peu distinctement, s'est montrée d'une simplicité remarquable dans ce rôle difficile de Julie. A l'ouï également M<sup>lle</sup> Meuris, la gentille héroïne du *Canard sauvage*, l'une des meilleures élèves de M. Antoine ; M<sup>lle</sup> Perriot et enfin M. Grand, le seul homme de cette pièce « à femmes », et dont l'entrée a provoqué chez l'assistance, engourdie par un superbe ennui, un véritable soupir de soulagement et une légère explosion de gaieté, en cette pièce uniformément triste.

La gentille « note d'art » nous sera-t-elle donnée par la pièce suivante, signée par un de nos plus aimables et plus estimés confrères de la presse rouennaise, M. Eugène Brieux, l'auteur applaudi déjà, au même Théâtre-Libre, de *Ménages d'artistes*? Peut-être... Blanchette est la fille du cabaretier Rousset. Elle a eu quelques succès à l'école communale ; par vanité, les parents l'ont poussée jusqu'au brevet d'institutrice. Elle a dix-huit ans, elle revient de pen-



sion avec des idées de grandeur, des goûts peu en rapport avec ceux de ses parents et avec son humble position. Elle a fréquenté des jeunes filles riches, et a pris leurs préjugés. L'ignorance et la vulgarité de ses parents la choquent. On l'admire dans ce milieu modeste. On s'extasie devant ses réponses de perroquet bien stylé. Le père Rousset trouve cependant que la place d'institutrice promise par le gouvernement se fait bien attendre. Elle ne vient pas ; le père, qui estime qu'on a dépensé beaucoup d'argent inutilement, s'aigrit ; quelques « gaffes » de Blanchette, au point de vue de l'emploi pratique de son instruction, son refus de servir les ordinaires clients du cabaret exaspèrent Rousset. On en vient aux gros mots, aux querelles, aux coups. La jeune fille quitte sa famille. Elle apprend alors à connaître la vie : quelque chose de propre... Elle roule de désillusions en désillusions. Les hommes qui la désirent ne la veulent que pour maîtresse. Elle travaille, et son ouvrage ne la nourrit pas. Dans une heure d'ennui, de dégoût, de désespérance, elle se vend et devient cocotte. C'est la fin de combien de jeunes filles élevées de la sorte ! En poussant d'une manière exagérée jeunes gens et filles à l'instruction, sans leur donner la place qu'il leur faisait espérer, l'État n'en fait que des ratés et des « grues ». M. Eugène Brieux a développé cette thèse en deux premiers actes remplis d'une fine observation. Quel dommage que le troisième ne soit qu'enfantin et déclamatoire ! C'est égal ; nous avons foi en l'a-

venir du jeune auteur dramatique, que nous suivons avec un vif intérêt depuis son premier début — est-ce assez loin ? — aux matinées littéraires de Cluny. L'interprétation de *Blanchette* est excellente en ce qui concerne M. Antoine ; bonne avec Mlle Jeanne Dulac, Mme Barny et M. Gémier, un cantonnier « nature ».

7 MARS. — Premières représentations de *L'Étoile-Rouge*, pièce en trois actes, en prose, de M. Henry Fèvre <sup>1</sup>, et de *Seul*, pièce en deux actes, en prose, de M. Albert Guinon <sup>2</sup>. — La Planète rouge, c'est Mars, le cousin-germain de notre globe terraqué. Vous n'avez pas été sans entendre parler de ces fameux canaux de Mars, au sujet desque's tant d'encre a été versée, tant d'opinions ont été émises. Quelques savants prétendent que ce sont des mers naturelles, d'autres des cours d'eaux artificiels, d'autres des signaux géométriques disposés par les habitants de la planète solaire pour se mettre en communication avec nous autres terriens. Toujours est-il que ces fameux canaux ont servi à porter un bateau en trois actes que M. Henry Fèvre a monté

1. DISTRIBUTION. — Vauxonne, M. *Antoine*. — André de Suvigny, M. *Léon Christian*. — Un domestique, M. *Gémier*. — Un ami, M. *Pons-Arles*. — Premier monsieur, M. *Renard*. — Deuxième monsieur, M. *Tinbot*. — Berthe, Mlle *Meuris*. — Mme Darnaut, Mlle *Irma Perrot*. — Une dame, Mlle *Zapolska*.  
Invités : MM. Verse, Pinsard ; Mme Méréane.

2. DISTRIBUTION. — Ledoux, M. *Antoine*. — Bourdier, M. *Pons-Arles*. — Birague, M. *Léon Christian*. — Eugène, M. *Gémier*. — Mme Ledoux, Mme *Marie Laure*. — Geneviève, Mlle *Jeanne Dulac*. — Virginie, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Florentine, Mlle *Vinet*. — Jacques, *La petite Parfait*. — La Nounou, Mlle *Zapolska*.

aux abonnés d'Antoine. L'astronome Vauvonne croit à une intention intelligente des habitants de Mars ; il a trouvé un moyen d'entrer en communication avec eux. L'argent lui manque. Le jeune André de Suvigny, familier de la maison, amoureux de Berthe de Vauvonne, lui en fournira. Suvigny avance les fonds et épouse la fille. Mais les folies coûteuses du vieux savant effrayent bientôt la jeune femme, qui interdit toute nouvelle dépense. Le pauvre astronome défend la science, et, dans un accès d'indignation, meurt d'apoplexie foudroyante. Balzac avait traité la folie scientifique dans la *Recherche de l'absolu*. N'insistons pas. La pièce est convenablement jouée par M. Christian et M<sup>lle</sup> Meuris, supérieurement par Antoine. Mais quelle pièce !... Les spectateurs ont « égayé » la conférence : c'est un droit qu'ils ont acheté, rue Blanche, en acquittant leur abonnement. La donnée de la comédie de M. Albert Guinon, *Seul*, se présente pour la troisième fois devant le public. M. Léon Gandillot avait le premier, cet hiver, abordé cette question du pardon du mari à la femme coupable, pardon provoqué par l'égoïsme et le besoin de bien-être. Dernièrement, M. Auguste Germain y était revenu ; M. Albert Guinon traite la chose à son tour. Décidément le « cocuage » semble être la meilleure des conditions sociales à nos jeunes auteurs. On met sa fierté où l'on peut. M. Ledoux, ex-pharmacien, fut trompé par sa femme et par son associé. Il l'apprend, chasse les coupables et se retrouve chez lui seul entre son indignation et sa goutte.



Volé par sa bonne, mal soigné, il finit par pardonner à la femme et à l'amant, qui, du reste, ne l'ont cornifié que pour son plus grand bien. Il y a de la gaieté, de l'esprit, de l'observation, des scènes fort joliment faites dans la comédie de M. Albert Guinon, l'un des auteurs des *Jobards*. M. Antoine est excellent dans l'ex-pharmacien goulteux; M<sup>me</sup> Marie Laure lui donne habilement la réplique. Tous ont, d'ailleurs, fait leur devoir et méritent d'être cités. Citons donc MM. Pons-Arlès, Léon Christian, Gémier; M<sup>mes</sup> Jeanne Dulac, Gabrielle Fleury et Vinet, sans oublier la petite Parfait qui récite si drôlement sa fable. J'ai idée que nous verrons avant peu dans un théâtre ouvert au grand public, l'excellente comédie de M. Albert Guinon. Y sera-t-elle aussi bien jouée qu'elle le fut au Théâtre-Libre?

28 AVRIL. — Premières représentations de *Simone*, pièce en trois actes, en prose, de M. Louis de Gramont<sup>1</sup> et de *Les maris de leurs filles*, pièce en trois actes, en prose, de M. Pierre Wolff<sup>2</sup>. — M. Louis de Gramont a pris la peine de nous expliquer lui-même sa *Simone*. — « L'idée première de cette pièce m'est venue, nous a-t-il

1. DISTRIBUTION. — Pierre de Stampes, M. *Léon Christian*. — Lucien Mauryas, M. *Grand*. — Le docteur Dugast, M. *Gémier*. — Simone, comtesse de Stampes, M<sup>lle</sup> *Henriot*. — Rose Mauryas, M<sup>lle</sup> *Théven*. — La baronne de Chauvrières, M<sup>lle</sup> *Barny*. — La princesse Irène Danesco, M<sup>lle</sup> *Zupotska*. — M<sup>me</sup> de Naules, M<sup>lle</sup> *Dauville*. — M<sup>me</sup> Dilmer, M<sup>lle</sup> *Irma Perrot*. — Julie, M<sup>lle</sup> *Gabrielle Fleury*.

2. DISTRIBUTION. — Divoir, M. *Antoine*. — Henri, M. *Grand*. — Auguste, M. *Versé*. — Adèle Divoir, M<sup>me</sup> *Marie Laure*. — Suzanne Berny, M<sup>lle</sup> *Meuris*. — Augustine Berny, M<sup>lle</sup> *Barny*. — Anna, M<sup>lle</sup> *Gabrielle Fleury*.



dit, de la lecture d'ouvrages de médecine relatifs au mariage, à la vie conjugale, notamment d'un petit volume bien connu : *le Bréviaire de l'amour expérimental*, du docteur Jules Guyot. Il m'a paru que « le secret de bien des alcôves, la souffrance de bien des femmes », l'origine de bien des adultères était justement la méconnaissance, par certains maris, des sages préceptes de ce manuel. Je crois qu'il entre dans l'amour plus de physiologie que de psychologie. On en fait un peu trop une question de sentiment : n'est-ce pas, au moins au début, une affaire de sensation ? M. de La Palisse lui-même dirait que quand un homme se sent attiré vers une femme cela vient de ce qu'elle appartient à un sexe différent du sien. Quand un homme aime et désire une femme, cela ne veut pas dire qu'elle lui paraisse jolie, ni qu'il la croie bonne ou fidèle : cela veut dire simplement qu'il suppose qu'elle et lui doivent vibrer à l'unisson. Lorsque cet unisson n'existe pas dans les vibrations conjugales, il y a déception, malaise, drame. Il m'a semblé qu'il pouvait être intéressant d'étudier cette situation. J'ai cherché le drame qui pouvait en découler, et, quand j'ai cru l'avoir trouvé, je me suis mis à écrire *Simone*. La tâche ne laissait pas d'être malaisée. Heureusement, tout est dans Balzac ; et *Simone* est contenue implicitement dans la *Physiologie du mariage*. Je n'ai pas pu ne pas m'en souvenir... » Simone, orpheline de père et de mère, élevée par sa tante, M<sup>me</sup> de Chauvières, a été mariée à M. de Stamps, brave clubman frisant la qua-

rantaine, qui se figure remplir en conscience ses devoirs conjugaux parce qu'il va de temps en temps rendre visite à sa femme. Simone n'a pas d'enfant, elle s'ennuie, elle est nerveuse, l'amour brutal de son mari ne lui suffit pas. Ses amies sont aussi désenchantées qu'elle-même du mariage et de l'amour. La princesse Danesco lui conseille la morphine. Une seule petite femme, Rose Mauryas, est heureuse. Son mari, un brillant compositeur, lui a donné le bonheur. M<sup>me</sup> de Stampes désire connaître ce phénix, qu'elle ne tarde pas à aimer. Le lendemain d'une première à succès, elle tombe dans ses bras. Une absence du mari permet aux amants d'aller passer huit jours à la campagne.

Le retour est particulièrement désagréable à Simone : reprendre la vie avec son mari lui est à ce point insupportable, qu'elle préfère fuir avec Mauryas. Celui-ci recule devant un tel scandale ; il demande pardon à sa femme qui signifie à M<sup>me</sup> de Stampes la rupture définitive. Il ne reste plus à la jeune femme qu'à s'empoisonner avec la morphine apportée par M<sup>me</sup> Danesco ; elle meurt, en présence de son mari fortement étonné... C'est une histoire plus qu'une pièce. Des scènes bien venues, mais des parties « mélo » ; trop de tirades ; des caractères plus estompés que dessinés, et bien qu'à vrai dire nous n'ayons pas retrouvé dans *Simone* la main si experte du dramaturge applaudi de *Rolande* et de *Lucienne*, cette pièce évidemment écrite pour le Théâtre-Libre, — je défie qu'on puisse la jouer ailleurs — se distin-

que encore par les qualités propres à son auteur ; la clarté et la franchise avec laquelle il aborde la situation ethnologique qu'il met à la développer. L'interprétation est insuffisante. M. Grand (Maurice) a de la tenue ; M. Christian ne pouvait pas être du mari, sot et brutal, il nous a, du moins, montrés de superbes pantalons. M<sup>lle</sup> Henriot veut parler trop vite et bafouille. M<sup>lle</sup> Thévenin parle plus lentement et bafouille tout de même. Seul, une Russe, M<sup>lle</sup> Zapolska, a su se tailler un petit succès personnel dans le bout de rôle de la princesse Danesco.

M. Pierre Wolff avait, dans les *Maris de leurs sœurs*, une excellente idée de comédie, que nous présentait d'ailleurs son premier acte. Il s'est contenté de poser la question sans la traiter. Qui pouvait bien épouser les filles des femmes enrichies par la galanterie ? Des jeunes gens sans grands scrupules, ruinés souvent, noceurs toujours. Ainsi la fille paie pour la mère. C'est de la philosophie sociale. Il était curieux de nous montrer la mère sur le retour, rangée, quasi-respectable par la tenue ; la fille bien élevée avec quelque pension, honnête, douce ; le gendre sans préjugé regardant sa femme malheureuse... Mais je m'aperçois que je refais la pièce de M. Wolff, innocente manie, au lieu de la raconter. Henri, fils d'un entrepreneur, va épouser la fille d'une ancienne chanteuse de café-concert, Suzanne Berny. Le père ne veut pas de ce mariage, mais la mère y tient comme le fils : elle est riche. Le mariage se fait donc.

Henri, gâté par sa mère, joue, s'amuse et en quelques années, ruine sa femme, qui n'a plus d'autre ressource que d'aller demander asile au père Divoir. Un premier acte amusant, spirituel, un peu en surface, mais avec des silhouettes de personnages fort bien esquissées. Puis, plus rien : le sujet n'est pas traité... On sent la hâte, l'improvisation. On assure que M. Wolff a écrit — étudiée sur le vif, d'ailleurs — la pièce en dix jours... Qui le forçait à se presser ? Un sujet comme celui qu'il abordait demande à être approfondi. Il y a des qualités d'auteur dramatique chez M. Pierre Wolff — rappelez-vous *Leurs filles* — et son dialogue est vif, mouvementé ; est-ce notre faute si cet éternel papotage et ces continuelles disputes ont fini par nous porter sur les nerfs ? La pièce a, disons-le, obtenu un succès très franc ; elle est bien jouée. M<sup>lle</sup> Meuris est touchante, et M. Grand est toujours très adroit dans son même rôle. M. Antoine tient avec son admirable autorité la partie, un peu monocorde, du père Divoir. M<sup>me</sup> Marie Laure est excellente sous les cheveux blancs de la mère. Elle nuance, elle dit en comédienne consommée ; on ne sent pas de trous dans son jeu. Ne parlons pas de M<sup>lle</sup> Barny, la grand'mère de la chanteuse, car M. Wolff s'est débarrassé de la mère, et nous lui en voulons de ce subterfuge.

8 JUIN. — Première représentation de la *Fin du vieux temps*, pièce en trois actes en prose, de M. Paul Anthelm<sup>1</sup>. — On me dit — je n'ai

1. DISTRIBUTION. — Muselle, M. Antoine. — Toine, M. Da-



aucune raison pour ne pas croire ce qu'on me dit en pareille circonstance — que la *Fin du vieux temps* est un roman absolument remarquable. Notre très distingué confrère, M. Paul Bourde, le fit paraître, il y a quelques années, à la veille de son départ pour le Tonkin, et le livre passa complètement inaperçu, sans même être honoré de ce bout de réclame bibliographique que l'on a coutume d'accorder si facilement à tant de productions de médiocre valeur. Sous le pseudonyme de Paul Anthelm, M. Paul Bourde, aujourd'hui secrétaire de M. Massicault, fait ce soir jouer la pièce dont il n'a pas vu une seule répétition et dont il ne devra apprendre le succès que par les articles de journaux. Elle est bien simple, cette pièce, et peut être contée en quelques lignes. Nous sommes au village, et je vous assure qu'en dépit de leur accent, plus ou moins exact, les Bressans de M. Bourde, proches parents des Berrichons de M<sup>me</sup> Sand, parlent un bien joli langage de rhétoriciens qui, tous et toutes ont fait leurs classes et passé leurs examens. Sapristi, les « biaux » parleurs ! Tout comme le Maître de M. Jean Julien, le père Muselle est un vieux paysan, cupide et autoritaire, sournois et tenace, qui n'a qu'une passion au monde : l'agrandissement et la prospérité de son bien, de sa terre, du

noyé. — Marc Fauchureur, M. Arquillière. — Balthazar Quinçon, M. Jassier. — Gouraud, M. Verse. — Vit-sans-patou, M. Pous-Arils. — Tiolon, M. Gémier. — Thérmette Muselle, M<sup>le</sup> Lucie Colas. — Biane Gourraud, Mlle Mèreane. — Françoisse, Mlle Barny. — Zabeau Quinçon, Mlle Garancy.

« Musellion », comme il l'appelle. Tout le monde tremble devant le Vieux, à commencer par son fils Toïne, père lui-même d'une jeune fille, Thermette, dont le cœur a parlé. Mais quand son amoureux, Marc Fauchureur, vient demander la main de Thermette, le vieux Muselle la lui refuse carrément : il ne veut pas d'un gendre qui mange du pain blanc !

Son candidat à lui — et nous verrions le vieil entêté l'imposer à coups de trique à sa malheureuse petite fille — c'est le riche voisin Balthazar Quinçon, trop bête, sans doute, pour avoir des idées de progrès. Mais un évènement change bien les choses à la ferme : le bétail y dépérit à vue d'œil, tout comme si l'on avait jeté un sort sur les étables du Musellion. Muselle croit « aux sorts » ; Marc Fauchureur lui prouvera qu'il a affaire à un malfaiteur, quelque prétendu sorcier payé pour venir la nuit empoisonner ses bêtes. De concert avec Toïne, Marc s'embusque pour pincer le coupable : celui-ci — le faux sorcier — veut échapper à la justice et poignarde Toïne, qui lui barre le passage. C'est en vain qu'avant de rendre le dernier soupir, le fils supplie son père de ne pas forcer Thermette à épouser un homme qu'elle n'aime pas. Le vieux demeure inébranlable, et le laisse mourir sans lui donner la consolation qu'il réclame. Puis, en présence du cadavre, il est soudain pris de terreur et de remords et laisse aller les choses... Thermette a donc épousé Marc Fauchureur, et le Musellion s'en trouve tout rajeuni et embelli. Le Vieux

avait juré de ne plus en franchir le seuil : il y revient, en cachette, pour contempler, admirer, embrasser son arrière-petit-fils... C'est, le gentil poupon entre les mains, que le surprennent Marc et Thermette. Voici décidément la fin du vieux temps. Réconcilié avec ses enfants, le grand-père restera au Musellion, mais il y mourra : c'est son droit. J'ajoute même que c'est son devoir : place aux jeunes ! Il y a du talent, et même beaucoup de talent, en ces trois actes, de l'observation, et même de la vérité. Mais c'est égal ; suivez le conseil qu'on nous donne, et lisez le roman de M. Paul Bourde que je crois, sans peine, supérieur à sa pièce. Celle-ci a été très remarquablement jouée par M. Antoine, qui donne une puissance épique au maître du Musellion, et par M. Janvier, fort amusant dans le beau nigaud de village qui s'appelle Balthazar Quinçon.

27 JUIN. — Premières représentations de *Péché d'amour*, pièce en un acte, en prose, de MM. Michel Carré et Georges Loiseau<sup>1</sup> ; de *Les fenêtres*, pièce en trois scènes, en prose, de MM. Jules Perrin et Claude Couturier<sup>2</sup>, et de *Mélie*, pièce en un acte, en prose, d'après la nouvelle de M. Jean Reibrach par M. Georges Docquois<sup>3</sup>. Des « scènes de la vie brutale » de

1. DISTRIBUTION. — Urbain, M. Laroche. — Sablé, M. Verse, — Mère Jeannie, M<sup>me</sup> Marie Laure. — Yvonne, M<sup>lle</sup> J. Dulac.

2. DISTRIBUTION. — Laurier, M. Antoine. — Bagot, M. Janvier. — Roussel, M. Pons-Arlès. — Le vi rier, M. Gémier. — M<sup>me</sup> Chantre, M<sup>lle</sup> Barny. — Sophie, M<sup>me</sup> N. Vernet. — Louise, M<sup>lle</sup> Méricane.

3. DISTRIBUTION. — Ducreux, M. Pons-Arlès. — François

M. Jean Reibrah, M. Georges Docquois a donc tiré *Mélie*, un petit tableau réaliste qui ne manque pas de saveur, grâce au rôle du pochard : Nénesse, dit Lichetouletemps, qui a été joué avec une amusante vérité par M. Janvier. La scène est à Belleville, dans une humble famille de terrassiers : les Ducreux. Mélie a consenti — elle ne sait pas trop pourquoi, par exemple, — à épouser un ouvrier de sa condition, François Chanteau, qui paraît l'aimer, et voilà qu'à la veille de la noce, où tout le monde se promet de bien rigoler, brusquement elle change d'idée parce que François, lisant tout haut, dans le *Petit Journal*, l'histoire d'une mère qui a tué ses cinq enfants pour qu'ils ne meurent pas de faim, n'a pu s'empêcher de s'écrier que c'était là une mauvaise mère. « J'aurais fait comme elle ! » dit Mélie, et, pour ne pas se mettre en pareil cas, elle suivra le conseil et l'exemple de son amie Zulma, qui, elle, a choisi le métier de cocotte. Elle ouvre la porte et « se trotte ». — Qué qu'tu fous ? lui demande François. — « J'fous le camp ! » — « Viens donc, qu't'es bête ! » — « M.... » Ajoutons, pour être vrai, que prise au dernier moment d'une terreur, ou plutôt d'une pudeur subite, M<sup>lle</sup> Nau a refusé de dire le mot de Cambronne. Elle a eu tort : au Théâtre-Libre !..

« Les fenêtres sont les yeux de la maison ;  
des carreaux cassés, c'est comme les yeux qu'on

Chanteau, M. *Gémier*. — Zidore Ducreux, M. *Verse*. — Nénesse, dit Lichetoule emps. M. *Janvier*. — Jollivet, M. *Pinsard*. — La mère Ducreux, M<sup>me</sup> *Lefrançais*. — Mélie Ducreux, M<sup>lle</sup> *Nau*. — Zulma, M<sup>lle</sup> *G. Fleury*.



crève ; une maison doit être, la nuit, comme une personne qui a les yeux fermés, elle doit dormir ; car une maison qui ne dort pas, ça se voit dans la campagne... » Quels sont ces aphorismes ? Ce sont ceux d'un vitrier bien étonnant, si étonnant même qu'il en est invraisemblable... La maison dans laquelle aura fort à travailler ledit vitrier, est celle de l'architecte Laurier, qui répond en ce moment devant la cour d'assises d'une accusation de meurtre. Sa femme le croit innocent ; mais les habitants de la ville habitée par Laurier le croient coupable, et lancent force pierres contre ses carreaux. D'où le vitrier appelé pour les remettre. Car le verdict a été rendu : Laurier est acquitté. C'est la première « scène ». Passons à la seconde. Un avocat se présente, très discrètement d'ailleurs, c'est le défenseur du co-accusé Thevenot, qui a proclamé devant le tribunal l'innocence de Laurier, et a, seul, été condamné. L'avocat est chargé, dit-il, par son client, de réclamer dix mille francs que lui doit Laurier, son ancien associé. Laurier semble d'abord un peu embarrassé ; il promet pourtant de payer — puisqu'il doit. Et dès lors nous comprenons que Laurier est coupable. La scène de l'avocat, celle de la lampe que le vent a éteinte et que Laurier effrayé veut rallumer à tout prix sont, ma foi ! très bien faites et très émouvantes en leur simplicité voulue. Finalement, Mme Laurier apprend la vérité et se retire indignée chez sa mère. — « Une femme qui a peur, dit Laurier, elle s'y fera ! » La pièce est

sommaire, et pourtant elle paraît longue. Cela tient à ce que d'actioncy est toute en pantomime et que rien, rien — ce n'est vraiment pas assez — n'y est expliqué. Antoine, dans le rôle de Laurier ; M<sup>me</sup> Nancy Vernet, dans celui de M<sup>me</sup> Laurier, ne méritent vraiment que des éloges.

On a ri, on a applaudi, on a même un peu sifflé à la dernière pièce, *Péché d'amour*, de MM. Michel Carré et Georges Loiseau, qui nous montre en scène un curé — il y avait longtemps que nous n'en avions vu ! — un petit curé, coupable d'avoir engrossé sa sœur adoptive, Yvonne. Où les a-t-il conduits, le doux péché d'amour?... Le jeune curé des Aubiers n'eût rien dit à personne et eût continué, comme tant d'autres, à refuser ou à donner l'absolution, suivant les cas, à ses ouailles. Mais Yvonne lui annonce qu'elle sera mère incessamment ; maman Jeannie — vous avez deviné que nous étions en Bretagne — surprend la confidence, et, sans pardonner à son fils qu'elle a mis dans les ordres, avant de s'assurer s'il avait la vocation, elle les laisse partir tous les deux : Urbain jetant sans doute le froc aux orties pour réparer sa faute. On a trouvé étranges les sentences de l'abbé, « adorant Dieu dans une belle créature faite à son image », et on a pris un peu « à la blague » la pièce de MM. Michel Carré et Georges Loiseau, qui certainement est l'œuvre de deux écrivains nés pour le théâtre : il s'agit, une autre fois, de mieux choisir son sujet... *Péché d'amour* a été excellemment joué par M<sup>me</sup> Marie

Laure et par M. Laroche (du Vaudeville) remplaçant, au dernier moment, M. Antoine « surmené ».

3 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Le Grappin*, comédie en trois actes, en prose, de M. Gaston Salandri <sup>1</sup>, et de *l'Affranchie*, comédie en trois actes, en prose, de M. Maurice Biolley <sup>2</sup>. Le Théâtre Libre offre ce soir à ses abonnés son premier spectacle de la saison. Parlons d'abord du *Grappin*, de M. Salandri, l'un des meilleurs auteurs de la maison. Jacques Privat a épousé sa maîtresse, dont il a eu un enfant : cela se voit souvent, mais ce qui se voit plus rarement — ces gens du Théâtre-Libre exagèrent tout — c'est que celle dont Jacques a fait sa femme est une fille, une vraie fille, qui fut « en carte ». Enfin, Marguerite s'est rangée, au point de repousser maintenant les avances d'un de ses anciens amants, que tente encore sa chair restée très fraîche. Elle est arrivée à avoir ce qu'elle voulait, la certitude du lendemain, comme elle dit ; elle ne lâchera pas la position qu'elle s'est faite à force de volonté, aux prises avec un être faible comme est Jacques.

1. DISTRIBUTION. — Jacques Privat, M. *Arquillière*. — Sylvain Lerocques, M. *Antoine*. — Auguste, M. *Gmier*. — Gérard, M. *Dujeu*. — Vicor, M. *Pons-Arles*. — Le Petit Lucien, *Petite Laurence Parfait*. — Mme Privat, M<sup>me</sup> *Barny*. — Marguerite, M<sup>lle</sup> *Henriot*. — Delphine Louvet, M<sup>lle</sup> *Jeanne Dulac*. — Nini, M<sup>lle</sup> *Vinet*. — Une couturière, M<sup>lle</sup> *Méreane*. — Une bonne M<sup>lle</sup> *Aubry*.

2. DISTRIBUTION. — Grandpré, M. *Abel Deval*. — De Berque, M. *Antoine*. — Dominique, M. *Verse*. — Marthe, M<sup>me</sup> *Marcelle Valdey*. — Mme Courson, M<sup>lle</sup> *Méreane*. — Mme Grisoles, M<sup>lle</sup> *Jeanne Dulac*. — Mme d'Essonne, M<sup>lle</sup> *Irma Perrot*.

C'est en vain que celui-ci a voulu se faire une société : qui oserait venir chez les Privat ? Quelques amis d'autrefois tout au plus, tous des « anciens » de Marguerite, très heureuse de recruter une collègue, Nini, tombée dans la dèche et qui vient d'être « salement » lâchée par son dernier protecteur. Celui-ci s'est acheté, un beau matin, un habit noir, un chapeau et une chemise, et lui a dit qu'il allait à la noce. La noce où il allait était la sienne ! Vous voyez tout de suite en quel monde se passe « l'action » de la pièce. Mais, au fait, quelle est cette action ? Elle est nulle, absolument nulle.

La mère de Jacques, une femme pieuse, qui, autrefois a obligé son fils à se marier avec Marguerite « à cause de l'enfant », vient aujourd'hui lui annoncer le veuvage de Delphine, une cousine qu'il aimait et qu'il eût certainement épousée, s'il n'avait eu, au dire de sa mère un devoir à remplir. Jacques a maintenant non-seulement perdu son enfant, mais il est poursuivi par l'idée, très raisonnable après tout, que cet enfant n'était pas à lui. Et puis, il a sans cesse devant les yeux le joli passé de sa femme. Aussi lorsque Delphine, la jeune veuve vient le voir pour des affaires d'intérêt, il lui avoue qu'il l'aime toujours, et conçoit le projet de divorcer.

Divorcer voilà ce qui n'est pas du tout l'affaire de Marguerite, et vous devinez comme il est reçu quand il émet une pareille idée devant celle qui est maintenant sa femme, et qui restera sa femme malgré lui, malgré tout. Un des anciens amants



de Marguerite, **escarpe de profession**, qu'il eût dû mettre à la porte à coups de **pieds... où vous savez** est venu lui vendre un louis, une photographie où elle est représentée ayant pour tout costume une paire de bas noirs... Jacques la montre à Marguerite qui ne s'émeut pas pour si peu. — « Quand tu m'as épousée, dit-elle, tu savais bien que je ne sortais pas du Sacré-Cœur, tu connaissais ma vie... As-tu quelque chose à me reprocher depuis que nous sommes mariés? Non: eh bien, je t'ai, mon cher, je te garde et ne te lâcherai plus. Trompe-moi, cela m'est égal, ça me changera. Bats-moi même si tu veux; mais ne tente pas de me tuer, j'ai un revolver et je saurais m'en servir. Rien, en un mot, ne pourra me faire perdre la position que j'ai travaillé vingt-ans à me faire. Je serai toujours et mourrai M<sup>me</sup> Privat. Vouloir, c'est tout. » Ainsi Marguerite a mis le grappin sur cet être faible comme il y en a tant... Il est des situations, a dit Jacques résigné, d'où jamais l'on ne se tire. L'idée de la pièce, vous la voyez, elle n'est pas nouvelle, et nous savons tous qu'Augier a écrit le *Mariage d'Olympe*, un chef-d'œuvre. Il s'en faut que le *Grappin* en soit un : M. Gaston Salandri lui-même ne me croirait pas si je le lui disais. Je l'engagerai seulement à faire disparaître quelques phrases ridicules et « vieux jeu » qui dépassent une comédie, disons une simple esquisse, dont les prétentions sont si réalistes. M<sup>lle</sup> Henriot a fort bien posé le rôle de la gourgandine inconsciente et tenace.

Quant à l'*Affranchie* de M. Maurice Biollay, l'auteur de *Monsieur Bute*, c'est presque un rebus. Je ne suis pas bien sûr d'avoir compris : essayez de comprendre. Deux jeunes mariés, l'avocat Grandpré et Marthe, sa femme, sont continuellement en bisbille, tout en s'aimant beaucoup. Marthe ne fait pas ce qu'elle veut. Elle se croit malade, et les médecins disent qu'elle n'a rien. Un ami du mari, M. de Bergue, semble la seule cause de ses tourments. Elle le déteste, dit-elle, et lui en veut d'entraîner hors du palais son mari « beaucoup trop honnête pour faire de la politique ». Elle s'imagine que l'état nerveux où elle se trouve provient de ce M. de Bergue, et, bon gré mal gré, elle joue la musique qu'il aime et va où il veut qu'elle aille : c'est de l'hypnotisme, alors ! M. de Bergue, tout naturellement, profite de la situation : il fait à la jeune femme une petite conférence. — « Apportez-lui un verre d'eau » ! s'est écrié « spirituellement » un spectateur des baignoires — pour lui prouver que tout le monde est malade et que la responsabilité individuelle n'existe pas. Marthe écoute très attentive et toujours nerveuse. Oh ! combien nerveuse ! Au troisième acte, au contraire, elle paraît gaie, étonnamment gaie, plus de préoccupations, plus de soucis... A sa mère, à son mari, qui s'étonnent de la voir ainsi, elle répond qu'elle est heureuse, très heureuse. Et lorsque M. de Bergue vient la voir, elle lui demande si c'est une visite de digestion qu'il est venu lui faire. — « Rappelez-vous, dit-elle, que les visites de

digestion ne durent qu'un quart d'heure ». Et elle le congédie poliment, après lui avoir fait entendre que, si elle lui a donné son corps, son cœur est resté fidèle à son mari : — « J'étais malade, vous m'avez guérie. Vous avez été pour moi la drogue, une bonne drogue, j'en conviens, mais dont je n'ai plus besoin. Bonsoir ». — « Et Lucien » ?... demande de Bergue. — « Lucien ne s'en porte pas plus mal, merci... Quelle drôle d'idée d'attacher de l'importance à ça »... La théorie est subtile : elle a amusé, comme vous pensez, les spectateurs du Théâtre-Libre, qui s'en sont allés fortement égayés. M<sup>me</sup> Marcelle Valdey, une nouvelle venue, a joué avec assez de charme le rôle de cette singulière « malade » ; M. Antoine a bien rendu l'ahurissement du médecin « sans le savoir ».

29 NOVEMBRE. — Première représentation des *Fossiles*, pièce en quatre actes, en prose, de M. François de Curel <sup>1</sup>. Le duc de Chantemelle a séduit une jeune fille dont son fils devient ensuite l'amant. De cette collaboration est né un enfant mâle qui devra perpétuer le nom de la noble famille. Pour cela il est nécessaire que l'un de ses pères, Robert de Chantemelle, épouse Hélène Vatin, mère de l'enfant. Or, le vieux duc a bien eu connaissance de la participation de son

1. DISTRIBUTION. — Duc de Chantemelle, M. *Antoine*. — Robert, M. *Cumis*. — Nicolas, M. *Arquillière*. — Un fermier, M. *Pons-Arlès*. — Un voisin, M. *Gémier*. — Un domestique, M. *Verse*. — La duchesse, M<sup>me</sup> *Besnier*. — Claire, M<sup>lle</sup> *Berthe Heldy*. — Hélène, M<sup>lle</sup> *Jeanne Dulac*. — Une sœur, M<sup>lle</sup> *Méréane*.

fil à ces marivaudages du Théâtre-Libre, mais ce fils, par contre, n'en soupçonne en rien son père. Bon, chevaleresque, ardent, il serait le type par excellence de la jeune noblesse adoptant les nécessités sociales de notre époque (voir le duc de Préfonds dans le *Maître de Forges*) s'il n'eût malheureusement poitrinaire et condamné par les médecins à aller mourir à Nice. Notre beau gentilhomme épouse donc la mère de leur commun enfant, après avoir vaincu les résistances fort compréhensibles de sa sœur qui, un jour, se promenant sur le bord du lac, a vu Hélène et son vieux séducteur, naviguant dans le même bateau et se disant des choses si vilaines qu'elle n'ose pas les répéter, même chez Antoine. Toutefois, la nécessité d'un rejeton des Chantemelle à conserver pour le bonheur des générations à venir lui arrache un consentement presque forcé. Ci deux actes qui servent d'exposition, exposition un peu longue, alourdie de conversations monotones, mais en somme assez intéressantes. Voyons la suite. Elle est bien simple : la famille s'est transportée à Nice. L'air méditerranéen a rendu des forces au jeune disciple de Millevoye. Il en abuse, le malheureux, pour nous combler de tirades interminables : la révolution, le sang pur de l'aristocratie, la forêt qui représente la noblesse, la mer qui symbolise le peuple, tout y passe. C'est le plaidoyer de l'Intimé dans les *Plaideurs*. Ce cours de sciences et de philosophie durerait encore si la nourrice du bébé, chassée pour s'être livrée à deux séducteurs (Fi donc!



nourrice, il faut laisser cela à votre bourgeoise !) n'avait révélé les aventures coopératives auxquelles son nourrisson doit le jour. Robert, en apprenant le peu ragoûtant mystère, se sent frappé à mort. Sans une plainte, se taisant pour l'honneur de son nom, il retourne à Chantemelle, car c'est là, dans le château de ses ancêtres, qu'il veut et doit expirer.

Cette dernière scène du troisième acte est vraiment belle et pathétique. L'auteur aurait dû s'en tenir là et terminer sa pièce sur cet effet dramatique. Mais point. Nous sommes au Théâtre-Libre et il faut s'attendre à quelque *clou* macabre. De là un dernier acte absolument inutile au drame, mais sensationnel, si l'on veut entendre ce mot dans le sens du plus répugnant réalisme. La toile se relève. Nous sommes en présence de la chambre mortuaire de Robert. Face au public, le lit funèbre entouré de cierges et de religieuses en prière. Et, bien en vue, le cadavre blanchi dont la tête est posée sur l'oreiller surélevé à dessein. Les spectateurs, pourtant peu bégueules, ont protesté ; quelques sifflets se sont fait entendre. Sérieusement, ces sortes de fumisteries devraient s'arrêter devant certaines limites qu'on ne saurait franchir sans inconvenance. Qu'on ne me parle pas de vérité, d'art scrupuleux. Cette scène pourrait se passer dans un salon voisin, ou plutôt, comme je l'ai dit plus haut, ne se passer nulle part. Elle est remplie par la lecture du testament de Robert. Ah ! l'insupportable raseur ! même après sa mort il recom-

mence à nous parler politique et socialisme, comme au troisième acte. Aussi, quand un des personnages a dit ces mots : « Il manque quelque chose à ce testament », cette affirmation candide a-t-elle été accueillie par un éclat de rire général. Voilà succinctement cette pièce un peu surfaite et qui ne brille vraiment ni par l'action, lente et embrouillée, ni par les caractères qui sont ternes et diffus, ni par l'analyse des sentiments, sauf peut-être celle de l'orgueil de race dont sont possédés presque tous les personnages. A vrai dire aucun d'eux n'est vivant, nous nageons avec ces fantoches en pleine convention, et qu'elle est peu intéressante cette convention de pessimisme à jet continu ! Reste le style, sur lequel j'ai plaisir à complimenter M. de Curel, encore qu'il soit souvent prétentieux et guindé. Il est vrai que quelques grossièretés l'émaillent, absolument imprévues et nullement exigées par la situation, mais enfin milieu oblige ! — L'interprétation n'est guère louable. Je dois excepter Antoine qui a dessiné avec beaucoup de soin et rendu avec vigueur le personnage peu compréhensible du duc de Chantemelle. Camis a été passable sous le veston du mélancolique Robert. Quant aux dames, j'aurai la galanterie de ne point parler d'elles.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## SPECTACLES DIVERS

Sous cette rubrique spéciale, nous compléterons l'énumération des nouveautés dramatiques écloses en l'an de grâce 1892. La liste en est fort longue. Les cercles, les salons, les sociétés privées contribuent depuis longtemps à l'augmenter chaque année de productions de toute nature, donc quelques-unes arrivent quelquefois à franchir le cercle étroit et intime où elles sont nées pour passer sur une scène classée. Tel a été le cas cette année de la pantomime, de *la Statue du commandeur*, qui donnée au théâtre d'Application, le 5 février, fut adoptée par M. Henri Micheau et devint un succès très caractérisé au théâtre des Nouveautés.

Le 17 octobre 1891, le Nouveau théâtre était né, rue Blanche, annexé à une salle de bal et à un café-concert. Son premier spectacle réussit avec bonheur. C'était une pantomime, *Scaramouche*, ballet pantomime en deux actes et quatre tableaux, de MM. Maurice Letèvre et Henri Vuagneux, musique de MM. André Messager et George Street, accompagné sur l'affiche par *L'ombre*

1. DISTRIBUTION. — Arlequin, Mme *Félicia Mallet*. — Colombine, Mme *Riva*. — Scaramouche, M. *Krauss* - Gilles, M. *Clerget*. — Cassandre, M. *Mandos*. — Polichinelle, M. *Arménis*.



du capitaine, vaudeville en un acte de M. William Busnach et de *Deux réservistes*, opérette-vaudeville de M. Méry, musique de M. G. Larue. Ce spect. eut marche sans se disloquer pendant un mois. A partir du 12 novembre, *Scaramouche* fut accompagné sur l'affiche par le *Collier de saphirs*, pantomime en trois tableaux de M. Catulle Mendès, musique de M. Gabriel Pierné, pour laquelle la direction de l'Opéra avait prêté tout exprès M<sup>lle</sup> Pepa Invernizzi.

Puis ce théâtre donna successivement, le 5 février, *La danseuse de corde*<sup>1</sup>, pantomime en trois actes de MM. Aurélien Scholl et Jules Roques, musique de M. Raoul Pugno, le 16 avril, *Les joyeuses commères de Paris*<sup>2</sup>, fantaisie en cinq actes et quinze tableaux de MM. Catulle Mendès et Georges Courteline, musique de MM. Alfred Rabuteau et Gabriel Pierné et le 25 octobre, *Rabelais*<sup>3</sup>, pièce en quatre actes et cinq tableaux, de MM. Oscar Méténier et Dubut de Laforest, musique de M. Louis Ganne, trois pièces qui eurent une carrière très honorable et contribuèrent à la prospérité de ce nouvel établis-ement théâtral.

AU THÉÂTRE D'APPLICATION qui, déviant de son but scolaire, accueillait toutes les sociétés théâtrales et

1. DISTRIBUTION. — Tobi Flack, M. Mendès. — Prince Lapinskoff, F. Lamy. — Baron Rosenthal, M. Picard. — Un clown, M. Arménis. — Auguste, M. Mazzotti. — Miss Rosy, M<sup>lle</sup> F. Mallet. — Mistress Pluck, M<sup>lle</sup> Cantil. — Mistress Maggy, M<sup>lle</sup> Tassilly.

2. Jouée par M<sup>lle</sup> Felicia Mallet, Rabeau Dorian, Avril, S. Munte, Théven, Berty, Dechateau, Decheaume, Giverny, Brécourt, Duchamp, Deroche, Gillette, Yvonne, Van Heck, MM. Krauss, Mondos, Reschal, Paul Franck, Lisbey, Savanay, Bell, Loire, Tavernier, Fernal, Balpe et Mommart.

3. DISTRIBUTION. — Rabelais, M. Chalmin. — Panurgé, M. Barral — Pui-s-Herbaul, M. Decori. — Frère Buinard, M. Gobereau — Pierre d'Ergis, M. Larcey. — André d'Ergis, M. Ramy. — François 1<sup>er</sup>, M. Buioff. — Triboulet, M. Vrka. — Rondibilis, M. Herissier. — Frère Ardillon, M. Moreau. — Frère Chrysosisme, M. Tavernier. — Frère Hippo hadée, M. Berthez. — Frère Beaumele, M. Fernal. — Manon, M<sup>lle</sup> Rosine Weyns. — Symone, M<sup>lle</sup> Marie Durand. — La Sénéchale, Lemercier. — Martine, M<sup>lle</sup> Dely.

les pièces nées dans leur sein, la série des nouveautés est longue. Citons-les par ordre chronologique.

4 JANVIER. — *Le miracle de Saint Nicolas*, trois actes de M. Gabriel Vicaire, musique de M. Ch. de Sivry et *les lieds de France*, un acte de M. Catulle Mendès, musique de M. Bruneau.

7 JANVIER. — *L'Enfant Jésus*, mystère en quatre actes et cinq tableaux, de M. Ch. Grandmougin, musique de M. Francis Thomé.

19 JANVIER. — Soirée toute entière consacrée à trois pièces en un acte de M. Pierre Barbier : *Au bois sacré* 1, idylle en un acte en vers, *La preuve* 2, pièce en un acte, en prose et *Les fiançailles de Triboulet* 3, comédie en un acte, en vers.

5 FÉVRIER. — *Polichinelle et la mort* 4, pièce en un acte, en vers, de MM. Eudel et Mangin et *La statue du Commandeur* 5, pantomime en trois actes, dont le scénario trouvé dans les papiers posthumes de Champfleury, et produit, sous les auspices de MM. Eudel et Mangin, avait été mis en musique par M. Adolphe David.

13 FÉVRIER. — Soirée donnée par la Société des Escholiers : *Ma chandelle est morte*, fantaisie en vers, de M. Magnier, musique de M. Bonamy ; *La Faux*, de MM. J. Bois et G. Mourey ; *L'Eclipse*, un acte de M. Auguste Germain ; *Les Vieux*, de M. Gaston Salandri.

15 FÉVRIER. — Soirée donnée par le Cercle funambulesque : *La corde du pendu* 6, pantomime en un acte

1. DISTRIBUTION. — Alexis, M. Barré. — Palémon, M. Montoux — Glycère, M<sup>lle</sup> Samuel.

2. DISTRIBUTION. — Monsieur Berhier, M. Duquesne. — Marthe, M<sup>lle</sup> Marie Laure. — Madeleine, M<sup>m</sup> Deherven.

3. DISTRIBUTION. — Triboulet, M. Damoy. — Suzette, M<sup>lle</sup> Varty.

4. DISTRIBUTION. — La mort, M<sup>lle</sup> Gilberte. — Polichinelle, M. Montrouge.

5. — DISTRIBUTION. — Sylvia, M<sup>lle</sup> Litini. — Rosaura M<sup>lle</sup> Féril. — Le Commandeur M. Laugier — Don Juan, M. Pierre Acharé. — Sganarelle, M. Ch. meroy. — Le comte Prospero, M. Gautier. — Don Luis, M. Ga. bagni.

6. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. Veyret. — Arlequin, M<sup>lle</sup> Litini. — Colombine, M<sup>lle</sup> Varty.

de M. Fernand Boussenod, musique de M. Louis de Meunoup; *Pierrot confesseur* 1, pantomime en trois actes de MM. Galipaux et Pontsevrey, musique de M. Eugène Domergue.

26 FÉVRIER. — *Paris chez soi*, revue en un acte de MM. J. Oudot et de Lihus.

28 FÉVRIER. — *Daria* 2, pièce en cinq actes de M. Henri Amic, tirée du roman de M. René de Pont-Jest: *Divorcée*.

30 MARS. — Soirée donnée par la société du théâtre d'art: *Les noces de Sathan*, pièce en un acte, en vers, de M. Jules Bois, musique de M. Quittard; *Vercingétorix*, drame en un acte, en vers, de M. Schuré, musique de M. d'Orzanne; *Premier chant de l'Iliade*, adaptation de MM. Méry en Marquette.

4 AVRIL. — *La passion*, mystère en quatre actes et cinq tableaux en vers de M. Edmond Haraucourt, musique de M. Francis Thomé (reprise).

21 AVRIL. — Soirée donnée par le Cercle funambulesque: *Monsieur est en retard*, mononyme de M. Henri Dreyfus, musique de M. Desgranges, joué par M<sup>l</sup><sup>e</sup> Paula Lemière; *Pierrot poète* 3, pantomime en deux actes de

1. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. de Féraudy. — Giuseppe, M. Gildès — Pierrot icule, M. Grisez. — Piédro, M. Girard — Un Suisse, M. Desmard. — Un Anglais, M. Buteaux. — Vieux au pliant, M. Adolphe. — Un pêcheur, M. Netille. — M<sup>me</sup> Pierrot, M<sup>me</sup> Varty — Pierrette, M<sup>me</sup> Jeanne Chastes. — Bianca, M<sup>me</sup> J. Avocat. — Loueuse de paillasons, M<sup>me</sup> Geraudon. — Pénitente affligée, M<sup>me</sup> Geraudon. — Pénitente timide, M<sup>me</sup> Garandet.

2. DISTRIBUTION. — Prince Pierre Olsdorf, M. L. Brémont. — Paul Meriel, M. Pierre Achard. — Julien Belneuve, M. Fler. — Soublaieff, M. Bell. — Yvan, M. Valmont. — Le général Podoï, M. A. Moyer. — Commissaire de police, M. Godeau — Daria, M<sup>me</sup> Rose Syma. — La princesse Olsdorf, M<sup>me</sup> Marcelle Kamyx. — La générale Podoï, M<sup>me</sup> Marie Laure. — Sarah Lamber, M<sup>me</sup> Legat. — Stéphanie Meriel, M<sup>me</sup> Garnieri. — Annette, M<sup>me</sup> Willis. — Rose, M<sup>me</sup> Barsange.

3. DISTRIBUTION. — Pierrot, M<sup>me</sup> Rob Walter. — Régina, M<sup>me</sup> Rita Carmen. — Julie, M<sup>me</sup> Jane Ferrand. — Le directeur, M. Duwelleroy.

M. A. Laffrique, musique de M. Gabriel Pierné ; *L'école des vierges* <sup>1</sup> nocé mimée de MM. Michel Carré et Colias ; musique de M. Michel ; *Les ruses de Truffaldin* <sup>2</sup>, opéra-comique en un acte, de MM. B. Millanvoye et A. Etievant, musique de M. Paul Cressonnois.

1<sup>er</sup> MAI. — *Les poèmes d'amour*, tableaux rimés en trois actes, de M. Armand Silvestre, musique de M. Alexandre Georges.

12 MAI. — *Pierrot inaugure*, pantomime en un acte de MM. Roger Milès et Akar, musique de M. Léon Gagne et *Madame Andréa*, comédie en un acte de M. Franck.

16 MAI. — *Un baiser*, opérette en un acte de M. Froyez et *Madame Putiphar*, comédie en deux tableaux de M. Arthus.

18 MAI. — Soirée donnée par le Cercle funambulesque : *Le rêve des Conscrits*, monomime en un acte de M. Ferdal ; *Conte de printemps*, légende japonnaise en deux actes, avec prologue et épilogue, de MM. Maurice Lefèvre et Félix Regamey.

20 MAI. — *Pour son bonheur*, comédie en un acte de M. Paul Espéron ; *L'héritage de Pierrot*, pantomime en deux actes de M. Léopold Lacour ; *Monsieur Chaumont*, comédie en un acte, de M. Gaston Salandri.

2 JUIN. — *Louise*, drame en un acte de M. Camille Bruna ; *Nos maris s'amusement*, comédie en trois actes de M. J. de Gastyne et Gaillardin.

15 JUIN. — *Excelsior*, comédie en cinq actes de M. Léonce de Larmandier.

27 NOVEMBRE. — Soirée donnée par le Cercle Funambulesque : *Pierrot papa*, *Fin d'amour*, *Le Bahut*.

1<sup>er</sup> DÉCEMBRE. — *Provinciale*, comédie en un acte de M. Ed. Charton ; *Nuit vénitienne*, comédie en un acte, en vers, de M. Edouard Charton.

1. DISTRIBUTION. — Agnès, M<sup>lle</sup> Blanche Marcel. — Pierrot, M. Grisez.

2. DISTRIBUTION. — Isabelle, M<sup>me</sup> L. Dupuis. — Colombine, M<sup>me</sup> Fériel. — Truffaldin, M. Morlet. — Pantalón, M. Mars. — Pierrot-Léandre, M. Caisso. — Le notaire, M. Garbagny.

15 DÉCEMBRE. — *Paris-Forain*, revue en un acte en pantomime en un acte de MM. Gerbault et Marcelle. Pendant la saison d'été le théâtre d'Application, surnommé familièrement *la Bodinière*, du nom de son fondateur, M. Bodinier, avait fait élection de domicile à la TOUR EIFFEL, au Champ de mars, et joué pendant les mois d'été au premier étage de la tour, sur un théâtre improvisé une revue de circonstance, *Paris en l'air*, en deux actes de MM. Armand de Maillavel et Franek; *Paris en l'air* fut ensuite accompagné sur l'affiche, à partir du 4 septembre, par *Mélusina*, pantomime en un acte.

AU THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD : *Un risque Tout*, drame en cinq actes et six tableaux (1<sup>er</sup> avril), de M. Paul Charton; *Le neuf Thermidor* <sup>1</sup> (30 avril), drame en six tableaux de MM. Jean de la Rode, Georges Rolle et Albert Crémieux; *Tout comme dans Molière*, comédie en un acte (29 mai); *Une vie manquée*, comédie en quatre actes (20 novembre).

AU THÉÂTRE DES BATIGNOLLES : *La leçon d'amour*, pantomime en un acte (14 octobre).

AU THÉÂTRE BEAUMARCHAIS <sup>2</sup> : *La peau du singe*, comédie en trois actes (20 février); et *Georges Morel*, drame en un acte (20 février).

AU THÉÂTRE DE BELLEVILLE : *Battu ma's content*, comédie bouffe en un acte (15 mai); *Fil de Fer*, comédie en cinq actes (14 février); *Funiculi Funicula*, revue en cinq actes (1<sup>er</sup> janvier); *Les millions de l'ém gré*, drame en cinq actes (13 novembre); et *Le testament du naufragé*, drame en cinq actes (2 octobre).

AU THÉÂTRE DE LA GALERIE VIVIENNE : *La légende de Sainte Cécile*, en trois actes et en vers, de M. Maurice Bouchor (2 février); *Le chapeau de Rigolotte*, comédie en un acte, et *Le mort*, comédie en un acte.

1. Pièce représentée auparavant et avec succès au grand théâtre du Havre.

2. Dans les derniers jours de l'année, ce théâtre sera démoli et sur son emplacement on construira une maison de rapport.



(2 février); *La dévotion à Saint André*, mystère en un acte, en vers, et *Le songe de Kheyam*, comédie en un acte en vers, de M. Maurice Bouchor et *L'amour aux enfers*, de M. Amédée Pigeon (21 février); *Un rêve au pays du bleu*, féerie en un acte de M. Ernest Depré et H. Callias, musique de M. de la Tombelle (26 février); *La salière renversée*, comédie en un acte (8 avril); *Deux passions*, comédie en un acte, en vers (26 avril); *A l'anneau d'or*, comédie en trois actes (17 mai); *Rosella*, comédie en un acte (1<sup>er</sup> juin); *Les petits violons de Lulli*, ballet en un acte, et *Pierrot et son chat*, pantomime en un acte (16 octobre); *Le dernier rendez-vous*, comédie en trois actes, et *Marie Margotte*, comédie en un acte (26 novembre). •

AU THÉÂTRE DES Gobelins : *Un cousin de Concarneau*, vaudeville en un acte. (31 juillet); *La saint Sylvestre*, comédie en un acte (19 novembre).

AU THÉÂTRE DE GRENELLE : *Le pique-nique*, comédie en un acte (20 février).

AU THÉÂTRE MONT-PARNASSE : *A la frontière*, drame en cinq actes (8 octobre).

AU SELECT-THÉÂTRE : *La corde cassée*, comédie en un acte (23 février); *La petite de Beaufort*, comédie en quatre actes (14 juin).

Dans les Concerts et Cafés-Concerts, la production n'est pas moins considérable.

AUX AMBASSADEURS : *Tha-ma-ra-Boum*, revue en un acte (17 août).

A BATACLAN : *Le petit Balaudard*, comédie en un acte (20 février); *Une nuit de carnaval*, comédie en un acte (5 mars); *Le fameux Dupont*, comédie-vaudeville en un acte (23 avril); *Gare la bombe!* revue en deux actes (25 juin); *Les pauvres de la paroisse*, vaudeville en un acte (15 octobre); *Le petit chaperon de Montrouge*, pantomime en un acte (17 novembre).

A LA CIGALE : *Pas de comédie!* revue en un acte (21 janvier); *Trois hommes qu'on n et dedans*, vaudeville en un acte (15 avril); *A la fraîche, qui veut voir?* revue en un acte (20 juillet); *Ramollot et Juliette*, opérette en un acte (9 septembre); *Les deux Bidard*, vaudeville en un acte (16 septembre).

AU DIVAN JAPONAIS : *Montmartre-Express*, revue en un acte (28 octobre).

A L'EDEN-CONCERT : *Fifre et tambours*, vaudeville en un acte (5 mars) ; *Chien et chat*, opérette en un acte (21 mai) ; *Au temps des cerises*, vaudeville en un acte (4 juin) ; *La petite colonelle*, vaudeville en un acte (3 septembre) ; *La maison hantée*, vaudeville en un acte (3 septembre).

A L'ELDORADO : *Le serin bleu*, opérette en un acte (19 mars) ; *Miss Kisny*, vaudeville en un acte (9 avril) ; *Par autorité de justice!* vaudeville en un acte (3 septembre) ; *Salle en beau*, parodie en un acte (8 octobre).

AU CONCERT DE L'ÉPOQUE : *Allons-y Nini*, revue en un acte (22 janvier) ; *Un homme de cheval*, vaudeville en un acte (3 juin) ; *Les types de l'époque*, revue en un acte (15 juillet).

AU CONCERT EUROPÉEN : *L'héritier*, opérette en un acte (19 février).

AUX FANTAISIES-NOUVELLES : *Le carnaval dans l'île des Cocos*, vaudeville en un acte (10 février) ; *Colombinette*, vaudeville en un acte (12 mai) ; *Giboulot et C<sup>ie</sup>*, vaudeville en un acte (3 juillet).

AUX FANTAISIES PARISIENNES : *La lune de Paris*, revue en trois actes (31 octobre).

AU CONCERT DE LA FAUVETTE : *Tous tannés!* revue en deux actes (31 janvier) ; *Le docteur de ma femme*, comédie en un acte (29 octobre).

A LA GAITÉ-MONTPARNASSE : *Le forban*, opérette en un acte (23 avril) ; *Le fils de Madame Angot*, vaudeville en un acte (26 novembre).

A LA GAITÉ-ROCHECHOUART : *Allez! Roulez!* revue en deux actes (5 janvier) ; *Une nuit de mardi-gras*, vaudeville en un acte (4 mars) ; *La guerre aux chiens*, vaudeville en un acte (14 octobre).

1. Le 5 février, avait lieu, à la Gaieté-Montparnasse, une représentation donnée par le Théâtre d'art, de *La tragique histoire du docteur Faust*, de Marlowe, traduction mêlée de prose et de vers par MM. François de Niou et Casimir Stré-giowski.

A PARIS-CONCERT : *Proserpine*, comédie en un acte (23 octobre).

AU CONCERT PARISIEN : *Le Becmajou*, vaudeville en un acte (8 mars) et la revue de fin d'année.

AU CONCERT DE LA PÉPINIÈRE : *Un marié dans la Saumure*, vaudeville en un acte (15 janvier); *Objet perdu*, vaudeville en un acte (5 février); *La course au mariage*, vaudeville en un acte (25 mars); *Un lit à la cantine*, opérette en un acte (14 octobre); *Veinard*, vaudeville en 1 acte (21 octobre).

AU CONCERT DE LA PÉPINIÈRE : *La revanche d'amour*, comédie-pantomime en vers, en un acte (6 mars); *Le pouf aux sentiments*, comédie en un acte, en vers (10 avril); *Le souper d'Arlequin*, comédie en un acte, en vers (10 avril); *Le faux rival*, comédie en un acte (6 novembre).

A LA SCALA : *Un mariage à bout portant*, vaudeville-opérette en un acte (16 février); *Blagsoun aud Compagnie*, vaudeville en un acte (2 avril); *Nos voisins !* vaudeville en un acte (6 octobre); *Mon camarade*, opérette en un acte (12 novembre); *Cambriolons !* revue en un acte (23 décembre).

AU CONCERT DES TERNES : *En pleine lune*, opérette en un acte (14 octobre).

AUX FOLIES BERGÈRE : *Rêve d'or*, ballet en un acte (8 janvier). *Le miroir*, ballet pantomime de MM. René Maizeroy et Désormes (6 février); *Orsowa*, ballet en un acte (10 septembre); *Lés folies parisiennes*, ballet en un acte (15 novembre).

A LA SALLE DE LA ROSE-CROIX : *Le fils des étoiles*, Wagnérie Kaldéenne en trois actes de M. Joseph Péladan.

\*  
\*\*

D'autres manifestations théâtrales, d'un caractère privé, ont lieu en outre, dans diverses salles plus ou moins bien appropriées pour ces circonstances. Citons-le :

A LA SALLE DE LA RUE DE LA BIENFAISANCE : *Le roi de halles*, opéra-comique en trois actes (12 novembre).

A LA SALLE DUPREZ : *C'est pour deux heures!* opérette en un acte (27 mars); *Miss Elsie*, comédie en un acte (3 juillet); *Jour de fête*, opéra-comique en un acte (14 novembre).

A LA SALLE DE LA RUE DOMBASLE : *Don Povero de la Cabana*, drame en 3 actes (4 novembre).

A LA SALLE ERARD : *Un cercle de femmes*, comédie en un acte (24 janvier).

A LA SALLE DE GÉOGRAPHIE : *Feu et fumée*, comédie en un acte (10 avril).

A LA SALLE DU GRAND-HOTEL : *Bleu et rose*, comédie en un acte, en vers (9 février).

A LA SALLE DE LA RUE DE GRENELLE : *L'obstacle*, comédie en un acte (21 janvier); *Le Bandit*, comédie en un acte (23 octobre).

A L'HOTEL CONTINENTAL. *Tic à tic*, comédie en un acte (17 avril). *Le divorce de Pierrot*, opéra-comique en un acte (18 avril).

A LA SALLE KRIEGELSTEIN : *Un mariage aux bains de mer*, comédie en un acte (13 novembre).

A LA SALLE LANCRY : *L'ouragan*, comédie en un acte (11 mai); *Un amour électrique*, comédie en un acte (30 octobre).

A LA SALLE DE LA RUE D'ORTEL : *Fricotard et Chapuzot*, comédie en trois actes (16 octobre).

A LA SALLE PONSIN : *En visite*, comédie en un acte (30 janvier).

A LA SALLE DE LA RUE SERPENTE : *L'association*, comédie en un acte (15 mai).

A LA SALLE DE LA RUE DE TURENNE : *Oreste et Pylade* opéra-comique en un acte (23 octobre).

AU CERCLE VOLNEY : *Le premier sentiment de douleur*, saynète en un acte, de Gyp (13 mai).

1. Mentionnons enfin des pantomimes équestres. Au cirque d'Hiver : *Les Saltimbanques* (16 février); au Nouveau Cirque : *Papa Chrysanthème* (4 novembre), et enfin à l'Hippodrome, dont les jours étaient comptés et qui devait être démoli après la saison d'été, *Le Voyage aux Pyrénées* (25 avril).

\*  
\*\*

Dans cet amas de productions de toute nature, qui dénotent l'entraînement irrésistible de notre époque vers les choses du théâtre, peu de ces œuvres représentées en dehors des scènes classées auraient droit de prétendre à une valeur de littérature ou d'art. Cependant quelques-unes témoignent d'une certaine recherche.

Les petits drames sacrés de M. Maurice Bouchor, par exemple, valent mieux que les marionnettes qui les interprètent. Quelques-unes de ces pièces, nées du hasard, du caprice, ou de la fantaisie, ont aussi quelquefois trouvé asile sur un vrai théâtre. Tel est le cas de la délicieuse pantomime de *La Statue du commandeur*. Mais pour la plupart, ces œuvres, productions d'amateurs ou d'écoliers, n'ont pas de lendemain et elles ne semblent pas destinées à laisser de trace dans notre histoire de l'année théâtrale.



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Le 27 novembre 1892, la Société des Concerts du Conservatoire inaugurerait la soixante-sixième année (c'est un chiffre, cela) de sa noble existence par de piquants débuts : celui d'un nouveau chef d'orchestre, M. Paul Taffanel, qui, aux dernières élections, l'avait emporté sur M. Jules Danbé comme définitif successeur de l'honorable M. Garcin démissionnaire, — et celui de M. Hennebains, qui prenait, au Conservatoire, le pupitre de flûtiste-solo, qu'il tenait précédemment chez M. Lamoureux. M. Danbé avait remarquablement conduit, le précédent hiver, deux concerts aux lieu et place du titulaire. M. Taffanel, tout le monde le savait d'avance, est un musicien de premier ordre. Il s'agissait pour l'éminent virtuose de nous prouver qu'il avait un bras : ce bras est nerveux et solide. La façon dont il s'est tiré de cette redoutable épreuve nous montre qu'il sera digne de recueillir le glorieux héritage des

1. La Société des concerts du Conservatoire a fort heureusement choisi comme successeur de M. Danbé, donnant sa démission de second chef d'orchestre M. Désiré Thibault, qui appartient à la Société, en qualité de violon, depuis vingt-deux ans et qui était actuellement chef d'orchestre des Bouffes-Parisiens. M. Thibault est un excellent musicien estimé et apprécié de tous.

Habeneck, des Tilmant, des Girard, des Georges Hainl et des Deldevez. Il a la précision, il sait admirablement indiquer les nuances des œuvres qu'il connaît à fond. Il a ravi ses musiciens et enchanté le public. Le programme était court, mais fort heureusement composé. Il s'ouvrait par l'admirable *Symphonie héroïque*, qui justement figurait, le 9 mars 1828, en tête du programme du premier concert de la Société. Elle a été dite en toute perfection. Le superbe psaume de Gounod, *Près du fleuve étranger*, et le délicieux poème symphonique de Saint-Saëns qui s'appelle *Le Rouet d'Omphale* ont valu à leurs amateurs, tous deux dans la salle, de flatteuses ovations. C'est un charme que le petit chœur *Fuyez tous d'amour le jeu*, de Roland de Lassus (compositeur flamand du seizième siècle). Une innovation des plus aimables : on nous a enfin — foin de la vieille tradition ! — distribué des programmes explicatifs. Les légendes en ont été rédigées avec beaucoup de soin et d'agrément par M. Julien Tiersot.

Le 11 décembre suivant, le Conservatoire nous donnait le *Roméo et Juliette* de Berlioz. Pourquoi la Société des Concerts a-t-elle cru devoir supprimer les strophes à la louange de Shakespeare, que nous entendîmes interpréter autrefois au Châtelet par M<sup>lle</sup> Vergin (M<sup>me</sup> Ed. Colonne) ? Pourquoi s'est-elle également dispensée de faire chanter par une voix de ténor le scherzetto de la *Reine Mab* ? Il nous semble que la Société se doit à elle-même d'interpréter l'œuvre de Berlioz telle qu'elle fut jadis écrite en... 1839. Le temps a marché depuis lors : l'éducation musicale du public a pu se faire, ses préventions ont disparu, son goût s'est formé. L'auditoire de la rue Bergère applaudit très franchement le prologue choral, imité par Gounod, la fête chez Capulet, la délicieuse scène d'amour entre Roméo et Juliette, le ravissant scherzo pour orchestre et l'héroïque final de la réconciliation, chanté par M. Auguez (le frère Laurent) et les chœurs, — dont l'accompagnement paraît avoir inspiré Richard

Wagner dans son ouverture de *Tannhauser*. La mort de Roméo est moins bien comprise : toute cette partie semble longue et cherchée. Le musicien, chez Berlioz, n'est pas toujours à la hauteur du littérateur. Mais il suffit que les réelles beautés de *Roméo et Juliette* soient aujourd'hui appréciées selon leur mérite. Grand succès ce même jour, pour M. Marsick, qui a interprété avec une rare sûreté et un charme réel le concerto en *ré* de Beethoven — le seul du reste, qu'il ait écrit pour le violon. Quel dommage que cette remarquable composition soit « ornée » de cadences aussi surannées qu'inévitables ! A Beethoven succédait... Beethoven. Deux fragments de l'oratorio, *Le Christ au mont des Oliviers*, l'introduction et le chœur final (ô la belle fugue !) terminaient cette intéressante séance énergiquement conduite par M. Taffanel. Si les abonnés se montrent ravis du nouveau *cappelmeister*, les sociétaires ne paraissent pas moins enchantés. — « Ce gaillard là, disent-ils, nous fera jouer de la musique comme il joue de la flûte ! » Et tous, ils redoublent de zèle sous la direction d'un chef en qui ils ont pleine et entière confiance.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



## CONCERTS DU CHATELET.

Une indisposition de M<sup>lle</sup> Pregi procurait le 24 janvier aux auditeurs du Concert du Châtelet le vif plaisir d'entendre et d'applaudir M<sup>me</sup> Ed. Colonne. Pour ne pas les priver de l'audition des œuvres de M<sup>me</sup> Pauline Viardot et de M. Benjamin Godard inscrites au programme, l'éminente cantatrice a bien voulu prendre la place de son élève. Elle a interprété avec son incomparable diction cette mélodie charmante qui s'appelle le *Rêve de Jésus* et n'a pas eu moins de succès dans le *Dict de Merlin* qu'elle a chanté d'une voix éclatante, avec verve et autorité. Des trois morceaux de *Jeanne d'Arc* qu'exécutait ce jour-là, l'orchestre de M. Colonne cette ballade est, d'ailleurs, la pièce la plus originale; nous n'avons pas à revenir sur la partition de M. Godard, dont nous avons déjà parlé. On a redemandé à l'unanimité le Chœur de jeunes filles du *Roi Etienne* de Beethoven d'une simplicité charmante en sa mélodie et d'une orchestration merveilleuse. Puis, M. Diémer a ravi l'auditoire avec trois pièces anciennes pour clavecin, cet instrument nasillard que, seul, peut faire revivre un artiste tel que lui.

La scène capitale qui termine le premier acte de *Parsifal* — la cérémonie religieuse du Graal — est un

des plus beaux épisodes musicaux, non seulement de *Parsifal*, mais aussi de l'œuvre entière de Wagner. On l'a dit avec raison : il n'y a pas une défaillance, au point de vue musical, dans cette scène grandiose, dont aucune analyse ne saurait donner une idée... Nous l'avons entendue trois fois à Bayreuth, et ces trois auditions successives restent pour nous parmi les plus pures jouissances artistiques que nous ayons jamais eues... Rien n'égale l'éclat de la fanfare initiale à laquelle se marie une sonnerie obstinée de cloches ; la marche des chevaliers est d'une allure fière et majestueuse : après les chants des jeunes garçons et des jeunes hommes d'une sonorité suave et pleine, que dire du chœur religieux final, incomparable cantique d'amour et d'extase ! L'auditeur le plus indifférent se sentirait ému en écoutant cette musique si sereine, si large, d'une onction si fervente et d'une ampleur si magistrale, que rehausse encore une orchestration merveilleuse. Ce deuxième tableau du premier acte de *Parsifal*, que nous faisait entendre le 31 janvier M. Colonne, nécessite un personnel d'environ deux cents exécutants, chœurs et orchestre, disposés de manière à rendre possible l'illusion scénique. Il faut un vrai théâtre — la vaste scène du Châtelet est évidemment propre à la chose — et un véritable artiste comme M. Colonne pour monter et interpréter cette scène d'une élévation sublime, où les voix, les instruments, les chœurs des enfants et des chevaliers, les chants qui, à Bayreuth, descendent du sommet de la coupole, les cloches qui résonnent, forment un ensemble absolument admirable. A part un léger couac de trompette — la première trompette, dite la trompette-solo, était, paraît-il, influencée — ce superbe fragment de *Parsifal* a été ce jour-là rendu en toute perfection et M. Colonne a largement mérité le chaleureux rappel d'une salle enthousiaste.

Dans la première partie du concert, M. Louis Diémer obtenait sur le clavecin — on sait avec quel soin et avec quel goût la maison Pleyel construit aujourd'hui

ces curieux instruments d'autrefois — un succès de virtuosité égal à celui qu'il avait eu le dimanche précédent. Le *Coucou* de Daquin a été bissé à l'unanimité.

En même temps qu'il redonnait une nouvelle audition de la grande scène religieuse de *Parsifal*, M. Colonne faisait entendre, dans la première partie de son concert du 7 février, un virtuose de talent, M. Ziloty, professeur au Conservatoire de Moscou, exécutant en toute perfection la brillante fantaisie de Schubert, orchestrée par Listz : M. Ziloty a dû revenir par trois fois saluer le public du Châtelet absolument charmé.

Il y a longtemps déjà que nous avons reçu de M. Saint-Saëns un recueil de six mélodies, *Mélodies persanes*, écrites sur d'originales poésies tirées des *Nuits persanes*, de M. Armand Renaud. L'éminent compositeur a remanié et orchestré ce recueil de mélodies, reliées entre elles par les récits de la Voix du Rêve, et en a fait la *Nuit persane*, que nous a donnée, avec un vif succès, M. Elouard Colonne. Je vous recommande le délicieux accompagnement du prélude de la Vallée de l'union, fort bien déclamé d'ailleurs par la Julie M<sup>lle</sup> Fériel, et je ne saurais vous dire trop de bien du duo des Cygnes :

Ton cœur est un lac d'amour  
Dont mes désirs sont les cygnes...

qui a été dit à miracle par M<sup>me</sup> Durand-Ulbach (une revenante), et par l'excellent ténor Engel, à qui nous avons tous redemandé le curieux *Tournoiement*.

Soumis aux lois que rien n'ajourne,  
Aux lois que suit l'astre en son vol,  
Je tourne, je tourne, je tourne,  
Mes pieds ne touchent plus le sol.  
Je monte au firmament nocturne  
Devant la lune taciturne,  
Devant Jupiter et Saturne,  
Je passe avec un sifflement ;

Et je franchis le Capricorne,  
 Et je m'abîme au gouffre morne  
 De la nuit complète et sans borne  
 Où je tourne éternellement...

Le 21 février, le programme ne comprenait pas d'œuvres nouvelles, et le principal intérêt du concert Colonne ré-idait dans l'audition de l'excellent pianiste Arthur de Greef, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

L'éminent artiste terminait, par les œuvres des maîtres modernes, l'histoire du piano depuis son origine, qu'il avait embrassée dans une série de séances à la salle Pleyel. C'est ainsi qu'après la *Rapsodie d'Auvergne* de M. Saint-Saëns, il a fait entendre deux pages de compositeurs russes, la *Barcarolle en sol* majeur de Rubinstein et la *Tarentelle* de Moszkowski, puis la *Marche nuptiale norvégienne* d'Ed. Grieg. Quel merveilleux talent de vélocité et de netteté! Rien de confus, pas une note n'échappe à l'oreille; tout est détaillé à miracle; on croirait, en l'entendant, lire un véritable poème. M. de Greef a été acclamé par un public enthousiasmé. Ajoutons qu'on a redemandé à l'unanimité l'andante de *Reformation-Symphony* et *En Mer* de la suite *Au Pays bleu* d'Augusta Holmès, que M. Engel enfin a dû redire le *Tournoiement* et la *Nuit persane* de Saint-Saëns, dont nous avons parlé plus haut.

Le 6 mars, M. J. Johannès Wolff était chargé de nous faire entendre le deuxième concerto de M. Benjamin Godard. M. J. Wolff est un violoniste d'une incontestable virtuosité; son talent n'a pourtant pas été suffisant pour provoquer l'enthousiasme. La première partie de ce concerto, écrite dans un registre suraigu, devient fatigante à la longue; la seconde a heureusement permis à M. J. Wolff de nous faire voir qu'il savait faire chanter son instrument; mais la troisième hérissée de difficultés, devient un véritable exercice d'acrobatie, internal à jouer, peu agréable à entendre. Autre première audition; *Christophe Colomb*, scène

lyrique, de M. Arthur Coquard. Il nous a semblé qu'une légère monotonie régnait sur l'ensemble de cette ~~composition~~ ~~de mérite~~, et que le poème de M. Paul Collin exigeait de la part du musicien plus d'oppositions et de variété. Notons pourtant de jolies harmonies et de belles phrases mélodiques chantées avec ampleur par M. Auguez. La séance commençait par les *Ruines d'Athènes* et se continuait par les ravissants fragments de *Namouna* de M. Lalo. Mais, faut-il le dire, malgré les efforts et l'habileté de M. Colonne, le public ne s'est véritablement dégelé que pour *Au pays bleu* de M<sup>lle</sup> Augusta Holmès, et à la demande générale *En mer* a dû comme toujours, être bissé. M<sup>lle</sup> Issaurat, la dernière Elsa de *Lohengrin* a eu, elle aussi, son succès dans l'air du *Chevalier Jean* de M. Victorin Joncières, et quand cette jeune lauréate des derniers concours du Conservatoire se sera défaite de la mauvaise habitude de battre la mesure avec ses bras (ce qui ferait supposer qu'elle est peu musicienne), nous n'aurons plus qu'à applaudir sa superbe voix.

Le 13 mars, M. Colonne nous donnait en son entier la suite symphonique, *Impressions d'Italie*, que M. Gustave Charpentier (lauréat de 1887), écrivit pendant son séjour à la villa Médicis, et dont nous ne connaissions encore que le cinquième morceau, *Napoli*. Elle débute par une *sérénade* pour violoncelles, d'une originalité et d'une envolée superbes, — on l'a bissée d'enthousiasme — puis, — citons le programme rédigé par notre excellent confrère Alfred Ernst: « Vers les ravins où s'épanchent les cascades s'en vont les filles, pieds nus, bras nus, la chemisette blanche très ouverte sur les épaules et sur la gorge hâlée. Graves, paisibles, sans voix et sans pensées, elles vont en un rythme calme et presque religieux, la cruche de bronze sur la tête, avec un lent balancement des hanches sous la rigidité du buste. Et c'est comme une théorie de prêtresses, superbes et passives, déroulant dans la brûlante clarté du soleil leur



silencieux cortège, tandis que, par instants, tombant de la montagne, résonne le gai refrain des pâtres... » Je ne vous assure pas que dans la suite de M. Charpentier vous trouverez tout cela : les filles avec la chemisette blanche très ouverte sur les épaules et sur la gorge hâlée ; — mais je certifie que la brillante et lumineuse orchestration de ces *Impressions*, rapportées d'un voyage en Italie, atteste la main d'un artiste qui a de véritables idées musicales, et, comme on dit vulgairement, « quelque chose dans le ventre ».

Le 20 mars, trois premières auditions : une jolie romance pour violon, de Saint-Saëns, que M. Pennequin a exécutée d'une façon charmante. Il a remporté aussi un très vif succès dans le prélude de la 6<sup>e</sup> sonate pour violon seul de J. S. Bach. Il y a de jolis passages dans la partition que M. André Messager a écrite pour le drame de M. Paul Delair, *Hélène*, représenté au Vaudeville au début de la saison ; malheureusement peu de mélodie ; le public est resté très froid. Le succès a été le même que le dimanche précédent pour *Impressions d'Italie* de M. Gustave Charpentier, et l'on a encore bissé le premier morceau : la délicieuse sérénade pour violoncelles. Le solo d'alto a été bien joliment joué par M. Bailly. Le *Berger*, balade de M. Georges Hue (poésie de M. Hettich d'après Uhland) a été fort bien chantée par M<sup>lle</sup> Baldo et favorablement accueillie par le public.

Le 3 et le 10 avril, 58<sup>e</sup> et 59<sup>e</sup> audition de la *Damnation de Faust*. Succès pour M<sup>lle</sup> Marcella Pregi qui a remarquablement dit la Chanson du roi de Thulé, pour Engel, à qui l'on a redemandé l'Invocation à la nature, et pour M. Dufriche qui, mieux en voix que jamais, a dû bisser la Sérénade de Méphisto. Inutile d'ajouter que le public a voulu entendre deux fois la Marche hongroise et le ballet des Sylphes, et qu'il a fait à M. Colonne et à son vaillant orchestre l'ovation qu'il méritait.

L'audition supplémentaire — la soixantième — de la *Damnation de Faust*, donnée le dimanche suivant

« à la demande générale » réunissait, une fois encore, une salle comble. Et encore une fois, on a applaudi comme elle le méritait, M<sup>me</sup> Marcella Pregi, une Marguerite à la voix si pure, et redemandé à M. Dufriche la Sérénade de Méphistophélès, à M. Engel l'invocation à la nature qu'il chante supérieurement, et à l'orchestre la Marche hongroise et le Ballet des sylphes.

Après ce dernier morceau, une superbe couronne a été apportée à M. Colonne, portant la date du 24 avril : digne clôture d'une saison bien remplie.

L'affluence était telle, le 16 octobre, à la réouverture des Concerts du Châtelet, où se donnait le 61<sup>e</sup> audition de la *Damnation de Faust*, qu'au moment où M. Colonne levait son bâton pour attaquer les premières notes de l'œuvre de Berlioz, une foule énorme stationnait encore devant le théâtre. On en était déjà à la *Marche hongroise* lorsque cette foule impatiente se ruait aux portes et, faisant irruption dans la salle, demandait que l'on recommençât *tout, tout, tout!* M. Colonne a fait droit à ces justes réclamations, et le concert a recommencé de plus belle. Jamais, croyons-nous — et nous en félicitons hautement M. Colonne — l'œuvre admirable n'avait atteint cette perfection d'exécution. Ce ne sont pas seulement les solistes : Marcella Pregi, Engel, Fournels, chantant pour la première fois la partie de Méphistophélès, avec une remarquable diction jointe à une superbe ampleur de voix, qui ont mérité d'être chaleureusement applaudis ; mais l'orchestre et les chœurs ont été, sous la direction de leur éminent chef, au-dessus de tout éloge.

Rien à dire de la 62<sup>e</sup> et de la 63<sup>e</sup> audition de l'œuvre populaire de Berlioz, qui avait lieu les deux dimanches suivants, sinon que, le 30 octobre, M. Vergnet représentait des mains de M. Engel le rôle de Faust, où il se faisait chaleureusement applaudir.

Le 13 novembre, au milieu d'un programme fort heureusement varié, qui s'ouvrait par la première des

quatre symphonies de Schumann (les autres viendront dans leur ordre), et qui nous a permis d'applaudir une fois de plus les *Erinnyes* de M. Massenet, le *Rouet d'Omphale* de M. Saint-Saëns et l'*Arlésienne* de Bizet, M. Colonne avait fait place à une œuvre inédite, signée par M. Alfred Bruneau l'auteur du *Rêve* et de l'*Attaque du Moulin*, que nous entendrons un jour à l'Opéra-Comique. Sur de beaux vers de M. Catulle Mendès, M. Bruneau a mis en scène une fière amazone, non point une des intrépides gardes du corps du roi Behanzin, mais bien l'alliée de Priam, cette Penthésilée qui vint au secours de Troie dans les dernières années du siège et périt sous les coups d'Achille ; en la dépouillant pour prendre ses armes, celui-ci fut, dit-on, si frappé de sa beauté, qu'il la pleura... MM. Mendès et Bruneau ont pour ainsi dire, retourné la légende, et quand meurt leur virago, qui avait résolu de percer le sein d'Achille, elle jette au vainqueur, beau comme une guerrière « un regard moins chargé de haine que d'amour ». Dans une symphonie pleine de vigueur et parfois de tendresse, le compositeur a merveilleusement traduit le poème en un commentaire tout wagnérien. Nous le féliciterons pour la claire exposition de ses thèmes par l'orchestre ; mais nous lui reprocherons (et n'est-ce pas son habituel défaut ?) d'avoir écrit sa partie de chant dans un registre si élevé que l'interprète a la plus grande peine à s'y maintenir. Il fallait tout le talent de M<sup>lle</sup> Bréval pour triompher presque sans faiblesse d'un rôle aussi tendu que celui de la vierge guerrière.

M. Gustave Charpentier est un homme heureux. Ses *Impressions d'Italie*, qui avaient fait les frais des deux derniers programmes de M. Lamoureux, prenaient place le 20 novembre sur celui de M. Colonne, et le public du Concert du Châtelet les accueillait avec une faveur méritée. La nouvelle audition de *Penthésilée* de M. Bruneau valait ce jour-là au compositeur, en dépit de ses bizarreries voulues, et à sa vaillante interprète, la jolie M<sup>lle</sup> Bréval, un succès plus marqué, ce nous semble, et plus sincère que le dimanche précédent.

Le 27 novembre, les auditeurs du Concert du Châtelet ont galement remercié, par leurs chaleureux bravos, M<sup>me</sup> Roger-Miclos du plaisir qu'elle leur a fait dans le beau concerto en *ut mineur* de Saint Saëns. M<sup>lle</sup> Marcella Pregi a délicieusement chanté une *Sicilienne* de Pergolèse (orchestrée par Weckerlin), qu'on lui a vainement redemandée, un *Lamento* de Fauré et la *Procession* de César Franck, où elle s'est fait justement applaudir. La quatrième audition des *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier, a obtenu le même succès que précédemment, et a valu une particulière ovation à M. Bailly, l'alto solo de la charmante *sérénade*.

Il s'était formé à Paris, au commencement de l'année 1850, une Société Philharmonique qui prétendait rivaliser avec celles d'Angleterre et de Russie : Berlioz était désigné tout désigné pour en devenir le chef d'orchestre. Il prit d'abord assez peu de place sur le programme, et pour le premier concert, qui se donna le 19 février dans la salle Sainte-Cécile, à la Chaussée d'Antin, il se contenta de faire chanter les deux premières parties de la *Damnation de Faust* avec Roger et Levasseur, mais en supprimant la chanson de la Puce, afin d'enlever tout prétexte aux rieurs. Cette Société, qui n'avait que le tort d'arriver trop tôt, subsista tant bien que mal, en donnant un concert par mois, avec des membres qui, ne gagnant rien, venaient répéter de façon très irrégulière. A l'automne — raconte M. Adolphe Jullien — les concerts reprirent de plus belle, et dans celui du 12 novembre, Berlioz, renouvelant un genre de mystification cher aux romantiques, faisait exécuter, sous un faux nom, un petit chœur de bergers de tournure archaïque. Il l'avait griffonné un soir, à côté d'amis qui jouaient aux cartes : « Que fais-tu là ? » lui dit tout à coup l'architecte Duc. — « Tu le vois. Bien fin qui devinerait que ce morceau est de moi. On jurerait qu'il est du siècle dernier. » — « Qui t'empêche d'essayer ? » — « Il faudrait un nom. Bast ! je prends le tien : ce morceau sera de Pierre Ducré. »



Et ce petit pastiche, en effet, fut offert au public sous le nom de Pierre Ducré, maître de musique de la Sainte-Chapelle de Paris (1679) : « On l'a trouvé dans une armoire murée en faisant la restauration de la Sainte-Chapelle, expliquait Berlioz aux gens qui s'émerveillaient de sa découverte ; c'était écrit sur un parchemin en vieille notation que j'ai eu beaucoup de peine à déchiffrer. » Le dimanche qui suivit cette brillante exécution, Duc se présenta chez une dame qui avait de grandes prétentions en musique et qui tombait en syncope au seul nom de Berlioz. — « Quel musicien que ce Ducré, s'exclama-t-elle. Et dire qu'il est resté inconnu jusqu'à présent ! Quel charme ! Quelle onction ! Ce n'est pas votre fou de Berlioz qui écrirait une pareille merveille ! » — « Vous vous trompez, madame, Pierre Ducré, c'est lui ! » La dame à ce qu'on dit ne se consola pas de longtemps d'avoir été si cruellement mystifiée ; elle était cependant en bonne compagnie, car la plaisanterie, une fois de plus, avait fait de nombreuses dupes. « M. Berlioz, écrit Léon Kreutzer, avait découvert pour ce concert une petite curiosité archéologique, une pastorale pour le champ avec accompagnement de deux hautbois et deux bassons de Pierre Ducré : ce morceau date de 1679. Il m'a paru assez joli et modulé assez heureusement *pour un temps où l'on ne modulait guère.* » Le trait n'est-il pas assez joli sous la plume d'un grand ami de l'auteur ? — Non content d'avoir donné soixante quatre auditions de la *Damnation de Faust* — ce qui équivalait pour une symphonie dramatique à six cents représentations pour un opéra — M. Colonne vient nous rendre le 4 décembre, l'*Enfance du Christ*, qu'il n'avait pas exécutée en entier depuis le mois de janvier 1875. M<sup>me</sup> Gallimarié mettait alors son talent dramatique au service du rôle de la Vierge Marie. Le ténor Prunet chantait avec goût les récits du *Repos de la Sainte Famille*, et M. Taskin se faisait remarquer dans plusieurs parties des rôles d'Hérode et de Joseph, qui, pourtant, ne sauraient être interprétés, comme ceux d'Hérode et du



père de famille, par le même artiste, l'un étant écrit pour une voix de basse et l'autre pour une voix de baryton.

Cette fois, MM. Warmbrodt, Fournets et Manoury méritent, ainsi que M<sup>lle</sup> Berthe de Montalant, la digne élève de M<sup>me</sup> Edouard Colonne, de sincères éloges. On sent que l'habile directeur des Concerts du Châtelet a pris soin d'étudier l'œuvre complexe et pleine de minutieux détails qu'il était chargé de faire exécuter. Il en a rigoureusement saisi et les nuances et le caractère et les mouvements, et si plusieurs morceaux — comme l'air d'Hérode, d'une incomparable beauté, et ce duo si émouvant, si dramatique entre la Vierge Marie et Joseph (le duo de la troisième partie), — n'ont pas été suffisamment compris, d'autres comme le célèbre récit de la *Fuite en Egypte* ont littéralement enthousiasmé le public et l'on peut dire que l'admirable trilogie sacrée a obtenu un succès que n'eût jamais rêvé son auteur. L'auditoire a généralement apprécié comme il convenait cette œuvre si charmante dans ses formes archaïques, si délicieuse par sa simplicité et en même temps si expressive et si émouvante. Il fallait que Berlioz fût mort et que les préventions contre sa musique disparussent assez pour qu'on rendît pleinement justice à une composition qu'il regardait à bon droit comme une de ses meilleures. Après le succès de nouveau obtenu aux Concerts du Châtelet, — honneur à M. Colonne! — on peut croire que l'*Enfance du Christ* gardera désormais sa place parmi les oratorios qu'on devra faire entendre au public.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## CONCERTS LAMOUREUX

Le 10 janvier, M. Lamoureux rendait hommage à M. Vincent d'Indy, récemment fait chevalier de la Légion d'honneur, en inscrivant à son programme une des premières œuvres de l'auteur du *Chant de la Cloche*. Les musiciens et le public ont chaleureusement applaudi la légende de *Sauge-fleurie*, remplie de grâce mélodique. Succès aussi pour le violoniste Kosman dans le *Rondo capricioso* de Saint-Saëns, et pour les *Maîtres chanteurs*, on ne peut mieux rendus par l'orchestre. — Et nous osons prier M. Lamoureux, désormais délivré du fardeau de l'Opéra, de vouloir bien nous donner un peu de nouveau — si peu que ce soit !

Le dimanche suivant, chaleureuse ovation pour l'éminent chef d'orchestre, après la remarquable exécution de l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, et succès d'estime pour la *Rhapsodie bretonne* de M. Saint-Saëns.

Le 24 janvier, après une excellente exécution de la symphonie en *si* bémol, de Beethoven, M. Lamoureux faisait entendre une ouverture de M. Dukas pour le *Polyeucte*, de Corneille. d'une écriture intéressante. Pourquoi le morceau a-t-il provoqué, mêlés aux bravos, des nombreux chuts?... M<sup>me</sup> Marie Jaëll s'est montrée, comme toujours, virtuose de premier ordre dans

Le concerto en *mi bémol*, de Liszt : oserons-nous dire pourtant que le son manque un peu de puissance et ne porte pas très loin dans la salle du Cirque. Les fragments de *Roméo et Juliette* de Berlioz, particulièrement la scène d'amour et le scherzo de la Reine Mab ont été aussi chaleureusement applaudis que parfaitement exécutés. Le concert se complétait par la sublime Marche funèbre du *Crépuscule des Dieux* et par le *Rouet d'Omphale*, de M. Saint-Saëns, qui, ce jour-là, terminait la belle séance du Cirque d'Été.

Le 31 janvier, nous donnions un bon point à M. Lamoureux : son orchestre a plus de moelleux, il est incomparablement moins sec, et à part un passage du finale de la symphonie en *ré mineur* de Schumann, où la crainte de manquer la mesure l'a fait retomber dans son ancien défaut, tout a marché à souhait. L'ouverture d'*Hamlet* de Niels W. Gade est d'un artiste expert en l'art d'orchestrer; c'est très habilement fait et se tient très bien, cela s'écoute avec plaisir, mais cela manque un peu d'inspiration.

M. Rivarde est un artiste de talent; nous lui reprocherons d'abuser des trémolos et de ne pas attaquer toujours absolument juste ses notes hautes. Il a joué avec succès une aimable romance de Svendsen et un menuet de Raff, un de ces morceaux à tours de force où pour ne pas perdre un de ses coups d'archet, le violoniste les donne souvent durs et désagréables. Vous connaissez l'originale légende de *Saugestevie* de M. Vincent d'Indy, et je n'ai rien à dire de nouveau de la marche funèbre du *Crépuscule des dieux* et de la sélection des *Maîtres chanteurs*, dont l'exécution parfaite a valu à M. Lamoureux de légitimes ovations.

Jamais — jamais, entendez-vous — la *Symphonie héroïque* ne fut mieux rendue qu'elle ne l'était le 7 février par l'orchestre de M. Lamoureux, et pendant cette superbe audition (une heure, montre en main) nous nous rappelions l'appréciation de Berlioz : « Beethoven a écrit des choses plus saisissantes peut-

être que cette symphonie, plusieurs de ses autres compositions impressionnent plus vivement le public, mais il faut le reconnaître cependant, la *Symphonie héroïque* est tellement forte de pensée et d'exécution, le style en est si nerveux, si constamment élevé, et la forme si poétique que son rang est égal à celui des plus hautes conceptions de son auteur... » Schubert, si original en ses célèbres *lieder*, fut moins heureux au théâtre, peut-être parce que sa musique, où circule si abondamment le souffle dramatique, avait une allure trop libre pour s'accommoder au cadre étroit de la scène. Il vint d'ailleurs, à un moment où l'engouement pour le style italien avait fait affermer les théâtres de Vienne à l'impresario Barbaja. Rossini jouissait alors d'une vogue qui faisait tort aux compositeurs allemands. Des quinze opéras de Schubert aucun ne fut représenté de son vivant, à l'exception de la *Harpe enchantée* (21 août 1820) et de *Rosamunde*, poème de Wilhelmine de Chez, joué le 20 décembre 1823, et qui, malgré les beautés de la partition, ne put se soutenir à cause de l'extrême faiblesse du livret. Le compositeur aurait, dit-on, commencé et achevé la musique de *Rosamunde* en cinq jours. C'est le cas de répandre que le temps ne fait rien à l'affaire... L'air de ballet que nous a donné M. Lamoureux est estimable, sans plus, et ne nous a paru mériter ni les bravos un peu exagérés, ni les chut un peu sévères qu'il a suscités. Vous connaissez la Danse des Prêtresses de Dagon, une des plus gracieuses inspirations de cette adorable partition de *Samson et Dalila*... Sur le thème berceur qui constitue la danse des Prêtresses, l'instrumentation de M. Saint-Saëns prodigue les sonorités inattendues, inquiétantes et caressantes. Des notes de harpes s'éveillent parmi le chant velouté des violons en sourdine, les bois égrènent leurs rires légers, les cors étouffent de mystérieuses confidences. Une des prêtresses, au milieu de l'enchante-ment, est venue vers Samson... « Je viens, chante-t-elle, célébrer la victoire de celui qui règne en mon



cœur », et le sentiment lascif de la phrase est bien fait pour troubler le cœur du juge d'Israël. Dalila couronnée et nue « Printemps qui commence », soutenu par des arpegges délicats, active la déroute du Nazareen. Délicieusement dit par M<sup>lle</sup> Landi, il a conquis l'assistance qui a rappelé avec enthousiasme la jeune cantatrice. Grand succès également pour le beau prélude instrumental de *Parsifal*, qui forme le seuil du monument grandiose élevé par Wagner en l'honneur des chevaliers du Graal et que remplissent, comme vous savez, trois motifs typiques, présentés sous des aspects multiples : un chant mystique, d'une sérénité majestueuse, un choral austère et une courte fanfare religieuse, couronnée par une cadence appartenant à la liturgie allemande, et dont, ainsi qu'on l'a fort bien remarqué, Mendelssohn s'était déjà servi avec une harmonie exactement semblable, au début de sa symphonie de la Réformation...

M. Lamoureux (petit cachottier va!) ayant voulu faire à l'auteur de la *Sulamite* l'agréable surprise de lui reprendre l'importante scène lyrique dont il nous donna la primeur, il y a tantôt sept ans, aux Nouveaux Concerts du Château-d'Eau, la nouvelle en parvint à M. Emmanuel Chabrier, juste au moment où, sollicité de quitter La Membrolle en Indre-et-Loire (c'est là qu'il s'est bravement attelé à sa partition de *Briséis*) il s'enfuyait pour quinze jours au pays du soleil. Voilà pourquoi le compositeur d'*Espana* n'assistait point, le 21 février, à son succès... La *Sulamite* a été écrite sur un poème de M. Jean Richepin, et je soupçonne l'auteur de *Par le Glaive!* d'avoir également rédigé la notice du programme : « La Sulamite, qu'attristé d'abord l'absence du bien-aimé, pressent bientôt qu'il approche, l'appelle, le voit accourir, et s'abîme enfin dans l'extase espérée parmi les éclatantes félicitations de ses compagnes, heureuses de son bonheur. Cela dans un voyage oriental aux frais et voluptueux jardins cultivés par de hautes murailles blanches contre les flots d'or du soleil. » Que dites-vous de ces « jardins

cuirassés » ? Sous une mélodie exaltée, l'orchestration est très touffue, mais très pittoresque. De délicates précautions oratoires amènent l'explosion finale très chaude et très colorée, où M. Chabrier a su déployer toutes les ressources d'une instrumentation brillante. M<sup>me</sup> Brunet-Lafleur a retrouvé dans sa création de la Sulamite son succès d'autrefois : on l'a galamment rappelée par deux fois. Grand succès aussi, mais infiniment moins mérité, à mon sens, pour M. Ondricek, « violoniste-solo de S. M. l'Empereur d'Autriche », qui a cru devoir orner le concerto en *ré* de Beethoven d'un insupportable point d'orgue. Le violoniste bohème a de la finesse, mais il manque de puissance. Puis, mesdames les choristes — on avait en leur honneur augmenté le prix des places — ont délicieusement dit le Chœur des Fileuses du *Vaisseau fantôme*, auquel sa grâce légère et sa pointe de coquetterie, ont, depuis longtemps, conquis la célébrité...

La Symphonie avec chœur a été l'évènement du concert du 6 mars ; elle a été rendue en toute perfection par l'orchestre, les solistes et les choristes : cette exécution a valu à M. Lamoureux de nombreuses et chaleureuses ovations. Une mélancolique mélodie de Grieg, chantée par M. Eugène Oudin (né à New-York, de parents français, dit le programme), et le Chant de Walter, au premier acte des *Maîtres chanteurs*, délicieusement interprété par M. Engel, complétaient la séance.

Chambrière complète et toilettes claires au concert du 20 mars ; mais quelle chaleur ! Pourquoi ne pas ouvrir à la fois tous les vasisas du haut pendant chaque entr'acte ? On ferait provision de bon air et de bonne humeur pour toute la durée de chaque morceau. Les trois premiers numéros du programme ont pâti de cette température. On les a écoutés avec indifférence. Passe pour la charmante *Rapsodie norvégienne* de Lalo ; elle est devenue classique et le public n'a plus à la juger. Mais l'ouverture d'*Harald*, de M. Xavier Leroux, jouée pour la première fois, demandait un effort d'attention qui n'a pas été fourni.

Œuvre complexe, savante et sonore qui vaudra d'être réentendue. Le prélude du *Déluge*, ce délicieux développement d'un thème nettement emprunté à une sonate de Mozart, n'eût pas réussi davantage à séduire un public aux joues rouges ou coloré d'un rayon de soleil traversant les vitraux multicolores du Cirque d'Été, sans le solo de violon qui a fait briller M. Houfflack. Mais le tour est alors venu de Wagner, avec des passages de *Tristan*, de *Parsifal* et du *Crépuscule des dieux*, et toute l'assistance a paru subjuguée. Oh ! ce n'a pas été long ! Aux premiers accords du prélude de *Tristan*, s'est fait le grand silence des grandes solennités. M. Lamoureux aime Wagner et l'exécute avec bien du talent. Son orchestre a répété autant de fois qu'il faut ; tout est su, tout est rendu avec une correction supérieure. Pourtant je ne sens pas que M. Lamoureux vive cette musique extraordinaire. Sa direction est despotique, irritée, puissante, mais non émue. Et puis, ne le lui a-t-on pas redit de tous les côtés il s'obstine à jouer trop fort. Dans toutes les dernières œuvres de Wagner, la parole conduit la musique. M<sup>me</sup> Materna a beau chanter en allemand, on devinerait — si sa voix n'était pas couverte — à la diction, l'accentuation éclairée par le geste et la physionomie, le pourquoi de tout ce qui se passe dans l'orchestre, de l'apparition ou de la disparition des thèmes, de leur développement isolé, ou de leur pénétration par un ou plusieurs autres thèmes. Faute d'entendre assez la cantatrice, on se résigne à ne suivre que l'orchestre, qui réduit à lui-même, et quelle que soit son immense importance, ne montre pourtant qu'une face de l'œuvre. M<sup>me</sup> Materna a toujours sa grande voix ; mais cette voix est un peu fatiguée ; la justesse n'en est plus irréprochable. Sur les paroles du *Crépuscule* : « J'entends les deux corbeaux bruire de l'aile » (voir traduction Wilder), l'intervalle *mi la dieze* n'a pas été rigoureusement observé. Un des plus beaux passages de ce final en a été compromis. Néanmoins elle est à l'aise dans ces grands rôles ; elle éveille

en nous la sécurité. Et sa grande taille, la prestance de *Walkyrie* ne contribuent pas peu à préciser l'impression d'héroïsme que vous laissent de pareils chefs-d'œuvre...

La réouverture des Concerts Lamoureux s'est faite le 23 octobre au Cirque des Champs-Élysées, d'une façon extraordinairement brillante. C'est devant une salle absolument comble, malgré la pluie, que l'excellent orchestre a remarquablement exécuté la pittoresque ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz; l'intéressante symphonie en ré majeur de Brahms, que M. Lamoureux dirigeait pour la première fois; l'ingénieux poème symphonique composé par M. Chevillard sur le *Chêne et le Roseau* du bon Lafontaine, et les bien charmantes *Scènes pittoresques* de M. Massenet. Grand, très grand succès pour M<sup>lle</sup> Kleeberg, la distinguée pianiste, dans le classique concerto en sol majeur de Beethoven, et pour M. Dorel, dont le poétique solo de cor anglais, dans le sublime prélude du troisième acte de *Tristan et Yseult*, a enlevé des applaudissements sans fin. Le dimanche suivant, c'était le tour de M. Diemer qui jouait d'une incomparable façon le délicieux concerto en la mineur de Schumann.

C'est devant une assistance des plus brillantes que M. Lamoureux redonnait, le 6, les pittoresques *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier, si joliment décrites par notre très distingué confrère, M. Alfred Ernst. Nous avons déjà rendu compte de cette remarquable composition, divisée en cinq parties, d'un intérêt constant dans leur variété. L'ouvrage débute par une adorable *Sérénade*. Après un récitatif expressif des violoncelles sans accompagnement, s'élève, sur un dessin persistant des harpes, un voluptueux chant, soupiré par l'alto solo. L'effet est délicieux. A *la fontaine* n'a pas eu moins de succès. Le caractère grave et presque religieux du motif, sur un rythme lentement cadencé, évoque bien l'image de ces théoriques de jeunes filles, au teint bronzé, marchant d'un

pas tranquille comme des prêtresses de l'antiquité, la cruche sur l'épaule, à la tombée du jour, tandis que résonne au loin la chanson de quelque pâtre solitaire. *A mules* est vraiment un charmant tableau de genre : les grelots tintent joyeusement, au trot des mules, sur le chemin tortueux qui sillonne la montagne. Pour charmer les longueurs du voyage, les garçons chantent à pleine voix quelque refrain facile que répètent les échos du vallon. Déjà nous avons loué la grandeur imposante du morceau suivant. *Sur les cimes*, et la vie, le mouvement, la lumière de *Napoli* qui couronne l'œuvre du jeune musicien ; certes, il y a en lui un maître de l'avenir. Quand nous aurons dit que M. Mauguère a soupiré avec beaucoup de charme le *Repos de la Sainte-Famille*, de Berlioz, et que l'exécution de la *Symphonie pastorale* a été merveilleuse, nous aurons épuisé nos notes sur cette belle séance.

Il ne nous semble pas que Mlle Emma Langlois ait été heureusement inspirée en choisissant, pour ses débuts au concert du 20 novembre, l'air d'*Obéron* et surtout la scène finale de *Tristan et Yseult*. Ces morceaux exigent, en effet, de leur interprète, une ampleur et une solidité de voix qui permettent à l'expression dramatique de s'élever jusqu'aux plus hauts degrés de la joie et de l'extase. La puissante originalité de la *Mort d'Yseult*, telle que l'a représentée Wagner, consiste principalement dans cet effacement de la douleur se transformant en aspirations de plus en plus exaltées vers le « divin, l'éternel, l'originnaire oublié ». Or, les élans tumultueux de l'orchestre, dans les conditions nécessairement défectueuses du Cirque d'Été, ne laissent à la cantatrice la possibilité de se faire entendre que si une voix sonore s'allie à une irréprochable articulation. L'émission gutturale, le souffle trop bref de M<sup>lle</sup> Langlois l'ont donc fatalement desservi. Nous devons louer en elle un style satisfaisant, qui le serait davantage si la prononciation ne laissait à désirer, et une sûreté d'intonation qui n'est pas sans mérite dans la série de modulations



compliquées dont se compose le merveilleux finale de *Tristan et Yseult*. La fantaisie pour piano et orchestre que M. Saint-Saëns a composée d'après les airs populaires recueillis au cours d'un voyage en Afrique nous avait déjà été présentée aux Concerts du Châtelet. Peut-être avez-vous entendu cette charmante gaminerie d'un orientalisme si... parisien. La plume qui a écrit *Samson et Dalila* et tant d'autres chefs-d'œuvre sait aussi broder de spirituelles trames musicales dont le *Rouet d'Omphale* restera sans doute le plus exquis spécimen. M<sup>me</sup> Jaël a coquettement joué *Africa*, tandis que l'orchestre rendait à merveille les fines arabesques de l'accompagnement. La symphonie en *mi bémol* de Schumann, qui n'est pas, croyons-nous, la meilleure qu'ait écrite le maître, a été exécutée avec la conscience et l'irréprochable fidélité, auxquelles nous a, depuis longtemps, accoutumés M. Lamoureux.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## CONSERVATOIRE

### DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Pas de premier grand prix 1. Premier second grand prix : M. Büsser, élève de M. Ernest Guiraud. Deuxième second grand prix : M. Bloch, élève de M. Ernest Guiraud.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premier prix : M<sup>lle</sup> De-peeker, élève de M. Guiraud. Second prix : M. Roux, élève de M. Guiraud. Premier accessit : M. Maurel, élève de M. Guiraud. Deuxième accessit : M. Letorey, élève de M. Théodore Dubois.

HARMONIE. — *Hommes*. — Pas de premier prix. M. Risler, élève de M. Lavignac. Premier accessit : M. Maquaire, élève de M. Duprato ; M. Braga, élève de

1. En 1891 — réparons ici un oubli que nous avons commis dans notre dernier volume — le premier grand prix avait été accordé à M. Silver, élève de M. Massenet ; le premier second grand prix à M. Fournier, élève de Léo Delibes ; une mention honorable avait été donnée à M. Andrès, élève de M. Guiraud.

Le sujet de la cantate donnée aux concurrents était intitulé *l'Interdit* et avait pour auteur M. Edouard Noël.

« M. Edouard Noël, l'auteur de *l'Interdit*, disait le *Figaro*, a su faire un livret très dramatique et très court, résumant en fort beaux vers des situations véritablement théâtrales et bien faites pour inspirer les compositeurs. C'est un exemple pour les librettistes de l'avenir. »

M. Taudou. Deuxième accessit : M. Cappé, élève de M. Lavignac ; M. Biancherie, élève de M. Taudou.

*Femmes.* — Premier prix : M<sup>lle</sup> Laville, élève de M. Lenepveu. Second prix : M<sup>lle</sup> Jusseaume, élève de M. Lenepveu. Pas de premier accessit. Second accessit : M<sup>lle</sup> Chapart, élève de M. Lenepveu.

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Premier prix : M. Périer, élève de M. Bussine. Second prix : M. Villa, élève de M. Archainbaud. Premier accessit : M. Bartet, élève de M. Barbot ; M. Dufour, élève de M. Bax. Second accessit : M. Cadio, élève de M. Boulanger ; M. Thomas, élève de M. Duvernoy.

*Concours des élèves femmes.* — Premiers prix : M<sup>lle</sup> Wyns, élève de M. Crosti ; M<sup>lle</sup> Vauthrin, élève de M. Barbot. Seconds prix : M<sup>lle</sup> Berthet, élève de M. Duvernoy ; M<sup>lle</sup> Laisné, élève de M. Boulanger. Premier accessit : M<sup>lle</sup> Grandjean, élève de M. Crosti. Deuxième accessit : M<sup>lle</sup> Michel, élève de M. Bussine ; M<sup>lle</sup> Brillant, élève de M. Duvernoy.

OPÉRA. — Professeur : M. Giraudet.

*Hommes :* MM. Castel et Villa. Pas de second prix. Premier accessit : M. Delpouget. Deuxième accessit : M. Bartet.

*Femmes.* — Premier prix : M<sup>lles</sup> Wyns et Berthet. Second prix : M<sup>lle</sup> Pacary.

OPÉRA-COMIQUE. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Périer et Théry, élèves de M. Taskin. Second prix : M. Villa, élève de M. Taskin. Premier accessit : M. Artus, élève de M. Taskin.

*Femmes.* — Premiers prix : M<sup>lles</sup> Laisné, élève de M. Taskin ; Wyns, élève de M. Achard. Seconds prix : M<sup>lles</sup> Grandjean, élève de M. Achard ; M<sup>lle</sup> Beauvais, élève de M. Taskin.

TRAGÉDIE. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Godeau et Fenoux, élève de M. Maubant. Premier accessit : M. Gauley, élève de M. Got.

*Femmes.* — Pas de premier prix. Second prix : M<sup>lle</sup> Mellot, élève de M. Worms. Premier accessit : M<sup>lle</sup> Grumbach, élève de M. Maubant.

COMÉDIE. — *Hommes*. — Premier prix : M. Veyret, élève de M. Maubant. Seconds prix : M. Fenoux, élève de M. Maubant ; Esquier, élève de M. Worms. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : MM. Frédal et Monrose, élèves de M. Delaunay.

*Femmes*. — Pas de premier prix. Seconds prix : M<sup>lles</sup> Laurent Ruault, élève de M. Maubant ; Vissocq, élève de M. Delaunay ; Marsa, élève de M. Worms.

Premier accessit : M<sup>lles</sup> Mellot, élève de M. Worms ; Suger, élève de M. Maubant. Deuxième accessit : M<sup>lles</sup> Drunzer, élève de M. Got ; Thomsen, élève de M. Worms.

PIANO. — *Hommes*. — M. Thibaud, élève de M. Diémer, Seconds prix : MM. Malats et Wurmser, élèves de M. de Bériot. Premier accessit : M. Nuderhofheim, élève de M. Diémer ; MM. Schidenhelm et Vines, élèves de M. de Bériot. Deuxième accessit : MM. Canivet et Chadeigne, élèves de M. de Bériot.

*Femmes*. — M<sup>lles</sup> Fytmin, Deldicq, élèves de M. Fissot ; Dieudonné, élève de M. Duvernoy et Dron, élève de M. Delaborde.

Seconds prix : M<sup>lles</sup> Weingaertner, Chanbroux, élèves de M. Delaborde, et Desmoulin, élève de M. Fissot. Premier accessit : M<sup>lles</sup> Ninck, Fernet, Steiger, élèves de M. Fissot, et Dox, élève de M. Duvernoy.

Deuxième accessit : M<sup>lles</sup> Gérard, élèves de M. Fissot ; Polack, Vivier, élèves de M. Duvernoy, et Belville, élèves de M. Delaborde.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : M. Durand et M<sup>me</sup> Archard. Pas de second prix ni de premier accessit. Second accessit : M<sup>lle</sup> Duros.

VIOLON. — Premiers prix : M<sup>lle</sup> Jaffé, M. Belville, élèves de M. Sauzay ; MM. Marteau, Boucherit, Tracol, élèves de M. Garcin. Seconds prix : MM. Capet, élève de M. Maurin ; Lebreton, Flesch, Dubois, élèves de M. Sauzay ; de Crépy élève de M. Garcin ; Jacobs, élève de M. Dancla. Deuxième accessit : MM. Dubois, élève de Sauzay ; Sailler, élève de M. Dancla.

VIOLONCELLE. — Premiers prix : MM. Touche, élève



de M. Rabaud ; Choinet, élève de M. Delsart. Seconds prix : MM. Feuillard et Hasselmans, élèves de M. Delsart. Premier accessit : M. Mulet, élève de M. Delsart. Deuxième accessit : M<sup>lle</sup> Larronde, Noël, élèves de M. Delsart et M. Courras, élève de M. Rabaud.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Verrinist. Premier prix : M. Nanby. Second prix : M. Tourmente. Premier accessit : M. Rousseau. Deuxième accessit : M. Fouache.

FLUTE. — Professeur : M. Allès.

Pas de premier prix. Seconds prix :

MM. Deschamps et Maquarre. Premier accessit : M. Danis. Deuxième accessit : M. Barrère.

HAUTBOIS. — Professeur : M. Gillet.

Premiers prix : MM. Foucault et Jean. Seconds prix : MM. Soulier et Bridet. Premier accessit : MM. Bleuzet et Malézieux. Deuxième accessit : M. Soulas.

CLARINETTE. — Professeur : M. Rose.

Premier prix : M. Richardot. Second prix : M. Vronne. Premier accessit : M. Pichard. Deuxième accessit : M. Lapasset.

BASSON. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Caillol. Seconds prix : MM. Bulteau et Dubois.

Premier accessit : M. Duhamel

COR. — Professeur : M. Brémond.

Premier prix : M. Coyan. Second prix : M. Castellain. Premier accessit : M. Mager. Deuxième accessit : M. Wion.

CORNET A PISTONS. — Professeur : M. Mellet.

Premier prix : M. Courlade. Seconds prix : MM. Pleyre et Deprimoz. Premier accessit : M. André. Deuxième accessit : M. Mignon.

TROMPETTE. — Professeur : M. Cerclier.

Pas de premier ni de second prix.

Premier accessit : MM. Sorton et Routhier. Second accessit : M. Maignieu.

TROMBONE. — Professeur : M. Allard.

Premier prix : M. Delapard. Second prix : M. Morfaux. Premier accessit : M. Brousse. Deuxième accessit : M. Nebout.

## NÉCROLOGIE

### **Hommes de lettres et auteurs dramatiques.**

Hector Crémieux, Henri Debrit, Adrien Decourcelle, Armand Durantin, Armand Gouzien, Henry de Kock, Henri Lavoix, Albert Millaud, Charles Narrey, M<sup>me</sup> de Prébois.

### **Compositeurs et artistes musiciens.**

Jules Duprato, Ernest Guiraud, Hervé (Florimond), Edouard Lalo, Baron Limnander de Nievenhove, Ferdinand Poise.

### **Artistes dramatiques et lyriques.**

Amable, Amédée Artus, Vincent-Alfred Baron, M<sup>me</sup> Rossi-Caccia, M<sup>me</sup> Charton-Demeur, Chollet, Daubray, M<sup>me</sup> Denain, M<sup>le</sup> Déa Dieudonné, M<sup>le</sup> Louise-Marie Donne (professeur au Conservatoire), Charles Desmots, Duplay, M<sup>me</sup> Jane Essler, Joanny Gandon,

M<sup>me</sup> Julia Hache, Lauwers, M<sup>lle</sup> Jeanne Lureau, Lambert Massart (ancien professeur au Conservatoire), Charles Pascal, Perrot (ancien maître de ballet à l'Opéra), M<sup>me</sup> Edith Ploux, Lucien Rouland, Alexandre Talazac, M<sup>lle</sup> Marie Tayau, M<sup>me</sup> Trebelli.

#### Divers.

Beissagnet (président du conseil d'administration du théâtre les Bouffes-Parisiens), Louis Bourdot (huissier de la direction de l'Opéra), Chizzola (ancien directeur de théâtre), Pascal Delagarde (directeur de théâtre), Debrit (agent des auteurs dramatiques), Eugène Gand (vice-président de l'Association des artistes musiciens), Hautefeuille (ancien directeur de théâtre), Alphonse Leduc (éditeur de musique) Rollot (ancien agent général de la Société des auteurs et compositeurs de musique).

LA

CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1892 <sup>1</sup>

*Annales politiques et littéraires.* — M. ELY EDMOND GRIMARD, critique musical.

*Autorité.* — M. HENRY PRESSE (Valère); M. GUGENHEIM (Clitandre), *Courrier des Théâtres*.

*Armée territoriale.* — M. HENRI SAFFROY.

*Art.* — M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

*Cocarde.* — M. HENRY JAHYER (des Grioux).

*Constitutionnel.* — M. GEORGES VANOR.

*Courrier du soir.* — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique; M. HENRI BOYER, critique musical.

*Daily telegraph.* — M. CAMPBELL-CLARKE.

*Dix-neuvième siècle.* — M. MARCEL FOUQUIER.

*Eclair.* — M. SABATIER; M. LUCIEN PUECH, *Courrier des théâtres*.

*Echo de Paris.* — M. HENRY BAUER; M. MAXIMÉ BOU-

1. Situation de la critique dramatique et musicale au 31 décembre 1892. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte-rendu dramatique et du compte-rendu musical.

CHERON (Bicoquet), Soirée parisienne; M. AUGUSTE GERMAIN (Le Capitaine Fracasse), Courrier des théâtres; M. HENRY GAUTHIER-VILLARS (Willy), Les Lettres de l'Ouvreuse.

*Entr'acte.* — M. FERNAND BOURGEAT.

*Estufette.* — M. ADOYPHE BRISSON (L'Angély); M. JULES MARTIN, critique musical et courriériste des théâtres.

*Etêtement.* — M. HENRY CÉARD, critique dramatique; M. EMILE PESSARD, critique musical; M. RICAUDY, Soirée Parisienne; M. THÉODORE AVONDE (Jean Baudry), courrier des théâtres.

*Figaro.* — M. HENRY FOUQUIER, critique dramatique; M. CHARLES RÉTY (Charles Larcours), critique musical; M. EMILE BLAVET (Un Monsieur de l'orchestre), soirée théâtrale; M. GEORGES BOYER, Courrier des théâtres.

*France.* — M. GILBERT MARTIN, critique dramatique; M. VICTOR ROGER, critique musical et courriériste des théâtres.

*France nouvelle.* — M. MAURICE DE KOENIGSWARTHER (Maurice Varret).

*Gaulois.* — M. HECTOR PESSARD, critique dramatique; M. L. DE FOURCAUD, critique musical; M. RAOUL TOCHÉ (Frimousse), Soirée Parisienne; MM. EDOUARD NOEL et LIONEL MEYER, (Nicole), courrier des spectacles.

*Gazette de France.* — M. SIMON BOUBÉE.

*Germinal.* — M. ALBERT DAYROLLES.

*Gil Blas.* — M. LÉON BERNARD-DEROSNE, critique dramatique; M. ALFRED BRUNEAU, critique musical; M. DE SAINT GENIÈS (Richard O. Monroy), soirée parisienne; M. GEORGES FONVILLE (Gautier-Garguille), Courrier des Théâtres.

*Grande Revue de Paris et de Saint-Petersbourg.* — M. MONTFLEURY.

*Guide musical.* — M. GASTON PAULIN.

*Illustration.* — M. ALBIN VALABRÈGUE.

*Indépendance be g.* — M. FREDÉRICKS, critique dramatique; M. FÉTIS, critique musical; M. FERNAND BOURGEAT, correspondant théâtral de Paris.



*Intransigeant*. — M. FOURREAU (Dou Blasius) ; M. GEORGES MATHIEU, Courrier des Théâtres.

*Jour.* — M. GEORGES LOISEAU, critique dramatique ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical.

*Journal*. — MM. EMILE BERGERAT et LOUIS BERTIN, critiques dramatiques ; MM. RÉGNIER et ANDRÉ GRESSE, critiques musicaux ; M. FÉLICIEN CHAMPSAUR (Un monsieur en habit noir), Soirée Parisienne.

*Journal des Débats*. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique ; M. ERNEST REYER, critique musical.

*Journal illustré*. — M. CHARLES RÉTY (Charles Darcours).

*Justice*. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel).

*Lanterne*. — M. TANCRÈDE MARTEL.

*Liberté*. — M. PAUL PERRET, critique dramatique ; M. VICTORIN JONCIÈRES, critique musical ; M. THÉODORE AVONDE (Jennius), Courrier des théâtres.

*Libre Parole*. — M. FÉLICIEN PASCAL, critique dramatique ; M. EMILE DE ST-AUBAN, critique musical ; O. RIDOT (M. CH. DE LORBAC), Courrier des théâtres.

*Matin*. — M. FRANÇOIS OSWALD, critique dramatique ; M. HENRI DES HOUX, critique musical ; M. MAURICE ORDONNEAU, Tablettes théâtrales.

*Messenger de Paris*. — M. JULES GUILLEMOT.

*Ménestrel*. — M. HENRI HEUGEL (Moreno) ; M. PAUL-EMILE CHEVALIER.

*Monde artiste*. — M. PAUL MILLIET (Tic-Tac), critique musical ; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique ; M. CHARLES MALHERBE (Judex), critique des concerts.

*Monde illustré*. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

*Moniteur Universel*. — M. RENÉ DOUMIC (Dorsel), critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLEN, critique musical ; M. RENÉ BENOIST (Des Tournelles), Soirée Parisienne ; M. LOUIS DEPEYRE (Ramsès), Courrier des théâtres.

*Mot d'ordre*. — M. ALBERT DUBRUJEAUD ; M. DUVAL, Courrier des théâtres.

*Nation*. — M. ADRIEN BERNHEIM, critique dramati-

que ; M. EDMOND THÉRY, critique musical ; M. ANTOINE BANES, Courrier des théâtres.

*National*. — M. EDMOND STOULLIG, et (Fracasse) Courrier des théâtres.

*Nouvelle Revue*. — M. MARCEL FOUQUIER, critique dramatique ; M. LOUIS GALLET, critique musical.

*Observateur français*. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

*Paix*. — M. LANDRODIE, critique dramatique ; M. ALFRED ERNST, critique musical ; M. HENRY GAUTHIER VILLARS (Willy), Soirée Parisienne ; M. JULES MARTIN, Courrier des théâtres.

*Paris*. — M. JEAN JULLIEN, critique dramatique ; M. GASTON SERPETTE, critique musical ; M. ALFRED DÉLILIA, Soirée parisienne ; M. GEORGES ROLLE (Georges Davray), Courrier des théâtres.

*Patrie*. — M. HENRI DE BORNIER, critique dramatique ; M. LAUZIÈRES DE THÉMINES, critique musical ; M. HENRY MOREAU, Courrier des théâtres.

*Patriote*. — M. MAXIME VITU.

*Petit Journal*. — M. LÉON KERST ; M. VASLIN, Courrier des théâtres.

*Petit Parisien*. — M. PAUL GINISTY.

*Petite Presse*. — M. MAURICE BELEYS (Siébel), critique dramatique ; M. P. FOURNIER (P. Marcelles), critique musical.

*Petite République Française*. — M. JEAN PAUWELS.

*Presse*. — M. DURET.

*Rapide*. — M. LOUIS SERIZIER, critique dramatique ; M. DE DUBOR (Launay), critique musical.

*Rappel*. — M. GEORGES BERTAL.

*République française*. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. ALPHONSE DUVERNOY, critique musical.

*République illustrée*. — M. EDGARD POURCELLE.

*Revue d'art dramatique*. — M. ALBERT SOUBIES, critique musical.

*Revue des Deux-Mondes*. — M. CAMILLE BELLAIGUE.

*Revue bleue*. — M. J. DU TILLET, critique dramatique ; M. DE RÉCY, critique musical.

*Revue illustrée.* — M. AUGUSTE GERMAIN (La Grande Duchesse).

*Revue théâtrale illustrée.* — M. EDMOND BENJAMIN.

*Siècle.* — M. CAMILLE LE SENNE.

*Soleil.* — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique ; M. GOULET (Gutello), critique musical.

*Soir.* — M. ADOLPHE MAYER, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical ; M. EUGÈNE FRAUMONT, Courrier des théâtres.

*Temps.* — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique ; M. J. WEBER, critique musical ; M. ADOLPHE ADELER, Courrier des théâtres.

◆ *Times.* — Correspondant théâtral de Paris, M. DE BLOWITZ.

*Univers illustré.* — M. FERNAND BOURGEAT.

*Voltaire.* — M. V. DE COTTENS.

*Vie parisienne.* — M. JACQUES ST-CÈRE.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

## TABLE DES MATIÈRES

P <small>RE</small> FACE . . . . .	1
Académie nationale de musique . . . . .	1
Comédie-Française . . . . .	53
Opéra-Comique . . . . .	91
Odeon . . . . .	121
Gymnase . . . . .	155
Vaudeville . . . . .	191
Palais-Royal . . . . .	227
Variétés . . . . .	245
Nouveautés . . . . .	261
Eldorado — Grand-Théâtre . . . . .	279
Opéra . . . . .	293
Opéra-Comique . . . . .	303
Opéra-Comique . . . . .	313
Ambigu . . . . .	315
Bouffes-Parisiens . . . . .	351
Revue . . . . .	359
Folies-Dramatiques . . . . .	375
Cluny . . . . .	391
Menus-Plaisirs . . . . .	405
Djazet . . . . .	423
Château-D'Eau . . . . .	431
Théâtre-Moderne . . . . .	443
Théâtre-Libre . . . . .	461
Spectacles divers . . . . .	487
Concerts . . . . .	499
Conservatoire . . . . .	525
Nécrologie . . . . .	529
Critique . . . . .	531



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS  
11, Rue de Grenelle, Paris  
Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER  
à 3 fr. 50 le volume

---

ANDRÉ DANIEL



## L'ANNÉE POLITIQUE

1<sup>re</sup> à 19<sup>e</sup> année — 1874 à 1892

19 volumes

NOTA. — Les deux premières années (1874-1875) de cette série  
sont épuisées.

---

ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

## LES ANNALES DU THÉÂTRE ET DE LA MUSIQUE

1<sup>re</sup> à 18<sup>e</sup> année — 1875 à 1892

18 volumes

NOTA. — Les première (1875), septième (1881), et huitième (1882)  
années de cette série sont épuisées.

---

PAUL GINISTY

## L'ANNÉE LITTÉRAIRE

1<sup>re</sup> à 7<sup>e</sup> année — 1886 à 1892

7 volumes

12037. — Imprimeries réunies, 2, rue Mignon, Paris.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on  
or before the date last stamped below.

		1892
		<u>31</u>
		61





[www.ibctool.com.cn](http://www.ibctool.com.cn)

